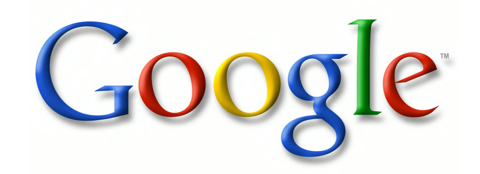
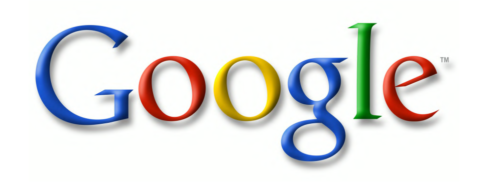
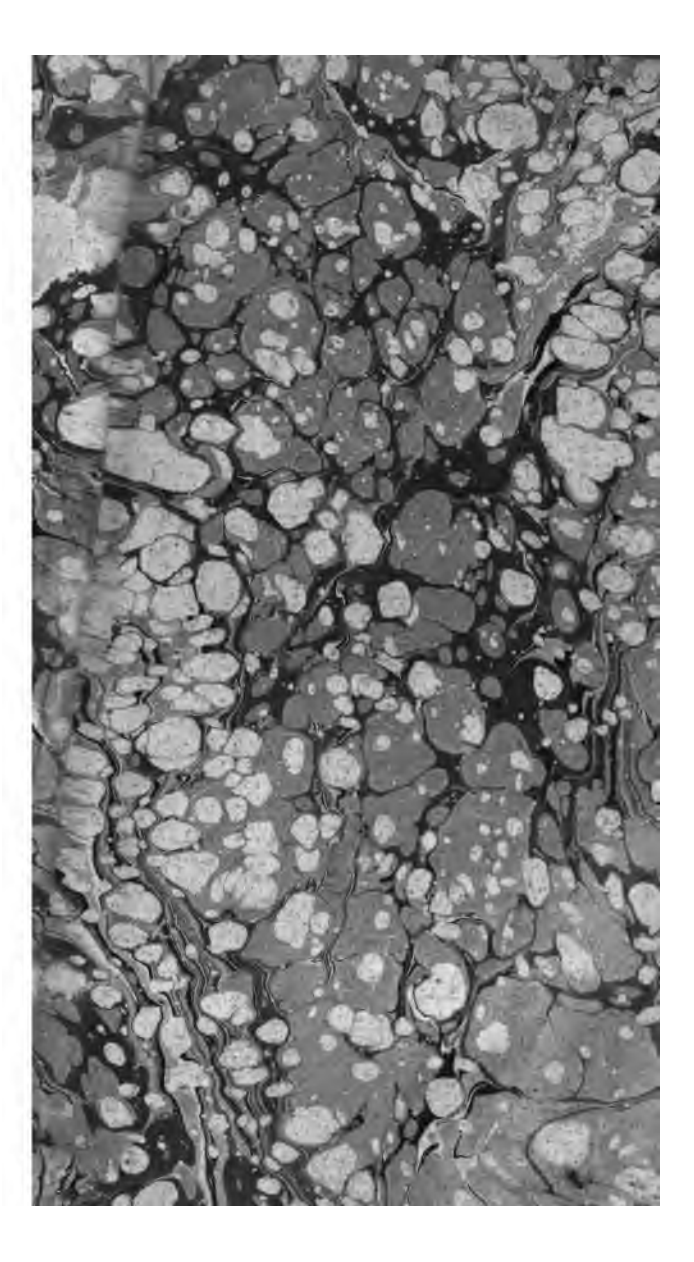








Mahon

ce 10e de Juillet 1801,

Erlans

[illegible]
1 G

[illegible]

[illegible]

INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQU
des Finances & du Commerce.

Tome I.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

à l'étude de la

POLITIQUE,

des Finances & du Commerce,

PAR

M. DE BEAUSOBRE,

CONSEILLER PRIVÉ DU ROI, MEMBRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES DE PRUSSE, &c.

Tome I.



NOUVELLE EDITION.

A BERLIN,

CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.

1771.



Préface.

Il n'y a point de forme de gouvernement propre à rendre les citoyens parfaitement heureux. Celle qui eſt ſuſceptible de répondre le plus à ce but, c'eſt la forme monarchique; & voici comment je me le perſuade. La liberté eſt un grand bien, j'en conviens; mais il s'agit de convenir de ce qu'on entend par liberté: c'eſt un phantôme dont on ſe berce. Il y a des lois partout, & les lois gênent la liberté; il y a partout des



intérêts à concilier, & des ufa
& on n'eft pas libre entieremen
forcé par des vues d'intérêt ,
ges de convention. Une lil
trouve là où l'on n'eft foumi
qui contribuent à notre bien-é
Monarchique où il n'y auroit q
bles lois feroit l'état où les cit
le plus libres. Mais les h
croyent heureux qu'autant qu
libres, & la plus-part font affé
fe perfuader que l'indépendan
faite eft infeparable du vérit
Pour rendre donc une multitu
vivants en focieté, auffi heureu
fible, il faut les laiffer jouir d'u
de liberté en apparence, & re
liberté, autant qu'il le faut pou
directement les actions de ce

d'hommes à un seul & unique but : or ce
n'est guere possible que dans un Etat M
narchique. Les hommes aiment rareme
assez leur patrie pour préferer ses interêts au
leurs : il faut supposer qu'il n'y en a point q
pensent ainsi ; ils ne travailleront au bien p
blic qu' autant que leur intérêt ou leurs pa
sions, ce qui est la même chose, y trouv
ront leur compte ; ils travailleront plut
contre ce même bien public, quand ils cr
ront que cela contribuera à leur bien - êt
Que reste-t-il donc à faire, si ce n'est de
cher que le bien général leur soit & leur
roisse utile à chacun en particulier? c'est
dire qu'il faut se servir des passions & c
foibles des hommes pour les conduire p
cisément là où on les veut. Ce sont des
fans qu'il faut amuser, ou des esclaves
ne doivent pas sentir leurs chaines. Po

un pareil projet il faut des Chefs éclairés & zelés: c'eſt dans l'ame de ces Chefs que doit réſider l'amour déſintéreſſé de la gloire & de la patrie: un gouvernement où il y auroit de ſemblables Chefs ſeroit de tous le plus parfait. Cela poſé eſt-il fort vraiſſemblable qu'un pays puiſſe fournir beaucoup de ces hommes rares, que les lumieres de l'eſprit & le zele du bien public élevent au deſſus des autres? & croira-t-on que dans un Etat ariſtocratique ou democratique, le gouvernement puiſſe jamais ſe trouver en de pareils mains? Mais quand ces hommes ſeroient moins rares qu'ils ne le ſont, la difficulté de concilier les idées, de conſerver le ſecret, de hâter l'exécution, de ſuivre un même plan, aſſureront toujours la préference au gouvernement Monarchique. Partout où il n'eſt pas poſſible de ſuivre un même ſiſtè-

me, partout où le moment favorable peut se négliger ou se perdre à cause d'une décision trop embarrassée; partout où le citoyen voit trop clair dans le plan du gouvernement, le bien public devient un être de raison, parce qu'on veut le plier à l'interêt personnel, quelque mal-entendu qu'il soit.

Si l'on pouvoit raisonner avec le public, si lorsqu'il crie contre une taxe, un impôt, une gêne, on pouvoit lui dire que qui jouit de l'avantage inestimable de la société doit en porter la charge, qu'il n'a qu'à se retirer au milieu des Cannibals, vivre de sa chasse, défendre chaque jour sa nourriture, son abri & sa vie, s'il ne veut pas contribuer au bien général par son bien ou par son travail; si dis-je on pouvoit instruire le public, & avoir des missionnaires politiques: on pourroit peut-être espérer de n'avoir pas

INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce.

Tome I.

étroites bornés, je ne me ſuis propoſé que de donner une eſpece de manuduction propre à faire connoître ce qu'il importe à un homme qui veut ſervir utilement l'Etat, dans une des parties des plus difficiles, de connoître & d'approfondir.

Cette Politique générale qui établit les principes qu'il faut ſuivre pour aſſurer la proſperité & la durée d'un Etat, ſuppoſe beaucoup de connoiſſances de détail: pour les acquérir il ne faut que du travail; je me ſuis propoſé, dans l'ouvrage que je publie, de donner une idée de ce travail, & d'indiquer ce qu'il eſt néceſſaire de connoître à un homme qui veut ſervir l'Etat dans une des branches de l'adminiſtration publique. L'art du financier en fait la partie principale; elle eſt devenue très-difficile, & le devient d'avantage de jour en jour: je tâcherai de dévelop-

per cette idée afin qu'on ne m'en prête pas d'autres.

Je n'entends pas par finances l'art de lever des impôts, d'empêcher que des redevables ne parviennent à s'y soustraire, de veiller à la fidelité des employés, de se réserver des augmentations à la faveur de quelque interprétation, & de rendre l'estimation générale d'une imposition impossible à quiconque ne peut pas en juger par comparaison avec d'autres. Cet art, si c'en est un, differe de beaucoup de l'art d'estimer la somme qu'un pays peut payer, & de trouver la maniere de la lever la plus aisée, la plus simple, la moins coûteuse, & la plus conforme à l'intérêt général. Celui-ci fait sans doute une partie de l'art de la finance, mais non pas la partie principale. J'entends par finance cette science qui s'occupe des moyens

d'enrichir l'Etat, & d'en employer les richesses de la maniere la plus utile: elle a donc pour objet les richesses naturelles, c'est-à-dire l'agriculture dans toute son étendue, & les richesses d'industrie, c'est à dire les professions, les fabriques, les manufactures, le commerce: elle a pour objet l'emploi d'une partie de ces richesses au soutien & aux nécessités de l'Etat.

De-là il est assez naturel de conclurre que cette science est d'une étendue bien vaste: elle suppose un travail assidu, des connoissances exactes, & le grand art de ne pas se laisser éblouir par de brillantes chimeres.

Ces deux differentes parties de la finance sont intimement liées ensemble: on en juge aisément quand on considere l'abus dangereux des principes de quelques financiers, qui réduisent leur art à la levée des

deniers. Il s'agit, disent-ils, de subvenir aux besoins de l'état, & ils dépouillent le citoyen, au quel ils enlevent les moyens d'acquérir de nouvelles richesses, ou bien ils découragent l'industrie, énervent le laboureur, & sappent ainsi les premiers fondements de la force des Etats. Au lieu de ces opérations dangereuses il falloit songer & songer de loin, à mettre le citoyen en état d'acquérir à mesure qu'il contribue, & le porter insensiblement à travailler pour l'Etat autant que pour lui. Il y a une foule d'impôts, dont on peut dire, que ceux qui les ont imposés ressembloient, à un homme qui pour avoir des fruits précoces, plante ses arbres dans une serre, force la nature, & tarit la source de la fécondité. Le grand art du financier citoyen & instruit est d'ouvrir de nouvelles sources, d'animer l'industrie, de forcer la terre à ren-

dre tout ce qu'elle peut, & d'amener le citoyen cultivateur ou ouvrier à contribuer, ſans le ſentir, à porter le fardeau des impôts. Toute autre voie eſt deſtructive, & les pays où l'on a levé des impôts dans une autre eſprit voyent leur population s'affoiblir, & la pauvreté ſucceder à l'abondance; ſouvent le mal devient ſi grand, que non-ſeulement les moyens pour relever la nation ne ſont que foibles ou impuiſſants, mais encore qu'il n'y a de reſſources que dans des remedes dangereux.

Cet eſprit de legereté qui ſe contente de faire & d'agir, ſans conſiderer les ſuites, a été dans tous les temps l'avant-coureur de la decadence des Empires les plus floriſſants. C'eſt ainſi que la barbarie a ſuccedé aux ſiecles des grands hommes: on a commencé par ſubſtituer les gentilleſſes de l'eſprit aux

études ſolides, & bientot le mépris des ſciences difficiles, des langues & de la critique, s'eſt trouvé puni par cette affreuſe barbarie qui a cauſé les malheurs du moyen âge.

Quand on conſidere que tout eſt lié, je ne dis point ceci dans le ſens rigoureux de la philoſophie, que tout influe l'un ſur l'autre, qu'une ſeule partie du bien public ne ſauroit ſouffrir ſans que tout le reſte s'en reſſente, que les plus grands maux ont ſouvent les cauſes les moins apparentes, qu'il eſt ſouvent mille fois plus difficile de rétablir que de créer, que l'Etat eſt un corps dont l'exiſtence dont être éternelle, que c'eſt toujours à la poſterité que les bons patriotes doivent penſer, & que le bien public ne ſauroit avoir de fondemens trop ſolides; quand on conſidere, dis-je & l'importance & la difficulté de l'art de la finance, on

n'eſt point étonné de voir de triſtes exemples des ſuites funeſtes d'une malheureuſe adminiſtration.

Mais cette perfection, s'il eſt permis d'y tendre, n'eſt pas de ce monde. Il en eſt de cela comme de la ſanté: le Medecin qui veut conſerver un homme ne doit pas ſe propoſer de lui faire paſſer les bornes ordinaires de la vie humaine. L'homme eſt une machine qui doit s'uſer, ſa durée plus ou moins longue doit avoir ſon terme: c'eſt à gagner quelques années, à étayer un bâtiment qui s'écroule, à diminuer le nombre des maux, & à en affoiblir quelques-uns, que l'art doit ſe borner. Vive image du ſort d'une nation qui doit, mais ſans eſperer d'y atteindre, travailler pour une éternelle durée. Une nation eſt une ſocieté d'hommes; & les hommes ont leurs erreurs & leurs paſſions:

maux qui ſappent inſenſiblement les forces de l'Etat. Il eſt donc toujours deux objets de la Politique: guerir les maux de l'Etat, & perfectionner ou conſerver le bien qui s'y trouve. Il en eſt de même de la finance: elle doit ouvrir de nouvelles ſources de richeſſes, conſerver celles qui exiſtent, & travailler à réparer les pertes ſubites, & celles qui ne ſont qu' inſenſibles.

Une des choſes les plus néceſſaires pour ce grand but eſt un Cadaſtre général. Ce livre ſecret de l'Etat, difficile ſans doute à former, mais qu'un zele ſoutenu & des précautions à prendre peuvent fournir aſſez exactement, eſt la bouſſole qui doit conduire l'homme d'Etat. Je ne me flate pas d'en avoir preſenté un plan ſeulement mediocre: mais c'eſt aſſez d'en donner un eſſai, que de plus habiles que moi corrigeront.

L'indulgence du public pour les premieres éditions de cet ouvrage m'a encouragé à le corriger, & à suppléer à ce que j'avois omis.

Berlin ce 10 Janvier 1771.



Titre



Titre des Paragraphes.

Tome I.

Tome II.

Tome III.





§. I.

Ce que c'est en général qu'un Etat

Un Etat est une Société indépendante, composée de plusieurs familles qui jouissent, à la faveur des loix, dans une sureté parfaite, des besoins & des agrémens de la vie. Tous les habitans de ce Globe ne vivent pas dans une semblable Société: il y a des peuples entiers a) qui ne connoissent ni loix civiles ni forme de gouvernement: il y en a qui élisent des Chefs, dont le pouvoir est limité & par rapport au tems & par rapport

a) Ces peuples ne vivent pourtant pas sans une espece de police. Les Bengebres & les Beduins dans l'Arabie, ainsi que les Arabes de l'Afrique, vivent par Tribus, dont chacune a son Cheque. Les Tartares vagabonds vivent par Hordes qui ont leur Chef: les Galles ont le leur; les Tapuyas dans le Bresil en ont aussi.

à l'objet ; c'eſt ainſi que les habitans de la Baye de Hudſon confient le commandement d'une expédition à un homme, à qui ils ſuppoſent aſſez d' experience pour s'en bien acquitter.

Si le Gouvernement eſt entre les mains d'un ſeul, l'Etat eſt Monarchique. Si le pouvoir de celui qui gouverne eſt limité par des loix fondamentales, c'eſt une Monarchie limitée. Les Souverains ſont Deſpotes, lorsque de ſemblables loix ne mettent point de bornes à leur pouvoir.

Dans les Monarchies limitées les Souverains ſont obligés, en vertu de leur promeſſe ou de leur ſerment, de ſe ſoumettre à ces loix qui bornent leur pouvoir: & pour prévenir les uſurpations, il y a d'ordinaire un certain nombre de citoyens aſſociés au Gouvernement, en ſorte que la ſouveraine Puiſſance ne réſide pas en un ſeul homme, mais en pluſieurs, qui avec le Chef repréſentent la Nation entiere. Il n'y a en Europe que cinq Monarchies où le pouvoir du Souverain ſoit vraiment illimité, ſçavoir la Pruſſe, la Ruſſie, la Porte Ottomane, le Dannemarc, & la Sardaigne ; quatre où ce pouvoir eſt un peu moins illimité, la France, l'Eſpagne, le Portugal, Naples & Sicile ; & quatre autres où il eſt conſidérablement reſtraint la Grande Bretagne, la Suede, la Pologne, & la

Hongrie. L'Allemagne eſt plutôt une confédération libre de quelques Souverains, qu'une Monarchie limitée par des loix fondamentales.

Dans une Monarchie limitée, les citoyens appellés à partager avec le Souverain le gouvernement de l'Etat, ſont ordinairement tirés du Clergé & de la Nobleſſe, quelquefois auſſi du tiers Etat. En Suede les païſans forment une Claſſe. Les aſſemblées où le Souverain décide avec quelques citoyens des affaires les plus importantes de l'Etat, ſont appellées Diete, Parlement, Etats &c.

Les Souverains parviennent au trône, ou par droit de ſucceſſion, comme en Portugal, en Eſpagne, en France, en Angleterre, en Danemarc, en Pruſſe, en Hongrie, ou par élection. Cette derniere voie, qui ſuppoſe ou dans la Nation, ou dans une partie de la Nation, ou bien dans le Souverain, le droit d'élire un Succeſſeur, n'eſt pas partout la même; dans quelques Etats les loix fondamentales ne permettent le choix qu'entre les Princes d'une même famille: dans d'autres la liberté du choix s'étend plus loin, les Suédois ſont dans le premier cas, & les Polonois dans le ſecond: en Ruſſie le Souverain a le droit de ſe déſigner un ſucceſſeur. Il y a des Etats où les femmes ſont exclues du trône: d'autres où elles

n'y montent qu' au défaut de mâles dans la famille royale, & d'autres enfin où elles concourent avec les mâles à raifon du degré de parenté. Le premier cas a lieu en France, en Efpagne, en Pologne & en Turquie, le fecond en Boheme, en Hongrie, & le troisieme en Angleterre.

Les titres des Souverains ne portent pas toujours fur un domaine réel: ils n'indiquent quelquefois que des prétentions ou des poffeffions perdues. Les armoiries font des titres hieroglyphiques.

Un Etat dont le gouvernement eft entre les mains de plufieurs perfonnes, eft une République; qui eft Ariftocratique fi ces perfonnes font les plus notables du païs, & Démocratique fi ces perfonnes font prifes dans toutes les claffes de la nation. Les Républiques font ou fimples, ou compofées de plufieurs petites Ré-

b) Un des plus grands Rois que la France ait eu, avoit formé un projet pour le repos de l' Europe, dont il faut que je dise un mot ici. Il vouloit divifer l'Europe en quinze différens Etats: il devoit y avoir, felon lui, cinq Royaumes héréditaires, la France, l'Efpagne, la Grande-Bretagne, la Suede, la Lombardie; dix Royaumes électifs, la Papauté, l'Empire d'Allemagne, la Hongrie, la Boheme, la Pologne, & le Danemarc; quatre Républiques, dont deux devoient être démocratiques, la Hollande & la Suiffe, & deux ariftocratiques, Venife & la République des Princes d'Italie. Henri IV

publiques; du nombre des premieres ſont Veniſe, Genes, Luques: la Hollande & la Suiſſe appartiennent à la ſeconde eſpece.

Quelques Politiques ont cherché à déterminer, qu'elle étoit la meilleure forme de gouvernement: ils ont été peu d'accord entre eux; il s'en eſt trouvé qui ont tracé des plans nouveaux, dans la folle eſpérance de remédier à cette foule d'inconvéniens inſéparables des établiſſemens humains. Platon a donné ſa République, Thomas Morus ſon Utopie, Harrington ſon Océana: M. Hume eſt auteur d'un quatrieme plan. Les deux premiers ſuppoſent des hommes tels qu'il ne s'en trouva jamais: Harrington & Hume, quoiqu' avec des vues différentes, s'accordent en un point, ils veulent tous les deux que le gouvernement paſſe conſtamment d'une main dans une autre. [b])

vouloit avec cela que ces Puiſſances euſſent un Conſeil général compoſé de 60 perſonnes, c'éſt à dire de quatre députés de chacune de ces quinze dominations: ces députés devoient s'aſſembler dans une ville qui fût à peu près au milieu de l'Europe, comme à Cologne, à Metz, à Nanci: tous les différens qui pourroient ſurvenir entre ces Puiſſances, devoient être terminés dans cette aſſemblée, & enfin l'on devoit ſonger à s'unir contre les Turcs. Dans cet arrangement la Maiſon d'Autriche ſouffroit le plus.

§. II.

De la Politique.

Cette théorie générale qui a pour objet de développer la nature d'une République, eſt ce qu'on appelle Politique générale, & l'on appelle Politique plus ſpécialement cette Science qui a pour objet l'état des Républiques actuellement ſubſiſtantes. De ces deux ſciences il en naît une troiſieme, qui indique les moyens de faire fleurir un Etat, qui étayée par les faits & éclairée par le raiſonnement, en montre les vices intérieurs & les moyens d'y remédier, & dicte ces changemens heureux que l'ignorance ou la foibleſſe négligeoient: on la pourroit appeller ſcience du gouvernement. Une foule d'écrits, où tout eſt compilé ſans diſcernement, & où les erreurs de fait l'emportent encore ſur celles de raiſonnement, ont inondé la République des Lettres, & ont fait croire à beaucoup de gens, que l'étude de la Politique étoit une étude impoſſible hors du cabinet des Princes: il eſt ſeulement vrai que ce n'eſt pas une tâche facile.

Comme les événemens paſſés ſont les cauſes de la ſituation actuelle; c'eſt d'abord dans les révolutions que l'Etat a ſouffertes, qu'il faut chercher les cauſes qui ont ſervi à agran-

dir ou à affoiblir une nation. Paſſant rapidement ſur les détails, on ne conſidere que les révolutions importantes, & ces époques remarquables qui ont donné une nouvelle face aux affaires. On remarque les changemens arrivés à la forme du gouvernement, les acquiſitions & les pertes que l'Etat a faites, les Maiſons qui ont régné & celles qui ont eu part au goùvernement. Ces événemens & ces révolutions, enviſagés dans leurs cauſes & dans leurs effets, deviennent une ſource de réflexions utiles & de leçons ſalutaires. De ces conſidérations hiſtoriques on paſſe à quelque choſe de plus particulier.

Deux objets ſe préſentent à examiner: ils comprennent tout ce qu'il peut y avoir à remarquer dans un Etat. Ce ſont les habitans, & le païs qu'ils occupent.

Par rapport au païs, il faut faire attention à l'étendue, aux frontieres, aux rivieres, aux montagnes, au climat, à la nature du ſol, & aux productions.

Lorsqu'il s'agit des habitans, il importe encore plus d'obſerver, avec ſoin, tout ce qui les regarde: les hommes ſont dans l'Etat, comme dans la Nature, ce qu'il y a de plus important & de plus parfait. En parcourant l'Europe, on s'apperçoit de la diſtribution inégale des habi-

tans: on voit des provinces peuplées, d'autres qui ne ſont que des déſerts; il s'agit de découvrir les raiſons de cette inégalité, & en particulier de connoître la *population* actuelle du païs, & les moyens de l'augmenter.

Ce n'eſt pas tout que de connoître le nombre des habitans, il faut encore chercher à en découvrir le caractere national. Il y a de certaines qualités, plus communes dans une nation que dans une autre: ce ſont ces qualités qui en font le caractere diſtinctif: elles regardent ou l'eſprit ou le corps. Quelle variété à l'égard de la figure, de la couleur, de la force, de la grandeur ne remarque-t-on pas entre les habitans de ce Globe? Quelle variété encore dans les mœurs, dans l'eſprit, dans les paſſions? tout ce qui peut influer ſur le bonheur & ſur la proſpérité de l'Etat, attire l'attention de ceux qui cherchent à découvrir par quels moyens une nation jouit ou manque de certains avantages.

La richeſſe des habitans eſt un autre objet non moins important: elle eſt ou le fruit de l'induſtrie, ou une ſuite de la grande abondance des productions de la nature. Pourquoi faut-il que les richeſſes dues à l'induſtrie ſoient plus utiles à l'Etat que celles qu'on doit à la libéralité de la nature?

Les

Les habitans d'un païs sont des citoyens qui, réunis sous un même Gouvernement, vivent sous certaines loix, destinées à leur procurer toute la sureté & tout le bonheur possibles. Ces loix sont ou les loix fondamentales du païs, qui déterminent le pouvoir du Souverain, & l'obligation réciproque des sujets, c'est à dire la forme du gouvernement; ou les loix civiles, qui déterminent les droits & les obligations des sujets les uns envers les autres. Les loix fondamentales nous présentent les transactions faites entre le Souverain & les sujets, les changemens qui y sont arrivés, leurs inconvéniens ou leur utilité: les loix civiles nous engagent à examiner comment la sagesse & la prudence des Législateurs ont su accorder une saine politique avec une saine morale, c'est à dire comment les loix civiles, laissant au citoyen toute la liberté possible, ont mis assez d'obstacles à l'abus de cette liberté. C'est peut-être de toutes les matieres que la philosophie revendique, celle qui mérite le plus d'attention, vu sa difficulté & son importance.

De la liaison qui se trouve entre le Souverain & les sujets, naît l'administration des affaires intérieures de l'Etat, comme l'administration des affaires étangeres naît de sa liai-

ſon avec les Etats voiſins. Celle-là s'occupe de ce qui concerne la Religion, tant la dominante que celles qui ne ſont que tolérées, les Ecoles, les Univerſités, les Arts, la Juſtice, les Manufactures & les Fabriques, le Commerce, la perception des Revenus & leur emploi, la Marine, le Militaire, & la Police. Celle-ci s'occupe des intérêts des Princes voiſins, des traités, des alliances & des liaiſons particulieres que l'Etat peut avoir avec des Puiſſances étrangeres. Que d'objets intéreſſans!

On ne peut juger de la grandeur & de la force d'un Etat que par l'examen de ce que je viens d'indiquer: c'eſt de la véritable grandeur que naît la juſte conſidération. Il y a un étalage de grandeur, qui n'a ſouvent rien de réel, mais qu'il faut pourtant connoître: il conſiſte dans les titres, dans les armoiriès, dans les prétentions, dans la magnificence de la réſidence & des châteaux, dans le luxe de la Cour, dans le nombre des Courtiſans & des Officiers de la Couronne, dans le Cérémonial, dans les Ordres, &c.

Quand on a porté ſes vues ſur tous ces différents objets, il eſt plus facile de juger des

c) La latitude d'un lieu eſt ſa diſtance de l'Equateur, & la longitude ſa diſtance du premier Méridien. Le

moyens propres à faire fleurir un Etat, à assurer sa force & sa grandeur, & à le mettre à l'abri de cette décadence insensible, plus funeste mille fois que les efforts réunis d'une foule d'ennemis acharnés à sa perte. Ces moyens réduits en préceptes sont ce qu'on appelle Maximes d'Etat.

§. III.

Des Cartes Géographiques.

Les Cartes géographiques sont d'une nécessité indispensable: sans ce secours il seroit difficile de se faire une idée nette de la situation d'un païs, de son étendue, du cours des fleuves & des rivieres qui l'arrosent &c. Elles sont ou générales, ou particulieres, ou topographiques: celles des deux premieres especes ne different que par le plus ou le moins d'étendue & de détail qu'elles renferment; les Cartes topographiques représentent, dans une dimension géométrique, une fort petite étendue. Les Cartes hydrographiques sont destinées a représenter des mers ou quelque portion de mer: on les appelle marines, lorsque les latitudes *) & les longitudes y sont marquées; & Cartes

Méridien est un grand cercle, qui partage le Globe en deux hémisphères égaux, & par lequel le soleil

réduites lorſque les paralleles, tracées pour marquer les degrés de latitude, ſont dans une

paſſe précifément à midi: chaque lieu ſur la terre a le ſien. On appelle premier Méridien celui dont on part pour compter les degrés de longitude. On comprend aiſément, que s'il importe de déterminer ce premier Méridien, il importe peu lequel on choiſiſſe; c'eſt auſſi ce qui eſt cauſe que l'on n'eſt pas entierement d'accord ſur ce ſujet. Les Aſtronomes & les Géographes conviennent tous en un point, c'eſt de compter les degrés de longitude d'Occident en Orient. Mais ils ne placent pas tous le premier Méridien dans le même endroit: les uns le placent à l'isle Saint Jacques dans la Mer du Sud, les autres à l'isle Saint Nicolas près des côtes d' Afrique, quelques uns à l'isle del Corvo l'une des Azores, d'autres encore à l'isle Ténériffe, à celle de Fer, à celle de Palma &c. Les aſtronomes des Païs-Bas ont préféré l'isle de Ténériffe, parce que le Pic, une des plus hautes montagnes qu'on connoiſſe, leur a paru un lieu remarquable: les François, qui par ordre de Louis XIII avoient fixé, en 1634, leur premier Méridien à l'isle de Fer, ont commencé, depuis quelques années, à ſe ſervir du Méridien de Paris: on a ſuivi leur exemple en Allemagne; en Angleterre on a pris le Méridien de Londres, & en Suede celui d'Upſal. Dès qu'on connoît la latitude & la longitude d'un lieu, on en connoît la poſition ſur le Globe. C'eſt ſurtout dans les voyages ſur mer qu'on eſt intéreſſé à ſavoir où l'on eſt, & il n'y a d'autres moyens pour le ſavoir, que de chercher à découvrir à quel degré de longitude & à quel degré de latitude on ſe trouve. Quand le ſoleil luit, ou qu'on peut obſerver une étoile fixe connue, la latitude eſt aiſément déterminée: il n'en eſt pas de même de la longitude; c'eſt auſſi ce qui a

distance proportionellement inégale. On a un nombre de très bonnes Cartes géographiques;

engagé les Anglois, les François, & les Hollandois à promettre une grande récompense à celui qui indiqueroit une méthode sure de la trouver sur mer. Les encouragemens proposés, en 1714, par le Parlement d'Angleterre, portent que dès que les projets, présentés pour déterminer la longitude sur mer, auront été examinés par les Commissaires de l'Amirauté, & jugés probables, il sera délivré à l'auteur une gratification de 2000 Livres St., qu'il y en aura dix-mille pour celui qui trouvera une méthode de déterminer la longitude à un degré du grand Cercle près, quinze-mille pour celui qui en approchera des deux tiers d'un degré, & vingt-mille pour celui qui en approchera de la moitié. Il fut encore statué que la moitié de la récompense seroit délivrée, dès que les Commissaires certifieroient que les vaisseaux peuvent naviger en sureté à la faveur de cette méthode, & l'autre lorsqu' un vaisseau, conduit d'après cette méthode feroit arrivé dans un port des Indes occidentales sans s'être écarté de la longitude au-delà du terme indiqué. Jean Harrison, qui après avoir appris & fait le métier de charpentier, s'étoit appliqué à Londres à l'horlogerie, fut assez ingénieux pour inventer une pendule marine d'une exactitude étonnante: les essais qu'on en fit en 1736, répondirent à ses promesses, & on lui accorda une gratification. Occupé depuis à perfectionner cette pendule, son fils s'embarqua à Portsmouth en 1761, pour passer à la Jamaique, & en vérifier l'exactitude: à son retour les Commissaires exigerent de nouveaux essais, mais reconnurent cependant le mérite de l'invention, & sur leur rapport le Parlement accorda à Harrison une nouvelle gratification de 1500 .l. St. Quelques années

ſtoire de ſa patrie ſont d'une néceſſité, & d'une utilité trop reconnues, pour m'arrêter ici à en recommander l'étude. [e])

§. VI.

Du Tems.

Sans la diſtinction du jour & de la nuit, & ſans la révolution périodique des aſtres, nous n'aurions du tems que l'idée confuſe de la durée: l'idée que nous en avons n'eſt pas encore fort claire, puisque nous ſommes obligés de meſurer la durée par le mouvement, & le mouvement par la durée. Un jour naturel [f]) eſt l'eſpace de 24 heures, & 365 jours

e) *La méthode d'étudier l'hiſtoire par M. Lenglet du Freſnoi, l'Introduction à l'Hiſtoire Univerſelle de Puffendorf,* l'excellent *Abrégé de M. Gebauer*, & celui de *M. Achenwald*, qui ne vaut pas moins, ſont des ouvrages qu'on ne ſauroit trop recommander à ceux qui veulent étudier l'hiſtoire.

f) Un jour naturel eſt le tems que le ſoleil emploie à ſa révolution apparente d'Orient en Occident: le jour artificiel eſt le tems que le ſoleil paſſe ſur notre horizon. Le commencement du jour naturel n'eſt pas le même pour tous les peuples: les uns l'ont pris au lever du ſoleil, comme les Aſſyriens; les autres à ſon coucher, comme les Italiens; d'autres à minuit, comme les François, les Eſpagnols, les Allemands, quelques-uns enfin à midi, comme les Turcs.

font un espace de tems que nous appellons année, qu'on divise par mois g) de trente ou trente-un jours: cent de ces années font un Siecle.

L'année est ou civile ou astronomique, l'une & l'autre solaire ou lunaire. On appelle année civile celle qu'on a mesurée par assimilation à une révolution solaire ou lunaire, sans s'embarrasser qu'elle y corresponde exactement. L'année astronomique solaire est celle qui se mesure sur le mouvement apparent du Soleil: c'est le tems que le soleil emploie à parcourir le Zodiaque d'Occident en Orient: elle fut en usage chez les Egyptiens, chez les Chaldéens,

g) Un mois est à peu près la douzieme partie de l'année. Romulus n'avoit composé l'année que de neuf mois: Numa en ajouta deux Janvier & Février. Jules César régla que les mois auroient alternativement 30 ou 31 jours; Auguste en ayant donné 31 au mois d'Août, il fallut en ôter un au mois de Février, qui n'en avoit déjà que 29 dans les années communes, & 30 dans les années bissextiles. Les mois lunaires sont de deux especes, les uns appellés périodiques, les autres nommés synodiques: le mois périodique est le tems employé par la lune à parcourir le Zodiaque d'Occident en Orient; il est de 27 jours, 7 heures, 43 minutes; le mois synodique est le tems que la lune emploie à rejoindre le soleil après l'avoir quitté, ou l'intervalle d'une nouvelle lune à l'autre; il est de 29 jours, 12 heures, & 44 minutes.

chez les Perſes, chez les Romains, & après eux toute l'Europe s'en ſervit. L'année aſtronomique lunaire ſe meſure ſur le mouvement apparent de la Lune: c'eſt le tems qui s'écoule entre douze lunaiſons, ou douze mois lunaires ſynodiques: elle fut admiſe par les Arabes & les Sarrasins, les Mahométans s'en ſervent encore aujourdhui. [h]) L' année luno-ſolaire, qui eſt compoſée des deux autres, fut autrefois celle des Juifs, des Grecs, & pendant quelque tems celle des Romains; Numa l'avoit introduite à Rome: aujourdhui les Chrétiens & les Juifs s'en ſervent pour fixer les fêtes mobiles.

Les années ſolaires, & les années luno-ſolaires ne furent pas d'une égale durée chez

h) Ceux dont l'année civile eſt une année lunaire, ſont obligés d'intercaler 11 jours dans l'eſpace de 30 ans, parce que les douze mois lunaires font 354 jours, 8 heures, & 48 minutes, & qu'en 30 ans ces 8 heures 48 minutes font onze jours. Les Turcs ajoutent un jour aux années 2. 5. 7. 10. 13. 16. 18. 21. 24. 26. & 29. de cette période de 30 ans. L'année lunaire eſt appellée vague, parce qu'il eſt impoſſible qu'elle commence toujours dans la même ſaiſon: l'année ſolaire ayant 365 jours, il paroît que l'année lunaire finit toujours onze jours plutôt, ce qui au bout de 34 années lunaires, ou de 33 années ſolaires, ramene le commencement de l'année lunaire à celui de l'année ſolaire.

i) Il y a deux années ſolaires aſtronomiques, l'une appellée l'année de l'Aſtre, c'eſt le tems que le ſoleil em-

les différens peuples qui s'en fervirent; à mefure que les connoiffances aftronomiques s'étendirent chez eux, ils fe trouverent en état de ramener ces années à une exactitude plus parfaite. [i]) Jules-Céfar fit d'heureufes tentatives: [k]) on efpéra de fon tems, qu'au moyen de la réforme du Calendrier les équinoxes & les folftices tomberoient à l'avenir aux mêmes jours. On s'apperçut, dans la fuite, qu'on s'étoit trompé; on trouva qu'ils arrivoient quelques jours plutôt qu'ils n'auroient dû, s'il y avoit eu plus d'exactitude dans le calcul; on avoit cru l'année aftronomique de onze minutes, cinq fecondes, plus longue qu'elle ne l'eft réellement, & cette erreur en faifoit une autre

ploie à revenir précifement au même point d'où il eft parti: l'autre eft nommée tropique, c'eft le tems que le foleil met à parcourir l'Ecliptique: elle differe de la premiere de 20 minutes, 23 fecondes & 33 tierces. Comme les quatre parties, dans lesquelles les équinoxes & les folftices divifent l'Ecliptique, font les quatre faifons, on a préféré de fe régler fur l'année tropique.

k) Jules-Cefar fixa l'année à 365 jours & 6 heures, ce qui fut caufe que tous les quatre ans on ajoutoit un jour à l'année, qu'on appelloit alors biffextile: les trois autres années étoient appellées communes. Jules-Cefar fuppofa donc l'année folaire de 11 minutes plus longue, qu'elle ne l'eft effectivement.

d'un jour au bout de 134 ans. Grégoire XIII tenta de la redresser en 1582: son but étoit de faire en sorte que la fête de Pâques se célébrât à l'avenir, autant qu'il étoit possible, dans le même tems où elle avoit été célébrée par ceux qui suivirent le comput du Concile de Nicée; or cela ne se pouvoit, que dans le cas où l'équinoxe du printems tomberoit au 21 de Mars, ou bien près de ce jour là, comme cela étoit arrivé, en 325, lors du Concile de Nicée. Pour cet effet Grégoire commença par retrancher dix jours l) à l'année courante, & régla qu'à l'avenir on supprimeroit trois années bissextiles dans le courant de quatre siecles: de cette maniere le comput ecclésiastique approcha bien près de la vérité, car il se trouva que sur quatre siecles le calcul astronomique n'en différoit que d'une heure cinquante-trois

l) Ces dix jours, que Grégoire retrancha, furent pris sur le mois d'Octobre de l'année 1582. Ceux qui conserverent le vieux Style, eurent au commencement de ce siecle onze jours à retrancher, parce que le Calendrier Grégorien, ayant à supprimer une année bissextile, fit de l'année 1700 une année commune.

m) On retrancha un jour sur 130 ans, ou trois sur 400, & pour le faire sans embarras, on fit des dernieres années des trois premiers siecles des années communes.

ıtes & vingt fecondes; **) ce qui ne fait
ı jour à fupprimer dans 5082 années.
Les Catholiques fuivirent tous le nouveau
Grégorien: les Proteftans au contraire
ɜrverent le ftyle Julien, qui au commen-
ɪnt de ce fiecle différoit de l'autre de
jours. Les embarras où cette différen-
entre le nouveau & le vieux ftyle, mirent
ɪrinces de l'Empire, furent caufe qu'on
ɜa à réformer le Calendrier; & les Pro-
ıs d'Allemagne, ainfi que ceux du Dan-
ɪrc & de la Hollande, s'accorderent en
à fupprimer onze jours, & à accor-
leur Calendrier, *) le plus qu'il étoit pof-
avec l'exactitude aftronomique. L'An-
tre & la Suede fe fervent, depuis quel-
années, du nouveau ftyle Julien; la Ruffie
t encore de l'ancien. Le Calendrier Gré-

On fupprima dans ce Calendrier reformé les on-
ırs, qui étoient de trop, & par ce moyen le nou-
Calendrier fe trouva d'accord avec le Grégorien.
it ces onze jours fur le mois de Février. Il y a
ınt entre les deux Calendriers cette différence,
ans le réformé, c'eft à dire dans celui qui fuit le
au ftyle Julien les fêtes mobiles font calculées,
ès les tables Rudolphines, fur des obfervations
nomiques.

gorien a des Lettres dominicales, o) des Nombres d'or p), des Epactes q) dont il

o) On s'eft fervi, dans le Calendrier Grégorien, des fept premieres lettres de l'Alphabet pour défigner les fept jours de la femaine. Si le 1 Janvier eft marqué à la lettre A, le 8, le 15, le 22 &c. le feront auffi, & le 2, le 9, le 16, le 25 &c. feront marqués à la lettre B, & ainfi de fuite. La lettre qui tombe le Dimanche, eft appellée dominicale. Il eft aifé de voir que dans les années biffextiles il y a toujours double lettre dominicale; l'une qui fert depuis le commencement de l'année jusqu'au jour intercalaire, & l'autre qui fert depuis le jour intercalaire, qui a interrompu l'ordre des fept lettres, jusqu'à la fin de l'année.

p) Méthon ayant inventé le Cycle lunaire, on marqua à Athenes, avec des lettres d'or, l'année de ce Cycle: c'eft de là qu'on appelle encore aujourdhui Nombres d'or les nombres qui défignent l'année du Cycle. Ce fut en 530, que ces nombres furent placés dans le Calendrier.

q) Les aftronomes, affemblés par ordre du Pape Grégoire XIII, étant fort embarraffés de trouver une méthode fure de dreffer un Calendrier perpétuel, Aloyfius Lilius en indiqua une fort fimple, les Epactes. A proprement parler on entend par Epactes le nombre de jours dont la lune précede le commencement de l'année civile. Du tems de Grégoire les Nombres d'or indiquoient non feulement l'année du Cycle, mais encore le jour de la nouvelle lune; mais ces nombres étoient fi mal placés, que les nouvelles lunes précedoient de quatre jours celui où ces nombres fe trouvoient, & cela étoit fort naturel, puisque la durée de 235 lunaifons, qui arrivent dans le courant de 19 années folaires, ou du Cycle lunaire inventé par Méthon, ne rempliffoient pas entièrement cet efpace de tems.

faut avoir une idée. r) Nous remarquerons ici que le Cycle folaire, s) le Cycle lu-

r) L'ancien Cycle folaire eft une révolution de 28 ans. On fait que les fêtes fixes parcourent tous les jours de la femaine, parce que l'année commune renferme 52 femaines & un jour, & l'année biffextile un jour de plus: ainfi fi le premier jour de l'année a été un lundi, l'année fuivante commencera par un mardi, dans la fuppofition que la premiere de ces deux années ait été une année commune, & un mecredi si elle a été une année biffextile. Pour renfermer donc toutes les variétés poffibles dans un feul efpace de tems, on inventa le Cycle folaire: mais Gregoire XIII ayant fupprimé trois années biffextiles dans le courant de quatre fiecles, ces trois jours de moins dans l'efpace de 400 ans dérangent néceffairement l'ordre des lettres. On a propofé un Cycle folaire de 400 ans, au bout duquel recommence une période entièrement femblable dans fes variétés à la période précédente.

s) L'ancien Cycle lunaire eft de 19 ans: il devoit renfermer toutes les variétés qui peuvent arriver aux nouvelles lunes par rapport aux jours du mois. Méthon en fut l'inventeur. Dix-neuf années lunaires ont 228 lunaifons, & 209 jours moins que 19 années folaires: ces 209 jours font à peu près fept lunaifons; ainfi 235 lunaifons ramenent presque l'année lunaire au même point que l'année folaire. On prit donc fept mois lunaires intercalaires dans le courant de 19 années lunaires, & on les plaça dans les années 3. 6. 9. 11. 14. 17 & 19 de ce Cycle, en faifant les fix premiers mois de 30 jours, & le dernier de 29. On s'apperçut dans la fuite que Méthon s'étoit trompé, & que les nouvelles lunes arrivoient au bout des 19 années une heure & demie plutôt qu'elles n'auroient dû: l'erreur eft de deux jours fur 625 ans, & c'eft ce qui fut caufe qu'on

naire t), celui de l'Indiction & la Période Victorienne u) sont des inventions faites pour dresser un Calendrier perpétuel. Quelques peuples commencent leur année plus tard que d'autres v).

§. VII.

De l'étendue d'un Pays.

En mesurant les grands chemins, x) même avec la plus grande exactitude, on ne par-

vient

eut recours aux Epactes. Le nouveau Cycle lunaire est de 2500 années Juliennes, & manque de justesse.

t) Le Cycle de l'Indiction Romaine est de 15 années: on suppose qu'il a commencé trois ans avant la naissance de J. C.

u) La Période Victorienne est un Cycle de 532 années; c'est le Cycle solaire de 28 ans multiplié par le Cycle lunaire de 19. Denis le Petit s'en servit en 527 pour déterminer la fête de Pâques. La période Julienne est la période Victorienne multipliée par l'Indiction; elle est de 7980 années: Joseph Scaliger en est l'inventeur.

v) Les Chinois commencent leur année le 20 Février, les Tunquinois le 15, les Turcs le 15 Juillet, les Juifs à la nouvelle lune qui suit immédiatement l'équinoxe de l'automne.

x) Les grands chemins ne s'étendent point en ligne droite; ils ne sauroient donc servir à déterminer la véritable distance d'un lieu à un autre: outre cela il est rare que les grands chemins soient exactement mesurés; on se contente à l'ordinaire d'un à peu près. La Russie, & la Saxe depuis 1722, sont les seuls pays, où ils ayent été mesurés avec une grande exactitude.

vient pas à connoître la véritable distance des lieux, & il ne suffit pas de déterminer la plus grande étendue d'un pays en longueur & en largeur [y]) pour en connoître la grandeur: mais il est nécessaire de mesurer exactement ce que telle étendue de pays renferme de miles quarrés. [z]) Cela sert à comparer un pays avec l'autre, à juger de la *Population*, &c. Nous

où les distances soient indiquées par des colonnes ou des pyramides.

y) L'irregularité des contours rend la chose sensible.

z) Il s'agit ici de miles géographiques, qu'on appelle à tort miles d'Allemagne. On en compte quinze pour un degré de l'Equateur, & le mile est estimé 23629 pieds rhinlandiques, ou 22842 pieds de France. Les mesures itineraires des Anciens, le plus en usage chez eux, étoient le Stade, le Mile, la Lieue, la Parasangue, le Schoene, &c. Le Stade des Grecs est évalué à 125 pas géometriques, le Mile des Romains à mille pas, la Lieue des anciens Gaulois à 1500, la Parasangue des Perses à quatre mille ou environ, le Schoene des Egyptiens le plus communément à cinq mille. Les mésures itineraires en usage aujourdhui, sont le Mile commun d'Italie de mille pas géometriques, celui d'Ecosse & d'Irlande de 1500, celui d'Allemagne de quatre mille, celui de Pologne de trois mille, celui de Hongrie de six mille: la Lieue de France varie entre 2000, 2400, & 3000 pas géometriques, la Lieue d'Espagne est de 3428, celle de Suede de trois heures de chemin: on compte par heures en Suisse: le Woerst de Russie est de 750:

pouvons aujourdhui *) déterminer à peu près l'étendue des différens pays de l'Europe: il

la Farſangue de Perſe de 3000, la Coſſe des Indes de 2400, le Lys de la Chine de 240, & le Pu de 2400: la lieue du Japon eſt de 2000. Ces évaluations ſont faitesſur le pied des meſures communes; on ſait qu'il y a partout de grands & de petits miles. Ces variations nous apprennent avec combien de précaution il faut lire les Itineraires, & fixer la diſtance des lieux.

a) On ſuppoſe la ſurface du Globe de 9 millions 288 mille miles quarrés: & l'on juge que les eaux en occupent à peu près les deux tiers. Les pays connus ſont eſtimés faire le quart de la ſurface totale, & l'on croit qne l'Afrique eſt quatre fois, l'Aſie cinq fois, & l'Amerique ſept fois auſſi grande que l'Europe. Quoi qu'il en ſoit l'évaluation ſuivante paroit la plus exacte.

L'Empire de Ruſſie poſſede en Europe une étendue de -	57600	Miles quarrés.
Le Royaume de Pologne, y compris la Lithuanie, -	12900	- -
La Suede avec la Finlande -	12800	- -
L'Allemagne - -	11236	- -
La Turquie Européenne, y compris la Crimée, - -	10544	- -
La France - -	10000	- -
La Maiſon d'Autriche poſſede une étendue de - - (tant en Allemagne que dans les Païs-bas & en Italie.)	8800	- -
L'Eſpagne - - -	8500	- -
Le Dannemarc, tout compris, -	6275	- -
La Grande Bretagne & l'Irlande	6000	- -
La Norvege - -	5250	- -

n'en eſt pas de même des autres Continents. Ce n'eſt point l'étendue d'un Empire, [b]) mais

Le Roi de Pruſſe poſſede une étendue de - - -	2940	Miles quarrés.	
Le Portugal - -	1875	-	-
Naples & Sicile - -	1836	-	-
Les Etats du Roi de Sardaigne	1224	-	-
La Suiſſe - - -	1090	-	-
L'Etat Eccleſiaſtique -	800	-	-
Les Provinces Unies -	625	-	-
La République de Veniſe en Italie	625	-	-
Le Grand Duché de Toſcane -	440	-	-
Genes & l'isle de Corſe - -	290	-	-
Les Etats du Duc de Modene -	90	-	-
Ceux de l'Infant Don Philippe -	90	-	-

b) L'Islande, qui a cent miles de long ſur cinquante de large, n'a pas cent mille habitans, & n'a point de villes. Quel empire que celui de Ruſſie, s'il étoit peuplé à raiſon de ſon étendue! Il paroît, par un état publié à Petersbourg en 1763, qu'il ſe trouve au de là de 80 mille Deſſatines en bois, prairies & terres labourables, tant dans le Gouvernement de Tobolsky que dans ceux d'Aſtracan, d'Orenbourg, de Bielogorod, & aux environs du fort d'Uſt-Kumenogor, que la Cour de Ruſſie voudroit donner à des Colonies d'étrangers, & qui offrent aux cultivateurs tous les avantages poſſibles du ſol & du climat. Une deſſatine a 210 pieds de long ſur 560 de large: ces terres incultes ne ſont que la plus petite partie de ce que la Ruſſie pourroit faire cultiver, ſi elle avoit plus d'habitans.

le nombre de ſes habitans, qui en fait la force.

c) Les anciens chercherent à connoître la ſituation reſpective des lieux, par la différence de la longueur des jours. Ils diviſerent en conſéquence la ſurface du Globe, par des cercles paralleles à l'Equateur, en pluſieurs portions ou zones, dans chacune des quelles les mêmes longueurs de jour étoient compriſes. Ces zones ils les appellerent Climats, & les ſubdiviſerent en demi climats; les climats qui ſont entre l'Equateur & les cercles polaires ont les jours artificiels dans un accroiſſement d'une demi-heure, & ceux qui ſont entre les cercles polaires & le pole contiennent des jours continus, & ſont reglés par un eſpace de 30 jours continus. Un climat eſt donc un eſpace de la ſurface du Globe, où il y a variation ou d'une demi heure ou de trente jours dans les plus longs jours de l'année. Les climats de demi-heure, entre l'Equateur & les cercles polaires ſont au nombre de vingt-quatre, parce que le jour artificiel étant perpétuellement de douze heures ſous l'Equateur, & de 24 heures dans le plus long jour de l'année ſous les cercles polaires, l'accroiſſement eſt de douze heures, qui ſont vingt quatre demi-heures, & par conſéquent tout autant de climats. Les climats de jours continus entre les cercles polaires & le pole ſont au nombre de ſix, parce que le plus grand jour artificiel ſous le cercle polaire eſt d'un jour naturel, c'eſt à dire de vingt-quatre heures, & le plus grand jour artificiel ſous le pole de ſix mois, ce qui fait un accroiſſement de ſix mois, qu'on diſtribue par mois, & par conſéquent en climats dont les plus longs jours des deux extremes différent de 30 jours naturels. Les Géographes anciens crurent qu'il

§. VIII.

De la poſition d'un pays ſur le Globe.

Le climat, *) & différentes circonſtan-

n'y avoit qu'une partie de la zone tempérée ſeptentrionale, & une partie de la zone torride, qui fuſſent habitables; le tems nous a appris qu'une bien plus grande partie du Globe étoit habitée, & qu'à proprement parler il n'y a aucun climat où des hommes & des animaux ne puiſſent vivre. Je remarquerai, en paſſant, quelques erreurs qu'il eſt bon d'éviter. 1) On croit communement que les pays, ſitués ſous la même parallele, c'eſt à dire à la même diſtance des poles & de l'équateur, ſont expoſés aux mêmes degrés de chaleur & de froid: cela eſt cependant contraire à l'experience, qui a montré que les pays ſitués au même degré de latitude, mais à un différent degré de longitude, éprouvoient une différence à cet égard: le froid étant plus vif & plus grand dans les contrées ſituées à l'orient. 2) On croit auſſi que les pays ſitués vers les poles ſont inhabitables, & que le climat des pays du Nord eſt contraire à la conſervation de l'eſpèce humaine; l'experience a détruit cette erreur, & on a vû que les exceſſives chaleurs des pays méridionaux ſont plus nuiſibles à la ſanté & à la conſervation de l'homme, que le froid des hivers ne l'eſt aux peuples du Nord: l'été des pays ſeptentrionaux eſt plus agréable que la ſaiſon la plus tempérée des pays chauds. 3) On ſuppoſe que la chaleur des étés dans les pays méridionaux eſt toujours plus forte, que celle des étés des pays ſeptentrionaux; il eſt cependant avéré que dans les pays du Nord la longueur des jours augmente le degré de chaleur, & que dans les pays bien chauds les longues nuits rafraîchiſſent l'air conſidérablement. 4) On s'imagine auſſi que les pays ſitués le long de la mer

ces, [d]) qui naiſſent de la poſition reſpective d'un pays, ont une influence ſenſible. Comme la température de l'air influe ſur le corps, & par conſéquent ſur la maniere de vivre, il n'eſt pas inutile d'y faire attention, en ſe gardant pourtant de porter ſur les ſuites de cette influence des jugemens trop hazardés [e])

§. IX.

Avantages & Déſavantages d'un pays relativement au ſol.

Il n'y a point en Europe de païs, d'une certaine étendue, qui ſoit entierement dépour-

ont un air mal ſain; mais les vents, qui y ſont très fréquents, purifient l'air. On a obſervé que ce ſont les habitans de Quito qui reſpirent l'air le plus raréfié & le plus pur, parce qu'ils habitent ſur la plus grande hauteur du monde connu; l'air doit y être d'un tiers plus rarefié, que dans quelque endroit du Monde que ce ſoit. La plus grande chaleur connue eſt celle qu'on éprouve ſur les côtes du Cap Verd, & dans l'isle de Gorée.

d) Les contrées montagneuſes ont un air différent de celui qu'on reſpire dans les pays de plaines. Les hautes montagnes, telles que les Alpes, les montagnes du Tirol, &c. ſont couvertes de glace & de neige pendant toute l'année; de là il arrive que les pays montagneux ſont expoſés à des vents, qui amenent des vapeurs froides. Les marais & les mines, par leurs vapeurs & leurs exhalaiſons, & les contrées ſablonenſes, par leur air chargé de pouſſiere, entrent ici en conſidération.

vu de montagnes: on y trouve au moins de petites collines, des côteaux, &c. Les contrées entremêlées de montagnes & de plaines ont de grands avantages ſur toutes les autres. f) Un grand nombre de rivieres navigables ſont d'une très grande utilité; à leur défaut on ne ſauroit mieux faire que de creuſer des canaux, comme on a fait dans les Pays-bas: les plus grands que nous connoiſſions ſont celui de Languedoc & celui de Ladoga. g) Tous les ſols ne ſont pas également fertiles; on gagne quelquefois par le travail ce que la

e) L'influence du climat n'eſt pas douteuſe: mais il n'eſt pas aiſé d'en déterminer la nature & l'étendue. Peut être le célébre M. de Montesquieu (Eſprit des loix P. III. L. XIV. Ch. II.) a-t-il été trop loin, en attribuant à la différence des climats la variété qu'on trouve dans l'eſprit & le caractere des Nations.

f) Ces avantages ſont un air pur, de belles ſources, & par conſéquent une abondance de ruiſſeaux & de rivieres, beaucoup de bois, des mines, & des ſituations agréables à la vuë.

g) Le Canal de Languedoc joint la Mediterranée à l'Océan. On prétend que les Romains en eurent l'idée; & il eſt conſtant que Charles-Magne, François I, & Henri IV formerent ce beau projet, que Louis XIV executa. François Riquet conduiſit cet ouvrage, après l'avoir medité près de vingt ans. Ce Canal commence à un reſervoir de quatre mille pas de circonference & de quatre vingt pieds de profondeur,

nature a refusé [a]) & on perd par negligence, ou par une économie mal-entendue les présens qu'elle nous a faits. Une terre ingrate travaillée par des cultivateurs laborieux [i]) est souvent d'un plus grand produit, qu'un sol fertile entre les mains de cultivateurs paresseux ou esclaves. [k])

& s'étend dans un espace de 64 lieues de long, depuis les environs de Toulouse jusqu'au lac de Tau, qui se joint au port de Cette. Ce Canal a par tout au moins six pieds d'eau: il couta treize millions de livres, payés par Louis XIV & les Etats de Languedoc. Pour recompenser un aussi magnifique ouvrage ce Prince donna ce Canal en proprieté à Riquet & à ses descendans, à condition de l'entretenir; cet entretien coute au de là de cent mille livres par an, mais les revenus sont considérables, & le Roi lui même paye les droits de passage. Le Comte de Caraman en jouit aujourd-hui, comme descendant du fameux Riquet. On projette un autre canal, qui joindroit les deux Mers par le centre du Royaume: c'est le Canal de Bourgogne, dont M. Gabriel, Ingénieur très célébre, a verifié la possibilité: ce Canal, tiré depuis Saint Jean de Losne, qui est sur la Saone, jusqu'à Brinon sur l'Armançon, passeroit par Dijon, & traverseroit la Bourgogne: il ouvriroit aux Negociants une nouvelle route depuis les ports de Normandie jusqu' à ceux de Provence. M. le Baron d'Espuller repandit, il y a quelque tems, un projet par lequel il s'engageoit d'entreprendre la construction de ce canal de navigation, moyennant un emprunt successif de douze millions de livres payables dans l'espace de six ans; cet emprunt est proposé par billets ou actions de 500 livres, avec des conditions avantageuses.

§. X.

De l'Agriculture.

Les champs & les troupeaux offrent à l'homme l'occupation la plus néceſſaire & la plus utile. Une grande abondance de grains,

Le Canal de Ladoga eſt l'ouvrage de Pierre le Grand: on commença à y travailler en 1718, & il fut achevé en 1752; il s'étend depuis Schlüſſelbourg jusqu'à Neu-Ladoga, dans un eſpace de 104 Woerſts: il a 70 pieds de large & 10 à 11 de profondeur. Ce Canal fut conſtruit pour éviter les dangers que courent les vaiſſeaux en paſſant le Lac de Ladoga, le plus riche de l'Europe en poiſſons.

h) Les inondations annuelles, lors de la crue des eaux, dans le tems de la fonte des neiges, & les ſables que le moindre vent éleve ſont deux fléaux aux quels il eſt aiſé de porter remede. Les digues s'oppoſent aux inondations, lorsque des canaux adroitement placés n'ont pas ſuffi. Contre les ſables il y a des reſſources plus aiſées, on le fixe par le moyen de certaines plantes, & dès qu'on a fait un rempart contre le vent on peut ſemer du bois. Les plantes qui fixent le ſable ſont entre autres *l'avoine au ſable*, les Danois s'en ſervent, le genet que les Anglois préferent, les ronces, *l'Elymus.*

i) Le beſoin & la liberté animent les hommes. La République de Hollande & celle de Genes en ſont une preuve ſenſible. Quel parti les citoyens de ces Républiques n'ont-ils pas tiré de leur induſtrie & de leur travail?

k) La fertilité du ſol eſt un foible avantage pour le Portugal, pour l'Eſpagne, pour l'Etat Eccleſiaſtique.

& de nombreux troupeaux [l]) ſont la richeſſe des citoyens, le ſoutien du commerce, & par conſéquent le vrai moyen de faire fleurir un Etat. [m]) Je commencerai par l'agriculture, puis je paſſerai à ce qui regarde le betail.

La pareſſe & l'eſclavage détruiſent tout: le travail arrache à la terre les threſors les plus précieux, & la liberté, laiſſant au citoyen l'eſpoir de conſerver ce qu'il acquiert, l'anime à redoubler ſon travail.

l) Le betail eſt un objet encore plus important que la culture des terres: pluſieurs peuples du Nord ne vivent que de leurs troupeaux, de la pêche & de la chaſſe. Il eſt vrai cependant que le produit des terres eſt plus grand; c'eſt auſſi ce qui engage tant de cultivateurs à n'avoir, en betail, que ce qui leur eſt abſolument néceſſaire. Il a paru, il y a quelques années, un Ouvrage allemand ſur la juſte proportion que les cultivateurs ont à obſerver à cet égard: je ſouhaite qu'il guériſſe la nation des préjugés qu'elle a ſur ce ſujet.

m) M. Melon prétend, dans ſes *Eſſais politiques ſur le commerce*, qu'en France ſur vingt habitans il y en a ſeize qui cultivent les terres, deux qui ſont deſtinés aux arts, un employé dans l'Egliſe, dans la robe ou à la guerre, & un pour le commerce, pour les finances ou pour l'oiſiveté: mais M. Hume remarque fort bien, dans ſon *Eſſai ſur le commerce*, que ce calcul eſt dementi par tout. Il ſuppoſe, avec raiſon, que dans la plus grande partie de l'Europe la moitié des habitans d'un pays habitent les villes, & que l'autre moitié, qui vit à la campagne, eſt ſouvent compoſée d'un tiers d'artiſans de toute eſpece.

n) L'Angleterre qui en 1621 ſe plaignoit, de ce que la France y faiſoit entrer une trop grande quan-

le grains, & qui depuis 1715 jusqu'en 1755 a ven-
la France pour 200 millions (livres de France)
mment, l'Angleterre dis je est redevable de ses ri-
moissons à un acte du Parlement, donné en 1689.
'arlement par cet acte accorde une gratification à
ceux, qui exportent des grains sur des vaisseaux
ois: cette gratification fut fixée pour le froment
ls sterl. par quarter, lorsque le quarter n'excé-
t pas le prix de deux livres huit sols sterl.. pour
à deux sols six deniers sterl, le quarter n'exce-
pas le prix d'une livre quatre sols sterl. pour le
à trois sols six deniers, le prix ne passant pas
livre douze sols sterl. Le quarter, dont il est ici
on, fait 24 boisseaux de Paris, & pese 496 li-
poids de Troies. On assigna encore une grati-
n à l'exportation des liqueurs faites de grains:
n fut accordée une d'une livre dix sols sterl. pour
nneau d'eau de vie, de 500 pintes de Paris, lors-
ne couteroit pas au de là de quatre livres sterl.
ge établissement dure encore: les gratifications
48 & de 1749 excéderent la somme de 200 mille
sterl; en 1750 elles monterent à 325405 livres
Communement l'exportation annuelle des grains
500 mille quarters. Comme il est arrivé, que

tire très confidérable. Les pays de l'Europe qui ont affez de grains pour pouvoir en vendre à l'étranger font, après l'Angleterre, la Livonie, o) la Pologne, p) la Lithuanie, la Pruffe, q) l'Allemagne, r) le Dannemarc, s) & la Sicile. t)

Dans ce commerce l'Angleterre gagne annuellement fur l'étranger au de là de deux millions de livres Sterl. Elle cultive 30 millions d'acres, ou 27 millions d'arpens royaux: un huitieme eft reputé mediocre, un autre huitieme au deffous du mediocre, & fix huitiemes au deffus. Je remarquerai, en paffant, qu'en France, où la recolte excédoit 70 millions de feptiers, lorsque la fortie des grains étoit libre, elle ne monte guere au de là de 45 millions depuis qu'elle eft gênée. Actuellement le Gouvernement femble ne vouloir plus en empecher l'exportation, le commerce intérieur eft retabli depuis 1754.

o) La Livonie eft le Magazin du Nord. On y eft dans l'ufage de faire fecher les grains au four, avant que de les exporter; le tranfport en eft plus aifé, & les grains fe confervent mieux.

p) Les Polonois font paffer la plus prande partie de leurs grains à Dantzig, où on les charge fur des vaiffeaux. Ils en exportent au moins 60 mille Lafts, ou 120 mille tonneaux, c'eft à dire pour plus de 2500 mille écus d'Allemagne. Le tonneau eft ici quelque chofe de plus que deux mille livres pefant; il eft de 30 fcheffels ou de 20 feptiers. Suivant des regitres fort exacts la Pologne exporte par Dantzig, année commune, 31500 lasts, par la Pregel & la Dwina 10500, & à peu près autant par la Silefie. On eftime la recolte totale de la Pologne à près d'un million de lasts; elle pourroit être bien plus confidérable. La Pologne eft d'un dixieme plus étendue que la France, elle ré-

Il y a des pays où la recolte n'excede pas le besoin des habitans: la disette y regne souvent à moins qu'on n'ait eu soin d'y faire des magazins. *) Il y a enfin des pays qui ne peuvent, en aucune maniere, se passer du secours

colte 20 millions de septiers, & la France 45: le produit des terres de ce dernier Royaume est au produit des terres en Angleterre comme un à six, donc le produit des terres en Pologne est au produit des terres en Angleterre comme un à quinze.

q) La Lithuanie envoie ses grains à Koenigsberg & à Mémel, d'où il en sort plus de 20 mille Lasts.

r) L'Allemagne fait passer une grande partie de ses grains à Hambourg & à Breme: elle en fait charger également dans les ports de la Baltique, & c'est de là que les Hollandois & surtout les Suédois en tirent beaucoup. L'Allemagne vend aussi des grains aux Suisses.

s) Les bleds, que le Dannemarc exporte, sont destinés pour la Norvege méridionale: les habitans de ce Royaume n'osent pas s'en fournir d'ailleurs; ces grains leùr coutent annuellement, outre beaucoup de marchandises & de denrées qu'ils donnent en retour, une somme de 3 à 400 mille écus.

t) La Sicile fut le Magazin des Romains: elle exporte encore aujourdhui beaucoup de grains. Le Royaume de Naples & l'isle de Corse, où le peuple mange du pain de marons, seroient affamés si les ports de la Sicilie étoient fermés.

u) C'est précisement le cas de la France; il y a pourtant quelques autres raisons de la disette, qu'on y éprouve quelquefois; telles sont par exemple les monopoles, & le peu de soin qu'on prend des magazins. Ajoutés y l'oppression sous la quelle vit le cultivateur:

de l'étranger, soit à cause de la sterilité du sol, comme la Norvege & la Suede, *) soit à cause de la paresse des habitans, comme l'Espa-

de cinq gerbes qu'il recueille il y en a quatre pour la dixme & les impots. Il y a encore un autre mal, c'est qu'on ne fait pas des magazins de bled là où il y a eu d'abondantes recoltes, & où le transport est aisé, mais là où l'intérêt de l'argent est bas, parce que la garde coute moins. Voiés l'excellent ouvrage de M. Herbert sur *la Police des grains*, que j'ai fait traduire en allemand, & auquel j'ai ajouté une préface & quelques notes. La France a 36 millions d'arpens de terres labourées, dont il n'y en a que six qui se traitent par la grande culture, c'est à dire qu'on fait labourer avec des chevaux, & trente où l'on se sert de boeufs; si la grande culture étoit introduite partout la recolte seroit de 66 millions de septiers, mais les gentils-hommes & les fermiers sont trop pauvres. Dans la grande culture une charue suffit à 68 arpent & occupe sept personnes; dans la petite elle ne suffit qu'à trente, & demande trois ou quatre personnes. La recolte actuelle est au plus de 45 millions de septiers, évalués a 240 ou 248 livres poids de Troies. Quand on pense qu'un million d'Egyptiens vivoit sur moins de 500 lieues de terrein, & qu'un million de François en occupe 11500, on voit ce que peuvent une bonne culture, le soin de ne rien laisser en friche, & la liberté du commerce.

v) Comme la Norvege n'a guere que des champs pierreux, des contrées inégales & montagneuses, qu'elle a beaucoup de marais, & beaucoup de terres incultes, elle ne sçauroit fournir à ses habitans ce qu'ils ont besoin de grains. Il arrive même souvent que leur provision se trouve gatée, soit par un froid excessif arrivé trop subitement, soit par de trop grandes chaleurs, soit

gne w) & le Portugal. y) Les Hollandois qui n'en recueillent point, ou fort peu, en fournissent aux autres nations z). L'Europe paroît

enfin par une trop grande humidité, que les eaux qui découlent des montagnes & des rochers amenent naturellement. En Suede la sterilité des terres rend la disette perpétuelle: on a cherché tous les moyens possibles de les améliorer. Cette disette oblige souvent le peuple d'avoir recours à une espece de pain, qui nourrit peu, & qui est ordinairement mal sain. Les habitans de la partie Orientale de la Norvege font du pain de farine de pois mêlée avec de la farine d'orge ou d'avoine; souvent même ils en font d'écorce d'arbres qu'ils mêlent avec quelque peu de farine. Dans le Nord de la Suede on se sert assez communément de l'écorce du pin & du bouleau, & d'une racine, qu'on appelle Wehka en Finlande; un tiers de l'un ou de l'autre seché & pulverisé se mêle avec deux tiers de farine.

x) L'Histoire nous apprend, qu'anciennement l'Espagne avoit une assez grande abondance de grains. Peut être la disette seroit elle moins grande, si les cultivateurs pouvoient transporter aisement leur superflu; mais les rivieres & les canaux navigables manquant, le transport devient trop couteux, & le laboureur se contente de recueillir ce qu'il faut à sa propre consommation.

y) En Portugal plus de la moitié des terres est en friche. En vertu d'une ordonnance du 2 Oct. 1765 il a été enjoint aux sujets du Roi de Portugal de détruire une grande partie de leurs vignobles le long du Tage, du Mondego, du Vouga & d'en faire des champs à labour.

z) Nous voyons les Hollandois acheter en Bretagne le sac de bled à raison de dix livres, & le vendre sur le pied de quinze en Provence.

aujourdhui particulierement occupée du ſoin de perfectionner la culture des terres. [a]) On ne ſauroit trop encourager lès cultivateurs. [b])

a) Il y a pluſieurs Sociétés d'agriculture, dont les ſuccès font eſperer que les préjugés céderont à la fin à la vérité. Une quantité d'écrivains ont donné de très bons ouvrages ſur cette matiere, & parmi ceux qui ſe ſont le plus diſtingués, il faut ſurtout compter M. du Hamel du Monceau; cependant ſa nouvelle methode de ſemer, quelque heureux qu'en ait été le ſuccès, ne prend pas. Tull, Mortimer, Mills, Hales, Zeiger, Hohenthal, Ort, Leopold, Hofman &c. ont donné, ainſi que M. du Hamel, une deſcription d'une nouvelle charue. Ce qu'on a tenté à cet égard, ainſi que par rapport au ſemoir, à la double charrue, aux engrais, à la maniere de nourrir le betail, nous a paru beaucoup moins utile que les eſſais faits ſur l'aſſolement des terres: le Meeklenbourg a là-deſſus de très bons arrangemens. Ce n'eſt pas que l'invention des machines propres à abréger le travail, & à diminuer le nombre des bras ne ſoit un moyen de faire valoir la culture des terres, par la raiſon que la diminution des fraix augmente la quantité du produit. Il y a dans l'oeconomie angloiſe bien des avantages à cet égard; p. e, pour faire la bierre ils employent un tiers d'ouvriers de moins, depuis qu'ils ont changé la maniere de faire le malt, de braſſer la bierre, & de la faire paſſer de la cuve dans les tonneaux qui ſont en cave. Ce qui regarde les engrais merite une attention particuliere, il eſt ſurprennant qu'on ne ſe ſerve point en Allemagne de la marne, qui a ſi bien réuſſi en France. Les Chinois ne donnent aux terres enſemencées de ris d'autre engrais, que ce qui reſte après que le ris eſt coupé, & le rapport eſt de cent pour un. On ſait que

§. XI.

Des Grains.

Je prends ici le mot de Grains dans le

la recolte de vingt arpens suffit à peine à la production du fumier necessaire à cinq ou six arpens. Il faut s'en procurer de toute espece: le fumier de pigeons est très bon pour quelques especes de terres: un colombier en fournit assez pour six arpents ensemencés de froment. Quand on fait attention qu'on envoie d'Amsterdam, & d'autres endroits de la Hollande, des cendres de tourbes à Arras, où l'on s'en sert à engraisser les prairies artificielles, on est étonné de l'indolence d'une partie de nos cultivateurs.

b) Il faut les encourager au travail: le trop haut prix des grains les rend quelquefois oisifs, le trop bas les décourage. Le prix doit être proportionné aux charges, c'est le probleme de la finance le plus difficile à resoudre, quand on veut combiner le véritable intérêt de l'Etat avec les circonstances dont on n'est pas le maître. Le plus grand de tous les maux, c'est cette administration vicieuse qui empêche que le laboureur ne puisse se rejouir d'une abondante recolte, qu'il soit toujours dédommagé par la cherté des grains d'une recolte qui aura été mauvaise, & qu'il ait à craindre la contrainte soit dans les livraisons soit dans la vente. Il ne s'agit que de donner des récompenses & des encouragemens; on verra alors que la terre fournira tout ce qu'elle peut produire, & que chaque terre sera employée de la maniere la plus profitable: il n'y aura point de gratifications inutiles quand elles seront accordées au produit. Il n'y a point de sol, quelqu' ingrat qu'il soit, qui ne puisse produire quelque chose d'utile. Tout sert dans des mains industrieuses: il ne faut que les mettre en activité: les anglois se-

fens le plus étendu. On connoit & on cultive en Europe le froment, *) le feigle, l'e-

ment le faux feigle dans des terres qui femblent réfifter à toute efpece de végétation: & ce faux feigle convient aux moutons.

c) On entend particulierement par gros grains les bleds qui fervent à la nourriture de l'homme, & qu'on feme en automne, comme le froment & le feigle; & par menus grains ceux qui fervent à la nourriture des animaux, comme l'orge, l'avoine &c. qui fe fement en mars, & qu'on appelle auffi petits bleds ou Mars. Quelquefois auffi on entend par bled le froment, qu'on diftingue du feigle & du bled meteil. Une grande partie de l' Europe, l'Egypte, quelques cantons de l'Afrique & de l'Amerique portent du froment & du feigle, les autres parties du monde habité donnent du maïs, ou du ris; dans quelques-unes on eft obligé d'avoir recours à des racines, telles que font les patates & le Manioc.

Le froment donne le plus de farine, & la meilleure; celle du feigle eft après celle du froment la farine qui convient le plus à l'homme. On ne feroit pas mal de femer plus de froment en Allemagne, & plus de feigle en France: le feigle réuffit plus fouvent que le froment. On connoit un froment de mars, appellé auffi blèd de mars, qui fe feme au commencement du printems; il y en a de ras & de barbu. Le bled de miracle, dit auffi bled de Smirne, bled de providence, bled d'abondance, eft un froment qu'on feme en automne. Il y a de même un feigle d'hiver & un feigle de printems. Wirgin en Suede a cru pouvoir changer l'avoine en froment; on a contefté le fait, & refuté les raifons fur les quelles on croïoit pouvoir en prouver la poffibilité.

d) L' Efpeautre eft une efpece de froment, dont l'épi porte des gouffes qu'on fait paffer au moulin pour

peautre, [d]) le bled turc, autrement le bled d'Inde ou Maïs [e]), l'orge [f]), l'avoine [g]), les

en degager les grains. On en fait une bonne espece de pain dans le pays de Vaud, à Geneve & dans toute la Suisse. M. du Hamel prétend qu'il tient le milieu entre l'orge & le froment. Il y a une autre espece d'espautre, dite d'Egypte, peu connue encore en Europe; elle n'a qu'un grain dans sa gousse.

e) Le Maïs porte son épi enveloppé dans des feuilles. Il vient partout. On en consomme beaucoup en Amerique, dans les Indes, & en Turquie. On en cultive dans quelques endroits de l'Italie, surtout dans le Piemont. La Provence cultive le bled turc également par besoin. Il est très-propre à engraisser la volaille.

f) L'orge est de deux especes: l'orge d'hiver ou l'orge quarré, qu'on seme en automne, & l'orge de printems, ou l'orge commun, qui se seme au mois d'avril. On connoît en Allemagne une espece d'orge, qu'on appelle orge à tige, ou orge à feuilles: on la seme au commencement de juin ou à la fin de mai, & si on a un terrein fort humide, à la Saint-Jean: il faut un quart de moins de semaille, & le rapport du produit entre cette espece & l'orge commun est de sept à six. La farine, qu'on en tire, peut servir à faire du pain, surtout lorsqu'elle est mêlée avec une autre farine: c'est de toutes celle qui est le plus anciennement connue. On fait de l'orge mondé, en depouillant l'orge de son écorce; c'est à Ulm que l'on grue le mieux la petite espece d'orge.

g) L'avoine est ou cultivée ou sauvage: elle sert particulierement à la nourriture des chevaux; on en fait même une fort bonne boisson, & dans quelques endroits on en fait du pain dans le besoin. On en distingue trois especes, celle d'hiver, celle de printems & celle qu'on appelle avoine nue. Le gruau d'avoine est de l'avoine mondée.

pois [h]), les feves [i]), les lentilles [k]), le millet [l]), le bled farrazin, ou bled noir [m]),

[h]) Les pois font une efpece de legumes, dont il fe fait une grande confommation en Europe. On en connoît vingt-deux efpeces cultivées dans les champs ou dans les jardins.

[i]) Les feves fervent quelquefois à la nourriture du bétail. L'Egypte en cultive beaucoup, auffi rapporte-t-on qu'en traverfant les champs, qui en font enfemencés, on fent un parfum bien agréable; ce legume y fert de nourriture aux mulets, aux ânes, & aux chameaux. Il faut diftinguer les feves des haricots: cette derniere forte de legume, dont il y a 59 efpeces, pour la plus grande partie étrangeres à l'Europe, a une feve beaucoup plus petite.

[k]) Les lentilles font une efpece de pois applati: ce legume fort commun ne differe que par le plus ou le moins de fubftance & de maturité.

[l]) Le millet eft une graine, on s'en fert en coque, ou mondée. Il y a des endroits où l'on en fait du pain. On en connoît dix efpeces, parmi les quelles il n'y en a que deux dont on puiffe manger. Le petit millet eft ou blanc ou jaune; le grand, qu'on appelle forgo ou bled barbu, nous eft venu des Indes, & on le cultive en Efpagne & en Italie: cette feconde efpece fert furtout de nourriture au bétail & à la volaille.

[m]) Le bled noir, ou bled farrazin, porte fon fruit dans une grappe; fa graine mondée fait une efpéce de nourriture fort commune en Allemagne: elle convient beaucoup à la volaille. On en a fait du pain.

[n]) La graine de Pologne, (Gremil, herbe aux perles) que les Allemands appellent *Schwade*, eft la graine d'une herbe qui croît en Pruffe, en Pologne, en Saxe, en Franconie: elle eft très-fine & excellente à manger.

[o]) Le riz eft un rofeau, dont la canne reffemble affez à celle du fucre' il demande un terrein maréca-

la graine de Pologne [n]), le riz [o]), &c. La farine [p]), la poudre [q]), l'amidon [r]), le

geux ou fort humide. Dans tout l'Orient le riz mondé tient lieu de pain. On égraine, on monde, & on nettoye le riz aprés l'avoir coupé; c'est un travail penible. L'Egypte, les Indes & la Chine en produisent beaucoup: on le cultive avec succès en Amerique, furtout dans la Caroline, où la recolte de 1740 valut à l'Angleterre 80 mille livres sterl. que le Portugal, la Hollande, l'Allemagne & les pays du Nord payerent: sa recolte est année commune de 50 mille tonneaux, le tonneau évalué à 400 livres pesant. En Europe l'Espagne, le Royaume de Naples, les environs de Veronne, le Milanois, & la Romanie cultivent le riz avec succès. On voit pourquoi les contrées où le riz vient n'ont pas un air fort sain. On fait de la farine de riz, & les Hollandois en font une espece d'eau de vie qu'ils appellent Arack, & qu'ils donnent à leurs matelots: il ne faut pas confondre cette eau de vie avec le véritable Arack, dont on fait le Punch.

p) La farine est du bled moulu: les farines les plus propres à faire du pain font celles de froment, de seigle, de bled sarrazin, & de maïs. Après que le bled a été moulu, il se blute, & le bluteau le distribue en six portions, qui font cinq especes de farine, & le son: la fleur de farine, la farine blanche, les fins griots, les gros griots, les recoupes, & le son gras: les recoupes font la farine du son remis au moulin. Les parfumeurs employent dans leur poudre la farine de haricots.

q) La poudre à cheveux est de la farine bien sassée: on en fait de la farine de froment, & de la farine de feves. On sophistique la poudre avec de l'amidon, de la craie, & de la chaux.

r) L'amidon est fait ou de griots & de recoupettes, ou de froment gâté; on en peut faire de froment qui

pain *), certaines boissons *), quelques liqueurs *) spiritueuses sont des préparations fai-

ne l'est pas, mais cela est deffendu en quelques endroits, comme en France; cela ne l'est pas là où il y a grande abondance de froment. L'amidon sert aux Cartonniers, aux Relieurs, aux Confiseurs, aux Chandeliers, aux Teinturiers du grand teint, aux Blanchisseurs de gaze, aux Blanchisseuses, à faire de la colle, de l'empois, &c. Il y en a de commun & de fin. On a la racine d'une plante, appellée *Herbe à Prêtre, Arum*, dont on a fait de l'Amidon en France; & en Allemagne les patates servent depuis quelque tems à cet usage.

s) Le pain est une pâte cuite, faite de farine à la quelle on a mêlé du levain. Il faut pourtant remarquer, que dans la plus grande partie de l'Asie on ne fait pas lever la pâte. Les essais qu'on fit à l'hopital de Paris en 1759, pour voir combien le froment donne de farine, montrerent que dans la mouture oeconomique, c'est à dire celle où l'on tire du son gras ces particules farineuses appellées *Gruaux*, pour les faire remoudre, un septier de bled nouveau pesant 249 livres donne en premiere farine 100 livres, & en seconde, troisieme & quatrieme 87 livres & 8 onces, en gros son 30 livres & en rejetton 23 livres. Ordinairement la farine donne en pain un tiers en sus de son poids, c'est à dire que ces 187 livres de farine produisent environ 250 livres de pain. Vauban supposoit qu'il falloit compter 3 septiers de bled pour la nourriture d'un homme; mais de son tems deux septiers & demi ne donnoient pas autant de farine qu'on en retire aujourdhui de deux. On calcule généralement en France, qu'il faut à un domestique 468 livres de pain par an, y compris le pain de la soupe, & qu'un homme mange l'un portant l'autre une livre 2 onces & demi de pain par jour; on compte davantage pour le soldat.

tes avec quelqu'une de ces especes de grains. La conservation des grains est un objet impor-

En Europe le pain est communement de froment de seigle, ou de bled meteil: dans la disette on a recours à d'autres farineux. Il y a des peuples qui se servent de la farine de poisson sec mêlée avec de l'écorce de pin. Les habitans des isles Mariannes & Moluques, ainsi que de toutes les Philippines, se servent du pain de *Rima*, c'est le fruit d'un arbre, appellé *arbre à pain*; ce fruit a la figure d'une citrouille. A Sumatra on le fait secher, après l'avoir coupé en morceaux, & on le mange en guise de pain. On tire du *Sagou*, espece de palmier qui croit dans les Indes Orientales, une substance farineuse dont on fait du pain: les Hollandois en font du biscuit. Le Sagou est d'ailleurs une nourriture fort legere. Le pain de pommes de terre, de marons, &c. est connu. L'Amerique a la Cassave, qui est une racine dont le suc est vènimeux, mais dont la substance farineuse est saine.

t) Les boissons qu'on fait de bled ont toutes le même nom; on les appelle bieres. On en attribue l'invention aux Egyptiens: communément la bierre se fait de froment ou d'orge. L'eau, le bled, & le houblon sont les principaux ingrédiens, communs à toutes les especes de biere. Celle d'Angleterre, qu'on exporte en grande quantité, est fort houblonnée. Les Indiens font une boisson de riz qu'ils appellent *Candgi*, & les Chinois en font une espece de vin. En Russie on fait une boisson d'avoine, qui peut tenir lieu de vin.

u) Les eaux de vie de grains se tirent du froment, du seigle, du malt de seigle & de froment, du riz, &c. Leur usage est fort commun dans les pays du Nord, parce que les eaux de vie de vin y sont trop cheres.

tant; on eſt parvenu à Châlons à les conſerver pendant plus de trente ans. v)

§. XII.

De la Vigne.

C'eſt de l'Aſie que l'Europe a tiré la vigne. On a d'abord commencé à la cultiver en Grece, de là elle a paſſé en Italie, puis dans la Gaule Nar-

v) On a calculé en France que ſur dix années il y en a ordinairement une de ſtérile. Il faudroit faire des obſervations là deſſus, & emmagaziner relativement aux beſoins qui naiſſent de la diſette des mauvaiſes années. Les étuves où l'on fait ſecher le grain le conſervent, & détruiſent les inſectes; leur utilité eſt ſurtout bien ſenſible lorsque l'année a été humide, & que la recolte s'eſt faite dans un tems pluvieux.

x) La vigne paroît être de toutes les productions de la terre celle qui eſt le plus anciennement connue. Elle donne le fruit le plus agréable au gout. Il eſt à préſumer, que ce n'eſt que dans la ſuite du tems qu'on en a fait du vin, à moins qu'on ne veuille entendre par vin le jus de la grappe, tel que les premiers habitans du monde l'ont connu. Il faut remarquer que les pays les plus chauds n'ont pas les meilleurs vins. Le Portugal, l'Eſpagne, la France, la Suiſſe, l'Italie, la Hongrie, la Grece, & le Midi de l'Allemagne produiſent en ce genre ce qu'on connoît de mieux: les vins de la partie inférieure de l'Archevêché de Treves, de la partie ſupérieure de l'Archevêché de Cologne, du Comté de Hanau, de Boheme, de Sileſie, de Luſace, de la haute Saxe, &c. ne ſont que mediocres, pour être bons il faut qu'ils ayent vieilli, & encore ſont-ils alors bien inférieurs aux vins de France.

Narbonnoife, & enfin dans le refte de l'Europe. [x]) Quoiqu'on la cultive aujourdhui dans presque tous les pays d'un climat temperé, l'experience a prouvé qu'elle ne réuffit que dans ceux qui font fitués entre le 40 [me] & le 50 [me] degré de latitude. On preffe les grappes de raifin pour faire du vin; [y]) on les feche pour s'en fervir dans les ragouts, dans certains

y) Les différens noms, qu'on donne au vin, font pris ou de la maniere de le faire; comme quand on dit la mere-goutte, le moût ou fur-moût, le vin bourru, le vin de paffe, le vin cuit; ou de fa qualité, comme quand on l'appelle vin doux, verd, fec, brusque, vin de liqueur; ou de fa couleur, comme ceux qu'on appelle blanc, clairet, gris, oeil de perdrix, pelure d'oignon, rouge, paillet; ou enfin des lieux d'où il eft tiré. On appelle mere-goutte, le vin qui découle fans preffion par la canelle de la cuve, où l'on a mis le raifin: moût eft le vin de la cuve, après que les raifins ont été foulés; le vin de preffurage eft celui qu'on tire par le preffoir, après avoir ajouté les raffles aux grains de raifin, dejà plus qu'à demi écrafés dans le fouloir; le vin doux eft celui qui n'a point encore bouilli; le vin bourru celui qu'on a empêché de bouillir; le vin cuvé celui qu'on a laiffé bouillir ou cuver, pour lui donner de la couleur; le vin cuit celui au quel on a donné une cuiffon, avant qu'il ait bouilli, & qui à caufe de cela conferve toujours fa douceur; enfin le vin de paffe, celui qui fe fait en laiffant tremper des raifins fecs dans de l'eau, jusqu'à ce qu'ils y ayent fermenté; cela fe pratique affez ordinairement en Efpagne, où l'on employe l'eau de mer à cet ufage. Les vins fins fe font avec beaucoup de précaution, les grappes font

gâteaux, au dessert. ¹) La vigne occupe une plus grande quantité de personnes, que ne le font les grains; ²) il est naturel de conclurre

choisies, & l'on a soin de jetter tous les grains qui ne sont pas murs, ou qui sont gâtés. La raffle, c'est à dire cette tige verte à quoi les grains sont attachés, donne au vin un gout âpre; c'est pourquoi on en dégage les grains lorsqu'on veut faire des vins délicats. On distingue les vins en vins nouveaux & en vins vieux: on exprime leur âge par le mot de feuille, ainsi un vin de trois feuilles est un vin de trois ans. Parmi les vins de liqueur, dont l'usage ne sauroit être trop moderé, on compte les muscats de Saint Laurent & de la Ciotat en Provence, de Frontignac & de Barbantane en Languedoc, les vins de Condrieux dans le Lionnois, d'Arbois & de Macon dans la Bourgogne, de Pouilly dans le Nivernois, les vins d'Espagne, de Madere, des Canaries, surtout ceux des isles de Palma & de Fano, les vins de Hongrie, quelques vins du Piemont & du Montferrat, comme la Verdée & le Montefiascone, les vins du Cap, qui proviennent d'un plant de Bourgogne transplanté au Cap de Bonne Esperance, & les vins de Malvoisie, qui se tirent de Candie, de Chio, de Lesbos, de Tenedos, &c. & qui furent appelés vins Grecs, parce que les îles où ils croissent appartenoient autrefois aux Grecs. De tous les vins de France ceux qui ont le plus de reputation sont ceux de l'Abbaie d'Auvilliers, & de la Cotte-rôtie, les Muscats de Rivesalt, les vins de Champagne de la montagne de Reims, & les vins de Beaune. On a trouvé à Florence le secret de tirer, par une forte fermentation, des grappes gâtées par la pluie, & presque entierement pourries, une liqueur fort agréable.

z) On fait secher les grappes à la treille, ou bien après les avoir coupées, on les trempe dans une lessive,

là qu'elle favorise la population. C'est
e branche de commerce *) très importan.
Du vin on fait de l'eau de vie, de l'esprit

e de cendres de vigne, & on les expose ensuite au
il. Les meilleurs raisins secs sont ceux de Damas:
Provence en fournit aussi de très-bons: ceux
spagne sont également fort recherchés.

) Un champ d'une lieue de France occupe & en-
ient 1390 personnes: une vigne de la même éten-
en entretient 2604. Comme on a craint, en
nce, que la quantité des vignobles ne nuisît à la
ure des grains, on a cherché à en diminuer le
bre: mais si le cultivateur pouvoit vendre ses grains
i librement que ses vins, ces deux especes de cul-
se mettroient d'elles mêmes dans un juste équili-
. Il y a en France 1600 mille arpens de vigne,
t le produit differe de beaucoup: il y en a qui ne
dent que trois livres par an, tandis qu'il s'en trou-
qui en rapportent jusqu'à 300. On compte commu-
nent qu'un arpent de vigne donne trois muids de
ou 900 pintes.

) On a calculé qu'en France la consommation des
s montoit à cinq millions de pintes par jour, ce qui
it un quart de pinte par tête: il en faut au moins
ant pour l'étranger; cela feroit trois miliards 650
lions de pintes; & en supposant que le vinaigre, les
x de vie, &c. en emportent, année commune, 450
lions, il faudroit que la recolte donnât au moins
millions 687 mille 500 muids de vin. L'Espagne
orte quatre à cinq mille bottes de vin, & tire de
anger, pour cet article & pour les raisins secs, en-
n trois millions d'écus d'Allemagne. Les Anglois
les Hollandois enlevent la plus grande partie des
s de France, tant pour leur propre consommation,
pour celle des pays où il les font passer. Les

de vin [c]), & du vinaigre [d]). La falsification des vins n'est malheureusement que trop connue & trop commune. [e])

§. XIII.
Des Fruits.

On sait que les plus beaux fruits nous ont été apportés d'Italie, & que l'Italie les a tirés de la Grece, de l'Asie & de l'Afrique. Les Abricotiers

Anglois ont esperé, & esperent encore de tirer des Vignobles de la Caroline des vins aussi bons que ceux de France. On exporte le vin ou en bouteilles ou en futaille: il y a des vins qui ne supportent pas le transport. Pour les futailles on prend, tant pour le merrain, dont on fait les douves, que pour le traversin dont on fait le fond, du bois de chêne: le chataigner & le hetre peuvent aussi servir à cet usage: dans les pays meridionaux on se sert aussi du mûrier. Il y a des bois qui gâtent les vins, en leur donnant un gout de fût, & malheureusement on n'a pas de signe bien certain pour reconnoître dans le bois ce défaut; malgré cela on oblige en France les tonneliers à payer le vin, & on brûle la futaille.

c) L'eau de vie est une liqueur spiritueuse & inflammable, qu'on tire du vin, du bled, de la bierre, du cidre, du sucre, de quelques fruits, &c. Je ne parle ici que de la premiere espece; celle qui vient de France est la plus estimée. Ce sont les eaux de vie de Bordeaux, de la Rochelle, de Cognac, de Charente, de l'île de Rhé, d'Orleans, du Pays Blesois, du Poitou, de la Tourraine, d'Anjou, de Nantes, de Bourgogne & de Champagne, qu'on fait passer dans les pays étrangers, & parmi ces eaux de vie de différentes qualités

font venus d'Epire; les meilleurs poiriers de Numidie, de Grece, & en particulier d'Alexandrie: la Medie, la Perse, & l'Assyrie ont donné les citroniers & les orangers: Carthage les figuiers & les grenadiers: on a tiré les chataigners de Castania en Magnesie, province de la Macedoine, les cerisiers de Cerisonte dans le Pont, les pêchers de Perse, les pruniers d'Armenie & de Syrie. Ces fruits, comme enco-

eaux-de-vie de Nantes & du Poitou sont reputées les meilleures. La consommation en est très considérable; on compose avec l'eau de vie plusieurs especes de liqueurs, comme les eaux de Cette, de Franchipanne, d'Anis, les eaux Angelique, Clairette, de Celeri, de Fenouillette, de Canelle, de Coriandre, de Genievre, de Citronelle, de Mille-fleurs, de Caffé, &c. L'eau de vie distillée une seconde fois s'appelle esprit de vin, & l'esprit de vin rectifié par une ou plusieurs distillations est ce qu'on nomme Alcohol de vin.

d) Le vinaigre est un vin, qui s'est aigri de lui même, ou qu'on a fait aigrir, en y mêlant quelque acide. Il y a aussi des vinaigres de cidre, de bierre, &c. De tous ceux qu'on fait en France celui d'Orleans est le plus estimé.

e) Liege & Aix-la Chapelle font des vins de Bourgogne avec des vins du Rhone & avec le *Bleichert*, ou vin du Rhin rouge: c'est encore là la falsification la moins dangereuse, on en compose & sophistique bien autrement. En Hollande on imite les vins blancs d'Anjou, & les vins rouges de Bordeaux: à Hambourg on fabrique quantité de vins, & cet art detestable & pernicieux trouve aujourdhui ses partisans. Faut-il qu'une bonne police permette qu'on imprime des ou-

re les amandes & les olives *f*) réussissent en Italie beaucoup mieux que partout ailleurs, ils viennent aussi très-bien en France, en Espagne & en Portugal; ces pays en font un commerce considérable. *g*) Le mûrier à fruits blancs est plus connu par l'utilité de ses feuilles, que le mûrier à fruits rouges par la délicatesse de son fruit. Quelques pays de l'Europe, comme l'An-

vrages sur l'art de couper les vins, de les raccommoder, ou plutot de les empoisonner? Il ne faut pas mettre au nombre des falsifications les vins faits avec d'autres fruits que du raisin: sans parler du cidre & du poiré, on sait qu'on fait en Angleterre, en Suede, & dans l'Amerique septentrionale du vin de groseilles, qui est très bon: on en fait aussi de genievre, comme encore de jus de cerises noires.

f) On connoît les olives de Veronne, celles d'Espagne, & celles de Provence: les premieres sont les meilleures, & celles d'Espagne les plus grosses après celles d'Egypte. On les confit: pour le faire il faut les cueuillir de bonne heure, bien avant qu'elles soient propres à passer au pressoir; on leur fait perdre une partie de leur amertume, & on les trempe dans une saumure de sel marin aromatisé. Mais l'huile est le revenu le plus essentiel: on a de l'huile fine pour la cuisine & les apoticaireries, & de la commune pour les savonneries ou la lampe. Pour faire de l'huile, il faut commencer par trier les olives, & ôter les feuilles & les ordures qui boiroient l'huile & la salıroient. L'envie d'en recueillir beaucoup est cause que l'huile fine est rare. On écrase les olives dans une meule, on met ensuite la pâte dans des especes de bourses faites de jonc, qu'on place les unes sur les autres sous un pres-

gleterre, la Bretagne & la Normandie ont une grande abondance d'une certaine eſpece de poires & de pommes dont on fait une boiſſon fort agréable. h) Plus on avance vers le Nord, moins on trouve d'arbres fruitiers: la partie ſeptentrionale de l'Europe n'en a pas, ou n'en a que par artifice. J'ai remarqué que dans le Nord les arbres fruitiers étoient ſujets au cancer.

ſoir, qui en les comprimant fait couler l'huile vierge, dont il y a deux eſpeces. Après cette operation on remanie le marc, on l'arroſe d'eau bouillante, on remet les bourſes ſous le preſſoir, & il en decoule beaucoup d'eau chargée d'huile. Le marc qui reſte eſt appelé Grignon, & ne ſert plus qu'à faire des mottes à bruler: quelquefois on fait paſſer ce marc de nouveau ſous la meule, on le laiſſe fermenter, & à force d'eau bouillante, on en retire encore quelque peu d'huile propre à faire ce ſavon qu'on nomme Gorgon. L'huile de ſaint Remo a la plus grande reputation.

g) Comme les fruits ſont partie des alimens, ils meritent une attention particuliere. On les vend frais & ſecs: ceux ci peuvent être exportés, & la France ainſi que l'Eſpagne & l'Italie en font un grand commerce: on ſeche les fruits au four ou au ſoleil. Les olives & les capres ſont confits dans de la ſaumure.

h) Les pommes donnent le Cidre, & les poires le Poiré: on mêle quelquefois les pommes avec les poires. Le Cidre d'Angleterre ſe tranſporte en beaucoup plus grande quantité que le Cidre de Bretagne & de Normandie, parcequ'il ſouffre plus aiſement le tranſport. La pomme dont on fait le cidre eſt une pomme ſauvage d'une âpreté extreme; les Allemands l'appellent pomme de bois, *Holzapfel*. Il y a 300 ans que

§. XIV.

Du Bois.

Une abondance de bois [1]) de toute espece [2]) eſt un grand avantage; cependant il n'y a

l'uſage du cidre eſt connu en France: il paſſa d'Afrique en Eſpagne, de là en Normandie & en Bretagne, & enfin en Angleterre. Les pays du Nord pourroient en faire, tout depend du choix des pommes & de la façon de braſſer.

i) On diviſe les arbres en deux claſſes générales, en arbres à feuilles qui repouſſent de la racine, & qu'on appelle bois vifs, & en arbres à pointes qui ne repouſſent pas. La premiere utilité qu'on retire d'une forêt conſiſte dans le bois: les utilités ſecondaires ſont la glandée, la reſine, la potaſſe, le goudron, le tan, le paturage &c. On a demandé quelle devoit être la proportion entre l'étendue d'un pays & celle des forets qui y appartiennent. La reponſe n'eſt pas aiſée: en général on eſtime que l'étendue des forets doit être au deſſus de la cinquieme partie, & audeſſous de la troiſieme partie de l'étendue totale du pays. On juge de l'importance de cet article par la conſommation & par le degré du beſoin. Sans parler ici de ce qu'il faut de bois pour la cuiſine, les fours, les poëles, qu'on jette un coup d'oeil ſur la quantité qu'en demandent les maiſons qu'on bâtit ou qu'il faut entretenir, la poudre à canon, les forteresſes, la marine, l'exploitation des mines, les fonderies, les forges, les verreries, les alunieres, les ſalines, une quantité de metiers & de fabriques, la monnoie, la braſſerie, les diſtillateurs, les boulangers, l'entretien des paliſſades, des ponts & des enclos, les menus ouvrages de boiſerie & de marquet-

point de pays, où l'on n'ait raiſon de ſe plaindre du peu de ſoin qu'on a pris d'entretenir cette abondance, ou du moins d'empêcher la diſette actuelle, ou une diſette prochaine. On n'a ſongé preſque nulle part, à proportionner la

terie &c. Tous les arts exigeant donc beaucoup de bois, il pourroit venir un tems, où des Nations policées retomberoient dans leur ancien état de pauvreté & d'ignorance, parceque la diſette du bois doit néceſſairement entrainer la perte des arts. Il faut obſerver encore que cette diſette nuit à la population : il eſt naturel que le nombre des habitans ſoit proportionné aux moyens qu'ils trouvent de ſe procurer les denrées de premiere néceſſité: cela eſt encore plus vrai pour les pays où il n'y a point de houille. Quelle erreur par conſéquent que de vouloir augmenter le nombre des conſommateurs & de diminuer en même tems l'objet de la conſommation! Le luxe augmente tous les jours, les beſoins factices s'accumulent, & les forets ſont ou detruites ou negligées.

k) Toutes les ſortes de bois ne peuvent pas ſervir aux mêmes uſages: il faut par exemple pour les bâtimens du chêne, du chataigner, (quand on en a) du ſapin, pour les batis des voitures de l'orme, & pour les panneaux du noyer: pour les meubles, du hêtre, du noyer, de l'aulne; pour la marquetterie du noyer noir & blanc, du poirier ſauvage, mais ſurtout des bois étrangers, dont l'Europe pourroit cultiver une bonne partie. Parmi ces bois étrangers on compte ſurtout ceux de breſil & d'acajou, le bois ſatiné, le cedre, l'olivier, le laurier aromatique, le bois de Sainte Lucie, le bois violet, le fernambuc, l'ébene noire, rouge & verte, l'ébene de Portugal, le mahoni, le bois de roſe, &c.

consommation *l*) à la quantité qu'on en possede, tandis qu'on auroit du non-seulement cher-

l) Différens établissemens ont considérablement diminué la quantité de bois; on a abbatu des forets entieres pour en faire des champs, qui rapportent sans doute d'avantage, mais qui en renchérissant le bois anéantissent bientôt ce profit: il seroit à souhaiter que dans une infinité d'occasions on substituât la pierre au bois. Les campagnes & les villes ne devroient avoir d'autres palissades que des murs ou des hayes vives: à la campagne un mur fait de pierres, de terre, & de paille dure très-longtems. La Suede & la Norwege ont brulé beaucoup d'arbres, pour en employer les cendres à fertiliser des champs li grats: on s'apperçoit déja que l'utilité dont on se flattoit n'est pas aussi grande qu'on l'avoit crû: cet engrais fertilise sans doute la terre pour quelques années, mais il faut y revenir, & le terrein où ces arbres ont été coupés & brulés est un terrein perdu: il ne produit plus rien.

m) Ce qu'on a fait de mieux, c'est de partager les forets en autant de portions qu'il faut, pour que la coupe soit rétablie par la réproduction annuelle. Cependant quand on considere les degâts que le vent & le feu peuvent faire, & font, il paroît qu'il faudroit que la coupe annuelle fût au dessous de la réproduction annuelle. Dans les pays où le bois manque, il faut en semer chaque année dix fois plus qu'on n'en coupe. Mais la plus part du tems on ne s'occupe que du present; on ne songe aux remedes que dans le plus pressant besoin, & encore ces remedes ne sont-ils que des palliatifs. On ne s'inquiete guere de la posterité, comme si l'Etat ne devoit pas être envisagé sur le pié d'un Etre, dont les besoins sont aussi éternels que son existence. Il y a bien des choses à observer relativement à la coupe des bois: j'en rapporterai quelques

cher à conſerver cette quantité, c'eſt à dire à avoir une coupe égale & perpétuelle *), mais

unes. Tous les bois mis en coupe reglée, pour être abbatus au deſſous de 40 ans, ſont appellés taillis, ceux qu'on coupe à 40 ans, & au deſſus ſont des hauts taillis ou des bois de futaie: les Ozeraies ſont une eſpece de taillis qu'on abbat tous les ans, tels ſont les oziers & les peupliers noirs. On a calculé qu'il y a un benefice de deux cinquiemes aux coupes de vingt & un ans ſur les coupes de ſept; celles ci ſont quelquefois d'uſage pour le chêne, mais alors il n'y a point de glandée. On croit communément qu'il faut faire les coupes en hyver, mais les Hollandois en font de grandes en été: dans le Royaume de Naples, & en pluſieurs autres endroits d'Italie, dans la Catalogne & dans le Rouſſillon, on fait les coupes en Juillet & Aout. Comme plus le bois eſt dur plus il lui faut de tems pour ſecher, ſi l'on veut qu'il dure, & qu'il ſeche plus aiſement, il eſt bon de l'écorcer ſur pied, & de le laiſſer ſecher ainſi, ſans attendre cependant pour l'abbattre qu'il ſoit mort: cela s'entend des arbres qui ſont trop vieux pour en eſperer de bons rejettons de ſouche, & on a eu tort en France de défendre cet uſage. Il eſt bon de remarquer encore que le tems le plus propre à écorcer les arbres eſt celui où ils ont le plus de ſeve: on le fait ainſi en Angleterre, & on y laiſſe ſix mois ſur pied les chênes qu'on a écorcés avant que de les abbattre. La vente des bois par pieds d'arbre, ou comme on dit en jardinant, eſt horrible; c'eſt la fureur des mauvais oeconomes: il faut abbatre à tire & aire, ſoit les bois de conſtruction, ou les ſolives à reduire en poutres ou en planches, ſoit les bois de meubles & uſtenſiles, ſoit le bois à bruler, à reduire en charbons, &c. En abbattant à meſure du beſoin journalier il arrive de deux choſes l'une: ou on laiſſe perir de beaux arbres, qui paſſé un

encore à l'augmenter par des plantations. *)
Quelques pays manquent même du néceſſaire, *)
d'autres ſeront bientôt dans le même cas, &

temps ſont fort au deſſous de leur véritable produit, ou on éclaircit les forets en enlevant les bons arbres, & laiſſant les mauvais ou les arbres foibles qui ont beſoin d'abris & que le vent déracine. On empêche encore la reproduction par un abbatis irrégulier, car il eſt conſtant que ce n'eſt qu'au moyen des enclos qu'on peut eſperer la reproduction ſoit de ſemence ſoit de ſouche.

n) Quant aux plantations, il ne faut pas ſe laiſſer entraîner par le gout des arbres exotiques. On ſait que les plantes en général degenerent en changeant de climat: les arbres deviennent plus petits & plus foibles, c'eſt à dire qu'ils ne parviennent ni à la hauteur, ni à la force où on les voit dans leur climat naturel. Si l'on objecte, que les arbres fruitiers & la vigne ont proſperé dans une partie des climats, où ils ont été transplantés, je reponds qu'il y a une grande difference entre les arbres qu'on cultive, & ceux qu'on abandonne à leur ſort. Ce n'eſt pas au reſte que j'oſe condamner toute plantation d'arbres étrangers: je crois ſeulement qu'il faut uſer de précautions, examiner le terrein, bien juger du climat, & préferer le bois le plus néceſſaire, & qui parvient le plus ſurement à ſa perfection.

o) Depuis le siecle paſſé le bois eſt devenu fort cher & fort rare en Allemagne: il y a des provinces où il manque entièrement: l'Angleterre & une partie du Dannemarc en ont peu; la Hollande n'a que celui qu'elle tire de l'étranger, & qu'on y vend au poids; les contrées baſſes & marecageuſes de l'Elbe & de la Mer d'Allemagne n'en ont pas d'avantage; la France en a fort peu, l'Eſpagne & le Portugal encore moins. Là où le bois manque on a recours aux tourbes, à la houille

ſentiront trop tard l'importance d'une ſage économie. *r*) Les bois de charpente, c'eſt à dire les chênes & les ſapins, *s*) viennent mieux dans

aux charbons de terre, à la paille, à la fougere, au fumier de vaches, & même aux arrêtes de poiſſon, comme cela arrive en Islande.

p) Il y a differens moyens d'économie aux quels on ne ſonge pas. Sans parler ici de la néceſſité d'employer chaque eſpece de bois à l'uſage au quel il convient le plus, & de ne s'en ſervir que ſec & bien preparé, il y a des précautions à prendre pour prolonger ſa durée en retardant ſa deſtruction; il y a des moyens d'en diminuer la conſommation, qui excede partout la reproduction, en faiſant de bonnes lois de police; le bois eſt un objet qui appartient, vû ſon importance, à la direction de l'Etat, qui peut & doit en empêcher l'uſage inutile. *Salus populi ſumma lex.*

q) Boerhave avoit dans ſon jardin 70 eſpeces de chêne: ces variétés ne ſont pas eſſentielles; on peut reduire à deux claſſes toutes ces eſpeces, celle du chêne verd ou de l'Yeuſe, qui conſerve toute l'année ſes feuilles vertes, & celle du chêne blanc qui perd ſes feuilles en automne. Le chêne eſt d'une grande utilité; ſon bois ſert à la batiſſe des maiſons & à la conſtruction des vaiſſeaux; on s'en ſert pour les portes d'écluſes; le merrain eſt employé aux futailles, les lattes à couvrir les batimens, les cerches aux ouvrages de boiſſelerie: enfin grand nombre de meubles & d'uſtenſiles ſont faits de ce bois. Le gland nourrit les cochons, & en Eſpagne les hommes même en mangent vû ſa douceur; le chêne blanc du Canada donne un gland encore plus doux. On fit en 1719 du pain de gland en France. L'écorce ſert à tanner les cuirs; les cendres donnent la potaſſe & la vedaſſe; la noix de galle

les provinces ſeptentrionales que dans les provinces méridionales de l'Europe. La Norwe-

ſert à la teinture: celle des chênes du Levant eſt la meilleure. Les chênes du Dannemarc paſſent pour être les meilleurs, mais ils s'y en trouve fort peu, après ceux là on préfere aux autres ceux de Suede & de Norwege. Les ſapins donnent des mâts, des poutres, des planches, des charbons: on tire des racines du ſapin de la poix & du goudron: on en fait des caiſſons pour les inſtrumens à cordes. Le pin ſert aux mêmes uſages: mais il n'eſt ni auſſi gras ni auſſi fort; ſon grand uſage eſt pour les mâts. Les ſapins de Norwege & de Suede ſont les plus eſtimés. Le meleze eſt préférable pour la bâtiſſe à toutes les autres eſpeces de bois, on s'en ſert à cet uſage dans le pays des Griſons: les vers s'y mettent difficilement, mais le feu le conſume fort aiſement; au bout de deux ou trois ans le ſoleil a attiré hors des pores toute la reſine, en ſorte que les cabanes conſtruites de ce bois deviennent toutes noires, & que les jointures y ſont ſi bien fermées que ni le vent ni la pluie ne ſauroient y penetrer: c'eſt auſſi ce qui a engagé les Magiſtrats d'ordonner, que les maiſons bâties de ce bois ſeroient iſolées. On ſait qu'il découle du meleze une eſpece de terebenthine, & que l'agaric eſt une excroiſſance de cet arbre fort utile. L'orme, dont on compte dix eſpeces, en fournit quelques unes qui donnent un très bon bois de charronage. Le frêne ſert au même uſage: les payſans de la Norwege en diſtillent une eau dont ils ſe ſervent comme d'un vulneraire tant interieurement qu' exterieurement. Le noyer eſt travaillé par les menuiſiers & les tourneurs; ſa racine ſert à la teinture. Le platane Oriental & celui de Virginie donnent de bons ouvrages de menuiſerie. Le tilleuil eſt propre aux ouvrages de tour & de raclerie; le peuplier & le tremble ſont d'un bon

ge, la Suede, la Ruſſie, la Pruſſe, la Pologne, les Duchés de Lithuanie & de Courlande, en-

uſage dans les forges. Le ſaule ſert à faire des liens, donne des perches & des cerceaux: lorsqu'il n'eſt pas étêté il devient fort grand. Le bouleau eſt bon pour les cercles des cuves & les cerceaux des futailles. Le micocoulier eſt de tous les bois celui qui ſe plie le plus ſans ſe rompre. Le cormier, eſpece de ſorbier, a un bois fort dur qui ſert à faire des vis. Le bouis eſt propre aux ouvrages de ſculpture, de gravure, & de tour. Le ſureau pourrit difficilement. L'if eſt dur & pliant. Le chataigner eſt très propre à la menuiſerie, les vers s'y mettent rarement; les charpentes des anciens batimens en France ſont presque toutes de ce bois: le grand froid de 1709 l'a rendu rare, & depuis on le coupe en taillis pour des échalas & des cerceaux. L'aulne ſe conſerve le plus long tems dans l'eau, Amſterdam eſt bâtie ſur des pilotis de ce bois: l'écorce ſert à teindre les cuirs en noir. Le houx fournit la glu des oiſeaux. Le cedre qui vient bien dans nos climats, donne, quand on le fend, une reſine qu'on appelle Vernix, & qui reſſemble beaucoup au Sandaraque: l'huile diſtillée du cedre eſt un bon remede contre la galle. Le bois de ſainte Lucie, ou d'une eſpece de ceriſier nommé Padus, fort commun en Lorraine, eſt d'un bon uſage dans la marquetterie. Le fuſtel ſert à tanner & à teindre. L'alizier eſt employé à faire des flutes & autres inſtruments à vent. Le charme & le hêtre, quoique fort durs, ne ſervent ni à la conſtruction des édifices, ni à celle des vaiſſeaux, parce qu'ils ſe fendent, & que les vers s'y mettent bientot: mais on en fait toutes ſortes d'uſtenſiles, les tourneurs, les coffretiers, les layetiers, les relieurs s'en ſervent: les coupeaux de ces bois ſont propres à clarifier les vins. Le maronier d'Inde pourroit être plus utile qu'il ne

ſin les provinces ſituées le long de la Baltique font un commerce conſidérable de ces bois. r) Il faut cependant remarquer qu'au Nord de la Suede & de la Norwege il n'y a point de bois, & c'eſt peut-être une choſe difficile à expliquer, que de montrer d'où vient cette quantité de ſapins & de melezes, que la Mer du Nord & la Mer Glaciale jettent vers les bords de l'Islande. Une découverte moderne, pour arracher les racines des arbres, peut ſervir à faciliter l'entretien des forets. s) Il eſt bon de ſe ſouvenir, qu'il ne faut point perdre de vue les plantations: elles peuvent avoir lieu partout, car-il n'y a point de ſol, quelque ingrat

l'eſt: le fruit paſſé dans une leſſive de chaux & de cendres communes, pilé, lavé, & cuit fait une excellente pâte pour nourrir la volaille: il ne faut pas autant de façon pour nourrir des vaches avec des marons d'Inde; j'ai vu que cette nourriture leur convenoit. On en fait auſſi de l'amidon, & quelques medecins même l'ont employé à la place du Quinquina. Le chêne-verd eſt connu par le gal-inſecte d'où vient le kermes. L'ozier ſert aux tonneliers & aux vanniers. Le mûrier eſt d'un grand uſage, ſurtout le blanc par ſes feuilles: ſon écorce, ainſi que celle du tilleul peut être employée à faire de groſſes cordes.

r) La Norwege exporte beaucoup de mâts, de planches, de poutres, de lattes, &c; cela peut aller à un million d'écus & au de là, ce qui lui procure, en y joignant le produit de la pêche, la quantité de grains dont elle a beſoin. Il y a des mâts qui coûtent au de

ıt des racines qu'aux cotes, & non au
ce qui fait que le cœur de ces bois eſt
vif: les ſouches des taillis ſont meilleures
:lles de futaie. & il vaut mieux arracher
s arbres avec leurs racines, parce que les
s de vieux arbres ne donnent que de ſoi-
jettons, & jamais un bon recru. Toute
u'on ne veut conſerver que par rejettons
néceſſairement.

ent écus, & quelques uns dont on paye jusqu'à
Quant aux chênes l'exportation en eſt deffendue,
ne celle du bois à bruler; mais la fraude eſt
Toute la partie orientale de la Norwege n'a
revenus, que ceux qu'elle tire du bois. On
de jeunes ſapins, dont la douzaine ſe vend à
arcs & demi: ſi on les conſervoit ils feroient avec
s d'un bien plus grand produit. La Suede en
beaucoup; elle vend à l'étranger au de là de
le douzaines de planches, & plus de 50 mille
x de goudron. En Ruſſie la ſortie du bois eſt
ıe à Narwa, & permiſe à Riga & à Pernau.
ſe tire également de ſes forets un revenu con-

coup. [x]) Ces provinces, ainsi que la Russie, [y]) l'Allemagne, [z]) une partie de la France, [a]) l'Irlande, [b]) le Brabant & la Flandre [c]) sont les pays de l'Europe qui cultivent le plus le lin & le chanvre: la Russie l'emporte à l'égard du chanvre. [d]) On tire de l'huile de la graine de ces deux plantes: celle de lin sert aux peintres, comme aussi à bruler. Le chenevi, ou la graine du chanvre, sert encore à

tacher de son enveloppe, & quon a l'attention de changer de terrein, & de le semer de bonne heure. On a remarqué que cette graine dégénéroit, & qu'il falloit la renouveler tous les trois ans, ou du moins tous les cinq. On a trouvé que la graine de Picardie, & celle de Flandre étoient fort bonnes.

x) Ces graines sont envoyées à Koenigsberg & à Memel: il sort du premier de ces ports environ quatre mille Lasts de graines de lin, c'est à dire au-delà de 60 mille quintaux, & environ 700 Lasts de graines de chanvre. Il en sort de Memel une quantité proportionnée.

y) La seule ville de Pétersbourg exporte, par an, 65 mille pudes de lin, & un million de pudes de chanvre; le pude évalué à 32 livres & demi, poids de Marc.

z) L'Allemagne cultive, avec succès, le lin & le chanvre, mais n'en exporte guere: elle gagne la main d'oeuvre en faisant fabriquer des toiles, qu'elle vend à l'étranger.

a) La Picardie, la Bretagne, le Maine, le Dauphiné, & l'Alsace recueuillent du lin & du chanvre. En général la France pourroit se passer du lin étranger; & quant au chanvre, elle n'en tire que peu de Riga.

La grande consommation qui se fait de ta-
en rend les plantations importantes. Une
e partie vient de l'Amerique [f]) sa vérita-

En Irlande le succès des manufactures de toile a
sé la culture du lin, qui y réussit. On trouve
ant que les toiles d'Irlande jaunissent en vieil-
le.

La plus grande richesse du Brabant & de la Flan-
nsiste en lin, & en manufactures de lin. C'est
environs de Courtrai qu'on recueille le plus beau.

Le chanvre de Russie est sans contredit le meil-
: Riga en exporte environ 40 mille schipfonds:
ipfond est de 400 livres. Le chanvre d'Italie est
é, surtout celui de Bologne, que les Vénitiens en-
t; le chanvre d'Espagne, & en particulier celui
renade, de Murcie, & de Valence, n'est pas moins
il y a une manufacture de voiles & de cordages à
o-Real, qui en consomme la plus grande partie.

On cultive le lin vert dans le diocese d'Orihwesi
le *Bioerkeburgs-lehn*: il a une couleur d'un vert
tre, il est plus liant, plus doux, plus durable que
ordinaire: la graine en est rougeâtre: ce lin, ex-

ble patrie. On le cultive dans plufieurs pays de l'Europe, [g]) & il y réuffit plus ou moins, fuivant la nature du fol, & les foins qu'on y apporte [h]).

cò. Les Américains du continent l'appellent *Petum*, ceux des Iles *Toli*. Le Bréfil, Saint Domingue, les Antilles, la Virginie, & le Maryland ont les plantations les plus importantes. On cultive cette plante avec fuccès en Perfe, au Levant, fur les côtes de la Grece, & dans les îles de l'Archipel: autrefois on connoiffoit encore le Tabac de la Chine. On fume & on mâche le tabac, on s'en fert auffi en poudre. On prétend que ce fut Raleigh, décapité enfuite en Angleterre, qui apprit le premier aux Anglois à fumer le tabac. -- Les terres les moins fertiles rendent neuf à dix quintaux de tabac par arpent: les bonnes terres en rendent douze à treize & au-de là. On recueilloit en France 60 à 80 mille quintaux de tabac avant que la ferme fit détruire cette culture.

g) On cultive le tabac en Allemagne, en Silefie, en Dannemarc, en Suede, en Hongrie, dans l'Ukraine, &c. Il fe fait dans l'île de Malte, & en Italie plufieurs tabacs grenés.

h) Il y a encore une utilité à retirer du tabac, qu'il ne faudroit pas négliger: c'eft de le faire fervir à tanner les cuirs: cela ne renchériroit ni le tabac en poudre ni le tabac à fumer, parceque le taneur n'employeroit que la tige & les côtes de cette plante.

i) La plante qui donne le fafran, a une racine tubéreufe, de la groffeur d'une aveline: de cette racine s'élevent quelques feuilles, au milieu des quelles on voit une tige, qui foutient une fleur en forme de lis:

§. XVII.

Le Safran.

Le Safran [i]) eſt une partie de la fleur d'une te, qui porte le même nom. On en re- lle dans pluſieurs pays de l'Europe [k]) :

nd de la fleur ſortent trois étamines, dont les ſom- ſont jaunâtres, & un piſtile blanchâtre, qui ſe ge en trois petites branches d'un rouge foncé: ces filamens ſont ce qu'on appelle ſafran. On ne pas le ſafran, cela ſeroit trop long; on en plan- bulbe. Cette plante, qui vient partout, mais que rands froids ſont périr, demande de grands ſoins, s dangers a quoi elle eſt expoſée. On peut laiſ- les oignons ou bulbes trois ans en terre, après ce- faut les en retirer, & les planter dans un autre mp. Cela ſe fait ainſi dans le Gâtinois, où les s ne ſont pas fumées. On a ſupputé en Angle- , qu'un acre de terre peut tenir 400 mille bulbes, 'il rend, tous frais faits, ſix livres ſterl. il donne, ois années, 26 livres de ſafran ſec. Les Anglois ropoſé des prix pour encourager cette culture.

On cultive le ſafran en Sicile, en Italie, en Hon- en Allemagne, en Irlande, en Angleterre, en ce, en Portugal, & en Eſpagne. En Europe celui du Gâtinois qui paſſe pour le meilleur, & qui roit ſi on le cueuilloit avec plus de ſoin: il le cede ui de Perſe, ſur-tout à celui qui croît ſur les cô- e la Mer Caſpienne, & aux environs d'Amadan, ienne Suſe. L'Italie en a beaucoup; il y a aux rons d'Aquilée des champs de vingt lieues d'Italie nés à la culture de cette plante. Les Eſpagnols t leur ſafran en l'arroſant avec de l'huile. Les lois eſtiment beaucoup celui qui vient dans les

il eſt d'un grand uſage, l) & d'un grand débit. Il y a le Safran bâtard m): le véritable eſt ſujet à une eſpece de maladie épidémique n).

§. XVIII.

Comtés de Cambridge & d'Eſſex: celui de la baſſe Autriche eſt très-bon, & bien ſuperieur à celui de Boheme & de Moravie; on le cueuille avec un ſoin infini.

l) La Médecine employe beaucoup de ſafran: il entre dans quelques mêts: on en fait une excellente liqueur; les enlumineurs s'en ſervent pour faire un jaune d'or; les peintres en miniature l'employent auſſi; & les teinturiers en tirent une très-belle couleur.

m) Le ſafran bâtard, autrement dit ſafranon, eſt une plante de la nature des chardons. On le cultive en différens pays; cependant planté dans un pays d'un climat tempéré ſes qualités ſont bien inferieures à celles qu'il poſſede lorsqu'il croît dans un pays chaud. Le ſafranon fournit deux ſortes de drogues; l'une pour la médecine, & l'autre pour la teinture. On l'emploie ſouvent à ſophiſtiquer le véritable ſafran; on en fait un rouge pour les femmes. La médecine ne ſe ſert que de la graine, qu'elle emploie comme un purgatif: on la donne auſſi aux perroquets, c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de graine de perroquet. On tire beaucoup de ſafranon de Smyrne & d'Alexandrie.

n) Les habitans du Gâtinois appellent cette maladie la mort: elle fait un ravage affreux, & ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'une ſeule plante, attaquée de ce mal, gâte toutes celles qui ſont autour d'elle, en ſorte que la contagion s'étend bien vîte. Pour y remédier on fait des tranchées d'un pied de profondeur, & la communication étant ainſi interrompue, on ſauve tout ce qui n'eſt pas gâté.

Les Royaumes de Grenade, d'Andaloufie, de
e, de Valence, ainfi que ceux de Naples & de
, cultivent quelque peu les cannes à fucre, au-
nt dites Cannamelles. En Efpagne les raffine-
e Grenade ont été fi négligées, que les planta-
de fucre ont été réduites à fort peu de chofe. Il
ez vraifemblable que les cannes à fucre font ori-
es des Iles Canaries. Il croît en Afrique des
s à fucre fauvages ou bâtardes.

Ce ne font pas feulement les cannes à fucre qui
nt du fucre; on en peut tirer de quelques autres
aux. Dans l'Amérique feptentrionale on trouve
efpeces de platane, une efpece de bouleau, le
de la Virginie, & un arbre appelé par Mr Kalm
erbfenbaum, qui dans de certains temps de l'an-
nnent une liqueur visqueufe, qui épaiffie par la
n eft réduite à la confiftence du fucre, & forme
re brun, quelquefois noirâtre. Les Sauvages ti-
e la tige du maïs un fuc fort doux, qui s'épaiffit
nent: *l'Afclepias* a des fleurs dont on exprime
qui a beaucoup de douceur. Mais c'eft furtout le
e qui eft remarquable: dès que la neige com-
à fondre, il fe remplit d'une feve qui eft d'au-
us abondante que l'hiver a été plus rude: on fait
taillure au tronc de cet arbre, & il en découle

un ſuc, qui, cuit jusqu' à être réduit à une eſpece de conſiſtance, verſé enſuite dans des vaſes, & enfin raffiné, donne ce qu'on appelle Sucre. La conſommation en eſt très grande q).

§. XIX.

Des plantes dont les filamens peuvent ſervir à former des tiſſus.

Il y a des arbres, des arbuſtes & des plantes dont on peut tirer des fils, qui peuvent être travaillés de différente maniere. Ces différens

pas: les François & les Anglois des colonies ſeptentrionales en font un grand uſage. Le célèbre M. Marggraf a tiré du ſucre des racines du carvi, de la carotte, & de la beterave: il a bien raiſon de dire que les pauvres habitans de la campagne pourroient ſe faire ainſi un ſirop fort ſain, qui ſe conſerveroit par la cuiſſon, & qu'il ſeroit aiſé de purifier. Pour en tirer du ſucre, cela n'en vaudroit pas la peine.

q) On conſomme en Angleterre, année commune, 600 mille quintaux de ſucre, & ce n'eſt pas le pays, proportion gardée, où l'on en conſomme le plus.

r) On peut y ajouter la grande ortie, le houblon, presque toutes les plantes qui portent leur fruit dans des coſſes, & le mûrier blanc, dont l'écorce peut ſervir à faire de bonnes cordes. Il me paroît qu'on doit ranger dans la même claſſe ces plantes dont les feuilles donnent des fils, telle que la grande *Aloë* d'Amérique. Dans le Kamtſchaka on file l'ortie, qu'on traite comme le chanvre.

s) Le peuplier femelle, blanc & noir, le tremble femelle, pluſieurs eſpeces de ſaules donnent un coton

végétaux pourroient être rangés sous quatre classes: la premiere comprendra ceux dont l'écorce interieure donne des filaments propres, après quelques preparations, à être travaillés, comme le lin & le chanvre [r]) dont nous avons parlé. La seconde renfermera les plantes cotoneuses, comme le coton véritable, dont il sera question tout à l'heure, & le coton bâtard [s]). La troisieme classe sera composée des plantes soyeuses, [t]); & la quatrieme, rare en Europe, de ces arbustes & de ces plantes où

léger, qui ne pourroit servir que difficilement à faire des étoffes, mais dont on feroit de bon papier: le saule à feuilles de laurier donne le meilleur coton, qu'on ramasse en automne; il est fort blanc, très fin, les fils seulement en sont fort courts, c'est pour cela qu'il faut le mêler avec de la laine; si on pouvoit le travailler seul, on en feroit de belle mousseline; on en fait de bonnes meches, & surtout des ouates. La grande difficulté est de le nettoyer de sa graine. *L'Elaphobascum*, ou *Chamænerion*, en allemand *Weydereich*, dont on veut faire usage en Suede, donne un coton difficile à recueuillir, & dont les fils sont fort courts & fort fins. Il y a une classe de plantes que Tournefort appelle *flosculeuses*: elles portent, dans leur calice, un coton qui seche, & se pulverise, & qui peut servir à faire du papier: le chardon de sable (*serratula*)doit cependant en être excepté: son coton ne seche pas; il est vrai pourtant que c'est plutot une plante soyeuse que cotoneuse.

t) Dans les boutons de la fleur d'une plante nommée *Linagrostis*, ou *Eriophori*, en allemand *Wollen-*

les fils naissent le long du tronc & près de la queue des feuilles, à mesure que les feuilles sechent & tombent. On pourroit tirer de ces plantes une grande utilité. *)

§. XX.

Le Coton.

La plante *) qui porte le coton est rare

grass, on trouve une soie très fine, & d'un bon usage: plusieurs especes de *l'Asclépias* & surtout *l'Apocynum*, en allemand *Hundskohle*, donnent également une bonne soie: ces plantes, ainsi que le *Vincetoxicum*, sont communes dans toute l'Europe; il y en a une espece, venue d'Amérique, & cultivée en Europe, qu'on appelle *plante soyeuse*, qui peut servir au même usage.

*) Toutes les plantes dont les fils ne peuvent pas être filés, peuvent du moins fournir une matiere propre à faire du papier: celles dont les fils peuvent être filés, comme *l'apocynum*, le *linagrostis*, le *vincetoxicum*, &c. méritent attention; on peut mêler ces fils avec de la laine commune. M. Gleditsch en a fait d'heureux essais, il y a 13 ou 14 ans, & j'ai des épreuves de drap, de serge, & de flanelle, faits avec de la laine commune, & de la soie de *l'apocynum*. M. de la Riviere, informé sans doute de ces tentatives, vient d'établir en France une manufacture où ces especes d'etoffes de laine sont fabriquées. Cependant il faut penser 1) qu'une partie de ces plantes abandonnent leur graine au vent, & pourroient abimer nos champs, & 2) que comme nos moutons & nos brebis engraissent nos champs, si le prix des laines baissoit trop, nos champs manqueroient d'engrais, parceque nos bergeries diminueroient nécessairement.

en Europe, on n'en trouve qu'en Espagne, dans le distrift d'Ecija, en Thessalie, dans quelques îles de la Méditerranée, surtout dans celle de Malte, en Sicile, & dans la Pouille x). L'Asie & l'Amérique en ont beaucoup y). Le coton se trouve enfermé dans une écorce, & le fruit

v) Il y a trois especes de cotoniers: l'une rampe comme la vigne, l'autre est un arbrisseau, la troisieme est un grand arbre. Les fils du coton sont fort courts, mais aussi d'une extrême finesse. La seconde espece de cotonier a les feuilles larges & blanchâtres, les fleurs jaunes & dentelées; la graine se trouve sous l'enveloppe qui couvre la laine. Le cotonier d'Amérique est vivace, il porte du fruit deux fois l'an: celui de Malte est annuel. On tire de sa graine, de ses feuilles, & de ses fleurs, une huile propre à la guérison des plaies.

x) Il ne faut pas oublier ici que depuis quelque temps on cultive le cotonier dans quelques districts de la Hongrie. On espere même pouvoir bientôt se passer, dans les états de l'Impératrice-Reine, du coton qui vient de Turquie. On trouve en Silesie, aux environs de Hirschberg & de Greifenberg, une espece de coton, qui differe de la véritable en ce qu'elle ne vient pas dans une coque, & qu'elle n'a les fils ni aussi longs, ni aussi forts: ce coton croît en forme de petite houppe sur les sommités d'un petit arbrisseau, & y est si foiblement attaché que le moindre vent l'enleve: il est très propre à faire des ouates.

y) Le meilleur coton est celui de Bengale & des côtes de Coromandel. Les îles Antilles en fournissent

ressemble à une noix *). Depuis que les manufactures ont cherché, dans toute l'Europe, à varier à l'infini leurs étoffes, le commerce du coton est devenu très-considérable *).

§. XXI.
Des Animaux.

Le célèbre Linnæus divise en six classes générales tous les animaux de ce globe: ces six classes sont 1. celle des quadrupedes, 2. celle des oiseaux, 3. celle des amphibies, 4. celle des poissons, 5. celle des insectes, 6. & celle des vers. Il paroît assez que dans le but que je me suis proposé, il ne doit être question des animaux, que relativement à l'utilité que les hommes en retirent: ce sont les quadrupedes

beaucoup. Le Dannemarc en tire des îles St. Thomas, Ste Croix, & St. Jean. La Guadeloupe & Saint Domingue en recueillent de très bon. La Chine en a en grande quantité, il y en a même de naturellement coloré. Il croît en Perse une espece de coton qu'on appelle coton de soie ou ouate; il est enfermé dans une coque, qui s'ouvre quand le fruit est mur, & le vent l'emporte alors aisément.

z) Immédiatement après la récolte, on porte le coton au moulin, pour l'y dégager de sa graine. On en remplit en suite de grands sacs, qu'on appelle balles de coton, & qui pésent depuis 300 jusqu'à 320 livres. On carde le coton, & c'est là une maneuvre assez difficile; après cela il est très aisé à filer. On en fait des écheveaux de 200 aulnes, qui ne pèsent que 20 à 30 grains,

qui ſont les plus utiles. Les quadrupedes domeſtiques peuvent ſe diviſer en gros bétail ou bêtes à cornes, en petit bétail ou bêtes à laine, & en bêtes de ſomme. Les quadrupedes ſauvages nous offrent pluſieurs eſpeces d'animaux qu'on prend à la chaſſe ou au filet. La pêche, quelques oiſeaux, & quelques inſectes méritent auſſi qu'on en faſſe mention.

§. XXII.

Des bêtes de Somme.

Les bêtes de charge ne ſont pas en fort grand nombre: l'Europe a des chevaux, des mulets, des ânes; l'Aſie & l'Afrique ont des éléphans, des chameaux, des dromadaires; l'Amérique a les brebis & les vigognes du Pé-

ſelon l'adreſſe de la fileuſe. Comme les toiles faites de coton ſont mouſſeuſes, c'eſt à dire qu'il paroît ſur la ſurface de petits filamens, on étouppe le coton lorsqu'on en veut faire des toiles liſſes. Etoupper le coton, c'eſt le carder une ſeconde fois; on le luſtre auſſi quelquefois, cela ſe fait en le tordant. On appelle coton en laine celui qui n'eſt pas filé, & qui vient en ſac.

a) Smirne vend à l'Europe plus de dix-mille balles de coton en laine. Les cotons filés de Damas & de Jeruſalem, nommés *Bazas*, ſont les plus beaux qu'on ait. Cette marchandiſe eſt généralement d'un grand débit, & le travail la fait beaucoup valoir. Un gros, la huitieme partie d'une once, occupe une femme tout un jour, & la fait ſubſiſter: une once ſuffit à une aulne de mouſſeline (meſure de France) dont le

rou & du Mexique. Le cheval eſt de tous ces animaux le plus utile & le plus beau: l'âne b) coûte le moins à entretenir. Les

prix peut aller jusqu'à ſept écus, ou environ. En France il eſt arrivé, dans le courant de 1756, des ſeules îles françoiſes de l'Amerique 757 mille livres peſant de coton en laine, dont le quintal valoit à Rouen depuis 230 jusqu'à 320 livres. Qu'on ajoute à cela le coton que Marſeille tire du Levant, & dont le quintal ſe vend 80 livres, les droits non compris, & on verra combien eſt grande la conſommation de cette marchandiſe. Le Levant a jusqu'à trente eſpeces de coton, dont les différences cependant ne regardent pas la plante.

b) L'âne, malgré ſon ardeur & ſes talens pour l'accouplement, eſt peu fécond. Il s'accouple avec la jument, comme le cheval avec l'aneſſe; les mulets proviennent de ces accouplemens. L'âne couvre auſſi la vache, & le taureau l'aneſſe, d'où l'on tire les jumars. L'âne eſt fort aiſé à nourrir; il craint le froid, auſſi y en a-t-il peu dans les pays du Nord: il eſt d'une grande utilité par les fardeaux conſidérables qu'il porte, ſurtout lorsqu'on le charge ſur les reins, cette partie étant plus forte que le dos. L'âne eſt plus eſtimé dans les pays chauds qu'ailleurs: on en voit beaucoup en Perſe, en Arabie, en Syrie, en Egypte & dans toute l'Afrique.

c) Un haras entre les mains d'un particulier peut rendre, en Allemagne, dix à douze pour cent: entretenu diſpendieuſement, il en rendra au moins quatre. Le Comte de Detmold tiroit 20 mille écus par an de ſes haras. Le Hollſtein, l'Oſtfriſe, le Comté d'Oldenbourg, le pays d'Hanovre, le Wirtemberg, les pays d'Anſpach, de Bamberg, & de Wurtzbourg ont d'aſ-

haras bien arrangés & bien dirigés font d'un grand produit *): on y a fouvent des étalons Africains ou Arabes. Les meilleurs che-

fez bons haras: dans les états de l'Impératrice-Reine on en a un foin particulier. En Ruffie on a fait de grands efforts: l'Impératrice Anne y avoit deftiné un revenu annuel de 40 mille Roubles, non compris le pâturage, le foin, la paille, & l'avoine. Le Duc Biron en avoit établi trois en Courlande, l'un à Wenden, l'autre à Wirtzkau, & le troifieme à Holmhof: mais en Ruffie & en Courlande tout a dépéri: les Ruffes ont feulement quelques haras dans l'Ukraine. En France celui de Hyem feroit d'une plus grande utilité fi l'on y avoit de meilleurs étalons: on y en compte deux-cens: je n'ai jamais vu d'endroit plus propre à un haras; ce font les plus belles prairies du monde, la meilleure eau, & toute la facilité poffible pour y amaffer, aifément & à bon prix, tous les fourages fecs dont on a befoin. On y vend les étalons qui ont fervi quelque tems, à condition que ceux qui les achetent les promenent dans toute la province, afin d'y faillir les cavales que les proprietaires deftinent à cet ufage, et l'on perpétue ainfi des races de chevaux défectueux. Les meilleurs haras du Dannemarc font ceux du Roi en Seelande: on en conferve foigneufement les races fans les croifer, pas même d'un haras à l'autre. Les haras des particuliers feroient meilleurs fi l'on ne s'y fervoit pas de jumens de travail: il n'y en a plus tant qu' autrefois. La défenfe de faire fortir du pays des chevaux entiers & des jumeuts ne fubfifte plus. Dans le pays de Holftein les haras ont diminué, on n'y en compte plus que douze. Il feroit à fouhaiter qu'on prît de plus grandes précautions, & qu'on fit de meilleurs arrangemens. Le plus grand mal, eft l'igno-

vaux *) de l'Europe ſont ceux d'Eſpagne, d'Angleterre, du territoire de Veniſe, du royaume de Naples, du Dannemarc, de Pologne, de Hongrie, de Moldavie, de Valachie, d'Ukrai-

rance de ceux qu'on employe à diriger ces établiſſemens. On néglige communément de faire dreſſer les étalons avant que de s'en ſervir: c'eſt pourtant le vrai moyen de connoître leurs défauts. On compte 7 à 8 jumens pour un étalon, et on pourroit en avoir le double, ſi l'on s'y prenoit bien. C'eſt un grand abus que d'abandonner un étalon à lui-même: l'experience a prouvé que libre il couvre ſa cavale jusqu'à 20 fois en 16 heures; il vaut mieux le conduire au plaiſir le matin & le ſoir, & ne faire couvrir que deux ou trois fois la même jument. On ne prend point aſſez garde au choix desjumens. Si elles tirent trop, le poulain en ſouffre. On ne doit ſe ſervir d'un étalon qu'à l'âge de 7 à 8 ans, & ne le faire ſervir que dix ans, tout au plus douze. On a en Hongrie, en Pologne, dans l'Ukraine, dans la Moldavie, &c. les haras ſauvages: il s'y forme de petits chevaux fort agiles, & bons à la courſe: mais dans les grands froids de l'hiver, s'il n'y a point d'abris, & ſi on ne leur donne pas de la paille & du foin, il en meurt beaucoup: la neige eſt trop attachée au ſol pour que ces animaux puiſſent l'enlever, & brouter le peu d'herbe qui ſe trouve deſſous. On pourroit tirer de ces haras une grande utilité. Parmi les bons arrangemens qu'on a faits dans le pays de Hanovre, il faut compter celui d'avoir diſtribué des étalons dans les differens baillages du pays: cela a encouragé le gentilhomme et le laboureur, & on en a vu l'utilité. C'eſt un grand profit pour le pays que d'y trouver les chevaux dont on a beſoin: ils ſont à meilleur prix, ils ſe conſervent plus long tems. Il eſt aiſé enfin de calculer le pro-

rie, d'Allemagne, & de Frise. On prépare la peau du cheval, celle de l'âne *) & celle du mulet, tout aussi bien que celle des bêtes à cornes, & des bêtes à laine.

fit: l'experience a montré que sur 80 jumens on pouvoit compter 60 poulains.

d) Les chevaux arabes sont estimés les meilleurs: les chevaux Barbes les valent à peu près, & ils sont plus communs en Europe: ceux du royaume de Maroc sont préférés à tous les autres chevaux africains. Les chevaux turcs ont beaucoup de force dans les jambes, quoiqu'ils ayent le canon fort menu. Les chevaux d'Espagne, surtout ceux d'Andalousie, ont tenu jusqu'ici le troisieme rang, on les a regardés comme excellens pour la guerre & pour le manege, ils ne sont plus ce qu'ils étoient autrefois, & peut-être ne faudra-t-il pas attendre longtems pour qu'on commence à douter, qu'ils ayant jamais été aussi beaux & aussi bons qu'on l'a cru. Les chevaux anglois sont devenus bons par le grand usage qu'on a fait en Angleterre d'étalons arabes & africains; ils sont excellens pour la chasse & pour la course. M. Hume prétend que les chevaux de labour peuvent même servir à remonter la cavalerie. Les chevaux napolitains sont d'excellens carossiers, ainsi que les chevaux danois. On reproche aux chevaux d'Allemagne de manquer d'haleine: ceux de Hongrie & de Transilvanie sont bons à la course: ceux de la Frise sont de bons carossiers. Un cheval parfait a un prix d'affection: un beau cheval peut valoir en Allemagne 3 à 400 écus: les chevaux de cuirassiers en valent depuis 35 jusqu'a 60.

e) La peau de l'âne sert à faire des cribles, celle qui couvre le dos peut servir à faire des souliers. Quant

§. XXIII.
Les Bètes à cornes.

Sans parler du labour & du voiturage, à quoi l'on employe les bêtes à cornes, elles sont en-

au chagrin, il se fait de la peau qui couvre la croupe du cheval & du mulet.

f) La chair de boeuf est un aliment très nourrissant. On la sale, & on la fume, pour la transporter au loin, sans qu'elle se corrompe. Le boeuf fumé de Hambourg est fort estimé. L'Irlande exporte beaucoup de boeuf salé, & les François en tirent de là pour leurs colonies: elle en fournissoit autrefois à toutes les îles Angloises, mais ces îles en sont fournies actuellement par les colonies du Nord de l'Amérique. A Amsterdam le baril de viande salée vaut 10 à 12 florins.

g) Le lait fut sans doute la premiere nourriture des hommes: la nature les mit sur la voie. C'est aujourd'hui un aliment, & un remede dont la Médecine espere quelques secours. La quantité qu'en donnent les vaches dépend de la nature & de la quantité du pâturage; les grandes vaches de ces belles contrées qui bordent la Mer du Nord, rendent 10 à 12 pots de lait par jour, tandis que dans les contrées sablonneuses elles n'en donnent guere que deux. En Flandre on donne aux vaches le marc de la biere, on fait chauffer l'eau dont on les abreuve, & on y détrempe des tourteaux faits du marc de colsat; aussi donnent elles beaucoup de lait.

h) Le beurre est une substance grasse & oléagineuse, faite de la crême qui se forme sur le lait reposé. Les Romains ne s'en servoient que comme d'un remede, & l'Espagne l'a employé longtems en guise d'emplâtre contre les blessures; ce sont les Hollandois qui ont

core d'une grande utilité à la ſubſiſtance de l'homme, qui en mange la chair [f]), qui en tire du lait [g]), du beurre [h]), & du fromage [i]). La corne, la peau, la pellicule du gros boyau, & la graiſſe [k]) ſont d'un uſage que nos beſoins ont

apporté aux Indes Orientales la maniere de le faire. On a le beurre frais, le beurre ſalé, & le beurre fondu. Il faut qu'il ſoit ſalé ou fondu pour pouvoir être exporté. Le Holſtein, l'Oſtfriſe, les pays de Breme & d'Oldenbourg, l'Irlande, les Pays-Bas, la Pruſſe, &c. en exportent beaucoup.

i) Le fromage ſe fait de la partie caſéeuſe du lait: le lait a, comme on ſait, trois ſubſtances différentes, la crême, la partie ſéreuſe, & la partie caſéeuſe, il n'y a que le *ſerum* qui ne ſoit pas d'un grand uſage. De tous les fromages celui d'Italie eſt le plus eſtimé, on l'appelle fromage de Milan, ou Parmeſan, quoiqu'il ſoit fait à Lodi ville du Milanois. La Suiſſe a les fromages de Gruyeres & de Berne, dont l'exportation eſt très-conſidérable: il en paſſe en France au-delà de 30 mille quintaux; la Hollande en exporte beaucoup; parmi les fromages d'Angleterre celui de Cheſter eſt préféré aux autres; la France a celui de Brie, & celui de Saſſenage qui ont de la réputation.

k) Les peaux de boeufs, qu'on appelle autrement cuirs, ſont un objet de commerce très-important, nous en parlerons ailleurs. Les os de boeufs s'employent par les tourneurs, les tab'etiers, les couteliers, &c On les brûle auſſi pour en faire ce qu'on appelle noir d'os, qui ſert à la peinture, & à faire l'encre pour imprimer en taille-douce; c'eſt des rognures de la peau, comme des cartilages, des pieds, & des nerfs, que ſe fait la colle forte. Le poil de la queue, cordé & bouilli, ſert

rendu indiſpenſable. La Hongrie & la Pologne, ainſi que le Jutland & quelques provinces d'Allemagne, tirent un revenu conſidérable de leurs bœufs[l]). On trouve encore des Bufles; mais les Ures, eſpece de boeufs ſauvages, ſont fort

de crin aux tapiſſiers: du poil court on fait de la bourre; on ſe ſert auſſi de ce poil pour les tapiſſeries qu'on nomme Bergames. La corne ſe travaille, on en fait des peignes, des tabatieres, des lanternes, des écritoires de poche &c. Le nerf, qui ſe tire de la partie génitale du boeuf, ſéché & préparé en maniere de filaſſe, s'employe par les ſelliers. Les boyaux bien dégraiſſés & préparés s'appellent baudruche; ils ſervent à faire des moules pour battre l'or & l'argent. La graiſſe donne du ſuif, qui ſert à faire des chandelles & du ſavon. Tout ce qui eſt au fond de la chaudiere, où ſe fond le ſuif pour les chandelles, tout ce qui ne peut s'y fondre, & le petit ſuif ou le ſuif des tripes eſt preparé par les cretonniers, qui le font cuire, le purifient, & le vendent aux corroyeurs & aux hongrieurs, qui s'en ſervent à préparer leurs cuirs. Le marc preſſé & réduit en pain fait ce qu'on appelle le creton, qui eſt employé à nourrir les grands chiens & les porcs.

l) La Hongrie vendoit autrefois à l'étranger 120 mille boeufs par an: cela a diminué depuis. La Pologne en vend 80 à 90 mille, & on compte qu'il en ſort presque la moitié autant du Jutland & du Holſtein. Aujourdhui ces pays ſont encore ceux qui en ſont le plus grand commerce.

m) Le bufle eſt un boeuf ſauvage, qui ſe laiſſe apprivoiſer: on en trouve près de la mer, & dans les contrées marécageuſes: il y en beaucoup en Italie, ſurtout dans la Pouille, & dans la Toſcane: on en voit auſſi en Hongrie, & en Tranſilvanie. Le cuir de bu-

rares *). On ne fauroit porter trop d'attention aux maladies épidémiques, qui font tant de ravage parmi le bétail: l'excellent établiffement de l'Ecole Vétérinaire promet qu'on parviendra à une connoiffance plus exacte de ces maladies *).

fe fert à faire des collets pour la Cavallerie, des bandes pour les facs à cartouches, des ceinturons, des gands &c. Le poil fert à bourer les felles; les cornes fervent comme celles du boeuf. Quant aux Ures on les a détruit en Pruffe: on en trouve encore en Ruffie & en Pologne.

*) Depuis quelques années on a établi à Lion une Ecole deftinée à inftruire quelques jeunes gens de la nature des maladies du bétail, & des moyens propres à les guérir. Après une inftruction fuffifante, ces jeunes gens font envoyés dans les provinces où règnent ces maladies, & chargés d'enfeigner à quelque laboureur ou à quelque artifan du lieu, la maniere de préferver le bétail qui eft encore fain, & de guérir celui qui eft attaqué de l'épidémie. Il y a quelques regles générales dont dépend la confervation du bétail, & que je crois trop peu obfervées. Oon peut mettre de ce nombre le foin d'empêcher le bétail de s'abreuver dans des mares, dont l'eau croupiffante ne fauroit être que mal faine; de l'empêcher de boire une eau trop froide; d'éviter les brouillards du printems & de l'automne; de ne pas permettre aux bourreaux, qui vont dépouiller les bêtes mortes, de paffer d'un village à l'autre, mais d'exiger que le laboureur les dépouille lui-même & les enterre, &c. J'ai propofé autrefois de fe fervir des almanacs pour inftruire les gens de la campagne de ce qui peut leur être utile à cet égard: au lieu d'y voir quel tems il fera le lendemain, ne vaudroit-il pas mieux qu'ils y trouvaffent les moyens de préferver

L'ufage des prairies artificielles ne fauroit être trop recommandé *).

leur bétail, ou de le guérir en cas de befoin? Un groffier laboureur ajoute foi à ce qu'il lit dans ces almanacs, & il les confulte toujours, quoiqu'il ait été abufé mille fois fur le compte du tems qu'il doit faire. Il m'a paru encore qu'on ne faifoit pas affez d'attention au danger d'employer des remèdes qui ne font peut-être que foutenir pendant quelque tems le bétail malade; cela fait durer & étend la contagion. Ne feroit-il pas utile de commencer par affommer les premieres bêtes infectées, & de les enterrer le plutôt poffible? On découvrit par hafard, il y a quelques années, que le poivre d'Efpagne étoit un remède fouverain contre la petite vérole des brebis: un troupeau attaqué de ce mal perça à travers un enclos dans un jardin, fe jetta fur le poivre d'Efpagne, & il n'y eut qu'une feule brebis qui périt, toutes les autres en réchapperent.

o) On connoît aujourd'hui le trefle, la luzerne, le fainfoin, les raygrafs, la bibernelle, le thimotygrafs, & le foulmeadonsgrafs: ces deux dernieres herbes nous font venues de l'Amérique, & viennent bien dans les endroits humides. Un arpent de bon prés donne plus d'herbes que fix en jachere, & un arpent enfemencé de luzerne en donne plus que fix de bon prés. On fauche la luzerne trois fois. La fporée eft également une excellente herbe à foin, fort connue dans une partie du Brabant, & dans les pays de Gueldres & de Cleves. On en feme la graine fur les champs dont on vient de faire la récolte, & ces champs font encore ordinairement enfemencés avant la fin de novembre. On peut auffi mener le gros betail fur ces champs y

§. XXIV.

Des Bêtes à laine.

Il n'y a guère d'animaux plus utiles que les brebis. p) Leurs excremens font un bon en-

brouter cette herbe qui lui convient fi fort. On ne fait pas bien ce que les anciens entendoient par le *Cytifus*, fi fameux chez eux pour l'entretien du bétail: M. du Hamel croit que c'étoit un arbriffeau. Quand on fait réflexion que les prairies qui ne reçoivent point de culture doivent néceffairement fe détériorer, parce que le bétail broute toujours l'herbe qui lui convient le plus, & y revient dès qu'elle à repouffé jufqu'à ce qu'elle ait péri, on conviendra de la grande utilité des prairies artificielles.

p) Les brebis donnent du lait, dont en peut faire du beurre qui ne fe conferve pas, & du fromage excellent. En France on ne trait pas les brebis; en Siléfie on ne le fait pas non plus. La chair du mouton eft un aliment fort commun: les Ardennes ont des moutons qui ont une chair bien délicate: on la fale pour pouvoir l'exporter: l'Irlande, & les îles de Færoë, d'Islande, & d'Orkney en vendent beaucoup à l'étranger. La graiffe de mouton fert à faire des chandelles: les boyaux font employés par les lutiers qui en font des cordes d'inftrumens, & l'expérience a prouvé que les Italiens poffedent le fecret de faire les meilleures. La peau couverte de fa laine fert de fourrure, & dégarnie on en fait du parchemin. La laine enfin eft travaillée pour différens ufages, & l'on a raifon de dire que c'eft de toutes les matieres crues celle qui employe le plus d'hommes. Les brebis vivent neuf à dix ans, & craignent beaucoup les abeilles & les chenilles. Le belier ne doit pas être employé au deffous d'un an & demi, ni audeffus de huit. Il ne faut pas le laiffer au

grais; en Norvege on s'en fert même comme d'un médicament; & quant à la laine c'eft un objet très-important. L'Efpagne a tiré des beliers d'Afrique, & c'eft par là qu'elle eft parvenue

de là de trois ans avec les mêmes brebis. Linnéus a remarqué en Suede, que les brebis maugeoient 387 fortes d'herbes & en évitoient 141 efpeces. Les maladies de ces animaux font un des objets des recherches de l'Ecole Vétérinaire de Lyon.

q) En Efpagne, dès le tems de Virgile (Georg III, 405.) il falloit pour avoir de bonnes, laines les prendre en Italie. Pierre IV Roi de Caftille, fut le premier qui fongea à perfectionner les bergeries de fon pays: il fit acheter en Afrique un troupeau de brebis. Le Cardinal Ximenes en fit autant, environ 200 ans après. Les brebis d'Efpagne font petites: mais leur laine eft la plus fine qu'il y ait en Europe, & on ne fauroit s'en paffer pour les draps fins. On dit qu'il y a 40 mille bergeries dans ce royaume. La laine de Portugal paffe fouvent pour celle de Ségovie, elle eft pourtant d'une qualité inférieure.

r) Edouard IV negocia au près du Roi de Caftille, par l'entremife de Marguerite de Bourgogne, & obtint de faire acheter 3000 brebis en Efpagne; fon projet réuffit moyennant une commiffion, qui fubfifte encore adjourdhui. On envoya deux brebis & un bélier dans chaque paroiffe qui parut favorable aux bergeries: on fit defenfe de tuer ou de châtrer, durant l'efpece de fept ans, les animaux qui proviendroient de leur accouplement: on ordonna de faire faillir aux béliers efpagnols les brebis communes; & enfin on confia la garde de ces trois fortes d'animaux à un gentilhomme, ou bien à un fermier, ou à quelque laboureur notable, attachant à ce foin une exemption de la taille, de la milice, &c. Dans la

à avoir de si belle laine [s]): l'Angleterre a eu des béliers d'Espagne [t]). La Hollande [u]), la Pologne, le royaume de Naples [x]) & la Marche [y]) de Brandebourg passent pour avoir de

suite on abusa de l'utilité des bergeries, le nombre en augmenta au de là d'une juste proportion, & sous le règne de Marie, on fut obligé de fixer le nombre de gros bétail qu'un particulier, seroit obligé d'avoir, proportion gardée avec sa bergerie. Les brebis sont plus grandes en Angleterre qu'ailleurs: on compte qu'elles donnent depuis cinq jusqu'à sept & huit livres de laine par an, ce qui est bien plus que ce qu'elles en donnent en Allemagne. La laine d'Angleterre n'est pas aussi fine que celle d'Espagne: mais elle en approche beaucoup, Celles des Comtés de Kent, de Glocester, de Lincoln, & de Leicester sont les meilleures. On a calculé que le produit de la laine, après qu'elle a été travaillée, fait la cinquième partie des revenus du Royaume, & on compte que le quart de ce cinquième est pris sur l'étranger. La laine d'Irlande & celle d'Ecosse sont vendues souvent pour laines d'Angleterre: mais elles ne sont pas de la même bonté.

s) Les Flandrines sont des brebis transportées des Indes en Hollande & en Flandre: elles donnent deux agneaux, & portent beaucoup de laine, qui est assez fine.

t) Dans le Piémont on tond les brebis trois fois: en mai, en juillet & en novembre. En France on ne tond communément qu'une fois.

u) Il semble que les brebis aiment un terrain sablonneux & sec: peut être qu'en transplantant une meilleure race dans la Marche, on retireroit encore de meilleure laine. On trouve en Angleterre, en Irlande, & en Hollande des brebis qui demandent un terrain gras & humide: peut-être que cette espece, trans-

bonnes laines; & les Suédois font de nos jours de grands efforts pour en recueuillir chez eux d'aussi bonnes *). On a parlé en France, il y a quelques années du projet d'essayer si des brebis abandonnées à elles-mêmes dans quelque forêt, y peupleroient comme les autres bêtes sauvages: mais ce projet a été aussi-tôt abandonné que for-

plantée dans nos contrées de l'Oder, feroit substituée avec succès à celle que nous y avons, & que nous graissons à cause de sa galle. C'est à l'expérience à nous guider. Les Hollandois vendent aux étrangers la laine qu'ils tirent d'Allemagne, d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Espagne.

v) Les moutons d'Ethiopie ont le poil hérissé: ils sont fort gros en Egypte: dans l'Indostan il y a des cantons où ils portent des queues énormes: ceux des côtes d'Afrique ont des queues de 20 à 25 livres. En Asie il y a des moutons rouges, il y en a de jaunes en Ecosse, dans l'île de Majorque, dans quelques contrées de l'Italie: autrefois il n'y avoit en Espagne, si l'on excepte l'Andalousie, que des brebis noires.

x) Les Anglois laissent en hiver leurs brebis en plein air: les Islandois en font autant: cependant quand l'hiver est trop rude il faut pourtant en venir à les enfermer.

y) La chevre est la femelle du bouc: son poil est plus fin que celui du mâle. On croit que l'odeur du bouc préserve les chevaux de plusieurs maladies. Les chevres de Barbarie & des Indes sont estimées les meilleures: aussi la race des plus belles qu'on voit en Angleterre & en Hollande, en est-elle venue. Outre la chair, qui sert quelquefois de nourriture aux pauvres gens, & le lait, dont on fait du fromage, on en em-

mé[x]). Les chevres ne ſont pas également communes partout: elles ſont pourtant d'une grande utilité[y]). Le bouc ſauvage & le chamois habitent les montagnes [z]), ces animaux commencent à devenir rares, ſurtout les boucs. Il ne faut point oublier le porc[a]), qui rend tant de profit ſoit par ſa chair ou par ſes ſoies.

ploye la peau, le ſuif, & le poil. La peau ſert à faire du maroquin, & quelquefois du parchemin: on contrefait même, avec cette peau, le veritable chamois. Le ſuif peut ſervir à faire des chandelles, & à apprêter des cuirs. Le poil, quand il n'eſt point filé, ſert aux teinturiers à faire une eſpece de rouge: & lorsqu'il eſt filé, on en fait entrer dans quelques étoffes, on en fait encore des boutons, des gances, des ceintures, des lacets, &c. Enfin il en vient auſſi de Ruſſie & de Hongrie, dont on fait des perruques. Le poil le plus fin vient du Levant. La Norvege exporte crues 70 à 80 mille peaux de boucs, & un millier de peaux préparées.

z) Le Bouquetin, ou bouc ſauvage, dont les cornes ſont d'une longueur déméſurée, eſt très-commun dans l'île de Candie; il s'en trouve auſſi dans les montagnes de la Suiſſe, dans le pays de Saltzbourg & dans le Tirol: la chair en eſt très-bonne, & l'on en croit le ſang très-propre à briſer la pierre dans la veſſie. Le chamois reſſemble beaucoup au cerf, il appartient pourtant plus naturellement au genre des chevres: on en trouve ſur les Pyrénées & ſur les Alpes, dans le pays de Saltzbourg, dans le Tirol, en Autriche, &c. La peau en eſt fort recherchée.

a) Le porc qui n'a point été châtré, eſt appelé verrat. La chair du cochon eſt un aliment peu ſain: ſalée & fumeé on l'exporte. Cette graiſſe, qu'on appelle

§. XXV.

La Chasse.

L'homme a su tirer parti de tout: les animaux sauvages, qu'il ne pouvoit atteindre à la course, il les a atteints avec la fleche, ou les a pris dans des filets; & l'invention de la pou-

sain-doux, sert à l'ensimage des étoffes de laine: l'autre graisse fondue est employée dans les fabriques de savon: le poil, ou la soie qui est sur le dos, sert à faire des brosses, des vergettes, des decrotoires, &c.

b) Le cerf donne une chair quelquefois assez bonne à manger, mais qu'on ne mange pas partout. On tire de cet animal plusieurs choses utiles. 1) L'eau de tête de cerf est une eau distillée de son bois, pris lorsque ce bois commence à pousser, & qu'il est encore mol. 2) La corne, qu'on rape pour en faire des ptisanes & des gelées, & dont on fait aussi quelques petits ouvrages. 3) L'huile volatile & l'esprit volatil de la corne sont des ingrédiens dont la médecine se sert. 4) L'os du cœur est également employé dans la médecine, ainsi que 5) la moelle qui se tire des os les plus gros, & 6) le suif ou la graisse. C'est aux medecins à décider du degré d'utilité que les malades peuvent retirer de ces médicamens. Quant à la peau, on la prépare soit en mégie, soit à l'huile, pour en faire des gands, des haut-de-chausses, des chemisettes, des ceinturons, &c.: les selliers se servent de la bourre; des tendons ou ligamens du cou, comme des tendons de la jambe on fait des cordes pour les soupantes des voitures. C'est une invention due aux François; une corde de cette espece vaut mieux que des ressorts, elle dure très long-tems. On trouve des cerfs presque dans toute

dre à canon lui a facilité les moyens de détruire ceux qu'il avoit à craindre, & de s'approprier ceux dont la chair ou la peau pouvoit lui être utile. Parmi les animaux ſauvages que la chaſſe livre à nos beſoins, il faut ſurtout compter le cerf [b]), le chevreuil [c]), le ſanglier [d]), l'élan [e]), le renne [f]), le lievre, le

l'Europe: aux Indes Occidentales on en voit d'aſſez privés, pour que des bergers puiſſent les mener paître.

c) Le Chevreuil reſſemble beaucoup au cerf; ſa chair eſt fort délicate; ſa graiſſe eſt un médicament utile.

d) Le Sanglier eſt un porc ſauvage, dont on retire le même uſage que du porc domeſtique. Ses deffenſes ſont employées à de menus ouvrages, comme à des hochets: ſa graiſſe eſt un médicament.

e) L'Elan, qu'on trouve en Norvege, en Suede, en Livonie, en Courlande, en Lithuanie, en Pologne, & en Pruſſe, eſt un animal qui participe du cheval & du cerf: ſa chair a le gout de celle du cerf: ſa peau eſt fort eſtimée, & donne un cuir très fin & très fort: la corne de ſes piés ſert à faire des bagues, &c. & ſon bois eſt employé à de menus ouvrages.

f) Les Rennes, qu'on trouve dans la Norvege, dans la Lapponie, & dans la Ruſſie ſeptentrionale, reſſemblent beaucoup au cerf: il y en a de ſauvages & d'apprivoiſés. Le Lappon en mange la chair, & en boit le lait: il y a des Lappons qui en ont jusqu' à mille, ils les marquent à l'oreille, & les appellent *Paelſo.* On s'en ſert à tirer de petits traîneaux: ils courent avec une viteſſe extraordinaire: leur peau ſert à faire des habits & des couvertures: leurs nerfs ſe filent. L'hiver ces animaux vivent d'un peu de mouſſe, qu'ils cher-

lapin, l'écureuil [g]), On estime singulierement, pour leur peau, les hermines [h]), les

mar-

chent sous la neige: l'été, ils passent dans des parcs où ils broutent l'herbe.

g) Les lievres & les écureuils du Nord donnent une belle fourrure. On prétend que la Russie exporte 350 mille peaux de lievre: les écureuils noirs, & ceux qui sont d'une couleur argentée, sont les plus estimés. Le poil de lapin, mêlé avec de la laine de vigogne, s'employe dans les fabriques de chapeaux. L'Angleterre & la Flandre fournissent le plus de ce poil: celui de lievre s'employe au même usage mais cela est défendu en France, à moins que ce ne soit du poil de lievres de Russie. La chair de ces animaux, surtout du premier, est fort délicate.

h) On appelle en général fourrure les peaux de quelques animaux, garnies encore de leur poil, & passées en alun du côté de la chair. Une espece de petite belette, fort commune dans les pays du Nord, appelée Hermine, fournit une très-riche fourrure: elle est blanche, à l'exception du bout de la queue, qui est noir. Il nous en vient beaucoup de Russie: ce sont les Anglois & les Hollandois qui en font le commerce. La couleur des hermines de Norvege est la plus durable.

i) La Martre est très-commune dans le Nord, tant de l'Europe que de l'Asie, & de l'Amérique. Il en vient beaucoup du Canada. La peau de cet animal est brune & jaune.

k) La Zibeline, ou martre zibeline, ne se trouve guere qu'en Sibérie. Sa peau est extrêmement estimée, elle est noire: les plus belles Zibelines viennent de Nertschinsk & de Jakutsk. On a remarqué qu'elles commencent à devenir fort rares: aussi est-il arrivé

martres [k]), les zibelines [k]); & après ceux-ci, le loup [l]), le renard [m]) le tigre, le

que les habitans de la Sibérie, au lieu de payer les impôts en Zibelines, comme ils le faisoient autrefois, les payent aujourdhui en partie en zibelines, & en partie en peaux de loutres, d'écureuils, d'ours, &c. Les Tartares s'occupent beaucoup de la chasse de cette espece de martre: ils en vendent les peaux, & payent à la couronne un rouble par piéce. Le plus grand débit s'en fait chez les Turcs, chez les Chinois, & chez les Persans, & la plus grande consommation à Constantinople. En Sibérie il y a des peaux qui se vendent jusqu'à 50 roubles la piece.

l) Le loup est un chien sauvage: on en connoît deux especes, le loup-levrier & le loup-marin. Sa peau sert à faire des housses de chevaux, des manchons, des especes de capottes, &c. ses dents sont employées par les orfévres, les doreurs, & les graveurs, à polir leurs ouvrages. Le loup cervier a du rapport au chat: sa peau est précieuse, on en fait des manchons, des fourrures, &c. on en tire du Levant, d'Espagne, de Russie, &c. Les Turcs recherchent ces peaux. J'ajouterai ici que le loup marin est un animal amphibie; dont l'huile, qu'on retire de sa graisse, sert comme toutes les autres huiles de poisson; ses dents servent aux ouvrages de tabletterie; sa peau, qui a un poil fort ras, sert aux malletiers & aux bahutiers, pour couvrir des coffres.

m) Parmi les peaux de renard celles qui sont noires sont les plus rares, après celles-ci viennent les peaux blanches, & les cendrées. On en trouve dans les pays du Nord, comme aussi dans la Natolie, dans l'Arménie, dans la petite Tartarie, &c. La Suisse & l'Espagne fournissent aussi des peaux de renard: la queue de

loup-cervier, l'ours, l'hiene, le loutre [n]) & le castor [o]).

cet animal est employée en guise de col dans les grands froids: & sa graisse est bonne contre les engelures. L'ours se trouve en plusieurs pays de l'Europe, surtout en Suisse, en Savoie, dans la Norvege: l'Amérique septentrionale en a aussi. On se sert de sa peau pour en faire des housses de chevaux, pour doubler des facs à pied, pour des manchons: sa graisse est un médicament. Le tigre, remarquable par la variété de ses couleurs, donne une peau fort belle, dont on fait des housses.

n) Le loutre, ou bievre, est un animal amphibie, de la grosseur d'un chat. Ceux de l'Europe ne sont pas comparables à ceux de l'Amérique septentrionale. On fait de leur peau des manchons, des couvertures, &c.

o) Le Castor est un animal amphibie, connu par son talent d'architecte. Sa peau, fort estimée, sert à différens usages, sa chair est bonne à manger, & il donne une matiere résineuse, qui est un médicament utile. On en trouve en Europe, le long de quelques rivieres: mais ce sont les castors de Sibérie & de l'Amérique septentrionale qu'on estime le plus. La chasse ordinaire s'en fait depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril. On distingue trois sortes de peaux: 1) Les castors neufs, (d'hiver, ou Moscovites,) qui proviennent de la chasse d'hiver, faite avant la mue: ce sont les meilleurs pour les fourrures: 2) les castors secs (maigres, ou d'été) qui proviennent de la chasse d'été, donnent un poil fort propre pour la fabrique des chapeaux, des bas, des gands, des étoffes &c. 3) les castors gras, dont les Sauvages se sont déjà ser-

§. XXVI.

De la Pêche.

La pêche *p*) fournit à l'homme une nour-

vis, sont employés au même usage que les castors secs. La graisse de cet animal est un médicament, comme aussi son *castoreum*, ou cette matière résineuse & fétide qui se trouve dans des poches au bas de l'os pubis. Le meilleur *castoreum* est celui de Sibérie. Enfin quand le poil est enlevé, on se sert encore du cuir à différens usages, comme à couvrir des malles, à faire des cribles: les cordonniers l'employent aussi.

p) Les réglemens par rapport à la pêche sont un objet essentiel de la Police. Il est sagement défendu en France de pêcher la nuit, comme aussi à la ligne dormante, ou avec la coque de Levant, qui enivre le poisson, ou dans le tems de la fraie. Le poisson de mer est appellé verd lorsqu'il vient d'être salé & qu'il est encore humide; mariné, lorsqu' étant frais il a été rôti sur le gril, frit dans l'huile d'olive, & mis dans une saumure faite d'huile, de vinaigre, de sel, de poivre, & de fines herbes; c'est ainsi qu'on prépare le thon, l'esturgeon, &c. Il est appellé sec, lorsqu'il a été salé, & ensuite seché: on prépare ainsi la merluche, le stockfisch, le hareng, la sardine, &c. La pêche est d'un très-grand profit: qu'on juge après cela de la prudence de Charles I, qui accorda aux François la liberté de pêcher sur les côtes de Terre-Neuve, afin qu'un couvent de religieux Anglois, fondé en France, ne manquât pas de poissons pendant le carême. Le célebre Jean de Witt, dans ses *Maximes politiques de la Republique de Hollande*, imprimées en 1662, faisant monter le nombre des sujets Hollandois à 2400 mille ames, soutient que 750 mille vivent de la pêche.

riture saine & facile: elle est pour les états maritimes une pepiniere de matelots, & un objet de commerce très-important. La pêche de mer se fait, ou en pleine mer r), ou le long des côtes. Celle des rivieres se fait avec

q) On a parlé d'une machine inventée en Angleterre pour prendre toutes sortes de poissons à la distance de mille verges des côtes.

r) Le cabillau, le dorsch, la *lange* sont des especes de morue. Nous en parlerons à l'article de la pêche de Terre-Neuve, où la grande pêche de la morue se fait, & où il est naturel de rapporter ce qui regarde les différentes especes de poisson dont le commerce est si important.

s) Le hareng est un poisson qui n'est vil que par sa prodigieuse abondance. La grande pêche s'en fait aujourdhui aux environs des îles de Schetland. Dans le XIII siecle & au commencement du XIV elle étoit fort abondante dans la Baltique, surtout le long des côtes de la Prusse: elle le fut ensuite sur les côtes de la Norvege: avec le tems cette pêche pourra passer ailleurs. Maintenant ces poissons parcourent les mers qui environnent l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande, les côtes de la Norvege, celles de la province de Bahus, la Baltique, &c. On en a pêché dans le Nord de l'Amérique: mais il n'y en a point, ou presque point, sur les côtes de France, d'Espagne & de Portugal. C'est au mois de Juin qu'on en trouve une énorme quantité dans les environs des îles de Schetland: la pêche s'y fait ordinairement de nuit. Les Islandois, n'ayant point de sel, ont été obligés de borner leur pêche à la consommation qu'ils font de harengs frais, & à ce qu'ils en peuvent sécher: cette pêche appartiendroit presque entièrement aux Danois, s'ils avoient assez de matelots pour la défendre, & de pêcheurs pour la faire. Les An-

des lignes ou avec des filets; & celle des étangs se fait quelquefois à la découverte, c'est à-dire en laissant écouler les eaux, pour trouver au fond ce qu'il y a de poissons. La mer donne la morue & ses especes *), le hareng *),

glois pourroient en écarter les Hollandois & les François, qui la partagent avec eux. La pêche de la Baltique n'est pas importante. Le hareng qu'on y pêche est trop maigre pour être salé, on le mange frais ou fumé. Dès que les harengs sont sortis de l'eau, ils meurent: le caqueur les ouvre le plutôt possible, il en tire les entrailles, & n'y laisse que les laites & les oeufs: il les lave ensuite; après cela il les sale, & les met dans des barils. Chaque baril de harengs paqués contient 1200 harengs, & dix barils font ce qu'on appelle un Last. Ceux qu'on conserve, & qu'on ne mange pas frais, reçoivent ensuite une seconde préparation. Guillaume Beukel inventa, au commencement du XV[me] siècle, la maniere de les encaquer: & c'est ce qui a rendu ce poisson un objet de commerce fort lucratif. On compte que la Norvege en fournit 3 à 400 mille barils, qui évalués à trois écus piece, font un revenu de près d'un million. Les François vont aussi à cette pêche: il part de Calais, & de quelques autres ports, année commune, au delà de cent bâtimens, qui occupent 1500 matelots, & on a calculé que la pêche de 1753 a donné environ 60 mille barils de harengs, dont le produit a passé onze-cens-mille livres. Mais la pêche des Anglois & des Hollandois est beaucoup plus considérable. Les Hollandois la font avec des bâtimens nommés *Buyssen* ou Buches, du port de 50 à 100 tonneaux: ils partent en Juin & reviennent en Septembre. On prétend qu'en 1609 ils y employerent trois mille bâtimens, & 50 mille hommes: ils n'avoient alors que

le maquereau *), la baleine *), le wal-

peu de concurrens; toutes les autres nations, priſes enſemble n'en envoyoient pas deux mille. Aujourd'hui les Hollandois employent à cette pêche un millier de bâtimens, & on peut eſtimer le profit à deux millions de florins. Enckhuyſen & Vlaerdynck font la plus grande, & ont le plus grand debit. Witt a ſoutenu que cette pêche rendoit au de là de 70 millions; & faiſoit ſubſiſter 450 mille perſonnes. Pour concilier ces deux évaluations, il n'y a qu'à faire réflexion que Witt mettoit en ligne de compte tous les genres de ſubſiſtance que cette pêche favoriſe directement ou indirectement. On comprend pourquoi cette pêche a été appelée l'ame & le nerf de la République, & pourquoi il eſt ſevèrement défendu de vendre à l'étranger des Buyſes & des uſtenciles de pêche, quand même ils ſeroient gâtés. On appelle hareng en vrac, celui qui n'eſt ſalé qu'à moitié; braillé, celui qui n'eſt pas vuidé, & qui n'eſt qu'un peu ſalé; & paqué celui qui a reçu toutes les façons, qui a été ſalé, arrangé dans les barils, & foulé. On fume le hareng, c'eſt le grand commerce d'Yarmouth. Pour fumer il faut le porter frais à terre, & c'eſt ce que les Hollandois ne peuvent pas faire, mais ce qui ſe peut aiſément en Angleterre. Les Hollandois ont ſoin de laver les harengs avant de les paquer, par ce moyen ils enlevent ce mucilage que le ſel a raſſemblé ſur la ſurface. Il eſt conſtant que ce ſont eux qui ſalent le mieux. Les Suédois ſalent & préparent mal leurs harengs.

t) Le maquereau ſe trouve en différens endroits de l'Océan, mais particulierement vers les côtes de France, & d'Angleterre. La pêche s'en fait depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Juillet. On le mange frais & ſalé. Il s'en pêche auſſi dans la rivière de St. Jean dans la nouvelle Angleterre.

rus *), les sardines, les anchois *), l' estur-

*) La baleine est un poisson d'une prodigieuse grandeur & d'une grande utilité. Comme la France est de tous les pays de l'Europe celui où l'on use le plus de fanons, d'huile, & de blanc de baleine, il est surprenant que les François n'ayent pas fait plus d'efforts pour tirer de leur propre pêche tout ce dont ils ont besoin. Cette pêche est la plus difficile & la plus perilleuse: elle se fait sur les côtes de Groenlande, d'Islande, de Norvege, de Finlande, & dans le détroit de Davis. Les ports d'où les nations Européennes envoyent des bâtimens pour cette pêche, sont Amsterdam, Saardam, Rotterdam, Enckhuysen, Hoorn, Hambourg, la Rochelle, Bayonne, St. Jean de Luz, & St. Sébastien. Les navires Hollandois sont des flutes de 2 à 300 tonneaux, ayant 32 à 40 hommes d'équipage, & depuis trois jusqu'à 6 chaloupes. Un navire de 250 tonneaux est ordinairement affreté pour 2750 florins: on donne aux rameurs 15 à 20 florins, aux harponneurs 25 à 30, & au capitaine 80 à 100. Quand ces navires sont arrivés dans un lieu où ils attendent le passage des baleines, un matelot attentif est en vedette au haut d'un mât; dès qu'il en apperçoit une, il avertit les harponneurs, qui partent dans des chaloupes, & cherchent à la harponner. La baleine blessée descend, & on lâche les funins, jusqu'à ce qu'elle revienne sur l'eau. Quand elle est morte on la dépece, & les François doivent à un bourgeois de Cibourre, nommé François Soupite, la maniere de fondre les graisses dans les vaisseaux, à flot & en pleine mer. Les Hollandois les Anglois, les Danois, les Suédois, les Hambourgeois, & les Russes, qui depuis quelque tems vont aussi à cette pêche, mettent la graisse dans des tonneaux, & la fondent chez eux, ce qui fait que, proportion gardée les Bayonnois gagnent le triple, puisqu'il faut trois ba-

geon [r]), le saumon [s]), les marsouins, le

riques de graisse pour en faire une d'huile. Cette pêche est fort lucrative; elle valut aux Hollandois, en 1697, au-delà de 2 millions de florins; mais cela n'a jamais été depuis aussi loin. En 1765 ils expédierent 151 navires pour la Groenlande, & 39 pour le détroit de Davis. La sortie des ustenciles nécessaires à cette pêche est défendue en Hollande. Une baleine qui donne 100 bariques d'huile, peut rendre 8 à 9 mille florins: elle en donne quelquefois jusqu'à 128. Il n'y a que la langue qui puisse être mangée: ce qu'il y a d'essentiel c'est l'huile, & les fanons. L'huile sert à brûler, à faire le savon, à la préparation des laines des drapiers, aux courroyeurs pour adoucir les cuirs, aux peintres pour délayer les couleurs &c. Les fanons servent à faire des busques, des corps de femmes, des parasols, & beaucoup de menus ouvrages. Quant au blanc de baleine, c'est proprement la cervelle du Cachalot, qui se prépare au mieux à Bayonne & à St. Jean de Luz, & dont on se sert dans la Mèdecine: les dames l'employent aussi comme un fard. L'excrément de la baleine est encore employé par quelques gens, à teindre en rouge.

r) Le Walrus, ou Narval, est un gros poisson, qui habite, comme la baleine, les mers glaciales: la pêche s'en fait dans le même tems & de la même maniere; les Danois en retirent un grand profit. La corne de cet animal, qui a depuis cinq jusqu'à quinze pieds, & ses dents, dont quelques-unes pèsent jusqu'à quatre livres, servent au même usage que l'ivoire. On tire de sa graisse de l'huile, qui sert à brûler, &c. Quelques-uns confondent le Balunga avec le Walrus: on tire des parties mucilagineuses du premier, ce qu'on appelle colle de poisson, qui nous vient en quantité, de Russie, surtout d'Archangel.

veau de mer, le thon, le souffleur *), &c.

x) La sardine se pêche dans l'Océan, & en particulier sur les côtes de France: l'Espagne en pêche aussi. On la mange fraîche & salée, quelquefois aussi fumée: l'huile qu'on ramasse, lorsqu'on presse les sardines qu'on met en baril, sert à bruler & à graisser. La Bretagne en tire un grand profit. On prétend que cette pêche lui vaut plus de de deux millions de livres. Un grand baril de sardines peut contenir depuis six mille jusqu'à dix-mille pieces, & il vaut sur les lieux depuis 20 jusqu'à 50 livres. Les anchois se pêchent principalement sur les côtes de Catalogne & de Provence: on en pêche aussi quelque peu à l'ouest de l'Angleterre, & aux environs de la Sicile & de Livourne. On ouvre les anchois, on les sale, & on en remplit de petits barils de 25 à 26 livres pesant.

y) L'Esturgeon est un poisson de mer, & de rivière: la premiere espece est plus petite que l'autre. La plus grande pêche qui s'en fait, est celle que les Russes font à l'embouchure du Volga dans la Mer Caspienne, principalement à dix miles au-dessous d'Astracan. Elle ne se fait que pour les oeufs, y ayant tel esturgeon qui en fournit une centaine de livres; on en fait le caviar: celui qui est fraîchement salé, se consomme en Russie: l'autre, qu'on appelle pressé, se transporte dans les pays étrangers.

z) Le Saumon est un poisson de mer & de rivière: sa femelle est appellée Becard. Il s'en pêche beaucoup sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande; il y en a dans la Baltique, & on en trouve en quantité aux environs de Terre-Neuve. Il passe de la mer dans les rivieres: le Rhin & l'Elbe en ont beaucoup. On le mange frais, & on le fume aussi après l'avoir salé.

a) Le Marsouin est un grand poisson de mer fort

On tire encore de la mer des poiſſons à coquilles, comme les huitres [b]), les moules, les homars, & les tortues. Les rivieres & les étangs donnent les poiſſons d'eau douce, comme la truite, la carpe, le brochet, la tanche, la perche, &c.

gros: il y en a beaucoup ſur les côtes de France, où l'on en mange la chair, quoiqu'elle ne ſoit pas trop bonne: de la graiſſe on tire une huile, qui ſert à différens uſages. Le thon eſt un grand poiſſon de la Méditerranée, qui ſe trouve en abondance le long des côtes de Provence; c'eſt un poiſſon de paſſage, qu'on pêche dans les mois de Septembre & d'Octobre, qu'on dépèce, & qu'on marine pour l'envoyer partout: on en fait en Provence un grand commerce. Le veau de mer, eſt un animal amphibie, qu'on peut mettre au nombre des poiſſons à lard, comme on peut le mettre au nombre des animaux dont la peau eſt utile: ſa graiſſe donne une huile, qui eſt auſſi bonne que celle de la baleine.

b) La pêche des huîtres eſt très-abondante le long des côtes de la mer d'Allemagne. Les huîtres vertes d'Angleterre, en particulier celles de Colcheſter, ſont fort eſtimées. Les coquilles d'huîtres ſont employées comme médicament, & ſervent encore à orner les grottes, les fontaines, &c.

c) L'Autruche eſt un habitant des déſerts: l'Afrique, l'Aſie, & l'Amérique en ont beaucoup; on les voit au Perou paître par troupeaux. Cet oiſeau a jusqu'à 7 pieds de hauteur: ſes oeufs ſe mangent, & la coque eſt une curioſité dans les pays du Nord. Les meilleu-

§. XXVII.
Des Oiſeaux.

On a des oiſeaux de chant & de plaiſir, dont il y a différentes eſpeces, & des oiſeaux d'une plus grande utilité: à la tête de ces derniers on peut placer *) les autruches. Les plumaſſiers préparent & vendent la dépouille de

*) Les plumes d'autruche ſont celles qui viennent de Barbarie, de Seyde, & d'Alep: elles ſervent d'ornement aux chapeaux, aux dais, aux lits, &c.; on les teint auſſi; le duvet fin ſert à la fabrique des chapeaux, le poil groſſier eſt employé dans des étoffes de laine. Les cignes blanchiſſent en vieilliſſant: il y en a de ſauvages & de domeſtiques; leur duvet ſert à remplir des oreillers, des matelats, &c.: leur peau garnie de ſon duvet fait une fourrure très-chaude. Il y a des oies ſauvages, il y en a de domeſtiques; on dépouille celles-ci trois fois l'an de leur duvet, & deux fois de leurs plumes: leur graiſſe eſt bonne à manger, & la médecine en fait quelque uſage. Les grèbes ſont des oiſeaux aquatiques connus en Suiſſe; ils ne paroiſſent que l'hiver; on en trouve auſſi en Bretagne; mais c'eſt de Neufchatel & de Geneve que nous viennent les beaux manchons, les palatines, & les garnitures de bonnet qu'on en fait, &c. L'aigrette eſt une eſpece de héron, tout à fait blanc: de ſes plumes les Turcs & les Perſans font les belles aigrettes dont ils ornent leur turban: ils nous vient de ces plumes du Levant. L'édredon eſt le duvet de l'autour, eſpece de canard ſauvage qu'on voit en Islande: les habitans mangent les oeufs de cet oiſeau, qui ſe dépouille lui même de ſon duvet, qu'on va prendre dans le nid, ainſi que les oeufs; il pond, & ſe dépouille trois fois l'an.

leurs ailes & de leur queue; les cignes & les oies, dont les grandes plumes servent à écrire, & dont le duvet est employé pour des lits, des oreillers, &c. les grebes, dont les plumes sont employées à faire de magnifiques manchons; les aigrettes, dont les plumes s'emploient à un ornement qui porte le même nom; les autours, dont la dépouille est ce qu'on appelle *édredon*, le plus précieux de tous les duvets. Les oiseaux dont la chair est bonne à manger, comme le faisan, la perdrix, l'ortolan, la bécasse, la grive, la caille, enfin ces oiseaux domestiques que nous appellons volaille, appartiennent également ici. Il ne faut pas oublier les oiseaux dont on se sert à la chasse, comme le vautour, le faucon, l'épervier, qu'on a l'art d'apprivoiser en les faisant jeûner, & en les empêchant de dormir.

d) Ce fut au retour d'une expédition dans la Terre Sainte, que Roger amena d'Athènes, de Corinthe, & de Thèbes, vers l'an 1130, tous les ouvriers qu'il put trouver; il les établit à Palerme.

e) Le ver qui produit la soie, après s'être enfermé dans une coque, qu'il a tissée lui-même, perce cette coque, & paroît sous la forme d'un papillon: la femelle jette une graine, qui l'année suivante, au retour de la chaleur, se change en petits vers, à qui quelques jours suffisent pour devenir gros, & être en état de filer. On conserve les plus beaux cocons, & les plus forts, pour la graine: les autres, si on n'a pas le temps

§. XXVIII.

Du Ver à Soie.

Si le Ver à ſoie offre au phyſicien des merveilles à admirer & à expliquer, il donne à l'homme induſtrieux un fil bien précieux. D'un facile entretien, il ne lui faut pour ſa nourriture que des feuilles de mûrier blanc, & quelques ſemaines de tems pour donner ſa ſoie & ſa graine. On rapporte que Roger, premier Roi de Sicile, *) attira dans ſon pays pluſieurs Grecs inſtruits de la maniere d'élever les vers à ſoie. L'Italie ſuivit bientôt ſon exemple. Aujourdhui les pays de l'Europe qui recueillent de la ſoie *) ſont

de les travailler dabord, ſont expoſés à l'ardeur du ſoleil, ou mis dans un four, parce que ſi l'on n'étouffoit pas le ver, il perceroit le cocon. Il y a une eſpece de ſoie, qu'on pourroit appeler marine; c'eſt le fil des *Pinnes Marines*, qui ſont une eſpece de moules. On én fait des étoffes en Sicile; & les gands de Palerme, faits de ce fil, ſont d'une très grande beauté. J'ajouterai ici qu'une once de graine demande 1200 livres de feuilles: pour connoître les bonnes graines il ſuffit de les mettre dans du vin, celles qui ſurnagent ne valent rien. Une once de graine donne depuis 40 jusqu'à 50 livres de ſoie.

§. XXIX.

Des abeilles.

Les abeilles donnent la cire ᵐ) & le miel ⁿ). C'est une richesse pour les pays qui, n'ayant point de plaines, ont beaucoup de forêts. La cire est un objet important pour le commerce; & le miel, indépendamment de ce qu'il est un assaisonnement, sert encore de base à l'hydromel.

entreprise. Les tentatives faites dans la Caroline ont eu plus de succès. M. San Pulleyn, dans un ouvrage anglois, parle d'une espece de mûrier noir, qui donne le double de feuilles, & qui est d'aussi bon usage pour les vers à soie, que le mûrier blanc.

m) Quand la cire a été séparée du miel, on la met dans de grandes chaudières avec une quantité suffisante d'eau, on l'y fait fondre, & on la passe au travers d'un linge dans un pressoir, ensuite on la réduit en pains. On la blanchit en la faisant fondre plusieurs fois, & en l'exposant tout aussi souvent au soleil & à la rosée. La Pologne, la Russie, la Prusse, la Barbarie, Smirne, Constantinople, Alexandrie, &c. en fournissent beaucoup. La grande consommation s'en fait en Italie, en Espagne, en Portugal, & en France, où Paris seul consomme la moitié de ce qu'il en faut au Royaume. On trouve à la Louisiane un arbrisseau appellé le Galé ou Piment royal dont les baies sont couvertes d'une substance résineuse, qui se dissout dans l'eau bouillante, & qui donne une cire végétale, qui est verte, mais qu'il est aisé de rendre jaune, & même de blanchir jusqu'à un certain point. La cire blanche de la Chine provient de quelques insectes, qui

§. XXX.

Des Terres.

Wallerius divise le regne minéral en cinq classes; savoir en celles des terres, des pierres, des sels, des demi-métaux, & des métaux: nous suivrons cette division, pour mettre plus d'ordre dans ce que nous allons dire.

Ce même auteur distingue quatre especes de terres; savoir I. celle des terres qu'il appelle

se nourrissent sur quelques arbres: on les ramasse, on les fait bouillir, & on en tire de cette maniere une sorte de graisse, qui figée tient lieu de cire. La cire noire des Antilles provient d'une espece d'abeilles qu'on treuve surtout dans la Guadeloupe. La cire verte de la Bretagne est composée du suc épaissi de quelques herbes. Le fruit du cannelier donne un suif verdâtre, qui approche de la cire, & qui se blanchit: enfin les fleurs du peuplier donnent une cire d'un fort bon usage, & en Italie il y a actuellement une fabrique qui en fait de cette espece.

n) Le miel est un suc doux, que les abeilles déposent, ainsi que la cire. Il y a du miel vierge, c'est celui qui découle sans pression: & du miel jaune, qu'on ne tire des gâteaux de cire qu'après les avoir trempés dans l'eau chaude. L'Hydromel se fait tant avec du vin qu'avec de l'eau, c'est une boisson fort commune en Russie & en Pologne: l'hydromel de Metz a beaucoup de réputation. Le miel le plus estimé est celui du mont Hymette, dans l'Attique: il est réservé pour le grand Seigneur. Le miel de Sardaigne est amer, à cause de la quantité d'absinthe qui croît dans ce pays, comme celui d'Espagne a le gout du genêt, par une raison semblable.

non-coherentes, ou terres de poussière: il subdivise cette espece en beaucoup d'autres. Ici il suffira de remarquer qu'il compte parmi les principales la terre angloise rouge, la terre d'ombre, celle de Cologne, la terre noire, la tourbe *), la craie blanche, la craie rouge d'Angleterre, la craie verte de Smirne, la craie de Briançon, la terre verte de Vérone. II. Cel-

o) L'usage de la tourbe étoit déja connu du tems de Pline. Schock la fit connoître de nouveau en 1658: c'est le premier auteur qui en ait fait mention parmi les modernes. La tourbe est une terre noirâtre qu'on enleve de dessus la surface de la terre, comme en Flandre, ou qu'on tire du fond des canaux, comme en Hollande. La vapeur n'en est ni saine, ni agréable. La meilleure de toutes est celle qui se tire de certains endroits marécageux, elle ne donne point d'odeur: c'est aux environs de Rotterdam qu'on en trouve le plus. Les cendres de la tourbe sont un bon engrais. Il y en a une espece qui donne des charbons très-propres aux forges, soit pour l'acier soit pour le fer, comme on l'a éprouvé en Suede: mais il y a cela de particulier, c'est que dans les fonderies la tourbe y a donné du fer doux, & le charbon de tourbe du fer cassant. Les arrangements faits à Vernigerode pour brûler de ces charbons sont excellents. On reconnoît aisément les endroits où il s'en trouve, parce que certaines plantes comme *le Bistorta*, *l'Empetrum*, *l'Oxycocus*, croissent en abondance par tout où il y en a.

p) On la tire d'Arménie & de la Perse: on en trouve aussi en Boheme, & près de Blois en France.

q) Les bolus reduits en petits pains, & marqués, sont ce qu'on appelle terre sigillée. On en trouve en

le des terres qu'il appelle cohérentes, glutineuſes, ou tenaces, & il comprend ſous cette eſpece l'argile blanche, griſe, bleue, jaune, rougeâtre, verte, brune; la glaiſe ou l'argille de potier, le bolus blanc, gris, jaune, rouge p), le bolus de Lemnos qui eſt couleur de chair, le bolus verd, le noir q); le tripoli ou la terre à polir, la terre à porcelaine ou l'argile fine r),

Siléſie, dans quelques provinces d'Allemagne, ſurtout en Saxe, & en Suede; mais la plus eſtimée eſt celle de Lemnos. On a cru, & on le croit encore, que cette terre eſt un contre-poiſon, qu'elle guerit les morſures de ſerpens, & qu'elle arrête les pertes de ſang. A Lemnos c'eſt avec beaucoup de cérémonies qu'on la tire des endroits où il s'en trouve: le ſix d'Août les Chrétiens & les Turcs s'aſſemblent près d'une chapelle, nommée Sotira: les prêtres de la religion Grecque y liſent leur liturgie; après quoi on ſe met à fouiller la terre: lorsqu'on a trouvé quelque veine de bolus, on en avertit les prêtres, qui en rempliſſent de petits ſacs, qu'ils remettent entre les mains du gouverneur que la Porte y a placés: enfin on bouche le trou, & on ſe retire en proceſſion. Quelques-uns de ces ſacs ſont envoyés au Grand Seigneur; les autres ſont cachetés & vendus à ſon profit. Les habitans de la ville n'oſent pas en avoir chez eux, ſans une permiſſion expreſſe; il leur en coûteroit la vie.

r) On en trouve en France, dans la Baſſe-Autriche, en Saxe, dans la Marche Electorale de Brandebourg, &c. En Saxe, c'eſt près d'Ave dans le baillage de Schwarzbourg, que ſe trouve la meilleure argile fine. Mêlée à une autre eſpece de terre, on en fait une pâte, qui bien petrie, cuite, travaillée au tour

la terre à pipe ou l'argile groſſiere r), la terre à foulon s) & les marnes qui ſervent à feconder les terres. III. Celle des terres imprégnées de parties ſalines, ſulphureuſes, ou métalliques, comme celles qui contiennent des parties vitrioliques, de l'alun, du ſalpêtre, du ſouffre, comme encore la terre calaminaire ou l'ochre de Zinck, les ochres ferrugineux. IV. Enfin la quatrieme eſpece eſt celle des ſables.

& au ciſeau, peinte, & verniſſée enſuite, donne ces ouvrages de porcelaine qui ſe fabriquent en Europe depuis le commencement de ce ſiecle. La porcelaine de Vincennes, celle de St. Cloud, celle de Frankenthal dans le Palatinat, celle de Vienne, celle de la Chine, bien préférable à celle du Japon, celle de Perſe, le cedent toutes à la porcelaine de Dresde. Celle qui ſe fait à Berlin ſemble l'emporter déjà ſur celle de Saxe. On peut voir dans le 12me Recueil des Lettres Edifiantes un détail curieux ſur la maniere de faire la porcelaine à la Chine.

s) La terre à pipe ſert, ainſi que quelques autres, à faire de la fayence, & des pipes à fumer le tabac: elle eſt plus pâteuſe que la terre à porcelaine. Le nom de fayence lui vient de Faenza en Italie, où l'on en faiſoit autrefois. Celle de Delft eſt la plus eſtimée. On en fait preſque dans tous les pays de l'Europe. On imite encore la porcelaine avec un compoſé de chaux non éteinte, & de cendres de fougere. M. de Réaumur a inventé la maniere de changer le verre groſſier en une eſpece de porcelaine. L'opération n'eſt pas difficile; il ne s'agit que d'incorporer dans les parties du verre une terre calcaire, & cela ſe fait au moyen de la cémentation.

§. XXXI.

Des Pierres.

Le même Wallerius que nous venons de citer, divise les pierres en quatre classes générales, qu'il subdivise ensuite en plusieurs especes I. Dans la premiere classe il range les pierres calcaires: les principales sont la chaux u),

t) La terre à foulon sert à dégraisser les étoffes de laine: on en trouve en beaucoup d'endroits; la meilleure est celle d'Angleterre, qu'on fouille près de Ryegatte en Surrey, près de Maidstone dans la province de Kent, près de Nutley en Sussex, près de Worbrun en Bedfordshire, près de Brickhell en Staffordshire, & dans l'isle de Skye. L'exportation en est défendue.

u) Il y a plusieurs especes de pierres à chaux. La chaux calcinée au four est ce qu'on appelle chaux vive; on dit qu'elle est éteinte, lorsqu'après la calcination on l'a fait tremper dans l'eau. Pour bien cuire la chaux, il faut commencer par la faire suer. Les meilleurs fours sont ceux qui sont construits sur des hauteurs. La pierre a chaux diminue par la calcination, on trouve que 1300 pieds cubes de pierre à chaux en donnent 1250 de chaux, le pied cube pesant 102 livres. En Alsace on a des fours à double usage, on y cuit de la chaux & des tuiles. En Flandre on a des fours à petit feu: ce sont des pyramides renversées, on y employe la houille, le charbon de terre, & le bois: ils se vuident par le bas, & se remplissent par le haut. Cela peut durer très long tems, c'est pour cela qu'on leur a donné le nom de fours coulants. Ils ressemblent aux four-

le gypſe [v]), le marbre [x]), l'albâtre [y]), la ſélénite ou le miroir d'âne, la pierre de Boulogne [z]), le ſpat [a]). II. La ſeconde claſ-

neaux où l'on ſepare les métaux de leur mine. Un four de 600 pieds cubes en fournira 1620 par ſemaine de 6 jours de travail, & l'on peut chommer ſans risque pluſieurs jours En Picardie on a de petits fours où l'on ſe ſert de tourbe; mais il faut que la pierre ſoit tendre. Ce ſeroit une excellente choſe d'éteindre la chaux d'abord après qu'elle à été brûlée, & de la conſerver ainſi: les Anciens le faiſoient: cela eſt ſurtout néceſſaire pour tout ce qui eſt conſtruit hors de terre: en terre la chaux dure long tems, mais elle réſiſte moins à l'air. On prétend que pour avoir de la chaux excellente, qui reſiſte très long-tems à l'impreſſion de l'air, il faut dans le temps qu'on eſt occupé à l'éteindre, y jetter une poignèe de ſel par ſeau d'eau.

v) Le Gypſe calciné, trempé enſuite dans l'eau, & durci à l'air eſt ce qu'on appelle plâtre.

x) L' Europe ne manque pas de marbre: on en trouve presque partout, dans des carrieres plus ou moins abondantes: il y en a de blanc, de noir, de rouge, de jaune, &c. Les carrieres de Carrare, celles de l'île de Paros, de Florence, de Gènes, & de Sicile ſont ſurtout renommées pour la beauté de leur marbre. On trouve en Afrique un marbre noir & blanc: mais nos pierres ordinaires polies ſont auſſi belles que ce marbre. Celui d'Egypte eſt rare & d'un beau poli. On a remarqué que les carrieres environnées de terres bitumineuſes donnoient le plus beau marbre. Le marbre figuré eſt très-rare: on en tire quelque peu des carrieres de Florence.

y) L'Albâtre eſt ordinairement blanc: il y en a pourtant de différemment coloré. Les carrieres d'Italie en

se renferme les pierres vitrescibles, c'est à dire celles que le feu change en verre: telles sont les ardoises [b]), le grais ou les pierres sa-

fournissent beaucoup: on en trouve aussi en Allemagne, sur tout près de Coblence. Il ne prend pas un aussi beau poli que le marbre.

z) La pierre de Boulogne calcinée est un phosphore: on a cru que cette vertu lui étoit particuliere; on s'est trompé. Tous les gypses, les pierres à chaux, les marbres, font le même effet après la Calcination. On a même remarqué que toutes les pierres entièrement transparentes luisent pendant la nuit, lorsque pendant le jour elles ont été exposées au soleil: d'autres n'acquièrent cette vertu, qu'après avoir été dissoûtes dans de l'eau forte.

a) Il y a des spats de différentes especes, & de différentes couleurs: le cristal d'Islande, & la pierre de porc, dont l'odeur est si désagréable, ne sont autre chose que des spats. On a remarqué que les mines, où l'on en trouvoit beaucoup, étoient riches en métaux.

b) Il y a aussi différentes sortes d'ardoise: la craie noire n'est autre chose. L'Anjou & la Bretagne en ont de fort belles: on s'en sert à couvrir les toîts, & à faire des tablettes pour y crayonner des desseins, ou écrire ce que l'on veut effacer ensuite. Il seroit fort utile d'avoir des indices certains qui conduisissent à ne jamais ouvrir d'ardoiseries, ou de carrieres d'ardoises, qu'on ne fut sur d'en trouver beaucoup & de bonnes: mais il n'y en a point: communément les bancs où il y en a sont couverts de terre. D'ailleurs il est de fait que plus on avance, meilleure est l'ardoise; elle augmente en dureté jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se debiter en ardoises. M. Violet, Ingenieur des ponts & chaussées de Caen, a fait cuire dans des fours à bri-

blonneufes [c]), les cailloux comme la pierre à feu [d]), l'agate, le jaſpe [e]), les quartz, & les cri-

ques l'ardoiſe trop tendre: elle s'y eſt durcie, & dans l'uſage elle a paru impénétrable à la pluie; mais il faut la forer avant que de la cuire; ſans cela elle ne peut plus être percée ſans ſe fendre. Une carriere d'ardoiſe ne paſse jamais 270 pieds de profondeur, ſon exploitation peut durer vingt ans.

c) Wallerius compte huit eſpeces de grais. La pierre des remouleurs, la pierre à filtrer, la pierre de Gothie ſont les principales. On s'en ſert à paver: les potiers & les fournaliſtes s'en ſervent auſſi: c'eſt encore avec du grais battu que les glaces à miroir ſe dégroſſisſent & s'adouciſſent, que les lunetiers travaillent leurs verres, & que les marbriers & ſcieurs de pierre ſcient leurs marbres & leurs pierres.

d) Les cailloux ſont de deux eſpeces: l'une eſt grosſière, d'une couleur foncée, & c'eſt là proprement ce qu'on appelle pierre à feu; l'autre eſt à moitié transparente, & haute en couleur; on comprend ſous cette eſpece les agates, dont il y a différentes ſortes, la cornaline, la calcédoine, la pierre d'hirondelle, l'opale (la ſeule pierre que l'art n'a point encore ſu imiter), l'onyce, l'oeil de chat &c. Je remarquerai, en paſſant, que l'onyce arabique ſervoit anciennement à quelques petits ouvrages de gravures, qui étoient d'autant plus beaux que les différentes couleurs & les veines colorées qu'on y trouvoit, permettoient à l'ouvrier de diſtinguer, par les couleurs naturelles, les figures qu'il gravoit. Cette pierre eſt encore fort eſtimée en Orient: à la Chine on l'appelle *Jou*, & il n'y a que l'Empereur qui oſe la porter: les memphites & les ſardonyces ſont des onyces.

criſtaux, qu'on diſtingue en criſtaux proprement dits, & en pierres fines [f]). III. La troi-

e) Il y a des jaſpes de différentes couleurs, il y en a de gris, de blancs, de rouges, de jaunes, de verts, &c. La pierre arménienne, dont on tire le bleu de montagne, le lapis-lazuli, dont on fait l'outre-mer, & le granite rouge, ſont des eſpeces de jaſpes fort durs.

f) Les criſtaux ſont ou blancs ou colorés: ces derniers ſont appelés par les chymiſtes *fluores*, & communément ils portent le nom des pierres fines qu'ils imitent. Les criſtaux blancs ſont ce qu'on appelle criſtal de roche: il y a des criſtaux noirs, & des criſtaux d'un brun foncé, dont on fait peu de cas. Quant aux pierres fines, Wallerius les a miſes dans la claſſe des pierres vitreſcibles, quoique la plupart réſiſtent au feu, & ne s'y fondent point: mais il étoit difficile de les placer ailleurs; outre cela il y a un point de réunion qui ramene toutes ces pierres à la même claſſe, car des deux caracteres généraux qu'il a donnés aux pierres de cette claſſe, l'un, qui eſt de jetter des étincelles lorsqu'on les frappe contre du fer ou de l'acier, convient à toutes ces pierres ſans exception. On compte ordinairement dix eſpeces de pierres fines.

1) Le diamant eſt ou octaëdre, terminé en pointes, & à huit côtés, comme celui des Indes & de l'Arabie; ou plat, dont les jouailliers font des roſettes; ou cubique, dont on fait les diamans en table; ou rond, & celui-ci n'eſt qu'un criſtal, qu'on trouve en Allemagne, en France, &c. Il n'y a de vrais diamans que dans les mines du Bréſil & des Indes Orientales, ſurtout dans les royaumes de Golconde, de Viſapour, de Bengale, de Pégu, & dans l'île de Bornéo. On comptoit autrefois, dans le royaume de Golconde, jusqu'à vingt-trois mines, qui occupoient

ſieme claſſe contient les pierres qui reſiſtent au

ſoixante-mille perſonnes, tant hommes que femmes & enfans. Le roi de Viſapour ne fait exploiter que les mines où l'on ne trouve que de petits diamans. Dans le royaume de Bengale c'eſt d'une rivière, nommée Gouil, qu'on les tire: il en eſt de même dans l'île de Borneo. Quant au Bréſil, ce n'eſt que depuis une cinquantaine d'années qu'on y a découvert des mines d'où l'on tire des diamans, des rubis, des topaſes, &c. Ces mines ſont fort riches: auſſi le roi de Portugal, pour ſoutenir le prix de ces pierres fines, a-t-il défendu que la Compagnie privilegiée pour l'exploitation de ces mines y fit travailler au-delà de 800 eſclaves. Quand on a trouvé le diamant, on commence par le décroûter; ce qui ſe fait en le frottant contre un autre diamant brut; la fine poudre qu'on retire par cette operation ſert à tailler & à polir le diamant. On demande du diamant qu'il ſoit bien tranſparent, (on dit alors qu'il a une belle eau) & bien net, c'eſt à dire ſans aucune tache: après ces premieres qualités viennent l'éclat & la vivacité des reflets, qui en dépendent, & enfin le poids. Les diamantaires les taillent, & la taille en brillant eſt celle qui produit le plus d'effet. On rencontre des diamans qui ayant roulé parmi d'autres dans le lit des rivieres, ſe trouvent polis naturellement, on les appelle *bruts ingenus*; & lorsque la figure en eſt pyramidale, *pointes naïves;* les anciens n'en ont pas connu d'autres. Le diamant eſt ou blanc ou coloré: celui qui eſt vert eſt le plus rare de tous: le couleur de roſe, le bleu, & le jaune le ſont auſſi; le noir & le roux ſont des pierres déſectueuſes. Le plus beau diamant qu'on connoiſſe eſt celui du roi de Portugal; on l'a tiré des mines du Bréſil, il peſe 1680 carats, ou

feu; telles ſont les Argyrites ou pierres lui-

douze onces & demie: on l'a évalué 224 millions de livres ſterling. Celui du Grand-Mogol peſe 279 carats & demi, & Tavernier l'eſtimoit près de deux millions 500 mille écus d'Allemagne: celui du Grand Duc de Toſcane peſe 139 carats, & le même voyageur l'eſtimoit ſept-cens-mille écus, ou environ: en France le grand Sanci, diamant de la couronne, ainſi appelé parce qu'il avoit appartenu à la maiſon de Harlai-Sanci, peſe 106 carats: le Pitre, que le Régent acheta d'un gentilhomme nommé Pits, peſe 136 carats 3 grains. Le diamant ſe pèſe au carat, qui eſt de 4 grains moins forts que ceux du poids de marc. Les jouailliers en Europe en examinent l'eau au jour, & aux Indes ils le font de nuit, à la lumiere d'une lampe. L'eau qu'on appelle céleſte, eſt la plus mauvaiſe, on la découvre difficilement dans le diamant brut. En Europe on le ſcie; aux Indes on le clive, c'eſt à dire qu'on le fend. Les diamantaires Indiens ſont fort adroits. Ce fut Louis de Berquen, qui inventa en 1476 l'art de tailler le diamant. On appelle diamans de Baffa d'aſſez belles pierres, qui ſe trouvent dans les montagnes du voiſinage de Baffa, gros bourg de l'île de Chypre: ils ſont aſſez eſtimés, & peuvent paſſer pour de véritables diamans, quoique les connoiſſeurs y trouvent de la différence. L'art a imité les diamans: les diamans *du Temple*, ainſi appelés parce que les plus beaux ſe faiſoient *au Temple*, à Paris, ſont l'objet d'un aſſez grand négoce: ceux d'Alençon ſont très-beaux. On ſe ſert du diamant pour équarrir les glaces, & couper le verre. On appelle *Diamant Parangon* un diamant parfait. Le prix de ces pierres eſt fixé par le poids: bien entendu que le manque d'étendue, le défaut de couleur ou de for-

me, les glaces, les pointes rouges ou noires, &c. en diminuent considérablement la valeur: la table suivante pourra faire juger de ce qu'elles valent, lorsque ces défectuosités ne s'y trouvent pas. Les diamans taillés en facettes d'étendue sont ou de la taille de Hollande, ou de la taille d'Anvers; la premiere est la plus chere.

poids.	prix.	poids.	prix.
1 grain.	13 à 14 liv. de France	1 grain.	10 à 12 liv.
1 gr. & demi	24 à 25	1 gr. & demi.	18 à 20
3 grains.	66 à 70	3 grains.	40 à 42
5 grains.	200 à 210	5 grains.	140 à 150
9 grains.	800	9 grains.	450.
10 grains.	1000.	10 grains.	500 à 530
12 grains.	1500 à 1600	12 grains.	700 à 750
18 grains.	4000	18 grains.	3300.
24 grains.	6000	24 grains.	4200
30 grains.	10000 à 10500	30 grains.	6000
40 grains.	20000 à 25000	40 grains.	12000 à 13000
45 grains.	30000 à 40000	45 grains.	20000 à 25000
50 grains.	50000 à 60000	50 grains.	30000 à 36000
60 grains.	60000 à 70000	60 grains.	50000 à 60000

Les diamans épais, ou brillans, valent toujours, toutes choses égales, un tiers moins que les diamans à facettes d'étendue. Aux Indes Orientales le prix des diamans bruts est fixé: ceux d'un carat valent 12 à 13 écus d'Allemagne; ceux de deux, 16 à 17; ceux de quatre valent 38 écus; de cinq 42 écus. Les diamans de mauvaise couleur avoient autrefois un grand débouché en Europe: aujourdhui il ne s'en trouve guere qu'entre les mains des Juifs. Les roses ou rosettes valent, selon Tavernier, 50 écus le carat; elles valent à Hambourg 64 écus, & à Amsterdam 70; celles de deux carats valent, suivant les mêmes estimations, 200, 220, 250; celles de

quatre, 800, 1024, 1100; celles de cinq 1250, 1400, 1600. Les brillans au-dessous d'un grain se vendent ensemble à 30 ou 40 écus le carat. Il faut pourtant remarquer que les prix marqués, dans la table ci-dessus, ont haussé, & qu'il est difficile de donner à cet égard quelque chose de précis. En général après les diamans à facettes viennent les roses, ensuite les pierres épaisses, & enfin les diamans en table.

2) Le rubis est une pierre précieuse, d'une figure ou octogone ou arrondie, dont la couleur est rouge. On a le rubis oriental, il est ponceau: celui qui est couleur de sang, lorsqu'il pese au-delà de vingt carats, est appelé escarboucle. Le rubis-balai est d'un rouge pâle, mêlé d'une nuance bleuâtre: le rubis spinel est d'un rouge clair, mêlé de blanc; le rubicelle tire sur le jaune. Il n'y a en Orient que le royaume de Pégu, & l'île de Ceylan, d'où l'on tire des rubis; ceux du Brésil sont peu estimés. Le souverain du Pégu, & celui de Ceylan, gênent ce commerce: le premier reserve pour lui tous ceux qui pèsent au-delà de quatre carats: le second défend à ses sujets d'en faire commerce. Les petits rubis se vendent ensemble le carat à 20 écus d'Allemagne, ou environ. Un rubis d'un grain vaut depuis 12 jusqu'à 30 écus. Un rubis d'un carat, quand il est beau, en vaut 100.

3) Le Saphir est d'un bleu céleste. Celui du Pégu est le plus estimé. On en tire aussi des royaumes de Calicut & de Cananor. Le roi de Ceylan en a interdit la sortie. Cette pierre perd sa couleur dans le feu. On a le saphir tout à fait bleu, un qui est couleur d'eau, un autre verdâtre, & un quatrième blanchâtre. Il vaut, suivant qu'il est plus ou moins beau, la moitié de ce que valent les rubis.

ſantes, comme le verre de Ruſſie [a]) ou glace

4) La Topaſe, le véritable chryſolithe des anciens, eſt d'un jaune d'or. On en trouve aux Indes, en Ethiopie, en Arabie, au Pérou. Celle du Bréſil perd ſa couleur au feu, & y prend celle du rubis balai, ce qui a donné lieu à la fraude; on prétend même qu'il ne vient du Bréſil d'autres rubis, que ceux qu'on a ainſi imités. Tavernier parle d'une topaſe du Grand-Mogol, qui pèſe 157 $\frac{3}{4}$ carats. Celles de l'Europe ne ſauroient paſſer pour pierres fines, elle ſont trop tendres. Le prix des topaſes eſt ordinairement la moitié de celui des améthyſtes: celle d'un carat vaut deux écus.

5) L'Eméraude eſt verte: elle n'a pas à beaucoup près ni l'éclat ni la dureté du diamant vert. C'eſt la ſeule pierre qui ſoit verte ſans mélange de couleur: l'Aigue-Marine eſt verte & bleue, le Peridot vert & jaune. On ne connoît point d'éméraudes orientales, quoiqu'en ayent dit quelques auteurs. Aujourdhui on les tire de la vallée de Tunia, ou Tomana, près de la nouvelle Carthage, & des montagnes de Grenade & de Popayen: il en vient delà en quantité. Les émeraudes brutes ſe vendent au marc, à raiſon de la grandeur des pierres: cela peut aller depuis 1800 jusqu'à 2000 livres de France. Les émeraudes d'un carat, taillées & de belle couleur, valent quatre écus, celles de ſix carats 50 à 60 écus, celles de dix 300 écus, ou environ. On dit qu'il s'en trouve une au couvent des Bénédictins de Reichenau, en Suiſſe, qui a un pied de long ſur ſept pouces de large & trois d'épaiſſeur.

6) La Chryſolithe eſt verte, mêlée de jaune ou de couleur d'émeraude. Cette pierre perd ſa couleur au feu: lorsque ſon vert tire ſur le jaune, on l'appelle Chryſopras.

de Marie, & les talcs [h]): telles font encore

7) L'Amethyste est de couleur violette, ou d'un violet pourpré: c'est un crystal teint par une substance métallique. Cette pierre perd sa couleur au feu: celle d'un carat vaut quatre écus.

8) Le Grenat est d'un rouge foncé: lorsqu'il est parfait, le rubis ne l'emporte sur lui que par sa dureté. On en tire principalement des royaumes de Calicut, de Cananor, de Camboye, d'Ethiopie &c.

9) L'Hyacinthe a son nom de la fleur dont elle imite la couleur: on en compte quatre sortes. On s'en sert pour faire la confection d'Hyacinthe.

10) Le Béril est céladon: il y en a de plusieurs especes. Le Chrysobéril est plus pâle, le Chrysoprasin est verdâtre. Il y en a quantité à Camboye, à Martaban, au Pégu, & dans l'île de Ceylan.

g) Le verre de Russie, appelé glace de Marie, lorsqu'il est en petits morceaux, se trouve dans les parties septentrionales de l'Asie & de l'Amérique, en Suède, en Norvège, en Pologne, & surtout aux environs d'Archangel, & près du fleuve Wittim. Le meilleur verre de Russie est le plus clair: le verdâtre est le moins estimé. La grandeur des pieces en fait le prix, il n'y en a guère qui ayent $\frac{3}{4}$ d'aulne en quarré. Les morceaux depuis $\frac{3}{4}$ d'aulne jusqu'à une aulne en quarré sont vendus deux roubles la livre. Pour l'ordinaire ils n'ont qu'un quart d'aulne en quarré, & alors le pude, de trente deux livres & demi, se vend huit à dix roubles. En Siberie & dans les petites villes de Russie, ce verre sert aux fenêtres, aux lanternes, &c. On s'en sert aussi dans les vaisseaux, où il est d'un bon usage, parce qu'il ne se casse pas comme le verre ordinaire.

h) Le talc est une pierre luisante & squammeuse, qui se leve facilement en feuilles déliées & transparentes. On ne peut le décomposer au feu, & il n'y a point

les pierres de tuf [i]), (*lapis ollaris*) comme la ſerpentine, les amiantes, dont l'eſpece la plus remarquable eſt le lin incombuſtible [k]), & enfin les asbeſtes. IV. La quatrieme claſſe eſt compoſée de pierres ordinaires, qui ſont un melange de toutes les autres; communément cette eſpece eſt un compoſé de ſpats & de quartz, & tels ſont ces cailloux qu'on trouve ſur les champs, & dont on pave les rues.

§. XXXII.

Des Sels.

On connoît trois eſpeces de Sel: les ſels acides, les ſels alcalis, & les ſels neutres. Quant à ce qui regarde les ſels acides, la natu-

de diſſolvant qui le diviſe. Autrefois on n'en trouvoit qu'en Eſpagne, enſuite on en découvrit dans l'île de Chypre, en Arabie, & en Afrique; aujourd'hui on en trouve en pluſieurs endroits de l'Europe. Il ſert à couvrir des tableaux en miniature & en paſtel. On parle beaucoup de l'huile qu'on en peut tirer, & qui doit être une eſpece de fard; mais c'eſt une ſupercherie. Le talc rouge de Ruſſie eſt le meilleur pour les tableaux: celui de Veniſe, qui eſt blanc, réduit en poudre, eſt un Coſmétique.

i) La pierre ollaire ſe travaille au tour, & prend un fort beau poli.

k) L'amiante eſt compoſé de fils qui ſe détachent aiſement: c'eſt pour cela qu'on en peut faire un tiſſu, qui reſſemble à la toile, & que le feu blanchit. Les

re n'en produit point de purs ſous une forme ſenſible; le chymiſte les tire de quelques corps, il s'en évapore naturellement de quelques autres: tel eſt par exemple l'acide vitriolique, qui s'évapore de quelques eaux minérales, & celui qui s'éleve ſous la forme de vapeur dans plusieurs mines. Les corps dont on tire ces ſels ſont le nitre, le ſel commun, l'ambre jaune & l'ambre gris, les charbons de terre, le tartre, l'oſeille, &c. Les ſels alcalis [l]) ſont ou fixes ou volatils: on trouve l'un & l'autre dans quelques eaux minérales, & le dernier en particulier dans quelques pierres, comme dans le marbre noir, dans la ſerpentine, dans la pierre ollaire, &c. Les ſels neutres ſont un ſel compo-

Transactions de 1686 donnent la maniere de filer l'amiante: on en peut auſſi faire du papier, & il s'en eſt fait à Oxford: on peut l'employer encore à la place de meche dans les bougies & dans les chandelles. Sur les Pyrénées on en fait des cordons, des jarretieres, des ceintures, &c. Il paroît que les anciens ont connu l'amiante.

l) Il y a deux eſpeces de ſels alcalis, l'une de la nature du tartre, comme le tartre, les cendres gravelées, la potaſſe, presque tous les ſels lixiviels qu'on retire des plantes: l'autre de la nature de la baſe du ſel marin, comme le *Natrum*, le borax, le ſel de ſoude. La premiere eſpece tombe en défaillance à l'air, la ſeconde ne le fait pas: c'eſt pour cela qu'on ne peut ſe ſervir de la premiere que pour les ſavons liquides.

sé des deux autres; de tous ces sels le plus utile & le plus nécessaire est le sel commun m); il y en a trois especes; savoir I. le sel gemme n) qui est appelé sel fossile, lorsqu'on le tire de la terre tout mêlé de parties terrestres,

m) On ne connoît en Europe qu'un seul pays où l'on ne se serve pas de sel pour assaisonner les mets; c'est l'Islande. Si les habitans de cette île avoient des mines de sel, ou des fontaines salées, ou du bois pour tirer du sel des eaux de la mer, l'usage du sel y seroit certainement introduit. Il est peut-être étonnant qu'on n'y ait point cherché de ressource dans le froid, qui en congélant l'eau crystallise le sel. M. de Breust a fait en Norvege un établissement de ce genre, & il y a parfaitement réussi. Les anciens Germains tiroient leur sel d'une espece de fougère aquatique, comme font encore aujourdhui les habitans de l'Orénoque.

n) On trouve du sel fossile en Pologne: les mines de Wieliczka & de Bochnia, dans le Palatinat de Cracovie, en rendent annuellement au-delà de 600 mille quintaux. La Hongrie a quelques mines de sel: celle de Rhona-Szeck, dans le Comté de Maramaro, en fournit au delà de 200 mille quintaux: celle d'Eperies n'est pas moins abondante: mais comme ce sel est mêlé d'une quantité de particules hétérogenes, on est obligé de le purifier par la cuisson. La Transilvanie a des mines de sel près de Kolos, de Torda, & de Homorod: la Catalogne en a aux environs de Cordone; l'Angleterre près de Norwich dans le Comté de Chester; l'Autriche près de Gemund; le Tirol près de Halle; l'Archevêché de Saltzbourg près de Hallein. Il y en a aussi en Russie.

o) Il n'est pas aisé d'expliquer comment l'eau de la mer est salée. Il y a même des variétés à cet égard,

comme eſt preſque tout celui des mines de Pologne, & ſel de montagne, lorsqu'on le taille en gros morceaux ſemblables au cryſtal, comme eſt celui de Saltzbourg: II. le ſel marin *) qu'on tire des eaux de la mer: &

que les Naturaliſtes n'expliqueront jamais. Les eaux de la mer Baltique ſont moins ſalées que celles de la mer d'Allemagne, & celles de l'Océan le ſont plus que celles-ci. Quelques auteurs ont remarqué, qu'il y avoit des endroits dans la mer d'Allemagne où l'eau rendoit en ſel jusqu'à la ſeptieme partie de ſon poids, tandis que l'eau du golfe de Bothnie n'en donne pas la trente ou quarantieme partie. On prétend qu'en général vers l'Equateur l'eau de la mer ſe trouve plus ſalée que vers les Poles. Independamment de l'utilité qu'on retireroit dans les voyages ſur mer à deſſaler l'eau, on découvriroit peut-être, en y parvenant, la raiſon de ces variétés. J'ignore ſi la machine propoſée par M. Poiſſonier, & éprouvée en 1765, a eu tout le ſuccès déſiré: mais quand cette machine ne rendroit pas l'eau entièrement potable, elle devroit pourtant favoriſer la recherche & la découverte des raiſons de cette inégalité. C'eſt de l'eau de la mer épaiſſie & cryſtalliſée que ſe fait le ſel marin: celui qui n'a beſoin que des rayons du *ſoleil*, pour prendre ſa conſiſtence, eſt ce qu'on appelle ſel gris: celui à qui on la donne par le moyen du feu, eſt appelé ſel blanc. Pour ce qui regarde le ſel gris, il eſt aſſez aiſé de le faire. On choiſit un terrein bas, que la nature a rendu propre, par ſa ſituation, à recevoir les eaux de la mer au montant de la marée; on retient les eaux par des écluſes, & on laiſſe au ſoleil & au vent le ſoin de cryſtalliſer le ſel. Ce ſel gris, diſſous dans l'eau douce, & nettoyé avec du ſang de boeuf, ou quelque autre matiere propre à produire de

enfin III. le ſel de fontaine *) ou de puits ſalé, qu'on tire des eaux de fontaine ou de puits, par

l'écume, eſt du ſel raffiné après avoir été de nouveau cryſtalliſé. Le temps propre à la cryſtalliſation du ſel gris eſt depuis la mi-Mai jusqu'à la fin d'Aout. Dans les ſalines de l'Avranchin, dans la baſſe Normandie, on s'y prend autrement: quand la mer eſt calme, elle monte dans une baye qui s'étend le long de l'Avranchin, & d'une partie de la baſſe Bretagne; elle y entre avec un mouvement très-lent, & dépoſe ſur la plage une terre glaiſe, bleuâtre, fine, bien lavée, d'où naît un dépôt de limon, qu'on appelle *liſſes:* ce limon eſt plein de ſel; on le ramaſſe pour le tranſporter dans des foſſes où l'on fait entrer de l'eau de mer (ce limon tient auſſi lieu d'engrais): cette eau lave ce limon, & lui enleve ſon ſel: on conduit cette eau par des canaux dans des vaiſſeaux où elle s'évapore par le moyen du feu. En France il ne ſe fait guère de ſel blanc que ſur les côtes de Normandie: le ſel gris ſe fait le long des côtes de l'Océan, & ſur les bords de la Méditerranée. Pour faire juger de la quantité de ſel que les François font entrer dans le commerce, je remarquerai que la ſeule baye de Bourneuf a 20 mille ſalines, que chaque ſaline a cinquante aires ou eillettes, & que chaque eillette donne environ 700 livres de ſel: cela fait pour la ſeule baye de Bourneuf 700 millions de livres de ſel. C'eſt là un des revenus les plus conſidérables de la Couronne, & une branche de commerce inépuiſable. En Eſpagne la ſeule ſaline de Matta dans le royaume de Valence donne, dans les années abondantes, 1500 mille fanegues de ſel; comme la fanegue eſt évaluée à 150 livres, cela fait 225 millions de livres de ſel. Les Eſpagnols ont encore des ſalines importantes dans le royaume de Catalogne, dans celui de Valence, dans l'Andalouſie, & dans les îles de Majorque, d'Yvica, & de

le moyen du feu: ce ſel eſt le plus pur, mais le moins ſalant. Parmi les autres ſels neutres

Formentera. En Italie c'eſt dans le pays de Genes, dans l'île de Corſe, dans l'Etat Eccleſiaſtique, dans le royaume de Naples, & en Sicile qu'on en fabrique. Les Anglois tirent beaucoup de ſel des îles du Cap Verd, ſurtout de l'île de Mai, & de l'île de Sel. Les ſalines de Newcaſtel en fourniſſent beaucoup; les ſauniers tirent par jour 15 à 20 boiſſeaux, de 56 livres chacun, d'une chaudiere de 14 pieds de long, d'onze pieds & demi de large, & de 16 pouces de profondeur: elle contient 1305 gallons. On conſomme par tonneau de ſel, c'eſt à dire pour 40 boiſſeaux, trois chalderons de charbons de terre qui coûtent 16 ſchelings ſix ſous, & on donne 4 ſchelings aux ouvriers. Il faut trente tonneaux d'eau de mer pour donner un tonneau de ſel.

p) Le ſel des fontaines & des puits ſalés eſt celui dont on ſe ſert le plus en Allemagne. Les ſalines de la Franche-Comté & de la Lorraine, ainſi que celles du Duché de Magdebourg, qui ſeules pourroient ſuffire à l'Allemagne, ſont les plus fameuſes. On croit ce ſel plus ſain que le ſel foſſile & le ſel marin. La maniere d'extraire le ſel de l'eau des puits & fontaines ſalés eſt aſſez ſimple: l'eau eſt raſſemblée dans un réſervoir commun: on l'éleve par le moyen de pluſieurs pompes pour la faire tomber enſuite ſur de petits fagots d'épines, rangés les uns par deſſus les autres dans un bâtiment, qu'on appelle bâtiment de graduation: l'eau s'évapore en partie, & celle qui retombe dans le réſervoir placé au-deſſous des épines eſt par conſéquent plus chargée de ſel, parcequ'elle a moins d'eau. De ce dernier réſervoir l'eau ſalée paſſe dans les chaudieres. Pour juger de la quantité de ſel qui ſe trouve dans une eau quelconque, il ſuffit d'en peſer une pe-

on compte l'alkali artificiel de nitre, qui eſt un ſalpetre détonné, les ſels de plantes, les ſels alcalis tirés des cendres du marc de raiſins, &

x) En général on entend par Potaſſe un ſel alkali tiré des cendres de quelque végétal, & enſuite calciné. La plus commune eſt celle d'Allemagne, qu'on tire des cendres de bois, qui diſſoutes dans l'eau donnent, après l'évaporation, un ſel perlé. En Allemagne on ſe ſert du chêne, en Ruſſie du hêtre, & à ſon défaut de l'aulne; on ne deſtine à cet uſage que de vieux arbres, qu'on brûle ſur terre à feu lent. En Angleterre on brûle la fougere, & presque toutes ſortes de bois pour en tirer de la potaſſe; dans les provinces ſeptentrionales de ce royaume on ſeche les plantes marines, qu'on brûle enſuite. La potaſſe fait un objet de commerce fort important pour la Ruſſie, c'eſt un revenu de la Couronne; & l'Angleterre en tire delà au moins pour un million & demi d'écus d'Allemagne. Cela a cependant diminué conſidérablement depuis la découverte de Mr. Stephans, qui dans un ouvrage anglois, publié en 1755, a montré la manière de faire en Amérique de la potaſſe, entièrement ſemblable à celle qui ſe fait en Ruſſie, & qui outre cela a l'avantage de ne pas manger le linge: auſſi le Parlement lui a-t-il accordé une gratification de trois-mille livres ſterl. La maniere de faire la potaſſe, donnée ſous le nom de l'Amiral Waarens, eſt une ſupercherie. La védaſſe eſt un ſel ſemblable à la potaſſe, mais tiré des cendres du ſaule. Ces ſels, qu'on retire après l'évaporation, ſont calcinés dans de grands fourneaux: & les cendres qui reſtent au fond du tonneau, pendant que l'eau en tire les ſels, peuvent ſervir d'engrais. L'uſage de la potaſſe eſt pour les ſavonneries, les verreries, la blanchiſſerie des toiles & du linge, pour l'émail de la faïence, & pour la teinture. Il faut ſavoir que la potaſſe de Ruſſie étant remplie

des côtes de tabac, la potaſſe x), la ſoude y), & le ſel alkali artificiel de tartre, qui eſt le plus fort de tous.

de beaucoup d'impuretés, ne peut ſervir aux fines teintures.

y) La ſoude eſt premierement une plante, appelée auſſi *Kali;* il y en a de deux eſpeces. La grande eſpece eſt ou cultivée ou ſauvage; on en ſeme aux environs de Montpellier; la petite eſpece ne croît pas à la même hauteur. L'une & l'autre croiſſent au bord de la mer. Cette plante après avoir été coupée & ſechée comme le foin, jettée enſuite dans de grands trous faits en terre, eſt réduite en cendres. Au bout de quelque tems ces cendres deviennent pierreuſes, & forment ce qu'on appelle encore ſoude, ou ſel de ſoude. Ce ſel n'a pas beſoin, comme la potaſſe, d'être retiré par le moyen d'une leſſive, c'eſt le ſeul ouvrage de la calcination. Il ſert également dans les verreries, dans les ſavonneries, dans les blanchiſſeries, aux teintures, à la médecine même, qui l'employe extérieurement & intérieurement. On tire encore de la ſoude d'une autre eſpece de *fucus*, nommé Varech ou Gouemon, d'où lui eſt venu le nom de ſoude de Varech, fort connue ſur les côtes de Bretagne. La ſoude d'Eſpagne eſt la plus eſtimée: elle nous vient dans des paniers de roſeau: on en connoît de trois eſpeces, celle qu'on appelle de barille, celle qu'on nomme de bourdine, & enfin celle qui porte le nom de *Agna-azul*, & qui ſe prépare aux environs d'Alicante. La plus grande partie de la ſoude d'Eſpagne ſe fait dans les royaumes de Murcie & de Grenade: année commune il ſort d'Alicante plus de 42 mille quintaux de ſoude de barille, & de 8 mille quintaux de ſoude de bourdine. La barille ſe ſeme en Mai ſur les terres qui ont porté de l'orge, & s'arrache, avec la racine, en Septembre.

gayat [d]): II. l'ambre jaune [e]) & l'ambre gris [f]); III. & enfin le foufre proprement dit avec fes efpeces [g]).

deftiné au feu de cuifines & à tous les ouvrages métalliques, 2) le *Scotch-Coal*, charbon d'Ecoffe, dont les gens aifés fe fervent pour chauffer leurs appartemens, 3) le *The-Culm*, charbon fort leger, dont on fe fert dans le pays de Cornouailles pour la fonte des métaux. Il y a encore le *Kennel* ou *Candle-Coal* qu'on employe comme pierre à marquer, qu'on travaille au tour, & qui prend un beau poli. J'ai fouvent vû des amateurs de curiofités naturelles fe perfuader, que tous les charbons de terre des Anglois reffembloient au *Candle-Coal*, dont on trouve plufieurs morceaux dans les cabinets des curieux. Les mines les plus riches font aux environs de Newcaftle, dans le comté de Northumberland, & près de Whitehaven dans celui de Cumberland. Il y en a auffi aux environs de Londres, qu'on n'exploite pas pour faire valoir celles de Newcaftle, & entretenir par là un grand nombre de mariniers. La feule ville de Londres confomme par an 600 mille chaldons, (218oo mille boiffeaux) de charbons, qui viennent de-là: ce commerce entretient 1500 barques, de 100 à 200 tonneaux, & trente mille perfonnes. Les falines de Sheves, près de Newcaftle, en confomment beaucoup: l'Ecoffe, l'Irlande, la France, la Flandre, & la Hollande, quoique tous ces pays en ayent auffi, en enlevent une grande quantité, Le Comté de Hainaut & le pays de Liège, le Comté de la Marck, le Duché de Magdebourg, la Misnie, la Heffe, &c. en ont également. Le charbon de bois foffile repand, quand il brûle, une odeur bien dèfagréable: mais il brûle bien & longtems.

d) Le Gagat ou Gayat eft un afphalte durci, qui prend un beau poli. Dans le Wurtemberg on en fait différens uftenfiles.

§. XXXV.

Des Métaux imparfaits.

Par demi-métaux, ou métaux imparfaits,

e) L'ambre jaune eſt ou tranſparent ou opaque: le premier peut ſervir à faire des verres de microſcope, des miroirs ardens, & des prismes: l'autre eſt ou citronné, & c'eſt le plus beau, ou blanchâtre, ou roux. On a le ſecret de le colorer. Jusqu'à preſent on ne connoît encore ni ſa nature ni ſa formation. On a dit que c'étoit une concrétion de l'urine du Lynx, ou bien une concrétion des larmes de quelques oiſeaux, la gomme d'une eſpece de ſapin, un bitume, & qui ſait combien d'autres opinions ridicules on n'a point eues ſur la formation de l'ambre? On en trouve en Italie, en Provence, ſur les côtés de Marſeille, en Sicile, en Pologne, en Sileſie, en Suède, en Dannemarc, mais ſurtout en Pruſſe le long de la Baltique. On le pêche avec des filets à ſoixante ou quatre-vingt pieds de profondeur; & il eſt à remarquer, que la pêche eſt abondante après un vent du Nord, qui a duré quelque tems: on en trouve auſſi en fouillant dans le ſable le long du rivage, c'eſt ainſi que cela ſe pratique en Suède & en Pruſſe. On en fait des colliers, des bracelets, des boîtes, & d'autres menus ouvrages: on l'employe à la compoſition d'un vernis. Les Hollandois vendent ſouvent pour de l'ambre jaune uue réſine végétale, appelée Gomme de Loock, qui vient de l'Amérique: on contrefait encore l'ambre jaune avec du coton & de la térébenthine, avec des jaunes d'oeuf & de la gomme arabique, & avec de la gomme de Copal.

f) Il y a trois eſpeces d'ambre gris, il y en a de cendré, de blanchâtre, & de noirâtre ou de noir. La premiere eſt la meilleure: elle ſe tire ordinairement de Madagaſcar. On en trouve le long des côtes des îles Moluques, ſur les côtes d'Afrique depuis Mozambique

on entend ces corps fossiles, qui sont plutôt cassans que malléables, que le feu met en

jusqu'à la Mer-Rouge, sur les côtes de l'île Saint-Maurice, de Madagascar, des îles Maldives, des îles Bermudes, de la Jamaique, de la Caroline, de la Floride, sur les rades de Tabago, de la Barbade, &c. La plus grande consommation s'en fait en Perse, dans l'Arabie, au Mogol, à la Chine, au Japon, au Tunquin: le principal usage qu'on en fait, est pour le parfum, il entre aussi dans quelques médicamens; il en entre dans quelques liqueurs, quelquefois dans le chocolat, &c. Il est bien rare d'en trouver de pur: le meilleur est gâté par le mélange de la civette ou du musc. Il y a cependant des gens qui prétendent que sans ce mélange il ne seroit pas supportable. On ne connoît pas mieux l'origine de l'ambre gris, qu'on ne connoît celle de l'ambre jaune: on a cru que c'étoit l'excrément de quelques oiseaux, ou du crocodile, ou de la baleine: d'autres ont dit que c'étoit la gomme d'une espece de sapin, d'autres un champignon marin, ou bien une production végétale des racines d'un arbre, enfin des rayons de cire & de miel déposés par une espece de mouches dans le creux des rochers. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que l'ambre gris n'est autre chose qu'un bitume, qui sort des terres, & qui par sa légéreté surnage, jusqu'à ce que les vagues l'ayent jetté vers les côtes.

g) Le soufre qn'on trouve pur, est appelé soufre vierge lorsqu'il est bien jaune & transparent, & pierre de soufre lorsqu'il est opaque & différemment coloré. On en retire de quelques eaux minérales; les volcans en jettent; quelques corps, qui en sont imprégnés, tels que certaines terres, les Quis ou Pyrites, & certains métaux, en sont dépouillés par le feu.

fusion, & dont une partie s'évapore par l'action du feu. Tels sont le vif argent [b]),

b) Le vif argent est un métal liquide: on le trouve dans la terre ou dans sa propre mine, ou dans la mine de quelque autre métal. Le premier est appelé vif-argent vierge, & il est de deux especes; il y en a qui s'échappe tout pur à travers les fentes de quelques rochers; l'autre n'est séparé de sa mine qu'après plusieurs lotions; le second est appellé vif-argent commun, on ne peut le tirer de la mine que par l'ignition. On casse cette mine, on la lave, on la met dans de grandes cornues, où la violence du feu le fait monter. Il est étonnant que les chymistes se soient imaginés que le mercure étoit la base de tous les métaux, tandis qu'on tire des mines cinquante-fois plus d'or que de vif-argent. On en trouve près d'Ydria, entre la Carinthie & le Comté de Goerz, (cette mine rendit, en 1663, deux-cens-cinquante-cinq-milie-neuf-cens-quatre-vingt & une livres de mercure, & en 1752 elle en rendit 300 mille) dans la Misnie, dans le pays de Hesse, en Boheme, en Hongrie dans les Comtés de Soli & de Gomore, en Transilvanie près de Zlatna, en Espagne, dans le Duché de Toscane près de Civigliani, à la Chine, & au Pérou. J'ajouterai ici qu'en Pologne il y a deux endroits qui donnent du mercure vierge, l'un près de la montagne de Zimnawoda, à six miles de Cracovie, & l'autre près des montagnes de Bialegrod dans le Palatinat de Russie. Le Cinnabre n'est que du mercure mêlé avec une septieme ou huitieme partie de soufre: on l'appelle naturel, lorsque la nature même a fait ce mélange, & factice lorsque c'est à l'art qu'on le doit. En France il s'en trouve une mine entre Saint-Lo & Carentan en Normandie: en Espagne on en trouve des mines plus abondantes: mais

l'arſenic [i]), le cobalt [k]); l'antimoine [l]), le bismuth

les plus renommées ſont en Hongrie. Un bon cinnabre donne par livre 14 onces de vif-argent. On fait du cinnabre bleu en ajoutant au cinnabre du ſel amoniac. Le mercure ſert à guérir de cruelles maladies. Les orfevres les fourbiſſeurs & les doreurs l'employent, les miroitiers en font un amalgame avec du plomb, ou de l'étain, ou du bismuth, pour les couches des glaces & des miroirs. Du cinnabre on fait des pillules qu'on donne aux chevaux dans quelques maladies; les peintres en font un rouge qui ſeche difficilement: il entre auſſi dans la compoſition de la cire à cacheter. La meilleure marchandiſe que ceux de l'Europe, qui font le commerce de contrebande avec l'Amérique eſpagnole, puiſſent porter aux Espagnols, c'eſt du vif-argent; on donne, poids pour poids, argent pour mercure, or une livre de mercure ne vaut guère que deux florins d'Allemagne, & il faut 16 pieces de huit, c'eſt à dire 32 florins, pour faire une livre d'argent dans les colonies eſpagnoles de l'Amérique.

i) L'Arſenic eſt un demi-métal ſolide, & fort caſſant. On le trouve ou pur, ou mêlé avec d'autres matières. Pur il paroît quelquefois ſous la forme de vapeur, quelquefois comme une farine blanche, rarement ſous la forme de criſtal. Mêlé avec d'autres matieres il eſt de différentes couleurs; l'arſenic rouge, comme celui qui eſt jaune, participe du ſoufre, le noir du bitume; l'arſenic d'un jaune; verdâtre, ou rougeâtre, participe non-ſeulement du ſoufre, mais encore de quelque autre matiere, & on l'appelle alors orpiment. Les Orientaux ſe ſervent de l'orpiment, qu'ils mêlent avec de la chaux & de l'huile de lavande, pour enlever le poil: ils appellent ce dépilatoire *Rusma*, ou *Lusma*.

bismuth **) & le zinc *). Il eſt bon de re-

k) Le Cobalt eſt de différente eſpece: il y en a de fort dur, il y en a de friable, il y en a qui reſſemble à une terre; ordinairement il renferme beaucoup d'arſenic. Celui qu'on tire des mines de Schneeberg, en Miſnie, paſſe pour le meilleur: il eſt pour la Saxe d'un revenu bien plus conſidérable que les mines d'argent qu'on y exploite. Il n'y a point de minéral plus commun que celui-ci; point de mines presque où l'on n'en trouve; mais il n'eſt pas par-tout d'une égale bonté. On en tire cette couleur bleue, appelée ſimplement bleu, & voici la maniere dont cela ſe fait en Saxe. D'abord on grille le Cobalt pour faire évaporer l'arſenic, qui s'y trouve incorporé; on le caſſe enſuite pour le calciner plus aiſément; après cela on le porte au moulin, où on le pulvériſe. Cette poudre, mêlée avec deux ou trois fois autant de cailloux pulveriſés, forme une pâte dont on remplit des tonneaux: cette matiere durcie eſt ce qu'on appelle ſafre, ou ſaflor. Quelquefois auſſi on ne mêle point de poudre de cailloux au cobalt pulveriſé, on ſe contente de le mouiller, & de le laiſſer ainſi ſe durcir. L'émail des peintres, (Smalte en allemand) differe du ſafre, en ce qu'on ajoute de la potaſſe au mélange de cobalt & de cailloux pulveriſés, on fait une pâte de ce mélange, après qu'elle s'eſt durcie on la fait fondre: le verre qui en provient eſt porté au moulin, où on le réduit en poudre, qu'on lave pour la dégager de toute impureté, & qu'on pulvériſe de nouveau pour faire ce bleu, ou cet émail, que les peintres en porcelaine employent; on s'en ſert auſſi à bleuir l'empois. La Saxe débite une grande quantité de bleu & de ſaflor: il y eſt défendu d'exporter le cobalt cru, qui doit être remis aux fabriques du pays, où on le prend à un certain prix. On a fait, à cet égard, de très-bons arrangements: les

marquer que par mine *) on entend non-feulement ces chambres & ces galeries creufées fous terre, pour y chercher les métaux, mais encore un corps foffile dans le quel fe trouve en abondance un métal quelconque.

entrepreneurs n'ofent pas en travailler au de là de 6000 quintaux par an. Les Hollandois achetent beaucoup de ce bleu ; ils lui donnent une nouvelle préparation : celui qu'ils revendent eft plus pâle ; foit qu'ils y mêlent de la craie ; foit, comme il eft plus vraifemblable, que réduit à une poudre plus fine, il paroiffe moins foncé. — Les Chinois & les Japonois ont auffi des mines où il fe trouve du cobalt: mais il y a apparence que ces mines font épuifées, ou bien le cobalt eft d'une qualité inférieure, ou ils le préparent mal ; car le bleu de leur porcelaine moderne n'eft plus auffi beau que celui de la porcelaine ancienne.

f) L'antimoine paroît fous différentes formes & avec différentes couleurs : il fert furtout à rendre à l'or fa couleur, & à le dégager de fes impuretés ; c'eft le feul métal auquel l'or ne s'attache jamais. On fait, de l'antimoine & du régule d'antimoine, des gobelets purgatifs, c'eft à dire qui purgent & qui font vomir ceux qui boivent dans ces gobelets. Bafile Valentin, Moine, & le premier qui porta dans le médecine l'ufage des remedes chymiques, fut fuivi par Paracelfe & Van-Helmont ; il s'étoit apperçu que l'antimoine engraiffoit les cochons, il voulut s'en fervir pour rétablir le vifage maigre & plombé des moines ; mais l'epreuve ne fut pas heureufe, une bonne partie des moines en moururent, & c'eft fans doute à ce malheur qu'il faut attribuer le nom que ce demi-métal porte.

§. XXXVI.

Des Métaux.

Les métaux proprement dits, ou les métaux parfaits, font des corps fossiles, plus ou moins malléables, & que le feu réduit en fu-

m) Le Bismuth se trouve quelquefois pur, le plus souvent il est mêlé avec du cobalt & de l'arsenic, ou avec du soufre: on en découvre aussi dans quelques pierres sablonneuses. Dissous dans l'eau forte, & précipité par le moyen de l'eau commune, on en tire le blanc d'Espagne, ou le blanc de perles, dont on se sert comme d'un fard.

n) Le *Zinc* est de tous les demi-métaux le moins cassant. Il nous en vient beaucoup des Indes Orientales: celui de Goslar contient quelque peu de plomb: celui d'Angleterre paroît n'être que du zinc oriental *dépuré*. En France on prépare aux environs d'Aix un *Zinc* artificiel avec de la calamine & du charbon. Son grand usage est pour les métaux composés.

o) L'exploitation des mines n'est point encore un art bien sûr: les veines sont ordinairement découvertes par hasard, les puits creusés à l'aventure, le niveau pris au coup d'oeil; les coupures transversales & autres épreuves coûtent beaucoup, & rebutent enfin les propriétaires, qui s'en prennent à la terre: aussi n'y a-t-il guères d'entreprise qui ait moins de crédit que celle des mines. Cependant c'est un objet qu'il ne faut point négliger, & qui sera toujours d'une très grande utilité, si l'on ne veut pas envisager ces entreprises comme un revenu assuré: le desir de jouir trop tôt & les espérances de jouir longtems gâtent beaucoup de choses. En général le travail des mines consiste dans le triage, dans la séparation des substances nuisibles, & dans l'addition des matières convenables, qu'on appelle fondants. L'art d'ex-

sion. On en compte six; I. le fer, *p*) qui est de tous le plus dur, le plus utile, & le plus commun. Tous les pays de l'Europe en ont, & quelques-uns en ont en si grande abondan-

ploiter les mines, celui de travailler le minerai pour en retirer le métal par la fusion, & celui des forges ont été bien perfectionnés dans le siecle passé. C'est à un Evêque de Bamberg qu'on doit l'utile invention des soufflets de bois, introduite au *Hartz* en 1620, & c'est à un Suisse qu'on doit les trompes ou soufflets à chute d'eau.

p) On a cru longtems que l'Amérique n'avoit point de fer, mais on s'est assuré du contraire: elle en a en aussi grande abondance que toutes les autres parties du monde. Une autre erreur, dont on est revenu, est l'idée où l'on a été qu'il n'y avoit point de fer natif: aujourdhui il est hors de doute qu'il s'en trouve, quoiqu'en très petite quantité. J'en ai vu un morceau entre les mains du célèbre Mr. Marggraf, & Mr. Rouelle en a reçu un morceau tiré des environs de la riviere du Sénégal: on en a forgé des barres sans préparation préliminaire. La mine de fer est ce corps minéral dont on tire le fer par différentes opérations: il y en a plusieurs espèces. On distingue la mine crystallisée, la mine blanche, celle qui est noirâtre, la grisâtre, ou bleuâtre, la mine spéculaire, la mine sanguine, l'aimant, le sable, & le limon tenant fer. Il y a cela de particulier au limon de la mer, qu'après avoir été enlevé on en retrouve d'autre au bout de quelques années, contenant à peu près la même quantité de fer. Il faut ajouter à ces mines les ochres qui ont du fer, mais d'une qualité médiocre. Ces mines ne sont pas les seules matieres qui en contiennent: on en trouve dans différens corps: beaucoup de pierres précieuses doivent au fer leur couleur, tels sont les rubis, les amethystes, la

ce, qu'il fait leur principal revenu, comme la Suède, le Comté de Namur, le Luxembourg, &c. Jusqu'à present la Suède a fourni le meilleur, & en a exporté le plus. L'acier [1]) est un fer

cornaline, &c. presque toutes les pierres & les terres colorées sont ferrugineuses. On trouve encore du fer dans l'éméril, dans la manganese, dans les mines arsénicales, dans la calamine, dans la pierre d'aigle, & dans l'argile de potier: il y en a dans un grand nompre d'eaux minérales: il se trouve incorporé à d'autres métaux, surtout au cuivre, & on en découvre toujours dans les mines d'or: on en a découvert dans les plantes, & même dans le corps humain; Mr. Menghini a trouvé, après plusieurs expériences, que le sang d'un adulte (qui en a ordinairement 25 livres,) en contenoit 70 scrupules. Le fer de Suede est estimé; il est à bon prix: on en exporte par an au moins 300 mille Schipfonds (de 320 livres de Suède). La Norvège vend son fer plus cher, elle en exporte annuellement pour trois à quatre-cens-mille écus d'Allemagne. Le fer de Russie se tire de Sibérie, on en exporte environ 300 mille Pudes; c'est à dire près de dix millions de livres.

q) Le fer qui vient de la premiere fonte de la mine est appelé fer de gueuse; il est alors encore imprégné d'une quantité de parties hétérogenes, ce qui paroît parcequ'il se casse fort aisément: on en fait des plaques de cheminée, des chaudières, &c. qu'on moule en terre ou en sable. Pour lui donner un certain degré de ductilité, il faut le faire fondre à plusieurs reprises, & ensuite le frapper à grands coups de marteau; c'est ce qu'on appelle affiner, & alors c'est ou du fer forgé ou de l'acier. L'acier, quand il est bien trempé, (à quoi l'on ne parvient qu'à force de tâtonner) est de tous les métaux le plus dur, c'est pourquoi on en fait un grand

purifié ou affiné: le fer blanc r) eſt un fer cou-

uſage pour les outils & les inſtrumens tranchans de toute eſpece. Les Acieries de Dalécarlie, où l'on employe la mine de marais & celles de Quvarnbeka en Suède, celle de Dambach à ſept lieues de Strasbourg, découverte par Mr. Makaud de Hircheim, celle de Saltzbourg dont l'acier eſt excellent, celles de la Carinthie, du Piemont, du Tirol, de la Stirie, donnent de l'acier naturel. L'acier artificiel ſe fait presque partout où il y a du fer. On coule en plaques minces, & non en gueuſes, celui qu'on veut changer en acier: l'acier artificiel a ce désavantage que remis au feu il perd ſa qualité d'acier, ce que ne fait pas l'acier naturel. On a cru autrefois que c'étoit un fer entièrement pur, mais des expériences très ſoigneuſement faites ont prouvé, que c'étoit un métal qui tenoit le milieu entre le fer de fonte & le fer forgé; il eſt moins dépouillé que le ſecond des parties hétérogenes, mais il l'eſt plus que le premier. L'acier naturel eſt donc celui où l'art n'a eu d'autre part que de détruire, par le feu, l'excès des parties ſalines & ſulfureuſes, dont le fer de fonte eſt trop chargé; & l'acier artificiel eſt celui où l'art a donné à du fer une quantité de matieres étrangeres qui lui manquoient pour être acier, c'eſt du fer forgé converti en acier. Il y a deux eſpeces de mines de fer: l'une contient un ſoufre peu adhérent, qui s'exhale & s'échappe aiſément au feu, en ſorte que la matiere métallique, dégagée aiſément de ſes ſoufres & de ſes ſels, reſte telle qu'elle doit être pour être du fer forgé; l'autre mine contient un ſoufre fixe, qu'on ne détache qu'avec peine, il faudroit bien du tems pour le réduire à l'état de fer forgé; c'eſt de l'acier. Pour convertir en acier le fer forgé, on l'enferme avec des matieres ſulfureuſes & ſalines dans un creuſet bien ſcellé, qu'on expoſe, pendant plusieurs jours, à un feu continuel: ces matières ſont du vieux

vert d'étain: l'aimant eſt un fer minéraliſé.*)

cuir, des cornes d'animaux, de la ſuie, des cendres, du ſel marin: les experts font un ſecret de tout cela. En Suède on fait rougir la premiere fonte d'acier naturel, puis on la forge, & enſuite on la fait fondre une ſeconde fois: en Alſace on ſupprime cette ſeconde fonte. Pour fabriquer un cent peſant d'acier, ou ſelon la façon de compter en Suède, pour huit grandes livres, ou 160 petites, il faut 30 tonneaux de charbon. De 26 livres de fonte on retire 13 à 14 livres d'acier. Les acieries de Suède fabriquent trois eſpeces d'acier: celui qui eſt en baril, celui dont on fait les lames d'épée, qu'on trempe quatre fois, & l'acier parfait, qui eſt travaillé & trempé huit fois. En général l'acier d'Allemagne eſt le meilleur: les Anglois employent ſurtont celui de Stirie dans ces beaux ouvrages en acier, qu'on recherche partout.

r) Pour faire du fer blanc il faut avoir du fer doux, qui ſe forge bien à froid. On le réduit enſuite en plaques, & après l'avoir chauffé & battu à pluſieurs repriſes, & trempé autant de fois dans l'eau ſure, on le frotte avec une éponge imbibée de colle, on le ſaupoudre de ſel ammoniac, ou de ſel de tartre bien pulvériſé, & enfin on le plonge une demi-minute dans une chaudiere remplie d'étain fondu. Cette plaque, qu'on travaille ainſi, avant qu'elle ſoit couverte d'étain, eſt appelée tole: l'eau ſure eſt un eau où l'on a fait fermenter de la farine de ſeigle. Les ouvriers qui font le fer blanc font un grand myſtère de ce qu'ils ajoutent à l'étain dont ils ſe ſervent; on a pourtant lieu de croire que c'eſt du cuivre.

s) On trouve l'aimant dans les mines de fer, ſurtout dans celles de Suède & de Norwege. Comme c'eſt un corps tenant fer, on en peut retirer de la même maniere qu'on en retire de toute autre mine de fer. L'aimant attire le fer, il a deux points qu'on appelle ſes poles, & qui ſe tournent toujours l'un vers le Nord, & l'autre

II. Le cuivre *t*) a une grande ductilité: l'Eu-

vers le Midi. On a remarqué que la force attractive n'est pas dans l'aimant en raison de sa grandeur: cette force s'étend ordinairement depuis une livre jusqu'à huit: rarement en trouve-t-on qui attirent & soutiennent un corps d'un plus grand poids. L'aimant communique sa vertu au fer, & c'est ainsi que nous avons eu des aiguilles aimantées, par le moyen desquelles on a fait des boussoles, qui indiquent aux voyageurs le Nord & le Midi des lieux où ils se trouvent: la ligne qui traverse les deux poles de cette aiguille n'est pas exactement la méridienne du lieu, c'est ce qu'on appelle la déclinaison de l'aiguille, qui n'est pas la même par tout: aujourd'hui elle décline vers l'occident. Elle a encore un mouvement qui l'écarte de la ligne horizontale, c'est ce qu'on appelle son inclinaison. Dans l'hémisphere septentrional le pole septentrional de l'aiguille se baisse, dans l'hémisphere méridional c'est le pole méridional. Enfin on a des aimants artificiels, qui ne sont que des masses de fer ou d'acier, auxquels on a donné, sans le secours d'un aimant, toutes les propriétés qu'on y remarque.

t) Le cuivre natif est celui qui se trouve pur, degagé de matieres étrangeres, & attaché à des pierres, le plus souvent à l'ardoise. Il n'est pourtant pas aussi pur que le cuivre de rosette. Une autre espece de cuivre natif, est celui qui a été précipité, ou naturellement ou par art, de quelques sources vitrioliques: il est fort pur. Ces sources vitrioliques changent le fer en cuivre, ou plutôt dissolvent le fer & précipitent des particules de cuivre à la place de celles de fer, car lorsqu'on y trempe une barre de fer on trouve au bout de trois semaines une barre de cuivre, qui se réduit en poudre si on l'y laisse trop longtems: il y a deux de ces sources en Hongrie, l'une à Herengrond, l'autre à

rope en a beaucoup; celui du Japon paſſe pour

Schmoelnitz. Il y en a une à Oeſterdalen dans la Norvege, une dans le Comté de Wicklow en Irlande, une à Falkenau en Boheme, une à Grosmehre dans la Luſace, & une à Altenbourg dans la Saxe Electorale. Quant à la mine de cuivre, il s'en trouve partout, l'Allemagne & la Suède en ont le plus. En Allemagne le Hartz & les provinces voiſines du Hartz, la Miſnie, le Comté de Mansfeld, la Boheme, la principauté de Henneberg, l'Archevêché de Saltzbourg, la Bavière, le Wurtemberg, le pays de Treves, la Heſſe en ont beaucoup. En France il y a des mines de cuivre à Amiens, à Abbeville, à Rheims, à Troies, à Beauvais, &c. En Angleterre il s'en trouve dans les Comtés de Sommerſet & de Cumberland: dans la Norvege il y a les mines de la province de Nordenfiels: en Suède les mines de Talun ſont conſidérables: elles ont donné depuis 1743 jusqu'en 1747 vingt deux mille huit-cens-ſoixante-dix-neuf ſchipfonds de cuivre. L'Italie a des mines de cuivre dans les Duchés de Parme & de Plaiſance, aux environs de Breſcia, en Toſcane & en Sicile. Enfin la Hongrie a celles de Libeth, de Neudorf, de Schwedler; de Dobſchau & de Roſenau. On tire de ces mines du cuivre, que l'art doit encore dépouiller des matieres étrangeres qui y ſont incorporées. Nous avons déjà dit que ces maſſes tenant métal s'appellent auſſi mines: il y en a de différentes eſpeces. Nous en remarquerons ici quelques-unes d'après Wallerius: le vert de montagne, ou la chryſocolle verte: la mine de cuivre verte de la Chine, fort eſtimée par les curieux, eſt de cette eſpece; 2) le bleu de montagne, ou la chryſocolle bleue, dont le lapis lazuli eſt une eſpece; 3) la mine de cuivre vitreuſe; 4) la mine de cuivre griſe; 5) la mine de cuivre hépatique; 6) la mine de cuivre blanche; 7) la mine de cuivre jaune; 8) la mine

le meilleur, il eſt le plus peſant; III. le

de cuivre terreuſe: outre ces mines il ſe trouve encore des parties cuivreuſes dans la mine de quelques autres métaux. Il n'y a point de métal plus difficile à traiter que le cuivre, à cauſe de la quantité de matieres étrangeres, qui ſe trouvent dans ſa mine. Quand il s'agit de l'en tirer, on commence par le triage, c'eſt à dire par ſéparer les morceaux purement pierreux des morceaux tenans métal: on grille enſuite ces morceaux briſés, afin de les dépouiller des parties arſénicales & ſulfureuſes: ce qui pourtant n'eſt pas toujours néceſſaire. Après le grillage on fait fondre ces morceaux métalliques, qui réduits en eſpeces de plaques ſont appelés mattes, ou pierres de cuivre. Ces mattes, calcinées, & fondues de nouveau à pluſieurs repriſes, s'épurent, & donnent enfin le cuivre noir. A ces opérations ſuccede le raffinage du cuivre, c'eſt à dire le travail par lequel on fait paſſer le cuivre de l'état de cuivre noir à celui de cuivre de roſette; il ne s'agit ici que d'achever de le dépouiller du ſoufre qui lui reſte. On a des mines qui tiennent cuivre & argent, & d'autres qui tiennent cuivre, argent & plomb: la ſéparation de ces métaux eſt aſſez aiſée. Le cuivre, expoſé longtems au feu de réverbere, ſe change en chaux métallique, c'eſt ce qu'on appelle *æs uſtum*, ſafran de Vénus, écaille de cuivre. Cette chaux eſt propre à colorer en vert les verres & les émaux, à peindre ſur la fayence & ſur la porcelaine. Le verd de gris eſt une préparation de cuivre, macéré dans un acide. Le plus beau cuivre eſt celui du Japon: il en vient de la Chine une eſpece appelée Tintenaque, qui eſt fort rare & fort eſtimée. Quant au prix, les cent livres de cuivre du Japon & de Suède valent à Amſterdam ordinairement 70 florins de Hollande; celui de Norvege n'en vaut que 68, & quelquefois moins: il s'agit ici de cuivre de roſette, le cuivre

plomb *) est le plus moû de tous les métaux,

noir ne vaut que le tiers. On prétend que les Romains & les Grecs possédoient le secret de donner au cuivre la trempe de l'acier: on le dit aussi des Américains. M. Godin envoya en France, en 1727, une vieille hache de cuivre, que le Comte de Caylus trouva aussi dure que l'acier.

*) Le plomb est le plus vil de tous les métaux, il est mou, pésant, livide; il noircit les mains, & rend un son fort obscur. Il se fond au feu, n'y rougit point, mais se change en verre ou se dissipe en fumée. On trouve du plomb natif ou vierge, qui est ou en grains ou en morceaux: celui qui est en mine est de six especes différentes. Selon Wallerius, il y a 1) la Galene, ou mine de plomb en cubes, 2) la mine de plomb sulfureuse & arsénicale, 3) la mine de plomb blanche spatique, 4) la mine de plomb de verre, 5) la galene de plomb minéralisée, 6) & la mine de plomb terreuse. Il faut remarquer que l'on ne trouve que très-rarement le plomb minéralisé avec d'autres métaux. On purifie le plomb dans la fusion en l'écumant avant qu'il soit refroidi, ou en y jettant du suif, ou d'autres graisses. Les moules où on le reçoit ont la forme de saumons ou de navettes. La chaux de plomb est du plomb réduit par le feu en poudre grise: le *plumbum ustum* est une chaux de plomb imprégnée de soufre; le massicot est la chaux de plomb qui a pris, au moyen du feu, une couleur jaune: le *minium* ou le vermillon est la même matiere qu'un plus grand feu a rougie: la litharge est un plomb à moitié vitrifié qui a surnagé dans la fonte de la mine d'argent. Lorsqu'elle est blanche on l'appelle litharge d'argent, & litharge d'or lorsqu'elle est jaune. La cerusé est du plomb dissous dans du vinaigre. On s'en sert pour blanchir la peau: mais elle la noircit & la ride au bout d'un certain tems. Celle de Venise est la meilleure

il se fond le plus aisément; l'Angleterre fournit le meilleur. IV. L'étain *) est le plus léger

& la plus chere: celle d'Angleterre & de Hollande est mêlée avec de la craie, il faut la laisser aux peintres. Le plomb est d'un grand usage; il sert à la fonte & à l'affinage de l'or, de l'argent & du cuivre: on l'emploie dans les bâtimens, pour les canaux de fontaines, à des ornemens d'architecture, on en fait des statues: les vitriers, les bimblotiers, les potiers d'étain & de terre, les chauderonniers en font une grande consommation: la chasse & la guerre en consomment aussi beaucoup. Il y a quelques mines de plomb en Allemagne & en Pologne: dans la basse Autriche il y en a une près de S. Annaberg, dont le minerai donne au quintal 48 livres de plomb, & deux onces d'argent. En France il n'y a guere que celles du Limosin. C'est surtout l'Angleterre qui en fournit à l'Europe: celui de Goslar l'emporte cependant en bonté, il est plus pur, d'un meilleur usage pour l'affinage du cuivre, si tant est qu'on puisse se servir du plomb d'Angleterre à ce dernier usage. On prétend même que dans la fabrique de céruse d'Amsterdam, où l'on se sert de ce plomb, les ouvriers ne subsistent pas longtems à cause des exhalaisons sulfureuses & arsénicales. On a dit aussi que le plomb d'Angleterre avoit des parties d'étain: il tient au quintal deux onces au plus d'argent. Ce Royaume a ses mines dans les Comtés de Devonshire, de Sommerset, de Derby, de Durham, de Northumberland, de Caemarthen, &c. En Espagne il y a les mines de Linarez. Quant au prix, il se vend a Amsterdam sept à huit florins les cent livres.

*) L'Etain est un métal blanc, très-flexible, & le plus léger de tous. Les différentes sortes de mines d'étain sont suivant Wallerius, 1) les crystaux d'étain, qui ne sont autre chose que de l'étain mêlé avec

des métaux. Il n'eſt pas bien prouvé qu'il s'en trouve de natif, ou vierge, c'eſt à dire pur, &

du fer & de l'arſenic, 2) la pierre d'étain, 3) la mine d'étain ſablonneuſe. Les mines d'étain ne ſont pas auſſi communes, que celles des autres métaux: il s'en trouve à la Chine, au Japon, aux Indes orientales (on l'appelle étain de Malaque) en Boheme, & ſurtout en Angleterre. La mine d'étain après avoir été briſée, lavée, & dégagée d'une partie des matieres étrangeres qui s'y trouvent mêlées, eſt ce qu'on appelle étain noir. En grillant la mine on la dégage de ſon arſenic; il y en a quelquefois où on n'a pas beſoin de recourir au grillage: il y en a d'autres ſi ferrugineuſes qu'on a bien de la peine à les purifier. L'étain, auſſi pur qu'il eſt poſſible de l'avoir, eſt quelquefois appelé étain vierge: il eſt défendu en Angleterre de l'exporter. Celui qui nous vient delà, eſt de trois eſpeces: & voici comment on le prépare. On diviſe un lingot en trois lames; la premiere, ou la lame ſupérieure, eſt de l'étain pur, auquel on a mêlé trois livres de cuivre ſur le quintal; la ſeconde eſt de l'étain un peu aigre, auquel on a mêlé deux livres de cuivre, ou cinq livres de plomb ſur le quintal; la troiſieme, ou la lame inférieure, eſt de l'étain plus aigre encore que le précédent, on y a mêlé neuf, & ſelon d'autres, dixhuit livres de plomb: c'eſt là la différence qu'il y a entre l'étain plané, l'étain fin, & l'étain commun. Les potiers d'étain, avant que de ſe ſervir de leur étain, l'allient avec du bismuth, ou bien avec du cuivre, & du régule d'antimoine. La chaux d'étain, que l'on appelle Potée, & qui eſt la pellicule formée ſur le métal en fuſion, ſert à polir le verre. On calcine auſſi l'étain; & cette chaux, mêlée avec de la ſoude & des cailloux, donne l'émail dont on couvre la faïence, & que les orfévres employent. On fait encore du blanc d'Eſpagne

ſans acun mélange d'autres matieres étrangeres. Celui d'Angleterre eſt le meilleur; on donne le ſecond rang à celui de Bohème, & le troiſième à celui de Misnie: on en trouve encore en quelques endroits de l'Allemagne,

avec de la chaux d'étain diſſoûte dans du vinaigre. L'Etain en feuilles eſt de l'étain le plus fin battu au marteau; les miroitiers s'en ſervent pour l'appliquer aux glaces, au moyen du vif argent, qui a la propriété de l'y attacher. Ce qu'on nomme claire ſoudure, ou claire étoffe, eſt du bas étain, moitié plomb, dont on ſe ſert pour faire quelques moules. La rature d'étain eſt de l'étain ſans alliage, réduit en petits morceaux, que les teinturiers font diſſoudre dans l'eau forte, & employent enſuite parmi les drogues non colorantes. On allie de l'étain à d'autres métaux, comme à ceux qui ſervent à la fonte des cloches, des canons, &c.: on en étame les uſtenciles de cuivre, peutêtre à tort, puisque le célèbre Mr. Marggraf a prouvé que l'étain le plus pur avoit encore des parties arſenicales. On ſe ſert enfin de l'étain pour en faire des plats, des aſſiettes, des gobelets, des flûtes d'orgue, du fer blanc, &c. L'étain d'Angleterre vaut à Amſterdam 40 à 45 fl. les cent livres; celui de Siam & de Malaca 45, plus ou moins. Ordinairement on appelle l'étain fin étain d'Angleterre: chaque pays a ſon degré d'alliage, en Allemagne on met une partie de plomb ſur quinze d'étain; en Suède on y en met un trois-centieme.

x) L'argent natif, ou vierge, ſe trouve plus ou moins pur, mais toujours dégagé de toutes parties arſénicales & ſulfureuſes: quelquefois il eſt attaché à des pierres, d'autresfois on le découvre dans le ſable: ſouvent il renferme quelque peu d'or: on le voit ſous dif-

en Sicile, en Portugal, en Efpagne. Les anciens l'appelloient plomb blanc. Ce métal enleve aux autres métaux toute leur ductilité; un grain fuffit pour l'ôter à un marc d'or. V. L'argent *) eft après l'or le métal le plus

férentes formes, en grains, en pointes, en branches, en feuilles, en cheveux, &c. Il n'y a point de métal, excepté l'or, qu'on trouve plus fouvent natif, proportion gardée avec la quantité qu'on en trouve en mine. L'argent en mine eft de différentes fortes, il y a la mine d'argent vitreufe; la mine d'argent cornée, qui eft la plus riche, on en trouve qui donne 100 marcs fur le quintal; la mine d'argent rouge qui eft auffi fort riche; la mine blanche, la mine noire, la mine grife, la mine en plumes, la mine molle, la mine figurée, &c. Lorsque la mine a trois onces d'argent fin fur le quintal, on gagne à l'exploitation, & on y gagne encore lorsqu'elle n'en a que deux, fi le cuivre ou le plomb dédommage des frais. On trouve encore de l'argent dans quelques métaux, comme dans le plomb, & dans quelques demi-métaux comme dans le cobalt. Pour tirer l'argent de fa mine, on brife le minerai, on le fait moudre, on le paffe par un crible, on le pétrit enfuite, & après que la maffe eft feche, on la pétrit de nouveau, en y mêlant du fel marin; enfin on la pétrit une troifieme fois, en y joignant du mercure. Cet amalgame eft jetté dans un lavoir où on le travaille; & quand on juge que la terre & les parties pierreufes font emportées, on fépare le mercure de l'argent par le moyen du feu: cet amalgame eft ce qu'on appelle pigne, & on compte que le tiers de fon poids eft argent. On fait paffer le mercure qu'on fublime, dans des vafes remplis d'eau, où il fe condenfe: il peut fervir une feconde fois au même ufage. On peut auffi

malléable. On en trouve de natif, & d'autre en mine. L'Allemagne, l'Alſace, la Norvè-

tirer l'argent de ſa mine, en faiſant griller le minerai, qu'on fait fondre enſuite, & qu'on épure avec du plomb, ou avec de la litharge, ou avec de la limaille d'acier. L'argent converti en cryſtal, par le moyen de l'eſprit de nitre, eſt ce qu'on appelle vitriol d'argent. Ce même cryſtal, fondu & jetté dans un moule de fer, eſt ce qu'on nomme pierre infernale: la chaux d'argent eſt de l'argent diſſous dans l'eau forte, & précipité enſuite. Lorſque l'argent eſt fin, bien dégagé de parties étrangeres, quelles qu'elles ſoient, on dit en France qu'il eſt à douze deniers: le denier eſt de 24 grains. Ce qu'on y appelle *argent le Roi* eſt l'argent qui eſt au titre ſtatué par les loix, ſavoir à 11 deniers 18 grains de fin: quand il eſt à 11 den. 23 gr. il eſt appelé argent de coupelle, & on n'en a guère de plus fin. En Hollande on diviſe le marc en 12 pennings, & le penning en 24 grains: En Angleterre on diviſe la livre de Troies en 12 onces, & l'once en 20 pennys. En Allemagne on diviſe le marc en ſeize lots, & le lot en 18 grains: ainſi de l'argent qu'on diroit en Allemagne à 15 lots (*funfzehnlœthig*) ſeroit en France à 11 den. 6 gr, en Hollande à 11 pennings 6 gr, en Angleterre à 11 onces 5 grains. Quant aux mines où l'on trouve de l'argent, il y a en Allemagne celles de la forêt Hercinie: l'Electeur d'Hannovre & le Duc de Brounsvich en tirent de-là au moins 66900 marcs d'argent fin; le prince d'Anhalt Bernbourg y a quelque choſe. La Miſnie a les mines de Freyberg, de Schneeberg, d'Annaberg, de Marienberg, de Johan-Georgenſtadt, &c. En Boheme on trouve les mines de Kuttemberg & de Joachimsthal: dans la baſſe Autriche celles de Sanct-Annaberg, où l'on trouve des veines fort riches, & du minerai qui donne jusqu'à 124 onces d'argent au quintal. Il y en a auſſi

ge, la Suède, la Hongrie, la Tranſilvanie, le royaume de Naples, & l'Amérique méridiona-

qui n'en donnent que trois onces. Dans le Tirol celles de Schwatz; dans l'Archevêché de Saltzbourg celles de Gaſtein: la Bavière, le Wurtemberg, le pays de Trèves, la Heſſe, le Comté de Hanau, la Weſtphalie, la principauté de Henneberg en ont auſſi. M. Juſti prétend que l'Allemagne tire annuellement dix à douze mille marcs d'argent de ſes mines. Il y a des mines d'argent en Alſace à Giromagny & au Puy, qui ne s'exploitent pas, mais on travaille à celles de Phenigtorne & de Saint-Pierre. En Norvege les mines de Kongsberg & celles du Comté de Jarlsberg ſont importantes. En Suède la mine la plus conſidérable eſt près de Sula dans la province de Smoland: dans l'eſpace de cinq ans, depuis 1743 jusqu'en 1747, elle a rendu 8700 marcs d'argent. En Hongrie il y a les mines de Schemnitz: l'argent qu'on en tire tient or, c'eſt pourquoi il n'eſt pas auſſi blanc que celui d'Annaberg. La Tranſilvanie a des mines à Torotzko, & à Abrud-Bania, & le royaume de Naples en a aux environs d'Altomonte & de Corigliano. Un marchand de Bayonne a découvert dans les Pyrénées une mine qui donne du cuivre & de l'argent, & qui a été exploitée anciennement. Les mines les plus abondantes ſont en Amérique, & en particulier dans le Potoſi: il y en a même qui paroiſſent inépuiſables, quoique le travail y devienne de jour en jour plus difficile. On feroit étonné ſi l'on ſavoit à combien d'Indiens ce funeſte travail coûte la vie; ſans l'herbe du Paraguai, qu'on prend en guiſe de thé, & qu'on mâche auſſi, perſonne ne pourroit ſupporter les exhalaiſons de ces mines. L'argent ſe tire des Indes & d'Eſpagne en barres, en eſpeces, en plaques, en culots, & en pignes. Les barres ont ordinairement quatre marques, celle du poids, celle du

le ont des mines d'argent. VI. L'or [y]) eſt d'une ſi grande ductilité, qu'un ſeul grain ſuf-

titre, celle de l'année, & celle de la douane où les droits ont été payés. Le poids différe de celui de France de ſix & demi pour cent, car 93 marcs 4 onces de France ſont 100 marcs d'Eſpagne: cela fait à peu près une demi once par marc. Les barres ne ſont pas d'un poids égal: les plus fortes ſont ordinairement celles dont l'argent eſt à un plus haut titre. Le marc des barres d'argent de toute loi (11 den. 19-20 gr de fin) eſt évalué aux Indes 70 réaux de plate (17 florins d'Allemagne): en Eſpagne il en vaut 72 (18 florins) quelquefois 75. A Amſterdam le marc fin vaut 25 fl. 18 ſt.

y) L'or, le plus précieux de tous les métaux, le plus ductile, le plus malléable, & le plus peſant ne ſe trouve jamais minéraliſé, mais toujours vierge, quoique de pluſieurs manieres, & ſous beaucoup de formes différentes: quelquefois il eſt attaché à des pierres; quelquefois il ſe trouve dans la mine de quelqu'autre métal. Quelquefois auſſi mêlé avec du ſable ou de l'argille. L'or ſe tire de la terre, ou de la pierre qui le contient, de la même maniere que l'argent: on l'affine & le dégage des autres métaux par la voie ſeche, ſoit en le faiſant fondre avec de l'antimoine, ſoit par la cémentation ou la calcination; & par la voie humide en employant l'eau forte ou l'eau régale, ſuivant que les circonſtances l'exigent. Un orfevre de Quedlinbourg, nommé Pfannenſchmidt, a trouvé le ſecret de tirer, avec profit, une petite quantité d'or d'une beaucoup plus grande quantité d'argent: il y employe le ſouffre. L'or fin eſt dit or à 24 carats, parcequ'on diviſe le marc en 24 parties appelées carats: le carat eſt diviſé en 32 grains: en Hollande, il n'eſt diviſé qu'en douze, en Angleterre en quatre, & chaque grain en quatre quarts. L'or à 23 carats eſt compoſé de 23 carats & de

fit à un fil de 500 aulnes. L'Europe a peu de ce métal: on en trouve dans quelques mines

quatre, cinq, fix, & même quelquefois de 11 grains d'or, le refte eft cuivre, ou argent; on l'appelle or de Hongrie, or de ducats, or de Portugal: l'or à 22 carats eft quelquefois appelé or de couronne. L'or à 18 carats eft appelé or du rhin, ou florin d'or, parceque les florins d'or du Rhin font à ce titre. L'or le plus mauvais eft celui qui eft à 9 carats & demi, ou tout au plus à 10. L'or en chaux, que l'on appelle auffi or de départ & or moulu, eft de l'or épuré, prêt à fondre dans le creufet, & que l'on retire à l'inftant, pour le faire refroidir: c'eft de cet or qu'on fe fert pour le vermeil. Il faut remarquer que les mines d'or ne font pas auffi avantageufes que celles d'argent: cinquante quintaux de pierre, de terre, &c. donnent rarement au delà de fix onces d'or; & quand ils n'en donnent que deux, les frais de l'exploitation font à peine payés: auffi dans le Pérou ne paye-t-on au roi d'Efpagne qu'un vingtième de l'or, tandis qu'on lui donne le cinquième de l'argent. L'Europe a peu de mines où il fe trouve de l'or: ce qu'il y a dans l'Archevêche de Saltzbourg, dans le Tirol, & dans le Comté de Waldeck eft peu de chofe: on a renoncé, depuis longtems, à en chercher dans les mines de Bohème, de Moravie, & de Siléfie, On prétend qu'il y a des mines d'or dans les Pyrenées. La Suède a les mines de la province de Smoland, qui dans l'efpace de huit ans, depuis 1741 jusqu'en 1747, en ont donné pour la valeur de 2398 ducats. La Hongrie eft de tous les pays de l'Europe celui qui en a le plus: on dit que les mines de Botza donnent l'or le plus fin: mais elles font en mauvais état; les entrepreneurs ne payent à la Couronne qu'un certain droit. Il y a encore de l'or dans les mines de Soli; celles de Kremnitz en rendoient autrefois

d'Allemagne, de Suede, de Hongrie, & de Tranfilvanie. Il y a quelques fleuves qui charient de l'or. Il faut remarquer qu'on ne trou-

beaucoup, aujourdhui ce n'eft plus rien. Les mines de Sebenitz, ou Schemnitz donnent de l'or & de l'argent, elles occupent environ 5000 travailleurs. Enfin on en tire auffi des mines de Rofenau, de Kapnieck, & de Neuftadt. La Tranfilvanie a les mines de Zlatna & d'Awrud où il s'en trouve. La Norvege a abandonné fes mines à caufe des frais: & l'Efpagne n'a point voulu exploiter les fiennes, parce que celles du Pérou lui en donnent affez. L'Europe a encore des fleuves & des rivières qui charient des paillettes d'or. On met de ce nombre le Rhin, le Danube, l'Elbe, la Saale, l'Eder, la Schwarze, le Bober, l'Aar en Suiffe, le Rhône, la Garonne, le Doux, la Ceze, le Gardon, l'Ariege, le Salat, le Pô, le Tage, l'Ebre, &c. Près de Germersheim, de Seltz, & de Strasbourg, on eft occupé à ramaffer l'or, que le Rhin charie: on appelle Arpailleurs les gens occupés à ce travail. L'Afie a de l'or, le Japon en fournit le plus, celui de Maningcabo, dans l'île de Sumatra, paffe pour être le plus fin. La Chine en retire des mines de Yun-Nan. L'Afrique en a beaucoup, toute la côte orientale en fournit. Il y a quantité de peuples dont on ignore même le nom, qui portent leur or jusques dans les ports d'Abyffinie; le Monomotapa en a de très-fin: la poudre d'or de Guinée eft quelquefois à 22 carats, l'or d'Axime fouvent à 23. Mais le Pérou & le Chili & trois nouvelles mines découvertes il n'y a pas longtems dans le Mexique près de Perotti, en fourniffent le plus. Les mines appartiennent à ceux qui les découvrent. Dès qu'on en a découvert, on s'adreffe à l'officier royal qui a la direction des mines; cet officier fait mefurer le terrain,

ve que de l'or natif. Depuis quelques années on parle d'un or blanc. [1]).

& le partage entre le particulier qui a découvert la mine, & le Roi, qui vend ordinairement sa part au particulier. L'or du Pérou est pour l'ordinaire en lingots, ou en plaques de huit à dix marcs: sur ces lingots se trouve marqué le titre; mais souvent ces marques ne sont pas fort sures. Au commencement de ce siècle on découvrit au Brésil des mines d'or; comme on livre au trésor royal le cinquieme, & que ce cinquieme est année commune de 150 arobes, (l'arobe est de 32 livres portugaises) ce qui fait la valeur de 300 mille livres sterling, ou de 1700 mille écus d'Allemagne, on peut estimer à 8500 mille écus ce que le Brésil donne en or année commune, & au rapport du chapelain de Mylord Anson, auteur du Voyage de cet Admiral au tour du monde, 50 millions de livres de France. A Amsterdam le marc d'or fin est évalué à 355 florins, & monte quelquefois jusqu'à 376, quand il est rare ou recherché.

1) L'or blanc, autrement dit *Platina di Pinto*, ou *Juan blanca*, est un métal qui se trouve dans les mines du Pérou; il est plus pesant que l'or; & mêlé avec l'or il est presque impossible de découvrir la fraude; aussi l'Espagne a-t-elle pris toutes les précautions possibles, pour en empêcher l'exportation. On a remarqué que la Platine résiste à la rouille plus qu'aucun autre métal. On ne la connoît que depuis 1741. Mr. Wood s'en occupa le premier, & Mr. Watson communiqua, en 1750, ses expériences à la Société Royale de Londres. Quelques temps après Mr. Lewis en fit de nouvelles, & Mr. Marggraf soumit, après eux, ce métal à toutes les recherches chymiques dont il est capable.

Il paroît de-là que l'abondance des matières premieres est une richesse réelle: on ne sauroit trop chercher à en augmenter la quantité & la bonté. Assez prudent pour ne pas exiger d'un sol ingrat, ou d'un climat ennemi, des productions qu'on ne devroit qu'à l'art, & qu'on payeroit fort cher, il faut tâcher d'acquérir, par des échanges utiles, ce que l'un ou l' autre refuse. Rien de plus pernicieux que l'exportation des matieres premieres, surtout lorsqu'il s'agit de les racheter, après qu'elles ont passé dans les manufactures de l'étranger. L' Espagne & le Portugal serviront d'exemple au danger d'un pareil commerce, où l'on perd le gain de la main d'oeuvre [d]), qui passe de beaucoup le prix des matieres premieres. On a calculé que la

bricants toute la liberté possible, on ne plombe leurs étoffes que lorsqu'elles ont été trouvées conformes aux réglemens, mais il leur est permis d'en vendre qui ne soient point plombées; l'acheteur est par conséquent sûr de ce qu'il achete, il n'a qu'à ne rien acheter qui ne soit plombé.

d) Le bon marché de la main d'oeuvre favorise le commerce; car c'est celui qui offre les meilleures conditions, qui vend le plus. En Angleterre elle est presque d'un tiers plus chere qu'en Hollande.

e) Les récompenses animent l'industrie. Cromelin, réfugié françois, ayant perfectionné, en Irlande, les manufactures de toile, la chambre des Communes lui en fit faire un remerciment public, l'admit au nombre

main d'œuvre, par rapport aux laines & aux soies, valoit quatre fois autant que les laines & les soies crues. Ce n'est pas tout: la libéralité de la Nature devient même pernicieuse à ceux qui exportent les matieres premieres; l'oisiveté les rend foibles, sans que ces avantages les rendent opulents. Il s'agit d'encourager l'artisan e), & on le fait toujours en facilitant le débit de son ouvrage f). L'invention de plusieurs machines a facilité le travail, & diminué la quantité des bras qui y étoient employés g). Comme les matieres premieres sont ou des plantes, ou des productions animales, ou des fossiles, il est naturel de partager en trois classes les différentes manufactures & fabriques connues.

de ses membres, & lui fit un present de dix-mille livres sterl.

f) En Angleterre, pour faciliter le débit des manufactures de laine, il y a une loi qui ordonne que tous les morts soient habillés d'étoffes de laine.

g) On a combattu l'usage des machines en prétendant qu'on reduisoit à la mendicité une quantité d'ouvriers; la frivolité de cette objection saute aux yeux. Celui qui inventa en France le métier à bas fut renvoyé sous ce prétexte: cet ingénieux artisan passa en Angleterre, & y fut accueuilli: le métier y devint commun, & les François, ayant ouvert les yeux, furent obligés de faire revenir secretement celui qu'ils n'avoient pas voulu écouter: les anglois avoient mis peine de

§. XXXVIII.

Des manufactures & des fabriques qui employent les matieres du regne végétal.

Cette classe de manufactures & de fabri-

mort sur celui qui exporteroit un métier à bas, ou quelqu'une des parties dont il est composé.

h) La soie, la laine, quelques plantes comme le chanvre, le lin, les orties, le coton, l'ouate, une espece de soie qui croît dans des gousses, sur un arbrisseau commun au Levant, le poil de quelques animaux, comme celui de chameaux, de lievres, de castors, de boeufs de la Louisiane, &c. servent à faire du fil: cependant quand on parle de fil on entend ordinairement celui qui est fait de lin ou de chanvre. Les manufactures de fil ont été singulierement perfectionnées par l'invention du moulin, qui a succédé au rouet: le rouet ne peut faire mouvoir que huit bobines, & le moulin en a 48. Les plus beaux fils de lin sont ceux d'Epinai, qui se fabriquent à Lisle, & dont on a 143 sortes: il vient de là des fils de gands, des fils à marquer, des fils de dentelles, &c. Les fils les plus fins sont ceux de Malines: ils le sont à un tel point, qu'il est étonnant de trouver des gens qui en entreprennent le filage: aussi y en a-t-il qui coûtent 450 francs la livre: on en fait de belles dentelles. Les fils d'Anvers servent au même usage: mais ils ne sont pas de la même finesse. Les fils de Dort en Hollande sont très-propres pour la fine broderie: ceux de Cologne qui sont plats, c'est à dire qui ne sont pas tors, servent au tricotage: ceux de Bretagne sont estimés pour la coûture: ceux de Guibrai, faits d'étouppes, servent aux mèches des cierges & des bougies. Le fil est un objet important: une li-

ques employe le chanvre, le lin, le tabac, la garence, le paſtel, quelques autres plantes, dont il ſera fait mention à l'article des couleurs, de la ſoude, des cannes à ſucre, & du coton. Du lin on fait du fil [h]) de différente eſpece, & de la toile [i]) qui eſt de différente fineſſe, comme

vre de lin, travaillé en dentelles, peut rendre jusqu'à ſept mille florins: c'eſt de toutes les matieres de manufacture celle à laquelle l'art ajoute le plus. M. de Cantillon, dans ſon *Eſſai ſur la nature du commerce*, a calculé que ſi la France payoit en vins de champagne les dentelles de Bruxelles, elle donnoit le produit de 16 mille arpens de vignes pour le produit d'un arpent enſemencé de lin.

i) On appelle toile une ſorte de tiſſu fait de fils entrelacés, dont les uns s'étendent en longueur, qu'on appelle fils de chaîne, & les autres en largeur, qu'on appelle fils de trame. Les toiles ſe font comme les draps, & les étamines. On en fait de lin, de chanvre, de coton, & de ces différentes matieres mêlées enſemble: il eſt aiſé d'imaginer combien l'induſtrie a varié les eſpeces & les couleurs; nous avons même des toiles tiſſées avec de l'écorce d'arbre, telles ſont les Guingans des Indes orientales. Les ouvriers qui tiſſent la toile ſont appelés tiſſerans. Un métier peut fournir par an 1200 aulnes (de France) dans les pays Catholiques, & 1300 dans les pays Proteſtans, à cauſe de la différence du nombre des fêtes. On a des toiles écrues (c'eſt à dire qui n'ont point été blanchies,) des toiles blanchies, des toiles de couleur, des toiles ouvrées dont on croit que les Vénitiens ſont les inventeurs. Les plus belles toiles ſont fabriquées en Flandre, en Hollande, ſurtout dans le pays de Friſe, où l'on en fait qui coûtent jusqu'à 12 florins l'aune; en Bretagne, en Weſt-

de différentes couleurs. La toile usée sert à fai-

phalie, en Silésie, & en Lusace. C'est en Hollande qu'on les blanchit le mieux: les blanchisseries de Harlem, qui sont à un village près delà, nommé Bloemendaal, ont surtout beaucoup de réputation; la manière de les blanchir n'est plus un secret. Il est bon de remarquer qu'il y a beaucoup de toiles dites de Hollande, qui n'y ont été que blanchies, & qui ont été fabriquées en Allemagne: celles qu'on appelle Hollandilles sont fabriquées partout. La plus fine toile de lin est ce qu'on appelle batiste; celle de Nivelle est la plus estimée: ce qu'on nomme toile d'orties est une batiste écrue qui est jaunâtre. La toile de Cambrai est une batiste moins serrée. Ce genre de manufactures est très-difficile: sans compter la filature, & la préparation particuliere que demande le lin, le travail du tisseran est pénible, & exige beaucoup de précautions. Les linons sont une espece de toile de Cambrai; on en fabrique beaucoup en Picardie, dans le Hainault & dans l'Artois; ces toiles sont fort minces ou fort claires; il y en a de rayées, de mouchetées, &c. On fait encore en Suisse & en Allemagne, surtout en Silesie, une batiste commune, connue sous le nom de *Clar*. La plus belle toile damassinée se fait dans la Lusace, en Silésie, & en Hollande: on en fait du linge de table. Les grosses toiles de lin, enduites d'une composition faite de cire, ou de résine mêlée avec d'autres ingrédiens, sont ce qu'on appelle toiles cirées: il y en a de différentes couleurs. Une autre toile cirée, enduite de cire, de terebentine, de résine, & d'huile sert à l'emballage. L'Allemagne exporte par an pour plusieurs millions d'écus de toiles & de fils, dont une grande partie passe en Amérique & dans la Barbarie: les Hambourgeois, les Hollandois, les Anglois, & les Espagnols font ce commerce. La Suisse, les Pays-

re du papier [k]). On se sert du fil de lin pour

bas, l'Ecosse, l'Irlande, & la France exportent aussi beaucoup de toiles.

k) Les anciens écrivoient sur des tablettes de cire avec un style, ou pointe de métal: quand leurs compositions étoient achevées ils les mettoient au net sur du papier, qu'ils appelloient *Charta*, & qui étoit fait des écorces du *Papyrus*. Ils se servoient aussi des peaux de quelques animaux, qu'on préparoit comme notre parchemin, & qu'on appelloit *Membranæ*. Le papier d'Egypte qui se faisoit du *Papyrus*, espece de jonc, fut universellement en usage dans tous les environs de la Méditerranée: il fut longtems la richesse d'Alexandrie, & ce ne fut que dans le neuvième siècle qu'il commença à être moins recherché: il tomba entièrement à l'invention du papier de coton. On broyoit le coton, puis on le faisoit sécher dans des formes, où il prenoit la consistence d'une légère feuille de feutre. Je remarquerai, en passant, qu'on fait encore au Japon une espece de papier des rejettons d'un arbre, nommé *Canscki*. Aujourdhui nos papéteries n'employent que des peilles ou vieux chiffons de linge, & quelquefois des drapeaux de laine: voici la maniere de faire le papier. On commence par trier les peilles, afin de faire servir les plus fines à faire le papier fin. On en fait ordinairement trois classes, d'autres vont jusqu'à six, beaucoup se contentent de deux. On lave ces chiffons, & on les laisse ensuite dans des cuves jusqu'à parfaite putréfaction; cette préparation influe beaucoup sur la bonté du papier. Il faut placer le pourrissoir dans un endroit voûté, afin que la température de l'air soit toujours égale, & que les chiffons pourrissent également. Quand cela est fait, on met le tout dans un mortier, où on réduit ces chiffons en pâte par l'effort d'un pilon, qu'un moulin met en mouvement. Cette pâte séchée, hume-

ftée, & travaillée fous le pilon à différentes reprifes, eft jettée dans un baquet d'eau, où on la delaye: alors on prend des formes, qui font de petits chaffis quarrés faits de fil de léton, & dont les intervalles font imperceptibles: on plonge ce chaffis dans cette pâte délayée; on en enleve, le plus également qu'il eft poffible, ce qu'il en faut pour le couvrir; l'eau ou le plus clair s'écoule, le plus épais prend aifément un peu de confiftence; & cette feuille encore pâteufe eft jettée fur un feutre, ou morceau de laine, & couverte d'un feutre femblable. Il faut que ces feutres foient de fine laine & fans couture, ni ufés ni neufs: la propreté y eft effentielle. Quand on a une pile de feuilles & de feutres, on la met fous la preffe: & l'eau écoulée, on retire les feuilles pour les mettre enfemble fous une autre preffe, puis on les fait fécher. On prend alors ces feuilles féchées, & on les trempe dans une colle très claire, faite de rognures de cuir, ou de râclures de parchemin, d'oreilles, de collets, & de pieds d'animaux quadrupedes, fi on en excepte le cochon. On porte de nouveau ces feuilles fous la preffe, on les fait fécher; on les met fous la preffe une derniere fois; & enfin on les liffe, foit en les frottant avec une pierre légèrement enduite de graiffe de mouton, foit en les faifant paffer fous une efpece de marteau; la premiere methode eft peu en ufage aujourdhui. Le papier gris & une partie de celui qu'on deftine à l'imprimerie, ne font point collés, ni liffés en Allemagne. En France on colle, mais on ne liffe pas, le papier deftiné à l'impreffion. Le papier marbré fe fait en paffant la feuille fur la furface d'une eau colorée. Il y a trois efpeces de papier collé, & chacune de ces efpeces eft encore de dix ou douze fortes différentes. Un moulin qui n'a qu'une cuve, donne par jour neuf à dix rames de papier: il faut pour cela 200 charges de peilles, la charge évaluée à 300 livres, & à peu près 53 charges du même poids de rognures

de cuir pour faire la colle. En Hollande on a fubftitué aux pilons, les cylindres; & quelques papeteries françoifes ont imité les Hollandoifes. L'opération des cylindres exige moins de temps, & produit moins de dechet que celle des pilons: elle broye parfaitement en huit à dix heures ce qui en exige 24 à 30 fous les pilons. Une papeterie à deux cylindres peut donner par an 75 milliers de papier, tandis qu'une papeterie à une roue avec fix creux de piles, n'en peut fabriquer que 25 milliers au plus, c'eft à dire n'occupera qu'une cuve d'ouvriers. Les cylindres font une pâte plus égale, ils font moins fujets aux fréquentes réparations: mais le papier en eft plus caffant. Il eft bon de conferver la pâte éfilochée, c'eft à dire qui a fouffert la premiére trituration, pendant l'hyver, & de la faire geler. On prétend que les Hollandois étendent pour cet effet leur pâte fur des draps: dès que la chaleur vient il faut l'employer crainte qu'elle ne jauniffe. Le plus beau papier de l'Europe eft celui qui fe fabrique en France & en Hollande: cela depend beaucoup de l'eau, & on a trouvé que la meilleure eau eft celle qui diffoût le mieux le favon. En France, l'Auvergne, l'Angoumois, & Montargis, aux environs de Paris, ont les plus belles fabriques: celle d'Anonay, dans le Vivarais, en exporte beaucoup & de très-beau, elle en envoye aux Indes, en Efpagne, au Levant, en Allemagne, en Italie, dans les colonies françoifes de l'Amérique; elle à 14 cuves qui rendent 16 à 18 quintaux de papier par jour. L'Allemagne & la Suiffe ont auffi de bonnes & grandes fabriques; on connoît celles de Bâle, de Cologne, de Nuremberg, de Lubeck, & de Roftock. Le papier d'Angleterre eft fort beau. On a du papier a écrire, & à imprimer, du papier gris, des papiers teints, marbrés, des papiers d'or & d'argent, &c. La confommation du papier étant fi confidérable, il devient un objet fort important pour le

faire des dentelles [1]), des rubans, & des ouvrages

commerce. Aussi les Hollandois tirent-ils autant de chiffons de l'étranger qu'ils peuvent: ceux qu'ils tirent de France, leur reviennent, à cause des droits de sortie, à 38 livres le quintal: il en sort cependant beaucoup en contrebande, parcequ'ils ne valent sur les lieux que 8 à 9 livres. En Hollande la sortie des formes ou chassis est défendue. A Amsterdam le plus grand & le plus fin, nommé éléphant, coûte 46 à 50 florins la rame: celui qu'on appelle impérial en coûte 28. On a proposé en Angleterre un prix pour celui qui indiqueroit de nouvelles matieres à employer avec succès dans les papeteries. Mr. Schæffer de Ratisbonne a fait du papier des coupeaux de bois que le rateau emporte, il en a fait de mousse, du coton des peupliers, de l'écorce du saule, du déchet de lin & de chanvre, du bois de mûrier, de feuilles d'aloës, de tronçons de choux-raves, de paille, de la clematille, de la grande ortie, de la *Linagrostis*, &c. j'en ai vu des épreuves: le papier ne boit pas, & prend bien l'encre; il est un peu grisâtre & roide, mais je le crois de bon usage. On fait aussi du papier gris de chiffons de vieux papier. Le professeur Matani a fait de semblables essais à Pise, mais il a mêlé ces matieres avec parties égales de chiffons de linge. Le papier de la Chine est fait de la seconde écorce du Bambou delayée en pâte liquide, & collée avec de la colle à laquelle on a mêlé un peu d'alun: on y en fait aussi de toute la substance du Bambou, de l'arbuste qui porte le coton, & de la pellicule intérieure d'un arbre appellé *Ku-chu*. Au Japon on fait du papier avec une plante appelée *Koadsi*, & on mêle à la pâte l'infusion glaireuse du riz & d'une racine nommée *Oreni*.

l) La dentelle est un ouvrage de fil qui se fait sur un coussin avec un grand nombre de fuseaux, un dif-

de tricot. Le chanvre donne du fil **), de la ficel-

ſein tracé ſur du papier, & deux ſortes d'épingles. On en fait auſſi à l'aiguille, on les appelle points: d'autres ſont faites en partie au fuſeau, & en partie à l'aiguille. Les plus belles de celles qui ſe font au fuſeau viennent des Pyas-bas, de France, d'Allemagne, & du Dannemarc, en particulier de Tondern dans le Duché de Schleswig. Les plus belles de celles qui ſe font à l'aiguille viennent de Gènes, de Veniſe, & de Milan. En France, en Angleterre, dans le Brabant, ſurtout à Bruxelles, on fait les plus belles de celles qui ſont travaillées à l'aiguille & au fuſeau. Les plus belles dentelles d'or & d'argent viennent de Paris, de Lion & de Geneve. Celles de ſoie ſe tirent ſurtout de France, on fait grand cas de celles de Fontenay, de Puiſieux, de Morgas, de Louvre, &c. Les dentelles de fil ont différentes façons, les points & le deſſein les diſtinguent: de là les noms de reſeau, bride, fleur, maline, angleterre, valencienne, point d'alençon, &c. les plus fines de toutes ſont celles de la Flandre autrichienne, & après celles-ci celles de la Flandre-françoiſe. Les points dits d'Angleterre ſont des dentelles de Bruxelles, ainſi appelées parce que les Anglois étoient presque les ſeuls qui en exportoient dans le commencement de leur réputation.

**) On prépare avec l'écorce du chanvre, ſechée, & peignée, une matiere qu'on appelle filaſſe; qui tordue au fuſeau ou au rouet forme un petit corps rond, qu'on appelle fil. Quand on a filé une aſſez grande quantité de fil, on le met en écheveaux, qu'on envoye à la leſſive, d'où ils paſſent entre les mains du tiſſeran, lorsqu'on en veut faire de la toile; ou au moulin à retordre, lorsqu'on le deſtine à la couture, ou à d'autres ouvrages.

le, des cordes n), des toiles o) de différentes qualités. Souvent on mêle le chanvre avec le lin.

Les feuilles du tabac p) après avoir été séchées, & trempées dans une certaine saumure, sont liées en forme de cylindre. Le tabac rappé

n) Les cordages faits de chanvre de Kœnigsberg valent 20 pour cent de plus que ceux qui sont faits de chanvre de Moscovie, & 4 pour cent de plus que ceux où on a employé le chanvre de Riga.

o) Les toiles faites de chanvre sont ordinairement de grosses toiles, telles que les toiles à voile de Russie, dont la piece est de 30 aunes, & vaut cinq à six roubles: les toiles claires, qui servent à faire la tapisserie; les grosses toiles claires, qui servent à faire des torchons, & des serpillières. On fait pourtant avec du fil de chanvre des toiles extrèmement fines.

p) Il y a plusieurs especes de tabac: il vient partout, mais il demande d'autant plus de soin que le climat est plus rude, Tous les tabacs d'Europe ne sont, pour ainsi dire, que des plantes avortées au prix de celui d'Amérique. Le tabac en poudre a des noms si bisarres, & on en invente si souvent de nouveaux, qu'il seroit assez inutile de les rapporter. Quant au tabac en corde il y a celui du Brésil, qui est noir, & de la grosseur du doigt; le tabac à l'andouille, dont la feuille est séche & rougeâtre, & la corde grosse de deux doigts; le tabac de Dieppe, qui est noir & menu; le tabac de Canastre, qui est très-sec, & tirant sur la feuille morte: le tabac de Verine: celui de St. Domingue, &c. Le tabac de Virginie & celui de Verine sont les plus estimés de tous; ce dernier vient sur les côtes de Terre-ferme dans l'Amérique Espagnole. La Hollande, la Flandre, l'Allemagne, le Levant, les côtes de Grèce & de l'Archipel cultivent aussi le tabac, mais

ou mouliné donne le tabac en poudre, & haché le tabac à fumer: on le mâche auſſi, c'eſt un médicament fort connu des matelots.

Les cannes à ſucre q) étant preſſées, donnent un ſuc, qui préparé fait ce qu'on ap-

en exportent moins. Le tabac de l'Ukraine eſt d'une bonne eſpece, il n'exige pas comme ceux de Hollande, du Palatinat, de Souabe, &c. un long magaſinage pour acquérir de la qualité. Après que le tabac a été coupé, on le fait ſécher, on le dépouille de ſes feuilles, dont on arrache la groſſe côte du milieu: les maiſons où l'on fait ce travail, ſont appelées ſueries, parcequ'il faut faire ſuer les feuilles. La conſommation du tabac eſt exceſſive; on compte que la France en conſomme 20 millions de livres. Il y a une eſpece de tabac qu'on appelle tabac des Vosges ou de Capucin, qui ſe fait d'une eſpece de doronic, ou de bétoine, & qu'on employe avec ſuccès dans la médecine: cette plante eſt commune ſur les Alpes.

q) Le Sucre eſt le ſuc des cannes à ſucre, réduit par la cuiſſon à un certain degré de conſiſtence. Cette eſpece de roſeau croît abondamment dans l'une & l'autre Indes, à Madere, au Bréſil, dans les îles Antilles, à la Jamaïque, dans l'Indoſtan, dans le Bengale, à la Chine, ſurtout dans la province de Nanking, malgré le froid exceſſif des hivers, &c. Comme le ſucre épuiſe les terres, on a coutume de ſe ſervir des terres neuves, dans lesquelles au bout de cinq ou ſix ans, on plante du tabac pendant quelques années, & au tabac on fait ſuccéder le caffé: les terres ſervent après cela de nouveau aux cannes. La fertilité du ſol détermine la hauteur & la groſſeur des cannes, on en a vu de vingt piés de haut, peſant plus de 20 livres. Plus elles ſont expoſées au ſoleil plus auſſi elles ſont

ſucrées. Celles qui viennent dans un terrein fort humide ont beaucoup de flegme, & le ſuc demande une plus longue cuiſſon. Les cannes ſe coupent au bout de 14 à 16 mois. Après les avoir coupées, & avoir eu la précaution de n'en couper que ce qui peut ſe travailler dans l'eſpace de vingt-quatre heures, parce que les cannes s'echauffeut auſément ; après, dis-je, les avoir coupées, on les porte au moulin. Ce moulin eſt compoſé de deux grands rouleaux, tirés par des boeufs, ou par des Negres, ou bien mis en mouvement par le moyen de l'eau. Le ſuc de ces roſeaux coule, par un petit canal, dans une grande chaudiere, où on l'échauffe à feu lent, en enlevant la plus groſſe écume qu'il jette alors On le met enſuite, lorsqu'il a commencé à s'épaiſſir, dans une autre chaudiere, où on lui donne un feu plus violent, & où on continue à l'écumer. De temps en temps on y jette une cuillere pleine d'une forte leſſive pour aider à le purifier: on verſe de nouveau ce ſuc dans une autre chaudiere, où on le traite de la même maniere: & cela étant fait, on le paſſe au-travers d'un linge, & on le verſe dans une quatrieme chaudiere, où la cuiſſon s'acheve. Ce ſuc en conſiſtence de ſirop eſt expoſé au refrigératoire : là on le remue avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce que les grains paroiſſent comme le ſel blanc; c'eſt le moment de le verſer dans des formes, où on le laiſſe s'égouter. Ce ſucre eſt encore brut, gris & mêlé de viſcoſités: on l'appelle moſcouade. Pour le raffiner, ou le purifier, on le caſſe, on le fait fondre, & cuire pendant quelques heures, en y jettant de l'eau de chaux & du blanc d'oeuf, (aujourd'hui on ne ſe ſert que du ſang de boeuf un peu corrompu & de l'eau de chaux: la clarification eſt meilleure, & le dechet moindre;) on l'écume avec ſoin, & après l'avoir laiſſé refroidir quelque peu, on le paſſe dans une chauſſe d'étamine. Le ſucre n'eſt alors qu'à demi raffiné, on l'appelle caſſonade, du mot Portugais *Caſſonada*,

caisson, parceque ce sucre est envoyé en poudre ou en morceaux dans des caissons. Ces clarifications, réitérées plusieurs fois, donnent du sucre de différente bonté. Les François aux îles à sucre en distinguent huit especes: I. le sucre brut, la moscouade, II. le sucre passé, la cassonade grise, III. le sucre terré, la cassonade blanche, IV. le sucre raffiné ou en pain, V. le sucre royal, c'est le plus beau: 1200 livres de sucre raffiné n'en donnent que 600 de sucre royal: on n'en faisoit autrefois qu'en Hollande, VI. le sucre tappé, c'est du sucre terré qui à été préparé d'une certaine façon, & que l'on fait quelquefois passer pour du sucre royal. VII. le sucre candi, c'est du sucre terré qui a été crystallisé; il y en a de blanc & de rouge. VIII. Le sucre de sirop; il y en a de gros & de fin; il est fait ou du sirop qui découle des formes où l'on a versé le sucre brut, ou du sirop qui découle du sucre terré: IX. le sucre d'écume; il est fait de l'écume qu'on tire des deux dernieres chaudieres, où l'on fait cuire le suc des cannes à sucre: l'écume des autres chaudieres est employée à faire de l'eau de vie. Il y a différentes préparations de sucre, qu'il ne faut point oublier. Le sucre d'orge est une espece de caramel à demi cuit, coloré avec du safran, & dressé en bâtons tortillés sur un marbre graissé d'huile d'amandes douces. Le sucre-rosat est du sucre blanc clarifié, & cuit en consistence de tablettes dans de l'eau rose. On glace les fruits avec du sucre réduit en poudre; & on enduit de sucre les fruits secs, en les trempant dans du sucre fondu. On fait des eaux de vie de sucre, c'est à dire des gros sirops & de l'écume. Cette eau de vie, appelée par les François *Guildive*, par les Hollandois *Rum*, & par les Negres *Taffia*, est d'un grand usage dans les îles de l'Amérique, & dans le Canada. Communément les François vendent aux Hollandois leurs gros sirops, parce qu'il ne leur est pas permis d'en faire du l'eau de vie.

pelle ſucre, &c. On ſe ſert du coton r) en laine, du coton filé. Lorsqu'il eſt filé on en fait des étoffes ou de coton ſeul, ou de

Par Sucrerie on entend une habitation où l'on cultive les cannes à ſucre, & où l'on fabrique du ſucre: elles ſont donc compoſées de champs propres à la culture, d'un moulin, de la ſucrerie proprement dite, de la purgerie, de l'étuve, & de l'endroit où l'on diſtille les eaux de vie. Autrefois les colonies françoiſes envoyoient en France tous leurs ſucres bruts, & on les raffinoit à Rouen: mais comme il en arrivoit une trop grande quantité, les raffineurs y mirent un prix ſi bas (12 à 13 livres le cent peſant), que les colonies ſe virent dans la néceſſité de renoncer aux plantations de ſucre, ou de le raffiner avant que de l'envoyer en Europe: ils prirent ce dernier parti, & à preſent il vient d'Amérique de la moscouade, de la caſſonade griſe, du ſucre terré, & du ſucre raffiné. Les barils de ſucre venant de la Martinique pèſent 7 à 800 livres, & de ſaint Domingue 12 à 1500.

r) On ſe ſert du coton en laine pour tous les ouvrages de piquure: c'eſt à dire qu'on l'enferme entre deux pieces de toile, de laine, ou de ſoie, & que pour l'y retenir également diſtribué on l'arrête par des points. Lorsqu'il eſt filé on en fait des bas, des bonnets au métier, & à l'aiguille, des mouchoirs, des ouvrages de tapiſſerie, & des toiles. Les toiles de coton viennent pour la plupart des Indes orientales: on en compte jusqu'à 21 ſortes, non compris les mouſſelines & les toiles peintes. Ces dernieres ſont ou peintes à la main, ou imprimées avec des moules de bois. Celles qui viennent des Indes ſont toutes peintes: en Europe elles ſont communément imprimées, il y en a pourtant où le pinceau ſupplée à l'impreſſion. Celles de Perſe ſont les plus eſtimées: mais il y a bien des

coton mêlé avec de la soie ou du fil, &c. Quelques végétaux donnent une huile dont on fait du savon *), d'autres une matiere

indiennes qui passent pour des perses. Les Anglois ont été les premiers à les imiter, & ils y ont réussi. La teinture même du coton en rouge du Levant n'est plus un secret. On donne au coton l'incarnat d'Andrinople par le moyen de plusieurs lessives. La soude d'Alicante y est indispensablement nécessaire: l'art consiste dabord à bien faire les différentes lessives par où le coton passe avant que d'être remis au teinturier. Pour blanchir le coton, comme on le fait au Levant, il faut le faire passer par une lessive de potasse & de chaux: on le fait laver ensuite à la riviere, & on l'expose après cela au soleil pendant seize jours, ayant soin de le tourner & de le remuer souvent. On appelle futaine une etoffe de coton croisée & velue ou à poil. La commune a la chaîne de lin: & basin une étoffe de pur coton; on en a de croisée, & d'unie. Les bombasins sont des basins de Bruges. Les mousselines sont les toiles de coton les plus fines. Sous le regne du feu roi de Prusse l'usage & les fabriques de toile de coton furent généralement défendus: pendant la derniere guerre il fut question d'une semblable défense dans le pays de Braunsvic: les motifs de ces édits sont très-louables.

*) On fait du savon avec toutes sortes d'huile, même avec l'huile de poisson. L'huile d'olive & la soude d'Alicante donnent le plus beau: on en fait d'assez bon en Flandre avec l'huile de chenevi, de navette, & de colzat. Pour en faire, on pile grossierement la soude, on éteint trois parties de chaux vive sur deux de soude qu'on destine à l'operation: on fait de ce mélange une lessive forte & une lessive foible, qu'on a soin de ne pas laisser évaporer. Quand on a la lessive nécessaire, on

réſineuſe ou gommeuſe dont on ſe ſert à différents uſages t).

§. XXXIX.

Des fabriques & des manufactures qui employent les matières tirées du Regne minéral.

Les matieres premieres, que le regne mi-

prend une quantité d'huile, on la verſe dans une chaudiere; & ſur 200 livres on verſe quatre à cinq ſeaux de leſſive foible; après une cuiſſon de quelques heures on y verſe quelques ſeaux d'une leſſive plus forte; quand le tout a acquis la conſiſtence d'une bouillie, on y verſe encore deux à trois ſeaux de la plus forte leſſive, & on continue la cuiſſon jusqu'à ce qu'on ſoit aſſuré qu'il ne s'agit plus que de laiſſer refroidir le tout pour avoir du ſavon. Deux cents livres d'huile en donnent communément 400 de ſavon, ou environ.

t) Par exemple la térébenthine, la poix, le goudron, &c. Nous parlons de la fabrication de ces matieres à différens articles.

u) La porcelaine, la faïence, les pipes, les ouvrages de poterie, les briques, les tuiles, &c. ſont un composé de quelques ſortes de terres, auquel on cherche à donner de la ſolidité, une forme convenable, & quelquefois du luſtre. Ces différentes fabriques ſont d'une extreme utilité; le travail eſt à peu près le même pour toutes: c'eſt pour ne pas entrer dans des détails inutiles & ennuyeux, que je les réunis ſous un même article. La faïence, inventée en Italie, & bientôt après imitée à Nevers, demande une terre qui ſoit un milieu entre l'argille & la glaiſe; Vallerius la met au nombre des marnes: au défaut de cette terre on a re-

néral fournit aux manufactures & aux fabriques, sont la terre glaise & l'argille, les terres colorantes, dont nous parlerons à l'article des couleurs, les cailloux, les sels acides & les sels neutres, les demi-métaux, & les métaux. La terre glaise & l'argille servent à faire des pipes, de la porcelaine, de la faïence, de la poterie, des briques, des tuiles, &c. *) Les cail-

cours à l'argile mêlée avec de la glaise, ou à la glaise mêlée avec du sable fin, au défaut d'argile. Il faut commencer par delayer cette terre dans une fosse remplie d'eau; après l'avoir fait secher ensuite, on la passe par des tamis de crin, on la jette dans une autre fosse, & on en fait des mottes, que le tourneur travaille au tour en les mouillant légérement. Ce travail achevé on les fait cuire dans un fourneau, après les avoir enfermées dans des especes de vases, appelés par les ouvriers Gazettes. Cette cuisson demande 30 à 36 heures. Quand elle est achevée, & que les pieces sont refroidies, on les trempe dans une matiere liquide, pour leur donner l'émail; & dès que cet émail est sec, le peintre y applique les figures & les couleurs, dont il veut orner son ouvrage. Enfin on fait cuire de nouveau ces pièces de faïence; cette dernière cuisson est bientôt achevée. L'émail dont on se sert est composé de 150 livres de sable, de 25 livres de sel de verre, & de cent livres de calciné, (le calciné est un mélange de deux parties d'étain fin avec dix parties de plomb, qu'on a fait calciner;) cette composition est exposée à un feu violent, qui la convertit en une espece de verre opaque & blanc: ce verre cassé, nettoyé & pulvérisé au moulin, est délayé dans quelque peu d'eau; & cette eau ainsi préparée donne l'émail à la faïence. On peut encore faire

loux, ou le ſable, mêlés avec les ſels de

de la faïence avec de la chaux vive & des cendres de fougere. La porcelaine ſe travaille à peu près de la même maniere; on y met ſeulement plus de ſoin, tant par rapport à la trituration & au choix des matieres, qu'eu égard à la forme des pieces, au deſſein & aux couleurs. On prétend qu'il faut, pendant quelques années, conſerver les terres dans des ſouterrains: ce qu'il y a de plus pénible c'eſt de bien pétrir la maſſe, un cheveu, un grain de ſable ſuffit pour que la porcelaine s'effile, éclate, coule, ou ſe déjette. La porcelaine eſt comme la faïence une demi-vitrification: ce qui diſtingue la véritable porcelaine, c'eſt qu' expoſée au feu le plus violent elle reſte porcelaine, tandis que l'autre s'y change en verre. Par rapport aux couleurs c'eſt l'application d'un beau rouge qui eſt le plus difficile. On connoît aujourdhui la porcelaine de Seves, celle de St. Cloud, de Frankenthal dans le Palatinat, de Munich, de Bareuth, d'Anſpach, de Coppenhague, de Weeſop près d'Amſterdam, de Hoechſt dans l'Archevêché de Mayence, de Furſtemberg dans le pays de Braunſvic, de Louisbourg dans le Wurtemberg, de Tournay, d'Eſpagne, de Vienne, de la Chine, du Japon, de Perſe, enfin celles de Berlin & de Dresde qui l'emportent ſur toutes. Celle de Saxe fut trouvée au commencement de ce ſiècle par Boetticher Chymiſte ſaxon, ou plutôt par Tſchirnhauſen de qui Bœtticher apprit le ſecret. On peut voir dans le XII Volume des *Lettres Edifiantes*, un detail curieux ſur la maniere de faire la porcelaine à la Chine. La poterie employe certaines terres bolaires, la glaiſe, des terres d'une nature pierreuſe, le grais, &c. pour en faire des pots, des fourneaux, des creuſets, des coupelles, beaucoup d'uſtenſiles de toute eſpece, &c. Le travail du potier de terre eſt à peu près le même que ce-

quelques eſpeces de cendres donnent le

lui du faïencier: il travaille au tour & à la roue; le vernis dont on enduit les ouvrages de poterie eſt fait ou d'alquifoux (plomb minéral), ou de plomb en poudre, ou de cendres de plomb, qui ne ſont autre choſe que l'écume & les ſcories de ce métal. Les pipes ſont faites de la même matière que la faïence. Les tuiles ſont ordinairement de glaiſe: on les pétrit, & après qu'elles ſont ſeches, on les porte au four: quelquefois on y paſſe une couleur bleuâtre; la légéreté des tuiles en fait la bonté: c'eſt après l'ardoiſe ce qui eſt le plus propre à couvrir les batimens. La brique eſt faite de la même eſpece de terre que les tuiles; on leur donne ſeulement une autre forme: dans les pays chauds il eſt d'uſage de ne ſe ſervir que de tuiles & de briques crues, c'eſt à dire qui ont été ſechées au ſoleil, & cela parce que, comme il y pleut rarement, on n'a point à craindre qu'elles s'uſent ſi facilement. Les tuiles & les briques ſe font auſſi de terre graſſe & de ſable. Les Liègeois ont de la réputation pour ce travail. On trouve en France le long de la frontiere, & en Allemagne, des troupes de Liégeois qui travaillent à la brique, moyennant un certain prix. Ces gens là campent dans une enceinte qu'ils ſe font, & ſi le temps le permet un bon mouleur livre 9 à 10 mille briques par jour, c'eſt à dire en travaillant 13 heures. La troupe qui pétrit ne ſe mêle pas ordinairement de la cuiſſon, c'eſt une autre qui vient après elle ſi on le demande. On compte ordinairement un ſixieme de briques de déchet dans les fournées qui réuſſiſſent le mieux. C'eſt en Hollande qu'on fait une grande conſommation de briques, pluſieurs routes en ſont pavées ainſi que les trotoirs des rues & des canaux, on en leſte pluſieurs vaiſſeaux pour Surinam. Les briques à paver ſont les plus dures: on les fabrique ſurtout pres du village de Moor, à une

verre & les glaces v); le verre par le mo-

demi-lieue de Gouda, autrement Tergou. La terre qu'on y employe n'est que le limon de l'Issel: les fourneaux où on les cuit tiennent depuis trois jusqu'à douze cents milliers, aussi faut-il au moins trois semaines & quelquefois deux mois pour les remplir. La cuisson dure à proportion depuis 20 jours jusqu'à six semaines, & il en faut trois pour que le four soit refroidi. On se sert pour la cuisson, de la tourbe de Frise. On fabrique près d'Utrecht de belles tuiles & de beaux carreaux: mais il faut plus de travail & de précautions, la terre se passe au moulin.

v) C'est aux Phéniciens qu'on attribue l'invention de l'art de faire le verre. Quoique connu très-anciennement, le verre fut rare pendant plusieurs siècles. L'Histoire rapporte qu' Aurélien imposa à l'Egypte un tribut annuel d'une certaine quantité de verre. De nos jours on en fait partout. En France il n'y a que les gentils-hommes à qui il soit permis de le fabriquer. Les matieres dont on se sert dans les verreries sont quelques especes de cailloux concassés, du sable de grais, du sable commun, diverses sortes de soudes, du salpetre, de la potasse, des cendres de lessive & de fougère, & du gresil ou verre cassé. De ces différentes matières on fait du verre opaque, du verre à demi transparent, du verre transparent grossier, & du verre de crystal. La principale base du verre est ou le crystal, ou les quartz, ou les cailloux, ou le sable, ou le grais, &c. la seconde matiere principale est le fondant: de ce genre sont le sel alkali fixe, tant le mineral que l'artificiel, & un mélange de ces sels avec leur partie cendreuse: on ajoute encore une terre alcaline de nature saline. La chaux éteinte est fort propre à cet usage; en Allemagne on se sert de la craie. Ce que l'on veut vitrifier, après avoir été préparé, est mis dans de

yen de quelques parties métalliques, forme les

grands pots qu'on porte dans des fourneaux, où l'on entretient un feu perpétuel. Lorsque la matiere est en fusion, un homme prend une felle, ou espece de sarbacane de fer, la trempe dans le pot où cette matiere se trouve, & la retire chargée de ce qu'elle peut enlever: il répand cette matiere sur un morceau de fer, & après y en avoir mis ainsi à quatre reprises differentes, il la remue avec sa felle, qui y reste attachée; il la soufle, & il la roule ensuite sur un bloc de marbre pour la souffler une seconde fois. Ce verre est remis au feu, & après qu'on a eu soin de le laisser refroidir, on le sépare de la felle au moyen d'un peu d'eau froide, qui par sa fraîcheur fait feler le verre, & alors un petit coup, légèrement donné, sépare le verre de la felle. C'est ainsi qu'on travaille le verre en plat: le verre en table se fabrique à peu près de la même maniere; l'un & l'autre est destiné au vitrage, aux lanternes, à couvrir des tableaux & des portraits, aux glaces de carosse, &c. quant aux glaces de miroir nous en parlerons tout à l'heure. Les autres ouvrages de verrerie, comme les verres à boire, les flacons, les bouteilles, les lustres, tous ces petits ouvrages appelés verrotteries, sont travaillés différemment: c'est de l'adresse du souffleur que dépend l'élegance des formes, comme la beauté du verre dépend du choix des matières qu'on vitrifie. L'usage des vitres a naturellement conduit les artistes à la decouverte des glaces, qu'on a dabord soufflées, & qu'on coule aujourdhui, lorsqu'on en veut de bien grandes & de bien belles. Les Vénitiens furent les premiers à faire des glaces d'une grande blancheur & d'un très beau poli. Dans les verreries on entend par glaces des verres fort blancs, d'une surface bien polie & bien unie: les miroitiers entendent par là un verre semblable mis au teint. Sans teint on les employe

pour les glaces de carosses, quelquefois pour le vitrage des palais, &c. On se sert, pour faire les glaces, de soude & de sable: en France on n'employe que la soude d'Alicante. Cette soude, bien nettoyée, concassée dans des moulins à pilons, tamisée, & mêlée avec du sable bien lavé & tamisé, est portée au four, où on la fait cuire jusqu'à ce que cette matiere paroisse blanchie: on la porte alors dans un lieu sec, où on la laisse vieillir; pour bien faire il faut l'y laisser au moins un an. Lorsqu'on veut s'en servir, on y mêle des cassons de glaces, rougis au feu & trempés ensuite dans l'eau. Cette matiere ainsi préparée est mise dans des pots, où on la fond à un feu très-violent; lorsqu'elle est en fusion on en prend avec la felle ce qu'il en faut pour souffler une glace; qui refroidie doit encore être cuite dans un grand fourneau: il faut à cette cuisson dix à quinze jours. Les ouvriers se relayent de six en six heures, jusqu'à ce que les pots soient vuidés. Ces glaces soufflées, pour être parfaites, ne peuvent guere avoir au-delà de 45 à 50 pouces de hauteur; celles qui passent ce volume n'ont point assez d'épaisseur, pour soutenir le dégrossi. Les glaces d'un plus grand volume doivent être coulées: cette invention est due à M. Thevart, qui en établit une manufacture en France en 1688. Voici la maniere dont on s'y prend. Les pots où la matiere est fondue, contiennent ordinairement 2000 livres pesant de matiere: quand elle est en état de servir, on en verse dans des cuvettes, qui par le moyen de quelques machines sont transportées jusqu'à la table où la glace doit être coulée: on diroit alors qu'il sort de ces cuvettes un torrent de feu. La table, longue de cent pieds, est de fonte: on la couvre d'une couche de sable chaud: des tringles de fer mobiles servent à déterminer la largeur de la glace. Quand au bout d'une minute elle a pris consistence, on la passe légerement dans une carquaise, & on la porte au fourneau pour y être recuite. Le poliment des gla-

ces a deux ouvrages, l'un qu'on appelle le dégrossi, ou l'adouci, l'autre qu'on nomme le parfait poliment. On pose horisontalement la glace sur une pierre, & on l'y attache avec du plâtre: on prend une autre glace brute de moindre volume, qu'on scellée avec du plâtre à une table de bois: on couche la petite glace sur la grande, on la charge de quelques poids, & par le moyen d'une roue, & de quelques chevilles, on la met en mouvement. Ce frottement use les glaces au moyen de l'eau, & de divers sables, qu'on met entre deux. On employe trois sortes de sables différens, l'une après l'autre: on se sert aussi quelquefois de gros émeril, quand on donne le dernier dégrossi. Il faut employer plus d'une glace supérieure, & le moins est d'en employer deux: comme elle souffre plus de frottement, que la glace inférieure, elle s'use plutôt. Ce ne sont que les glaces coulées qu'on dégrossit à la roue: les glaces soufflées sont dégrossies avec des moîlons, qu'un ouvrier conduit à la main. Après cet ouvrage, on passe au parfait poliment: on se sert de tripoli, ou d'émeril bien lavé & tamisé, ou de la potée rouge: ce n'est qu'alors que les défauts se découvrent. Ordinairement on lustre encore les glaces avec une regle de bois doublée de feutre. Ces glaces sont portées au magasin, & il ne reste plus qu'à y mettre le teint, ce qui est l'ouvrage du miroitier. Pour l'y mettre on prend une feuille d'étain bien battue, plus large & plus longue d'un pouce que la glace à laquelle elle doit servir: on étend cette feuille sur une pierre, on la frotte légérement avec un peu de vif argent, & on enleve avec soin l'écume noire qui y paroît bientôt: on couvre ensuite cette feuille de vif argent, qu'il ne faut point épargner: cela fait, on glisse la glace sur cette feuille avec beaucoup d'attention & de propreté, on la charge pour l'attacher fortement, & on laisse enfin écouler le superflu du vif argent. Ces glaces se vendent dans les manufactures suivant un certain prix fixe, qui se pro-

ftras *) & quelques pierres de compofition.

portionne à la hauteur & à la largeur. Une manufa-ĉture de cette efpece demande de terribles dépenfes : non-feulement il faut de plus grands fourneaux, mais encore il faut un établiffement d'une très-grande étendue, de grands magafins pour mettre à fec les pots, les cuvettes, les tuiles, les terres propres à faire les vafes, les matières pour le verre ; il faut des chantiers pour le bois, des forges & des atteliers pour les menuifiers, les charrons, les charpentiers, les maçons, qui font perpetuellement occupés à la conftruction & à l'entretien des machines ; il faut des logemens pour les ouvriers, des magafins pour les glaces, &c. Pour faire juger de la dépenfe j'ajouterai encore ici, que pour mettre un fourneau en état, il en coûte quinze-mille écus de France ; il faut fix mois pour en conftruire un à neuf, & trois pour le réparer. Un fourneau ne dure que trois ans, & il faut le raccommoder tous les fix mois : il confomme, en dix huit mois 13500 cordes de bois de toute efpece, (la corde a quatre piés de large fur huit de haut) 1500 mille livres pefant de foude, deux millions pefant de fable, & 15 mille livres de terres. Enfin les frais de régie, de voiturage, ainfi que le falaire des ouvriers montent à 400 mille écus de France. Il n'y a point d'endroits où la Verrerie ait été plus brillante qu'à Murano : auffi les Vénitiens faifoient-ils un commerce confidérable en miroirs, en cryftaux, & autres ouvrages de verre : cette branche de leur commerce eft perdue ; il n'y a plus aujourdhui à Venife qu'un feul homme qui faffe du cryftal eftimé, mais dont le prix eft exceffif. Aujourdhui les glaces de Murano font les plus mauvaifes de toutes celles qui fe font en Europe. Les verreries angloifes ont de la réputation : l'étranger enleve les quatre cinquiemes des glaces fabriquées en Angleterre ; les François tirent mé-

Dans les raffineries de vitriol, d'alun [y]), & de

me de là des lustres, des lanternes, des verres à boire, des verres d' optique. La manufacture de Neustadt, dans la Marche Electorale de Brandebourg, livre de très-belles glaces: le crystal qu'on tire delà n'est pas aussi beau qu'il pourroit l'être. La Saxe, la Boheme, la Franconie, & le Palatinat exportent beaucoup de verreries: le beau crystal d'Allemagne est plus blanc & à meilleur prix que celui d'Angleterre: mais les verres de Boheme & du Palatinat sont ondulés & d'une épaisseur inégale. On fait aujourdhui de grands efforts en France pour y perfectionner les verreries, qui ont toujours été en mauvais état, bien qu'elles consomment pour deux millions de soude d'Alicante & de Carthagene. Il faut placer les verreries là où il y a grande abondance de bois, dont il feroit difficile de faire un meilleur usage, & où il se trouve du sable fin, de bon gyps, de bonne terre glaise, de la terre grasse & des pierres à chaux.

x) Les pierres fausses, ou de composition, les plus brillantes, sont les *Stras*, nom d'un jouailler françois qui les mit en vogue il y a vingt ou trente ans. Ces pierres imitent le diamant par leur éclat: mais, comme presque toutes les compositions, elles dépérissent au feu. Le verre coloré, qui imite les pierres précieuses, est une préparation faite de verre, ou de matière vitrifiable, & de quelque substance minérale. Le saphir factice se fait avec deux onces de verre blanc, & de la fritte de crystal mélée avec trois ou quatre grains de safre ou de bleu, qu'on fait fondre à un feu très-violent. J'ai vu quelques saphirs de la composition du célèbre Mr. Marggraf, rien de plus beau pour l'éclat, la couleur, & la dureté. La topase factice, le rubis factice, l'émeraude factice, sont des compositions à peu près semblables: il n'y a que les parties métalliques qui va-

falpêtre *) on prépare ces fels poure différient. Il ne faut pas confondre ces compofitions avec les cryftaux colorés par la nature, & que nous avons appelés faux faphirs, fauffes topafes, &c. Les cryftaux rougis au feu, & trempés dans des teintures faites de fels & de parties métalliques, ne font guère que des cryftaux écariés, qui ont une furface colorée.

γ) Il y a deux fels ftyptiques, le vitriol & l'alun. Le vitriol eft bleu, fi la mine participe du cuivre; verd, fi elle participe du zinc; différemment coloré, fi elle participe de différens métaux. Le vitriol romain, & celui de Goslar font blancs; celui de Hongrie & de Chypre, bleus, celui de Pife, de quelques endroits d'Angleterre & d'Allemagne eft vert. On tire encore du vitriol de Boheme, de Siléfie, de Norvege, d'Efpagne &c. La mine pierreufe, où il s'en trouve, eft un pyrite. On amaffe ces pierres en monceaux, on les laiffe fe calciner au foleil pendant l'efpace de trois ans ou environ, & durant ce temps là on les remue au moins deux fois l'an. Quand on croit que la calcination eft achevée, on les arrofe copieufement; & lorsqu' elles font affez amollies, on les jette dans une grande chaudiere remplie d'eau, qu'on expofe à un grand feu. Dès que cette matiere a pris une certaine confiftance, on y jette de la vieille ferraile; puis on verfe le tout refroidi dans un autre vafe, où l'on a eu foin de mettre des lattes, afin que le vitriol s'y attache en fe cryftallifant. Indépendamment de l'ufage que la médecine fait de ce fel, on s'en fert beaucoup dans les teintures, où l'on préfere celui d'Angleterre, furtout lorsqu'on teint en noir & en gris. L'alun natif, ou vierge, fe trouve peu: la maniere de le préparer fait qu'il eft ou rouge, ou citronné, ou romain, ou brulé, ou fucré. Les mines ordinaires, dont on le tire, font les rocs réfineux, le charbon de terre, & les terres combuftibles. L'Ar-

rens uſages. Nous avons parlé du ſel com-

gleterre, la France, l'Italie, & la Flandre en exportent beaucoup. La maniere de le faire eſt à peu près la même partout. A Civita-Vecchia on s'y prend de la manière ſuivante. Après avoir découvert un lieu où il y a des pierres qui promettent de l'alun, on les tire de la carriere, on les trie, quelquefois on les eſſaye; enſuite on les porte au four, pour les y faire cuire, comme on cuit les pierres à chaux: après cela elles ſont portées dans un enclos dont le ſol eſt carrelé, & coupé par de petits ruiſſeaux; on arroſe ces pierres pendant 25 à 30 jours, jusqu' à ce qu'elles n'échauffent plus l'eau qu'on y jette. Ces pierres, réduites ainſi en une maſſe molle, ſont miſes dans de grandes chaudieres, qu'on remplit de l'eau dont elles ont été arroſées; on expoſe le tout à un feu violent, pendant 18 à 20 heures, & la leſſive alumineuſe étant bien claire, & déchargée de ſes immondices, on la fait couler dans des goutieres de bois, où on la laiſſe refroidir pendant dix à douze jours. Les particules d'alun s'uniſſent & s'attachent aux parois de cette goutiere. Quand on croit que l'eau eſt déchargée de tout ſon ſel, on la laiſſe écouler, & l'alun étant ſec on le détache. Les frais de fabrication montent fort haut; outre cela on paye à la Chambre Apoſtolique trente-mille écus par an, pour le bois & les pierres qu'on employe. Le quintal d'alun coûte à Rome trois écus romains. La médecine l'employe: mais il ſert encore plus aux orfèvres, & ſurtout aux teinturiers. & aux pécheurs de morue. C'eſt celui de Liege & celui d'Angleterre qu'on exporte le plus.

2) Le Salpetre eſt encore plus utile, ſi l'on juge de l'utilité par la conſommation: la Chymie en employe beaucoup; il ſert à faire la poudre à canon, on s'en ſert dans les teintureries, & dans les verreries; on en

mun, & du soufre *), ainsi que du mer-

fait des eaux fortes, il est employé à la fonte des métaux, &c. Le Salpetre natif ne se trouve guère en Europe: on en tire du royaume de Pégu, du Mogol, des environs du Volga, &c. Les Hollandois en font des magasins considérables dans le Bengale. La raison pourquoi il se trouve si peu de salpetre natif en Europe, c'est qu'il ne s'y voit que peu ou point de terreins qui, propres à la formation du salpetre, restent incultes, comme cela arrive le long du Volga & dans les Indes. Le salpetre se forme sur la surface de la terre, & les terres qui en produiroient en Europe sont trop recherchées pour qu'on ne les cultive pas. Dépeuplez quelques contrées fertiles, & laissez y de bons champs en friche, vous aurez bientot du salpetre. Le salpetre artificiel se prépare en beaucoup d'endroits, mais surtout en France. On le raffine plus ou moins. Celui qui est le plus raffiné, & qu'on appelle de la troisieme eau, est du salpetre en glace, ou de roche, il ne se vend point en France, il est employé à faire la poudre à canon: il en faut au moins, année commune, trois millions de livres pour les magasins du Roi. Voici la maniere dont on l'y prépare: on se sert de vieux platras, qui proviennent des démolitions de vieux bâtimens, de tuf dont les maisons sont quelquefois bâties, des terres tirées tant des bergeries, que des colombiers & des celliers. Ces terres bien battues, & mêlées avec des cendres, sont mises dans de grandes chaudieres, qu'on remplit d'eau, & qu'on expose au feu pendant quelque temps. Lorsqu'on croit que l'eau a dépouillé ces terres du salpetre qui s'y trouve, on la verse sur de nouvelles terres, jusqu'à ce qu'on ait ce qu'on appelle la cuite. Cette cuite, après avoir encore bouilli pendant vingt-quatre heures dans de grandes chaudieres, est versée dans des réservoirs, où elle dé-

e. On fait quelques préparations d'ar-

toutes les parties terrestres dont elle est chargée:
1, qui ne contient plus alors que du salpetre, est ti-
de ces réservoirs, & on la laisse s'évaporer, afin
le sel se crystallise; ce qui se fait dans l'espace de
re jours. Le salpetre reste attaché aux parois du
n de l'épaisseur de deux à trois pouces ou environ:
là le salpetre brut. Pour le raffiner on le fait fon-
& bouillir, on l'écume, on y jette de la colle d'An-
erre, & enfin on le verse dans des vases bien fer-
, où on le laisse reposer pendant quelques jours, au
desquels on trouve le salpetre crystallisé. Ce
n l'appelle enfin salpetre en glace, est ce salpetre
allisé. qu'on a fait fondre au feu, dans un vase de
sans qu'on y ait versé de l'eau. Le salpetre raffi-
aloit à Amsterdam, en 1761, quarante florins le
tal: cela varie. La poudre à canon est composée
salpetre, de charbon & de soufre. On y employe
harbon du saule, & les Anglois celui de noisetier.
moulins à poudre ont été nouvellement perfection-
en France. On a construit à Essone, en 1754, par
soins de M. Micault, Commissaire des poudres, sur
plans & sous la direction du P. Fery, un moulin à
les roulantes: chaque meule pese près de 10 mille
s: la meule gissante sur quoi elles se trouvent
proportionée à ce poids. La poudre s'y fabrique
moins de temps que dans les moulins à pilons, & se
par compression, & non par percussion. Le Pere
a proposé depuis, quelques changemens, au moyen
quels on fabriqueroit, en 8 heures de temps, ce
n ne fabrique à présent qu'en 24; l'essai a été fait
756, la poudre a été trouvée excellente. Cepen-
on en est resté à l'essai.

) Le soufre vif, ou vierge, est ou transparent ou
ue: on trouve la premiere espece dans les mines

ſenic, [b]) utiles, mais dangereuſes. Le bismuth & le cobalt donnent une couleur bleue. L'or eſt employé par les orfè-

d'or du Pérou, dans l'île de Milo, dans le Canton de Berne, près de Bex, &c. Le ſoufre opaque ſe trouve en abondance au piéd des volcans, & dans quelques terres ſulfureuſes de l'Amérique & de l'Europe: les Ruſſes en recueillent beaucoup près des montagnes qui ſont à l'oueſt du Volga: l'Irlande en a beaucoup: les diſtricts de Hunſevig & de Kryſevig en fourniſſent une très-grande quantité: on peut, en une heure de temps, y trouver la charge de 80 chevaux: en ſuppoſant chaque charge de 200 livres, cela fait 16000 livres. Le ſoufre factice ſe prépare de différentes manieres. Quelquefois il s'en trouve dans une eſpece de terre argilleuſe, comme dans la Campagne de Rome près de Bracciano; ou dans quelques pyrites, comme dans le pays de Liege. Quand on veut purifier le ſoufre, on le fond, & on y mêle un peu d'huile de lin. La médecine ſe ſert du ſoufre, les ouvriers en ſoie & en laine l'employent pour blanchir la ſoie & les étoffes de laine; on en conſomme beaucoup pour la poudre à canon. En ajoutant à une partie de ſoufre ſept ou huit de mercure, on fait le cinnabre, qui réduit en poudre eſt appelé vermillon. Le ſoufre bien raffiné & ſublimé donne la fleur de ſoufre, qui eſt un très bon médicament. A Amſterdam le quintal de ſoufre crud vaut ſix florins, & le ſoufre raffiné ſept.

b) Parmi les différentes préparations arſénicales on compte la fleur d'arſenic, l'arſenic cryſtallin ou blanc, l'arſenic jaune, qu'il faut diſtinguer de l'orpiment, & l'arſenic rouge. L'arſenic blanc ſert aux teinturiers, & aux maréchaux, il entre dans la compoſition de ce qu'on appelle *mort aux rats*; il eſt employé dans les verreries pour donner de la transparence aux verres;

vres *) à faire de la vaisselle, des ornemens de toute espece, des bijoux; on le réduit aussi en feuilles d), & en

on l'employe aussi à faire la porcelaine blanche; & à blanchir plusieurs matieres métalliques, par exemple les épingles.

c) L'or ouvragé est ordinairement de 18 à 20 carats: à Vienne il est à 22, à Augsbourg à 19 $\frac{3}{4}$, en Suisse à 18, en France à 22; & pour les ouvrages de bijouterie, à 20; en Espagne à 22$\frac{1}{4}$. C'est un abus de quelques provinces d'Allemagne de ne pas marquer l'or ouvragé.

d) L'or est d'une si grande ductilité, qu'une once suffit à un batteur d'or pour 1600 feuilles de 37 lignes en quarré. Ces feuilles sont couchées dans un livre fait de papier extremement fin: un livre en contient ordinairement 25 de 3 à 4 pouces en quarré; & ces feuilles pesent, les unes cinq à six grains, les autres neuf à dix. On employe à cet usage ou de l'or très-fin, à 23 carats trois quarts, (on le prend ordinairement en chaux,) ou de l'or pâle (ou vert), au quel on ajoute quatre grains d'argent, par once, ou de l'or commun, auquel on ajoute six grains d'argent & douze de cuivre. On fait différentes classes de feuilles d'or: la premiere sert aux fourbisseurs pour dorer les poignées d'épées; la seconde sert à dorer les ouvrages d'acier; la troisieme est pour les cuirs, la quatrieme pour les pilules, &c. Pour battre l'or on commence par le fondre au creuset avec du borax, & après en avoir tiré un lingot, on le forge à l'enclume pour le reduire à l'épaisseur de deux lignes ou environ: alors on le travaille au moulin, où il est réduit à une moindre épaisseur, quelquefois aussi on continue l'ouvrage avec l'enclume. Quand il est assez mince, on le coupe en plusieurs quartiers, on fait une pile de ces quartiers entremêlés de

fils *e*), & on travaille l'or filé & l'or trait de

feuilles de velin. Cette pile, comme enfermée dans une boite, est posée sur un bloc de marbre, & le batteur d'or travaille avec un grand marteau. Quand il voit que les quartiers ont été suffisamment étendus, il les sort de leur boite, les coupe en deux, & en fait deux autres piles, qu'il travaille comme la premiere. Ces deux piles sont de nouveau partagées chacune en deux autres, & au lieu de velin, on se sert alors de baudruche, ou de cette pellicule qui se leve de dessus les boyaux de boeuf. Le batteur d'or continue à travailler de la même maniere, jusqu'à ce que les feuilles soient telles qu'il les veut. Les ducats, & les anciennes piastres servent ordinairement à cet usage. Des rognures de ces feuilles d'or, ou des feuilles mêmes réduites en poudre, mêlées avec un peu de miel, & broyées sur le marbre on fait l'or en coquille, que les peintres en miniature employent: l'or faux en coquille est fait de léton.

e) On appelle or trait, de l'or ou de l'argent doré réduit en fil de soie. Aujourdhui tous les fils d'or, destinés aux manufactures, sont d'argent doré: cette dorure est si forte que bien que le lingot soit réduit à la grosseur d'un cheveu, la dorure paroit partout. A Milan, on a le secret de ne dorer que d'un côté. Voici la maniere dont on travaille. On prend un lingot d'argent de 35 à 36 marcs, on le réduit, par le moyen de la forge, en forme de cylindre de la grosseur d'un manche à balai: alors on le fait passer par huit à dix pertuis d'une grosse filiere, ce qui s'appelle tirer à l'argue. Réduit ainsi à la grosseur d'une canne, on le porte au tireur d'or, qui le décrasse, & le coupe en deux lingots de 24 à 25 pouces de long: il fait chauffer ces lingots, & prend des feuilles d'or de 12 grains & de quatre pouces en quarré, dont il en couche qua-

différentes manieres, pour en faire des ga-

tre, huit, dix, douze, & quelquefois ſeize, les unes ſur les autres, pour n'en faire qu'une ſeule, ſuivant qu'on ſouhaite que la dorure ſoit; & après avoir frotté les lingots avec un bruniſſoir, il y applique autant de feuilles qu'il en faut pour les couvrir; on fait ordinairement ſix couches ſemblables de feuilles ſimples ou doubles, ou quadruples, &c. On y paſſe enſuite la pierre ſanguine, pour bien unir la ſurface. Ces lingots chauffés & polis ſont portés alors à l'argue, où on les fait paſſer par quarante pertuis, & où on les réduit ainſi à la groſſeur d'une plume à écrire: après cela on les décraſſe de nouveau, & cela étant fait on les paſſe par 20 autres pertuis, qui les réduiſent à l'épaiſſeur d'un ferret de lacet:. c'eſt ce qu'on appelle proprement du fil d'or. Ce fil tiré ſur un banc, où on le fait encore paſſer par une vingtaine de pertuis, eſt enfin réduit, par le moyen d'une très-petite filiere, à la groſſeur d'un cheveu, & alors on l'appelle de l'or trait. Les fils faux ſe ſont de cuivre: on prend pour cela du cuivre de roſette, dont on fait un lingot, qu'on travaille comme le lingot d'argent: on y applique ſix feuilles d'argent du poids de 18 grains chacune. Sur un lingot de 20 marcs on employe une once & demie d'argent: on le file, & c'eſt alors du faux argent trait. Veut-on du faux or trait: on dore le lingot argenté, après qu'il a paſſé ſept ou huit pertuis. L'ouvrage eſt abſolument le même. En France il eſt ſagement ordonné que le faux or & le faux argent traits, ne ſe filent que ſur du fil de chanvre ou de lin, & jamais ſur de la ſoie; ces fils ſont appelés fils de Lion, ſans doute parce que cette invention eſt due à quelque ouvrier de cette ville. Les tireurs d'or de Bruxelles prétendent à la même induſtrie que ceux de Paris, de Lion, & d'Amſterdam: ils les ſurpaſſent même pour les fils propres à la broderie & aux

lons, des dentelles, des franges &c. f). . . Les boutons : mais ils ne peuvent pas soutenir la concurrence des Lionois, parce que le prix de la main d'œuvre eſt bien moindre à Lion, où l'on employe les femmes à cet ouvrage : ce qui ne ſe fait pas à Bruxelles, où elles gagnent d'avantage à faire des dentelles. On prétend que Lion dans ce genre de fabrique employoit autrefois, en or ou en argent, pour la valeur de ſept millions de livres.

f) Le fil d'or rond & applati ſert aux manufactures d'étoffes riches, de galons, de dentelles, de franges, &c. On appelle proprement bords ces galons deſtinés aux habillemens, & à l'ornement des meubles. En Dannemarc, & en Suède, cette eſpece de luxe eſt défendue. Il ſe perd annuellement, par ce moyen, une certaine quantité d'or & d'argent ; on compte qu'aux meilleurs galons il s'en perd la 16eme partie.

g) La dorure ſe fait en général, ou à l'huile, ou en detrempe, ou au feu. La dorure à l'huile ſe fait de deux manieres : la premiere conſiſte à prendre une matiere fluide & graſſe, dont on frotte les ouvrages qu'on veut dorer, & on y couche enſuite une feuille d'or, après quoi on polit la ſurface. La ſeconde ſe fait en prenant de l'ochre préparé, qu'on mêle avec un peu d'huile, & dont on fait un fond ſur lequel on applique enſuite les feuilles d'or. C'eſt ainſi qu'on dore les dômes des égliſes & des palais, les ornemens des plafonds, les figures de plâtre & de plomb. La dorure en détrempe ſe fait avec de la colle : c'eſt ainſi qu'on dore le bois & le ſtuc : la colle dont on ſe ſert eſt faite de rognures de parchemin ou de gands. Si c'eſt du bois on commence par donner une couche de colle, on y met enſuite pluſieurs couches de plâtre (ou de blanc d'eſpagne, ou de terre blanche), delayé dans cette

fin l'or ſert à dorer *). On fait les mêmes

colle : quand la derniere couche eſt ſéche, on la mouille legerement, & on y applique une couche d'ochre jaune, delayé dans de la colle. Ce ſecond fond étant ſec, on y en met un troiſieme d'une compoſition de bol d'Arménie (ou de pierre ſanguine, ou de mine de plomb) & d'un peu de ſuif, le tout mêlé avec la même colle. Ce dernier fond eſt de trois couches ; lorſqu'il eſt ſec, on le mouille, avant que d'y appliquer les feuilles d'or. Enfin l'ouvrage s'acheve en poliſſant l'or, & en le liſſant, ce qui s'appelle brunir ; ou bien en le mattant, ce qui ſe fait en paſſant ſur l'or un peu de colle. La dorure au feu ſe fait avec l'or moulu, avec l'or en feuilles, & avec l'or haché. Celle qui ſe fait avec l'or moulu eſt dangereuſe : on prend de l'or réduit en chaux, on l'amalgame avec du vif argent, dans un creuſet expoſé au feu, & on en couvre le métal bien poli qu'on veut dorer : on place alors ce métal ſur une grille, le vif argent s'évapore, & l'or reſte attaché au métal. Quand l'ouvrage eſt fait, on polit le métal doré, & enfin on le met en couleur. Quelquefois on dore la même piece plus d'une fois. Lorſqu'on dore au feu avec des feuilles d'or, on commence par polir le métal, puis on l'expoſe au feu où on le fait bleuir, & on y applique une couche de feuilles d'or : on remet enſuite le métal au feu, qu'on recouvre après cela d'une nouvelle couche de feuilles d'or, & cela ſe fait trois ou quatre fois : l'ouvrage eſt achevé quand on a poli le métal ainſi doré. La dorure au feu avec l'or haché ſe fait auſſi avec des feuilles d'or, & de la même maniere, avec cette différence qu'on hache les feuilles, c'eſt à dire que l'on y fait pluſieurs entaillures en différens ſens. Pour donner de l'éclat à l'or & à l'argent doré, on ſe ſert de la cire à dorer, qui eſt compoſée de cire vierge, de cuivre, de craie rouge, d'alun, &c. La dorure des

uſages de l'argent h). Le cuivre eſt employé

livres ſe fait ſur la tranche & ſur la couverture. Pour dorer la tranche, on y couche d'abord un peu de bol d'Arménie détrempé; & quand il eſt ſec, on y paſſe légèrement du blanc d'oeuf, après quoi on y applique les feuilles d'or, qu'on brunit enfin au clair. Pour dorer la couverture, on ſe ſert de fers à dorer, qui ſont gravés en relief: on commence par glairer le cuir, on y couche enſuite la feuille d'or, & puis on y applique le fer, qu'on a fait chauffer. On recueille l'or, où le fer n'a point touché, avec une broſſe, & il ſe détache aiſément. Les relieurs employent auſſi quelquefois du faux or. On dore encore ſur parchemin, ſur cuir, & autres matieres dont on fait des tapiſſeries ſans employer un grain d'or: on ſe ſert pour cela de feuilles d'argent & d'étain, qu'on attache par le moyen d'un peu de blanc d'oeuf, qu'on couvre d'un vernis tout chaud, & ſur lesquelles on applique enſuite toutes les couleurs qu'on veut. On a penſé naturellement au moyen de retirer l'or des ouvrages dorés: les métaux rendent aiſément l'or qu'on leur a donné: on le retire de deſſus le bois & de deſſus le cuir, mais on ignore encore le moyen de l'enlever de deſſus le verre.

h) Les articles précédens ſerviront d'éclairciſſement à celui-ci. L'argent trait eſt de l'argent tiré à travers les pertuis de différentes filieres, au point de n'être pas plus gros qu'un cheveu. Cet argent trait applati eſt de l'argent en lame, qu'on file ſur la ſoie, ou qu'on employe tout plat pour les broderies, les dentelles, les étoffes riches, &c. L'argent en feuilles eſt de l'argent battu: des rognures de ces feuilles on fait l'argent en coquille. L'argent faux eſt du cuivre couvert de feuilles d'argent. Argenter c'eſt couvrir quelque choſe de ces mêmes feuilles. On le fait de deux manieres: en blanc, lorsqu'on laiſſe à l'argent ſa couleur naturelle;

à faire des vases ¹) des chaudrons, des cordes

& en jaune, lorsque par le moyen d'un vernis on lui donne la couleur & l'apparence de l'or. L'argenture sur les métaux diffère entièrement, de celle qui se donne aux autres matieres: on se sert du feu pour les métaux, & pour les autres matieres on employe une espece de colle. Pour argenter le fer & le cuivre, on s'y prend de la maniere suivante. L'ouvrage qu'on veut argenter doit d'abord être décrassé, alors on le fait rougir au feu, puis on le trempe dans l'eau, on l'y frotte ensuite avec une pierre ponce: il est après cela de nouveau mis au feu, où on le fait chauffer médiocrement pour le tremper derechef dans l'eau. Lorsqu'on veut que l'argenture soit durable, on hache les pieces qu'on argente, c'est à dire qu'on y fait, avec un couteau d'acier, un grand nombre d'entaillures en tout sens. S'il ne s'agit pas d'un ouvrage qui en vaille la peine, on se passe de la hachure. La piece ainsi préparée, on la met au feu pour l'y faire bleuir, & on y applique tout de suite deux feuilles d'argent, qu'on frotte contre la piece pour les y attacher plus fortement: on la porte de nouveau au feu pour y appliquer ensuite quatre feuilles d'argent, qu'on a soin de frotter & de brunir: on continue ainsi à chauffer la piece, & à y appliquer des feuilles, quatre à quatre, ou six à six, jusqu'à ce qu'il y en ait trente, quarante, cinquante, ou soixante, suivant qu'on souhaite que l'argenture soit plus ou moins forte. Cela étant, on fait brunir la piece à fond. Quant à l'argenture du bois, du cuir, &c. elle se fait comme la dorure. On désargente, quand on veut faire fondre les pieces, ou qu'on veut les argenter de nouveau; & cela se fait en faisant chauffer la pièce à différentes reprises, & en la trempant autant de fois dans l'eau, jusqu'à ce que l'eau ait pris toute l'argenture. L'argent ouvragé doit être mar-

métal à beaucoup d'autres, soit pour en faire des métaux composés, [i]) soit pour rendre l'usage de quelque autre métal moins cher ou

gles: un ouvrier en coupe jusqu'à 12 mille dans une heure; l'on amollit ces têtes, en les faisant rougir au feu sur une pêle de fer. Enfin un dernier ouvrier enfile les épingles dans les têtes. Les épingles ainsi fabriquées sont jettées dans une chaudiere, où on les fait bouillir avec de la gravelle: pour les blanchir on les enferme entre deux plaques d'étain assez épaisses, & on les fait ainsi bouillir de nouveau dans une eau où l'on a mis de la gravelle ou du sel de tartre: on les lave après cela dans de l'eau fraîche, & quand elles sont séches on les met dans des papiers, qui ont été piqués avec un poinçon de fer à 20 ou 25 dents. Ordinairement on employe des enfans à bouter les épingles. Il y a des épingles de fer qui au lieu d'être blanchies, sont noircies, soit pour le deuil, soit pour les cheveux: les têtes des premieres sont de leton. On préfere le fer de Normandie à celui d'Allemagne, dont on se sert cependant beaucoup, parce qu'il est à meilleur prix. Pour noircir ces épingles on les cuit dans de l'huile de lin, où l'on a mis quelque peu d'huile de térébenthine. C'est à Reugle & à l'Aigle en Normandie, qu'il se fabrique le plus d'épingles. On compte à l'Aigle, & aux environs, six-mille ouvriers occupés à ce travail: les entrepreneurs de cette fabrique ont poussé l'économie aussi loin qu'il est possible. On faisoit autrefois de belles épingles à Paris: mais la cherté de la main d'oeuvre a détruit ces établissemens, & les épingliers n'y font plus aujourdhui que des petits cloux à l'usage des ébénistes, layetiers, menuisiers, des éguilles de tablettes, des agraffes, des annelets, des crochets, des grillages. &c. La fabrique de Limoges ne subsiste plus; il y en a encore à Bordeaux.

plus commode. Le fer affiné donne l'acier: le fer sert à faire des ustensiles de toute espece, des canons, des fusils, & d'autres armes, des

On prétend qu'il se consomme annuellement à Paris pour 150 mille livres d'épingles. Il est bien étrange que l'Allemagne en tire tant de France, vu qu'on pourroit y en fabriquer d'aussi bonnes & à bien meilleur prix.

f) Du mélange des métaux & des demi-métaux il nait différentes compositions plus ou moins utiles. On a 1) un métal blanc, composé de cuivre & d'arsenic, 2) un autre métal blanc, composé d'étain & de bismuth, 3) du léton, qui est fait par le moyen de la cémentation, de plaques de cuivre & de la mine de Zinc brûlée, ou de ces mêmes plaques & de calamine mêlée avec de la poudre de charbons. On remarque que le poids du métal augmente au-delà de ce que pesent la calamine & le cuivre, car 60 livres de calamine, 35 de vieux cuivre, & 35 de cuivre de rosette donnent 145 à 147 livres de léton, sans compter l'arcot, ou l'écume de cuivre, répandue dans les cendres: 4) de la fonte, qui est un composé d'étain, de plomb, de cuivre, & d'un peu de léton: c'est de ce métal composé qu'on fond les canons & les cloches; le mèlange n'est pas le même partout; 5) du métal de prince, qui est fait d'une partie de zinc & de quatre ou six parties de cuivre, 6) du pinschbeck, qui est un cuivre travaillé avec différens sels, & fondu ensuite avec d'autre cuivre, & quelque peu de zinc, 7) du tombac, fait de sept parties de vieux cuivre, de cinq de léton, & d'un peu d'étain fin. On prétend que le pinschbeck & le tombac sont deux compositions inventées par deux Anglois qui leur ont donné leur nom. Il est faux qu'il entre de l'or dans la premiere de ces deux compositions: 8) du métal couleur d'acier, qui est fait de trois parties

ſe file auſſi, on en fait le fil d'archal *); le fer

froidi on y coule le métal, qui part d'un fourneau placé au deſſus du moule: l'ouvrage du fondeur étant achevé, c'eſt au ſculpteur à travailler la ſtatue. La fonte des cloches ſe fait à peu près de la même maniere: le métal eſt différent, & le noyau ſe fait avec plus de ſoin. Il en eſt de même des pieces d'artillerie; le métal dont on ſe ſert diffère des deux autres. La longueur des canons ſe meſure par ce qu'on appelle calibres, c'eſt à dire par le diametre de la bouche: ſix pouces d'embouchure demandent vingt calibres de longueur, c'eſt à dire dix piès. Aujourdhui on n'a pas beſoin de noyau pour fondre les canons: Mr. Maritz a inventé une machine pour forer ceux de fonte coulés maſſifs. Les canons de fer coulé ne ſont pas d'un auſſi bon uſage, mais coûtent beaucoup moins; s'il n'arrive point d'accidents imprévus, on en peut livrer un tous les jours. Le même Mr. Maritz a trouvé le moyen de donner à une matiere auſſi aigre que celle du fer coulé, toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible. Les menus ouvrages de cuivre ou de métal fondu ſe travaillent avec moins d'apprêts: on fait des moules de ſable, qui prennent l'empreinte des modeles, faits de bois ou de cuivre. On a encore des fabriques de toutes ſortes d'ouvrages d'acier & de fer fondus: il s'en étoit établi une à Cone en France, & l'on y avoit trouvé le ſecret d'un vernis qui empêchoit ces ouvrages de ſe rouiller; mais elle n'a pas eu le ſuccès auquel on s'attendoit. En Angleterre on fait des ouvrages d'acier forgé qui ont eu & qui ont encore un très-grand debit.

*) Le fil de fer, autrement dit fil d'archal, eſt de différente groſſeur; on en a depuis un demi-pouce juſqu'à un dixieme de pouce de diamètre. On ſe ſert pour cela du fer le plus doux. Il s'en fait beaucoup en

blanc eſt d'un grand uſage *). L'étain, travail-

France, en Suiſſe, en Suède, en Allemagne, mais particulièrement à Liege, à Altena, & à Iserlohn dans le Comté de la Marck: l'étape des deux dernieres fabriques eſt à Cologne. On tire des groſſes forges des barres de la groſſeur de dix à douze lignes: on les travaille au marteau & au feu dans les allemanderies: c'eſt alors du forgis, gros comme le petit doigt. Après l'avoir recuit on le frotte avec du lard, du beurre, du ſuif ou de l'huile, & on le paſſe par trois ou quatre différens trous d'une filiere; c'eſt du roulage: recuit & paſſé par trois ou quatre autres trous, c'eſt de l'écotage: recuit de nouveau & tiré encore c'eſt de l'ébroudage: enfin cette operation repetée c'eſt du fer ébroudi, réduit à un tiers de ligne d'épaiſſeur. Ces atteliers s'appellent trefileries. Le fer ébroudi paſſe enſuite dans les atteliers des agreyeurs qui le rendent encore plus fin: ils tirent à bras & non pas avec des machines comme dans les trefileries: quand le fer a acquis une certaine fineſſe, il eſt remis à d'autres ouvriers, qu'on appelle tireurs de fer, & qui travaillent comme les tireurs d'or. Le fil de fer le plus fin eſt pour les cardes des ouvriers en ſoie, il eſt d'un huitieme de ligne d'épaiſſeur, & doit encore être recuit, enfermé dans une marmite de fer, qu'on entoure de mottes de tan. Le Manicordion pour les clavecins & les épinettes eſt plus fin, mais il ne s'en fait point ni en Allemagne ni en France. Le fil d'acier pour les aiguilles ſe fait àpeu près de même. Les filieres ſont des inſtrumens difficiles à faire, il n'y a en France qu'un ſeul homme qui en fait, il eſt à Encin près l'Aigle; il y a un ſecret pour parvenir à la perfection. Le fil d'acier, qui ſert aux horlogers, eſt appelé fil de pignon: c'eſt du fil d'acier que ſe font les aiguilles. On préfere pour cet uſage l'acier d'Allemagne, ſurtout celui de Stirie. Pour faire

lé par les potiers d'étain, fert à faire des plats, des affiettes, des cruches, des chandeliers, &c. [p]): il fert encore à étamer les vafes de cuivre; on en fait des flutes d'orgues, des caracteres pour les imprimeurs [q]); il entre dans

les aiguilles, on prend un lingot de ce métal, qu'on forge, & auquel on donne la forme de cylindre; quand il eft affez mince, on le fait paffer fucceffivement d'une filiere plus grande par une filiere plus petite, en le faifant chauffer toutes les fois qu'on le fait paffer par un nouveau pertuis. On le graiffe auffi, de temps à autre, avec un morceau de lard. Le fil réduit à l'épaiffeur d'un cheveu eft coupé en petits morceaux, dont on applatit un des bouts; enfuite on fait chauffer ces tronçons, on les perce, on les lime, on en forme la pointe, on les fait rougir, on les jette dans l'eau froide, on les effuie avec du fon, on les fait chauffer, on les redreffe, enfin on les polit avec de l'émeril en poudre arrofé d'huile d'olive. Le poliment fe fait dans de grandes boîtes qu'un homme roule à la main, & cette friction en polit une très-grande quantité à la fois: en Allemagne le frottement fe fait par le moyen d'un mouiln à eau. Le dernier ouvrage de cette fabrique eft de laver les aiguilles, de les effuyer avec du fon chaud, dans lequel on les fecoue, & d'adoucir les pointes. Paris eft renommé pour les aiguilles, on en fait auffi de très-belles à Evreux & à Aix la Chapelle: on en a de 22 numeros différens.

o) L'Allemagne a *été* longtemps en poffeffion du fecret de faire le fer blanc: réduit en feuilles foibles, il fert aux ferreurs d'aiguillettes; des feuilles plus fortes on fait des lanternes, des lampes, des rapes, de la vaiffelle d'armée, &c.

p) Les potiers d'étain mêlent à leur métal ou du

la composition du métal destiné à la fonte des canons, des cloches, & des statues; il est employé dans la teinture, surtout pour l'écarlate. Le plomb sert presque à toutes les fabriques; on l'employe à souder r), à faire de la céruse,

bismuth, ou du cuivre, ou du plomb. Le plus bas étain est moitié plomb. Ce métal, après qu'il est fondu, est décrassé par le moyen du zinc, & alors on le jette dans des moules faits de terre. On polit ces ouvrages, après les avoir fait cuire dans une eau préparée. L'étain est employé pour la soudure: la soudure du plomb, du cuivre & de l'étain se fait avec de l'étain mêlé avec du plomb ou avec du cuivre. La soudure des orfevres est un alliage de cuivre avec le métal qu'on veut souder.

q) Les caracteres d'imprimerie sont de petits parallélepipedes de métal, à l'extremité desquels est en relief une lettre, ou quelque autre figure. Il faut graver des poinçons, pour fondre des caracteres; & cette gravure se fait sur des bouts d'acier. Le fondeur travaille à faire des matrices; pour cela il prend du cuivre de rosette, & après en avoir fait de petits parallélepipedes, il les pose sur l'enclume, & applique dessus l'extremité gravée du poinçon: quelques coups de marteau y impriment la lettre ou la figure. Ces matrices sont polies & limées: elles servent de moules aux caracteres. Les caracteres sont faits ou d'étain qui a quelque alliage, & ce sont les plus usités en Allemagne, ou d'antimoine & de potin mêlés avec du plomb, ou de plomb & de régule d'antimoine. Les imprimeurs ont vingt sortes de caracteres pour le françois ou le latin.

r) La plomberie est l'art de fondre & de travailler le plomb. On a inventé en France l'art de le laminer comme les autres metaux, en l'étendant par le

de la grenaille, des balles; on en fait des statues, des tuyaux, &c.

§. XL.

Des fabriques & des manufactures qui employent les matières du règne animal.

Les matières premieres du regne animal,

moyen de plusieurs cylindres fort pesans, qu'on fait rouler sur le plomb. Cette invention est due à Mr. Remond, & elle a l'avantage de donner des vases, & des tuyaux qui résistent longtemps. Comme ce métal est mou, il est aisé à travailler; souvent on le blanchit avec des feuilles d'étain & de la poix-résine. Les ouvrages de plomb fondu se font ou d'une pièce, ou de plusieurs, & se soudent alors: les premieres sont plus durables, mais plus coûteuses: ordinairement les moules sont de cuivre.

s) On appelle ordinairement peau la depouille de l'animal, & cuir cette même peau après qu'elle été préparée.

t) On appelle cuir verd, ou crud, celui qui n'a reçu aucune préparation, mais qui est tel qu'il a été levé par le boucher de dessus le corps de l'animal. On entend par cuir salé un cuir verd qu'on a salé, avec du sel & de l'alun, pour le conserver. Les cuirs secs à poil sont pour l'ordinaire des peaux de bœuf, de vache, & de bufle: ils viennent pour la plus part du Pérou, de St. Domingue, de la Barbarie, du Cap verd, du Sénégal, de Russie, d'Irlande, &c. ceux de l'île de Cuba appelés cuirs de la Havane, sont les plus estimés: ceux de Buenos-Ayres ne le sont guère moins. On reproche aux cuirs d'Amérique d'être mal des habillés: ceux d'Irlande sont à peu près dans le même cas. Les bouchers vendent leurs peaux aux tanneurs, aux mé-

mal, qui servent aux manufactures & aux fabriques, sont les peaux *), les laines, le poil, la soie, la cire, &c. Les peaux de chevaux, d'ânes, de boeufs, de vaches, de veaux, de bufles, de moutons, de chevres, de boucs, de daims, de chevreuils, de cerfs, & d'élans, sont préparées & travaillées *) par les tan-

gissiers, aux chamoiseurs, aux maroquiniers: le tanneur fait tomber le poil par le moyen de la chaux, trempe ses peaux, & les porte ensuite à la fosse au tan. Le tan est une poudre d'écorce de chêne. Le mégissier & le chamoiseur préparent les peaux de mouton, de brebis, de chevres, & de bouc. Ces deux sortes d'ouvriers travaillent leurs cuirs à peu près de la même maniere, avec cette difference que le chamoiseur les passe à l'huile, & le mégissier en blanc. Le maroquinier travaille les peaux de bouc & de chèvre, & les passe en sumac ou en galle, qu'il a mis en telle couleur qu'il a voulu. Le sumac n'est autre chose qu'une poudre grossiere faite des fleurs, des feuilles & des jeunes branches d'un arbrisseau: le meilleur sumac vient de Portugal. Le chamoiseur, le mégissier & le maroquinier foulent leurs peaux au moulin. Des mains du tanneur les cuirs tannés passent chez le corroyeur, qui leur donne quelques façons pour les rendre plus lisses & plus souples: on corroie les peaux de vaches, de mouton, de veau, rarement celles de boeuf: le même ouvrier les met en couleur: & alors les ceinturiers, les bourreliers, les selliers, les tapissiers, les relieurs, &c. peuvent les employer. Les relieurs se servent ordinairement de peaux de veau, quelquefois de basane, de velin, de maroquin. Les gantiers employent les peaux de chamois, de chèvre, de mouton, de

daim, de cerf, d'élan, de chien, &c. : ces peaux sont passées en huile ou en mégie, c'est à dire travaillées auparavant par le chamoiseur ou par le mégissier.

1. Le maroquin est une peau de bouc ou de chevre : il y a les maroquins du Levant, de Barbarie, d'Espagne, de Flandre, de France, &c. on en a de noirs, de rouges, de jaunes, de verds, de bleus, de violets : ceux du Levant, à l'exception des noirs, l'emportent sur tous les autres ; il en vient beaucoup de Constantinople, de Smirne & d'Alep. Ces peaux sont passées à la chaux, coudrées, mises en couleur, & enfin tirées à la pomelle. Le Maroquin ne differe guere du veau tanné, si ce n'est qu'on lui donne plus de façons de rivière, & que le coudrement se fait avec de la noix de galle. A Nicosie on met ces peaux dans de la chaux en poudre : à Diarbeker on les met en chaux à peu près comme les megissiers y mettent les leurs. Les premieres opérations faites & le travail de riviere achevé, on tire & on foule ces peaux : on les trempe ensuite dans un confit de crotin de chien, d'où elles passent à Nicosie dans un coudrement fait d'une bouillie épaisse de feuilles de sumac, à Diarbeker dans un confit de son ; à Paris, dans un coudrement de noix de galle blanche ; en Provence, dans un coudrement fait avec des feuilles de redeuil, de sumac ou de rusterole. Les peaux souffrent après cela beaucoup d'autres opérations, & avant que de les teindre, on les alune. La teinture en rouge passe en France pour un très-grand secret : en Chypre on se sert du kermes ; on peut aussi se servir de la laque. A Nicosie on teint ces peaux en noir avec une terre vitriolique, qu'on trouve dans l'île de Chypre, & qui y est appelée *Mauriti* ou *Maurizi*, & un peu de noix de galle pilé : en France on se sert de la bierre sure, où on a jetté de la vieille ferraille. Tout le travail se finit à Nico-

fie en paſſant de l'huile de ſeſame du côté de la fleur. On liſſe le maroquin noir avec une pomelle de verre, & le rouge avec un rouleau de bois: on lui rend le grain en le tirant avec une plaque de bois garnie de ſillons.

2. Le corduan eſt une eſpece de maroquin, avec cette différence qu'il eſt apprêté avec le tan, au lieu que les maroquins ſont paſſés en ſumac ou en galle. Il en vient auſſi beaucoup du Levant.

3. Les peaux de bœuf & de vache, qui viennent de Ruſſie, ſont les plus eſtimées de toutes celles de cette eſpece: c'eſt ce qu'on appelle cuirs de Ruſſie. On les tanne avec l'écorce de ſaule, & on leur donne l'odeur qu'on leur connoît, en les frottant avec l'huile eſſentielle de ſabine & de rue', ou bien avec l'écorce de bouleau, ou par le moyen de l'huile tirée de cette écorce. Il y a une vingtaine d'années qu'un nommé Teybert porta ce ſecret en France, où il y a une manufacture de cuirs de Ruſſie établie à Saint-Germain en Laye: il faut que ſon ſecret n'ait pas été fort ſûr, puisqu'on l'a renvoyé au bout de ſept à huit ans avec une penſion de 600 livres, & qu'on fait venir encore beaucoup de cuirs de Ruſſie. Ce qu'il y a de ſur c'eſt que la machine avec la qu'elle on donne le grain à ce cuir, c'eſt à dire l'impreſſion d'une multitude de petits lozanges, conſiſte dans un cylindre d'acier d'un pied de long ſur trois pouces de diametre, garni d'une multitude de filets très-ſerrés, diſpoſés en ronds, & chargés d'une maſſe de trois à quatre cents livres.

4. Le veau eſt travaillé au mieux en Angleterre, en Suiſſe, & à Erlangen. Tous les cuirs teints ſon de veau.

5. Le parchemin eſt une peau de mouton, de bélier, de brebis ou de chevre. Celui qui nous vient de

neurs *), les corroyeurs *), les chamoi-

Hollande, de France, de Danzig, & de Francfort est le plus estimé.

6. Le velin est une espece de parchemin: il est fait de la peau d'un veau mort-né, ou d'un veau de lait.

7. Le cuir de femelle fait à Liege est très-bon & très-cher. Il s'en fabrique beaucoup en Angleterre, en Hongrie, à Danzig, à Lunebourg, à Hambourg, &c.

8. Le chamois est ou véritable ou contrefait: le véritable est fait de la peau du chamois, qu'on appelle aussi Isard: le contrefait se prépare de la peau de bouc, de chevre, de mouton, & de veau. On passe aussi quelquefois à l'huile, à peu près comme le chamois, des peaux de boeuf, de bufle, de vache, de cerf, de daim & d'élan. Le véritable chamois nous vient de Grenoble, de Chamberri, de Geneve, &c.

9. Le chagrin est la peau de la croupe du cheval, du mulet, ou de l'âne. Cette peau tannée, passée, & préparée est couverte de graine de moutarde, & mise ensuite sous la presse. On contrefait le chagrin avec le maroquin. On tire du chagrin de Constantinople, de Tauris, d'Alger, de Tripoli, &c. le premier est le meilleur, on ne le tanne point.

10. Les bazanes sont des peaux de mouton & de bélier passées en tan ou en redon. Le redon est une plante, qui séchée & réduite en poudre est employée comme le tan: elle est fort commune en Russie.

11. Le cuir de Hongrie, est un cuir passé en blanc, façon de Hongrie. On prétend que cette maniere de préparer quelques peaux est venue originairement du Sénégal, mais que c'est de Hongrie que l'usage d'en travailler ainsi s'est répandu en Europe. On prépare ces peaux avec l'alun & le suif: c'est de tous les cuirs le plutôt fait. On peut hongroyer

feurs, les mégissiers *), & les parchemi-

toutes fortes de peaux, mais on préfere les grandes peaux de boeuf. Le cuir de cheval hongroyé eft appelé cuir d'Allemagne, il n'eft pas de bon ufage. Le cuir de Hongrie fert aux bourreliers pour les foupantes & les harnois: ce qu'il y a de plus difficile c'eft de le mettre en fuif, il faut le faire dans une étuve, où les ouvriers ont un bouche-nez, & fouffrent beaucoup.

12. Le cuir bouilli eft un cuir de boeuf ou de vache bouilli dans de la cire mêlée de gomme, de refine, ou de colle: les gainiers s'en fervent, & en font un fecret.

*) La préparation des peaux varie beaucoup: je ne puis pas entrer ici dans de grands details, je me contenterai de rapporter ce qui eft le moins connu. Après avoir emporté le poil, il s'agit de tanner, & pour ce travail on fe fert de différens ingrédiens: tous les végétaux fecs & aftringens y font propres. Dans l'île de Minorque on fe fert des feuilles du myrte, & en Efpagne des pouffes du fumac pour le maroquin; en Italie des pouffes de la vigne & de l'écorce de figuier pour tanner les cuirs de fouliers: la rareté du bois de chêne fait qu'on n'y fabrique pas du cuir de femelle. L'écorce du fapin & du mélefe fert à tanner les cuirs de fouliers en Carinthie, elle fait un mauvais tan, & le cuir prend l'humidité; l'écorce du peuplier & de l'aune eft préferable. Un excellent tan pour les peaux de veau & de mouton ce font les racines de la tormentille & du fymphite: la *Coriaria* eft fort bonne auffi, on fait fécher les tiges de cette plante, & on les fait moudre enfuite: les feuilles du fuftel rendent le même fervice: on a même tanné en France des peaux de veau avec de la bruyere, & ce tan a réuffi. Quant à l'écorce de chêne, on préfere celle des jeunes ar-

bres; il en faut fix à huit mille livres pefant pour une foffe lorfqu'on travaille continuellement; la fabrique de St. Germain, qui a 200 foffes en confomme 1600 mille livres. A la Martinique, on tanne avec le mangle: les Tartares Calmouks fe fervent du lait aigri de leurs jumens; en Perfe, en Egypte, dans une partie de l'Afrique, on tanne les peaux de bouc & de chèvre avec le fruit de *l'Acacia vera* avant qu'il foit mûr: au Levant on fe fert des noix vertes du térébinthe & des feuilles du lentisque; en Suède de l'écorce du faule de montagne, & de la plante nommée *Uva Urfi*: en Provence, on tanne les bazanes avec le redouil, qu'on mêle auffi quelquefois au tan ordinaire, on y employe encore la racine de la garouille: enfin on prépare auffi les cuirs avec une liqueur d'oranges & de limons pourris, ou bien avec une liqueur faite de bruyere, de ronces, d'épine noire, de prunes fauvages, d'épine vinette, avec de la fciure de bois. On prétend que le cuir devient d'un excellent ufage lorsqu'on le faupoudre, à moitié tanné, avec de la noix de galle ou de la poudre du *Raphanus Marinus*. Il y a entre les tanneries de France & celles d'Angleterre une différence remarquable: dans les premieres on tanne avec l'écorce presque féche, & dans celles d'Angleterre dans l'eau d'écorce. Le temps de cette opération dure jusqu'a dix huit mois pour les cuirs difficiles à tanner: en fe fervant d'eau chaude on peut abréger ce temps.

Si au lieu de fe fervir de l'eau de chaux, pour emporter le poil, & donner la premiere préparation, on fe fert d'une pâte aigrie, faite de farine d'orge, pour y tremper les cuirs, qu'on débourre enfuite fur le chevalet: on appelle ces cuirs, des cuirs à l'orge, & cuirs de Valachie, lorsqu'on s'eft fervi d'eau chaude & d'une feule cuve: fi l'on fe fert de fegle moulu, on dit que ces cuirs font travaillés en façon de Tranfilvanie: enfin fi l'on employe de l'eau d'écorce aigrie, on dit



que ces cuirs ſont preparés à la juſée. On les nomme auſſi cuirs de Liege; on peut encore le préparer avec du marc de bierre, qu'il faut employer chaud. Les cuirs au ſippage ou à la Danoiſe ſe travaillent à peu près comme les cuirs à l'orge, mais ſe tannent couſus en forme de ſacs, qu'on emplit d'écorce & d'eau, & qu'on jette ainſi dans la foſſe au tan. Le cuir à la juſée eſt le meilleur, ſe vend le mieux, & coûte le moins; mais c'eſt ce qu'on fera comprendre difficilement aux ouvriers.

v) Ordinairement les corroyeurs ſont auſſi tanneurs: à Paris ces deux profeſſions ſont ſéparées; le corroyeur eſt l'ouvrier qui met le cuir tanné en huile, en ſuif, en couleur, qui lui donne du luſtre & de la ſoupleſſe; il prend le cuir du tanneur & le rend travaillé au cordonnier, au ſellier, au caroſſier, au bourrelier, au coffretier, au gaînier, & au relieur. Pour mettre en huile les corroyeurs ſe ſervent du degras des chamoiſeurs au quel ils ajoutent de l'huile de poiſſon & de la potaſſe. Les peaux de veau ſe préparent plus en huile qu'en ſuif.

x) Le mégiſſier prépare les peaux blanches avec la chaux, l'alun, le ſel, le confit de ſon, & la pâte faite de farine & de jaunes d'oeuf. Ordinairement ce ſont des peaux de mouton, d'agneau, & de chevreau que le mégiſſier travaille. On fait de ces peaux blanches des ſouliers de femme, des poches, des ſoufflets, des tabliers, &c. Les peaux de mouton, paſſées en laine, ſervent à garnir le col des chevaux & les chancellieres. Les peaux de veau, paſſées en poil, ſervent aux havre-ſacs des ſoldats: les peaux d'agneau, paſſées en laine, à garnir les manchons. Les plus beaux gands blancs peuvent ſe faire de peaux d'agneau & de chevreau.

Le chamoiſeur prépare les peaux de chamois ou celles de boucs & de moutons avec la chaux, l'huile,

niers. La laine des brebis & des moutons, après avoir été lavée, battue, séchée, peignée,

le foulage, & le ferment. Les peaux passées par la chaux sont travaillées ou par le mégissier ou par le chamoiseur. Le premier les passe en blanc, le second en huile: l'un dépouille les peaux de leur huile naturelle sans y en substituer d'autre, l'autre substitue à la place de cette huile naturelle une huile artificielle. On fait du chamois effleuré & du chamois à fleur. On se sert d'huile de morue, de baleine, de sardines, de harengs, de marsouin, qui coûte en France 50 à 55 livres le quintal: les huiles végétales ne sont pas propres à cet usage. Ces peaux sont ensuite dégraissées dans une lessive de potasse ou de cendres: l'huile qu'on en retire est ce qu'on appelle dégras, elle sert aux corroyeurs après avoir été bouillie. De toutes les peaux travaillées en chamois, & tirées de France, les plus estimées sont celles de bouc. Lorsqu'on en tire d'Amérique, on préfere les daims du Canada & de la Louisiane: il vient de là des peaux de daim en verd, c'est à dire en poils, des peaux raturées c'est à dire pelées & séchées, des peaux en terre, c'est à dire pelées & adoucies par le moyen d'une espece de terre, & enfin des peaux en moelle, c'est à dire qui ont reçu une façon par les sauvages, qui employent à cet usage la cervelle du daim. On substitue fort souvent les peaux de chevreuil à celles de daim. Les peaux de veau, de mouton, & surtout de chevre chamoisées & teintes en gris ou en brun s'appellent peaux de castor chez les gantiers. Le cuir de cheval & les peaux de chien réussissent à être chamoisées.

y) Le parchemin ordinaire est fait d'une peau de mouton, de brebis ou d'agneau, passée à la chaux, écharnée, raturée, & adoucie avec la pierre ponce. Le mégissier prépare la peau pour le parcheminier, dont le premier ouvrage est de raturer & ensuite de

& quelquefois teinte, eſt filée, & ſert enſuite ou au métier [1]), pour en faire des draps [a]),

poncer. Le parchemin vierge eſt de peau de chevreau: & le velin, de peau de veaux abbatus dans l'eſpace des cinq premieres ſemaines. On prend pour le parchemin les peaux de mouton les plus foibles, les autres ſont travaillées en baſanne, en chamois, &c. Le parchemin gâté & taché ſert aux gargouches de canon, aux timpans & aux friſquettes des imprimeurs. Les relieurs, les tailleurs, les boutonniers, les faiſeurs d'orgues employent le parchemin, qui ſert encore aux tablettes, à boucher les bouteilles pour empêcher l'évaporation, aux actes autentiques, &c. Il s'en fabrique beaucoup en France, cela va à plus de cent mille bottes de trente ſix pièces.

z) Trois ſortes de fabriquans employent les laines au métier, les drappiers drappans, les bonnetiers, & les tapiſſiers.

a) La laine, telle qu'elle eſt après que l'animal vient d'être tondu, eſt ce qu'on appelle toiſon. Cette laine en ſuain, c'eſt à dire qui n'a point encore été dégraiſſée, perd plus d'un tiers de ſon poids par le dégraiſſage. Les François, & les Eſpagnols font le triage des laines, & diſtinguent la prime, de la ſeconde & de la tierce. La mere laine eſt celle du dos & du col: la ſeconde laine eſt celle des queues & des cuiſſes, & la troiſieme celle de la gorge & du ventre. Après que le tondeur a coupé la laine, on la lave, on la fait ſécher, on l'épluche, on la bat avec de petites baguettes, on l'huile avec de l'huile d'olive ou de colzat, on la peigne, ou on la carde, & enfin on la file. Peigner la laine c'eſt la faire paſſer à travers une quantité de petites broches de fer; la carder, c'eſt la faire paſſer entre des cardes, qui ne ſont autre choſe que deux planchettes heriſſées de pointes de fer un peu courbées. On carde non-ſeu-

lement les laines, qui sont restées au fond du peigne, & la laine de rebut, mais encore celle qui est employée à faire les draps, quoique celle-ci soit la plus haute & la plus longue. La laine filée donne le fil ras ou tors, qui se fait au fuseau, ou au petit rouet, avec de la laine peignée, & qui sert à faire la chaîne des petites étoffes; & le fil doux, qui se fait au grand rouet avec de la laine cardée, & qui sert à faire la trame des étoffes, & la chaîne des draps. Les draps se tissent au métier avec de la laine teinte, ou de la laine blanche; celle-ci doit être exposée auparavant à la vapeur du soufre: ce tissu est composé de deux especes de fils, du fil de chaîne & du fil de trame. Quand la chaîne est ourdie, on la colle: elle est composée d'un certain nombre de fils, communément depuis 1600 jusqu'à quatre-mille: on observe toujours d'en augmenter le nombre par 200. Après que cette chaîne est montée sur le métier, deux tisserans marchent en même tems, pour en faire hausser & baisser les fils également & alternativement: ils lancent au même moment entre ces fils la navette chargée du fil de trame. La chaîne étant remplie, on a ce qu'on appelle le drap en toile: il s'agit alors de le nettoyer avec de petites pincettes; de le laver, puis de le dégraisser avec l'urine, ou dans une eau où l'on a mis de la terre à foulon, ou avec du savon noir, ensuite on le lave & enfin on le foule à froid ou à chaud avec du savon: lorsqu'il est sec, on le tire, & on le laine, c'est à dire qu'on fait lever le poil. Cet ouvrage fait, le tondeur coupe ce poil, & le fait lainer immédiatement après, ce qui est répété jusqu'à quatre fois: on l'étire ensuite à la rame, et après l'avoir brossé & tuilé on le met à la presse. En quelques endroits on se sert de la presse chaude: mais c'est un abus, la presse froide est infiniment meilleure. Cette laine, qui se coupe de dessus les draps qu'on tond, peut se coller sur du coutis ou sur du papier; c'est ainsi qu'on fait ces especes de

tapisseries appelées tapisseries de tontures de laine. Les draps perdent dans les meilleurs foulages un demi ou trois quarts de leur largeur, & un tiers de leur longueur. Il dépend pourtant du foulon de leur faire perdre d'avantage dans la longueur & moins dans la largeur. S'il est difficile de contester la supériorité des draps anglois, il est très possible d'en faire d'aussi beaux et d'aussi bons en Allemagne. On dira que la bonté de la laine differe trop: mais c'est parce qu'on ne se donne pas en Allemagne toutes les peines nécessaires pour la rendre meilleure. Ordinairement les bergers cherchent à se défaire des brebis qui ont porté, & ce sont celles qui donnent la laine la plus fine; ils laissent indistinctement couvrir leurs brebis par les béliers qu'ils ont élevés, quelquefois même par des boucs; ils menent paître leurs troupeaux dans les bois, où la laine s'attache aux ronces & aux branches. Il y a plus, le cultivateur trouve que le prix des laines fines ne differe point assez du prix des laines grossieres, celles ci pèsent plus, il n'a donc que peu ou point d'intérêt à en avoir de meilleure qualité. Une autre difficulté qu'on m'opposera ce sera la filature qu'il s'agit de perfectionner pour avoir de beaux draps. Il faut que le fil soit bien fin, bien égal, & il faut du temps pour dresser de bonnes fileuses. Par tout où elles n'y sont pas dressées depuis long-temps elles employent trop de temps, gagnent trop peu, ou se font payer trop cher: mais les maisons des orphelins & les maisons de correction présentent un moyen de former une pépiniere de bonnes fileuses: les encouragemens du gouvernement peuvent beaucoup. Un autre avantage des Anglois, c'est qu'ils ont grande attention de bien examiner les laines filées, de ne pas mêler les nouvelles avec les anciennes, de battre d'avantage au métier. Les fabricants de draps battent dix fois en France; en Hollande & en Allemagne on ne frappe que six fois, mais c'est un

des étoffes *) de toute espece, des tapisse-

avantage aisé à se procurer. Il faut ajouter à tout cela que les Anglois ont une excellente terre à foulon, qu'ils foulent leurs draps avec grand soin, qu'on ne tire pas autant les draps à la rame qu'on le fait ailleurs. On a soin de peser les draps que le fabricant livre, & on les fait examiner à trois reprises par les experts, par des gens de Justice, & par les gens du Roi. Cependant il faut convenir qu'en France on tond mieux, que l'apprêt est plus beau, & que les couleurs sont plus belles.

Les Anglois se servent pour la chaîne, de leur plus fine laine, & de laine d'Espagne pour la trame: quand on en fait autant en Allemagne on a de beaux draps. Les Hollandois employent la laine d'Espagne à la chaîne comme à la trame.

En France on se sert rarement dans les manufactures des laines inferieures, qui ne donnent que de mauvaises étoffes: ces laines sont 1) les laines pelades, pelures, pelus ou avalus, que l'on abbat de dessus les peaux de moutons tués à la boucherie, & qu'on trempe dans l'eau de chaux, 2) les laines cottisées ou falies en maladies, 3) le croton, 4) les laines qui tombent avant le temps de la tonte, 5) les laines élancées ou qui poussent avant que la vieille soit tondue, 6) les morilles ou laines de moutons morts de maladie, 7) les pignons & bourres, ou la laine qui reste au fond des peignes ou qui tombe sous la claie.

On donne communément le premier rang aux laines d'Espagne, le second à celles d'Angleterre, le troisieme à celles du Languedoc & du Berry, & le quatrieme aux laines de Valogne, du Cotentin, &c. c'est à dire en prenant de chaque espece la meilleure. Quant aux laines d'Espagne, il faut remarquer qu'elles sont fort sales; au lavage le déchet est de 53 pour cent.

ries *), des bas, des bonnets †), &c. ou au

Ces laines foulent beaucoup lorsqu'elles sont employées seules; & lorsqu'on les mêle avec d'autres il faut y prendre bien garde, parce que l'inégalité du retréci dans ces différentes especes de laine rend les étoffes défectueuses. La plus fine laine est la pile de l'Escurial qui même en Espagne est fort chère. Les laines de Portugal, du Roussillon, & du Royaume de Léon, sont aussi appelées laines de Ségovie; il y a cela de particulier aux premieres c'est qu'elles ne foulent que sur la longueur. Parmi les laines d'Angleterre on comprend celles d'Ecosse & d'Irlande: les laines de Cantorbery passent pour les meilleures. La belle laine d'Angleterre est plus longue que celle d'Espagne, & plus luisante, mais moins fine & moins douce; elle prend mieux les belles teintes.

Je ne veux point oublier ici une invention propre à perfectionner les étoffes de laine & à en diminuer le prix: c'est celle du S. Brisont, qui vient d'obtenir une recompense de cinq mille livres pour avoir inventé une machine, par le moyen de la quelle 150 personnes peuvent filer ensemble sans faire autre chose que remuer les doigts: les fils sont plus égaux & plus fins: on fait passé deux tiers d'ouvrage de plus, car dans le même espace de temps un fileur travaillant à cette machine a filé 141 aulnes, tandis qu'un autre n'en a pu filer que 64 au rouet.

b) Les étoffes de laine peuvent être partagées en deux classes; en étoffes drappées & en étoffes communes: les premieres ressemblent beaucoup au drap. Il y en a qui se travaillent de la même maniere: mais elles sont plus légères que le drap, on les foule & on les laine moins. D'autres en different en ce qu'elles sont croisées, & qu'on les travaille au métier avec quatre marches: mais comme on les foule & qu'on les

tricot pour en faire des bas, des bonnets, des chemises, &c. ou enfin à l'aiguille pour en faire

laine, on les met encore au nombre des étoffes drappées. Dans la premiere espece on range le drap de dames, la flanelle, le molton; dans la seconde les serges & les ratines. Les étoffes communes sont presque toutes croisées, elles sont faites avec de la laine peignée: leur variété est étonnante. Quelques étoffes sont faites d'une laine un peu longue, les fils serrés & lisses, ce sont des satinades: les unes sont unies, les autres ont des desseins: il y en a d'une seule couleur, & d'autres de plusieurs couleurs; il y en a de fines, de grossieres, d'étroites, & de larges. On compte parmi ces étoffes les étamines, la futaine, les camelotines, les cadis, le crépon, &c. Pour les petites étoffes il ne faut qu'un tisseran.

e) Les tapis de Turquie, ceux de Perse & ceux de la Savonnerie, (manufacture de Paris ainsi appelée du lieu où elle est établie) sont les plus estimés. Ils se font en forme de tissu, dont la chaîne & la trame serrent & contiennent les soies ou les laines, qui coupées de près font une espece de velour: on y mêle quelquefois des fils d'or & d'argent. Ceux de Perse & de Turquie sont de deux especes, velus ou ras: on les imite en Angleterre. Le tableau que l'ouvrier cherche à imiter, est divisé en une infinité de petits quarrés, ce qui rend le travail beaucoup plus facile. Quant aux tapisseries, il ne s'agit ici que des hautes & basses lisses, & des bergames. Pour les deux premieres on employe la laine & la soie; elles se travaillent à peu près de la même maniere, la différence ne consiste que dans le métier. La haute-lisse se fait avec une chaîne tendue perpendiculairement, & la basse-lisse avec une chaîne placée horizontalement. Pour la haute-lisse l'ouvrier est obligé de tracer sur la chaîne

des ouvrages de tapisserie, de broderie, &c. On mêle quelquefois à la laine du fil, de la soie,

les principaux traits de son dessein, en appliquant sur un coté un carton, conforme au tableau qu'il copie, & en traçant sur l'autre avec de la pierre noire les contours des figures. Le tableau original est suspendu au dos de l'ouvrier, & roulé sur un rouleau de bois, afin qu'il puisse fixer plus justement les endroits qu'il copie. A mesure qu'il travaille, il roule l'ouvrage fait, sur le rouleau d'en bas, & déroule, du rouleau d'en haut, la chaîne qui y est roulée: il se leve de temps à autre pour examiner son ouvrage, & le corriger, en tirant les fils avec une éguille: cela est nécessaire puisqu'il travaille à l'envers. Pour la basse lisse l'ouvrage demande moins de peine, & va bien plus vîte: le tableau est attaché sous la chaine à un demi doigt de distance. L'ouvrier travaille également à l'envers: mais il ne peut pas corriger son ouvrage, parcequ'il ne peut le voir que lorsqu'il est achevé. Le célèbre Vaucanson vient de perfectionner, de la maniere la plus simple & la plus ingénieuse, le métier où la basse-lisse se travaille. Aux Gobelins & à Beauvais on fait de magnifiques tapisseries de haute & basse lisse: les manufactures de Flandre ne font que des basses-lisses: à Berlin on en fait de très-belles. Les tapisseries qu'on appelle bergames, se travaillent comme la toile: la chaine est de fils de chanvre, & la trame est de laine, ou de coton, quelquefois de bourre de soie, ou de poils.

d) On fait des bas, des bonnets, &c au tricot & sur le métier. Le métier où on les travaille, est une machine très-composée, qui fait honneur au génie de l'inventeur: elle fut inventée vers le milieu du siècle passé. On se sert de soie, de fleuret, de laine, de coton, de fil de chanvre & de lin, & même de poil. Les ouvra-

& même quelques especes de poil: enfin on fait des chapeaux de laine e). L'usage des poils dans les manufactures est aussi différent qu'il y a de différentes especes de poil f). Les

ges faits au tricot sont plus durables, parceque les fils souffrent trop au métier.

e) On fait des chapeaux de poil de castor, de chameau, de lapin, de lievre, &c. de laine d'agnelins & de moutons, de duvet d'autruche, &c. Ces matieres, préparées & foulées, sont mises en forme, & alors c'est du feutre. Ce feutre teint par le chapelier, avec du bois d'Inde, de la gomme, de la noix de galle, du verd de gris, & de la couperose, séché ensuite, reçoit l'apprêt avec une espece de colle. Et c'est là la derniere façon qu'on lui donne. Il y a à Paris une manufacture de castors, qui a un grand débit de chapeaux: le demi-castor est fait de laine de vigogne & de poil de lapin, ou bien de cette laine mêlée avec du castor: le caudebec est fait de laine d'agnelins, mêlée avec du duvet d'autruche, ou du poil de chameau: il y a des chapeaux communs fait de pure laine. Aujourdhui l'art du chapelier a de grands succès à Berlin, où l'on en fait de toute beauté.

f) On employe le poil de lievre, de lapin, de castor, de chameau, de boeuf, de chevre: on le mêle quelquefois avec de la soie, du coton, de la laine, du fil. Toutes ces différentes especes de poil ne se filent pas, si l'on en excepte celui de chèvre, qui se file très bien, & dont on fait les camelots: ce n'est qu'en Asie qu'on l'employe sans mêlange, en Europe on le mêle avec de la fine laine, ou avec de la soie. Il y a des étoffes dont la trame est de poil de chevre, & la chaîne de laine, d'autres où la chaîne est moitié soie, moitié poil de chevre, & la trame de soie, &c. Les camelots de

cheveux même font employés *): du crin on fait des boutons, des cordons, des bracelets, des broiffes, des tamis, des especes de couverture *), &c. La foie après avoir été tirée de

Bruxelles, & après ceux-ci ceux d'Angleterre, font les plus estimés. Les Anglois & les Hollandois ont de belles chevres, dont ils ont grand foin. En Suède on trouve encore des boucs d'Angora, ce qui fait que le poil de chèvre y est fort beau. Quant au chameau, il perd au printemps une quantité de poil, furtout celui du dos, de la poitrine, & du ventre: ce poil se file; il en vient beaucoup du Levant; filé il sert aux étoffes, & quand il n'est pas filé, on l'employe à la fabrique des chapeaux.

g) Les cheveux des pays du Nord font les plus estimés: ceux des pays chauds ne font pas d'un bon usage: ceux des femmes font préférés à ceux des hommes: les plus beaux doivent avoir au moins 25 pouces de long. Les cheveux blancs font les plus chers & les plus recherchés: pour les contrefaire, on les fait blanchir fur l'herbe comme la toile. Le prix des cheveux varie; il y en a depuis deux jusqu'à 40 écus la livre.

h) Le crin, ou ce poil qui croît au col & à la queue des chevaux, est ou plat ou crepi. On appelle plat celui qui n'a point reçu de façon, il fert à fabriquer une forte de toile très-claire, appelée rapatelle dont on fait des tamis: les perruquiers en font entrer, dans la monture de leurs perruques; les luthiers s'en fervent pour les archets; les pêcheurs en font des lignes; enfin on en fait des boutons, des cordons, des bracelets, des vergettes, & les cordiers en font des cordes, en le mêlant avec du chanvre. Le crin crêpi est celui qui a été cordé & bouilli pour le faire friser; il fert aux tapissiers à faire des fommiers, des matelas, des couf-

dessus les cocons est filée, & quelquefois tor-due [i]), pour être travaillée au métier, où l'on

fins, à rembourrer des chaises, des fauteuils, &c. les sel-liers l'employent pour les selles, pour bourrer l'inté-rieur des carosses, &c. Le crin qu'on trouve au col & à la queue des boeufs & des vaches, est d'une qualité inférieure: on le fait crépir. L'Irlande & la Hollande font un commerce considérable de crin.

i) Les methodes les moins composées pour mouliner la soie, telles que celles du Languedoc & du Piemont, ainsi que celle de Vaucanson, exigent six opérations: le P. Peronnier a inventé un moyen où elles sont ré-duite à deux: savoir à celles de tirer la soie des cocons sur des bobines, & des bobines sur un fuseau où elles se trouvent artistiment organsé.

k) Toutes les matieres, qu'on veut employer au métier, doivent être filées; il faut qu'elles passent par le peigne ou par les cardes. Les cocons se trient: ceux qui sont doubles, ou trop foibles, ou percés, sont mis au rebut; les autres, après avoir été dépouillés de la bourre, sont jettés dans un chaudron d'eau bouillante, où se detache la gomme qui attache les fils les uns aux autres. Ces fils sont devidés: & on en fait de différente grosseur, en mettant plus ou moins de bouts ensemble. Le fileur & le devideur, quand ils sont adroits, peuvent filer & devider trois livres de soie par jour. Les cocons mis au rebut servent à faire du fleuret: dont le fin est fait de la bourre, qu'on a arrachée de dessus les cocons, & le grossier des cocons percés, qui après avoir été trempés, sont cardés pour pouvoir être filés. On ap-pelle soie grege, ou en mataffe, celle qui vient d'être dévidée: elle est ou crue, lorsqu'on l'a devidée sans la faire bouillir, toutes les soies du Levant sont de cette espece; ou cuite, lorsque les cocons ont été jettés dans l'eau bouillante. On appelle soies tremes celles qui ser-

en fait des rubans, des bords, des étoffes [k]), à l'aiguille pour les tapisseries & les broderies,

vent à faire la trame de plusieurs étoffes; soies torses celles qui ont passé deux fois au moulin, pour former un fil composé de deux fils entrelassés; soies plattes celles qui ne sont pas torses, & qu'on employe à l'aiguille dans des étoffes de broderie, &c. Il est bon de remarquer ici qu'on a observé, que les chenilles des pins donnent une soie très forte & en abondance. Il est à souhaiter, qu'en suivant les découvertes de Mr. de Reaumur & de M. Raval, on cherche à employer cette soie, que les pays du Nord recueilleront plus facilement que d'autres. Il ne faut pas non plus oublier que les toiles d'araignées se filent très-bien. M. le Bon, Président de la Chambre des aides de Montpellier, en fut le premier inventeur. Louis XIV en eut une veste, on en fit des bas & des gands: il faut treize onces de toiles pour en tirer 5 onces de fil, & trois suffisent pour une paire des plus grands bas. Après avoir tiré la soie de dessus les cocons, on la file au grand rouet, ou au petit, ou bien au fuseau; on la devide ensuite à la main, ou avec des devidoirs montés sur une machine, & enfin on la porte au moulin pour lui donner le premier & le second tord: la soie ainsi préparée est envoyée à la teinture. Les soies teintes sont travaillées par les manufacturiers, qui en font différentes étoffes. Toutes ces étoffes sont ou unies ou façonnées: & toutes ne sont travaillées que de deux manieres, ou en satin ou en taffetas. Les serges pourroient bien faire une troisieme espece: mais elles ne sont au fond qu'un diminutif du satin. Ces étoffes, travaillées à peu près comme la toile & les draps, ont une chaîne & une trame: les velours ont deux chaînes, & par conséquent trois marches, comme quelques étoffes riches, pour lier la dorure; & quelques étoffes façonnées, pour faire la figure. On appelle cette chaîne

poil. Si l'on fait lever tour à tour une moitié de la chaîne après l'autre, pour y faire paſſer la trame, on fait des taffetas: ſi on n'en leve à la fois que la cinquieme, ou même la huitieme partie, on fait des ſatins: les ſerges en font lever la quatrieme. Il y a des taffetas unis, rayés, changeans, à fleurs, de gros taffetas, des demi-taffetas, &c. Il y a des ſatins unis, brochés, à fleurs, rayés, des ſatins épais, menus, des ſatinades, des ſatins dont la chaîne eſt de ſoie & la trame de fil. Le gros de tour eſt un taffetas dont la chaîne & la trame ſont plus fortes: la moire eſt un gros de tour qui a été calandré. Le luſtre qu'on donne à ces étoffes ſe fait par le moyen d'une eau préparée qu'on paſſe légerement deſſus, & d'un feu de charbons, qu'on fait paſſer doucement à un demi pied au-deſſous de l'étoffe tendue ſur le métier. Tout cela paroîtra plus intelligible par l'idée que je vais donner de la maniere dont on fait le velour. Au travers d'une chaîne de ſoie bien torſe, on en fait paſſer une ſeconde d'une ſoie moins ſerrée, de façon que les longs fils de celle ci puiſſent être hauſſés & baiſſés librement, par le mouvement de leurs marches propres, entre les fils de la premiere chaîne, qui de leur coté jouent auſſi librement. Cette ſeconde chaîne, inſérée dans la chaîne de fond, ſe nomme la chaîne à poils, ou le poil, parce que c'eſt des fils de cette chaîne, tranſverſalement coupés par deſſus l'étoffe, qu'on fait le poil ou le velouté. Un ouvrier prend trois baguettes de léton, plus longues que l'étoffe n'eſt large, & extremement minces: il les couvre l'une après l'autre, mais chacune ſéparément, de la chaîne à poil, & après les avoir ſerrées avec le fil de trame, qui paſſe au travers de la chaîne de fond, il prend une eſpece de ſerpette, & coupe toute la partie de la chaîne à poils qui couvre la premiere baguette, il s'élance alors deux rangées de poils fins & forts. L'ouvrier inſere enſuite cette ba-

te découverte entre la chaîne à poils & la chaîne
nd, à la suite de la baguette, qui étoit la troisie-
il découvre celle qui étoit la seconde, & qui est
mue la premiere, en coupant les poils avec sa fer-
; & continuant ainsi son travail, il fabrique une
, dont le poil est un fil de soie courbé dans l'inté-
de la piece, relevé par les deux extrémités, & at-
par le moyen du fil de trame & du fil de chaîne
nsemble. Il est aisé de concevoir qu'il faut beau-
plus de chaîne à poils, que de chaîne de fond;
compte communément que c'est six fois autant.
ravail des pannes, des peluches, des manchesters,
moquettes, des velours de gueux, est le même: la
rence consiste dans la longueur des poils, qui dé-
l de la hauteur des baguettes; dans la texture de
fe, qui est plus ou moins serrée, ce qui dépend
artie de l'épaisseur des baguettes; dans la finesse
matières & dans les matières mêmes. Il est aisé de
evoir qu'en employant le coton, la soie, le poil de
re, on peut varier ces étoffes à l'infini. Les pelu-
& les tripes de pure laine se fabriquent de la mê-
açon. Les étoffes ouvragées, c'est à dire relevées
des figures, qui ne sont pas les empreintes de
ques moules, mais qui font partie du tissu, sont des
lissemens qui s'exécutent par le jeu des lames &
isses, ou de cette machine dont les fils traversant
aîne en font hausser ou baisser quelques fils, au
le l'ouvrier. Ce qu'il y a de plus difficile dans ce
il, c'est de monter la chaîne, & de dresser l'ar-
qui doit servir à exécuter le dessein qui a été don-
l'ouvrier. Les étoffes riches, celles qui sont à
s de velours, &c. se font avec un travail un peu
compliqué: plus il y a de variétés à cet égard,
il faut de marches pour faire hausser & baisser les
le chaîne: aussi y en a-t-il qui en demandent
'à 24. Dans le métier à velours la chaîne à poil

au tricot pour des bas, des bonnets, des gands, &c. & enfin au fuſeau pour les dentelles ')[l]: la ſoie ſert auſſi à faire de l'ouate & de la che-

ne gêne point le tiſſeur, il peut travailler ſans l'employer: de là on conçoit comment on peut aiſément faire des étoffes à fleurs de velours. Une autre eſpece de variété naît de la différente couleur des fils de chaîne & des fils de trame. J'ajouterai encore ici que le velour cizelé, qu'on coupoit autrefois avec des cizeaux, ſe fait aujourdhui au métier, & que le velour gaufré eſt un velour cizelé avec des fers chauds: on ne gaufre guère que les velours qui ont ſervi. Tout ce que je viens de dire, ſuffira pour faire comprendre comment on fait les rubans au métier. Les rubans ſont des ſatins, des taffetas, &c. fort étroits. En Italie les payſans font des velours, comme en France il y en a qui font des droguets de ſoie. Pluſieurs étoffes demandent de l'apprêt; on les gomme pour leur donner du luſtre, & on les onde par le moyen de la calandre, machine inventée en Italie, & portée par Chomey à Tours. Ce ne fut qu'au milieu du XV Siecle, que les manufactures de ſoie furent connues en France. Perefixe rapporte, dans ſon *Hiſtoire de Henri le Grand*, que de ſon temps les étoffes de ſoie tirées d'Italie coutoient annuellement à la France cinq millions de livres. Au millieu & vers la fin du ſiecle paſſé elles furent dans l'état le plus floriſſant où elles ayent jamais été. Il eſt naturel que les manufactures établies en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, &c. ayent fait tomber en partie celles de France. Au reſte il y eſt défendu d'exporter les ſoies teintes: ce qui eſt peut-être un abus, pour des raiſons qu'il ſeroit trop long de détailler ici.

l) La gaze eſt ou de ſoie, ou de fil, ou de ſoie mêlée de fil. Elle ſe fabrique à peu près comme la toile:

nille, & elle entre dans une quantité de petites étoffes **)*. La cire, après avoir été tirée de la ruche, est quelquefois blanchie, quelque-

la chaîne en est disposée de même; la seule différence qu'il y ait, c'est qu'on ne fait hausser & baisser que les mêmes fils de la chaîne, les autres restant horisontalement couchés: les fils mûs sont, le 1, le 3, le 5, le 7, le 9, & ainsi de suite. Les gazes façonnées ou brochées se travaillent comme les étoffes façonnées, où un ouvrier fait lever avec une machine les fils de chaîne, qu'il faut faire hausser, (on appelle cela la tire): & comme ces fils, qui forment les figures, ne sont pris que dans quelques endroits de la chaîne, après que la piece est travaillée, on coupe les parties des fils de trame qui n'ont pas été pris, & les figures paroissent. Les dentelles de soie se font comme les dentelles de fil: on en a de blanches & de noires. Les blondes sont faites de deux especes de soie: la premiere est la plus grosse, & s'employe pour les fonds, la seconde est la plus fine, & sert à faire les grillages. Ces soies sont d'une qualité inférieure à celles qui sont destinées aux étoffes. * La chenille est une petite lisiere de ruban, coupée également, effilée des deux côtes, & enveloppée au rouet d'un fil de soie de trois ou quatre brins qui a été tordu & gommé.

m) On fait des étoffes de coton & de soie, de fil & de soie, de laine & de soie, de poil de chevre & de soie, &c. La multitude des petites étoffes qu'on a deja vu sortir des fabriques de l'Europe n'a point épuisé toutes les combinaisons possibles. On jugera bien que je ne puis entrer ici dans de plus grands details: je crains même de m'être arrêté trop longtemps en plusieurs endroits. Mon intention a été de donner des idées nettes & faciles à saisir.

fois on la teint, fouvent on fe contente de la nettoyer, & on lui laiffe fa couleur naturelle. *)

§. XLI.

Des Couleurs.

Il ne s'agit point ici d'une theorie des couleurs, que la phyfique explique par la différente réfrangibilité des rayons du foleil, mais des matieres employées à colorer les corps, ou à y imprimer des figures colorées. C'eft l'art du teinturier & du peintre que nous allons confidérer. On teint la foie, la laine, le fil, le coton, le poil, les plumes, les fourrures mêmes, & les cuirs, pour fubftituer à la couleur que la nature a donnée à ces matieres, une autre qui plaife d'avantage, ou qui foit plus convenable à quelques ufages. On diftingue dans la teinture le grand ou bon teint du petit ou faux teint: on n'employe pour le premier que

*) La bougie eft de deux efpeces; il y a la bougie de table, & la bougie filée. La premiere fe fait ainfi: on prend des mèches, moitié coton moitié fil de lin, & on les tord un peu, on les cire afin de les égalifer; plufieurs mèches étant ainfi préparées & pendues à un cerceau, on y verfe deffus de la cire fondue, on met après cela ces bougies entre deux draps, avec un petite couverture deffus, pour tenir la cire molle, & lorsqu'il y en a fuffifamment, on les roule fur une table qu'on a mouillée: cela fait, on verfe de nouveau fur

que les meilleures drogues, qui résistent à l'air, au soleil, & à l'eau; pour le second on employe des drogues médiocres. Celles-ci donnent pour la plupart des couleurs plus vives, & elles sont beaucoup moins cheres: mais elles durent moins. Cette différence n'est que pour les laines: les soies passent toujours au grand teint, quoiqu'on y distingue aussi les couleurs fines des couleurs fausses. C'est en France que la teinture a eu le plus grand succès; les sages reglemens, dûs dabord à Mr. de Colbert, & perfectionnés dans la suite, surtout après les recherches de Mr. Hellot, devroient être introduits partout. C'est un art difficile; la teinture en soie demande en particulier beaucoup de précautions: il faut avant tout décreuser la soie, c'est à dire la faire bouillir avec du savon, ce qui lui fait perdre ordinairement le quart de son poids *). Le fil, avant que d'être

ces bougies, de la cire fondue, jusqu'à ce qu'elles ayent le poids requis, & enfin on les roule comme la premiere fois. La bougie filée se fait ou de cire blanche, ou de cire jaune: la mèche est de fil de lin: elle se file par le moyen de deux gros rouleaux, qui font passer la mèche dans de la cire fondue, & par le moyen d'une filiere de cuivre au travers de laquelle on tire la bougie. Cette bougie est une invention du VIIeme siecle; elle est due aux Venitiens.

*) Le decreusement, ou decreusage, ou la cuite enleve

teint, doit être lavé dans une lessive de cendres: le coton & la laine demandent aussi leur préparation; les cuirs veulent peu d'apprêts. Un teinturier doit avoir un bâtiment exposé au grand air, & placé près d'une eau courante: c'est l'eau qu'il importe d'avoir bonne. Une opération générale de la teinture est l'alunage: on passe les étoffes ou les fils qu'on veut teindre, par une eau où l'on a dissous de l'alun. On teint à froid & à chaud: à chaud lorsqu'on fait dissoudre les drogues dans de l'eau bouillante; à froid quand on les fait dissoudre dans l'eau froide, ou qu'après s'être servi d'eau chaude, on laisse refroidir l'eau, avant que d'y tremper son étoffe. Il y a des couleurs qui demandent un fond, & d'autres qui n'en demandent pas. On ne teint point par exemple directement de blanc en noir: mais on donne auparavant à l'étoffe un fond bleu avec de la guede. Le noir *) est de toutes les couleurs la plus imparfaite: peut-être que le grand nombre

la gomme & la couleur naturelle de la soie. Celle qui doit rester blanche, passe après cela par un blanchiment, & on finit par la soufrer. Il y a cependant des étoffes qu'on fabrique avec des soies crues, pourvues de leur gomme & de leur fermeté naturelle, on ne fait que les tremper dans l'eau chaude où l'on a quelquefois détrempé du savon: de cette espece sont les blondes & les gazes.

d'ingrédiens dont on se sert pour le composer, est cause qu'il est si difficile de rendre cette couleur parfaite. Les teinturiers ont, comme les peintres, cinq couleurs primitives. Chacune de ces couleurs a plusieurs nuances, & le mêlange de ces couleurs différemment nuancées donne une infinité de couleurs différentes. On sent qu'il est peut-être impossible d'assigner un terme au nombre de celles que cette différente combinaison peut produire: l'oeil ne les distingueroit pas, & la langue manqueroit d'expressions. Les cinq couleurs primitives sont le bleu, le rouge, le jaune, le fauve, & le noir. Les drogues dont on se sert dans la teinture sont ou colorantes ou non-colorantes; on entend par celles-ci ces drogues qui servent à préparer ce qu'on veut teindre, ou à affermir les couleurs qu'on veut y mettre; de ce nombre sont l'alun, le tartre, l'arsenic, le réalgal q), le salpetre, le sel gemme, le sel ammoniac, le sel commun, l'aga-

p) Le noir est toujours du fer dissous par des acides & précipité par des végétaux. L'écorce d'aulne sert à teindre les cuirs en noir: les chapeliers s'en servent au même usage à la place de la noix de galle.

q) Le réalgal est un suc arsénical, naturel ou factice: on trouve le premier uni ordinairement à l'orpiment; il a la couleur du cinnabre. Le réalgal factice se fait avec de l'orpiment fondu & sublimé: ce qui s'é-

ric r), l'esprit de vin, l'urine, l'étain, le son, la farine, l'amidon, la chaux & les cendres. Les drogues colorantes sont le pastel ou guè-

leve paroit sous la forme de fleurs jaunes, & ce qui reste au fond est rouge comme du cinnabre, & c'est là le réalgal.

r) L'agaric est une excroissance du meleze ou larix: c'est une espece de champignon, ou de plante parasite. Le meilleur est celui du Levant, de la Savoye, du Dauphiné, & des Alpes; celui qui vient de Moscovie n'est guere estimé.

s) La gaude est une plante sauvage en quelques endroits, & cultivée en d'autres: on s'en sert à teindre en jaune les étoffes blanches, & en vert celles qui ont été mises auparavant en bleu. La sarriette est une plante qui ne donne pas un aussi beau jaune que la gaude, on ne l'employe guere que pour le verd, ou pour les couleurs composées. La genestrolle est une plante sauvage.

t) La bourre est du poil de chèvre fort court, apprêté dans une décoction de garence, dans laquelle on l'a fait bouillir à plusieurs reprises: elle se fond entièrement dans la cuve à teindre.

u) Il faut distinguer l'indigo de l'inde. L'indigo se fait des tiges, & des feuilles d'une plante, nommée *Indigo, Anil, Nil, Coachan*: l'inde ne se fait qu'avec les feuilles de cette plante. Autrefois l'une & l'autre de ces drogues avoient un immense débit: cela a baissé depuis que de très-sages réglemens ont défendu aux teinturiers de France de les employer seules: ils doivent les mêler avec le pastel & la vouede. On coupe cette plante plusieurs fois la même année, pour l'empêcher de fleurir, & pour avoir des feuilles plus tendres. Après que la plante a été coupée, on la porte



de, la vouede, la garence, la gaude *), la farriette, la geneftrolle, le poil de chevre *), la fuie de cheminée, l'indigo *), la graine d'écarlatte *),

dans des cuves remplies d'eau de riviere ou de fontaine; elle y entre en putréfaction; on a la précaution d'y jetter affez d'huile pour couvrir toute la furface de l'eau, & de retenir au fond, par le moyen de quelques pierres, les feuilles & les tiges qui furnageroient. Au bout de quatre jours on retire le bois dépouillé de fes feuilles: on fait enfuite écouler l'eau, & on ramaffe le fédiment, qu'on met dans des formes, & qu'on fait fécher. La maniere de préparer cette couleur n'eft pourtant pas la même partout. On tire de l'indigo des Antilles, de la Louifiane, des Indes Orientales, fur tout de l'Indoftan, des côtes d'Agra, & de l'île de Java, où les Hollandois le cultivent. Le meilleur pour la teinture vient de Guatamila: on préfere pour la peinture celui de Java. Le P. Maillard prétend, que bien que dans la Louifiane on faffe de l'indigo depuis 80 ans, on ne fait point encore y trouver le véritable point de putréfaction.

*) La graine d'écarlate ou le Kermès n'eft autre chofe qu'un gallinfecte, qui habite & multiplie fur une efpece de chêne verd. On en trouve tout le long de la méditerranée, en France, furtout aux environs de Narbonne, & en Efpagne; aux environs d'Alicante & de Valence. On ramaffe ces infectes, on les mouille avec un peu de vinaigre, on les fait fécher, & on les réduit en poudre: en Efpagne on tamife cette poudre avec foin. Les pauvres gens font cette récolte, & laiffent croître leurs ongles pour la faire plus aifément: un homme en ramaffe deux livres par jour. Pour s'en fervir à la place de cochenille, on la développe dans une diffolution d'étain. Cette couleur eft tombée: en

la cochenille x), la laque y), le coccus de Pologne z), la *terra merita*, & le fenugrec a). Ces drogues, à l'exception de la gaude, font pour le grand teint: celles

ne s'en fert plus guere qu'à Venife: on fait de ces infectes un firop, qui entre dans la *Confection* dite *d'alkermes.*

x) La cochenille fait l'écarlate des gobelins; le rouge le plus difficile & le plus cher. C'eft, comme le kermes, la poudre d'une efpece de gallinfectes, qui habitent & multiplient fur un arbriffeau nommé Nopal, ou figuier d'Inde. Il n'y en a qu'au Mexique: nous en parlerons plus bas.

y) La laque eft une gomme rougeâtre, qui vient des Indes Orientales, furtout du Pégu & de Bengale. Il paroît que c'eft une cire dépofée par une efpece d'abeilles: voyez plus bas les différentes fortes de laque.

z) Le coccus de Pologne eft un rouge dont on fe fert peu, c'eft la poudre d'un infecte qui s'attache aux racines d'une plante, appelée *Archymilla*: on arrache cette plante fort doucement, & quand les racines font à découvert, on enleve ces petits infectes, & on remet la plante à fa place: après les avoir fait paffer par un tamis, on les fait mourir au moyen du vinaigre, & enfuite on les fait fécher. On trouve cette plante & ces infectes dans le Palatinat de Kiowie, dans l'Ukraine, dans la Podolie, dans la Volhinie, en Lithuanie, & en Pruffe du côté de Thoren. Les Polonois afferment cette récolte à des Juifs: les Turcs & les Arméniens en achetent beaucoup: on dit que les Hollandois mêlent le coccus à la cochenille. On prétend que mêlé avec de la craie, on en peut faire une belle laque pour les peintres: enfin on affure qu'on en fait une beau rouge pour les dames.

qui font communes à l'un & à l'autre teint font la racine, l'écorce, & la feuille du noyer, la coque de noix, la garouille [b]), la noix de galle [c]), le fumac [d]), le rodul [e]), le fouic,

a) La *terra merita*, ou *curcuma*, auffi appelée fafran des Indes, de Malabar ou de Babylone, eft une racine, dont on connoît deux efpeces. On s'en fert pour teindre en jaune couleur d'or: les gantiers s'en fervent pour mettre leurs peaux en couleur, & les fondeurs pour donner une couleur d'or au métal. Cette racine eft très-commune en Orient, & les Indiens en affaifonnent leur viande. Le fenugrec eft une plante très-commune, dont la graine eft employée à faire l'écarlate: la France en envoye beaucoup à l'étranger.

b) La garouille, ou garou, eft une plante dont la décoction eft employée à teindre en jaune des étoffes qu'on veut teindre en vert.

c) La noix de galle eft une excroiffance qui vient fur les rameaux tendres ou fur la queue des feuilles d'une efpece de chêne nommé rouvre. On a raifon de croire qu'elle fe forme de la piquure d'un infecte, qui y dépofe fes oeufs. La meilleure vient du Levant; elle fert à teindre en noir, à faire de l'encre, & le noir des ouvriers en cuir.

d) Le fumac eft fait des feuilles, des fleurs, & des jeunes branches d'un arbriffeau. Il s'en trouve en Efpagne, en Portugal, dans le pays des Vosges, aux environs de Montpellier; la Nouvelle-Angleterre en produit de très-bon, mais c'eft de Porto que vient le meilleur. Il fert à teindre en noir: les teinturiers & les ouvriers en cuir s'en fervent. Il eft défendu aux premiers de fe fervir de celui qui eft vieux.

e) Le rodoul, qu'on appelle auffi petit fumac, eft un arbriffeau qui croît le long de le méditerranée, il

& la couperose ou vitriol verd. On compte parmi les drogues réservées au petit teint le bois d'Inde, le bois jaune, le bois de Bresil, le fustel [f]), l'écorce d'aulne, l'orseille [g]), le

sert à la teinture en noir; il est également défendu d'employer le vieux. Le souic est une plante ou arbrisseau sauvage, dont les feuilles sont employées à teindre en noir.

f) Le bois d'Inde est le coeur du tronc d'un des plus beaux arbres de l'Amérique; il est rouge & sert à teindre en violet & en noir. Le fustel est employé à teindre en feuille-morte, & couleur de caffé: lorsqu'il est bien jaune & bien veiné, les luthiers, les tourneurs, & les ébenistes l'employent: il croît en Provence, & en Italie; c'est le tronc & la racine, dépouillés de leur écorce, qui servent aux teinturiers & aux ouvriers en cuir. Le bois jaune, ou le fustock, est un arbre fort haut qui croît aux Antilles, surtout dans l'île de Tabago: les teinturiers ne l'employent guere, même pour le petit teint: il donne une couleur d'un beau jaune doré; les tourneurs & les ouvriers en marquetterie le travaillent. Le brésil sert à teindre en rouge: il y en a différentes especes, celui de Fernambouc est le meilleur, celui de Lamon, de Sainte-Marthe, de Siam, & le brésillet de la Jamaïque & des îles Antilles sont moins bons: ils ne donnent tous qu'une fausse couleur, qui ne s'employe pas sans alun & sans tartre: on en tire une espece de carmin par le moyen des acides, comme aussi une laque liquide pour la miniature. L'écorce d'aulne donne une couleur noire, qui sert principalement à teindre les cuirs.

g) L'orseille est une mousse, qui se forme sur les pierres & les rochers des montagnes: on la contrefait en Hollande avec le tournesol: c'est encore un secret

verdet [h]), le roucou [i]), & la malherbe. Il faut pourtant remarquer, qu'en France de très-sages réglemens défendent aux teinturiers de se servir du bois de Brésil, du roucou, du safran

L'orseille de Lyon vient d'Auvergne: celle des Canaries, dite orseille d'herbe, est la plus estimée; les Hollandois, les Anglois, les François en consomment beaucoup de cette derniere espece. Les teinturiers l'employent à faire les nuances depuis la fleur de pêche jusqu'à l'amaranthe.

h) Le verd de gris, ou verdet, est la rouille verte qui s'attache au cuivre trempé dans quelque acide. On prend des grappes de raisin sec, on les trempe dans du bon vin, & on attend la fermentation, pour mettre dans un grand vase des plaques de cuivre, posées toujours entre deux grappes bien arrosées de ce vin qui a fermenté. Au bout de quelque temps on retire ces plaques, on les racle, on pétrit cette rouille, & on en fait de petits pains. C'est à Montpellier qu'il s'en fait le plus. Le Languedoc en exporte beaucoup: dans l'espace de sept années, depuis 1748 jusqu'en 1755, il s'y en fabriqua dix-mille quintaux. Le cuivre que les Hambourgeois tirent du Mansfeld & d'autres endroits d'Allemagne, & qu'ils font réduire en plaques fort minces, y est le plus propre. On se sert du verd de gris pour faire le céladon, il entre aussi dans la composition du noir.

i) Le roucou, appelé par les Hollandois *Orléane*, est la graine d'un arbre assez semblable à l'oranger. Pour en tirer la couleur, on secoue cette graine dans un vase de terre, on y jette ensuite de l'eau tiede, & après avoir bien remué le tout, on le laisse reposer: l'eau étant écoulée on trouve au fond un sédiment, dont on fait de petits pains. Le roucou est fort estimé

bâtard, du tournesol, le l'orcanelle, de la limaille de fer & de cuivre, de la moulée k), du vieux rodul, & du vieux sumac. Pour donner une idée du mêlange des couleurs dans la teinture & de leur usage, nous allons indiquer les drogues avec lesquelles on fait les cinq couleurs primitives.

Le bleu se fait avec le pastel l), la vouède, & l'indigo. Le pastel est la drogue la plus nécessaire & la meilleure. On a treize

quand il est sans mêlange, ce qui est très-rare; on le sophistique ordinairement avec de la craie rouge ou de la brique pilée. Celui de la Cayenne est le meilleur. Les colonies de Surinam & des Berbyces en cultivent de très-bon. On s'en sert à teindre en couleur d'orange: on le mêle aussi à la cire jaune.

k) On appelle moulée une espece de sédiment qui se forme des parcelles de pierre, de fer, & d'acier, qui tombent au fond des auges, sur lesquelles tournent les meules des couteliers, &c.

l) Le pastel, en Allemand *Waid*, *Isatis*, est une plante, dont la racine a un pouce d'épaisseur, sur un pié ou un pié & demi de longueur; hors de terre elle a cinq à six feuilles, d'un pié de longueur sur six pouces de largeur. Il y en a deux especes, qu'on distingue par la couleur de la graine, qui est ou violette ou jaune, la premiere est la meilleure. On la seme au mois de Fevrier: lorsque la plante est parvenue à sa maturité, on coupe toutes les feuilles, ce qui peut se faire quatre fois par mois, depuis août jusqu' à la fin d'octobre. Ces feuilles laissées en tas pendant quelque temps sont portées au moulin, & reduites en pâte, dont

nuances de bleu: ſavoir, le bleu blanc, le bleu naiſſant, le bleu pâle, le bleu mourant, le bleu mignon, le bleu céleſte, le bleu de reine, le bleu turquin, le bleu de roi, le bleu fleur de guède, le bleu pers, le bleu aldego, & le bleu d'enfer.

Le rouge eſt de ſept eſpeces, avec plus ou moins de nuances. 1. Il y a l'écarlate des gobelins, qui eſt faite avec l'agaric, les eaux ſures (c'eſt à dire de l'eau aigrie par le moyen

en forme des gâteaux d'une livre, qu'on fait ſécher à l'ombre. Le moulin dont on ſe ſert reſſemble à ceux où l'on fait l'huile de lin. C'eſt dans cet état que le célèbre M. Marggraf y a découvert un petit ver, qui prend différens accroiſſemens, jusqu'à ce qu'il paroiſſe entierement ſemblable à une chenille; au microſcope cette chenille paroît toute bleue; elle ſubit enſuite un nouveau chaugement & devient mouche. Cette découverte de M. Marggraf prouve, qu'il en eſt du paſtel à peu près comme de la cochenille. Le paſtel, réduit en petits pains, ſert à teindre en bleu; on le cultive dans le haut Languedoc, en Normandie, en Angleterre, en Suiſſe près de Geneve, dans la Thuringe, en Eſpagne, en Portugal, en Suède. Le meilleur eſt ſans contredit celui qui croît dans le Dioceſe d'Alby en Languedoc. Cette province en faiſoit autrefois un commerce qui alloit au-delà de deux millions de livres. La Vouède (ou petit paſtel) eſt une plante qu'on cultive beaucoup en Normandie, & qui ſert auſſi à teindre en bleu. Il eſt bon de remarquer en paſſant que le bleu du paſtel eſt une couleur plus durable, que le bleu de l'indigo: auſſi le préféra-t-on longtemps à l'indigo: on

du ſon qu'on y a mis tremper), du paſtel, & de la graine d'écarlatte: quelques teinturiers y ajoutent un peu de cochenille; d'autres du fenugrec. 2. Le cramoiſi ſe fait avec les eaux ſures, le tartre & la cochenille. 3. Le rouge de garence *m*), ſe fait avec la garence, à laquelle on ajoute de l'arſenic ou du ſel commun. 4. Le rouge demi-garence ſe fait avec l'agaric, les eaux ſures, moitié garence & moitié graine d'écarlate. 5. Le demi-cramoiſi ſe fait avec moitié garence moitié cochenille. 6. Le rouge de bourre ſe fait avec le poil de chevre garencé & appliqué ſur un fond jaune. 7. L'écarlate façon de Hollande, ou l'écarlate de cochenille, ſe fait avec de l'amidon, du tartre, de la cochenille, de l'alun, du ſel gemme, & de l'eau forte, où l'on a diſſous de l'étain. Le rouge des corroyeurs ſe fait avec du bois de Bréſil, & de la chaux: les cordonniers ſe ſervent d'une terre rouge, broyée & mêlée avec du blanc d'œuf.

mêla dans la ſuite l'un avec l'autre. Aujourdhui les teinturiers ſavent ſi bien préparer l'indigo, qu'ils ſe ſervent indiſtinctement de l'un ou de l'autre.

m) La garence, en allemand *Krapp*, *Rubia tinctorum*, eſt une plante dont la racine ſert à teindre en rouge. Cette racine a une écorce rouge, & un ſuc orange: la plante monte à trois ou quatre piés de haut, & la graine eſt noire, de la groſſeur d'un grain

Le jaune peut ſe faire avec neuf ou dix drogues, mais on n'en a choiſi que cinq pour le grand teint: ſavoir la gaude, la ſarriette, la geneſtrolle, le bois jaune, & le fenugrec. Pour le petit teint on peut employer la racine de la patience ſauvage, l'écorce du frêne, les feuilles d'amandiers, de pêchers, de poiriers, la *terra merita*, &c. La gaude eſt le plus en uſage: la ſarriette & la geneſtrolle ſont employées à teindre en jaune la laine, qu'on veut enſuite teindre en vert: le bois jaune & le fenugrec donnent pluſieurs nuances, comme le jaune paille, le jaune pile & le jaune naiſſant. Le jaune des corroyeurs ſe fait avec la graine d'Avignon.

Le fauve ſe fait avec l'écorce verte des noix, la racine du noyer, l'écorce d'aulne, le bois de ſantal, le ſumac, le rodoul, & le fouic.

Pour le noir, il faut commencer par donner au fond qu'on veut teindre, une teinte de bleu avec le paſtel ou la guède, c'eſt ce qu'on appelle guéder; ou bien avec la vouède ou avec

de poivre. Il faut à cette plante une terre bien fumée, bien travaillée, & légère: les feuilles peuvent ſervir à la nourriture du gros bétail: on la coupe au mois d'octobre, pour tirer alors les racines, qu'on fait ſécher au feu, ou à l'air. On les porte enſuite au moulin, après avoir eu la précaution de les bien nettoyer. La garence ainſi préparée devient, après qu'elle a été gardée quelques années dans un endroit bien ſec, une

l'indigo: aucune étoffe ne sauroit être teinte directement de blanc en noir. Après ce fond donné en bleu, on garence l'étoffe, c'est à dire qu'on la teint avec de la garence, enfin on la met en noir avec la noix de galle, la couperose, & le sumac. Pour le petit teint on ne garence point l'étoffe. Le noir des corroyeurs se fait avec de la noix de galle, de la bierre aigrie, & de la ferraille: il s'en fait aussi avec de la noix de galle, de la couperose, & de la gomme Arabique. Le noir des imprimeurs est du noir de fumée, tiré de la poix ou de l'arcançon, mêlé avec de l'huile de lin & de la térébenthine.

très-bonne drogue. La couleur rouge qu'elle donne est la plus durable, lorsque les étoffes de laine sont bien préparées. Dans le commerce on la distingue en robée & non robée; la premiere est depouillée de son épiderme. On cultive cette plante en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Zeelande, en Flandre, en France, & dans quelques provinces de l'Allemagne. Il paroît que c'est en Zeelande, qu'elle réussit le mieux, elle y fut portée par les émigrans de Flandre. On vient de prendre en France (en 1756) tous les arrangemens propres à en étendre & perfectionner la culture. Un édit du conseil d'Etat affranchit, pour 20 années, de tout impôt toutes les plantations de garence. Elle réussit dans le Brandebourg; M. de Vernezobre la fait cultiver dans ses terres avec le plus grand succès. Il y a une garence dont on se sert au Levant, & dans les Indes, pour teindre les étoffes de coton. Sur les côtes de Coromandel, on l'appelle *Chat;* sur les côtes de

Du mélange de ces couleurs naiſſent une infinité d'autres. Du bleu & des différens rouges on fait la couleur de roi, celle de prince, la perſée, le violet, le pourpre *), le colombin, l'amaranthe, la minime, la tannée, la roſe ſeche, &c. Du bleu & du jaune on fait le vert, dont les différentes nuances ſont le vert jaune, le vert naiſſant, le vert gai, le vert d'herbe, le vert de laurier, le vert molequin, le vert brun, le vert de mer, le vert celadon, le vert de perroquet, le vert de choux, & le vert de canard. Du bleu & du fauve on fait la couleur d'olive, & le brun verdâtre. Du rouge & du jaune, l'aurore, le fouci & l'oran-

Malabar elle croît ſans culture; celle qui vient en Perſe, & qu'on appelle *Dumas*, eſt la plus eſtimée après une autre eſpece, qui eſt commune aux environs de Smirne, & qu'on appelle *Chioc-Boya:* celle-ci eſt extrêmement recherchée au Levant, & bien préférée à la garence de Zeelande, que les Hollandois y portent; on en fait le beau rouge d'Andrinople. Le Canada produit encore une eſpece de Garence, ſemblable à celle d'Europe, on la nomme *Tyſſa-hoyana*. M. d'Ambournai s'eſt ſervi avec ſuccès de la garence verte, c'eſt à dire qui n'eſt ni ſéchée, ni robée, ni grappée: il s'eſt contenté de la laver, & a trouvé que la teinture étoit auſſi bonne, pour vu qu'on en employât quatre fois plus que de la ſeche. Or comme en ſéchant cette racine on perd ſept huitiemes, on voit qu'il y a moitié d'épargne à employer la garence verte, ſans compter les frais du robage, du grabelage, du four, du moulin, &c.

*) Les anciens tiroient le pourpre de deux eſpeces

ge. Du rouge & du fauve, la couleur de canelle, de tabac, de châtaigne, & de muſc. Du jaune & du noir la couleur de feuilles mortes. Du fauve & du noir la couleur de caffé, de maron, de pruneaux, & d'épine. Ces mêmes couleurs, mêlées trois à trois, donnent encore d'autres couleurs; c'eſt ainſi que du bleu, du rouge & du jaune on fait un gris de lavande; que du bleu, du rouge & du noir on fait un gris de fer. En mêlant ces couleurs quatre à quatre, on aura encore d'autres couleurs, & la variété, qui naîtra de la différente compoſition des drogues colorantes, eſt indéterminable, la différente proportion de ces drogues pouvant être variée à l'infini.

La peinture eſt un art bien autrement conſidérable que la teinture: elle demande du génie, du goût, & beaucoup de connoiſſances. Ici nous ne la conſidérons qu'eu égard aux couleurs qu'elle employe. Il y a différentes manieres de peindre, qui demandent différentes ſortes de couleurs. On peint à freſque ſur un enduit de plâtre; en détrempe ſur le bois,

de coquillages, le *buccinum*, & le *murex*: la petite quantité qu'on en trouvoit, & la néceſſité d'employer l'animal vivant, rendoient cette couleur extrêmement chere. A Panama, ville du Pérou, on connoît une eſpece de *murex* dont le ſuc eſt employé à teindre en

fur le papier, fur le carton; en miniature fur le velin, fur l'ivoire, fur le papier; en paftel fur le papier; à l'huile fur la toile, fur le bois, & fur le cuivre; en émail fur des plaques de cuivre ou d'or émaillées; on peint fur le verre, fur la fayence, fur des ouvrages de potterie, on peint à l'encauftique, au gros pinceau, & enfin on enlumine des eftampes.

La peinture à frefque, inventée par Paufias de Sicyone, ne veut que des terres colorées, ou des couleurs d'émail: on délaye les unes & les autres dans de l'eau après les avoir mêlées avec de la coque d'œuf réduite en poudre. Cette maniere de peindre fe fait par morceaux: le peintre coupe le portrait qu'il veut copier, en plufieurs pieces: il prend l'une après l'autre, fait coucher autant de plâtre qu'il en faut pour copier cette partie du tableau, & continue ainfi jusqu'à ce qu'il ait achevé fon ouvrage. Le blanc dont ces peintres fe fervent eft du marbre bien pulvérifé: le bleu eft l'outremer *), ou des cendres bleues, ou du

...pre des étoffes de coton, & certains fils qu'on de... à la broderie.

*) L'outremer eft fait du *lapis lazuli*. La maniere ... préparer eft longue & difficile: on rougit cette ... au feu, on la trempe enfuite dans l'eau, & cette

bleu d'émail p): quantité de terres colorées donnent les autres couleurs.

Dans la peinture en détrempe on délaie les couleurs avec de l'eau, & on les attache par le moyen de la colle forte, ou de la colle faite de rognures de parchemin, ou de l'eau gommée. On se sert pour le blanc, du blanc d'Espagne, qui n'est qu'une terre blanche, de la céruse q), de l'argent en coquille: pour le bleu, d'indigo, de la laque bleue, des cendres

opération répétée plusieurs fois, on réduit enfin la pierre en poudre. On fait de cette poudre une pâte, en la mêlant avec de l'huile de lin, de la cire jaune, de la colophane, de la poix résine, & du mastic blanc: on trempe ensuite cette pâte dans un vase rempli d'eau chaude, & quelques jours après on laisse écouler l'eau, pour en retirer le sédiment, qu'on fait sécher à l'air; & c'est là ce qu'on appelle outremer. Les cendres bleues se trouvent dans les mines de cuivre sous la forme d'une pierre tendre, qu'on pulvérise, & qu'on broie à l'eau.

p) Le mot émail se prend en plusieurs sens: quelquefois on entend par là le bleu du cobalt, dont les peintres se servent, & qui entre dans l'empois: d'autrefois on appelle ainsi cette couche blanche, sur laquelle peignent les peintres en émail: le plus souvent on comprend par là une préparation de verre, auquel on donne différentes couleurs, tantôt en lui conservant sa transparence, tantôt en la lui ôtant, & alors on en distingue trois especes, les émaux qui servent à imiter les pierres précieuses, ceux qui sont employés comme couleurs dans la peinture en émail, & ceux dont les

bleues, de l'outremer, de l'émail, du bleu de tournesol, & du bleu de Prusse, qui est une composition inventée par Dippel. Pour le jaune on employe les massicots r), l'orpiment jaune, le safran, l'ochre jaune s), & la gomme gutte t): pour le vert on employe le vert de gris, le vert de montagne u), la terre verte: pour le rouge, on se sert du cinnabre, du *minium* v), de la craie rouge, de la laque, & du bois de Brésil; pour le fauve, de l'ochre fauve, de la

émailleurs à la lampe font une infinité de petits ouvrages.

q) La ceruse est du blanc de plomb réduit en poudre & broyé à l'eau. La meilleure vient de Venise.

r) Les Massicots ne sont autre chose que de la céruse calcinée à un feu modéré: il y en a de plusieurs couleurs comme d'un blanc jaunatre, de jaunes, & de couleur d'or.

s) Les ochres sont des terres métalliques, qui se separent du vitriol, après qu'il a été dissous dans l'eau. Il y en a de rouges, de jaunes, de bruns: ordinairement les ochres rouges ne sont que des ochres jaunes, rougis au feu.

t) La gomme gutte est un suc réfineux & inflammable, qui découle de deux especes d'arbres, qui croissent dans le royaume de Cambaye, dans celui de Siam, & à la Chine. On en tire un très-beau jaune facile à employer.

u) Le vert de montagne & le bleu de montagne, ou Chrysocolle, sont une espece de vert de gris préparé par la nature: ou une terre impregnée de cuivre.

v) Le *minium* est de la mine de plomb, ou du

fuie de cheminée, de la terre de Cologne [x]): enfin pour le noir, du noir d'os, du noir de lie de vin brûlée, & de l'encre de la Chine [y]). Ces différentes couleurs, mêlées enfemble, donnent toutes les autres.

Pour la miniature, on délaye les couleurs dans de l'eau, où l'on a fait diffoudre de la gomme Arabique, ou du fucre candi: il faut qu'elles foient bien fines & bien broyées: pour y donner de l'éclat, on y mêle du fiel de bœuf, d'anguille, ou de carpe; les différentes couleurs employées à la miniature font le carmin [z]), l'outremer, la laque, le *minium*, le cinnabre, le brun rouge, qui eft un ochre, la pierre de fiel [a]), le ftil de grain [b]), l'orpiment, la gomme gutte, le jaune de Naples, les mafficots, le vert de montagne, l'indigo, le noir d'ivoire,

plomb pulvérifé, qu'on calcine jusqu'à ce qu'il devienne rouge.

x) La terre de Cologne eft une terre d'un brun foncé: quand elle eft d'un brun clair on l'appelle terre d'ombre.

y) On n'eft point encore bien informé de la véritable compofition de l'encre de la Chine: quelques-uns croyent que c'eft du noir de fumée, réduit en pâte avec de l'huile; d'autres que c'eft une terre noire mêlée avec de la gomme. Celle qu'on fait en Hollande eft d'un noir gris ou brun, c'eft ordinairement du charbon de fèves & de l'eau de gomme. Les Chinois s'en fervent pour écrire, & les Européens pour peindre.

le noir de fumée, le biftre, qui eft de la fuie de cheminée préparée, la terre d'ombre, le verd d'iris [c]), de veffie & de mer, les cendres vertes, les cendres bleues, la cérufe, l'encre de la Chine, l'or & l'argent en coquille.

La peinture en paftel s'exécute fur du papier gris, bleu, ou couleur de biftre: on fe fert de crayons appelés auffi paftels: ces crayons font faits de diverfes fortes de terres colorées, réduites en pâte, & auxquelles on donne, pendant qu'elles font molles, la forme de petits rouleaux: il y a des crayons fciés ou taillés; ils font faits de certaines pierres affez dures pour être fciées, & qui laiffent des traces colorées fur les corps où elles paffent [d]).

Pour la peinture à l'huile [e]) on délaye les couleurs avec de l'huile de noix, de lin, d'as-

z) Le carmin eft une préparation de cochenille très-difficile & très-longue.

a) La pierre de fiel eft une pierre mollaffe & écailleufe qu'on tire du fiel de boeuf, & qui donne un beau jaune.

b) Le ftil de grain eft une compofition faite avec la graine d'Avignon: on en fait en Hollande; elle donne un beau jaune.

c) Le verd d'iris fe fait des fleurs bleues de l'iris, plante affez connue: le vert de veffie, de la graine du ner-prun, *Rhamnus*.

d) Les premiers payfages en paftel furent faits par Alexandre Thilo d'Erfort vers l'an 1685.

e) Antoine de Meffine eft le premier peintre Italien,

pic, ou de térébenthine, les couleurs qu'on y employe, sont la céruse, les cendres bleues, l'outremer, l'indigo, le bleu du cobalt, le bleu de Prusse, le verd de montagne, les ochres jaunes, rouges, & bruns, les massicots, la terre d'ombre, de Cologne, & de Véronne, le vert de vessie, le verd de gris, la laque, le cinnabre, &c.

L'art de peindre en émail est une invention du siecle passé. On prétend, qu'en 1650 un orfevre de Chateaudun, nommé Jean Toutin, l'inventa, ou du moins le perfectionna si considérablement qu'on peut l'en regarder comme le véritable inventeur. Cet art consiste à exécuter avec des couleurs métalliques, auxquelles on a donné leurs fondans, toutes sortes de sujets sur une plaque d'or ou de cuivre, qu'on a émaillée. Les peintres en émail ont tous leur secret, & les couleurs dont ils se servent ne parviennent que rarement à la connoissance des autres artistes. On sait en général, que parmi ces différentes couleurs on employe quelques quintessences [f]), de l'argile colorée par des métaux, du safre, le bleu du cobalt, du cuivre, de l'étain, du fer, de l'or, qui donne le car-

qui ait peint à l'huile: il en apprit le secret de Vaneyck, aussi nommé Jean de Bruges, qui en est le véritable inventeur, & qui le trouva vers l'an 1410.

min, le pourpre, & le violet: un grain d'or ſuffit pour colorer 400 grains peſant. Les fondans, dans lesquels on les diſſout au feu, ſont la glace de Veniſe, les ſtras, la rocaille de Hollande, les pierres à fuſil noires, le verre, les cryſtaux, & le ſablon. On commence par mettre ſur la plaque de cuivre une couche d'émail blanc; on y deſſine enſuite, avec une eſpece de crayon fait de vitriol & de ſalpetre, les figures qu'on y veut avoir; on remet la piece au feu, afin que les contours des figures s'y incorporent; & enfin on peint avec des points, comme on fait dans la miniature.

La premiere peinture ſur le verre ne fut qu'une moſaïque: de petits morceaux de verre différemment colorés & joints enſemble formoient des figures plus ou moins regulieres: on peignit enſuite au pinceau avec des couleurs gommées, mais comme cette maniere de peindre ne duroit guere, on ſongea à affermir les couleurs, en les incorporant au verre. Les couleurs, dont on ſe ſert, ſont pour le noir, les écailles de fer & la rocaille; pour le blanc, le ſablon, le ſalpetre & le gyps bien cuit; pour e jaune quelque peu d'argent en feuilles, qu'on

f) Comme l'huile d'aſpic ou de ſpique: c'eſt l'huile ſentielle de la grande lavande à larges feuilles, qu'on pelle auſſi aſpic.

a brûlé & mêlé avec du foufre, du falpetre, & neuf fois autant de rouge; pour le rouge, un mélange de litharge, d'argent, d'écailles de fer, de gomme arabique, de ferette [g]), de rocaille, & de fanguine. Le vert fe fait avec du cuivre brûlé, mêlé avec la mine de plomb, le fable blanc & le falpetre: l'azur, le pourpre, & le violet fe font comme le vert. Seulement pour l'azur on fubftitue le foufre au cuivre, pour le pourpre on y fubftitue du perigueux [h]), & pour le violet du perigueux & du foufre. Le jaune eft fait de la mine de plomb mêlée avec du fable: les carnations font faites avec de la ferette & de la rocaille: les cheveux, les troncs d'arbres, &c. avec la même couleur à laquelle on a ajouté des pailles de fer.

Pour enluminer, on fe fert des mêmes couleurs, qu'on employe dans la peinture en détrempe: l'enluminure eft l'art de mettre en couleur les eftampes & les papiers de tapifferie.

La peinture au gros pinceau s'exécute avec une broffe, pour appliquer des couleurs fur le bois, foit à l'huile, foit avec une eau collée.

Enfin

g) La ferrette eft un minéral, qui fe trouve dans toutes les mines de fer, fous la forme d'une pierre rougeâtre.

in la peinture en cire, ou à l'encausti-
fait avec de la cire colorée: on peint
: la toile, sur le bois, sur le marbre, en
sur tous les corps, excepté sur le cui-
ause du verd de gris: on préfere cepen-
bois, surtout celui de cedre. On fixe
ire par l'inustion: M. le Comte de Cay.
M. Majault ont donné sur l'art de pein-
encaustique d'excellens mémoires, rem-
lécouvertes, & qui ont répandu le plus
iur sur un secret qu'on croyoit presque
& qui fut autrefois fort estimé des Grecs.
rai ici que le vernis dont se servent les
& les doreurs, est une matiere oléa-
& luisante: les portraits & les tableaux
l'huile se vernissent le plus souvent avec
c d'œuf.

§. LXII.

Le Pesage.

Pesage est la détermination de la pesan-
pective d'une matiere quelconque. Il
x sortes d'instrumens, destinés à cette
n, la balance & la romaine autrement

perigueux est une pierre assez dure, & noire
lu charbon.

appelée crochet & péson: le trébuchet est un petite balance qui sert à peser l'or & les pierreries. On appelle poids des masses de cuivre d'acier, ou de fer d'une pesanteur déterminée. Pour empêcher la fraude, on marque ces poids après les avoir trouvés égaux à un poids original, qu'on appelle étalon. Le poids du Roi est une balance publique, autorisée par l'Etat,

i) Je joindrai ici une table de réduction, la plus juste à peu près de toutes celles, qui sont parvenues à ma connoissance.

Cent livres, poids de Marc, d'Amsterdam, de Paris, de Bourdeaux, de Besançon, de Bilbao, de la Rochelle & de Strasbourg, font poids de

	tb.	onces.		tb.	onces.
Alicante	108	-	Edimbourg	97	-
Arcangel	120	-	Florence	143	-
Avignon	120	-	Francfort sur le Mayn	98	-
Basle	98	-	Gènes	105	-
Bergopzoom	97	-	Genève	89	-
Berlin	105	-	Hambourg	102	-
Berne	95	4	Leyde	106	-
Boulogne	151	-	Leipzig	105	-
Brabant	105	4	Liege	105	1
Breme	103	-	Lisle	114	-
Breslau	125	-	Livourne	145	-
Cadix	106	-	Londres	109	4
Coenigsberg	125	-	Lubec	105	-
Coppenhague	107	8	Lyon	116	-
Constantinople	87 rottes.		Madrit	114	-
Dantzig	113 tb.		Marseille	123	4
Dublin	97	-			

mmiſe aux ſoins de quelques Jurés. La ité des poids embarraſſe ſouvent les négo- & c'eſt ce qui a donné lieu au travail de tion [i]). On a tenté inutilement, en dif- pays, de réduire tous les différens poids ſeul [k]). En Europe on connoît le quintal e, le marc [l]), l'once, le gros, le denier lin, les mailles, le felin, & le grain: pour

	tb.	onces.		tb.	onces.
	154	-	Rome	146	-
	168	-	Rouen	96	2
	125	-	Saragoſſe	158	8
	169	-	Séville	106	-
ge	95	4	Smirne	114	-
berg	98	-	Stettin	110	-
al	114	4	Stockholm	81	-
	112	8	Toulouſe	118	-
	109	-	Turin	151	-

Le Dannemarc eſt le ſeul pays de l'Europe où un poids & une meſure communes dans tout ume: on a pris pour baſe le pié cube de Copue.

a livre poids de Marc, s'entend toujours d'une ui a deux marcs ou 16 onces, (en Allemagne on ots.) En Hollande on l'appelle poids de Troies. gleterre on a le poids de Troies, pour les pier- cieuſes, l'or, l'argent, & les bleds: on la di- douze onces, & l'once en vingt deniers, le de- 24 grains: on y a auſſi le poids appelé *Avoir ds*, il eſt de ſeize onces, mais cette once a 42 moins que l'once du poids de Troies: on s'en eſer les groſſes marchandiſes. Le poids de Co-

l'argent, le denier & le grain; pour la médecine, l'once, la dragme, le ſcrupule, l'obole, & le grain. Les différens pays de l'Europe ont avec cela quelques poids particuliers: on comprend aiſement que je ne puis entrer dans un plus grand detail à cet égard *).

§. XLIII.

Le Meſurage.

Le Meſurage eſt la détermination de l'étendue qu'occupe un corps ou une matiere quelconque ſuivant quelqu' une de ſes dimenſions

logne eſt plus foible que le poids de Troies: en général il eſt à peu près de quatre pour cent moins fort que le poids de Hambourg, & de ſix pour cent que le poids d'Amſterdam. Dix neuf marcs poids de Troies ſont 20 marcs poids de Cologne. Le marc, poids de Cologne, eſt de huit onces, l'once a huit quarts, le quart quatre pfennings, qui ont chacun deux hellers ou 17 as: le marc a donc 4352 as, & dans les cours de monnoies on lui ſuppoſe 65536 parties. Le marc, poids de Troies, dont on ſe ſert en Hollande, & qui eſt plus foible que celui d'Angleterre, a huit onces, qui ont 160 Engels ou 5120 as: 4864 de ces as font un marc poids de Cologne. La livre poids de Troies a en Angleterre douze onces, 240 pennys, 5760 grains: en France le marc du même poids a 8 onces, 64 gros, 192 deniers, 4608 grains, qui équivalent à 5101 as poids de Cologne, & à 68729 parties de monnoies. Quarante & un marcs en France font 43 marcs poids

ou ſuivant toutes : en longueur par exemple on en determine l'étendue en Europe par lignes, pouces, pas & piés, ſoit géometriques ou communs, par verges, raz, toiſes, aulnes, cannes, braſſes, perches, arpens, lieues, & miles *). On meſure les liquides, ou les grains dont on veut vérifier la quantité avec des vaſes ou vaiſſeaux dont la capacité eſt determinée, & ces vaiſſeaux mêmes on en vérifie la capacité avec le bâton de jauge. L'étalonage des meſures eſt introduit pour empêcher la fraude. La réduction des différentes meſures peut ſe faire de deux manieres, l'une en les réduiſant à un nom-

de Cologne, & 100 livres en Angleterre ſont égales à 147 marcs une once & 12 deniers de France. La livre poids de marc eſt la plus forte à Vienne, 100 de ces marcs en font 120 poids de Cologne. Le poids des bijoutiers eſt le plus foible : le carat pour les diamans a quatre grains, & 595 $\frac{3}{4}$ de ces grains ſont égaux à 576 grains poids de Troies, ou à l'once de Paris.

**) Un ouvrage ſur les différens poids & ſur les différentes meſures tant de l'Europe, que de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, feroit un ouvrage fort utile aux négocians. Ce que nous avons là deſſus eſt encore fort imparfait.

*) Un mile d'Allemagne a 23629 piés du Rhin ; une lieue commune de France 17722 ; un mile d'Angleterre ſur terre 7384, ſur mer 5907 ; un mile d'Italie 5907 ; un mile d'Eſpagne 19691 ; un mile de Suède

bre de piés *) & de pouces géométriques, l'autre en se servant du poids. On saura ainsi la proportion entre les pintes de France & les quartes d'Allemagne, en déterminant par le poids la quantité du liquide renfermé dans l'une & l'autre, & on déterminera la proportion entre le boisseau de France & le *scheffel* d'Allemagne, en réduisant leur capacité à tant de piés & de pouces cubiques.

47258; un mile de Russie (Werst) 3375; un mile Persan (Agatsch) 16878.

o) Le pié se divise en 12 pouces, & le pouce en 12 lignes. Si l'on donne 720 parties au pié de Paris ou pié de Roi, il se trouve que celui du Rhin en a 696; celui de Londres $675\frac{1}{2}$; celui de Dannemarc $701\frac{1}{2}$; celui de Danzig 636; celui de Lyon $757\frac{2}{3}$; celui de Boulogne 893; celui de Suede $658\frac{1}{4}$; celui de Bruxelles $609\frac{5}{8}$; celui d'Amsterdam 629; celui de Rome 653.

Fin du premier Volume.



INTRODUCTION
GÉNÉRALE
à l'étude de la
POLITIQUE,
des Finances & du Commerce.

Tome II.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

à l'étude de la

POLITIQUE,

des Finances & du Commerce,

PAR

M. DE BEAUSOBRE

CONSEILLER PRIVÉ DU ROI, MEMBRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES DE PRUSSE, &c.

Tome II.



NOUVELLE EDITION.

A BERLIN,

CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.

1771.



§. XLIV.

Les Monnoies.

§.

Les premieres monnoies furent très-im-
parfaites: on parvint, avec le temps, à
onner une forme plus réguliere, & une va-
plus sure. On les frappa longtemps au
au: mais aujourdhui on ne se sert plus
que du balancier *). Le métal étant
é on en fait des lames, qu'on coupe avec
upoir d'acier: ces morceaux de métal
ppelés flans; après leur avoir donné l'em-
e, c'est à dire y avoir imprimé l'effigie &
on, on en fait le contour avec la lime,

A Venise on s'est servi du marteau jusqu'en 1755.
du Bois de Chateau-Vari, directeur des mon-
e l'Infant Duc de Parme, vint mettre les choses
meilleur pié, & introduisit l'usage du balancier,
on due à Nicolas Briot, qui la trouva à la fin
e passé.

& on les blanchit en les trempant dans une certaine eau. Ce fut M. Castaing, Ingenieur François, qui inventa, en 1685, une machine par le moyen de laquelle un seul ouvrier frappe 20

b) C'est une machine pour imprimer une legende sur le tranchant des monnoies: comme le *Domine salvum fac Regem* sur le tranchant des écus de six francs.

c) La Monnoie est à la Tour de Londres. Par un Acte du Parlement de 1665, il fut ordonné, que toutes les especes au coin de l'Angleterre seroient frappées aux dépens de l'Etat; & on accorda à cet effet un revenu annuel de 15 mille livres st. Par ce même Acte il fut statué que les especes d'or seroient à la taille de 44 guinées & demi (ou 934½ schelling) à la livre poids de Troies; & les especes d'argent à la taille de 62 schellings; l'argent au titre de 11 onces 2 pennys de fin, & 18 pennys d'alliage, & l'or a 11 onces (ou 22 carats) de fin & une d'alliage. Le Parlement vouloit empêcher que les especes monnoyées en Angleterre n'eussent cours au-dessus de leur valeur intrinseque; c'est à dire qu'il vouloit, qu'en chargeant la nation des frais de fabrication, on rendît aux particuliers, poids pour poids, en especes, tout l'or ou l'argent qu'ils porteroient à la Tour. Ce nouvel édit engagea le Parlement à défendre la sortie de toutes les especes frappées en Angleterre. Il y avoit déjà quelque temps qu'on avoit révoqué l'édit qui défendoit la sortie de toutes les especes monnoyées, à quelque coin que ce fût; on crut trouver ainsi un milieu favorable au commerce: mais cette défense devint par la suite une perte réelle pour l'Etat; elle fit hausser le prix de toutes les especes étrangeres, que les Anglois furent obligés, & sont encore obligés d'acheter pour payer l'étranger; & elle porta au-dessus de sa valeur intrinseque le prix de l'or

mille flans par jour [b]). Aussi cet habile homme fut-il magnifiquement récompensé par Louis XIV. C'est en Angleterre qu'on a la meilleure & la plus belle monnoie [c]): celle de Portugal

& de l'argent en barres. Ce n'est pas tout: sans compter la contrebande, on trouva moyen d'éluder la loi, & pour ne pas acheter l'argent en barres, ou des especes étrangeres, au-dessus de leur valeur réelle, les negocians Anglois se mirent à refondre leurs especes. Ce profit devoit naturellement les séduire; il étoit de six à neuf pour cent, & dans le commerce on fait beaucoup d'entreprises qui ne rendent pas autant: l'once d'argent en barres montoit souvent à cinq schellings, huit pennis; tandis qu'elle n'étoit monnoyée qu'à raison de cinq schellings deux pennys; & l'once d'or monnoyée sur le pié de 78 schellings se vendoit quelque fois en barres jusqu'à 80. La refonte des especes d'argent fut la plus considérable: premierement, parce que la proportion entre l'or & l'argent étant fort haute en Angleterre, les Anglois trouvoient du profit à payer l'étranger en argent; & secondement, à cause de la quantité d'argent que demande le commerce des Indes orientales. On s'apperçut bientôt de cette refonte: les especes d'argent devenoient tous les jours plus rares, & on ne portoit presque plus d'argent en barres à la Monnoie. Suivant la liste des especes monnoyées à la Tour, il paroît, que depuis 1713 jusqu'en 1726 on monnoya pour 9105950 l. St. d'especes d'or, & seulement pour 236375 d'especes d'argent. D'après la même liste l'or monnoyé depuis 1727 jusqu'en 1734 monta à 1955330 l. St. & l'argent à 27100 l. St. Le Parlement avoit cependant consulté le célèbre Neuton, & ce grand homme avoit présenté en 1717 aux Lords Tresoriers un long memoire, où il prouvoit „que l'argent devoit ser-

en approche beaucoup *): celle d'Espagne *), est d'une forme & d'une empreinte moins bel-

„tir naturellement des endroits où il est, proportion „gardée, à un plus bas prix que l'or; qu'ainsi il pas- „soit de l'Espagne dans le reste de l'Europe, & de là „aux Indes Orientales: que par la même raison il fal- „loit que l'or se trouvât en plus grande abondance dans „les endroits d'où l'argent sortoit: que la grande quan- „tité d'argent en barres, que l'Angleterre exportoit, „étoit cause que l'once en valoit 2 à 3 pennys plus que „l'once d'argent monnoyé; que par conséquent un né- „gociant préféroit de fondre ses especes d'argent, à „payer ce surplus de 2 à 3 pennys; qu'ainsi il ne fau- „droit que faire baisser le prix de l'or en Angleterre, „ou baisser celui de l'argent aux Indes, pour couper „cours au mal dont la Nation se plaignoit." Le Parlement persista dans la défense de l'exportation des especes monnoyées en Angleterre; & défendit le cours de toutes les especes de monnoies étrangeres, excepté des monnoies d'or de Portugal. Ce systeme de monnoie seroit excellent si l'Angleterre étoit une île qui n'eût aucun commerce avec l'étranger, ou qui n'eût jamais besoin d'exporter ni or ni argent. Nous aurons lieu de nous en convaincre par les remarques suivantes. J'ajouterai seulement qu'en 1723 les Anglois firent passer en Hollande 1810703o onces d'argent; & 255753 onces d'or, (sur cette somme de cinq millions 660 mille l. st. la nation perdoit quatre pour cent) & que la même année ils firent embarquer pour les Indes orientales 2143086 onces d'argent & 119120 onces d'or. Les papiers publics assuroient, en 1735, que l'Angleterre exportoit, année commune, pour quatre millions de l. st. tant en or qu'en argent, & que cette exportation donnoit aux negocians un profit de 80 mille l. St. La nation ne pouvoit qu'y perdre. On prétend que sous l'in-

les que ne le font la plus part des monnoies qui se fabriquent en Europe. La Russie ne

tendance de Chauvelin, il passa en une seule année à la Monnoie d'Amiens pour la valeur de quatre millions de livres de France d'especes monnoyées en Angleterre.

d) Cela étoit ainsi autrefois: mais je doute que la monnoie de Portugal soit au titre de celle d'Angleterre, puisque le Roi tire 20 pour cent de droits sur tout l'or monnoyé.

e) Il y a trois Cours de monnoies en Espagne: une à *Séville*, une à *Madrid*, & la troisieme à *Ségovie*. Outre cela il vient une grande quantité d'especes monnoyées du Mexique, du Pérou, & du Chili: on en frappe à Lima, à Potosi, à Mexico, & à Guatimala, au même titre qu'en Espagne; il s'en frappe même sur les vaisseaux qui reviennent des Indes, afin d'occuper l'équipage dont l'oisiveté est à craindre. Ces especes d'or frappées sur les vaisseaux sont d'une forme très-irréguliere, & ne sont marquées que par une lettre. Autrefois l'or & l'argent monnoyé en Espagne étoient au même titre qu'en Angleterre: mais depuis le commencement de l'année 1726 les Espagnols ont altéré leur ancienne monnoye, & aujourd'hui ils frappent l'or à raison de 21 carats, 9 grains de fin: (il y a bien des especes qui ont quelques grains de moins) & l'argent ils le frappent au-dessous de 10 deniers de fin. Les Génois ont eu le privilége de faire sortir d'Espagne une certaine quantité d'especes, & comme ce qu'ils en tiroient excédoit leurs besoins, ils vendoient souvent cette permission. J'ignore si elle subsiste aujourd'hui: ce qu'il y a de certain, c'est que la sortie des especes est défendue. Un des grands inconvéniens en Espagne vient de ce qu'on n'a jamais fait de réduction, quand on a introduit de nouvelles especes: de là une foule d'especes imaginaires, de là la difference des especes dans les

fait guere battre que de la monnoie d'argent. L'Allemagne f), inondée d'especes de tout

differentes provinces, de là la difficulté de l'évaluation, la facilité de répandre de la fausse monnoie, &c. La monnoie de cuivre est très-mauvaise: une partie n'a pas même une forme réguliere. Il s'en trouve une quantité étonnante; il y a quelques années que le Ministere étoit occupé du projet d'en supprimer une grande partie, & de l'envoyer dans les colonies de l'Amérique. Dans les provinces les payemens se faisant presque tous en cette monnoie, le commerce en souffre beaucoup.

f) L'Impératrice Reine, qui achetoit le marc (poids de Cologne) d'argent fin à raison de 16 florins & demi, le fit monnoyer jusqu' en 1753 sur le pied de 22 florins & demi. Depuis, en vertu du Traité fait avec la Baviere, elle fait monnoyer sur le pied de 20 fl. On convint alors de fixer la proportion entre l'or & l'argent à 1 $14\frac{11}{12}$, & de faire frapper les ducats sur le pié de $67\frac{67}{71}$ à la taille, & à 23 carats 8 grains de fin, c'est à dire le marc d'or à 283 florins, 5 Kreutzers $3\frac{47}{71}$ deniers. La Baviere a suspendu l'exécution du Traité de 1753, & il n'y a eu que l'Archevêque de Saltzbourg qui s'y soit effectivement conformé.

g) Sil y eut jamais matiere sur laquelle les raisonnemens des politiques, des financiers, & des négocians ayent répandu plus d'obscurité, c'est bien celle des monnoies. Pour s'en convaincre il suffira d'en appeller à ce qui a été écrit sur le changement des especes. La plupart de ces auteurs, conduits tour à tour par les préjugés, par l'erreur & par l'intérêt, ont rendu cette question si embrouillée qu'il seroit à souhaiter qu'on ne l'eût jamais traitée: à la faveur de quelques suppositions gratuites, & de quelques calculs séduisans, ils en

alloi, est sous le joug des Hollandois & des François. La Perse [s]) & toute l'Asie frappent leurs

ont imposé aux plus éclairés. Sans entrer ici dans de trop longues discussions, & sans attaquer personne en particulier, j'essayerai d'indiquer quelques erreurs, en m'appuyant sur des principes assez simples, pour n'avoir pas besoin de preuves. L'or & l'argent ont été regardés comme les valeurs représentatives de tout ce qui peut entrer dans le commerce. La sureté & la commodité ne se trouvant pas parfaites, lorsqu'il falloit, à chaque échange, poser & éprouver le métal qu'on donnoit, ou s'en fier à l'acheteur qui devoit savoir le poids & le titre du lingot qu'il offroit, on eut recours aux monnoies, dont l'écusson devoit indiquer le poids & le titre. Il paroît donc que nous n'aurons pas tort d'établir, pour premier principe, que le soin de faire frapper des monnoies qui indiquent au juste ce titre & ce poids, est ce qui importe le plus à la sureté publique. Dès qu'on est assuré de la valeur réelle des especes; le commerce est aisé; chaque particulier sait ce qu'il possede, & il n'est plus exposé aux frauduleux commerce des agioteurs: il n'y a pour lors de différence entre les especes fortes & les especes foibles, que le plus ou le moins de commodité qu'on trouve à acheter ou à payer avec une plus grande ou une moindre quantité d'especes. Donnez du plomb, du fer, du cuir, si vous voulez, ou donnez l'or le plus fin, peu importe: la quantité pourra vous dédommager de la qualité. Comme il y a cependant pour l'Etat de grandes dépenses à faire, qu'il y a beaucoup de marchandises de très-grand prix, & qu'il y en a d'autres qu'il faut faire venir de loin, le transport d'une grande quantité d'especes foibles devient très-incommode, & le particulier est fort embarassé de la garde d'un trésor petit en valeur, & grand par la place qu'il occupe: il paroît par là que

eſpeces au marteau. Les Européens ont porté

le commerce eſt plus aiſé par le moyen des eſpeces fortes, & que le particulier eſt plus en état de mettre en ſureté ce qu'il peut avoir amaſſé: c'eſt ce qui a engagé toutes les nations à préférer les métaux précieux aux métaux vils, & les eſpeces fortes aux eſpeces foibles. Le ſecond principe ſeroit donc de donner aux eſpeces monnoyées le moins d'alliage qu'il eſt poſſible: on épargnera une partie des frais de fabrication; l'étranger préférera ces eſpeces à toutes les autres, elles circuleront partout préférablement aux eſpeces foibles. Ce qui eſt recherché hauſſe de prix, elles ſeront donc bientôt, dans le cours ordinaire, au-deſſus même de leur valeur. Ce ſeroit le moyen le plus légitime, le plus ſur, & le plus durable de lever un impôt ſur toutes les nations étrangeres. Ceux qui n'ont pas bien ſenti la vérité de ce principe, ſe ſont imaginés que cette prodigieuſe quantité de louis de France qui circulent en Allemagne prouve combien il eſt ſorti d'argent de ce royaume par les guerres continuelles, que la France a faites en Allemagne. Mais ceux qui ſuivent les principes dans leurs conſéquences, ont vu aiſément que comme ces monnoies françoiſes avoient cours dans le commerce beaucoup au-deſſus de leur valeur intrinſeque, il y avoit eu néceſſairement un profit pour la France à les répandre en Allemagne. Un troiſieme principe, ſuite naturelle du précédent, c'eſt qu'un état eſt non-ſeulement intéreſſé à permettre la ſortie de ſes eſpeces, mais encore à la favoriſer. Qu'on ſuppoſe en effet la balance du commerce pour ou contre l'Etat, il y aura toujours un gain réel. Si la balance eſt pour lui, c'eſt à dire s'il vend plus qu'il n'achete, l'excédent de ce qu'il vend lui eſt payé en eſpeces étrangeres, qu'il ne prend qu' au-deſſous de leur valeur, ou en eſpeces frappées à ſon coin, & que l'étranger a achetées au-

dessus de leur valeur, parcequ'il en avoit besoin; tandis que l'Etat ne les prend que pour la valeur réelle. Si au contraire la balance est contre l'Etat, l'excédent de ce qu'il achete il le paye en especes qu'on prend volontiers: s'il le payoit en especes réprouvées, il seroit obligé de les donner à si bas prix qu'il y perdroit nécessairement: s'il le payoit en especes étrangeres, il seroit obligé de les acheter à perte. M. du Tot prétend qu'après la refonte des especes, arrivée à la suite des derangemens de la Minorité, la France gagna sur l'étranger, par le moyen de ses nouvelles especes, la valeur de 127 millions 500 mille livres. Je ne voudrois pas garantir la vérité de ce calcul, mais quelque forte que soit cette somme, il ne seroit pas difficile de rendre ce fait très-probable. Un quatrieme principe est la nécessité d'éviter avec soin, des changemens quels qu'ils soient: la variation dans le poids & dans le titre des especes doit être envisagée sous différens point de vue; je n'indiquerai ici que ce qui est le plus essentiel à mon sujet. Avant la découverte des mines de l'Amérique, la rareté de l'or & de l'argent étoit cause que la quantité des especes étoit fort petite; il en falloit peu pour suffire à de grands besoins: l'alteration eût donc été trop sensible: elle eût eu de trop grands effets, pour qu'on y songeât. A mesure que l'Europe s'est enrichie aux dépens du nouveau Monde, les especes aussi se sont multipliées, & ont été alterées insensiblement. Outre ces changemens, considerés comme une suite naturelle de l'abondance des métaux précieux, il s'en fit d'autres, que les besoins de l'Etat sembloient demander: on eut recours à deux moyens, l'un de surhausser la valeur imaginaire des especes, l'autre de les altérer. Les Vénitiens se servirent souvent du premier, & en France Charles VII porta la valeur du

marc d'argent monnoyé de 18 livres 15 sols à 361 livres 10 sols. Ce surhaussement des especes est un impôt déguisé: le Souverain achete à ses sujets leurs denrées, ou paye leurs services avec une plus petite quantité d'or & d'argent: si tout le commerce étoit intérieur, ce surhaussement ne seroit pas même un impôt: le prix de tout pouvant alors être fixé sur la valeur imaginaire, le sujet qui vend au Souverain ses services ou ses denrées, achetteroit à son tour, sur le même pié, tout ce dont il a besoin. Dès qu'on suppose un commerce avec l'étranger, c'est un impôt, celui de tous peut-être le plus profitable à l'Etat & aux particuliers. Quant à l'altération des monnoies, c'est la même chose, lorsque l'Etat est sans commerce avec l'étranger; mais c'est plus qu'un impôt, lorsque ce commerce subsiste. Le moindre de tous les maux est la défiance de l'étranger, & le prix exorbitant qu'il met à ce qu'il vend: la perte du change n'est encore rien au prix des suites épouvantables de l'agiotage des Usuriers. On a trouvé en Suède que l'Etat avoit perdu un million d'écus d'Allemagne aux monnoies frappées à Stralsund pendant la derniere guerre: l'agio vis à vis de l'argent de banque de Hambourg monta alors de 137 à 437 pour cent. On sait les opérations du Régent; elles durerent depuis 1718 jusqu'en 1720: il altéra les especes, il en surhaussa le prix, & trouva par là le secret de mettre le Royaume à deux doigts de sa perte: la fertilité de son sol & l'abondance de ses marchandises suffirent à peine pour le retirer du précipice. C'est un fait, que le Régent surhaussant le prix des especes, lorsqu'il étoit obligé de faire des payemens, & diminuant leur valeur imaginaire, lorsque le peuple avoit à payer, il se trouva que lorsque le Roi recevoit dix millions, le peuple en payoit trente. Law assure que par l'opération que la Cour des monnoies fit en recevant le louis à treize livres, & le rendant à quatorze

le Roi avoit gagné par cette taxe vingt à vingt cinq millions. Les mêmes abus se virent en Espagne : sous Philippe IV, en 1642, tout étoit dans une si grande confusion, qu'on vit au mois d'Aout la pièce de huit à douze réales, & le doublon à quarante cinq, au mois d'octobre la premiere à vingt cinq, & la seconde à quatre vingt-dix-huit; & au mois de Decembre, celle-là à vingt quatre, & celle-ci à quatre vingt sept. On juge ordinairement de l'étendue du commerce, & du profit que l'Etat en retire, par la quantité des especes qui circulent; cela est vrai à quelques exceptions près. Les especes peuvent être rares, malgré un commerce étendu & lucratif: des guerres dispendieuses faites hors du pays, de mauvais arrangemens dans les finances, qui concentrent entre les mains de quelques particuliers les richesses de l'Etat, des trésors accumulés par le Souverain, la refonte frauduleuse des especes, une trop grande abondance de vaisselle, & les richesses des Eglises dans les pays catholiques, sont autant de moyens d'enlever à la circulation les especes que le commerce y porte. De là je tire un cinquieme principe, c'est que le soin d'entretenir la circulation des especes est un moyen de faire fleurir un Etat. Un sixieme principe, qui n'est qu'un corollaire du précedent, c'est qu'une grande abondance d'especes est un bien réel, pourvu que cette abondance ne soit pas moins un fruit de l'industrie, qu'un présent de la nature. Il est vrai que le prix des denrées & des marchandises est non-seulement en proportion de leur abondance, mais encore en proportion de l'abondance des especes. Cependant, comme le peuple proportionne le prix de son travail au prix des denrées qu'il faut à sa subsistance, l'abondance des especes n'est point un mal quoiqu'elle renchérisse quelque peu les denrées & les marchandises. Je dis quelque peu, vû que cette augmentation est presque insensible dans ses accroissemens. Je doute que ceux qui

foutiennent que depuis 1500 jusqu'en 1650 les biens fonds en France ont doublé de prix tous lès trente ans, ayent bien calculé: mais quand ils auroient raifon, cela ne prouveroit pas que l'augmentation du prix des denrées ne foit infenfible dans l'état actuel: l'augmentation de l'or & de l'argent fut trop rapide dans le feizieme fiecle pour n'avoir pas eu des effets bien fenfibles. Une nation riche en efpeces eft toujours refpectable à fes voifins, à moins que les vices de l'adminiftration ne l'énervent. Enfin un dernier principe que j'ai à propofer c'eft la néceffité de faire frapper des efpeces dont le coin foit beau & net, & dont le poids foit parfaitement égal. Lorsque le coin eft mal fait, il eft plus difficile de découvrir les fauffes monnoies, & lorsque les efpeces de même valeur ne font pas du même poids, il y a lieu de craindre les refontes frauduleufes, & il n'eft plus poffible de juger exactement de la quantité de la fomme par le poids. Ces principes établis, j'en viens à quelque chofe de plus particulier. Nous avons dit que l'argent fixant le prix de l'or, étoit la véritable mefure invariable de tout ce qui peut entrer en eftimation: le prix de l'or varie, c'eft à dire que la proportion entre l'or & l'argent n'eft pas la même partout. Rome, qui, jusqu' à l'an 484 de fa fondation, ne fe fervit que de cuivre eftimoit alors la livre d'argent 72 livres de cuivre; l'an 512 cette proportion étoit comme 80 à 1: au millieu du premier fiècle comme 60 à 1; fous Conftantin comme 100 à 1; c'eft à peu près celle qui fubfifte aujourdhui en Europe. Quant à la proportion entre l'or & l'argent elle étoit, l'an 310 de Rome, comme 13 à 1; l'an 460 comme 10 à 1; fous Conftantin comme 13, ou 12½, ou 12 à 1. Sous Saint Louis comme 10 à 1. En 1500 comme 12 à 1. Après la découverte du Pérou l'abondance de l'argent fit hauffer le prix de l'or, & la proportion fut alors en Efpagne de 16 à 1. Les autres nations ne s'en éloignerent.

guere: mais depuis que le Bréfil a donné beaucoup d'or elle a baiffé. Aujourdhui cette proportion eft en quelques endroits de l'Allemagne de $15\frac{1}{10}$ à 1, & en vertu d'un Traité entre la Cour de Vienne & la Baviere elle fut fixée à $14\frac{11}{12}$: 1; en Hollande elle eft de $14\frac{1}{5}$ à 1; en Angleterre de $15\frac{1}{5}$ à; en France de $14\frac{47}{100}$ à 1; au Japon de 8 à 1, à la Chine de 10 à 1, aux Indes en deça du Gange de 11 à 1. On a remarqué que c'eft à mefure qu'on s'approche des pays occidentaux, que le prix de l'or augmente. Au fond il y a beaucoup d'arbitraire dans cette proportion. Il eft bien avéré que la quantité d'or eft au-deffous de la quantité d'argent: mais eft-il prouvé qu'il y ait 10, 12 ou 15 fois plus d'argent que d'or? De très-habiles gens foutiennent qu'avant la découverte de l'or du Bréfil, il entroit en Europe pour trois millions & demi d'argent de plus qu'il n'y entroit d'or: & Mr. Achenwal a calculé que depuis cette découverte, l'augmentation annuelle de l'or en Europe étoit à celle de l'argent comme 2 à 5. Cette proportion feroit encore plus forte fi les Indes Orientales, le Levant, la vaiffelle, & les manufactures n'emportoient une fi grande quantité d'argent. Il importe toujours de la fixer fagement, puisqu'il eft impoffible d'empêcher que par le commerce l'étranger n'enleve préférablement l'un ou l'autre fi la proportion qu'on fuit diffère trop de la fienne C'eft ainfi que les François enlevent aux Anglois leur argent, & que les Anglois enléveroient aux François leur or, fi dans le commerce qu'il y a entre ces deux nations, les François achetoient aux Anglois plus qu'ils ne leur vendent. C'eft ainfi que les négocians de France, de Hollande, & de Hambourg tirent leurs fonds de Lisbonne en or, les font paffer à Londres par le Packbot, & les retirent de-là en argent. C'eft encore cette raifon qui explique pourquoi l'or monnoyé de France fe trouve en fi grande abondance en Allemagne, tandis que l'argent monnoyé d'Al-

les monnoies qui avoient cours chez eux. La monnoie est ou réelle & effective [b]), ou imaginaire & de compte. On appelle fausse monnoie, celle qui n'est pas du métal ordonné par les loix; altérée celle qui n'est pas du titre ou au poids ordonnés, ou celle qui a été diminuée après la fabrication; la monnoie fourrée est celle qui est faite d'un métal défendu, couvert

lemagne passe dans les monnoies de France. L'Allemagne perd tous les ans considérablement à cet échange: le louis neuf y a cours pour 10 florins 24 kreutzers, & ne vaut que 9 florins 30 kr. Ainsi, si le François achete, il donne son louis neuf pour la valeur qu'il a en Allemagne, & sur cent louis il en gagne $7\frac{9}{13}$: s'il vend il ne prend le louis que pour la valeur qu'il a en France, & l'Allemand perd le surplus. J'éclaircirai ceci par un exemple: & je prendrai pour cela les anciennes especes de France, qui étoient au même titre que celles d'Angleterre. Les écus, ou croons d'Angleterre pesent une once trois deniers treize grains: l'écu de France pesoit un peu moins qu'une demi-once, savoir 277 grains; le croon vaut 5 schellings ou 60 pennys: donc l'écu de France vaut 29 pennys & demi. La guinée pese 156 grains & vaut 21 schellings ou 252 pennys; le louis pese 153 grains, & vaut par consequent $247\frac{1}{5}$ pennys. Donc on donne en France 153 grains d'or pour 2216 grains d'argent, que pesent les 8 écus de France ou 24 livres que le louis y vaut: & l'on donne en Angleterre 156 grains d'or pour 2373 grains d'argent, c'est à dire $113\frac{4}{5}$ grains de plus qu'on ne fait en France. Il paroît donc que les négocians Anglois gagnent à payer en France avec de l'argent blanc, puisque la guinée ne représente en

d'une lame de métal conforme aux loix. La monnoie réelle est ou d'or, ou d'argent [i]), ou de cuivre, ou d'étain, ou de plomb, ou d'un mélange de ces métaux; il y a des coquillages [k]) & des fruits qui en tiennent lieu. Le droit de battre monnoie est un droit affecté à la Souveraineté, si ce n'est à Fez & à Tunis, où chaque particulier est le maître d'en faire,

France que 22 livres 14 sols 7 deniers en argent; au lieu que 21 schellings en argent, prix de la guinée en Angleterre, valent en France 24 livres 2 sols 10 deniers en argent. Au reste que le payement se fasse en barres ou en especes, c'est la même chose.

h) On considere dans la monnoie effective, 1) la matiere, qui est en Europe ou de l'or, ou de l'argent, ou du cuivre, ou du billon, c'est à dire un métal composé de cuivre & d'argent, 2) le poids de la pièce, 3) la taille, c'est à dire la quantité de pièces faites d'un marc d'or d'argent ou de cuivre, 4) l'empreinte, 5) la valeur, qu'il faut distinguer de la valeur intrinseque, parce qu'on y ajoute le droit du Prince, qu'on appelle droit de seigneuriage; & le prix de la fabrication qu'on appelle droit de brassage, 6) le nom donné à la pièce, 7) le grenetis ou le cordon, 8) la légende ou l'inscription qui se trouve à l'effigie & à l'écussion, 9) le millésime ou l'année, 10) le différent ou la marque du tailleur, 11) le point secret, ou la lettre qui indique le lieu de la fabrication. La valeur intrinseque est le poids & le titre pris ensemble.

i) Dans quelques endroits des Indes Orientales on se sert de plomb & d'étain, pour frapper des especes.

k) Des coquilles & des fruits tiennent lieu de monnoie dans quelques endroits de l'Asie, de l'Afrique &

ce qui jette beaucoup d'embarras dans le commerce. La monnoie de compte *l*) eſt à l'abri

de l'Amérique. Les coquillages, qui ont cours en Aſie, viennent des îles Maldives, & ſont appelés aux Indes *Cauris:* ſur les côtes d'Afrique on les appelle *bouges;* en Amérique *porcelaine.* Quant aux fruits l'Amérique ſe ſert du cacao & du mays, & aux Indes Orientales on employe les amandes au même uſage: elles viennent des environs d'Ormus & des déſerts du royaume de Lar; comme les arbres qui les portent n'en rendent pas toujours une égale quantité, cette monnoie hauſſe & baiſſe de prix. Les *Cauris* des Indes valent dans l'Indoſtan la 60me partie du *pécha*, monnoie de cuivre évaluée à 6 deniers de France. En Ethiopie le ſel tient lieu de monnoie: l'or n'y eſt pas marqué, on ne fait que le peſer; le ſel ſe tire d'une montagne, on le coupe en forme de tablettes longues d'un pied, larges & épaiſſes de trois pouces: on les briſe pour les beſoins de détail. Dix tablettes valent une dragme d'or.

l) La monnoie de compte eſt une monnoie idéale, ſous le nom de laquelle on comprend ou une partie de quelque piece de monnoie réelle, ou pluſieurs pièces, & dont on ſe ſert dans le commerce pour déterminer la quantité d'eſpeces à donner ou à recevoir. La réduction des différentes monnoies de compte eſt fondée ſur celle des différentes monnoies effectives: c'eſt une partie aſſez difficile de l'art de la banque.

m) Il y a en Hollande deux ſortes de monnoies effectives; l'une qui a cours dans le pays, & l'autre qui n'eſt que marchandiſe; celle-ci eſt deſtinée pour les pays étrangers. Les ducats & les Reuters ſont les ſeules monnoies d'or frappées au coin de la République. Le ducat eſt marchandiſe: ſon prix hauſſe & baiſſe ſuivant le beſoin, & les Hollandois tirent de cette eſpece

de l'altération: les peuples de l'Europe & de l'Asie ont chacun la leur. Les Hollandois *)

de commerce un profit très-considérable: ils ont eu l'art de faire rechercher les ducats partout, & le credit une fois établi ils ont su en tirer tout le parti possible. Les ducats passent en Allemagne pour être à 23 carats, huit grains de fin; tandis qu'ils ne passent dans les monnoies de la République que pour 23 carats sept grains de fin, & qu'il s'en trouve beaucoup qui ne sont qu'à 23 carats un ou deux grains: ils doivent être à la taille de 67 sur le marc, & on n'a en Allemagne d'autres balances que celles où ces ducats ont le poids qu'ils doivent avoir, lorsqu'ils sont de 68 à la taille; les négocians les prennent même pour leur valeur entière, lorsqu'ils se trouvent à la taille de 70. Sans compter ce profit, on sait qu'il est d'usage, chez les officiers de la monnoie, de demander à ceux qui veulent acheter des ducats, pour quel endroit ils les destinent: on distingue ceux qui sont pour la Russie de ceux qui sont pour l'Allemagne, & pour la Pologne; lorsqu'on en demande pour la Pologne on les achete à meilleur prix, preuve que le titre en est plus bas: aussi nous vient il de là des ducats qui n'ont que 23 carats & un ou deux grains de fin.

Le Ducaton est une monnoie d'argent que les Espagnols furent les premiers à frapper, & que les Hollandois contrefirent, mais qu'ils eurent bien de la peine à faire passer aux Indes orientales, pour lesquelles ils la destinoient: il vaut trois florins de Hollande; suivant l'ancien pié il devroit être à 7 onces & demi de fin, *funfzehn lothig*, & 200 pieces devroient peser 26 marcs, 3 onces & 15 engels: mais ils ne sont plus qu'au titre de sept onces & pas tout à fait $\frac{1}{8}$ de fin. La Compagnie des Indes en exporte beaucoup, ce qui fait qu'ils gagnent sur l'argent de banque. Les écus de Hollan-

& les François *) sont ceux qui ont tiré le

de, dits *Alberts Dahler*, sont dans le même cas: les anciens valent plus que les nouveaux: ils n'ont que 6 onces & demie & un sixieme de fin; ils ont cours dans tout le Nord, & ceux qui font le commerce de la Baltique sont obligés de s'en pourvoir; aussi ces écus gagnent-ils huit pour cent sur la monnoie courante & quatre p. c. sur l'argent de banque de Hambourg. Les Hollandois, pour écarter du cours toutes les pieces rognées, les pesent en sacs, & la banque a son tarif que tout le monde connoît. Toutes les Provinces ne frappent pas au même taux, celle d'Utrecht fait battre les especes les moins fortes. Parmi tous les moyens dont la République de Hollande s'est servie pour s'enrichir, il faut surtout compter le soin qu'elle a eu de donner cours chez l'étranger aux especes frappées à son coin. On persuada à Pierre le Grand, qu'il gagneroit à faire fondre les écus d'Albert, & à en faire frapper des roubles; il le fit, & pour avoir un plus grand nombre de ces écus, il ordonna que tous les péages fussent payés en cette monnoie: c'est à dire, qu'à bien prendre les choses, il donna aux Hollandois un profit réel pour avoir un gain imaginaire. La liberté qu'ont les négocians Hollandois de déposer à la banque les especes étrangeres qu'ils reçoivent, est un moyen très-propre à leur faire tirer de ces especes tout le profit possible: ils attendent ainsi l'occasion de les placer; & cela ne manque pas dans un pays qui a un aussi grand commerce. On excepte de ces especes étrangeres celles d'Angleterre, & une partie de celles d'Allemagne: la raison n'en est point cachée; comme ces especes sont très-bonnes, on en veut défavoriser le debit chez l'étranger, & obliger ceux qui en ont à les porter à la monnoie; or c'est les faire baisser de prix que de ne les pas recevoir à la banque, puisque les *recepissé* de la banque ga-

plus de profit des efpeces qu'ils ont fait frap-

gnant fur l'argent courant, tout le monde cherche à y avoir un compte ouvert. Comme l'argent de France a cours presque dans toute l'Europe, les Hollandois le reçoivent à la banque pour tirer le profit du débit. On fait aujourdhui ce commerce à Vienne. La cour fait livrer au Sieur Wries des écus & des demi-écus à raifon de trois pour cent de profit, & ce négociant les fait paffer en Turquie avec un benefice de cinq à fix: fon privilege eft exclufif. Les Hollandois gagnerent auffi beaucoup au commencement de ce fiècle avec les pieces de cinq fols. Les Turcs s'en degoûterent à la fin du fiècle paffé, & la plus grande partie en paffa en Barbarie, où ces pieces eurent un cours extraordinaire, & furent contrefaites en Europe par les Chretiens, & en Barbarie par les Juifs. L'entêtement alla fi loin qu'on ne s'apperçut pas que l'infcription que les Hollandois y firent mettre, *voluit hanc Africa mercem*, marquoit affez le peu de peine qu'on trouvoit à tromper toute une nation. Le refus que firent les Anglois de prendre ces pièces à quelque prix que ce fût, lui ouvrit les yeux.

s) En France les réglemens de 1726 avoient fixé les droits de feigneuriage & de braffage pour l'or à $7\frac{7}{10}$ pour cent, & pour l'argent à $7\frac{8}{10}$. Depuis on a trouvé que le poids & le titre des efpeces d'or avoient été altérés: le marc poids de Cologne devoit avoir $28\frac{5}{8}$ louis neufs, & il en a $29\frac{1}{4}$: le titre devoit être à 21 carats 8 grains de fin, & il n'eft qu'à 21 carats 3 grains, par où il paroit que les droits de feigneuriage & de braffage font montés à $11\frac{23}{40}$. Cela eft d'autant plus fur, que depuis quelques années on paye aux Cours des monnoies 768 livres du marc d'or, tandis qu'on n'en payoit, ci-devant que 740 livres 9 f. 1. Une au-

per. Les différentes especes [illegible] rope o) peuvent être réduites à une mesure commune. Les médailles ne font point monnoies p).

§. XLV.

La Banque.

Nous avons vu que l'or & l'argent, ainsi que quelques autres métaux, avoient été choi-

tre preuve de ce que j'avance, c'eft qu'en 1755 on promit un prix de huit deniers par livre à ceux qui délivreroient de l'or & de l'argent aux monnoies, tandis qu'on n'en donnoit autrefois que quatre.

o) Pour comparer & réduire toutes les différentes efpeces de monnoies effectives, il faut en confidérer le poids & le titre : & pour juger de l'un & de l'autre il faut connoître les différens poids dont on fe fert ; & la maniere dont on exprime l'alliage dans les différens pays de l'Europe. Nous avons déjà touché à ces deux articles, autant qu'il pouvoit convenir à la nature de cet ouvrage. Je pourrois encore joindre ici une lifte des différentes efpeces monnoyées en Europe & en Afie: mais cette nomenclature feroit affez inutile, & une table où leur valeur feroit réduite à un prix commun feroit d'une trop grande étendue.

p) Les médailles reffemblent aux monnoies par la forme, & en different par l'ufage : leur utilité eft de conftater la verité de quelques faits, & d'en fixer le temps. On diftingue les medailles antiques des médailles modernes : les Savans ne font pas d'accord fur le temps où les premieres commencent, ils ne le font pas non plus fur le temps où elles finiffent. Quand on veut remonter jus-

fis pour faciliter l'échange de tout ce qui peut entrer dans le commerce. Mais l'argent ne circule qu' avec lenteur, & la quantité du Numéraire est insuffisante pour représenter même la dixieme partie des valeurs de l'agriculture & de l'industrie. Pour suppléer à l'incommodité d'un transport onéreux des especes, & à l'insuffisance de leur quantité, on a eu recours à des signes qui les représentent. C'est ainsi

qu'à leur origine, les conjectures tiennent lieu de raisons, & si l'histoire des temps où elles doivent finir est plus connue, on n'est pas moins embarassé à se décider pour un temps plutôt que pour un autre. Une grande partie des antiquaires fait finir les médailles anciennes à la fin de l'Empire Romain, les autres au regne de Gallien, quelques uns à celui de Constantin, d'autres à celui d'Augustule, plusieurs enfin à celui de Charlemagne. Pour ce qui regarde les médailles modernes, elles ne commencent point où finissent les anciennes: on rejette même toutes celles des trois ou quatre premiers siècles qui suivirent le regne de Charlemagne, parcequ'elles se ressentoit trop de la barbarie des temps; la premiere des médailles modernes qu'on a coûtume de citer, est celle de Jean Hus, frappée en 1415. On divise les médailles en différentes classes: il y a des médailles grecques, romaines, hebraïques, puniques, gothiques: il y a des médailles consulaires, impériales, petit, moyen & grand bronze, il y en a d'or, d'argent, de cuivre, &c. Les médailles grecques sont les plus rares, nous en avons d'Archélaus, d'Amyntas, de Philippe, &c. La plus ancienne de toutes celles qui nous sont connues est

que les papiers ſont devenus les ſignes repréſentatifs de l'argent. On peut dire en quelque maniere, que la quantité des métaux précieux a été augmentée par ce moyen, puisque les papiers ont eu le même effet, qu'auroit eu l'explotation de quelques nouvelles mines;

d'Amintas VI, & elle ſe trouve dans le cabinet de Berlin: il y en a une d'Amintas dans le cabinet du Roi de France, mais elle ſe rapporte à un temps moins reculé; elle eſt de l'ayeul d'Alexandre le grand. Celles qui ont été frappées du temps de ce prince ſont les plus belles. Les médailles Romaines, frappées depuis Neron jusqu'à Pertinax, ſont les plus eſtimées. Les médailles grecques ſont moins utiles pour l'hiſtoire que les medailles Romaines. Il y en a d'une exceſſive rareté, comme par exemple les Ottons, & les médailles des colonies Romaines. Parmi les médailles modernes celles de Cromvel, qui ſont d'or, ſont extrêmement rares. On appelle médailles incuſes celles qui ne ſont marquées que d'un côté par la négligence de l'ouvrier: il s'en trouve de telles parmi celles du bas-Empire. On remarque dans une médaille le champ ou cette ſurface platte & polie où il n'y a rien de gravé, & qui ſert de fond aux types; la Tête, qui eſt le côté principal où ſe trouve l'effigie, & le revers qui eſt le côté oppoſé. On appelle légende ce qui eſt au tour du revers & de l'effigie; & exergue ce qui eſt au bas dans une eſpace ménagé. On entend par médailles ſaucées, celles qui ſont de bronze & couvertes d'une feuille d'étain; par médailles reſtituées, celles qui ont été frappées pour renouveller la mémoire de quelque perſonnage illuſtre; par médailles quinaires les plus petites & les moins épaiſſes, & enfin par Bractéates, de ſimples feuilles de metal, chargées d'une groſſiere empreinte,

ils ont également augmenté le prix des matieres premieres & de la main-d'œuvre q). Le credit r) est ce qui décide de l'abondance ou de la rareté de ces papiers de commerce. L'espece la plus simple de ces papiers est ce qu'on appelle lettre de change s): le négoce de

& qui parurent pour la premiere fois en Suède au VIIIeme siecle. Une grande médaille est appelée medaillon. C'est surtout à Augsbourg & à Nuremberg que se trouvent des gens fort habiles dans l'art de graver des médailles: parmi les hommes célèbres en cet art il faut placer le fameux Varin, qui a fait honneur à la France, & le célèbre Natter mort il y a quelques années.

q) Ces richesses artificielles ont fait un autre mal: il a fallu payer les intérêts des emprunts que l'on a faits, & pour les payer il a fallu charger le peuple de nouveaux impôts: c'est à dire que pour faire fleurir le commerce, assurer la puissance de l'Etat au dehors, faire des conquêtes, il a fallu accabler l'agriculture, affoiblir la population, & jetter les premiers fondemens de la ruine des Etats. L'Angleterre a perdu une grande partie du commerce de ses manufactures & de ses fabriques par le moyen de ces emprunts: en effet la cherté de la main d'oeuvre, produite par les impôts, réduit la consommation de ces marchandises à la consommation intérieure. Avec le temps l'Angleterre ne pourra, comme la Hollande, soutenir la concurrence d'aucune nation en fait de marchandises.

r) Le credit est ou civil ou mercantil: le premier regarde la sureté, le second la bonne foi. Avec du crédit on a toujours de l'argent, mais avec de l'argent on n'a pas toujours du crédit.

s) Ce furent les Juifs, chassés de France sous le rè-

ces papiers de commerce a donné lieu à un trafic qu'on nomme commerce de change. Le change eſt au pair, lorsque la lettre de change rend au porteur, en or ou en argent du même titre, un poids égal à celui qu'elle a coûté à l'acheteur; il eſt au-deſſus du pair, lorsque l'acheteur paye plus que la valeur énoncée ſur le papier; & au-deſſous lorsqu'il paye moins. Celui qui perd a fait ce qu'on appelle un change de néceſſité. Le change varie, c'eſt ce qu'on nomme ſon cours: il hauſſe & baiſſe *), par différentes raiſons, qui ſe réduiſent à une ſeule, c'eſt à dire qu'il ſe regle ſur le nombre de ceux qui demandent des lettres de change, ou qui en offrent: il eſt donc en proportion de la quantité d'argent qu'un pays doit à l'autre, ou bien en rapport des dettes & des créances réciproques d'un état. Quelquefois une ville, un état propoſe à l'autre un prix certain pour un prix incertain; c'eſt ainſi que Paris propoſe à Am-

gne de Philippe Auguſte, & de Philippe le long, qui inventerent l'uſage des lettres de change. Ils avoient laiſſé, en ſortant du royaume, à quelques perſonnes de confiance, tout ce qu'ils n'avoient pu emporter. Retirés en Lombardie, ils donnerent des lettres ſecrettes à des amis, qui étoient chargés de retirer leurs effets, & ces lettres furent les premieres lettres de change. Les tribunaux de juſtice ont établi des loix fort rigoureuſes pour la ſureté des lettres de change, dont le

à Amſterdam un écu de 60 ſous pour une quantité indéterminée de deniers de gros; l'écu vaudra quelquefois plus, quelquefois moins, ſuivant que Paris ou Amſterdam ſera dans le cas de payer. Cette quantité indéterminée a pourtant ſes bornes, au-delà des quelles elle ne ſauroit ni augmenter ni diminuer: mais ces bornes ne ſont point le pair réel. Ces variations du change offrent une ample matière aux ſpeculations des négocians: les différentes affaires qu'ils ont dans les pays étrangers, leur font remettre ou tirer de l'argent à propos. C'eſt dans la comparaiſon perpétuelle des différens cours de change que gît tout le ſecret. S'il ne s'agiſſoit que de faire des remiſes à droiture, cette comparaiſon feroit inutile: mais comme on gagne ſouvent à chercher des circuits, un homme attentif à profiter des inégalités du change, fait paſſer ſes créances des places où elles ſont le moins payées ſur celles où elles le ſont

payement ne ſauroit être retardé, & peut s'exiger par la priſe de corps.

t) La Suède entreprit, en 1745, de fixer, par des édits, le cours du change: cette entrepriſe n'a pu paroître poſſible qu'à des perſonnes peu inſtruites de la nature de cette eſpece de commerce. Le cours du change eſt ordinairement le barometre du commerce, dont il indique la balance: parce qu'il prouve combien il y a plus ou moins à payer qu'à recevoir pour un état.

d'avantage. Ce virement *) eſt plus important qu'on ne pourroit penſer, & plus aiſé dans les

Il eſt vrai cependant qu'independamment du commerce, quelques circonſtances momentanées peuvent influer ſur le change: par exemple il ſe peut qu'il y ait de groſſes remiſes à faire pour d'anciennes dettes, pour des intérêts de capitaux empruntés, pour des ſubſides, pour des frais d'ambaſſade; il ſe peut encore qu'on faſſe paſſer ſur une ſeule & même place les ſommes à payer à différentes autres: toutes ces circonſtances peuvent faire hauſſer le change, bien que le commerce en général ſoit avantageux. C'eſt ainſi que l'on auroit tort de croire que les Anglois ayent, dans leur commerce avec les Hollandois, la balance contre eux, parce qu'ils ont le cours du change ſur la Hollande fort à leur désavantage: la véritable raiſon de ce fait eſt la néceſſité où les Anglois ſe ſont mis de payer l'étranger en monnoies étrangeres, & l'habileté des Hollandois à faire valoir dans le Nord leurs ducats & leurs écus d'Albert. La France envoye beaucoup d'argent à Rome, & par conſéquent elle a contre elle le cours du change ſur cette place, cependant elle fait en général un commerce lucratif avec l'Italie. Il ſera aiſé, en ſe rappelant ce que nous venons de dire dans ce paragraphe & dans le précédent, de juger que le cours du change dépend 1) de l'abondance ou de la rareté des eſpeces, 2) de la confiance & du crédit, 3) des ſpéculations & des opérations des banquiers, 4) de la paix & de la guerre, 5) des dépenſes extraordinaires, 6) de la différence réelle des eſpeces monnoyées, 7) & enfin du commerce. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une ſinguliere erreur de Mun, qui, dans ſon *Traité ſur le Commerce*, ſoutient que c'eſt un avantage pour une nation que d'avoir le change contre elle. „ Si, dit-il, 100 livres „St. n'en valent à Amſterdam que 90, & que les Hol-

pays où l'intérêt de l'argent eſt bas. Le négoce des papiers prit une nouvelle vigueur par

„landois envoyent à Londres pour 500 m. livres de „marchandiſes, lorsque les Anglois en envoyent à Am„ſterdam pour 400 m. l'argent dû aux Anglois à Am„ſterdam balancera de 44 m. livres la ſomme due à „Londres aux Hollandois." Mais Mun devoit penſer, que le change étant comme il le ſuppoſe, 500 m. l. St. de marchandiſes de Hollande valent à Londres 555555 l. St., & 400 mille l. St. de marchandiſes d'Angleterre ne valent à Amſterdam que 360 mille l. St. ainſi la ſomme due aux Hollandois excede de 95555 l. St. celle qu'on leur devroit, ſi le change étoit au pair.

*) Un ſeul banquier mit la reine Eliſabeth à couvert des deſſeins de l'Eſpagne, qui avoit armé la flotte invincible. Lorsque la Reine apprit ce qui la menaçoit, elle manquoit de vaiſſeaux à oppoſer aux Eſpagnols: quantité de ceux qui ſe trouvoient dans les ports ou ſur les chantiers, ne pouvoient ſervir d'un an; on étoit dans de grandes inquiétudes. Un banquier, qui connoiſſoit l'état des finances d'Eſpagne, ſavoit que la flotte Eſpagnole ne pouvoit être miſe en mer, que par les lettres qu'on tiroit ſur la banque de Gènes: il imagina de tirer de toutes les places de l'Europe, pour remettre à cette ſeule banque toutes les ſommes qu'il pourroit négocier, afin qu'elle fût à ſa diſpoſition par les groſſes remiſes qu'il y auroit faites, & qu'elle vint à manquer aux Eſpagnols lorsqu'il le jugeroit à propos. Ce banquier comptant qu'il ne s'agiſſoit de garder ces remiſes à Gènes, que jusqu'à ce que le temps de mettre la flotte en mer fût paſſé, ſupputa que ce virement coûteroit 40 mille livres Sterlings, & il propoſa à la reine de la tirer d'embarras à ce prix. Le projet fut accepté, & conduit avec tant de ſecret, que Philippe eut

l'établissement des banques *). On entend par là une caisse générale, ouverte à tout le monde, pour y déposer de l'argent, avec la liberté de faire passer à d'autres la propriété de ses fonds en tout ou en partie, ce qui s'appelle payer en banque. Par ce moyen un négociant fait & reçoit des payemens considérables, sans autre embarras que de faire écrire quelques lignes dans le livre de la banque. Ces établisse-

les mains liées, & ne put mettre la flotte en mer que l'année suivante.

v) Une banque demande du crédit, & cela dépend de l'administration; de l'argent, sans cela la banque est un être de raison; des fonds, pour payer les intérêts, de la sureté, de la liberté, des exemptions, du secret, & de la facilité dans les operations.

x) Du moins idéalement: par exemple l'agio entre l'argent courant & l'argent de banque est cause qu'on recherche celui ci: mais quand il ne s'en trouve plus, ou qu'il ne s'en trouve que peu, comme il arrive à Hambourg, ce n'est qu'un taux idéal qu'on conserve. Hambourg frappa, en 1726, des especes de moindre valeur que les anciennes, & en fixa le cours à 116 contre l'argent de banque au lieu de 127: dans cette même supposition elle mit à 144 les frederics d'or, qui suivant la véritable proportion auroient du être mis à 130$\frac{1}{2}$: cette ville s'écarta dans les especes courantes de 7$\frac{15}{16}$ à 8 p. C. de l'ancien pié, & son crédit l'emporta. Outre cela quand on cherche de l'argent de banque on est obligé de payer un ou un demi pour cent de plus. On peut juger par là le gain que font la banque & la ville de Hambourg.

mens servent à conserver le bon argent [x]), à assurer le bien des particuliers, à fixer un prix avantageux à la monnoie courante, à contenir dans de justes bornes le cours des monnoies étrangeres, & enfin à attirer dans le pays les richesses des voisins. Il n'y a en Europe que quatre banques de cette espece, celle de Venise [y]), celle d'Amsterdam [z]), celle de Hambourg [a]), & celle de Nuremberg).

y) La banque de Venise est la plus ancienne. Toutes les marchandises en gros, & les lettres de change se payent en banque: son capital est de cinq millions de ducats; les écritures s'y tiennent en livres, sous & deniers de gros: la livre fait 20 ducats de banque: ces ducats sont une monnoie imaginaire, ils ont 20 pour cent de bénéfice sur les ducats courans, & sont de 240 gros. Cette banque se ferme quatre fois par an: elle ne reçoit point de lettres de change endossées. Elle souffrit bientot après son établissement par de mauvais arrangemens, & par quelques malversations, ce fut ce qui engagea le Senat à lui donner de nouveaux réglemens en 1663.

z) La banque d'Amsterdam fut autorisée par un placart des Etats du 31 Janvier 1609, sur le modèle de celle de Venise. Son fond est évalué à 300 millions de florins. Par un édit des Etats les marchandises en gros, & les lettres de change, excédant la somme de 300 florins, se payent en banque. Pour y payer une moindre somme il faut donner six sols: il n'y a que la compagnie des Indes, qui ait le privilege d'en recevoir ou d'en payer une au dessous de 300 florins, sans payer ce droit de six sols: elle est aussi exempte du droit de transport, c'est à dire de ce qu'il faut payer pour faire

porter une ſomme quelconque d'une feuille ſur une autre. L'agio de la banque eſt de deux jusqu'à ſix pour cent: cela dépend du nombre de ceux qui veulent de l'argent de banque, & de l'eſpece de monnoie qu'on offre: c'eſt à dire que l'argent de banque vaut depuis deux jusqu'à ſix pour cent de plus que l'argent courant de Hollande: en 1693 cet agio fut de 12 à 13 pour cent, & cela à cauſe des mauvais ſchelings de ſix ſols qu'on réduiſit peu après à cinq. Il eſt aiſé de juger que celui qui offre des eſpeces reçues à la banque achete toujours à meilleur marché. La différence de l'argent de banque & de l'argent courant eſt fondée ſur ce que la banque ne reçoit les eſpeces courantes que ſur le pié d'environ cinq pour cent au deſſous de leur valeur. Pour avoir compte en banque, on paye, une fois pour toutes, dix florins; & lorsqu'on fait effacer ou porter ſur la feuille quelque ſomme que ce ſoit, on paye deux ſchelings. Si l'on y place ſon argent pour la garde, & pour le retirer en nature, on paye un demi pour cent, ſi c'eſt de l'or; & un quart ſi c'eſt de l'argent: & le payement de ce droit ſe fait tous les ſix mois, au bout des quels il faut faire renouveller les *recepiſſe*, faute de cette précaution les eſpeces reſtent à la banque, & on ne peut plus en diſpoſer en nature. Le tréſor de la banque eſt cenſé ſe trouver ſous une grande voûte de la maiſon de ville; il conſiſte en eſpeces valant ſuivant le tarif de la banque moins qu'elles n'ont cours dans le pays, & en lingots qui ont été éprouvés par les Eſſayeurs. On ne peut faire aucune ſaiſie ſur l'argent de banque. Il y a ſix Commiſſaires chargés de l'adminiſtration de la banque, quatre premiers Teneurs de livres, deux adjoints, quatre controleurs & deux aſſiſtans. La Banque eſt fermée le dimanche & les jours de fête; elle l'eſt auſſi deux fois l'an pour régler les livres & les comptes.

J'ajouterai ici qu'il y a une banque à Rotterdam, qui fut établie le 18 Avril 1635; tous les négocians peuvent y avoir un compte ouvert, soit en argent de banque, ou en argent courant; en argent de banque pour les traites des pays étrangers, en argent courant pour les traites qui se font à Rotterdam sur les pays étrangers. La Banque régle journellement l'agio, & en instruit le public par des affiches. Les payemens en banque se font en argent courant.

a) La banque de Hambourg n'est pas aussi riche, que celle d'Amsterdam; mais elle s'est attiré une confiance égale. Elle fut établie en 1619 à deux fins différentes; car elle est tout à la fois une banque & un lombard. La ville elle même en est garant; il est difficile de juger de son fond, parceque les teneurs de livres sont obligés de faire serment de ne révéler à personne ce qui est dans la banque, ce qui y entre, & ce qui en sort. Il n'y a que les bourgeois de la ville, & ceux qui pour 50 écus en ont acheté le droit, qui puissent avoir compte en banque. L'on y prête sur gages, moyennant un intérêt fort modique, à la charge cependant de dégager, au bout de six mois, les effets déposés, faute de quoi ils sont mis en vente.

b) La banque de Nuremberg est dirigée par deux députés du Magistrat, deux Conseillers, & quatre Négocians. Le fond n'en est pas fort considérable; elle est à peu près sur le même pié que celle de Hambourg; mais elle a peu d'influence sur le commerce général de l'Allemagne, encore moins sur celui de l'Europe. Cette banque fut établie en 1621; il y avoit plus d'un siecle qu'un lombard y subsistoit sur le pié de celui de Venise. La banque se ferme quatre fois par an. Toute espece de marchandises, excédant la somme de 200 florins, tout argent déposé, & les lettres de change au dessus de 50 fl. doivent se payer en banque, sous peine d'une amande de dix pour cent de la somme negociée:

Les banques de Londres c), de Genes d), de

il eſt encore ordonné de paſſer par la banque quand même on payeroit par parties une ſomme qui payée à la fois devroit y paſſer. La banque ne reçoit en eſpeces d'or que des ducats. On paye trois kreutzers pour chaque centaine de fl. payés ou reçus en banque, ce qui eſt un demi pour mille. Les étrangers ont la liberté d'acheter des marchandiſes pour une ſomme excédant 200 fl. & de les payer en argent courant: mais ſi c'eſt eux qui vendent, l'acheteur, s'il n'eſt point étranger, eſt obligé de lui déduire trois kreutzers par cent florins, & d'en rendre compte à la banque en y en ajoutant autant. Cette banque ſouffrit quelques derangements en 1693, elle fut fermée jusqu'en 1695.

c) La banque de Londres n'a pour fond que les ſommes que lui doit le Gouvernement: on peut la regarder comme une compagnie mi-partie de commerce, & mi-partie de finances. Elle fut établie en 1694 avec le privilége excluſif d'escompter, c'eſt à dire de payer d'avance ou d'acheter les billets & lettres de change qui auroient un terme moindre de ſix mois à courir; on lui appropria encore le commerce excluſif des matieres d'or & d'argent. Elle ne ſuivit point l'exemple de la banque de Veniſe, comme le fit celle de Hollande, & elle déclara que tous ſes payemens ſe feroient en eſpeces courantes. Dès ſon établiſſement elle fit un prêt à l'Etat d'un million 200 mille livres ſt. à huit & un tiers pour cent d'intérêt, ce qui n'empêcha pas ſes billets de perdre au commencement: en 1752 l'Etat lui devoit 39997874. livres 3. d. 5 ſ. ſt. Pour pouvoir fournir de pareilles ſommes elle a eu beſoin d'un immenſe credit. Le capital qu'elle a emprunté eſt diviſé en actions; les actions ſont de 100 livres ſt. elles circulent pour 140 à 145, & portent un intérêt de 5 pour cent. La banque fait auſſi des emprunts pour un temps

Stockholm [e]), de Vienne [f]), de Madrid [g]),

limité, ces actions sont alors appelées annuités, parce-que tous les aus on en rembourse un certain nombre, jusqu'à l'entière extinction du capital: ces annuités sont aussi de 100 livres st., & circulent pour 105 jusqu'à 108 lorsque l'intérêt est de trois & demi pour cent, & pour 102 à 106 lorsque l'intérêt est de trois pour cent. Ordinairement lorsque l'Etat fait des emprunts à la banque, il lui délivre une somme en billets de l'Echiquier, ou de la Tréforerie, de 100 livres st. chacun, portant un intérêt de deux deniers par jour, ce qui fait trois livres 10 den. st. pour cent. La banque, lorsque l'emprunt est considérable, ouvre une souscription, & moyennant une portion du bénéfice qu'elle laisse aux souscripteurs, elle s'assure de tous les billets. Elle ne manque guere de souscripteurs, parce que la richesse de la nation fait qu'il se trouve un grand nombre de particuliers fort aise de pouvoir tirer trois ou trois & un quart pour cent de leur argent. Indépendamment de tout cela, la banque a en dépôt des sommes très-considérables, que les particuliers y portent, dont elle ne paye point d'intérêt, & dont elle n'exige rien pour la garde: ce dépôt est censé se trouver dans des souterrains, où effectivement il peut y avoir trois à quatre millions de livres st. Mais on s'apperçut en 1745 que cette somme est bien peu proportionnée aux dettes: plusieurs particuliers ayant voulu retirer leurs fonds, & la défiance commençant à devenir générale, la banque pour éviter la banqueroute se mit à payer en menues monnoies, & ne destina aux payemens qu'une partie de la journée: elle gagna du temps par là, & la confiance reprit le dessus. La caisse pour les besoins journaliers ne va point au delà de 120 mille tb. st. La banque d'Ecosse ne subsiste plus: elle fut établie avec un fond de 100 mil. liv. dont la di-

xieme partie fut déposée. On fit circuler quatre ou cinq fois plus de billets qu'il n'y avoit d'argent pour y faire face; cependant ces billets passerent dans tout le pays en payement. Le bruit qui courut qu'on alloit frapper des especes dont le cours devoit etre beaucoup au dessus de leur juste valeur, lui porta le coup mortel.

d) La république de Genes, ne pouvant suffire aux depenses nécessaires, emprunta de ses citoyens des sommes très-considérables, elle leur engagea une partie de son revenu, & promit à d'autres un très-gros intérêt; ce fut là l'origine de la banque de St. George. Son fonds est considérable; puisque plusieurs bailliages, & des villes même, lui ont été assurées; l'île de Corse lui appartient presque en entier; ses privileges sont en grand nombre; elle a sa cour de justice, qui ne dépend que de la république. Elle a fait de gros prêts à des provinces étrangeres, d'où elle tire les revenus des biens fonds qui lui ont été hypothequés. L'Etat actuel de l'île de Corse, & ce qui se passa en 1746 ont porté de rudes atteintes à cet établissement.

e) La banque de Stockholm fut établie en 1668: la direction en est entre les mains de quelques députés des Etats. Cette banque est tout à la fois une banque de change, & un lombard ou banque d'emprunt. On y prête sur tous les immeubles jusqu'aux trois quarts de leur valeur, sur l'or & l'argent jusqu'à la valeur entiere, & sur tout autre métal, denrée, & marchandise, qui ne court pas risque de se gâter: il n'y a que les bijoux d'exceptés. Par ce moyen on a fait circuler aumoins la valeur de la quatrieme partie des fonds de terre du Royaume, c'est à dire plus de 50 millions d'écus. On a vu dans la suite que ces emprunts pourroient aller trop loin, & en 1752 on est convenu, que les prêts qu'on feroit annuellement sur de pareils fonds, n'excéderoient pas 300 mille plattes; & qu'à compter de l'année 1754 on payeroit à la banque, outre les in-

térêts, cinq pour cent des sommes prêtées sur les immeubles, jusqu'à pleine extinction de ces capitaux. En effet la banque recevant tous les six mois les intérêts qui lui sont dus, se trouve tous les ans en état de placer de nouvelles sommes, & seroit ainsi, au bout d'un siecle ou deux, en possession de tous les biens-fonds du Royaume. Tout le cuivre cru lui est remis, & tous les revénus de l'Etat passent entre ses mains. Il y a bien lieu de croire, que les sommes qu'elle fait circuler par le moyen de ses billets, excedent de beaucoup son trésor; mais il ne faut pas douter qu'on n'exagere en soutenant que son trésor n'excede pas six millions d'écus d'argent, & que la somme des capitaux qu'elle fait circuler monte à 70 millions.

f) La banque de Vienne fut établie en 1703 pour payer les dettes que la chambre Impériale avoit contractées: son fonds fut d'abord un revenu de quatre millions de florins. En 1705 il fut augmenté d'un million 500 mille florins. La banque fut dabord remise entre les mains du Magistrat de Vienne. Mais la cour ayant senti la nécéssité de veiller à son credit, & à la levée des deniers qui lui étoient assignés, nomma une Commission à la tête de la quelle elle mit un Ministre, & le Corps de Ville ne fut plus qu'un prête-nom. En 1748 la banque devoit 49 millions de florins, sans compter les arrerages d'intérêts. En 1751 il parut par les comptes, que ces arrerages, & cinq millions du principal avoient été payés dans l'intervalle d'une couple d'années. On distingue parmi les emprunts de la banque, 1) les obligations rembourfables à la réquisition du créancier, & portant ajourdhui un intérêt de quatre pour cent, 2) les sommes placées à la banque en vertu de quelque ordonnance, comme par exemple l'argent des mineurs, les biens fonds des corps pieux, dont les uns y sont placés à perpétuité, & les autres seulement pour un temps, portant un intérêt de quatre ou cinq

de Copenhague [h]), & de Saxe [i]) different des quatre autres, ce qui fera plus fenfible par la courte defcription que nous en donnerons dans les remarques qui vont fuivre. On appelle argent de banque celui qui eft reçu à la banque, ou d'après lequel la banque fait fes calculs, & agio de banque la différence entre cet argent & l'argent courant. Le lieu où les négocians & les banquiers s'affemblent s'appelle à Paris

pour cent, 3) les dettes du Souverain affignées fur la banque, & rembourfables au bout d'un certain terme fixé: elles portent un intérêt de quatre pour cent, 4) les billets de banque delivrés en payement & non-rembourfables: ils circulent dans le public, ont cours dans les payemens, & portent un intérêt de cinq pour cent. Il paroît par là que la banque ne paye cinq pour cent que d'un tiers de fes dettes: or à la fin de 1751. elle devoit 44 millions de fl. dont elle payoit annuellement 1534 mille florins d'intérêt. Les revenus qui lui font affignés font une fomme de 8965 mille fl. & la fabrique de Linz lui en rend 50 mille: à ce compte, la banque doit avoir un refidu de 7481 mille fl. Les revenus, dont il eft ici queftion, font affignés fur la douane, fur l'impôt fur les vivres, ou *Landgrafen Amt*, fur la boiffon, fur la viande de boucherie, & fur le fel. Tel étoit l'état de la banque de Vienne avant la derniere guerre, mais fept campagnes ont demandé des reffources, & il n'y a point de crédit inépuifable.

g) Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une banque fur le modele de celle d'Amfterdam.

h) La banque de Copenhague eft tout à la fois une banque & un lombard: elle fut établie en 1736. La

la place du change, à Londres & en Hollande la bourse, à Marseille la loge, &c. Le lombard est une maison d'emprunt autorisée par l'Etat. De semblables établissemens sont très-utiles quand on ne les envisage que comme des moyens de favoriser les fabriques & le commerce, & non pas comme des voies indirectes de lever un impôt sur le citoyen pauvre ou dérangé [k]).

premiere souscription fut de mille actions de 500 écus chacune: les billets qu'elle fait circuler sont de 100, de 50, & de 10 écus. On ne peut contraindre personne à les recevoir: mais le Roi a ordonné à ses caissiers de les prendre sans difficulté. Elle prête sur gages à raison de 4 pour cent, & ne prête jamais au dessous de 100 écus. Le Roi a promis de ne jamais demander à emprunter à la banque. Le dividende de la Compagnie a été de neuf jusqu'à douze pour cent. Pendant la derniere guerre le Baron Schimmelman, & le Banquier Stegeling sauverent la banque dont les billets perdoient deja vingt cinq pour cent: les préparatifs contre les desseins réels ou apparens du feu Empereur Pierre II, furent la cause de cette crise.

i) La Steuer est une banque rentiere, & non dépositaire; en 1744 elle devoit 20 millions d'écus d'Allemagne: en 1749 elle en devoit 28.

k) On a reproché beaucoup d'abus aux Lombards de Hollande: ils sont ouverts tous les jours & à toute heure: on ne demande point le nom de l'emprunteur; au dessous de mille florins l'intérêt est à 15 & un quart pour cent, sans compter les frais pour le *recepissé*, & la garde du gage: au dessus de mille florins l'intérêt est

d'œuvre [m]), l'abondance des vivres, la modicité des frais d'exportation [n]), & le bas prix de l'intérêt de l'argent [o]). L induſtrie eſt l'ame

m) Le bas prix de la main d'œuvre vient de l'abondance des matieres premieres, de la rivalité des ouvriers, du bon marché des vivres, & de la facilité que les ouvriers trouvent à s'établir.

n) Le tranſport par terre eſt beaucoup trop cher, & pourroit l'être moins. Sans compter ici les droits de péage, il eſt avéré que la réparation des chemins publics, & une bonne police pour les auberges diminueroient conſidérablement la dépenſe. Il eſt vrai que la réparation & l'entretien des grands chemins ſont fort coûteux: mais ils le feroient moins ſi l'on ſe perſuadoit qu'il vaut mieux faire peu à peu, que de ne rien faire du-tout, que l'épargne dans la premiere réparation eſt une mauvaiſe économie, que le manque d'attention dans l'entretien continuel eſt une ſource de dépenſes inutiles, enfin qu'il ne s'agit pas de luxe, mais de ſolidité.

o) L'intérêt de l'argent eſt en Eſpagne à ſix pour cent, malgré les mines du Pérou, & en Hollande il eſt à trois pour cent, quoique ce pays manque de grains, & de mines. En Turquie l'intérêt eſt à 20 pour cent, auſſi le commerce y eſt-il dans un triſte état. On a beaucoup agité cette queſtion: ſavoir ſi le bas intérêt favoriſe effectivement le commerce, ou s'il n'eſt que la ſuite d'un commerce floriſſant. Cette queſtion demande trop de diſcuſſions, pour l'examiner ici: je me contenterai de remarquer que le bas intérêt de l'argent eſt la ſuite naturelle d'un grand commerce, & ſert après cela à le ſoutenir & à l'étendre; il eſt bien prouvé que là ou il y a un grand commerce l'intérêt n'eſt jamais à un haut prix, & que moins il en coute à un négociant



du commerce; c'eſt à la faire naître & à l'entretenir que le Gouvernement doit s'appliquer [p]): la ſureté & le credit en font le fou-

pour employer dans ſon commerce des capitaux étrangers, plus auſſi il peut vendre à bon prix, & par conſéquent l'emporter ſur l'étranger, qui payant de plus gros intérêts ne ſauroit ſoutenir la concurence. On dira peut-être qu'à Batavia & à la Jamaïque les intérêts ſont à dix pour cent, quoiqu'il y ait dans ces endroits plus d'argent & plus de commerce qu'à Londres & à Amſterdam; mais comme à Batavia & à la Jamaïque tout le monde s'intéreſſe dans quelque entrepriſe, & que les gains ſont très-conſidérables, chacun eſt empreſſé à employer des fonds, & un intérêt de dix pour cent ne paroît pas trop fort, vu les profits. On pourroit dire encore, que ſi dans ces endroits on faiſoit tout le commerce poſſible, l'intérêt de l'argent feroit plus bas. Du temps de Henri IV l'intérêt de l'argent fut réduit du denier douze au denier ſeize, & Péréfixe eſpéroit qu'il feroit bientot au denier vingt, c'eſt à dire à cinq pour cent: c'eſt le taux au quel il ſe trouve aujourd'hui en France, à l'exception de quelques places de commerce, comme par exemple Bordeaux, où il eſt à ſix. Ce qui paroît démontré c'eſt que le bas intérêt de l'argent favoriſe le commerce d'économie, c'eſt à dire le commerce d'achat & de vente, où il s'agit de gagner, peu mais ſouvent & ſurement, c'eſt le commerce de la Hollande: le fret, les commiſſions, l'entrepôt ſont des moyens de gagner lorsque le taux de l'intérêt de l'argent n'eſt pas trop haut. On en peut dire autant de toutes les entrepriſes coûteuſes, & où le profit ne vient que lentement.

p) Un habile négociant étudie les circonſtances qui peuvent faire hauſſer ou baiſſer le prix des marchandi-

tien [q]): de tous les vices intérieurs de l'Etat la langueur & l'incertitude font les plus dangereux [r]). Un commerce qui s'agrandit & s'étend n'eſt qu'un commerce déplacé, par la raiſon que le total ne s'accroît & ne diminue guère.

ſes: c'eſt la bouſſole qui le conduit, & c'eſt toujours là un gain pour l'Etat, lorsque ſes ſpeculations ne tendent pas à fouler le fabricant & l'artiſan, & à l'obliger à vendre à tout prix pour tirer un plus grand parti de ſon exportation.

q) Les Juridictions conſulaires, compoſées de négocians qui jugent ſommairement & gratis les litiges de commerce, ſont en France un des grands ſoutiens du commerce. Peut-être pourroit-on ſeulement trouver trop dure la contrainte par corps pour le payement de toute lettre de change: il y a beaucoup de cas où non-ſeulement l'équité demande qu'on vienne au ſecours de ceux qui ne peuvent pas payer, mais où l'exacte juſtice ſemble l'exiger. Si l'on voit d'un côté tant de rigueur, il y a de l'autre trop d'indulgence pour les banqueroutiers: on les favoriſe par le moyen des aſyles. Il faut ici une juſtice tempérée par la prudence & par l'équité.

r) Qui ceſſe de faire mieux ceſſe de faire bien: des membres qui ne ſe meuvent plus s'engourdiſſent. Cette vérité eſt l'apologie des projets: l'expérience a prouvé que tout commerce qui ne s'agrandit pas dépérit. S'il eſt déraiſonnable de laiſſer le gouvernement des affaires à ces hommes qui paſſent leur vie à faire des projets; il l'eſt autant de ne jamais écouter ceux qui propoſent de nouvelles vues, & de s'en tenir à ce qui ſe pratique, dans la crainte peu réfléchie du danger des innovations. Un exemple bien frappant de ce que le génie, animé par le bien public, peut faire, c'eſt le ſuccès des entrepriſes de Pierre le grand. Parvenu

On a remarqué que les nations les plus commerçantes n'ont pas été celles, qui avoient les plus grandes possessions & les pays les plus fertiles. Tyr, Athenes, Carthage, Rhodes, Gènes, Venise, & la Hollande en font des preu-

à l'empire: il avoit à peine quelques vaisseaux de guerre en état de faire voile, il en eut 62 dans la Baltique quelques années avant sa mort. Par un de ses plus beaux projets, il se proposoit d'étendre le commerce de ses états aussi loin que toutes les autres Puissances de l'Europe. Après s'être assuré de la conquête des environs de Derbent, & des bords de la mer Caspienne du côté de la Perse, pour en tirer les soies, les cotons & autres marchandises, qu'on transporte par des caravanes à Alep, à Smirne, & jusqu'au détroit de Constantinople, son dessein étoit de faire venir par les rivieres qui se jettent dans la mer Caspienne, toutes ces marchandises, qui remontant ensuite jusqu'à Astracan, & passant de là par un canal d'union du Volga dans le Don, du Don dans l'Occa, de l'Occa dans la riviere de Mosca, pouvoient passer de Moscou dans la mer blanche & à Arcangel, par le moyen de la Dvina, & de quelques autres rivieres, & par le lac de Ladoga dans le Golfe de Finlande à Petersbourg. De cette maniere Petersbourg, tenant à l'Océan par la Baltique, & à l'Asie par des canaux & des rivières, feroit devenu bien florissant. Si avec cela les armes du Czar avoient été plus heureuses, maître d'Azof & du beau port de Tangerock, sa flotte auroit parcouru la Mer noire, & l'Archipel: & le commerce du Levant eût offert aux Russes un débouché pour les manufactures qu'ils auroient voulu établir. La Russie a des avantages, que Pierre le Grand connoissoit: qu'eût-ce été que cet empire, si ses maîtres, contens de gouverner un vaste

ves inconteſtables. Il y a un commerce intérieur & un commerce extérieur. Le premier, & le plus important, ſe fait d'une province à l'autre; la commodité que les canaux & les rivieres navigables, ou à leur défaut l'entretien des grands chemins, procurent, en eſt, après l'induſtrie, l'ame & le mobile. Le commerce extérieur ſe fait avec l'étranger: une grande partie s'en fait par mer, & le plus utile eſt celui, qui employe les vaiſſeaux conſtruits dans le pays, pour exporter les marchandiſes & les denrées du pays. Le commerce extérieur qui ne conſiſte qu'à acheter à l'un pour vendre à l'autre, eſt ce qu'on appelle commerce d'économie *s*): il a ſon temps, & ne peut avoir de ſuccès ſans marine. L'un & l'autre commerce ſe fait ou directement, de négociant à négociant, ou indirectement par le moyen des Cour-

pays, ne ſe fuſſent jamais occupés que de ce qui peut ſervir à le faire fleurir? L'état le plus floriſſant eſt parvenu au moment de ſa décadence, lorsqu'on ne fait plus rien pour augmenter ſes richeſſes & ſon pouvoir.

s) Dans le commerce d'économie ce ſont les productions étrangeres que l'on fait valoir. Les Hollandois l'ont pouſſé auſſi loin qu'il eſt poſſible.

t) On appelle Courtiers ceux qui s'entre-mettent pour faire vendre des marchandiſes, pour faire trouver de l'argent, ou pour négocier des lettres de change. A Amſterdam il y a des Courtiers jurés, dont les livres font preuve dans les cours de Juſtice, & des courtiers

tiers *). Le moyen le plus sûr de le faire fleurir, c'est de le rendre utile ou agréable à l'étranger. Le commerce est actif lorsque l'Etat vend à l'étranger beaucoup plus de marchandises & de denrées qu'il ne lui en achete; il est passif si l'Etat achete plus qu'il ne vend. La comparaison du montant de la vente avec celui de l'achat est ce qu'on appelle balance: elle est difficile à déterminer *). On a beaucoup écrit sur cette matiere: mais il est bien difficile de démêler la verité dans ces écrits dictés par la passion, ou par la politique; sans parler des erreurs de calcul qui sont presque inévitables. Les regîtres de la douane *), & le cours du change ne suffisent pas toujours pour déterminer cette balance; la contrebande, fléau né des mauvais arrangemens, est indéterminable. M. Gée calcula que l'Angleterre payoit annu-

ambulans qui négocient sans être autorisés: leurs droits sont fixés à 18 sous pour 100 livres de gros: à Hambourg le courtage est fixé à un pour mille.

u) Il faut se souvenir qu'on perd bien plus à ne pas exporter, qu'à importer autant qu'on exporte. Qui exporte fait travailler, qui fait travailler attire des ouvriers étrangers dès qu'il en manque, favorise la population, &c.

v) J'ai parlé ailleurs de ce qu'on peut dire du cours du change: quant aux regîtres de la douane, il faut remarquer, que les marchandises précieuses entrent fort aisément sans payer de droits; que c'est par le prix

ellement à l'Allemagne, aux pays du Nord, à l'Italie, à la Flandre, à la France, & à la Russie un excédent de 2220 mille l. St. Cette balance si défavorable, mais aussi purement imaginaire, fit soutenir au même auteur qu'au bout de cinq ans il n'y auroit plus un Scheling en Angleterre. Cette terreur panique gagna beaucoup d'esprits, mais pour peu de temps. Tout ce qui concerne le commerce, quant aux speculations de la politique, dépend du développement de ce principe, que les productions de la terre fournissent le nécessaire *), que le produit

comme par la quantité des marchandises qu'on doit juger de la balance: qu'il faut faire entrer en ligne de compte les frais du transport; que si ce sont les nationaux qui gagnent le fret il faut retrancher ces frais du prix des marchandises qui entrent; que si ce sont les étrangers qui viennent prendre les marchandises du pays, il ne faut pas compter sur l'exportation ce que le fret ajoute au prix des marchandises qu'on exporte.

x) Le negociant n'est pas l'homme le plus utile à l'Etat: il ne crée point, comme le laboureur, de nouvelles richesses, de là il mérite moins de faveur.

r) L'activité de la circulation des especes est l'ame du commerce & la source de l'abondance. On estime que les productions naturelles & celles d'industrie valent en France quatre millards de livres, & il est de fait qu'il ne s'y trouve pas au de-là d'un millard & demi d'especes; la circulation rapide & le crédit florissant multiplient ces especes ou plutot leurs fonctions. Un peu de dérangement dans cette circulation, un discrédit momentané ébranle bien-tot la machine, le pre-

de la circulation ʸ) fait naître l'abondance, & que les trésors de l'étranger donnent le superflu. Il s'ensuit de là, que la culture des terres est plus essentielle que le commerce; & que tout commerce qui ne fait pas hausser le prix des terres est un commerce destructif & vicieux ᶻ).

§. XLVII.

La Navigation.

En cherchant les raisons qui ont fait passer insensiblement le commerce des Vénitiens,

priétaire ne vend plus ses productions, l'industrie languit faute de consommation, & il faut bien du temps pour remettre l'abondance.

z) Il faut se souvenir qu'en fait de commerce, comme en fait de politique, il est plus dangereux d'abuser des principes vrais, que d'en suivre de faux. C'est donc à ceux qui gouvernent, à diriger l'application de ces principes, en songeant que si le commerce a pour but d'acquérir des richesses, il ne faut pas croire que l'or & l'argent soient des richesses réelles, & s'imaginer que les profits du négociant, soient toujours les profits de l'Etat. En Espagne, en Portugal & en Russie, c'est le Souverain qui gagne le plus au commerce, en Angleterre & en Hollande c'est l'Etat en général; dans quelques villes libres, & dans quelques autres états ce sont les négocians qui s'enrichissent. D'excellens ouvrages sur le commerce commencent à répandre beaucoup de jour sur un sujet qu'on a longtemps abandonné aux spéculations des praticiens. Ce vieux préjugé que les hommes de génie, dit un homme célebre,

des Génois, & des Villes Anféatiques entre les mains des Portugais & des Efpagnols, & après cela entre celles des Anglois & des Hollandois, on trouvera que la Navigation a decidé de la fupériorité. Les Anglois doivent tout à ce fameux acte, qu'un auteur a appellé le Palladium du commerce Anglois. Cromwel s'apperçut que la liberté qu'avoient les étrangers de porter en Angleterre les marchandifes de leur pays, étoit caufe qu'ils faifoient une bonne partie du commerce de la Nation: plein de cette idée, il fit paffer un Bil qui interdifoit aux Hollandois

ne font pas propres aux affaires, préjugé repandu avec foin, & transmis d'âge en âge par les fots de toutes les nations, eft bien réfuté par les recherches profondes de tant d'habiles gens.

a) Il n'y a que l'argent, l'indigo, & la cochenille qui peuvent entrer en Angleterre fur tels vaiffeaux que ce foit: ce font les feules marchandifes en faveur des quelles on a dérogé à l'acte de navigation. Les Anglois font fi fcrupuleux là-deffus, qu'ils font même des injuftices à cet égard; ils ne reconnoiffent pas, par exemple, le fapin comme une production de la Poméranie, & ne permettent pas par conféquent aux Stettinois d'en faire paffer en Angleterre fur leurs vaiffeaux.

b) Les ports de Hollande ont beaucoup de défauts: les eaux y reftent gelées fort longtemps; elles y font fort baffes (furtout à Amfterdam, le port le plus important de toute la Hollande,) & c'eft ce qui eft caufe que les grands vaiffeaux ne peuvent y entrer qu'après

landois l'importation de toutes les marchandises, qui n'étoient pas des productions de leur pays, ou qui n'y avoient pas été fabriquées. Charles II alla plus loin, & fit publier en 1660 cet acte de navigation, qui tendoit à exclurre tous les étrangers du commerce que les sujets Anglois pouvoient faire par eux mêmes [a]). Un grand commerce demande nécessairement une marine; & une marine suppose des ports, des matelots, & des vaisseaux. L'entretien des ports & leur sureté, ainsi que leur commodité, sont des objets très-importans [b]). Dans les

avoir été déchargés & les petits qu'avec le flux. Aussi les bas fonds des atterages de la Hollande, & le peu de fond de ses ports obligent ils les Hollandois à donner aux vaisseaux une forme ronde & large de fond: ces vaisseaux enfoncent moins dans l'eau, ne vont bien que quand le vent est très-favorable, & ne résistent point assez aux vents contraires. Voila pourquoi les vaisseaux hollandois vont plus lentement, sont obligés de changer de direction, & d'attendre le vent pour partir. Malgré cet inconvénient les Hollandois font un grand commerce de mer. Ce qui le favorise beaucoup c'est l'empressement des étrangers à affreter leurs vaisseaux: c'est ce qui fait que cet inconvénient n'a point influé sur le prix des assurances. Une chose essentielle c'est le soin de faire régner une bonne police dans les ports: & à cet égard il y a d'excellens réglemens en France: l'Ordonnance de 1681 passe pour un chef-d'œuvre, même en Angleterre. Les plus beaux ports du monde sont ceux de Toulon, de Goa & de Constantinople. Les

ports étrangers on a coûtume d'avoir des Consuls [c]). On appelle ports francs ceux où les vaisseaux de toutes les nations peuvent entrer chargés de toutes sortes de marchandises sans payer aucun droit [d]). On entend par fanaux ou phares ces feux dont on se sert pour éclairer la nuit, les environs où les vaisseaux pour-

ports de l'Italie & de la Baltique ont les mêmes défauts que ceux de Hollande.

c) Les Consuls sont chargés de veiller aux intérêts de leur nation, & de juger les différens qui peuvent naître entre les mariniers de leur pays. Depuis 1697 il n'y a plus de Consuls François en Hollande, ni de Consuls Hollandois en France, on les appelle Commissaires de la Marine. La France a quinze Consuls en Italie, autant en Espagne & au Levant, dix-sept dans les îles de l'Archipel, cinq sur les côtes de Barbarie, & quatre dans les pays du Nord.

d) Il est bien sûr qu'un port franc attire beaucoup de marchandises & beaucoup de négocians: mais il ne l'est pas autant, qu'en général il soit de l'intérêt d'un Etat d'en avoir: cela dépend des circonstances. Les nouvelles publiques annonçoient en 1764 que la Cour de France ayant appris, que les Anglois avoient établi des droits de sortie & d'entrée dans les ports de Jersey & de Guernesey, avoient fait de Cherbourg un port franc. Il n'est pas douteux que les François n'eussent fait un coup de partie: mais j'ignore si le projet a été entierement exécuté.

e) Ces fanaux sont entretenus même en temps de guerre: ce sont ou de grandes lanternes entourées de carreaux de vitre, ou de feuilles de talc, au milieu des quelles sont placées plusieurs lampes de cuivre, qu'on

roient aborder ou échouer e). Les bâtimens que le commerce de mer employe sont appelés vaisseaux marchands f). Leur grandeur g) est estimée par le nombre de tonneaux qu'ils peuvent charger, & l'on entend par tonneau 2000 livres pesant h): le Last est de deux tonneaux. On appelle fret, ou nolis le

allume à l'entrée de la nuit: ou bien ce sont de grands réchauds de fer, ou un amas de charbons de terre, &c. Les lanternes ne sont pas d'un grand usage: elles se noircissent, & n'éclairent bientôt plus.

f) Les vaisseaux de mer sont ou vaisseaux de guerre, ou vaisseaux marchands, ou vaisseaux armés moitié en guerre, moitié en marchandises. Les vaisseaux de guerre qui servent d'escorte aux flottes marchandes, sont appelés *Conserves* dans les mers du Levant, & *Convois* dans celles du Ponant.

g) On estime la grandeur d'un bâtiment de mer par le moyen du jaugeage du fond de cale, qui est proprement le véritable lieu de sa charge. On évalue le tonneau à 42 pieds cubiques. Pour le commerce les gros vaisseaux ne sont pas les plus utiles: on a vendu la charge bien plutôt lorsqu'elle est petite & bien assortie, & l'on trouve bien plutôt charge entiere pour le retour: d'ailleurs deux voyages sont plus utiles qu'un. Il faut cependant observer, que pour le Nord il faut de gros vaisseaux: pour l'Amérique les bâtimens de cent à deux-cens cinquante tonneaux sont les meilleurs.

h) On compte un tonneau pour 2000 lb. pesant, parce que rempli d'eau de mer il en pese autant: il faut prendre garde qu'ici le mot tonneau ne signifie qu'un poids, & non un vase quelconque. Le Last signifie ordinairement un poids, qui varie entre 30 & 45 quintaux,

prix [i]) du transport. Lorsque le bâtiment contient tout ce qu'il peut porter, on dit que la charge est entière; autrement il n'y a que demi-charge. Le Ballast est un amas de cailloux ou de sable qu'on met à fond de cale, pour que le vaisseau demeure en assiette, lorsqu'il n'a point sa charge entiere. Les vaisseaux marchands prennent un congé de l'amirauté [k]). Le bourgeois d'un vaisseau est le proprietaire qui le loue, ou le donne à fret. L'équipage est un nombre d'hommes destinés à la conduite & à la défense du vaisseau: il est composé de gens de guerre, d'officiers, de matelots, de garçons (autrement nommés mousses ou gourmets), du pilote & du contre-maitre. On entend par avaries les accidens arrivés aux vaisseaux & aux marchandises depuis le chargement jusqu'au déchargement: il y en a de simples, ce sont les dépenses extraordinaires faites pour le vaisseau ou pour les marchandises; il y en a de grosses ou communes, ce sont les dé-

le quintal pris pour cent livres: quelquefois on entend aussi par là une certaine quantité de grains: quelquefois encore ce que nous appellons ballast.

i) L'affretement est la convention faite entre un marchand & le propriétaire d'un navire pour le louage de ce navire: on l'appelle aussi *nolissement*. Le contrat même est ce qu'on appelle charte-partie; & lorsqu'on n'affrete pas le vaisseau, mais qu'on y charge seulement

penſes extraordinaires faites, & le dommage ſouffert pour le ſalut commun des marchandiſes, & du vaiſſeau, comme, par exemple, ce qui a été donné à un pirate par compoſition, ce qu'on a jetté à la mer pendant la tempête, &c. Enfin il y a de menues avaries, ce ſont les dépenſes faites pour le laminage, le tonnage, & le pilotage, en entrant dans les havres & dans les rivieres, ou en en ſortant. Ces avaries ſont ou ſur le compte du propriétaire du navire, ou ſur celui qui l'afrette, ou ſur le compte de l'un & de l'autre: chaque pays a ſes réglemens à cet égard. Pour ne pas courir tous ces risques, & quelques autres, on a inventé l'aſſurance, qui n'eſt autre choſe qu'un contract paſſé entre un aſſureur & un homme qui fait une entrepriſe maritime: par ce contract le premier ſe charge de tous les risques [l]), promet en cas de perte de reſtituer ce qui eſt perdu, & reçoit pour les risques qu'il court un intérêt de 3 à 10 pour cent de la valeur de ce qu'il aſſure.

des marchandiſes; l'acte, ſigné du maître qui reconnoît les y avoir chargées, s'appelle *connoiſſement.*

k) Les vaiſſeaux armés en guerre, en tout ou en partie, prennent, outre le congé, une commiſſion pour aller en courſe, ſans quoi le capitaine ſeroit traité comme forban ou pirate.

l) On a trouvé en France, par le dépouillement des regîtres de la Marine, que pendant dix-huit années de

Il regne en Angleterre à cet égard un grand abus; c'eſt qu' on ferme les yeux ſur l'avidité de ces négocians qui aſſurent en temps de guerre les vaiſſeaux ennemis. Le commerce, qu'il importe le plus à une Puiſſance maritime de chercher à étendre, c'eſt celui des marchandiſes qui demandent un grand nombre de vaiſſeaux, à quelque bas prix que ſoient d'ailleurs ces marchandiſes; la raiſon en eſt que le fret eſt le gain le plus ſur m), & qu'il eſt de l'intérêt d'un état maritime d'avoir beaucoup de vaiſſeaux, & beaucoup de matelots.

§. XLVIII.

Les Compagnies de Commerce.

C'eſt aux Portugais qu'on doit la découver-

paix les risques de mer ont été d'un vaiſſeau ſur cent quatre vingt, à quoi ſi l'on ajoute les avaries, les riſques peuvent être d'un & demi pour cent: les aſſureurs comptent un vaiſſeau perdu ſur cent.

m) Les Hollandois l'emportent à cet égard ſur toutes les nations de l'Europe: le cabotage qu'ils exercent ſur les côtes de France eſt le fruit de leur économie; le fret ſur les vaiſſeaux hollandois coûte un ſixieme moins que ſur les vaiſſeaux françois, cependant la conſtruction des vaiſſeaux françois eſt plus ſolide, ſur tout par le devant, & les vaiſſeaux hollandois dureroient moins qu'ils ne font, ſi on n'en prenoit pas un ſi grand ſoin. Dans les gros temps, s'ils ſont près des côtes, ils ſont plus ſujets à périr que les vaiſſeaux françois, parce

te de la route des Indes orientales par le Cap de Bonne Esperance, & aux Espagnols la découverte des Indes occidentales. Les François ont voulu s'approprier l'une & l'autre; ils prétendent, sur la foi de quelques historiens, qu'avant que Jean de Béthencour, gentilhomme Normand, eut fait en 1417 la conquête des Iles Canaries, les François avoient pénétré jusqu'à la côte d'or: ils prétendent encore qu'un pilote de Biscaye avoit été jetté par la tempête, en 1484, sur les côtes d'une des îles de l'Amérique: mais ces faits sont peu constatés. Quoi qu'il en soit, ces découvertes ont donné naissance à un nouveau commerce, dont les difficultés & les risques ont demandé de fortes entreprises, & ont fait naître ces associations de

qu'il dérivent d'avantage, ce qui les oblige à mouiller, & leur salut depend alors de bons cables. Pour juger des sommes considérables que les Hollandois font circuler par le moyen de cette seule branche du commerce d'économie, il suffira de savoir que les frais de voyage d'un vaisseau qui part de Batavia pour la Hollande, montent à soixante mille florins. Ce gain que produit le fret n'est pourtant réel que pour une nation qui ne peut pas employer chez elle les hommes dont elle fait des matelots: car si ces hommes pouvoient trouver dans le pays le travail nécessaire à leur subsistance, le commerce d'économie seroit une perte réelle: les François perdroient certainemement à le faire.

riches négocians qu'on appelle *Compagnies*. Ces compagnies font octroyées ou privilégiées par le Souverain, à condition de fuivre certains réglemens, & de payer un certain droit. Communé-

n) On appelle actionnaires tous ceux qui ont des actions: communément ils n'ont voix déliberative, dans les affemblées de la compagnie, que lorsqu'ils en ont un certain nombre, & ils ne peuvent être élus Directeurs, que lorsqu'ils en ont un plus grand nombre. On peut s'intéreffer de deux manieres aux entreprifes d'une compagnie, ou par une action fimple, & alors on court tous les risques, & on participe à tous les profits; ou par une action rentière, & alors on a pour fureté de fon capital tous les fonds de la compagnie, on ne court aucun risque, mais on ne participe point aux profits; on ne jouit que d'un intérêt fixe, que la compagnie paye à fes créanciers. La part du profit, qui revient aux actionaires, eft ce qu'on appelle dividende. Il y a à cet égard différens réglemens qui limitent le profit des actionnaires: c'eft ainfi que la compagnie du Miffiffipi n'accordoit une part dans fes profits qu'à ceux qui avoient 50 actions, & ne payoit à ceux qui en avoient moins, qu'un intérêt de 3 à 4 pour cent. La compagnie du Sud en Angleterre fit la même chofe. L'une & l'autre éprouverent les fâcheufes fuites de cet arrangement: l'agiotage vint rehauffer le prix des actions au-delà de ce qu'il étoit poffible d'imaginer, & les actionnaires en achetèrent à tout prix pour completer le nombre des 50 dont ils avoient befoin pour avoir part aux profits de la Compagnie.

o) De toutes les compagnies Hollandoifes, & même de toutes celles de l'Europe, la plus riche & la plus fameufe eft celle des Indes orientales. Quelques négocians de la *Zeelande* équiperent en 1592 un vaiffeau, qu'ils vouloient y envoyer: il devoit prendre cette route

ment la somme totale, destinée à l'entreprise, est divisée en plusieurs petites sommes, qu'on appelle actions *). Les compagnies de commerce, les plus florissantes sont celles des Hollandois *), &

si peu connue par le Nord de la Tartarie, & doubler ensuite le Japon pour arriver à la Chine. Cette entreprise ne réussit pas: mais peu après ces mêmes negocians se déterminerent, avec quelques autres, à équiper quatre vaisseaux, qui doublerent le Cap de Bonne-Esperance, & arriverent heureusement aux Indes; ils furent de retour au bout de deux ans & quatre mois, & rapporterent quantité de marchandises, dont la vente cependant ne leur donna aucun profit. Malgré ce mauvais succès, il se forma une compagnie à Amsterdam, qui fit partir huit vaisseaux: ceux-ci firent, à leur retour, des profits considérables; & c'est ce qui porta les Etats-Généraux à établir, en 1602, la célèbre compagnie des Indes orientales, avec le privilége exclusif de faire le commerce des Indes, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'aux extrémités de la Chine. Le premier fonds de cette compagnie fut de 6459840 florins: Amsterdam y contribua le plus; les négocians de cette ville fournirent la somme de 3674915 florins: la Zeelande en fut pour 1333882 florins; Delft pour 70000 florins, Rotterdam pour 177400 fl., Hoorn pour 266868 florins, & Enckhuysen pour 536775 fl. Avec cette somme on équipa deux flottes, l'une de quatorze vaisseaux, qui partit au mois de Février 1603; & l'autre de treize qui mit à la voile au mois de Décembre de la même année. En 1610 les profits furent répartis aux intéressés; ils monterent à 75 pour cent; & peu de temps après une seconde répartition rendit 50 pour cent. Cette compagnie est devenue redoutable en Orient: elle a eu jusqu'à 160 vaisseaux de 30 à 60 canons. Son premier

comptoir eſt à Batavia, où il y a une garniſon de mille hommes, & où réſide le Gouverneur général: les principaux comptoirs, après celui de Batavia, ſont à Tayowan dans la Chine, à Nangiſacki dans le Japon, à Malaca, à Surate, à Amboine, à Ianchy, aux îles Moluques, à Atchin, à Ariacan, à Wingurla, à Iſpahan en Perſe, à Ceylon, ſur la côte de Coromandel, à Palembang, &c. Tous ces comptoirs ſont obligés d'envoyer, toutes les années, leurs comptes à Batavia & à la Chambre des Dix-ſept en Hollande. Le lieu de rafraîchiſſement pour les vaiſſeaux, qui vont ou qui reviennent, eſt au Cap de Bonne-Eſperance. La direction de cette compagnie eſt entre les mains de ſoixante perſonnes diviſées en ſix chambres: de ces chambres on forme une direction générale, qui eſt chargée de veiller aux intérêts communs, & qui eſt compoſée de 17 perſonnes. Ces directeurs réſident, pendant ſix années conſécutives, dans la ville d'Amſterdam, & les deux années ſuivantes elles tiennent leurs ſéances à Middelbourg. A l'expiration de l'octroi, la Compagnie eſt obligée d'en ſolliciter un nouveau, & ce renouvellement lui coûte toujours beaucoup: en 1647 elle paya aux Etats Généraux la valeur de 1600 mille livres de France; depuis elle a payé encore plus. Elle a contribué quelquefois aux beſoins de l'Etat: elle paye en Hollande les droits d'entrée ſur toutes les marchandiſes des Indes, & 76 mille florins par abonnement pour les droits de ſortie. Outre les marchandiſes de toute eſpece qu'elle tire des Indes, elle fait le commerce excluſif des épiceries, & en débite deux fois plus aux Indes qu'en Europe. Elle fait vendre ſes marchandiſes dans les villes, qui forment ces ſix chambres: lorſqu'on en vend 100 tonneaux à Amſterdam, on en vend 40 à Middelbourg, 30 à Rotterdam, 10 à Delft, autant à Hoorn, & à Enckhuyſen. Toutes ces marchandiſes ſe payent en argent de banque; la vente s'en fait deux fois l'an: la pre-

miere en octobre, novembre & decembre; la seconde en février, & avril: il y a pourtant quelques exceptions pour quelques especes de marchandises. Les vaisseaux qui reviennent des Indes partent de Batavia; le premier envoi est de la fin de novembre ou du commencement de decembre: ceux du second envoi partent six semaines après les premiers, parce qu'ils attendent les vaisseaux qui reviennent de la Chine, du Japon, & de Bengale: ils relâchent tous au Cap de Bonne-Espérance, où ils restent à l'ancre cinq à six semaines, & arrivent en Hollande en Juillet & Août. La compagnie a dans les Indes pleine souveraineté, le pouvoir législatif, le droit d'envoyer des Ambassadeurs, de faire battre monnoie, de contracter des alliances & de faire la paix & la guerre. Le Gouverneur général vit avec la splendeur d'un prince fort riche. Les actions de cette compagnie ne furent dans leur origine que de 500 livres de gros, ou de 3000 florins argent de banque; elles ont valu depuis jusqu'à 650 pour cent, c'est à dire qu'une action a valu jusqu'à 19500 florins. Pendant la guerre de 1672 elles tomberent à 250 pour cent, c'est à dire à 7500 florins: en 1765 elles valoient 414 c'est à dire que l'action représentoit un fond de 12420 fl. argent de banque. Depuis 1605 jusqu'en 1661 la répartition annuelle fut, l'une portant l'autre, de trente pour cent; ainsi dans l'espace de cinquante six ans le profit rendit quatorze fois le capital, & cela malgré les guerres qu'il fallut soutenir pour chasser les Espagnols & les Portugais, & malgré les frais énormes des établissemens. Les profits ont bien diminué depuis. Ce qui a contribué à faire décheoir la compagnie de son ancienne splendeur, c'est 1) la trop grande étendue de ses possessions, 2) l'abondance excessive des productions de l'Orient, 3) le défaut d'économie, 4) le relâchement des employés, 5) la concurrence des autres nations, & 6) la perte de beaucoup de vaisseaux. Ce dernier

article mérite beaucoup d'attention: on a attribué ces pertes au manque de bons officiers de mer, au peu de soin qu'on prend pour la conservation des équipages, à ce qu'on charge trop les vaisseaux, au défaut de précautions pour éviter les ouragans de certaines saisons, à ce que les pilotes hollandois ancrent mal, & enfin à la construction particuliere des vaisseaux de cette nation. Quant à cette derniere raison, il faut remarquer que la compagnie n'a jamais pu faire construire d'autres vaisseaux à cause des atterages en Europe. Quoiqu'on ne puisse accuser les Directeurs, comme on le fait en France & en Angleterre, de s'enrichir aux dépens des intéressés, on peut leur reprocher de n'avoir pas soin qu'il regne une meilleure police dans leurs comptoirs aux Indes. Les gens au service de la compagnie font serment de ne pas commercer pour eux: mais ils faussent leur serment. On impute aux capitaines de vaisseaux de vendre aux Indiens jusqu'aux cables qui se trouvent dans leurs approvisionemens.

On estime les envois de la Compagnie à deux ou trois millions, & les retours à seize ou dix sept; par où il paroît que les dépenses sont trop fortes, sans quoi les répartitions seroient plus considérables. Il paroît encore par-là, que la Compagnie fait valoir les productions de l'industrie Indienne aux dépens de l'industrie Européenne. Pour remédier à tous ces abus, il faudroit commencer par faire observer une bonne police, introduire une juste subordination, récompenser le mérite, punir les coupables: il faudroit que les équipages fussent plus forts, que les Officiers de v isseaux fussent distingués par des titres, afin d'engager ‹ s gens de famille à servir la compagnie; au lieu d'un maître de navire & de cinq pilotes il vaudroit mieux avoir un capitaine, deux lieutenants, & un pilote qui en auroit deux sous lui. Il faudroit encore qu'on empêchât les particuliers de surcharger de leurs marchandises la quille

des vaisseaux, ce qui est très fréquent. Mais ce qui seroit encore plus nécessaire, ce seroit que la compagnie eût un établissement en deça de l'Equateur, afin que les vaisseaux puissent s'y rafraichir; en allant droit d'Europe au Cap ils font un trop long trajet, pour que l'équipage arrive en bonne santé. Peut-être feroient-ils bien de relâcher à Saint-Jago, & dans certaines saisons de ne pas même toucher au Cap; il faudroit interdire aux vaisseaux depuis la mi-May jusqu'à la mi-Août l'entrée dans la baye de la Table; & comme pendant cet intervalle il faudroit un autre port sur les côtes d'Afrique, on pourroit se servir de la baye de Falso, qui est à leur bienséance. S'il étoit permis aux Hollandois de prendre de l'eau à sainte Hélène, & de s'y pourvoir de vivres & de pâture, leurs équipages souffriroient bien moins, & le bétail seroit mieux conservé: on a aussi pensé à l'île de l'Ascension.

La compagnie Hollandoise des Indes occidentales fut établie en 1621. Son commerce exclusif devoit s'étendre le long des côtes d'Afrique jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, & en Amérique depuis la pointe méridionale de Terre-Neuve jusqu'au détroit d'Anian. Peu après son établissement, elle devint plus puissante que la compagnie des Indes Orientales, parce qu'elle possédoit en Amérique, outre le Brésil, plusieurs îles très-importantes. Elle prit aux Espagnols & aux Portugais 545 vaisseaux, dont les charges furent estimées 90 millions de fl. Elle avoit armé 800 vaisseaux pour la guerre ou pour le commerce, & la dépense monta à 45 millions. Si la Compagnie eût trouvé au Brésil les mines d'or & de diamans ouvertes, comme il arriva aux Espagnols, lorsqu'ils s'emparerent du Mexique & du Pérou, où les habitans savoient l'art de travailler aux mines; ou du moins si elle n'eût pas réparti tout le produit de ses prises entre les intéressés, mais qu'elle en eût employé une partie à étendre & à

des Anglois *) : celles des François *)

fortifier ſes colonies du Bréſil, elle n'eût pas été obligée de ſe ſéparer. Mais ne pouvant maintenir de ſi vaſtes poſſeſſions, & s'étant engagée dans des dépenſes exceſſives, elle fut obligée de renoncer à ſon entrepriſe. Une autre compagnie, formée des débris de la premiere, entra dans les mêmes droits, & fut compoſée des anciens participans & de leurs créanciers. Son premier fonds fut d'environ 630 mille florins : Amſterdam y entra pour quatre neuviemes, la Zeelande pour deux, la Meuſe, & la Weſt-Friſe, chacune pour un neuvieme, la Friſe & Groeningue enſemble pour un. L'aſſemblée générale ſe tient ſix ans de ſuite à Amſterdam ; & ce temps expiré deux ans à Middelbourg. L'adminiſtration eſt diſpendieuſe. En conformité des réglemens qui furent donnés, il ne fut permis qu'à la Compagnie de faire le commerce des côtes d'Afrique : pour faire celui de Surinam, il falloit lui payer trois florins par Laſt de la charge des vaiſſeaux qui y vont, & qui en reviennent ; & pour faire le commerce de Curaſſao on devoit lui payer deux & demi pour cent de la valeur des marchandiſes qu'on y envoye & qu'on en retire. Les principaux établiſſemens de cette compagnie ſont au Cap verd, à la côte d'or, à Curaſſao, & dans les nouveaux Pays-Bas, ſitués entre la Virginie & la Nouvelle-Angleterre. Les actions de cette compagnie, qui étoient dans leur origine de ſix mille florins argent de banque, ont valu jusqu'à 95 pour cent, c'eſt à dire près du double. Dans la ſuite elles ſont tombées jusqu'à 19 pour cent, & remontées dans la derniere guerre à 40 ; en 1765 elles valoient 36. Par le renouvellement de l'Octroi en 1730 les Etats accorderent à tous les habitans des ſept provinces la liberté de négocier, moyennant une certaine redevance, le long des côtes occidentales de l'Afrique, à l'exception d'un

ont ſouffert beaucoup de changemens : les

diſtrict de 60 lieues renfermant les forts & les loges. En 1734 cette clauſe fut levée, & la permiſſion accordée pour toute l'étendue des limites preſcrites dans l'octroi : il en eſt de même pour le commerce des Hollandois aux Iles de l'Amérique, & avec la Compagnie du Levant.

Il y a encore en Hollande quelques autres compagnies, qui ont leurs réglemens, & que l'Etat protege & dirige en quelque façon, mais qui n'ont point de privilége excluſif : telles ſont la compagnie du Nord, celle de la mer Baltique, celle pour la pêche de la nouvelle-Zemble, celle du détroit de Davids & du Groenland, la compagnie du Levant, &c. Cette Compagnie du Levant eſt dirigée par une Chambre compoſée de huit Directeurs, d'un ſecrétaire, d'un viſiteur de vaiſſeaux, &c. Elle a le droit d'inſpection ſur tous les vaiſſeaux qui partent pour la Méditerranée, & retire, au départ & au retour, un florin par laſt, & deux pour cent de toutes les marchandiſes venant de Smyrne & d'Alep. Les vaiſſeaux partant pour la Méditerranée doivent être au moins de 180 Laſts, de 24 Canons, & de 50 hommes d'équipage, & doivent partir au moins deux de compagnie.

p) La compagnie Angloiſe des Indes orientales tient le ſecond rang, & tiendroit le premier ſi celle de Hollande ne faiſoit le commerce excluſif des épiceries. Sa fondation eſt de 1599, & les quatre premiers vaiſſeaux partirent en 1601. Le ſervice que les Anglois rendirent aux Perſes, en chaſſant les Portugais de l'île d'Ormus, favoriſa beaucoup leur commerce. Ce fut ſous le regne de Charles II. que cette compagnie obtint le plus de faveur, & eut le plus de ſuccès : toutes les ceſſions qui lui furent faites, la firent monter à un degré étonnant de puiſſance & de richeſſes : en 1674 on lui céda l'île de St. Hélêne, qui devint l'entrepôt & le lieu de

rafraîchissement. Ses actions ne furent d'abord que de 50 livres St: elles doublerent en 1676, parce qu'une partie des profits fut réunie au principal. En 1685, une des meilleures années, la vente rendit près de 270 mille livres st. & il resta au magasin pour la valeur de 67 à 68 mille livres St. de marchandises: la répartition pour les actionnaires fut de 25 pour cent. Le premier fonds de la compagnie étoit de 369891 l. St., en 1685 il fut de 739782 l. st.: & en y joignant les effets qui lui appartenoient, ce fonds étoit de 1703422 l. st. ce qui faisoit une augmentation de 130 pour cent. Différens malheurs qui arriverent à cette compagnie, & la guerre de 1689, la mirent à deux doigts de sa perte. Il fallut établir en 1698 une nouvelle compagnie, qu'on réunit à l'ancienne en 1702. Guillaume III lui donna une charte, & ses succès furent si rapides que son commerce sur-passa en quelque maniere celui de la premiere. Pour être membre de cette compagnie il faut être Anglois, ou se faire naturaliser, & payer un droit de cinq livres st. en se faisant recevoir. Tous les ans on élit un Gouverneur, un deputé-Gouverneur, & 24 Assistans. Pour être Directeur il faut avoir deux mille livres st. dans les fonds de la compagnie, & il en faut avoir 500 pour avoir voix dans les assemblées. La compagnie n'a en propre que quelques petits vaisseaux, dont elle se sert aux Indes: les autres vaisseaux appartiennent à des particuliers, & elle les affrette. Les envois sont de l'or en lingots, des louis de France, des pistoles d'Espagne, de l'argent en barres, des piastres, &c. cela fait ordinairement les trois quarts de la cargaison; le reste consiste en plomb, en fer, en canons, en poudre à canon, en mêches, en draps, en vif argent, en corail brut, en acier, en cuivre, en cordages, en étoffes de laine, en bas. &c. Les retours sont en poivre, en drogues, en caffé, en coton filé, en étoffes, en soies crues, en porcelaine, en thé, en salpetre.

on accuse la Compagnie de vendre cette derniere marchandise presque au double de ce que les négocians, si le commerce étoit libre, pourroient la vendre. Les principaux établissemens sont à Surate, au Golfe de Bengale, en Perse, & sur les côtes de Coromandel. La Compagnie a encore des comptoirs à Ispahan, à Gamron, à Guzurate, à Amadabat, à Cambaye, à Calicut, à Agra, à Granganor, à Ougli, à Canton, à Tunquin, &c. Bombaie appartient en propre à la compagnie: le port de cette ville est un port franc: mais l'endroit le plus important est Madras, situé à 30 miles de Pondicheri: le Gouverneur y réside. La nouvelle compagnie prêta à l'Etat, lors de son établissement, deux millions de livres st. à huit pour cent, & après qu'elle fut réunie à l'ancienne, les deux compagnies, n'en formant plus qu'une, prêterent à l'Etat, la sixieme année du regne de la Reine Anne, 1200 mille livres st. Par un acte de la troisieme année du regne de George II, l'intérêt de cette derniere somme fut reduit à 4 pour cent; en 1749, à trois & demi; & en 1757 à trois. Outre ce prêt, la Compagnie en fit un autre dans la même année de 200 mille livres st, qui ne devoient point porter d'intérêt; & dans la dix-septieme année de ce regne elle prêta à l'Etat un million à trois pour cent. Comme les actions du premier Stock ou capital, qui fut de deux millions, & dont la compagnie paye aux actionnaires 7 pour cent, sont plus lucratives que les autres, elles circulent sur le pied de 180 à 190 livres sterl, quoiqu'elles n'ayent été dans leur origine que de 100. La derniere prolongation de la compagnie est de 1744; à la faveur d'un prêt d'un million de l. st. à trois pour cent, son privilége qui devoit expirer en 1766, fut prolongé jusqu'en 1780.

Ce ne sont pas les vaisseaux de la compagnie qui font le commerce d'Inde en Inde; elle laisse presque tout

ce commerce à des particuliers de Madras, à ses Directeurs, & à ses commis. On en peut juger par le produit de la douane de Madras; toutes les marchandises qui y entrent, & qui ne sont pas pour le compte de la Compagnie, payent cinq pour cent de droits d'entrée, & ce produit monte à plus de 80 mille pagodes. La Compagnie doit, en vertu de ses réglemens, charger en marchandises, du cru d'Angleterre, la valeur de dix pour cent de tout ce qu'elle charge: il lui est encore enjoint de ne pas charger au delà de 300 mille l. st. en matieres d'or ou d'argent, & de prouver, six mois après le retour de ses vaisseaux, qu'elle en rapporte autant: elle ne remplit ni l'un ni l'autre de ces engagemens. Quant à l'état de ses revenus & de ses fonds les auteurs anglois ne sont pas d'accord: l'esprit de parti & l'intérêt répandent de l'incertitude sur les rapports des personnes les plus instruites. Le détail suivant, s'il n'est pas entierement exact, suffira cependant pour donner une idée de la richesse de cette Compagnie. Les revenus de 1765 furent 1) de Bahar 700 mille livres Sterling; 2) de Bengale 1875 mille; 3) du pays de Burdwan 625 m. 4) du péage de Calicutta 18750. 5) en droits sur le betel, le sel, & le tabac 112500. 6) une dette payée de 562500. Somme, 3893750 l. st. Les dépenses de la même année furent pour 1) l'armée 585 mille, 2) les munitions de guerre 40 m. 3) la marine, 45 m. 4) la liste civile 200 m. 5) les fortifications 100 m. 6) les bâtimens & les barraques 75 m. 7) le Roi 325 m. 8) le Nabab 667500. 9) des dettes payées 900 m. 10) des bonifications 262500: Somme 3200 m. l. st. L'excédent est donc de 693500 l. st. Si l'on ajoute à ce surplus 450 m. l. st. que doit le Nabab d'Arcote, 250 m. que doivent les François pour l'entretien des prisonniers, 200 m. en marchandises dans les magasins de la Chine, 650 m. en marchandises envoyées aux Indes, & 6800 m. pour les immeubles & les marchan-

difes que la Compagnie possede en Angleterre: on voit que la Compagnie est riche de 8350 m. l. st. & d'un revenu considérable. Mais s'il est vrai qu'elle doit à son tour 8232500, cet édifice n'est pas aussi solide qu'il le paroît; car le revenu dépend de tant de circonstances différentes qu'on ne peut pas y faire fond.

La Compagnie envoye tous les ans, l'un portant l'autre, vingt sept vaisseaux aux Indes; elle en envoya autant une de ces dernieres années, savoir cinq à Bengale chargés de marchandises achetées pour 95 mille l. st. & vendues pour 125 m; deux à Madras, dont la charge coûtoit 21 m, & la vente rendit 28 m; cinq à Bombaie, dont la charge revenoit à 150 m, & la vente produisit 200 m, quinze pour la Chine, dont la charge 210 m, & la vente 280 m: outre cela la Compagnie envoie encore à la Chine 400 Lasts de poivre, qui ont coûté 50 m, & qui en rendent 100 m. Le profit fut donc de 207 m. l. st. Ces mêmes vaisseaux de retour en Angleterre avoient chargé, savoir ceux de Bengale en marchandises pour 540 m prix d'achat, & 1175 prix de vente; ceux de Madras pour 136 m. prix d'achat & 200 m. prix de vente; ceux de Bombaie pour 175 m. prix d'achat & 250 m prix de vente; & ceux de la Chine pour 450 m. prix d'achat, & 1800 m. prix de vente: le profit fut donc de 2124 mille livres sterling. Ces marchandises avoient payé en Angleterre 600 m. l. st. de droits d'accise, & le fret avoit coûté 432 mille.

Pour donner encore une idée de ce qu'il en coûte à la Compagnie pour l'entretien des Gouverneurs, des Directeurs, Présidens, &c.: je rapporterai ici que le Président de la nation Angloise à Surate, qui a l'inspection sur tout le commerce de la Compagnie dans les parties septentrionales de l'Inde, a 300 l. St. d'appointemens, sa maison & sa table payées; il a une vaisselle aux dépens de la Compagnie, il tire de gros profits du commerce qu'il fait, il ne sort jamais que bien ac-

compagné ; en cérémonie il se fait traîner par des bœufs qui vont l'amble, & qui marchent plus vîte que des chevaux : & préside au conseil, composé du teneur de livres, du pourvoyeur des vaisseaux, & de quelques facteurs.

La Compagnie Angloise d'Afrique fut d'abord gouvernée comme celle des Indes orientales : son privilége étoit exclusif ; elle avoit un gouverneur & des directeurs : chaque année elle envoyoit dix à douze navires, du port de 150 tonneaux ou environ, qui chargeoient des ouvrages de fer, de la poudre à canon, des toiles de coton, &c. & rapportoient de la poudre d'or, des dents d'éléphants, de la cire, des cuirs. Outre cela elle faisoit la traite des Negres pour les colonies de la Jamaïque, des Barbades, &c. Ce premier établissement est de l'année 1661. Sous le regne de Guillaume (la neuvieme année) toutes les possessions de cette compagnie lui furent confirmées ; mais on ouvrit en même temps ce commerce à tous les sujets de l'Angleterre ; il ne resta plus qu'un certain droit à payer à la Compagnie, qui se chargea de l'entretien des troupes & des forts : l'or & les Negres furent cependant exemptés de ce droit, & on accorda à tous les particuliers de faire le commerce de l'or, & la traite des Negres, sans rien payer à la Compagnie : ce sage réglement fit qu'au lieu de six-mille Negres qu'elle enlevoit dans les meilleures années, cette traite passa dans la suite beaucoup au delà de vingt mille, & alla même jusqu'à trente. Pour encourager la Compagnie, l'Etat lui fit annuellement une gratification de dix mille livres st. Ces arrangemens durerent jusqu'en 1750, où l'on introduisit une nouvelle forme de régie : la Compagnie fut comme dissoute, & l'Etat lui remboursa 1121421 l. 3, sh. 3 d. st. par forme de dedommagement. Le long de la côte d'or, les Anglois se sont rendus maîtres de l'île d'Anamabou, qui étoit autrefois le rendez-vous général des vaisseaux de toutes les nations qui font le commerce de l'Afrique.



La Compagnie du Sud, formée en 1710, obtint le commerce exclusif de l'Amérique le long des côtes orientales & occidentales des colonies Espagnoles: elle se chargea de l'acquit de neuf millions de dettes nationales, dont l'intérêt fut assigné à six pour cent. A la paix d'Utrecht, la cession que lui fit la France de *l'assiento*, lui donna une nouvelle vigueur. En 1723 les sommes que l'Etat lui devoit, montoient à 33802483 L. st.: la moitié de cette somme fut regardée comme un emprunt de la Compagnie, & les créances de cette moitié furent appelées annuités de la mer du Sud; on leur assigna un intérêt de cinq pour cent jusqu'en Juin 1727, & depuis cette datte jusqu'à l'entier remboursement un intérêt de quatre pour cent: l'Etat faisoit pour cet effet à la Compagnie une remise annuelle de 845062 livres st. L'autre moitié fut déclarée capital ou Stock de la Compagnie: les profits de son commerce devoient être partagés entre les actionnaires, avec ce qui resteroit de l'argent payé par l'Etat pour les annuités. La Compagnie obtint, en même-temps, de celle des Indes orientales la permission de faire le commerce de Madagascar, & elle fut envahir celui des colonies Espagnoles de l'Amérique, par la permission qu'elle avoit obtenue, à la paix d'Utrecht, d'y envoyer tous les ans un vaisseau de 500 tonneaux chargé de marchandises qui devoient y être vendues en temps de foire; droit que le traité d'Aix la Chapelle ne lui laissa plus que pour quatre années.

La Compagnie Angloise de Turquie ou du Levant fut établie dans les dernieres années du regne d'Elisabeth. Jacques I. lui donna en 1606 de nouveaux réglemens, & lui accorda beaucoup de privilêges. Il fut statué que tout marchand n'ayant pas 26 ans, & n'étant pas sorti d'apprentissage, ne pourroit être reçu dans la Compagnie, que l'année après, en payant 25 liv. st, que ceux qui auroient au dessus de 26 ans en payeroient

50, que les enfans des intéressés, les associés, & les apprentiss, qui auroient servi l'espace de trois ans, pourroient être admis à la fin de leur apprentissage moyennant 20 Schelings. Dans la suite le Roi Charles ordonna que personne, demeurant en deçà de 20 miles de Londres, ne pût y être admis, qu'il ne fût bourgeois de Londres; on exclut encore les détailleurs. Cette Compagnie, qui n'avoit point de caisse commune, étoit composée d'un certain nombre de négocians qui trafiquoient chacun pour leur compte; ils n'étoient tenus que d'observer quelques réglemens, & de payer quelques droits, dont le produit etoit destiné aux dépenses & aux affaires communes. On lui accorda le droit de présenter à la Cour, l'Ambassadeur que le Roi d'Angleterre envoye à la Porte, & d'élire les Consuls de Smyrne & de Constantinople. En 1754 cette compagnie, qui avoit ses amis & ses ennemis, fut séparée en quelque façon: son commerce fut ouvert à tous les negocians, par un Bill du Parlement du 24 Juin, moyennant 20 l. St. une fois payées: permis à eux de faire le commerce du Levant comme bon leur sembleroit, de faire partir des vaisseaux de tel port qu'ils jugeroient convenable, pourvu qu'ils observassent les réglemens publiés sur les marchandises de contrebande pour la sortie & pour l'entrée, &c. Il est bien sur que l'intérêt de l'Angleterre demandoit que ce commerce fût rétabli: il dépérissoit entre les mains de cinquante gros negocians de Londres, dont il n'y en avoit que quarante qui envoyassent des marchandises au Levant, ce qui ne pouvoit que faire porter fort haut en Angleterre celles du Levant, & mettre les françois en état de pousser leur commerce aux échelles. Ce commerce du Levant occupe environ 25 vaisseaux, qui depuis la sixieme année du regne de George I n'osent charger que dans les ports du Grand-Seigneur. Les envois sont en draps, en serges, en étain, en plomb, en cochenille, & en argent: les re-

teurs font en foie crue, en noix de galle, en poil de chevre, en coton, en maroquins, en cendres, en favon, en gommes, en drogues, &c.

La Compagnie de la Baye de Hudfon fut établie en 1670. On lui accorda en pleine & perpétuelle propriété toutes les terres voifines de cette baye, ainfi que le commerce exclufif des pelleteries. Son premier fonds ne fut que de 10500 livres St: les profits furent immenfes: elle les cacha avec foin, & s'en fervit à tripler fes fonds en 1690. Elle fit une opération femblable en 1720: & fon fonds fe trouva alors de 103500 l. ft. Le nombre de fes actionnaires n'eft que de 90, & on l'accufe de n'avoir pas fait tout le commerce qu'elle auroit pu faire, pour tirer de plus grands profits avec moins de peine & de risques.

Outre ces Compagnies, il y en a encore d'autres en Angleterre: parmi ces affociations de négocians une des plus anciennes eft celle qu'on appelle compagnie de Hambourg. Il y a une compagnie de Mofcovie, une du Nord autrement dite de l'Eft, une de la Baltique, une du Groenland, une pour la pêche du hareng, &c. Nous ferions trop longs fi nous entrions dans le détail de l'état & des opérations de ces Compagnies: nous ne nous fommes peut-être que trop étendus fur les autres.

q) Il faudroit un ouvrage entier pour donner une idée des compagnies françoifes, & des révolutions qu'elles ont fouffertes. Le premier établiffement de la Compagnie des Indes orientales eft de 1664; on ne peut rien voir de plus beau que les réglemens qu'on lui donna: malgré cela elle ne put fe foutenir. L'établiffement de la Compagnie des Indes occidentales ne fut pas plus heureux: au bout de dix ans les patentes furent révoquées, le Roi rembourfa les actionnaires, & réunit à fon domaine toutes les îles & terres qu'il avoit cédées à cette compagnie. En 1717 on établit la Com-

pagnie d'Occident, à laquelle on incorpora celle du Canada, & l'année suivante celle du Sénégal: peu après on y joignit encore celle d'Orient, celle de la Chine & celle de St. Domingue. Ces différentes compagnies réunies prirent le nom de Compagnie des Indes: à cet établiſſement ſe joignit en 1719 le fameux Syſtème, ou négoce des actions du Miſiſſipi. On crut alors que cette compagnie avoit atteint le plus haut degré de fortune: on lui confia en 1720 l'adminiſtration de la banque royale; & le Sieur Law qui n'avoit point été écouté en Angleterre, & qui s'étoit retiré en France après avoir tué Wilſon en duel, en fut déclaré directeur général. Ce Law n'étoit point un fripon, & on ne peut l'accuſer d'avoir conçu des projets impoſſibles, mais il fut trompé. Il étoit riche en arrivant en France, il quitta pauvre, & mourut endetté. Aujourdhui bien des myſteres d'iniquité ſont éclairés, quoique certaines anecdotes ayent échappé à la preſſe. Les billets de banque ayant perdu leur crédit, les actions de la Compagnie perdirent le leur bientôt après. Il fallut recourir à toutes ſortes de moyens: Law ſe ſauva, quand il les eut épuiſés, les directeurs en ſecond furent démis de leur charge, & on examina les manoeuvres de quelques agioteurs. On diſtingua, le plus qu'on put, les actionnaires dont les actions repréſentoient des fonds réels & effectifs, de ces agioteurs dont la fortune rapide n'étoit due qu'à la fourberie ou au fanatisme; on fit partir pluſieurs Sous-directeurs, écrivains, & commis pour aller travailler aux cargaiſons des vaiſſeaux deſtinés au commerce de la Compagnie, à qui l'on avoit donné de nouveaux directeurs. En 1731 la Compagnie remit au Roi le Miſiſlipi. Depuis elle a joui en propre des établiſſemens qui ſont dans les Indes orientales & en Afrique, & c'eſt au port l'Orient qu'elle a fait faire ſes embarquemens, & qu'elle a ſes magaſins. Relevée de ſes malheurs, elle fit bientôt de riches retours:

dès l'année 1734 la vente au port l'Orient produisit dix-huit millions, & en 1740 vingt-huit. Pondicheri, situé sur la côte de Coromandel, & le principal établissement des François, étoit la résidence du Gouverneur, & le centre du commerce. La Compagnie avoit des comptoirs à Ougli, à Odia, à Carcal, à Tiroumale, à Patnam, &c. Le Gouverneur devoit rendre compte de son administration aux directeurs & aux syndics, à qui il falloit envoyer tous les ans les livres de régie. Mais l'esprit de conquête ayant saisi M. Dupleix, gouverneur de Pondicheri depuis 1742 jusqu'en 1754, la Compagnie ne fit que des pertes, & son commerce fut au moment de sa ruine totale. M. Godeheu, qui du temps de M. Dupleix fut envoyé à Pondicheri, fit, inutilement tout ce qu'il put pour rétablir les affaires, & M. de Léry qui succeda au dernier dans la place de gouverneur ne fut pas plus heureux. La derniere guerre a de nouveau jetté la Compagnie dans de grands embarras. Le Roi, pour la soutenir dans ces momens de crise, lui fit présent, en 1763, de 12000 actions qui lui appartenoient, à condition que la Compagnie lui remît l'île Bourbon & l'île de France, que sa Majesté vouloit faire administrer, comme les autres colonies, par le département de la Marine. Avec cela le Roi declara exclusif le privilége de la Compagnie, ordonna que les places de Directeurs & de Syndics fussent à vie, & supprima la charge de Commissaire royal. Cependant Chandenagor, qui étoit une place forte, est ouverte aujourdhui; Pondichery est détruit, ainsi que la plus grande partie des comptoirs sur terre ferme: est-il étonnant après cela que cette Compagnie n'ait pu se soutenir, & qu'il ait fallu en venir à la dissoudre en 1769. Cette ressource devoit naturellement déplaire aux Hollandois, qui ont offert à la Compagnie un emprunt considérable à trois pour cent si cela pouvoit la soutenir. En général, le commerce des François éprouve beaucoup d'obstacles aux Indes: le Nabab

Danois r), les Suédois s), les Portugais t),

de Bengale a fait publier diverses ordonnances défavorables aux François, aux Hollandois & aux Danois, comme par exemple une défense aux tisserans de travailler, pendant quelques mois de l'année, pour d'autres que pour les Anglois; une defense aux Européens, dont les Anglois sont exceptés, de pénétrer dans les terres pour faire des achats; une imposition de nouveaux droits, &c. En ajoutant à cela le vice radical de toutes les Compagnies françoises, qui est le désir de recueillir trop tôt, & le peu d'harmonie entre les principaux intéressés, on ne sera pas surpris si leurs succès ne sont pas durables. Les bilans que la Compagnie a présentés aux actionnaires n'ont jamais donné un état réel. En 1756 le bilan annonçoit un fonds de 297 208 795 livres, mais en retranchant les fonds morts, les mauvaises dettes, le capital des rentes viagères au denier dix, ce fonds se trouvoit réduit à 138 215 725 livres. Une faute dangereuse que commit la Compagnie, ce fut de déterminer arbitrairement les dividendes, & de les porter trop haut: en 1722 ils furent de cent livres par action, ce qui faisoit une somme de 5600 mille livres, tandis que le revenu certain n'étoit que de 3300 mille, & il n'étoit pas possible de prendre le surplus sur les bénéfices du commerce.

r) Les Compagnies Danoises sont 1) la Compagnie des Indes Orientales, établie en 1616 par un Hollandois mécontent, nommé Boschower: dès l'année 1618 elle équipa deux vaisseaux, & deux ans après elle acheta Tranquebar, & bâtit le fort de Dansbourg. En 1624 ses fonds ne montoient qu'à 189614 fl. Elle fut renouvelée en 1698, & subit en 1732 & en 1744 quelques changemens. Dans l'espace de quatorze années, depuis 1731 jusqu'en 1745, elle fit partir, pour la Chine & les Indes Orientales, trente & un vaisseaux, dont la char-

les Espagnols *), & les Russes *) en ont aussi

ge en argent montoit à 3714535 écus Danois, & en marchandises à la valeur de 258938 écus: dans le même espace de temps, il entra dans les ports du Dannemarc vingt quatre vaisseaux, dont la charge en marchandises fut évaluée à 7470761 écus. L'état gagna autant que la Compagnie, puisque de ces riches retours le Dannemarc en exporta pour 6146432 écus. En 1735 cette Compagnie augmenta son fonds de 300 mille écus. Ce fonds est divisé en 1600 actions de 375 écus: c'est le Stock ou capital de la Compagnie: outre cela il dépend des actionnaires de s'intéresser, par des avances, aux vaisseaux qu'on fait partir. 2) La premiere Compagnie d'Islande, établie à Copenhague en 1619, ne se soutint pas longtemps: le Roi préféra en 1733 d'affermer les vingt trois ports de cette île (y compris ceux des îles de Westmanoe) à différens négocians. Dix ans après d'autres négocians formerent une nouvelle Compagnie qui obtint le commerce exclusif de l'Islande. Ce commerce consiste dans la pêche, surtout dans celle de la morue, dans l'huile de chiens de mer, & de veaux marins, en bas & gands de laine, en viande salée, en soufre, en gros draps appelés *Wadmil*, & en *Ederdon*. Les habitans sont dispersés le long des côtes, & ne s'étendent pas dans l'intérieur des terres au-delà de douze miles. La Compagnie est obligée de fournir aux habitans ce qui est nécessaire à leur nourriture, à la pêche, à la construction des vaisseaux & des maisons, &c. Le commerce se fait presque entierement par échange, suivant le tarif de 1702. Les vaisseaux partent de Copenhague en mai & juin, & le trajet est de trois semaines: des dix neuf que la Compagnie envoye, quatorze sont pour Copenhague, & cinq pour Gluckstadt, d'où la cargaison passe à Hambourg. La Compagnie paye au Roi 16300 fl, & lui livre les faucons: elle ne

paye point de droits de sortie pour les marchandises qu'elle envoye en Islande: mais elle paye un pour cent de toutes celles d'Islande qui sortent de Copenhague, & l'accise de celles qui y sont débitées: elle est obligée de se servir de vaisseaux construits à Copenhague, & de n'exporter que des marchandises du cru du pays. Les réglemens qu'on lui a donnés sont très-sages, & celui de tous qui l'est le plus est le tarif des marchandises prises de part & d'autre. Le fonds est de 100 actions à deux-mille écus. 3) La Compagnie d'assurances fut établie en 1726 avec un fonds de 100 mille marcs. Les intéressés ne firent point d'avances, ils ne firent que s'engager en souscrivant. En 1748 les souscriptions furent portées à 600 mille écus. La Compagnie n'assure pas au-delà de 60 mille fl. sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes, & la moitié moins sur les autres. Ses profits ont rendu neuf pour cent. 4) La Compagnie des Indes Occidentales & de Guinée se sépara en 1754, par l'ordre du Roi, qui acheta pour 2200 mille écus tous les établissemens de cette Compagnie, rembourса les actionnaires, & ouvrit à tous ses sujets le commerce de l'Amérique & de la Guinée. 5) La Compagnie du Groenland fut obligée de se séparer en 1734, & le Roi afferma ce commerce à un négociant nommé Severin. 6) La Compagnie générale s'établit en 1747: on lui accorda le privilége exclusif du commerce du Groenland & de la pêche de la baleine. Elle porte son poisson & toutes les marchandises de la Baltique dans tous les ports de l'Europe; elle fait le commerce du Levant, & la traite des nègres. Son fonds est de mille actions de 500 écus. 7) La Compagnie d'Afrique, établie en 1755, a divisé son fonds de 250 mille écus en 500 actions; son octroi est pour 40 ans: elle a le privilége exclusif de commercer le long des côtes d'Afrique depuis le 36me degré jusqu'au 22eme.

s) Les Compagnies Suédoises sont: 1) la Compagnie

des Indes Orientales, établie en 1731, fait partir ses vaisseaux de Gothenbourg: elle paye à l'Etat pour chaque vaisseau qui met à la voile 50 mille écus, monnoie d'argent. 2) La Compagnie du Levant, qui avoit également son dépôt à Gothenbourg, ne subsiste plus: ce commerce est ouvert à tous les sujets des villes d'étappe. 3) La Compagnie de la pêche du hareng & de la baleine, établie en 1744, fut renouvellée en 1754.

t) Les Compagnies Portugaises ne sont pas fort importantes. En 1723 on établit celle d'Afrique, dont l'objet étoit la traite des Nègres pour le Brésil, & en 1755 celle de Maragnan & de Para. Il y a bien quelques autres associations de négocians; mais elles n'ont point de privileges, & ne dependent que de ceux qui les forment.

u) Les Compagnies Espagnoles n'ont pas eu de grands succès. Celle des côtes de Caracos en Terre ferme, établie en 1728 pour le commerce du Cacao, a eu ses ennemis malgré l'utilité dont elle pouvoit être, & dont elle est: elle a son dépôt à St. Sébastien, son commerce est exclusif, à la permission près que les habitans des îles Canaries ont obtenue, d'envoyer, tous les ans, un vaisseau de régitre sur les côtes de Caracos. La Compagnie de Saint Domingue est de 1756: elle a la permission d'envoyer tous les ans dix vaisseaux de régitre dans la Baye de Honduras, & dans les ports de la province de Guatimala: son fonds est d'un million de patagons, divisé en actions. La Compagnie des îles Philippines, établie pour 20 ans en 1732, doit être séparée, puisque l'octroi expiré en 1752 n'a point été renouvellé.

v) En Russie, la Compagnie orientale pour le commerce de la Perse & de la Chine, établie à Moscow, & celle qui fut établie ensuite à Pétersbourg, sont des établissemens où la Cour a trop de part. Nous verrons plus bas ce que la Russie pourroit avoir d'avantages à cet égard.

établi chez eux. On a dit que les compagnies resserroient le commerce; qu'elles ne pouvoient le faire à des conditions avantageuses à l'Etat, vu les frais considérables des établissemens; enfin que des particuliers associés pour un commerce exclusif le rapportoient naturellement à leur intérêt propre, qui n'étoit pas toujours celui de l'Etat. Mais quand on pense que les entreprises sont fort coûteuses; qu'un commerce où il y a beaucoup de risques à courir, n'est point un commerce qu'un seul particulier puisse entreprendre x), enfin qu'un commerce remis entre les mains de l'Etat est exposé à une foule d'inconveniens, on comprend que les associations de quelques négocians, qu'il est toujours aisé de tenir en bride, sont les seuls moyens de faire réussir les grandes entreprises. Il est vrai que l'utilité de ces associations se-

x) Cela est surtout vrai pour le commerce des Indes: la nécessité de faire celui d'Inde en Inde, & par conséquent d'y avoir un entrepôt général, demande des fonds considérables, & de l'union ou du moins une espece d'union qui rende les intérêts & les dangers communs: or cela est impossible sans compagnie. Un particulier qui négocieroit aux Indes où trouveroit il un comptoir, & à qui s'en fieroit-il?

y) L'agiotage fut une des causes principales de la ruine de la Banque royale & de la Compagnie du Missisipi: les actions de cette Banque furent dans leur origine de 500 livres, & elles monterent à 18000: quand

roit plus grande s'il n'y avoit point d'actions, parcequ'il arrive toujours que les étrangers font indirectement ce commerce, par le moyen des actions qu'ils achetent & revendent: ce qui arrive plus aisément, si l'intérêt de l'argent se trouve chez l'étranger plus bas que dans le pays où ces compagnies se forment. Un autre mal que font les actions, c'est l'agiotage *). L'écueil ordinaire des compagnies sont le défaut d'économie, les dépenses excessives des établissemens, l'impatience de jouir du gain, le dégoût, & la mésintelligence.

§. XLIX.

Des Colonnies.

Comme il étoit difficile de faire un commerce avec des peuples qui n'avoient aucun

le credit baissa, & que la chute alloit éclater, on voulut les reprendre à 9000. Le Visa établi pour vérifier la quantité des billets, & des sommes, ainsi que pour fixer le remboursement, trouva le montant des effets présentés de 2 milliards 222 millions 597481 livres: on paya 1700 millions 733294 livres, & le Roi ne fut ainsi déchargé que de 521 millions 864187 livres; encore le Visa coûta-t-il neuf à dix millions, avec quoi on auroit pu retirer 150 millions en billets de banque au cours même de la place, qui ne donnoit que 69 livres 10 s. au plus, & 55 livres 10 s. au moins d'un billet de 1000 livres.

besoin des denrées & des marchandises qu'on pouvoit leur porter, il a fallu transporter au milieu d'eux des citoyens qui eussent de ces besoins, qu'ils pussent communiquer à ces peuples, & qui sussent, en même temps, tirer parti des avantages que la nature avoit accordés aux contrées qu'ils alloient habiter. Ces citoyens transplantés ont formé les colonies: ne pouvant suffire seuls au travail, il fal-

2) On peut diviser les colonies Angloises de l'Amérique en colonies des îles & en colonies de terre ferme: les îles sont Terre-Neuve, le principal établissement de la pêche; les Bermudes, propres à la culture des soies, & très commodes pour les vaisseaux qui passent d'Amérique en Europe, parcequ'ils peuvent y relâcher; la Jamaïque, la Barbade, la Barboude, St. Christophe, l'Anguille, Antigoa, Montsera, Nevis, Redonda, dont le sucre, le coton, le gingembre, le tabac, l'indigo, & le caffé sont d'un très-grand produit. La Jamaïque est le siége de l'empire Anglois en Amérique: le commerce interloppe, ou de contrebande, que les habitans de cette île font avec les Espagnols, leur vaut au delà de 600 mille piastres par an. Les colonies de terre ferme sont la Georgie, la Caroline, la Virginie, le Maryland, la Nouvelle Yorck, la Nouvelle Angleterre, la Pensilvanie, l'Acadie, le Canada, & la Baye de Hudson. On prétend que toutes ces colonies ont enlevé à l'Angleterre plus de 60 mille familles. En Afrique, les Anglois ont des colonies sur la côte d'or, où ils possedent le Capo-Corso, Carlsfort, Coma Eniachan, James, Infuma, Simpa, & Zakonte: outre cela ils ont encore l'île St. Hélene. En Asie, le

lut leur chercher des aides, & on fit des esclaves. Il y a des colonies qui ne s'occupent que du commerce; il y en a d'autres que le commerce & la culture des terres occupent tout à la fois. Il ne faut jamais oublier qu'elles ne sont fondées qu'en faveur du pays dominant; c'est pourquoi les fabriques & les manufactures y sont deplacées. Les Anglois [1]), les François [a]), les Espagnols [b]), les

colonies sont à Bombaye, à Madras, au fort St. David, à Cadulur, à Tegapatan, & au fort Marlborough dans l'île de Sumatra.

a) Les colonies françoises ne sont pas à beaucoup près aussi importantes, que celles des Anglois. En Asie, les François n'ont aujourd'hui que peu de chose. En Afrique ils ont l'île de Gorée, l'île Saint-Louis; le fort François dans le royaume de Juda, l'île Bourbon, & l'île de France. En Amérique, presque rien dans le Nord, si ce n'est quelques îles près du fleuve St. Laurent: vers le Golfe mexique ils ont la Martinique, la moitié de St. Domingue, la Grenade, la Guadeloupe, Marie Galante, & Bartholmé; dans l'Amérique méridionale une partie de la Guiane, l'île de Cayenne, &c.

b) Les colonies espagnoles sont très-considérables. Sur les côtes de Barbarie, les Espagnols ont Ceuta & Masalquivir: ils ont les îles Canaries: en Asie les îles Philippines & les îles des Larrons: en Amérique ils possedent le vieux & le nouveau Mexique, la Floride, la Californie, Terre Ferme, le Pérou, le Chili, la Tuccomanie, la Patagonie, la terre Magellanique, le Paraguai, les îles Cuba & Porto-rico, la moitié de St. Do-

Portugais c), les Hollandois d), & les Danois e) ont des colonies en Aſie, en Afrique, & en Amérique. J'ajouterai ici que ſi l'on a raiſon d'augmenter les poſſeſſions & les colonies en Amérique, il n'en eſt pas de même des Indes; & la raiſon en eſt claire; c'eſt qu'en Amérique on eſt ſûr de trouver, dans une culture tranquille, & dans une terre féconde, un commerce aſſuré; au lieu que dans l'Inde on ne trouve presque qu'un terrein ingrat, des provinces entieres frappées de ſterilité, & des armées de brigands qui viennent enlever le peu qu'on peut recueillir. Qu'après cela le calcul de ces auteurs Anglois, qui ſoutiennent qu'un colon de

mingue, les îles Lucayes, quelques îles Caraïbes, les îles Marguarite, Tortua, & Trinité.

c) Les colonies portugaiſes ſont établies ſur l'Océan Atlantique dans les îles Açores, à Madere une des Canaries, dans les îles du Cap, & à St. Thomas. En Afrique, le Portugal poſſede Mazagan, quelques forts dans les royaumes de Loango, de Congo, & d'Angola, dans le Monomotapa, & ſur la côte des Caffres, & enfin le beau port de Mozambique ſur la côte de Zanguebar. En Aſie, ils poſſedent quelques endroits des provinces de Cambaye, de Décan, & de Cunian; ils ont encore la ville de Goa, celle de Diu, & celle de Macao dans l'île du même nom. En Amérique le Bréſil une partie de la Guiane, & une partie du Paraguai leur appartiennent.

d) Les colonies hollandoiſes de l'Amérique ſont celles de Surinam, celles des Berbices, de Temera-

l'Amérique fait vivre cinq personnes en Angleterre, soit bien juste & puisse prouver l'utilité de l'émigration de tant de citoyens: c'est ce que je ne puis croire.

§. L.

Du commerce des peuples de l'Europe en Europe.

§. 1.

Commerce des Portugais.

Les Portugais n'ont pas tiré de la navigation tout le profit qu'ils pouvoient en attendre; f) ils n'envoyent guere de vaisseaux porter

ry, d'Essequebo, les îles Curaçao & St. Eustache. En Afrique les Hollandois ont le fort St. Georges, le fort Nassau, & le Cap de Bonne Esperance. En Asie ils ont sur les côtes de Malabar les forts Cananor, Calicut, Granganor, Cochin, & Coulan; sur les côtes de Coromandel, Turecoryn, Negapatnam, Paliacate, Petapoli, Mazulipatnam, Bimilipatnam: dans la peninsule de Malaque, le beau port de Malaca: ils possedent encore toutes les côtes de Ceylan, l'île de Java, où est la ville & le port de Batavia, le fort de Macassar, dans l'île de ce nom, les îles Amboine, Honimoa, Hiton, Ternate, & plusieurs autres îles Molucques.

e) Les Danois ont en Afrique le fort de Christiansbourg sur la côte de Guinée: en Amérique les îles St. Thomas & Ste Croix; en Asie la ville de Tranquebar, & le fort Dannsbourg sur les côtes de Malabar.

f) Les Portugais auroient pu tirer de grands profits

ou charger des marchandises dans les ports étrangers. Les étrangers viennent chez eux: les Anglois ont même un comptoir [f]) à Lisbonne; l'Angleterre a fait un commerce très lucratif avec le Portugal: les Hollandois, les François & les Hambourgeois en font encore un qui l'est beaucoup. Tout le commerce des Portugais avec l'Italie se fait sur des vaisseaux Gé-

du commerce de mer, parce que, vû la sobriété de la nation, & le peu de gages qu'on donne à leurs matelots, les armemens ne sont pas chers, & le fret y est à bas prix. Quand on pense que depuis la découverte des mines du Brésil, il en est sorti, dans l'espace d'environ soixante ans, deux millards quatre cents millions de livres de France en or, & qu'en 1754 on assuroit qu'il n'y avoit dans tout le Portugal que quinze millions en especes, dont la plus grande partie étoit en crnzades d'argent, que les étrangers ne veulent pas à cause de leur bas alloi; que la même année le Roi emprunta à une Confrairie 400 mille écus; que le Portugal devoit 50 millions de livres de France aux Anglois: on comprend combien les cent vaisseaux Anglois, qui entroient autrefois tous les ans dans les ports de Lisbonne & de Porto, ont emporté de richesses, & nourri l'oisiveté de la nation: les François, les Hollandois, & les Hambourgeois ont partagé depuis le profit que l'Angleterre faisoit presque seule.

g) On diroit que c'est en Portugal une maxime d'Etat d'acheter à l'étranger ce qui pourroit être manufacturé dans le pays. Les Anglois, attentifs à leurs intérêts, ont fait tomber toutes les entreprises de manufacture, & en dernier lieu encore la manufacture des glaces établie à Lisbonne. Les Portugais n'ont aucun



nois: la Suède employe cinq à six vaisseaux au commerce de ce pays; les Espagnols sont les seuls dont le Portugal tire quelque profit. Lisbonne, où il y a plusieurs marchands étrangers, Porto & Saint Ubes sont les villes marchandes les plus considérables. Le Portugal vend à l'étranger des vins [b]), surtout ceux de Porto, des huiles, du liege [i]), du sumac, des

commerce direct avec le Levant: leurs vaisseaux se bornent au commerce de Guinée, de Goa, de Diu, de Macao, & du Bresil. Le commerce du Brésil est fermé aux étrangers, cependant les Espagnols y font un commerce de contrebande fort considérable, surtout par l'échange de leur argent contre l'or du Brésil. Les Anglois font ce commerce sous le nom des Portugais, ils ne perdent pas à ne le pas faire eux-mêmes, à cause de la longueur du voyage, qui dure un an, & du bas prix où est le fret en Portugal.

b) Le commerce des vins est fort gêné aujourdhui: il est sous la direction d'une Compagnie royale. Les Anglois ne peuvent plus aller visiter les vignobles, & acheter à l'enchere & à bon prix: on a laissé aux étrangers un district qui rend à peu près vingt-mille pipes, quand la recolte est bonne, & dont à peine quatorze mille sont transportables. Ces arrangemens ont été pris pour porter les propriétaires à cultiver les grains préférablement à la vigne: les François profiteront de cette gêne, & trouveront plus de débouchés pour leurs vins.

i) L'écorce extérieure du liège sert à faire des bouchons, des talons, des chapelets pour les filets, &c. On la brûle aussi, dans des vaisseaux bien fermés, pour faire le noir d'Espagne. Lorsque le liege a douze ou quinze ans, on fait la premiere tire, c'est à dire qu'on

fruits secs & confits, des citrons, du fil, des cuirs, des laines, des soies, du miel, de la cire, du Kermès, du marbre, du savon: toutes ces marchandises se tirent du pays; celles que le Portugal tire de ses possessions dans les autres parties du monde, & vend à l'étranger, sont le sucre, le bois de Brésil & de Campèche, les vins de Madere & de quelques autres îles, des peaux & du poil de boucs & de chêvres, du cèdre, de la cochenille, de l'indigo, du coton, des toiles peintes, du caffé, de la myrrhe, de l'encens, de l'aloès, du bezoar, quelques autres drogues, du tabac de Brésil, de l'ivoire, de l'or [k]), des perles, & des pierres précieuses [l]). Les marchandises qu'on porte aux Por-

le dépouille, pour la premiere fois, de son écorce, qui n'est bonne qu'à brûler; sept ou huit ans après, on fait la seconde tire, & l'écorce n'est bonne qu'à des ouvrages grossiers: après huit autres années, vient la bonne écorce. Un arbre écorcé tous les huit, neuf, ou dix ans peut durer 150 ans: on l'écorce en juillet & août.

k) Le Brésil livre en or, année commune, environ pour 12 millions d'écus. En 1759 la charge des deux flottes étoit de quatorze millions en or ou en argent, pour le compte des particuliers, & de deux millions & demi pour le compte du Roi, de deux caisses de diamans, de 17870 caisses de sucre, de 10825 ballets de tabac, de de 250270 peaux, &c. Quant à l'or, on prétend qu'il y a plusieurs mines en Portugal, qui en donneroient, si on n'étoit pas assez sage pour ne les pas exploiter.

tugais, ou qu'ils vont prendre dans les ports de l'étranger, sont des grains, surtout du froment, du fil, des ouvrages de quincaillerie, du papier, des cuirs préparés, des ouvrages de fer & d'acier, des draps m), quelques étoffes de laine, des planches, des poutres, des mâts, de la poix, du goudron, du cuivre, du fer, du mastic, du chanvre, & du lin. Lisbonne est le dépôt de toutes les marchandises: les vaisseaux préferent cependant d'aborder à Cascaès, parcequ'il est plus aisé d'y faire la contrebande.

§. 2.

Du commerce des Espagnols.

Les Espagnols ont toujours fait un com-

l) Par rapport à ces marchandises il faut remarquer que l'exportation du sel de mer est très-considérable: les Portugais préférent le sel de France, & en tirent de là; que l'exportation des citrons est d'un grand produit; les Hollandois chargent, année commune, dix à douze vaisseaux de citrons & d'oranges, sans compter les confitures; que la vente du bois de Brésil & de Campèche est au Roi; & lui rend au-delà de cent mille écus; que celle du tabac de Brésil lui appartient aussi, &c.

m) On défendit au commencement de ce siecle l'entrée des étoffes étrangeres de laine: M. Methuen trouva moyen, en 1703, de faire excepter de cette prohibition les étoffes de manufacture angloise: cela fut évalué alors à une somme annuelle de 1500 mille L. St. Les Anglois ne jouissent plus de ce privilége.

merce ruineux [n]); & ſans les mines du Pérou [o]), la diſette de l'or & de l'argent ſeroit très-grande en Eſpagne. Toutes les nations

n) Il eſt difficile de juſtifier le Gouvernement eſpagnol: nous avons déjà remarqué pluſieurs vices dans le commerce de cette nation, nous en remarquerons bien d'autres dans la ſuite de cet ouvrage, ici je ne rapporterai qu'un fait. Les toiles des Indes ſont défendues, mais les François, les Hollandois & les Anglois y portent ces mêmes toiles, quils ont fait peindre en Europe: les étoffes de ſoie de la Chine entrent également en Eſpagne ſous le nom de manufactures d'Europe.

o) On a voulu trouver dans la découverte du nouveau Monde, & dans l'exploitation des mines de ce continent, la raiſon du dépeuplement de l'Eſpagne, & de la ruine de ſon commerce. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner à quel point cette ſuppoſition eſt vraie: il ſuffit de dire qu'une quantité de raiſons concourent à détruire tout le profit que l'Eſpagne pourroit retirer de ſon commerce, & de ſes colonies. En 1754 on nomma une commiſſion, qui devoit examiner les moyens de retablir le commerce & les manufactures du royaume: ſes délibérations furent inutiles, parcequ'il s'agiſſoit de commencer par engager la Cour à renoncer au trafic, & à remettre le commerce entre les mains des négocians; ce premier moyen fut rejetté, parceque la Cour ne ſavoit où trouver des fonds, pour payer ſes dettes de la Couronne. Les revenus publics ſont pourtant fort conſidérables: la regie du tabac rend 7330920 écus; la poſte 2211372; les rentes provinciales ou les *millio-nes* 7865328; les rentes générales 15183762; ce qui fait un total de 32591382 écus, ſans compter les revenus de l'Amérique; qu'on peut eſtimer à ſept millions. L'état des dépenſes montoit en 1760 à la ſomme de 29576100 fl. N'y a-t-il pas là de quoi payer des dettes?

Europe y portent leurs denrées & leurs handises *) & en rapportent de l'or & de ent; les Anglois *), les Hollandois *), &

Le Duc de Ripperda fit ce qu'il put pour encou- les fabriques & les manufactures; mais il paroît es successeurs n'ont pas suivi un aussi bon exem- On a fait venir quelques tisserans d'Angleterre, & 50 on regardoit la manufacture de draps, qui est ovie, & qui livroit annuellement 7400 pieces de 30 aunes d'Espagne, comme ce qu'il y avoit de mportant dans le pays: il y a quelques autres ma- ures à Valdemoro, à Guadalaxara, à Saragosse, ilada, & à Barcelone. Il y a des manufactures e dans l'Andalousie, la Valence, la Murcie & la gne: la plus importante de toutes est celle de era de la Reyna, qui fait de belles étoffes riches: fabrique aussi à Madrid. La manufacture de toile Corronne, qui livre le linge de table pour la Cour, e de Segovie ne font pas considérables. La fabri- porcelaine, établie depuis une vingtaine d'an- lans les Jardins de Buen-Retiro, n'a pas fait de s progrès.

Les Anglois ont toujours fait un commerce très- if avec l'Espagne: pour se désister, à la paix de d, des quatre années qui restoient encore au traité ssiento, ils obtinrent, outre un dédommagement it mille livres st., le privilége de ne payer, dans rts d'Espagne, d'autres droits que ceux que les de la Grande-Bretagne avoient payés sous Char- & la liberté d'aller prendre du sel dans l'île de

des planches, du beurre, du fromage, du vin *b*), &c. Les Espagnols vendent à l'étranger les productions de leur pays & celles de leurs co-

Espagne, que dans le temps de la moisson il y passe au moins 20 mille François. En comptant que chacun en rapporte au moins trois louis, voila une perte annuelle de 480 mille livres que fait l'Espagne. Les pauvres habitans de la Galice vont aussi faire la récolte dans la Nouvelle Castille, parce quil y manque des hommes pour le travail des terres. Une autre raison de la disette des blés est le peu de canaux & de rivières navigables qui se trouvent en Espagne, & le peu de police qui y régne par rapport aux voitures publiques, &c. De cette maniere l'abondante récolte d'une province est fort peu utile à la province voisine. Ferdinand VI força plus de 20 mille vagabonds à travailler aux terres. A Cadix il y a un Italien qui a le monopole des grains.

a) Les Espagnols tirent aussi des Pyrenées, de l'Arragon, & de la Navarre, du bois de construction: ces bois passent à l'Ebre par le moyen des rivieres de Cinca, de Saburdan, & d'Esca; d'où on les fait passer sur les bords de la Mediterranée. L'Arragon & la Catalogne fournissent aussi de la poix & du goudron. En général les Espagnols ne retirent presqu'aucun profit de leurs forêts.

b) On ne trouve de bons vins étrangers que dans les ports: ailleurs on n'en trouve point du tout, ou ce n'est que du fort mauvais Clairet & du mince Frontignac.

c) On estime surtout les laines de l'Andalousie, de la Valence, de la Castille, de l'Arragon, & de la Biscaye. Les François, les Hollandois, les Allemands & les Italiens ne peuvent s'en passer. L'arrobe de 25 livres paye, à la sortie, onze livres cinq sols de droits,

lonies: les productions de l'Eſpagne qu'on exporte, ſont les laines c), les ſoies d) dont le royaume de Grenade recueuille une grande

de ſorte que le fabriquant françois, après avoir payé les frais de tranſport, achète la laine d'Eſpagne 30 pour cent plus cher que le manufacturier eſpagnol. Il n'y a que la mauvaiſe laine d'Extremadure qui paye moins. Les draps françois qui paſſent en Eſpagne, payent 23 pour cent en différens droits, ſans compter d'autres frais aſſez conſidérables. Cependant le manufacturier françois vend ſes draps à meilleur prix à Madrid & à Cadix que le manufacturier eſpagnol. Ce ſont les brebis qui paiſſent l'hyver dans les plaines des provinces méridionales, & l'été ſur les montagnes des provinces ſeptentrionales, & que les Portugais appellent *Ovejas Marinas*, qui portent la meilleure laine. Uſtariz compte 40 mille bergeries en Eſpagne: & on évalue la quantité de ces brebis, qui portent la fine laine, à cinq millions, & le produit de la laine & de la chair à 24 réaux par pièce (c'eſt à dire à un écu 16 gr.) Le propriétaire ne retire de cette ſomme que trois gros & quatre fenins, le Roi en retire 10 gr; les frais de pâture, la dixme, le berger, la tonte emportent le reſte. Donc ces cinq millions de brebis produiſent à l'Etat une ſomme de 8333333 écus d'Allemagne, dont les propriétaires retirent 694444 & le Roi 2083333.

d) Depuis 1760 l'exportation de la ſoie eſt limitée aux ports de Barcelone, d'Alicante, & de Carthagene, & n'y eſt permiſe que depuis le 16 novembre jusqu'au 16 mai de l'année ſuivante. Pendant ce temps-là les Anglois en chargent au moins les deux tiers de la récolte. Les marchands de Valence, pour engager la cour à laiſſer libre l'exportation de la ſoie, répreſenterent au gouvernement, que leur pays recueuilloit 1150 mille

quantité, les huiles e); surtout celles de Séville, de Malaga, & de l'île Majorque, les vins f); les eaux de vie, au défaut des eaux de vie de Fran-

balles de foie, le royaume de Murcie 400 mille, celui d'Arragon 170 mille, & celui de Grenade 100 mille, (les autres provinces recueillent peu de foie); que de ces 1820 mille balles les fabriques de Valence en consommoient 125 mille, & celles des autres provinces autant, mais qu'en suppofant même le double de la consommation, il en resteroit toujours 1320 mille à exporter, ce qui rendoit au péage 411479 réaux, & 910 mille aux cultivateurs.

e) Séville exportoit autrefois 14-15 mille pipes d'huile: cela a diminué de moitié, & Malaga a augmenté fon exportation, parceque cette ville a eu l'adresse de fe faire exempter de l'augmentation d'un droit de deux piaftres par pipe.

f) Parmi les vins d'Efpagne on eftime furtout ceux de Ciudad-Real, d'Alicante, de Malaga, de Xérès, de Rota, de Malvoifie, qui croît dans la Catalogne, de la Manche, que la Cour & les perfonnes aifées confomment le plus, qui ne fe tranfporte point hors du royaume, & qui reffemble au Bourgogne; & ceux de îles Canaries, particulierement ceux de l'île de Palme & de l'île de Fano. L'exportation de ces vins eft confidérable: les environs de Malaga envoyent à l'étranger pour un million & demi de piaftres de vins & de raifins fecs. Cette exportation feroit plus forte fans quelques inconvéniens particuliers à ce commerce. Autrefois la Cour avoit la vente exclufive des vins: elle y renonça en 1717. L'Efpagne manque de bois, ce qui fait qu'on met les vins ordinaires dans des outres de peau de bouc poiffés fur les coûtures: cela leur donne un mauvais goût, qu'on appelle dans le pays *el gusto de Borracho*

ce, les fruits secs [g]), & confits, les olives, l'anis [h]), les amandes, le romarin, la manne, le safran [i]), les capres, les marons, le sel [k]), le

le gout du buveur. Il n'y a que les vins exquis qui se mettent en futailles: on se sert de bois de chêne & de chataignier. On fait en Espagne du vin pendant toute l'année; hors de la saison de la vendange on le fait avec des raisins secs & de l'eau de mer: en général on y presse le raisin sans grande précaution. Les Anglois & les Hollandois enlevent quatre à cinq mille bottes de vin par an.

g) En 1764 Malaga exporta 117268 arrobes de raisins secs, 4485 caisses de fruits, sans compter ce qui n'étoit pas accusé. Les Anglois prennent aux environs de deux mille caisses d'oranges ou de citrons: chaque caisse est de 1500 pieces: celles que les Hollandois prennent n'en ont que mille. Les Anglois chargent plus tard que les nations du Nord, qui partent en septembre, & prennent le fruit verd pour le conserver plus aisément. On pelle les citrons pour envoyer l'écorce en Hollande & en Allemagne.

h) L'anis de Torre-campo est le meilleur après celui d'Alicante, on en distille avec de l'eau de vie.

i) La plus grande partie du safran passe en Amérique: les Espagnols ont coûtume de l'arroser d'huile, & à Gadix on en emplit des pots aussi serré qu'il est possible, & on y verse ensuite autant d'huile que le safran en peut boire.

k) Les salines de Mata en Valence sont les plus importantes: on en retire par an 60 mille muids de sel, ou 1500 mille fanegues. Les côtes de l'Andalousie, de la Catalogne, des Iles Majorque, Yvica, & Formentera, fournissent beaucoup de sel. La Catalogne a encore du sel fossile.

liege, les chevaux, (on eſtime ſurtout ceux des Aſturies & de l'Andalouſie, les premiers à cauſe de leur force, les autres à cauſe de leur beauté) [l]), la ſoude [m]), le ſavon [n]), les armes à feu [o]). Les productions des colonies Eſpa-

l) Les mulets de Caſtille, & ſurtout ceux de la Manche ſont fort eſtimés. Chevaux & mulets ſont fort chers: il n'eſt pas extraordinaire de payer 300 & 350 écus pour un bon mulet: on s'en ſert pour voyager, pour les rouliers & les chariots de bagage. Il eſt défendu de faire faillir par des ânes les belles jumens d'Andalouſie: mais cette défenſe n'eſt point obſervée.

m) Alicante exporte année commune 4111664 livres peſant de ſoude de barille, & 770960 de ſoude de bourdine, ſans compter une autre eſpece encore meilleure que les deux autres, nommée *Agna-Azul,* qui ne ſe tire que des plantes qui croiſſent aux environs d'Alicante.

n) La Savonnerie eſt la ſeule fabrique des Eſpagnols que les Hollandois faſſent valoir. La belle ſoude d'Eſpagne rend ce ſavon excellent.

o) Le fer des mines de Biſcaye ſert aux fonderies de canons, & à la forge des ancres de Lierganez & de Cerada: on en fait encore des bombes & des boulets à Fugui, à Azura, & a Hierbiera: on en fabrique de même des fuſils & des piſtolets, ſurtout à Plaiſance & à Valence, d'où il vient de très-belles armes à feu.

p) L'Amérique peut fournir à l'Eſpagne, année commune, 20 millions de piaſtres tant en or qu'en argent. Uſtariz prétend qu'il n'y a pas pour au-delà de 100 millions de piaſtres d'or, monnoyé ou ouvragé, dans toute l'Eſpagne. Cela prouve que la défenſe de faire ſortir l'or & l'argent ne ſert à rien: le Conſeil de Madrid l'a ſenti, & il y a quelques années que cette défenſe a été

Espagnoles sont de l'or [p]) en barre & en poudre, de l'argent en barre & monnoyé [q]), des perles, des pierres précieuses, du bézoar, de la cochenille, de l'indigo, de la laine de vigogne, du quinquina, du cacao [r]), de la vanille,

levée: on paye seulement, à la sortie, un droit de trois pour cent. L'Espagne doit avoir des mines fort riches d'or & d'argent, qu'elle prétend ne pas faire exploiter, avant que celles de l'Amérique soient épuisées. Cependant on sait qu'en 1748, ou environ, on étoit occupé à exploiter une mine fort riche dans les environs d'Almanza, le long de la rive occidentale du Duero, dans la Vieille Castille. On y avoit attiré quelques ouvriers du *Harz*.

q) Le commerce des piastres est une affaire fort importante; la piastre Sevillane est de deux especes: la Mexicaine, qui se fabrique au Mexique, elle est d'une figure irréguliere, en forme de polygone: & la Colonne, qui se fabrique au Potosi, elle est presque ronde, & porte ce nom, parce qu'elle a pour empreinte les Colonnes d'Hercule, avec ce mot, *nec plus ultra*. Quoiqu'elles soient à peu près du même alloi, à 11 deniers de fin, cette derniere vaut depuis un demi jusqu'à un pour cent de plus que la Mexicaine: les mille pésent 117 marcs deux onces, poids de Cadix, qui est de sept pour cent plus foible que celui de France. La piastre d'Espagne fut fixée, en 1727, à 5069 grains, poids de marc de France: on l'appelle aussi pièce de huit.

r) La Compagnie de Caracas, qui est à Saint-Sebastien, a la vente exclusive du cacao, dont elle vendoit autrefois la fanegue, ou les 90 livres, à raison de 25 piastres, & qu'elle vend actuellement 48 à 50. On prétend que l'Espagne consomme 100 mille fanegues de Cacao,

du tabac s), du fucre t), des peaux, de la falfeparille, du bois de Campêche, de l'Ipecacuanha, du baume du Pérou. Les villes les plus commerçantes de l'Efpagne font Madrid, Seville, qui a enlevé à Cadix une partie du commerce intérieur, Grenade, Malaga, qui a un des plus beaux ports de la Méditerranée. Car-

s) C'eft à Seville qu'eft la grande fabrique de tabac: on y compte 1200 ouvriers. La meilleure efpece de tabac eft appelée *Garanza*. On donne au tabac la couleur rouge, qu'on lui voit, par le moyen d'un ocre, qu'on fait venir d'Almérica, fur les côtes de Grenade, d'où il en paffe à Seville tous les ans deux charges de vaiffeau. Il arrive auffi en Efpagne beaucoup de tabac de Virginie & de Bréfil, dont on fait du tabac à fumer. Depuis 1739, que Dom Martin de Loynaz changea la la régie, le tabac a rendu au moins trois millions cinq cents mille livres de France de plus: il rendoit en 1760, au rapport de Clarck, 7330920 fl.

t) Il y avoit autrefois fept rafineries de fucre dans le royaume de Grenade, il y en a encore quatre aujourd'hui, & les Moines y ont leur bonne part. Ceux qui livrent les cannes, payent 400 réaux pour vingt arobes qu'on leur rend en fucre. En 1763 on fabriqua 16000 pains de fucre dans les quatre rafineries: le pain eft de deux arobes, valant cent réaux. Les Efpagnols ne vendent point de fucre à l'étranger, ils lui en achetent au contraire, n'y ayant point de pays où il fe confomme plus de fucre.

u) Le tiers des habitans de Cadix eft compofé d'étrangers. Il y avoit autrefois fix chantiers aux environs de cette ville: mais on n'y trouve plus fon compte à bâtir des vaiffeaux. En 1761 il entra dans le port de

thagene, Valence, St. Sebaftien, Bilbao, Corunna, Alicante, Barcelone, & Cadix *). Cette derniere ville fait furtout un commerce fort important: il ne lui manque qu'un port dont l'entrée foit moins dangereufe. Les marchands tiennent leurs comptes en réaux de veillon & en maravedis *).

Cadix 195 vaiffeaux Efpagnols, dont 191 étoient des vaiffeaux marchands, & quatre des vaiffeaux de guerre; 99 vaiffeaux Hollandois, dont 16 étoient des vaiffeaux de guerre; 82 vaiffeaux Anglois, dont 13 étoient des vaiffeaux de guerre; 22 vaiffeaux François, dont deux étoient des vaiffeaux de guerre; 41 vaiffeaux marchands Danois, 19 Portugais, 5 Napolitains, dix du Duché de Tofcane, huit de Ragufe, quatre de Malthe, & un de Sardaigne. Cela fait 447 vaiffeaux marchands, qui entrerent, dans le courant de cette année, dans le port de Cadix.

*) Parmi beaucoup d'entraves que l'Efpagne met à fon commerce, il faut compter cette grande quantité d'efpeces de cuivre, dans les quelles la plus part des payemens fe font dans les provinces, les mauvais chemins, le peu de foin qu'on prend d'établir des auberges fur les grandes routes, la faute qu'on a faite d'égalifer les droits de tranfit aux droits de confommation, & la haine que l'on porte à tous ceux qui ne font pas Catholiques; ce qui empêche l'induftrie des étrangers d'étendre le commerce de ce royaume. Ferdinand VI fit faire un chemin pour faciliter la communication entre les deux Caftilles: ce chemin a 46 milles de long, on y trouve 283 aquéducs, & fept magnifiques ponts: fi on continuoit à pouffer de pareilles entreprifes, on rendroit un grand fervice à l'Efpagne. M. Wall, que M.

§. 3.

Commerce des Hollandois.

Il n'eſt pas douteux, que ſans les efforts que l'Angleterre a faits pour l'emporter ſur la Hollande, cette République ne fut parvenue à faire *) tout le commerce de l'Europe. Ce qui a favoriſé celui qu'elle fait, c'eſt d'avoir admis dans le Conſeil de l'Etat des negocians, qui ont voyagé, & qui ont joint une théorie générale du commerce, à une pratique indiſpenſable pour la connoiſſance exacte des détails. On peut ajouter à cette raiſon le grand ſoin que les marchands Hollandois mettent à l'expedition & à l'emballage des marchandiſes, ce que les

de Grimaldi a remplacé, avoit établi, en 1764, un chariot de poſte, qui alloit de Madrid à Aranjuez; il ne va plus. On ſonge actuellement à faire des chemins: on veut percer quatre grandes routes, qui partant de Madrid iront aboutir, l'une vers Bayonne, la ſeconde vers Barcelone, la troiſieme vers Cadix, & la quatrieme vers les frontieres du Portugal. Pour trouver un fonds à cette dépenſe, on a mis deux réaux ſur chaque arobe de ſel.

*) On peut dire de la Hollande, que la Norvege eſt ſa forêt; que les bords du Rhin & l'Aquitaine ſont ſes vignobles; la Siléſie, la Pologne, la Saxe, l'Eſpagne, & l'Irlande, ſes bergeries; la Poméranie la Pruſſe, la Pologne ſes champs; l'Arabie & les Indes ſes jardins fruitiers. C'eſt à dire que le commerce de la Hollande eſt un commerce d'économie; & il eſt vrai qu'à cet

Anglois négligent beaucoup, l'économie qui regne dans les maisons des négocians, le bas intérêt de l'argent, & les encouragemens accordés à ceux qui inventent de nouvelles manufactures, ou qui découvrent chez l'étranger de nouvelles branches de commerce: voila ce qui explique comment un pays qui ne fournit que du beurre, du fromage, & de la vaisselle de terre, qui n'a pas un havre sur les côtes qui soit bon, est parvenu à un commerce si prodigieux, aprés avoir été, il n'y a pas deux cents ans, dans le cas d'offrir humblement la souveraineté à la France & à l'Angleterre, qui la refuserent l'une & l'autre. Les Hollandois commercent directement avec tous les peuples de notre

égard on ne trouve rien de semblable. Cependant ce magnifique édifice repose sur des fondemens ébranlés: la richesse des particuliers & les dettes de la nation, d'où sont nées la cherté de la main d'oeuvre, & la grandeur des impôts, ont détruit les manufactures & les fabriques. Leyde, par exemple, qui fabriquoit en 1612 cinquante six mille pieces de serge, année commune, en fabrique aujourdhui à peine huit à neuf mille: il s'y trouvoit en 1736 environ 80 manufacturiers de drap, aujourdhui il n'y en a que 35, dont trois seulement ont un apprenti: plusieurs ouvriers ont passé de là en Espagne. L'industrie des autres peuples de l'Europe mine le commerce d'économie, & comme tout commerce resserré quelque part souffre par contrecoup dans quelque autre endroit, il est naturel que les Hollandois puissent prévoir, dès à présent, un temps où leur com-

Continent[u]). Ils ont gagné beaucoup, & gagnent encore par la main d'œuvre; tirant de l'étranger les matieres premieres, ils les leur rendent, après qu'ils les ont travaillées dans leurs manufactures & dans leurs fabriques [z]). On jugera de leur induſtrie ſi l'on fait réflexion que n'ayant

merce ſera réduit à peu de choſe. C'eſt le ſort de tous les établiſſemens humains. En 1757 il entra dans le Texel 1299 vaiſſeaux; dans le port de Rotterdam il en entra 1050, & il en ſortit 1067, ſans compter les vaiſſeaux d'Irlande, ni ceux qui vont à la pêche du hareng, &c.

y) Les Hollandois tirent du Brabant & de la Flandre une grande quantité de lin, de toiles & de grains; le commerce avec la Suiſſe eſt facilité par le Rhin; celui de la Baltique occupe 1090 à 1200 vaiſſeaux, qui partent avec la demi-charge pour la plupart, & reviennent tous avec la charge entiere. Le commerce de la Norvege en occupoit autrefois 300 du port de 4 à 500 tonneaux. Le commerce avec l'Angleterre eſt gêné, les Hollandois ne peuvent guere y faire paſſer que leurs épices. Celui de la France eſt bien plus important: mais l'eſſentiel eſt ce qui ſe fait dans la Baltique; ce commerce eſt, après celui des Indes Orientales, le plus important. On évalue la navigation marchande des Hollandois, comme celle des Anglois, à 1600 mille tonneaux, avec cet avantage que les Hollandois conſomment moins, & gagnent d'avantage ſur l'étranger.

z) On a même imité à Harlem beaucoup d'étoffes de Lyon: mais le goût du deſſin n'a pu paſſer en Hollande: cependant les manufacturiers ont vendu leurs étoffes en France, en concurrence avec Lyon, parceque ces étoffes étoient bonnes, & ne changeoient ni de façon ni de deſſin. Les draps d'Utrecht & de Leyde

point de bois, ils ont pourtant un si grand nombre de vaisseaux, & fournissent du bois de charpente *) à l'Espagne & au Portugal; que ne recueillant pas assez de grains pour leur propre consommation, ils en vendent cependant beaucoup; que n'ayant point de vignes, ils font

sont estimés: les draps noirs d'Utrecht sont supérieurs: le camelot de Leyde est fort beau: les toiles de Groeningue, de la Frise & d'Over-Yssel sont très-belles, on ne leur donne point une longueur artificielle, comme on le fait dans les blancheries de Flandre en les tordant au tourniquet, on ne les tord qu'à la main. Les papéteries ont souffert de la deffense rigoureuse, faite en France, & dans les Pays-bas Autrichiens, de faire sortir les peilles: cependant elles sont encore fort considérables. Les raffineries de camphre, de vermillon, de soufre, de borax, d'azur, de brai, de résine, de *sperma ceti*, de sucre, de sel, sont des objets fort importans: ils le seroient encore plus, si la cherté de la main d'oeuvre, l'abondance des especes, & la quantité des impôts n'avoient, pour ainsi dire, réduit à la consommation intérieure une bonne partie de ces manufactures.

*) Les Hollandois tirent du Palatinat, par le moyen du Rhin, une grande quantité de planches de chêne, qu'ils vendent aux François, qui les appellent bois de Hollande; ils servent à la menuiserie, & ne sont pas propres à la charpente. Il y a beaucoup de déchet dans l'emploi de ces bois, sur tout quand il faut des planches d'une certaine longueur, ce qui vient de ce que les rives ne sont jamais droites, parce qu'on fend les arbres par quartiers avant de les refendre: cela rend ce bois trop cher.

un grand commerce de vins [b]), & d'eaux de vie; que manquant de mines, ils ont cependant une grande abondance d'or, d'argent, de fer, d'étain, &c. [c]). On peut dire, en quelque façon, que les différentes villes de cette République se sont partagés le commerce général de la nation. Amsterdam est comme l'étape des marchandises qui viennent des Indes Orientales & Occidentales, du Levant, d'Espagne, du Portugal, de la Méditerranée, & de la Baltique [d]): Enckhuisen, Maaslandsluis, Rotterdam, Schedam, Dilfshaven & Vlaerdingue, ont la pêche du hareng & du cabillaud, qui se

b) Le commerce des vins est fort étendu, quoiqu'on accuse les Hollandois de faire une partie de ceux qu'ils vendent. On prétend qu'ils en font avec de la lie de vin, des sirops de sucre, de la teinture de cerises noires, & qu'ils animent ces vins factices avec un peu d'eau de vie. Les Hambourgeois connoissent cette fabrication; on a vu que dans une seule année il étoit entré à Hambourg pour quinze mille écus de gadelles noires. On assure que les sirops de sucre bien clarifiés servent à imiter les vins d'Anjou.

c) Le marchand hollandois ne vend des productions étrangeres que par commission; il achete pour l'étranger quand on le lui a commis; il n'y a que les bois & le vin d'exceptés; les Hollandois l'achetent en avance, & contractent sur les lieux.

d) Après le commerce des Indes Orientales c'est celui de la Baltique dont les Hollandois sont le plus jaloux. Les marchandises qu'ils tirent de là étant de

nomme la grande pêche, & celle du Grœnland, qu'on appelle la petite pêche: Amſterdam y entre pour la moitié, le reſte ſe fait par les autres villes. Dort & Rotterdam ont le commerce des vins e) du Rhin; Saardam a la bâtiſſe des vaiſſeaux f). Pour détailler toutes les marchandiſes que les Hollandois tirent de l'étranger, & leur portent, il faudroit faire une liſte de tout ce qui peut entrer dans le commerce. Il ſuffira de remarquer que les épices, dont les Hollandois ont le commerce excluſif, & les harengs g) ſont les deux grands objets qui les enrichiſſent. Les Hollandois ont declaré contre-

gros volume, ils y employent beaucoup de vaiſſeaux, qui partent avec la demi-charge, & reviennent avec la charge entiere. Ils envoyent à Arcangel quarante vaiſſeaux de deux à quatre cents tonneaux: en partant en Juin, ils ſont de retour en Septembre.

e) Les Hollandois ſurmontent toutes les difficultés: la navigation ſur la Meuſe eſt très-difficile à cauſe des bas-fonds: cependant Rotterdam fait un commerce que le voiſinage de Helvoetsluys ne lui enleve pas. Le commerce du Rhin eſt un objet de cent millions.

f) On conſtruit auſſi quelques vaiſſeaux dans les chantiers d'Amſterdam, de Rotterdam, d'Edam, de la Brille, d'Enckhuyſen & de Hoorn.

g) Les François viennent de faire déclarer aux Hollandois, qu'ils ne permettront plus l'entrée des harengs de pêche Hollandoiſe. On voit, aux mouvemens que cette République ſe donne, & aux propoſitions

bande pour l'entrée, les farines & les gruaux, les draps & étoffes peintes, & pour la fortie, les tonneaux pour harengs, ou bois apprêtés pour en faire, les filets pour la pêche, le gros fel, les harengs étrangers, tous les outils pour la pêche de la baleine, &c. Le commerce de la Hollande reffemble donc à un Coloffe dont les fondemens font au delà de fa bafe: il peut être aifément detruit. Le premier choc qu'il fouffrit, ce fut l'acte de Navigation; depuis, les Anglois lui ont enlevé le commerce du Portugal, & une partie de celui de Ruffie; plufieurs places maritimes partagent avec elle le cabotage, le commerce de banque, & le gain de commiffion: le Dannemarc lui a enlevé une partie du commerce d'Allemagne & de la Baltique. On peut lui faire encore beaucoup de mal. Toute la Hollande fe regle fur le cours du change

qu'elle fait à la France, pour faire révoquer cette défenfe, de quelle importance eft cette pêche.

h) Du temps même encore de cette Reine les Anglois envoyoient en Hollande leurs draps, avant que de leur avoir donné quelque apprêt, & de les avoir teints: c'étoit un objet de plus de 100 mille livres fterlings. Sous le regne de cette princeffe l'Angleterre n'avoit guere que 55 vaiffeaux, dont le plus grand n'égaloit pas un vaiffeau Anglois du quatrieme rang: le plus grand, fous le regne de Jaques I, étoit du port de 1400 tonneaux & de 66 canons. Dans le befoin on armoit les vaiffeaux marchands. A la fin du régne de Jacques I,

d'Amfterdam: on y a un change fixe pour certaines places, & variable pour d'autres, c'eft à dire qu'on offre à certaines places une quantité déterminée pour une quantité indéterminée, & à d'autres une quantité indéterminée pour une quantité déterminée.

§. 4.

Du commerce des Anglois.

C'eft au regne d'Elifabeth qu'on peut fixer l'époque des fuccès qu'a eu le commerce Anglois [b]): nous avons vu à l'article des Compagnies, & à celui des Colonies, les avantages de ce commerce, nous en verrons plus bas l'étendue. Ici je remarquerai que malgré tout ce que certains écrivains de cette nation ont écrit [c]), l'on peut dire que ce royaume a porté fon commerce auffi loin qu'il eft poffi-

la marine marchande comptoit dix-mille matelots; aujourd'hui elle eft compofée de 11428 vaiffeaux, & occupe 159992 matelots. Il faut 1500 gros bâtimens pour le transport des charbons de terre, & plus de 700 vaiffeaux pour le fucre & le tabac. On compte que la marine marchande a 1600 mille tonneaux de navigation. Pour juger des profits, il faut comparer la quantité de l'exportation, & fa valeur à la quantité & à la valeur de l'importation.

c) L'auteur des *Confidérations fur le commerce & la navigation de la Grande Bretagne* prétend, (il écrivoit en 1723) que les Anglois payent, après avoir retiré

ble [k]). Tous les jours il profite des événemens, & sa politique ne tend qu'à écraser le commerce des autres nations; ses guerres n'ont eu, & ne peuvent avoir d'autre but [l]). La Société anti-Gallicane, établie en 1749, ne s'est proposé autre chose que d'anéantir en Angleterre, s'il étoit possible, le débit des marchandises françoises. Les Anglois ont-ils raison de boire les mauvais vins de Porto [m]) au lieu des bons vins de France? voilà une question dont l'examen n'appartient pas à un ouvrage de la nature

l'équivalent de leur exportation, un surplus de 130 mille livres st. à la Norvège, pour du bois de charpente; un surplus de 240 mille liv. st. à la Suede pour du bois, du chanvre, & du fer; de 400 mille l. st. à la Russie pour des semences de lin, pour du chanvre, des toiles, des peaux, du suif, & de la potasse; de 250 mille l. st. à la Flandre pour des dentelles & des toiles; de 500 mille à la France pour des mousselines, batistes, étoffes, vins, &c.; de 20 mille au Piemont pour des soies; & il ajoute à cela 100 mille l. st. que l'Angleterre paye aux ministres qu'elle a dans les Cours étrangeres, pour faire une somme de 2220 mille livres sterlings que l'Angleterre doit perdre selon lui à son commerce avec l'Europe. L'exageration de ce calcul saute aux yeux.

k) Une remarque, sur l'augmentation des richesses de l'Angleterre, prouvera combien son commerce & les succès de l'agriculture lui ont valu. Hocke, dans son *Essai sur les dettes & sur le capital de l'Angleterre*, soutient que les fonds du pays, y compris l'argent monnoyé, se sont accrus, pendant les soixante années qui ont suivi la révolution, de cent millions sterl. Suivant

de celui-ci. La fondation du Comte de Townshend, faite à Cambridge, pour donner deux prix aux deux meilleurs ouvrages qui paroîtroient sur le commerce, est une institution utile. Les Anglois exportent une grande quantité de denrées & de marchandises, que fournissent leur pays ou leurs colonies. Ce que leur pays fournit, consiste surtout en grains n), dont l'exportation est très-considérable, en étoffes de laine o), en chevaux, en harengs p), en fromages, en boeuf salé q), en morues ver-

le même auteur, ces fonds étoient en 1628, de 333 millions; en 1688, de 616 millions; & en 1748, de mille millions. Donc l'accroissement des richesses de l'Angleterre a excédé les deux tiers du total dans l'espace de 120 années. Sa population s'est accrue également.

l) Le but des Anglois a toujours été de réduire les François à un commerce purement passif.

m) Les vins de Porto sont les plus propres au mélange que les Anglois ont coûtume de faire.

n) On compte qu'il y a en Angleterre 39038500 âcres quarrés qu'on cultive, & que ce terrain cultivé produit la valeur de 7500 mille liv. st. année commune.

o) On prétend que le produit des laines fait la cinquieme partie des revenus de l'Etat; que les manufactures de lainerie occupent un million d'hommes, & que l'exportation des étoffes de laine monte à la quatrieme partie de ce qui s'en fabrique dans le royaume. Pour augmenter le débit de ces étoffes, il y a une loi en Angleterre, qui oblige tous les sujets Anglois à ensevelir leurs morts dans des étoffes de laine: ce qui épargne annuellement 2000 quintaux de chiffons propres aux

tes & seches *), en huitres, en moutarde *), en biere, cidre, étain *), verres & glaces *), instrumens, ouvrages de mercerie, cheveux *), crins, &c. Ils tirent de leurs colonies quel-

papeteries. Les magasins que les Anglois ont à Dortrecht, à Petersbourg, à Hambourg, à Smyrne, &c. favorisent beaucoup le commerce de ces étoffes: autrefois ils exportoient année commune, pour deux millions de livres sterl de draps: mais cela a bien diminué depuis que les François ont vendu leurs draps à meilleur prix, & qu'ils leur ont donné des couleurs plus vives. Les Anglois employent cependant encore beaucoup de laine d'Irlande & d'Ecosse, celle d'Espagne ils la tirent de Bilbao.

p) Il y a déjà quelques années qu'on trouva que, la consommation du pays non comprise, cette pêche rendoit annuellement 200 mille livres st. de profit, & occupoit aux environs de trois cents voiles. On a tâché d'en favoriser l'exportation, par une gratification de 30 shellings par tonneau & de trois pour cent des fraix. On prétend que les Ecossois salent, année commune, audelà de soixante mille barils de harengs plus qu'ils n'en consomment; s'ils saloient & paquoient mieux, ils l'emporteroient sur les Hollandois. Quand la pêche est bonne, Yarmouth & Leistoff salent quatre mille lasts ou 40000 barils. A l'Ouest de l'Angleterre on sale aussi beaucoup de pelamides ou sardines: cela va année commune à mille ou douze-cens lasts: elles sont plus grandes, mais moins bien salées que celles de France.

q) Les Anglois payent une gratification pour l'exportation du boeuf salé, de cinq Shelings par baril.

r) La pêche du poisson blanc, *White Fish*, nom générique donné aux différentes especes de morue, se

ques épices, des drogues, du tabac, du sucre *), du caffé, &c. qu'ils vendent aussi à l'étranger. Ils tirent d'Allemagne des toiles *), des ouvrages de mercerie; de Hollande, des

fait par les Anglois dans les mers du Nord, le long des côtes Orientales d'Ecosse, au Nord-Ouest d'Ecosse, au Grand Banc de Terre-Neuve, & le long des côtes septentrionales de la nouvelle Angleterre. On prétend que ces cinq pêches rendent 200000 quintaux de poisson salé: l'Espagne, le Portugal & l'Italie le consomment.

s) La préparation de la moutarde Angloise est un secret; elle consiste principalement à faire passer la graine par un moulin, où elle est dépouillée de son écorce, ce qui lui ôte l'oeuil noir, pour lui donner une couleur jaunâtre, & augmente sans doute sa force.

t) Les mines de plomb sont en décadence en Angleterre: il ne faut plus songer à se passer du plomb étranger. D'ailleurs celui qu'on retire des mines du pays, est fort impur.

u) Le Duc de Buckingham apporta de Venise le secret de la manufacture des glaces. Aujourdhui on en fait davantage.

v) Le cheveux blancs se tirent presque tous d'Angleterre; on les y blanchit très-bien. Dans le pays d'Halberstadt on en fait autant. Les Hollandois font quelque commerce de cheveux. Quant aux crins de chevaux l'Irlande en fait un grand trafic.

x) Les Anglois donnent sur la réexportation du sucre une gratification de six Shelings deux pennys par quintal.

y) L'importation des toiles étrangeres diminue d'année en année: l'Irlande & l'Ecosse ont des manufactures qui ont le plus grand succès: celles d'Ecosse, que

toiles, du papier z), des épices; de France, des vins, des eaux de vie a) du sel, de l'huile; d'Italie, de l'huile, des fruits, de la soie b; de la Baltique, du chanvre, du lin, des peaux, du cuivre c), du fer d), &c. Le commerce qu'ils

le gouvernement protége, ont produit, en 1760, indépendamment du travail des particuliers, 11747728 aunes qui sont évaluées à 523153 l. st. L'exportation des toiles d'Irlande a surpassé en 1762 celle de 1761 de la valeur de 211 mille l. st.

z) Le papier royal qu'on fait en Angleterre a la propriété d'empêcher que les ouvrages de fer & d'acier ne se rouillent aisément.

a) L'importation des liqueurs est considérable: Meutland rapporte qu'en 1733 il étoit entré à Londres 11 millions 205607 gallons d'eau de vie, d'Arrack, de Rum, *d'Usquebauch*, &c: le gallon est de quatre pintes de Paris.

b) On prétend que les Anglois tirent annuellement du Piémont pour 200 mille livres st. de soie moulinée: elle y coute 20 shelings la livre: ils en tirent aussi beaucoup de Turquie, & quoique celle ci ne coûte, de premier achat, que neuf à dix shelings la livre, elle passe pourtant par tant de mains, qu'en la prenant à Alep, elle revient aux Anglois dix-neuf à vingt shel. L'importation totale des soies est estimée monter à 500 mille livres st. Ce furent des réfugiés, Vallons & François, qui établirent les premieres manufactures de soie en Angleterre: on y compte aujourdhui 12000 metiers. La machine hydraulique dont les Piémontois se servirent les premiers pour faire les organcins, fut imitée à Derby en 1718. Le chevalier Thomas Lombe fit le voyage d'Italie pour tâcher de saisir le mécanisme de

font avec le Portugal eſt le plus lucratif [e]): celui qu'ils font avec la Suede l'eſt peut être le moins [f]). Il y a pluſieurs marchandiſes de contrebande tant pour la ſortie que pour l'entrée [g]): les réglemens à cet égard ſont très

cette machine. Quelques-unes des fabriques Angloiſes ont parfaitement réuſſi, les moires d'Angleterre n'ont pu être imitées à Lyon.

c) On fait beaucoup & de fort beau léton aux environs de Briſtol près de Baptish-mill.

d) Les forges d'Angleterre & de la principauté de Galles donnent 12190 tonneaux de fer; le tonneau évalué à deux mille peſant. En 1750 le Parlement a paſſé un Bill pour encourager l'exploitation des mines de fer en Amérique.

e) Du moins il l'a été jusqu'à préſent. On prétend qu'en 1765 il n'eſt parti pour le Portugal que 3 à 400 vaiſſeaux, au lieu de 7 à 800 qu'on y envoyoit auparavant. Il eſt vraiſſemblable que la raiſon de cette différence vient de ce que les laineries de France ont pris le deſſus en Portugal.

f) Les vaiſſeaux Anglois payent des droits d'entrée très-conſidérables dans les ports de Suede. Pour éviter cette dépenſe les Anglois chargent leurs marchandiſes ſur des vaiſſeaux Suédois, & quand il ne s'en trouve point dans les ports d'Angleterre, ils envoyent leurs marchandiſes à Helſingoer, pour y attendre l'arrivée d'un de ces vaiſſeaux.

g) L'exportation des laines eſt très-ſévèrement défendue. Depuis cette défenſe, le nombre des bergeries a diminué. Avant le regne de Henri VII Anvers tiroit d'Angleterre une prodigieuſe quantité de laine, & la payoit fort cher: on vit ſortir à la fois des ports de Londres & de Southampton jusqu'à cent vaiſſeaux char-

ſages. Le ſiége du commerce eſt à Londres [h]); on voit journellement un millier de vaiſſeaux ſur la Tamiſe. Les négocians, les marchands, & les fabriquans ſont diviſés en 62 communautés, qui ont de grands priviléges. Les autres villes commerçantes ſont Falmouth, Plymouth, Darthmouth, Weymouth, Southampton, Portsmouth, Briſtol, Newcaſtle, Douvre, Yarmouth, Hall, Leverpool, Whitehave, &c. Gibraltar [i])

gés de laine, & deſtinés pour les Flamands. Parmi les autres marchandiſes de contrebande pour la ſortie, on compte les cornes brutes, les cendres blanches, les béliers & brebis, les métiers à faire bas, ou parties de ces métiers, les peaux de mouton tondues & non-tondues, les peaux de vache & de boeuf non tannées, le ſuif, & la terre à foulon. Les marchandiſes de contrebande pour l'entrée ſont les étoffes de laine, les ſelles & harnois, les cuirs tannés, les étoffes de coton, les ouvrages de mercerie. L'île de Man étoit le magaſin général de ceux qui font la contrebande: aujourdhui la Couronne ayant acquis cette île, eſt raſſurée ſur cet article, qui alloit fort loin, puis qu'en 1765 on confiſqua ſur les côtes d'Angleterre & d'Irlande pour plus de 70 m. l. ſt. de contrebande. La laine qui ſort aujourdhui en contrebande paſſe par le moyen des matelats que les matelots emportent: on aſſure qu'il paſſe plus de 300 mille Packs de laine en France, le pack eſt de 240 livres.

h) Londres fait les deux tiers du commerce de l'Angleterre avec l'étranger: les ports des provinces méridionales en font un neuvieme, ceux des provinces Orientales autant, & ceux des provinces occidentales en font un peu plus.

& Port-Mahon favorisent le commerce de la Méditerranée.

§. 5.

Commerce des Danois.

Si les Danois n'ont pas un commerce aussi étendu, & aussi lucratif que les Anglois, les Hollandois, & les François, ils tirent au moins un profit réel de celui qu'ils font. Une bonne police par rapport aux objets de commerce [b]),

a) La plus part des habitans de Gibraltar sont Juifs: ils y ont trois synagogues; après eux ce sont les Génois qui sont les plus forts, il y a aussi quelques Irlandois catholiques: le nombre des habitans, y compris la garnison, monte à dix-mille. On peut regarder l'époque de la prise & de la possession de Gibraltar, comme l'époque de la grandeur de la marine angloise: cette place fut prise en 1704 & cédée en 1717. Une flotte ne peut échapper à la vigilance des Anglois; tout au plus un vaisseau peut-il, sans être apperçu, passer la nuit le détroit.

b) On défendit, en 1736, l'entrée de quantité de marchandises étrangeres, l'usage des galons, de la broderie en or & en argent, des pierres précieuses, &c. En 1738 on forma à Copenhague un magasin de marchandises, ce qui étoit bien propre à faire valoir les manufactures: tout artisan, qui ne trouve pas moyen de vendre sa marchandise, la porte à ce magasin, où on lui en paye les deux tiers, & le reste quand la pièce est vendue; en échange le magasin a le privilége de vendre exclusivement toutes ces marchandises aux détailleurs. Lorsque le marchand achete au fabriquant, sans pouvoir le payer, le magasin acquitte le billet, & donne au marchand crédit pour dix-huit mois, à raison de quatre pour cent d'intérêts.

l'établissement de plusieurs manufactures l), & le soin qu'on prend de la marine ne peuvent manquer de faire fleurir ce pays. Ses principales richesses sont le gros bétail du Jutland, les chevaux m), les grains, & la pêche; mais il n'a ni sel, ni métaux. L'Islande fournit une quan-

l) On prétend que les manufactures de draps & d'étoffes de soie fournissent à tous les besoins du royaume. On compte à Coppenhague 284 métiers pour les draps, & 303 pour les étoffes de soie: les premiers occupent 3932 personnes, les autres 938. L'Islande a même des manufactures de draps, & y employe ses grosses laines.

m) Les plus beaux chevaux Danois viennent du district de Tye, dans le balliage d'Alborg: ceux du district de Skivehuns, dans le balliage de Wiborg, sont aussi fort estimés.

n) La pêche a bien diminué depuis 1762. On a vu jusqu'à 350 vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de 1700 chaloupes, dans les environs du Spitzberg, à 50 lieues de mer à la ronde, pêcher plus de 2000 baleines, sans compter celles qui étant blessées ont coulé à fond sans pouvoir être prises.

o) On pêche quelques perles dans les environs de Drontheim, & dans quelques rivieres du bailliage de Bergen: cette pêche est un revenu de la Reine, celle de 1750 fut considérable.

p) Le fer est après le bois, ce qu'il y a de plus important pour la Norvege: elle a quinze forges, & l'exportation du fer peut aller à 400 mille écus: on en fabrique à Barum, à Hockendalen, à Edswald, à Lissoc, &c. La Norvege exporte son fer cru, & prend de l'étranger du fer travaillé. Les bois diminuent, quelques endroits même ne sont plus, le commerce du bois

tité de peaux de mouton, de poiſſons ſecs, de beurre, d'huile de poiſſon & d'édredon; la Groenlande [o]) des fanons & de l'huile de baleine, des poiſſons ſecs, des peaux de veaux marins & de chiens de mer; la Norvege [p]) du fer [p]), du cuivre [q]), du bois de charpente [r]),

de charpente, quelques forges & fonderies tirent de dix & douze milles du lieu où elles ſont, le charbon dont elles ont beſoin. L'exportation des poutres & des planches a plus ruiné les forêts que ne l'ont fait les mines: cette grande quantité d'arbres, qu'il faut abattre pour n'en tirer que des pieces propres aux poutres & aux planches, laiſſe beaucoup de bois inutile qui pourrit ſur la place. Il eſt de fait qu'une maiſon de charpente eſt aujourd-hui, en pluſieurs endroits, presque auſſi chere qu'une maiſon maſſive; qu'un vaiſſeau marchand coûte le double de ce qu'il coûtoit il y a vingt ans ou environ; que le bois de chauffage eſt trop cher dans les villes commerçantes, qu'on abat une trop grande quantité de jeunes arbres pour les paliſſades, (on prétend que cela va à un million de pieds d'arbres,) que les chevres ſont un tort infini aux forêts, &c. Depuis quelques années on a nommé une commiſſion royale, qui doit examiner & redreſſer tous ces abus.

q) Les mines de Kongsberg, qui en 1751 occupoient 3500 perſonnes, & celles de la Comté de Jarlsberg, donnent de l'argent: les mines de Nordenfiels donnent du cuivre, qu'on a bien tort d'exporter cru.

r) Les Anglois payent aux Danois, pour les bois de la Norvege, neuf dixiemes en argent, & un dixieme au plus en marchandiſes. L'exportation du bois de ſapin vaut à la Norvege plus d'un million d'écus: celle du bois de chêne & du bois de chauffage eſt défendue.

des mâts, des planches. Les Danois exportent des grains *s*), des boeufs, des chevaux *t*), de l'eau de vie de grain, du beurre, du malt, du suif, des poissons secs *u*), des peaux *v*), de belles dentelles, qui se font à Tondres, fabrique établie en 1646 par un Flamand nommé Steenbeck, des gands de Rander & d'Odensée, &c. Ils tirent de l'étranger des épices,

s) Les Danois exporteroient encore plus de grains qu'ils ne font, si au lieu de faire des établissemens dans des endroits peu fertiles, ils les plaçoient dans l'intérieur du Jutland. Mais en Dannemarc, comme partout ailleurs, le patriotisme n'est pas toujours la vertu dominante des grands. La Norvege donneroit une abondance de grains de toute espece, si l'agriculture y étoit moins négligée: le sol est fertile, & on peut compter sur la huitieme gerbe, quelquefois sur la dixieme. Cependant les habitans de la partie Orientale de cette province font du pain de la farine de pois, mêlée avec celle d'avoine ou d'orge.

t) Ils vendent par an environ 2000 chevaux à l'étranger. Les Hollandois tirent les boeufs du Jutland par Hetting, port de cette même province, & par Husum port du Sleswig.

u) L'exportation du poisson est un objet considérable. La Morue, le Brosmer, le Say, le Længer, se sèchent au vent, & s'appellent *Stockfisch*, qu'on distingue en *Rotskier* & *Rundfisch*, le premier est fendu en deux. La morue donne des oeufs, dont on fait un grand débit, on les sale & les encaque, pour les faire passer en Bretagne & ailleurs, où ils servent d'appât à la sardine; l'exportation est de sept à huit-mille bariques.

de la foie, du fel [x]) du cuivre, du plomb, du verre, du papier, des eaux de vie, du tabac, &c. [y]). Le port de Copenhague eſt fort beau [z]), il peut y entrer au de là de 500 gros vaiſſeaux: les autres villes commerçantes font Helfingoer [a]), la clé de la Baltique, Odenfee, Nyborg, Aalbourg, & Aarhus.

v) Une bonne partie des cuirs fort encore en poil, parce qu'il n'y a pas aſſez de tanneries dans le royaume: on exporte auſſi quantité de laines en fac, & quelque peu de laine filée.

x) Ils tirent leur fel du Portugal & du pays de Luneboùrg.

y) Il fort annuellement du Danemarc au-delà de cent-mille boeufs, dont le Jutland en fournit 80 mille. On fait monter à un demi million l'exportation des grains, & celle des eaux de vie de grain à cent mille écus.

z) Il n'y a que Copenhague qui expédie des vaiſſeaux pour l'étranger: les autres ports fe bornent au cabotage. En 1764 il fortit de cette Capitale 3616 vaiſſeaux.

a) On paye un droit aux trois paſſages dans la mer Baltique: favoir à Helfingöer, à Nyborg, & à Fridericia: le premier de ces paſſages eſt le plus conſidérable. On compte qu' annuellement il paſſe jusqu'à fix-mille vaiſſeaux par le Sund: c'eſt à dire que réellement il en paſſe trois-mille, parce que chaque vaiſſeau paſſe deux fois. La moitié de ces vaiſſeaux eſt aux Anglois, & le quart aux Hollandois. Les vaiſſeaux Anglois, Hollandois, Suédois, & François, munis de bons paſſeports, ne fouffrent point la viſite; ils payent un pour

§. 6.

Commerce des François.

Il eſt étonnant que le commerce [b]) de la France ne l'ait point emporté ſur celui de toutes les autres nations: l'abondance de ſes productions [c]), la fertilité de ſon ſol, le nombre de ſes manufactures & de ſes fabriques, la ſageſſe des réglemens faits ſur ces objets, l'induſtrie des habitans, le génie d'une infinité d'artiſtes & d'artiſans, le travail de pluſieurs hommes célèbres qui ont pris ſoin d'éclairer l'artiſte,

cent de toutes les marchandiſes qui ne ſe trouvent pas dans le tarif. Toutes les autres nations ſouffrent la viſite, & payent un & un quart pour cent. On compte que ces vaiſſeaux, l'un portant l'autre, payent chacun cent écus de droits.

b) Ce fut ſous Henri IV que les François jeterent les premieres fondemens de leur commerce. Sulli fit beaucoup, mais Colbert encore plus. Si l'abus des droits d'entrée & de ſortie, ſurtout dans l'intérieur du royaume, les monopoles, la perſecution qui fit paſſer tant de Réformés dans les pays étrangers, & les guerres longues & cruelles que l'ambition a fait entreprendre à la France, n'euſſent porté de rudes atteintes à ſon commerce, il n'eſt pas douteux qu'il ne l'eût emporté ſur celui de toutes les autres nations. On peut ajouter à ces raiſons une autre, qui eſt un vice intérieur dont les ſuites ſe font ſentir. On n'a donné en France d'encouragemens qu'à l'induſtrie, on a négligé le cultivateur, qu'on a forcé par là à devenir manu-

ſte, le goût de toutes les nations de l'Europe pour tout ce qui vient de France, enfin la puiſſance réelle & l'étendue de ce royaume, auroient dû, ſi non anéantir le commerce des autres nations, du moins le contenir dans des bornes fort étroites. Le commerce de terre ſe fait avec la Suiſſe, l'Italie, & l'Allemagne, par Nîmes & Lyon; avec quelques provinces de l'Allemagne par Strasbourg; avec la Hollande par les Pays-Bas; avec l'Eſpagne par Perpignan & Baïonne. Le commerce de mer d) ſe fait de tous les ports de France e); Marſeille eſt le

facturier. Il y a plus, au-delà de 6000 ouvriers paſſent tous les ans, au mois de mai, de l'Auvergne & du Limouſin, pour aller travailler aux terres en Eſpagne & en Flandre, & reviennent de-là en novembre; s'ils trouvoient chez eux une culture aiſée & profitable, ils n'iroient pas la chercher ailleurs.

c) Parmi ces productions il faut ſurtout compter les vins, le ſel, les ſoies, l'huile, les fruits ſecs, & les mulets.

d) On a trouvé qu'en France les ports étoient trop négligés, pour contenir commodément des vaiſſeaux aſſez grands pour le commerce du Nord: la marine Françoiſe manque même de vaiſſeaux aſſez grands pour ce commerce.

e) Pour donner une idée du commerce de mer que fait la France, à la faveur de ſes colonies, je remarquerai qu'en 1764 il ſortit des ports de Bordeaux, Baïonne, Nantes, la Rochelle, Honfleur, le Havre de Grace, & Marſeille, pour la valeur de 98003515 livres en

rendez-vous des vaisseaux pour celui de la Méditerranée. Le commerce avec les Hollandois est le plus considérable [f]), & avec le Portugal le plus cher [g]). Paris fait un commerce immense [h]): les autres villes commerçantes sont Lyon [i]), Marseille [k]), Brest, Dunquerque [l]), Boulogne, Dieppe, St. Malo, la Ro-

caffé, sucres, indigo, coton, cacao, &c: marchandises entrées en France sur 353 vaisseaux de Saint-Domingue, 98 de la Martinique, & 99 de la Guadeloupe: les droits payés dans ces îles montoient à 4808470 livres, & ceux qu'on paye dans le royaume à 2045007.

f) Le commerce avec les Hollandois a diminué: autrefois ils tiroient de France pour 36 millions de marchandises, ils en tirent aujourdhui beaucoup moins. Boréel, Ambassadeur de Hollande, présenta en 1658 un état où ce que la Hollande tiroit de France passoit de beaucoup cette somme, quoique ce Royaume n'ait eu que depuis 1664 des Compagnies pour le commerce des deux Indes, & pour celui du Nord.

g) Quant au Portugal, le cours du change est toujours contre la France, parce que les négocians François ne tirent pas en droiture, mais vendent leurs lettres de change sur Lisbonne à des banquiers d'Amsterdam.

h) Paris a sept corps de marchands, savoir ceux de la draperie, de l'épicerie, de la mercerie, de la pelleterie, de la bonneterie, de l'orfévrerie & des marchands de vin. Outre cela il y a encore 124 communautés d'arts & métiers. Là ne sont point compris ni l'Hôtel-Royal des Gobelins, où la fabrique des tapisseries de haute & basse-lisse, & la menuiserie des bois de placage, qu'on nomme marquetterie, ont été portées à un si grand degré de perfection; ni la manufacture des gla-

chelle, Baïonne, Bourdeaux, Nantes, Rouen, Troyes, Tours, Orléans, Dijon, Montpellier m), Amiens n), Caen, Abbeville, Nîmes, Niort est renommée par ses peaux de chamois, & Beaucaire, par une foire où l'on prétend qu'il se fait pour six millions de livres d'affaires, &c. La France exporte des vins o), des plantes &

ces, où l'on polit & l'on met au teint les glaces coulées à S. Gobin, à Chateaudun, & à la Fere en Champagne; ni la manufacture des tapisseries dont le fond est de toile, & l'ouvrage de laine hachée; ni enfin la manufacture des draps d'écarlate établie sur la petite riviere des Gobelins.

i) L'affinage de l'or & de l'argent, qui se fait à Lyon par quatre affineurs du Roi, est d'un très-grand produit.

k) Marseille exporta, en 1764, au Levant pour la valeur de 19695574 livres de marchandises: ce commerce est exclusif, & les négocians payent vingt pour cent des marchandises qu'ils tirent de-là. La derniere capitulation de la France avec la Porte est de 1740.

l) C'est Dunkerque qui fait presque tout le commerce du Nord, qui n'occupe que 25 vaisseaux, tandisque les Hollandois y en employént 800.

m) Montpellier fait le principal commerce du Languedoc par le port de Cette. Le Languedoc est la province la mieux cultivée: on pourroit y recueuillir du riz, comme on a fait autrefois, avec succés, en Provence.

n) Il se fabriquoit à Amiens, au commencement de ce siecle, 129800 pieces d'étoffes de laine; & les camelotiers employoient 80 milliers de laine.

o) Le commerce des vins est très-important. Il en passe dans tous les pays de l'Europe, sur les côtes de Barbarie, aux Iles Françoises, & à l'Amérique septen-

trionale. C'eſt de Bourdeaux, de la Rochelle, de Nantes, de Rouen, de Marſeille, & de Toulon qu'il en ſort la plus grande partie. Bourdeaux en exporte environ cent mille-tonneaux par an: le tonneau évalué à quatre bariques, & la barique à 110 pots peſant 500 livres. Les Vins de Nantes perdent le moins au tranſport: on en a fait paſſer jusqu'en Perſe. La Bourgogne & la Champagne, avec les environs de Vienne & du Rhône, donnent les vins les plus exquis, & les plus chers. La haute Bourgogne a les vins de Pomar, de Chambertin, de Beaune, de Clos de Vougeau, de Volleney, de Moraché, de la Romanée, de Nuits, de Chaſſagne, & de Mulſault. La baſſe Bourgogne, qui exporte au-delà de 100 mille muids de vin, le muid à 300 pintes ou deux feuillettes, a les vins d'Auxerre, de Coulange, d'Irénie, de Tonnnere, d'Avalon, de Joigni, & de Chablis. Les vins de Vienne & du Rhône les plus eſtimés ſont l'Hermitage, la Cote-rotie, & le ſaint-Perrey. Le Languedoc a les excellens muſcats de Frontignac, de Lunel, de Riveſaltes, & de Beziers. La Champagne a ſon Epernai, ſon Silleri, ſon Aï, & ſes vins rouges de Reims, extrèmement recherchés par les connoiſſeurs. On compte que l'exportation des vins vaut à la France quinze millions; celle des eaux de vie, cinq; & celle du ſel, dix. Cependant la France eſt bien loin de tirer de ſes vins tout le profit qu'elle pourroit en retirer; les entraves qu'on a mis à ce commerce abîment le cultivateur. Il eſt de fait que ceux qui bouillent de l'eau de vie, ne ſont valoir leur vin qu'à cent ſous la barique, & ſouvent au deſſous; en voici la preuve. L'on compte dix bariques de vin pour un tonneau d'eau de vie de 32 verges ou de 128 pots; l'achat de la futaille & la façon coûtent 30 livres; le tranſport jusqu'à Bourdeaux, l'un portant l'autre, 6 livres; les droits, 9 l. 17 ſ., la commiſſion, le coulage & autres frais, 5: le total des dépenſes eſt donc de 50 l. 17 ſ. Or la pièce

d'eau de vie ne vaut à Bourdeaux que 100 l; donc les dix bariques de vin ne rendent au propriétaire que 49 l. 3 f.; ce qui fait moins de cent fols par barique. Quant à ce qui regarde les vins, qui font trop bons pour en faire de l'eau de vie, ou qui en donnent trop peu, le profit du cultivateur eft auffi bien petit: il s'eft même trouvé qu'une partie de la Guienne, qui avoit envoyé fes vins en commiffion en Hollande, s'eft vu obligée d'y envoyer de l'argent pour folder fes comptes. Cela paroîtra impoffible & cela eft pourtant vrai à la lettre; & voici comment. Un arpent de vignes demande quatre, au moins trois façons de bêche, ce qui revient à 28 livres: il en coûte fix pour épamper, lier, & tailler la vigne; les frais de vendange & l'achat des futailles montent à 30; les quatre bariques de vin que retire le proprietaire d'un arpent, lui reviennent à 16 livres piece: ces quatre bariques font un tonneau. On paye au battelier (prix moyen fuivant la diftance) pour le transport jusqu'à Bourdeaux, 7 livres, au commiffionaire 4, pour porter à bord & pour l'arimage, 3; pour droits d'entrée & d'iffue à Bourdeaux 29 l. 12 f., droit de marque pour la ville 5 fols, le fret au vaiffeau Hollandois 18 l. Donc le total des dépenfes eft de 121 l. 17 f. Ajoutez à cela la taille, la capitation, le vingtieme, la dixme, les avaries, le coulage, les droits hors de France, l'affurance, le commiffionaire Hollandois, & vous verrez que les prix des vins venant à baiffer en Hollande, le cultivateur ne retire pas fes frais.

Les Anglois enlevent à Bourdeaux, année commune, 6000 tonneaux de vin, & trois à quatre-cents pièces d'eau de vie; les Hollandois 50 mille tonneaux de vin & 10 à 12 mille pièces d'eau de vie; les Suédois & les Danois chacun environ trois à quatre mille tonneaux de vin, & à proportion de l'eau de vie. La Séneschauffée de Bourdeaux recueuille, année commune, 200 mille tonneaux, dont la moitiè eft exportée, & on

des drogues pour la teinture, du baume de cade p), des eaux de vie q), du vinaigre, des cendres gravelées, du sucre, des fruits secs & confits, de l'huile r), des capres, des olives, des marrons, du safran, des draps s), & autres étof-

exporte depuis 12 jusqu'à 20 mille pièces d'eau de vie. La Guienne est sous le joug, elle n'a point d'autres ports que Bourdeaux, & ne peut charger ses vins qu'à Noël, temps où la navigation est la plus chere, & où les grands achats sont faits. Outre cela Bourdeaux a le privilége d'avoir de plus grands tonneaux, & de payer par conséquent moins de droits. N'est-il pas clair, que pour favoriser le commerce, les arrangemens devroient être précisément opposés à ceux qu'on a faits? Ce sont les habitans de la Guienne, qui ont des vins de moindre qualité, & plus de frais de transport, qu'il faudroit soulager & favoriser, à moins que le gouvernement ne veuille porter insensiblement cette province à changer ses vignobles en champs labourables.

p) On tire le baume de Cade, dont se servent les maréchaux, d'une espece de genevrier qui croît dans le Languedoc.

q) Les habitans de l'île de Rhé exportent annuellement 40 mille bariques d'eau de vie.

r) L'huile paroît être de la plus ancienne origine; elle est surement d'un usage indispensable: elle sert à la nourriture de l'homme, elle l'éclaire, elle guérit ses plaies, elle sert à préparer les cuirs, & à rendre quelques métaux plus propres à leur usage. La Provence, le Languedoc, Gènes, Lucques, le royaume de Naples, la Morée, les îles de l'Archipel, les côtes de Barbarie, l'île Majorque, l'Espagne & le Portugal ont une abondance d'oliviers. On fait aussi de l'huile de la graine de plusieurs plantes: la fene, ou le fruit du hêtre, don-

fes de laine, des étoffes de coton & de soie t), des étoffes riches, des galons u), des dentelles, des points, de la batiste, (celle de St. Quentin fait un objet de commerce de deux millions de livres,) des mousselines v), de la toile de Cam-

ne une fort bonne huile. Je ne sais si l'idée qu'on a eue, que cette huile rendoit fous ceux qui s'en servoient, en a empêché l'usage en Allemagne. Les olives nous donnent celle qui est la plus estimée & la plus saine. On cueille les olives aux mois de Décembre & de Janvier: on les porte au moulin pour les écraser, & l'huile qui en découle est ce qu'on appelle huile-vierge. Ces olives écrasées sont portées dans de grands cabas, où l'on jette ensuite de l'eau bouillante; la pâte étant délayée, on la presse, & l'eau entraîne l'huile qui surnage & qu'on enleve. Les huiles de Grasse, d'Aix, & de Nice ont le plus de réputation. Les huiles grossieres sont destinées aux savonneries. Je remarquerai, en passant, que l'olivier donne un résine qu'on appellé *Elemi*.

s) Les draps fins se font à Abbeville, à Paris, & à Sédan: les draps ordinaires presque partout: les Londrins & les Cadis dans le Languedoc.

t) On estime que le commerce des soieries, que fait le Languedoc, monte à 1800 mille livres, dont l'étranger en paye 1500 mille. Les manufactures de France consomment pour 25 millions de soie.

u) Paris a de la réputation pour les galons d'or, & Lyon pour les galons d'argent: on attribue au fil de cette ville le beau blanc de ses galons, & la bonté du fil aux eaux du Rhône: j'aimerois cependant à croire plutôt, que cette blancheur est due à ce que l'argent, dont on se sert, est affiné avec du bismuth, & non avec du plomb, qui a toujours quelque peu de cuivre.

v) La Normandie consomme, dans ses fabriques,

brai, des tapis, des tapiſſeries, des chapeaux, du ſel [x]), du tabac, du papier [y]), de l'or & de l'argent traits, des ouvrages de mercerie & de bijouterie, des glaces, des liqueurs, des eaux de ſenteur, des mulets [z]), du ſavon, qui vient de Marſeille [a]) & de Toulon, &c. La France tire de l'étranger des bois de charpente, des mâts [b]), des planches, des ſemences de lin, du lin & du chanvre, des grains, de l'amidon, du riz,

la moitié des cotons qui viennent de l'Amérique & du Levant. Le produit annuel des manufactures de mouſſeline de cette province & de celle de Picardie eſt évalué à trente millions de livres.

x) Le ſel de fontaine, dont il y a une grande abondance dans la Comté de Bourgogne, fait la plus grande richeſſe de la Lorraine. Mais c'eſt ſurtout les marais ſalans du Brouage, de l'île de Rhé, &c. qui produiſent cette quantité de ſel qu' exporte la France: elle en exporteroit d'avantage ſi les droits étoient plus foibles. Un vaiſſeau françois chargé de 224 muids de ſel, ou 200 tonneaux, paye 1045 l. 6 ſ. 8 d. de droits de ſortie, & ſi c'eſt un vaiſſeau étranger, il en paye 1628 l. 14 ſ. 2 d.

y) La plus grande partie du papier ſe tire de l'Auvergne & de l'Angoumois; & de Normandie la plus grande partie du parchemin. Le papier de l'Angoumois paſſe beaucoup en Hollande, les fabricans y mettent les armes de la ville d'Amſterdam. Celui du Limouſin eſt très-bon pour les eſtampes.

z) La Guienne vend à l'Eſpagne une grande quantité de mulets: cela peut rendre à cette Province 600 mille livres par an.

a) Marſeille fait auſſi un grand commerce de ſouliers.

des épices, des drogues, des peaux, des poissons secs, des plumes, du goudron, de la poix, du fer, de l'acier c), du cuivre, de l'étain, du plomb, de la potasse, du soufre, du salpetre d), de l'huile de lin e), des chevaux f), &c. Paris & Lyon sont les deux grandes places de change: tout ce qui se tire sur l'Italie, ou qu'on y fait passer, passe sur Lyon. Marseille a des correspondans à Smyrne & à Constantinople, elle

b) Baïonne fait un commerce de mâts, qu'elle tire des Pyrénées par le moyen des rivieres. On a coûtume de les coucher dans des fosses, pour les conserver, jusqu'à ce qu'on les envoye à Brest. On construit à bon prix à Baïonne: mais on ne peut y construire que des frégattes de 40 à 50 canons, le port n'est pas assez profond. Le fer dont on a besoin se tire d'Espagne à bon prix, il est excellent.

c) La France prend à l'étranger, tant en billes qu'en instrumens de taillandier, pour la valeur de près de trois millions de livres d'acier; cette marchandise est pourtant de contrebande à l'entrée.

d) La France tire peu de salpetre de l'étranger: il s'en fabrique beaucoup dans le pays, surtout en Alsace, à Lyon, dans le Languedoc, & dans l'île de France.

e) Les François vendent aux Hollandois la graine de lin qu'ils recueuillent, & leur achetent ensuite l'huile qu'ils en ont retirée.

f) Ce n'est pas que la France manque de haras: celui d'Hyemes a de la reputation. Le Limousin fournit annuellement aux provinces voisines 1500 à 2000 poulains, & les chevaux sont estimés pour la durée & le travail.

tire par leur moyen ſur tout le Levant: ce qu'on tire ſur l'Allemagne, la Suède, le Dannemarc, la Ruſſie, l'Eſpagne, & le Portugal, paſſe ordinairement par Anvers ou par Amſterdam; il n'y a guère que ſur Londres que les négocians François tirent en droiture. Le commerce de la Lorraine eſt important: on y trouve des ſalines, des mines de fer, de l'alun, des bois, des beſtiaux, des laines, de l'huile de navette, de la cire, du miel, les vins du Barrois, de la verrerie, des eaux de vie [g]). Le commerce de l'Alſace conſiſte en bois pour la marine, ces bois deſcendent le Rhin, en vins de la haute Alſace, en eaux de vie & vinaigres, en blés, en acier, &c.

§. 7.
Commerce des Ruſſes.

C'eſt à Pierre le Grand que la Ruſſie doit le commerce qu'elle fait aujourdhui: vers la fin du ſiècle paſſé les négocians Ruſſes étoient encore à apprendre ce que c'eſt que le change. Quantité de réglemens très ſages, publiés ſous le règne de Pierre I, & de Pierre II, auroient porté le commerce à un bien plus haut degré

g) Les eaux de vie de la Lorraine ſe font avec le marc de raiſin: on en fait de même à Metz & dans tout le pays Meſſin.

de fortune, ſans les obſtacles qu' y ont mis les préjugés de la Nation, & l'intérêt particulier de la Cour. Le commerce intérieur du pays eſt favoriſé par un nombre de fleuves & de rivières, par la commodité des traîneaux dans le fort de l'hiver, & par le bon marché de la main d'oeuvre. Ce commerce eſt tout entier entre les mains des nationaux; les étrangers n'oſent ni vendre en gros à d'autres qu'à des nationaux, ni même avoir des magaſins dans le pays: ils ſont obligés de dépoſer leurs marchandiſes dans les magaſins de la Cour, & de payer un certain loyer. La plus grande partie des négocians Ruſſes ne font à Petersbourg qu'un ſejour de quelques mois; ils y vendent leurs marchandiſes & en achetent d'autres. Ordinairement ils arrivent en Mai & Juin, & repartent en Septembre & Octobre. Il y a des marchandiſes, dont la Cour s'eſt réſervé le débit: telles ſont la poudre à canon, dont le Pud ou les 40 livres ne lui reviennent qu'à 60 Copeicks; le fer, la potaſſe, la vedaſſe, la rhubarbe, le goudron d'Archangel [b]), l'huile de poiſſon, le tabac Anglois & Coſaque, le caviar, le ſel, les pelleteries précieuſes de la Sibérie, & les

b) Il faut en excepter les eaux de vie faites de lait aigri, & ſéparé de ſa partie graiſſeuſe: elles ſont fort en uſage chez les Calmouks & les Tartares.

eaux de vie. Le commerce avec l'étranger [i]) ne se fait presque point par échange; il faut que l'étranger paye au moins le quart, souvent le tiers ou la moitié, en argent comptant. Les Russes n'achetent des étrangers qu'à un an de terme, ils appellent ce contract Barack: pour eux-mêmes ils se font payer ordinairement

i) Le commerce de la Russie avec l'étranger a plusieurs branches: 1) le commerce avec la Chine par le moyen des caravanes: il se fait au profit de la Cour; la contrebande en enleve une partie: les Russes y portent des fourrures, & en tirent de l'or, du thé, des étoffes de soie; 2) le commerce avec les Calmouks, qui fournit du bétail, quelquefois de l'or & de l'argent; 3) le commerce avec la Bulgarie, qui donne de l'argent, des peaux, des étoffes des Indes, des pierres précieuses; 4) le commerce de la Perse par Astracan & la Mer Caspienne, d'où l'on tire de la soie & des étoffes; 5) le commerce avec les Tartares de la Crimée; &c. Peu de tems après la mort de Pierre le grand, les Anglois formerent le projet d'établir un Comptoir sur les côtes méridionales de la Mer Caspienne, pour tirer de-là une partie des marchandises qui leur viennent du Levant, surtout les soies de Perse. Ces marchandises devoient passer à Astracan, & de là par le Don & le Volga dans le lac de Vormitz. Ce projet auroit eu de grands succès: mais il étoit naturel que la Cour de Russie ne laissât pas entre des mains étrangeres un commerce aussi riche; elle n'en tire cependant pas tout le parti possible. On prétend que le Capitaine Elson, envoyé par les Anglois de ces côtés-là, entra au service du Schach, & qu'il avoit deja construit pour ce prince un vaisseau sur la Mer

d'avance, & ce long credit fait qu'on risque tout s'ils viennent à faire banqueroute [k]). La Russie exporte des fourrures [l]), du cuivre, du fer [m]), du verre, de la cire, du miel, de la potasse, de la védasse, du goudron [n]), de la poix, des huiles de poissons [o]), des poissons salés, du caviar, du chanvre [p]), du lin [q]), de

Caspienne, lorsque la Cour résolut de rompre cette entreprise des Anglois, & d'en révoquer la permission, ce qui se fit en 1746.

k) Les étrangers ne peuvent négocier qu'en gros, & sont obligés de déposer leurs marchandises dans les magasins appartenans à la Cour & de payer un droit de magasinage.

l) Les fourrures sont plus cheres à Petersbourg qu'à Danzig, à Hambourg, à Leipzig, &c. ce qui vient de ce qu'il en sort tant en contrebande.

m) On exporte environ 300 mille puds de fer, le pud est de 32 livres & demi. Les fourneaux & les forges de la Russie & de la Siberie sont un peu trop éloignés de la mer. Le plus fameux établissement est à Sekoffka. Il y a en Sibérie à Solikamsky un établissement pour battre le fer en feuilles.

n) Le goudron est une substance noire, assez liquide, formée du mêlange de la résine & de la sève du sapin noirci par les fuliginosités. On réduit en charbons, dans des fourneaux, le bois de sapin; la resine se fond & coule avec la seve au fond du fourneau. Les racines du sapin servent beaucoup à cet usage.

o) Cette colle se fait de la vessie d'un poisson, que Linnéus met dans la classe des *accipenseres*: on en compte quatre especes, parmi les quelles le *Belluga* est la plus commune. Ce poisson se trouve vers l'em-

la graine de lin, des cordages *), des toiles *), des voiles, du houblon, des plumes,

bouchure des rivieres qui donnent dans la mer Caſpienne & dans la mer noire; on en voit auſſi dans le Danube. C'eſt dans le Jaik, le fleuve le plus poiſſoneux de la Ruſſie, qu'on en pèche le plus: auſſi les Coſaques de *Jaitzkoi Gorodock* ſont ils plus de cette colle de poiſſon que tout le reſte de ce vaſte Empire. Ce poiſſon a communément 20 à 30 pieds de long. Pour faire la colle, on l'éventre, on en tire la veſſie, qu'on dépouille de ſa premiere peau, on la coupe en deux ou plusieurs morceaux, on l'enveloppe dans de la toile, on la travaille, on l'enfile ſur un long fil, & on la fait ſecher. Quelquefois on fait cuire ces veſſies entieres, & après la cuiſſon on les ouvre pour en tirer de la colle, qui peut tenir lieu de colle ordinaire. Le prix de la colle de poiſſon a conſidérablement augmenté: autrefois le pud en valloit à *Jaitzkoi-Gorodock* 7 à 12 Roubles, aujourd'hui il y vaut jusqu'à 30: auſſi cherche-t-on à la ſophiſtiquer, & il eſt difficile de reconnoitre celle qui eſt pure. Ces mêmes poiſſons donnent le caviar, le Belluga en particulier, eſt celui qui en donne le plus. On ſe ſert de cette colle à clarifier les vins, à luſtrer la chaîne des étoffes, à côller le papier, &c. On prétend qu'à préſent les Anglois comptent en préparer aſſez eux-mêmes pour épargner annuellement 40 mille L. ſt. L'Amérique fournit aſſez de poiſſons propres à cet uſage. Le commerce de cette colle avec l'étranger ſe fait au profit de la couronne: la cour la fait acheter dans les ports à raiſon de quinze roubles le pud, & elle le revend à ſeize aux particuliers, qui veulent en faire le commerce dans l'intérieur de l'Empire, commerce qu'elle a laiſſé libre.

p) En temps de paix le Berkwitz de chanvre, c'eſt à dire 333⅓ livres poids de marc, vaut neuf roubles

du bois [r]), des grains, des cuirs [u]), des marchandises qu'elle tire de la Chine & de la Perse,

cinquante copeicks: en temps de guerre le prix en augmente considérablement. La Livonie exporte 180 mille tonnes de graine de chanvre. Le chanvre de Livonie est le plus estimé, parce qu'il devient souple étant mouillé, ce que les autres ne font pas.

q) Riga exporte annuellement 70 mille tonnes de graines de lin, & 20 mille Schifponds de lin: Pernau 800 tonnes de graines, & 400 Schifponds de lin; Revel 500 tonnes de graines, & 1400 Schifponds de lin; Narwa 8000 Schifponds de lin.

r) On compte que Riga exporte 90 mille Schifponds de cordages.

s) Il y a à Jaroslow une très-belle manufacture de toiles: l'on y fabrique surtout de très-beau linge de table.

t) En général l'exportation des mats, des poutres, & des planches est defendue hors du port de Kola & des ports voisins, dans le Gouvernement d'Archangel. Il n'en peut être exporté par les autres ports qu'à la faveur d'une permission expresse. Riga exportoit, avant cette défense, pour un million de roubles de bois: en 1756 l'exportation en a été défendue à Narva, qui seule expertoit 200 mille poutres. Les bois de construction ont trois différentes sortes de marque, la premiere pour les Anglois, la seconde pour les Hollandois, & la troisieme pour les François.

u) Le commerce des cuirs est réservé à la ville de Petersbourg. Les Russes possedent, depuis longtemps, le secret de préparer des cuirs, auxquels ils donnent une couleur, une odeur, & une souplesse, qu'on n'a pas encore su leur donner aussi bien ailleurs: le meilleur vient de Jaroslaw & de Casan.

v) Il ne sort de Russie qu'une certaine quantité de

comme de la rhubarbe w), du thé, de la foie, des étoffes, des tapis, &c. La Russie tire de l'étranger des draps fins, des étoffes de foie, des toiles peintes, des dentelles, des ouvrages de mercerie & de bijouterie, des vins, des eaux de vie, des harengs, des drogues, des épices, des couleurs, du papier &c. L'exportation de l'or & de l'argent y est défendue x). Pétersbourg est le véritable siege du commerce y), & après cette ville c'est Archangel qui en fait le plus; le commerce de cette ville est pourtant déchu de son ancienne splendeur. Les autres villes commerçantes sont Riga, Revel, Narva, Cronstadt, Wologda, Kola, où

rhubarbe, la Cour la détermine, & en fixe, en même temps, le prix: c'est à son profit qu'elle se vend.

x) Il est encore défendu d'exporter de la poudre à canon, du salpetre, le lin filé, le chanvre filé pour les cordages, les canons, bombes, plomb, grenaille, laine, &c.

y) On sait par les régîtres de la douane, qu'il sort annuellement de Pétersbourg, pour compte de l'étranger, 400 mille peaux de lievre, 70 mille pieces de petit gris, 740 mille livres de cire, 50 mille livres de colle de poisson, 2166 mille livres de chanvre, un million de livres de graines de lin, 3400 mille livres de suif, 6650 mille livres de cuirs, 665 mille livres de Caviar, 216 mille livres de soies de porc, &c. En 1744 il entra 264 vaisseaux étrangers dans le port de Pétersbourg; en 1750 deux-cens soixante & douze, en 1751 deux-cens-quatre-vingt-treize, & en 1759 sept-cens-vingt-trois. La même année on compta qu'il étoit en-

font les vaiffeaux qui vont à la pêche de la baleine, Jaroslow, Mofcow, Aftracan, Kafan, Tobolsk, le dépôt de toutes les fourrures de la Sibérie, Sufterbec, quoiqu'un fimple village, a de la réputation pour fa belle fabrique d'armes à feu. On travaille aujourd'hui à faire de Rogerwick le plus beau port de la Baltique. Comme les eaux y gèlent plus tard & y dégèlent plutôt que dans les autres ports, la flote Ruffe pourra à l'avenir tenir la mer plus longtemps. Presque tout le change de Ruffie fe fait fur Amfterdam, & le cours eft à raifon de 45 à 50 fols de Hollande pour un rouble de cent copeicks [1]). Toutes les marchandifes

tré, dans les différens ports de cet empire, au-delà de deux-mille vaiffeaux chargés, & qu'il en étoit forti tout autant. En 1749 on embarqua à Pétersbourg pour la valeur de 3184322 roubles de marchandifes, & celles qui y entrerent la même année valoient 2942242 roubles: les Anglois feuls y en acheterent pour la valeur de 2245573 roubles, & y en avoient porté pour la valeur de 1012209. En 1754 l'importation totale fut de 3279097 roubles, & l'exportation de 3577940: les Anglois y porterent pour la valeur de 989694 & y chargerent pour celle de 2207924. En général la moitié des vaiffeaux eft aux Anglois: l'effentiel de ce qu'ils chargent pour leur retour confifte en potaffe, en bois, & en chanvre.

1) Les anciens copeicks étoient à $357\frac{1}{7}$ fur le marc fin. Cela a bien changé depuis. On ne frappe monnoie qu'à Petersbourg & à Mofcou: outre l'argent des

payent les droits d'entrée & de sortie en écus de Hollande, qu'on prend au poids, & qu'on envoie ensuite à la monnoie de Pétersbourg.

§. 8.

Commerce des Suédois.

Le commerce des Suédois n'a jamais été sur un pied fort avantageux: il a eu plus ou

mines de Sibérie, il y a encore les Tartares de Kingis qui en livrent à Orenbourg, d'où on le transporte à Moscou; les monnoies étrangeres sont en partie défendues. Les Copeicks d'aujourd'hui sont de cuivre, & n'ont pas un tiers de la valeur des anciens. Les Anglois ont depuis quelques années un change ouvert avec la Russie, en sorte qu'ils ne payent plus en papiers de Hollande.

a) La Suède a fait venir d'Espagne, d'Angleterre & d'Eyderstadt des béliers, & en a retiré une si grande quantité de bonne laine, que celle qui fut présentée, dans une seule année, par ceux qui avoient des gratifications à demander, montoit à 70 mille livres pesant. Le lin réussit assez bien: les toiles de Helsingland & d'Angermanland sont belles, & les mousselines qu'on fait à Wadstena, réussissent. On a fait venir des boucs d'Angora, & on a remarqué que la beauté du poil de chèvre se conservoit jusqu'à la troisieme race. Les manufactures en soie avoient en 1754 quatre-cents-cinquante métiers battans, & 1600 ouvriers; celle des voiles a de grands succès. Les manufactures de soie, de lin & de coton occupent 14000 ames, dont il y en a huit-mille à Stockholm. Cependant on se plaint du défaut de débit, & il paroît que la contrebande en est

moins de succès sous les différens regnes des derniers rois. Aujourdhui il semble que la Nation s'étudie à faire fleurir les manufactures a) & les fabriques; on prend les meilleurs arrangêmens pour favoriser la pêche b), & pour diminuer l'importation c) des marchandises étrangeres. Le commerce de cette nation se fait presque tout entier sur des vaisseaux

la cause. On a établi plusieurs raffineries de sucre: mais elles ne suffisent pas à la consommation du royaume.

b) La pêche du hareng donna, en 1756 & 1757, cent-soixante tonneaux: mais malgré ce qu'on a fait, on pourroit encore demander aux Suédois, pourquoi ils ne s'appliquent pas d'avantage à la pêche? Leur pays manque t-il de côtes & de grèves? n'ont-ils pas, hors le chanvre, tout ce qu'il faut pour avoir un grand nombre de vaisseaux? ne construisent-ils pas à meilleurs frais que les autres nations? ne peut-on pas rappeller quantité de nationaux, qui faute de subsistence servent dans la marine de Hollande & ailleurs? Je ne sais de quel oeuil un sage politique pourra voir la Suede bâtir des vaisseaux pour des Puissances étrangeres?

c) L'importation des marchandises étrangeres excède de 600 mille écus l'exportation des denrées & des marchandises du crû de la Suède: on prétend que le commerce de contrebande, que les sujets Suédois font avec la ville de Lubec, monte à peu près à autant. La Suède achete annuellement pour plus de 6 millions de florins d'Allemagne, de marchandises ou denrées étrangeres. Comme on a souhaité de diminuer au moins l'importation des grains, qui monte annuellement à 450 mille tonneaux, on déclara en 1752 qu'on

Suédois. La Suède exporte du fer en barres [d]), & du fer ouvragé, de la poix, du goudron réputé le meilleur, de la potaſſe, du ſalpetre, de la poudre à canon, des cordages, du maroquin, des poiſſons ſecs, du bois [e]), des planches, des poutres, des mâts [f]). Elle tire de l'étranger des grains, de la viande ſalée, du lard, du beurre, du ſuif, du ſel, des vins, des

accorderoit quarante & même cinquante années de franchiſe à ceux qui défricheroient des terres incultes; & en 1757 on fit ſupprimer dans le Royaume 169132 alembics deſtinés à l'eau de vie.

d) La Suède a peut être tort de ne pas vendre ſon fer à meilleur prix. Elle en feroit paſſer d'avantage à l'étranger. M. Swedenborg conte 362 fourneaux, & 409 forges principales en Suède. M. Erich de Stockenſtrom, Chancelier de Juſtice, rapporte qu'on fabrique 400 mille Schifponds ou 1600 mille quintaux de fer en barres: on occupe par là 4000 ouvriers pour les mines, 2800 pour le transport, 2400 pour les forges, 10800 pour les 14 mille Laſts de charbon, 2000 pour la fonderie. La Couronne retire un ſixieme de la valeur par les droits de péage & autres impôts. Comme le transport & les charbons ne demandent que 53 jours de travail, les ouvriers ne ſont pas enlevés à l'agriculture. Depuis le commencement de ce Siècle le prix des 400 livres a été de 3 à 6 écus de banque: il eſt à ſix aujourdhui, & le tonneau à 14 livres Sterling. C'eſt au moyen de l'établiſſement d'un Comptoir général, que les Suédois ont eſpéré de ſoutenir le haut prix du fer, cela a déjà dégoûté les Anglois. Le fer d'Oregrund paſſe pour être le meilleur.

eaux de vie, des couleurs, des épices, du ſucre, des cuirs, des peaux, de l'huile, des drogues, de la laine, du coton, des ſoies, du lin, du chanvre, des toiles, des étoffes de laine & de ſoie, &c. Depuis 1744 la ſortie du vieux fer & du cuivre cru eſt defendue [g]), les étoffes des Indes ſont de contrebande depuis le même temps [h]). Stockholm & Gothenbourg [i]) ſont le

e) Le bois de chêne a conſidérablement diminué en Suede; il eſt fort eſtimé.

f) On compte que la Suède exporte 50 mille ſchipfonds de fer & autres métaux, 150 mille douzaines de planches, 50 mille tonneaux de goudron ou de poix, beaucoup plus de potaſſe, &c. On prétend que le fer fait les deux tiers des revenus du Royaume: l'Upland donne le meilleur, & le Weſtmanland en fait le plus grand commerce. Le cuivre eſt un objet moins conſidérable: les mines de Falun, qui ſont les plus importantes, ont donné, depuis 1743 jusqu'en 1747, c'eſt à dire en cinq années, 22879 ſchipfonds de cuivre affiné. Il y a une mine d'argent à Sala, qui a rendu, dans le même eſpace de tems, 8700 marcs d'argent fin.

g) On exporte le cuivre façonné ou ouvragé. A Areſtadt on travaille les plaques deſtinées aux monnoies, & les menues eſpeces de cuivre. Les Hollandois y en font frapper beaucoup, mais ſans y faire mettre l'empreinte, on les marque en Hollande.

h) A proprement parler ces étoffes ne ſont pas de contrebande: mais la Compagnie des Indes eſt obligée de prouver qu'elle en a fait paſſer à l'étranger les deux tiers de ce qu'elle en a recu: il en eſt de même de toutes les autres marchandiſes des Indes.

vrai ſiege du commerce: le port de cette derniere ville eſt excellent. Les autres villes commerçantes ſont Warberg, Halmſtadt, Landscroon, Malmoe, Chriſtianſtadt, Carlskroon, Calmar, Yſtadt, Weſterwick, &c. k)

§. 9.

Commerce de l'Italie.

L'Italie a des productions naturelles, ſans nombre, qu'elle vend aux étrangers: ſavoir du

i) Le projet de faire communiquer la Baltique à la mer du Nord pour naviger de Stockohlm à Gothenbourg, ſans paſſer le Sund, paroît réuſſir: il a ſouffert de grandes difficultés, ſurtout par rapport à la cataracte de Troll-Hætter. L'écluſe, nommée le Teſſin, ouverte en 1752 a parfaitement réuſſi.

k) Quelques auteurs ont propoſé de faire de Marſtrand un port franc, & il eſt peut-être ſurprenant qu'on ne le faſſe pas. C'eſt un des plus beaux ports de l'Europe, ſoit pour l'étendue, ſoit pour la ſureté. Croira-t-on qu' aujourdhui il ne s'y trouve que ſoixante & cinq habitans, qui ont bien de la peine à ſubſiſter? On prétend cependant que la raiſon pour la quelle on y a renoncé, eſt qu'on a craint de ne pouvoir empêcher la contrebande.

l) Les meilleurs vins d'Italie ſont le Genzano, l'Albano, le Caſtel Gandolfe près de Rome, le vin grec de Naples, le Lacrima Chriſti, la Verdée, la Moſcadelle, le Monteſiaſcone de Florence, quelques vins de Piémont & du Montferrat.

m) La Manne eſt une liqueur condenſée, qu'on trouve ſur une eſpece de frêne. La grande récolte

riz, des vins [*]), des fruits secs & confits, des olives, de l'huile d'olive, de l'anis, de la manne [**]), des capres [*]), des marons, du safran, de la térébenthine, des laines, mais surtout des soies, des anchois, du corail, des agathes, du marbre, de l'albâtre, de l'alun, du vitriol, du souffre, des couleurs. Les manufactures & les fabriques d'Italie fournissent des étoffes & des bas de soie, des gants, des dentelles, des crystaux travaillés, des armes à feu, du papier,

s'en fait dans le temps des équinoxes: on distingue trois especes: la manne en larmes; elle decoule d'elle même depuis la mi-Juin jusqu' à la fin de Juillet; dans l'ardeur des jours chauds on voit une liqueur fort claire suinter au travers de l'écorce du tronc & des branches, & se former en grumeaux; le grain en est fort blanc, on recueuille le matin ces grumeaux, & on les fait secher au soleil: la manne grasse; elle découle des entaillures que les paysans font à la fin de Juillet lorsque la premiere a cessé de couler, elle se condense, & on la fait sécher comme l'autre; enfin la manne la plus précieuse est celle qui tombe en gouttes sur des morceaux de paille, qu'on a eu soin de coucher au pié des arbres: elle s'y fige en forme de stalactites. La manne du Levant est une extravasation de la seve d'une espece de Genet, appellée *Alhagi Maurorum*. La manne de Briançon est une résine qu'on trouve en petits grains blancs un peu gluans sur le méleze. On employe la manne comme un remede purgatif: & à cet égard elle est préferée à une infinité d'autres médicamens.

*) Les capres sont le fruit du caprier, dont on

de la poudre à canon, des essences [o]) & des parfums, des liqueurs [p]), du tabac, du savon [q]), des vermicelli, des cordes pour les instrumens de musique, &c. De toutes les nations de l'Europe ce sont les François qui font le plus grand commerce avec l'Italie. Les Hollandois y trafiquent aussi beaucoup, sur tout à Gènes, à Livourne, à Venise, à Naples & à Messine. L'Italie tire de l'étranger les épices, le cacao, les

prend les boutons, avant qu'ils soient ouverts, pour les confire au sel & au vinaigre. Les capres de Genes sont les meilleures: on en tire aussi une espece d'huile. On fait encore des capres des boutons du genet, des capucines, & des violettes doubles.

o) On appelle essences certains extraits tirés de quelques matieres par le moyen du feu: telles sont l'essence de romarin, de térébenthine, d'anis, de girofle, de canelle, de citron &c. Quant aux parfums, la plus grande partie s'en fait avec le musc, l'ambre gris, la civette, le bois de rose, celui de cedre, la racine d'iris, la fleur d'orange, la rose, le jasmin, la jonquille, la tubereuse, la lavande, le thym, la marjolaine, la sauge, la sariette: on employe encore au même usage le storax, l'encens, le benjoin, &c. C'est en Espagne, en Italie, & surtout dans l'Orient qu'on consomme une grande quantité de parfums.

p) Les liqueurs sont des boissons composées avec des fruits ou des fleurs, dont la base est ou de l'eau de vie, ou du vin, ou de l'eau. Les meilleures liqueurs sont pour la finesse celles de Montpellier: celles d'Italie sont aussi fort estimées, surtout le rossoli de Turin, & le Marasquin, fait du fruit du cerisier Marasque, fort

le gingembre, le thé, le fucre, la porcelaine, les ouvrages de la Chine, les toiles peintes & autres étoffes des Indes, les toiles, les draps, les ouvrages de mercerie, de galanterie & de bijouterie, le fil, les ouvrages de fil, les drogues pour la teinture, les peaux, les cuirs r), le chanvre, le lin, le fuif, la cire, le blanc de baleine, les huiles de poiffon, le cuivre, le lêton, le fer, le plomb, l'étain, le goudron, la

commun dans la Dalmatie Vénitienne, & aux environs de Brefcia.

q) Le favon eft une pâte, dure ou molle, propre à blanchir le linge, & dont les teinturiers, bonnetiers, &c. fe fervent pour dégraiffer & nettoyer les laines. On fait du favon avec l'huile d'olives, de noix, de chenevi, de lin, de navette, de colfat, de poiffon, &c. on en fait encore avec le flambart, qui fe trouve fur les chaudieres des charcutiers, avec du fuif, & d'autres graiffes: ces huiles, ou ces graiffes préparées avec des leffives tirées de quelques corps nitreux ou falés, comme les foudes d'Alicante, de Carthagene, ou de Cherbourg, la potaffe, la védaffe, les cendres de différens bois, &c. forment un corps folide, qui mouffe avec l'eau: on y ajoute fouvent des drogues pour jafper le favon dur, ou colorer les favons liquides. L'Efpagne, Venife, Gaëte, Toulon & Marfeille ont un débit confidérable de favon. Les favons liquides font noirs ou verts: ces derniers fe fabriquent communément en Angleterre, en Hollande, & dans les pays du Nord.

r) Comme l'Italie manque de bois, furtout de chêne, elle eft obligée de tirer d'Allemagne tout le cuir de femelle: celui dont on fait l'empeigne & les deux

poix, les harengs, la morue sèche, le caviar, les vins de France & d'Espagne, les grains, &c. Il y a plusieurs villes très-commerçantes: nous dirons un mot des principales.

Venise, dont le commerce, quoique déchu de son ancienne grandeur, est encore fort considérable, a une manufacture de glaces à Morano, une raffinerie de borax, des blancheries de cire qui sont d'un très-grand produit, une manufacture de tentures de cuir doré & de velours fort estimés. C'est le seul port d'Italie où l'on ne porte ni fer ni cuivre, & où l'entrée des draps étrangers est défendue: on y en fait de très-beaux.

Gènes, dont la banque étoit autrefois la plus riche de l'Europe, est renommée pour ses velours & ses vins muscats: son commerce, autrefois fort étendu & fort lucratif, est peu de chose aujourd'hui, quoique ce soit la ville d'Italie où se trouvent les plus riches manufacturiers *). Les nobles font le commerce: & les Palavicini sont aujourd'hui les negocians les plus renommés.

Livourne a un port franc: le commerce y est libre; & par-là même fort étendu. Un Duc

quartiers, est tanné avec des branches de vigne, & de l'écorce de figuier, ce qui le rend fort cher.

de Toſcane acheta cette ville aux Genois pour 130 mille ducats: pour la peupler il en fit un aſyle général, il accorda la liberté de conſcience, l'exemption des droits d'entrée & de ſortie, & le logement franc pour ſept années à tous ceux qui voulurent s'y établir. Le chemin de Maſſa à Modene, fait avec tant de dépenſes, a favoriſé le commerce entre Trieſte & Livourne; il n'y a encore de difficultés à ſurmonter que dans le paſſage de Maſſa à la riviere de la Secchia.

Naples, ville qui a près de 400 mille habitans, doit ſon commerce à ſon port, qui eſt un des meilleurs & des plus beaux d'Italie. Il y avoit autrefois pluſieurs banques dans cette ville: quelques-unes ont fait banqueroute; aujourd'hui celle de *Sant-Eligio* & celle *del Popolo* ſont les plus accréditées. C'eſt par Naples & Raguſe que paſſent les lettres pour Conſtantinople.

Meſſine a un beau port, & fait un commerce très-conſidérable en ſoie. La Sicile a des grains, quelque peu de vin, des amandes, des raiſins de Corinthe, des piſtaches & de la manne préférable à celle de Calabre.

s) Le Cevalier Vaheigh prouve que le commerce de Gènes paſſa à Livourne, à cauſe d'un droit de 16 pour cent établi ſur les importations.

Malazzo fait une pêche confidérable de thon, au tour de Trepani & au Cap de Pezzaro; le bon marché du fel, qui y coûte 24 fois moins qu'à Naples, en favorife l'exportation. Il y a en Sicile quelques mines de plomb & d'argent de peu d'importance: on exporte annuellement 250 à 300 mille Salms de grains: le Salm eft de 500 livres pefant: & dans une récolte médiocre 200 mille caffis d'huile. Il y a auffi beaucoup de foufre dans ce royaume, & dans les îles de Lipari; mais il n'eft pas fort eftimé; on préfere celui de la Romagne & du Golfe Adriatique. Si le Clergé, & ceux qui lui font attachés, ne faifoient pas le tiers des habitans, & fi les deux tiers des fonds n'appartenoient pas à l'Eglife, ce pays tireroit un plus grand parti de fon fol & du local *).

*) L'Eglife à tout: les communautés religieufes prêtent au cultivateur à gros intérêts. Un feul devant d'autel dans l'Eglife de St. Grégoire à Palerme vaut 94 mille écus de Sicile ou 400 mille livres de France. Avec cela l'induftrie manque; on a laiffé fortir la foie, & on a acheté des étoffes à l'étranger. Depuis 1762 toutes les marchandifes étrangeres où il entre de la foie font défendues, mais faute de manufactures la contrebande a fupplée à la difette: on prétend cependant que la foie eft trop pefante, & n'eft propre qu'aux galons. On cultive le fucre: mais les raffineries font tom·

Lucque eſt renommée pour ſes ſoies, mais ſurtout pour ſes étoffes de ſoie, & pour ſon huile, la meilleure & la plus chere de toute l'Italie.

Turin fait avec Geneve & Lyon presque tout le commerce de l'Italie: les ſoies *) & les organçins du Piémont ſont fort eſtimés.

Milan a un grand nombre de manufactures, qui ont du débit, quoique cette ville ſoit éloignée de la mer, & n'ait point de rivieres navigables.

Parme fait un commerce conſidérable de ſoies.

Mantoue a le meilleur chanvre.

Florence a de belles manufactures d'étoffes de ſoie, ſurtout de taffetas.

bées: il paſſe de Sicile à Gènes annuellement 1500 quintaux de chiffons pour faire du papier, &c.

*) Il y a quelques années que les nouvelles publiques parloient d'un projet du roi de Sardaigne de défendre la ſortie des ſoies crues: elles ajoutoient que ce prince avoit attiré une grande quantité d'ouvriers françois. Si cela eſt, les François ſeront obligés ou de chercher, dans quelque autre endroit d'Italie, les ſoies dont ils ont beſoin, ou de tâcher d'en recueillir d'avantage chez eux.

Rome *) a livré ſon commerce aux Juifs: on y en compte près de dix-mille. Le Pape fait le commerce excluſif des grains.

Ancone a un port franc depuis 1732; les vaiſſeaux qui vont au Levant, relachent ordinairement au port de cette ville, & y achetent fort cher les ongari, qu'ils font paſſer à Smyrne & à Conſtantinople.

Boulogne fait un commerce important en ſoies, organçins, ſatins, ſavon, & ſauciſſons.

Baſtia eſt un port de l'île de Corſe x): les vins

v) Quand on conſidère la fertilité du ſol, l'avantage de la ſituation, les ports de la mer Adriatique & de la Méditerranée, la quantité d'argent que le Pape tire de tous les pays catholiques, l'affluence des étrangers, &c. on eſt étonné de voir, que l'Etat Eccleſiaſtique ſoit ſi dépeuplé, que les habitans y ſoient ſi pauvres, que la diſette des blés y ſoit ſi grande, que le pays enfin ſoit ſi dénué de manufactures & de fabriques. Mais lorsqu'on penſe, que les ſujets du Pape ſavent que plus ils ont, plus auſſi ils ſont vexés; que les fêtes y ſont en trop grand nombre, que les moines, les hôpitaux, & les neveux des Papes emportent tout; on conçoit comment un des plus beaux pays de l'Europe eſt dans l'état déplorable où il ſe trouve.

x) La pêche conſiſte en ſardines & groſſes huches, qu'on exporte fort loin. Le vin de Capo Corſo reſſemble à celui de Malaga, & paſſe en Angleterre & en Allemagne comme vin d'Eſpagne. L'exportation des marons & de l'huile eſt auſſi un objet important.

& le corail font le grand objet de fon commerce.

Malte vend du coton, de la cire, du miel, &c.

§. 10.
Commerce de la Hongrie.

Le fol de la Hongrie eft très-bon: il produit des grains & des fruits en abondance, & les prairies y nourriffent une quantité de bétail[y]) & de chevaux. On trouve encore dans ce pays d'excellent vin [z]), du faffran, de l'huile, des mines riches [a]), de la laine, du cuir, du fuif,

y) On prétend cependant que la récolte des grains eft fort fouvent gâtée par les brouillards. L'exportation annuelle des boeufs monte à 120 mille pieces.

z) Le vin de Hongrie eft furtout eftimé parcequ'il a peu de tartre. Celui de Tokai, d'Uchely & de Kerefztur font en grande réputation.

a) Les mines de Botza, dans le comté de Liptow, donnent l'or le plus fin, mais on les néglige. Neufohl, dans le Comté de ce nom, a des mines de cuivre, & ce cuivre eft fort eftimé: Herrengrund en a auffi, & fes fources vitrioliques font connues. Les mines d'or de Cremnitz & de Königsberg ne rendent plus autant qu'autrefois: les mines d'or & d'argent de Nagy-Banya font confidérables: mais Schemnitz eft ce qu'il y a de plus important, on compte dans les mines aux environs de cette ville 5000 ouvriers, & on y retire environ cent marcs d'argent par femaine: on y découvrit, en 1751, une veine qui a donné beaucoup & de bon or: les frais d'exploitation montent annuellement pour

& de la cire. Le commerce eſt en grande partie entre les mains des Grecs : il y a quelques fabriques [b]).

§. II.

Commerce de la Pologne.

Plus de quatre-mille batteaux, qui deſcendent la Viſtule pour porter des grains à Danzig, prouvent la fertilité du ſol. On trouve quantité de minéraux, mais peu d'établiſſemens pour les faire valoir [c]), toutes les mines de cuivre ſont abandonnées, & on ne ſonge pas à celles où l'on trouveroit de l'or & de l'argent. La Pologne exporte une graine appelée graine de Pologne, du miel, de la cire; ſon vin ſeroit bon dans quelques endroits ſi l'on donnoit plus de ſoins à la vigne. Autrefois ce royaume

Schemnitz a 500 mille florins. Tout l'or & l'argent que les mines du pays livrent eſt tranſporté à Cremnitz, où il eſt monnoyé; on prétend qu'il ſort de là année commune cent mille ducats eſpeces. On retire de Roſenau beaucoup de vif argent, & le cinabre de Dobſchau, d'Alſo-ſajo, & de Roſenau eſt d'un grand produit. Le ſel gemme de Rhona, & le fer de Wagendrofſel ſont auſſi un objet aſſez important.

b) On eſtime beaucoup le feutre de Hongrie: la fabrique de toiles de coton a du ſuccès, celle de faïence de Holitſch en a beaucoup.

c) On trouve de la mine de plomb dans la Podolie: les payſans la ramaſſent, la fondent, & livrent le plomb à leur ſeigneur pour un prix fixe.

vendoit à l'étranger 90 à 100 mille bœufs par an, & en proportion une quantité de chevaux; son sel gemme est renommé. Le lin & la graine de lin, le chanvre & le chenevi, le houblon, le cuir, le bois, le goudron, la poix sont encore quelques objets d'exportation. La Lithuanie exporte beaucoup de potasse & de védasse, fait quelques liqueurs avec du miel: son bétail & sa laine font d'un grand produit. Mais pour de fabriques le pays n'en a pas. Danzig [d]) fait un grand commerce.

§. 12.

Commerce de l'Allemagne.

L'Allemagne a de grands avantages pour le commerce: mais différentes circonstances les rendent inutiles [e]). Ce pays a tout ce qu'il lui

d) Danzig voit dans son port année commune plus de mille vaisseaux, qui chargent au de-là de 60 mille Lasts de grains, le Last évalué au moins à 40 écus d'Allemagne; de la laine, du suif, de la cire, du beurre, de la potasse, du bois, & des liqueurs, &c.

e) Le nombre des provinces gouvernées par différens princes, la jalousie des Souverains, les guerres intestines, les efforts de la maison d'Autriche pour mettre sous le joug tous les princes de l'Empire, l'inégalité des especes, le nombre des péages, les mauvais chemins, &c. font autant d'obstacles à l'aggrandissement du commerce de l'Allemagne.

faut, ſi l'on en excepte les épices, & les pierres précieuſes : on y trouve des grains en très-grande abondance, du vin, des métaux [f]), des fruits, du bétail, des chevaux, des pierres de taille, du marbre, du ſel, du bois, &c. Les manufactures & les fabriques y donnent des marchandiſes de toute eſpece, & le bon marché des vivres & de la main d'œuvre met l'Allemagne en état de vendre à plus bas prix que la France & l'Angleterre ne peuvent le faire. Cependant elle tire de l'étranger tout ce que l'étranger veut vendre ; il n'y a que quelques provinces où ce prurit des Allemands, pour tout ce qui vient du dehors, eſt gêné par des loix, dont la ſageſſe n'eſt révoquée en doute que par des négocians intéreſſés à confondre l'intérêt particulier avec l'intérêt général. Depuis que la France, par l'expulſion des Réformés, a enrichi l'Allemagne d'une foule de gens induſtrieux, les manufactures & les fabriques y ont été tranſportées, & y ont eu le plus grand ſuccès. La poſition de l'Allemagne eſt très-favorable au commerce. Jettons un coup

f) La Franconie, la Thuringe, & le Duché de Magdebourg, ſont les provinces qui ont la plus grande abondance de grains. Parmi les vins d'Allemagne on eſtime ſurtout ceux du Rhin, de la Moſelle, du Neckre, & ceux d'Autriche. Le Saltzbourg,

d'œuil ſur quelques unes de ſes villes commerçantes; je ne ſaurois entrer dans un plus grand détail.

A la tête de toutes ces villes il faut mettre Hambourg, dont le commerce de terre & de mer eſt très-conſidérable. La grande pêche y occupe 60 à 70 vaiſſeaux. Parmi les manufactures & les fabriques d'une certaine importance il faut compter la raffinerie de ſucre, la manufacture des toiles peintes, celle de velours, & les fabriques de tabac: on pourroit y ajouter celle des fileurs d'or, dont l'adreſſe égale l'adreſſe des fileurs de Milan. Les Hambourgeois ſont, pour l'Allemagne, ce que ſont les Hollandois pour leurs voiſins: leur territoire eſt petit, leur ſol ne produit que peu de choſe, mais une heureuſe induſtrie leur a fait tirer parti de tout, & en particulier de l'indolence des Allemands.

Lubec [g]) a un commerce de mer le long des côtes de la Baltique: ſes manufactures de cuirs & de toiles ont beaucoup de ſuccès; on eſtime ſingulièrement les voiles de Lu-

le Tirol, la Misnie, les contrées voiſines de la forêt Hercinie, &c. ont des métaux.

g) Hambourg pour éviter les frais du Sund fait une grande partie de ſon commerce de la Baltique par la ville de Lubec.

bec. On ne tire point en droiture fur cette ville, on trace les lettres de change fur Hambourg,

Breme a fon port à Vegefac; la pêche du faumon lui rend beaucoup. Son commerce de mer fe fait avec la France, la Hollande, & la Norvege.

Vienne a des manufactures très-importantes [h]):

h) L'autriche, fur tout la partie inférieure, produit une grande abondance de grains, du fafran fort eftimé, d'affez bons vins, une quantité de fruits de toute efpece. On trouve à Gemunden une belle mine de fel en cryftaux, à Haleftadt une faline importante. Les manufactures & les fabriques font encouragées & promettent du fuccès: la fabrique de léton de Baden eft bien arrangée, on y voit une feule roue, mue par le courant de l'eau, faire mouvoir feize tours où autant d'ouvriers travaillent. On fait à Wels un commerce confidérable de bois. La Stirie a des mines de fer exploitées depuis plus de dix fiecles: fon acier eft renommé par fa bonté, & les Anglois en enlevent la plus grande partie: les vins de la Stirie font paffables. La Carinthie a du fer également, furtout à Friefac: elle a du plomb. Le fol du Duché de Carniole eft fertile: on y fait un bon commerce de betail & de chevaux: on exporte du fer, de l'acier, & du vif argent.

i) La Bohême produit du fafran, du gingembre, du *Calmus*, d'excellent houblon, quelque peu de vins; on y trouve auffi du foufre, des charbons de terre, de l'alun, &c. qui font un objet de commerce. Le pays avoit autrefois des falines, mais elles ont été abandonnées depuis long-temps. Les mines d'argent de Kuttenberg font de quelque valeur, celles d'étain font plus

le Danube facilite son commerce: l'Autriche, la Boheme [i]), la Moravie [k]), le Tirol [l]), l'Italie, le Levant & la Hongrie lui fournissent des marchandises qu'elle vend à l'étranger, comme du vif-argent, du fer, du safran, des grains, du sel, des vins, du gros bétail, du cuivre [m]), des cuirs, des étoffes de soie, du coton. &c. *Fiume*, au bord

abondantes & plus considérables: il y a une belle mine de cuivre à Dreyhack; les pierres de Boheme qui imitent les pierres fines, sont connues par tout. En fait de manufactures il n'y a d'important que le papier, la poterie, & les verreries: l'exportation des grains est considérable.

k) La Moravie a des grains, du chanvre, du lin, du safran: les mines qui s'y trouvent ne sont pas d'un grand rapport, il y en a de fer; on y trouve aussi des raffineries d'alun, & de vitriol. Les fabriques de draps d'Iglau & de Trebitz, les papeteries & les moulins à poudre, sont ce qu'il y a de plus profitable pour le commerce de ce marquisat.

l) Le Tirol a beaucoup de lin, de belles salines à Hall, près de Schwatz une mine de cuivre & d'argent, & à un mille delà une mine qui donne de très-bon cuivre: on y trouve encore du plomb, du vif argent & quantité de terres à couleur. Le vin de ce pays n'est pas estimé.

m) L'imperatrice-Reine tire un profit considérable des mines de cuivre: Elle a fait un contrat avec le Banquier Kuhner, à qui, moyennant 50 mille florins par an, on livre d'un seul endroit 25 mille livres de cuivre par mois. Ce même Banquier tire encore du cuivre de quelques autres mines, & on assure qu'il en débite 25

d'un golfe de la mer Adriatique, a un port fort propre au commerce; c'eſt un débouché pour la Hongrie & l'Autriche. Pour favoriſer le tranſport Charles VI a fait faire une magnifique route, qui va de Fiume à Carlſtadt en Croatie: la ville ne paye aucune contribution. On pêche dans le Golfe un poiſſon nommé Gatto, dont la peau ſe travaille, & ſert au même uſage que le chagrin. Trieſte, près d'un autre Golfe de la mer Adriatique, eſt un port franc, & ſon commerce s'aggrandit de jour en jour. A la paix de Paſſarovitz la Porte accorda des avantages conſidérables à ces deux villes, & ce fut là ce qui fit naître le projet d'une Compagnie des Indes à former dans les Pays-bas.

Nuremberg tire de grands profits de ſon tabac, dont les plantations ont très-bien réuſſi, de ſa fine farine, & de cette foule de fabriques d'ouvrages de mercerie qu'on connoît dans toute l'Europe, & même aux Indes.

Augsbourg fait une grande partie du commerce de l'Allemagne avec l'Italie: l'orfèvrerie, l'horlogerie, les eſtampes, & quelques manufactures d'étoffes de coton & de fil ont de grands ſuccès.

Francfort ſur le Main partage avec Maïence le commerce des vins du Rhin: ſes manu-

factures d'étoffes de ſoie. Ses fabriques de tabac & de faïence, ſa blancherie de cire, la fonte des caracteres qui ſervent à l'imprimerie, &c. ſont des objets très-importans. Son commerce de tranſit & ſes foires ne le ſont pas moins.

Cologne auroit un commerce conſidérable ſans le nombre infini de péages qui ſe trouvent le long du Rhin: elle tire de gros profits des vins du Rhin & de la Moſelle, du bois, des ouvrages de fer, & de la potaſſe.

Ulm a un débit étonnant de ſa futaine, de ſes toiles, & de ſon papier.

Leipzig s'eſt élevée & ſoutenue par ſes foires, malgré le déſavantage de ſa ſituation: les productions naturelles de la Saxe, comme les grains, les laines, & les mineraux, les manufactures de draps, de dentelles, de toiles, la fabrique de porcelaine, les verreries, & la raffinerie du bleu ont donné au commerce de cette ville un fond qui a paru inépuiſable.

Brounsvig a du chanvre, des toiles, de la laine, des minéraux, &c. Sa bierre paſſe jusqu'aux Indes. Ses foires ſont après celles de Francfort ſur le Main, de Leipzig & de Francfort ſur l'Oder, les plus importantes de l'Allemagne *).

§. 13.
Commerce des Pays-Bas.

Par une bonne adminiſtration on eût tiré grand parti des avantages naturels dont jouiſſent les provinces des Pays-Bas: un ſol fertile o), une ſituation heureuſe, les plus belles fabriques de dentelles p) & de toiles q) qu'il y ait en Europe, les beaux draps de Limbourg, fabrique preſque ruinée, le charbon de terre, les terres à faïence & à pipe, enfin la pêche, ſurtout celle du hareng r), promettent un commerce floriſſant à un Miniſtre éclairé, qui ne veut pas fouler des provinces que tant de guer-

mille quintaux. On compte que l'Imperatrice gagne 16 florins par quintal.

n) Pour donner une idée du commerce de l'Allemagne, il faudroit que je parcouruſſe tous les états, dont cette République de Souverains eſt compoſée, & cela demanderoit un ouvrage plus étendu que celui ci. Je ſuis ſurpris que les Allemands, occupés aujourdhui à traduire tout ce qui vient d'Angleterre & de France, & qui a rapport au commerce & aux finances, ne s'occupent pas davantage de ce qui regarde leur patrie.

o) On ne ſauroit trouver de plus beaux pâturages: la beauté du lin eſt connue: le colza, riche production de la Flandres & du Brabant, n'attend que des moulins pour donner une huile fort utile.

p) Les plus belles dentelles ſont celles de Bruxelles, après cela viennent celles de Malines & de Valencienne.

q) On reproche aux toiles de Flandres d'être tirées au tourniquet dans les blanchiſſeries, ce qui les fait

res cruelles n'ont pu abîmer. Les tentures de cuir doré de Bruxelles, de l'Ile, d'Anvers & de Malines sont renommées. Gand fabrique de belles toiles & a d'excellens réglemens de fabrique; cette ville exporte beaucoup de fil, il en passe pour des sommes considérables en Espagne & aux Indes. Courtrai & Bruges fabriquent ces belles toiles qu'on appelle par abus toiles de Hollande. Ostende est renommé par son beau port: les grands vaisseaux peuvent entrer jusqu'au milieu de son enceinte. La compagnie qu'elle a voulu former n'a pu réussir, trop d'ennemis puissans s'y opposoient *s*).

retrécir au lavage: on dit la même chose des draps de Limbourg (comme encore des draps de Vervins, de Juliers, d'Aix la chapelle) c'est à dire d'être trop tirés à la rame.

r) La *Zéelande* offrit, il y a quelqnes années, de prendre le charbon de terre du Brabant: on le préféroit à celui d'Angleterre, il ne s'agissoit que de l'exempter des droits de sortie & de passage, & cela fut refusé quoique les mines paroissent inépuisables. On fait passer en Hollande la terre à faïence, & la terre à pipe, au lieu d'établir des fabriques pour les y employer. Quant aux harengs, les negociants de Bruges ont demandé qu'on reglat l'impôt de façon, que les harengs de la pêche hollandoise ne pussent être vendus qu'au dessus de 16 florins le baril, & moyennant cette faveur ils esperent soutenir cette pêche.

s) Avant l'établissement de cette Compagnie on donna des lettres de mer à des négocians Flamands &

Brabançons: leurs succès firent écouter les projets du sieur Calebroeck, & cette compagnie obtint son octroi en Decembre 1722: son fonds devoit être de 6 millions de florins, partagé en six mille actions de mille florins: les souscriptions devoient se faire à Anvers, en payant un quart, & en promettant de payer le second quart trois mois après que les souscriptions seroient closes, & les deux autres de six en six mois. Il fut statué que pour avoir voix dans les assemblées il falloit avoir 12 actions, que ceux qui en auroient depuis 50 jusqu'à 100 inclusivement en auroient deux, & que ceux qui prendroient au-delà de cent actions auroient trois voix, bien entendu qu' aucun étranger ne pourroit avoir voix, quelque nombre d'actions qu'il eût. Le Gouvernement déclara la Compagnie libre & indépendante par rapport à son économie & à l'administration de ses affaires, & statua que les Directeurs rendroient compte tous les cinq ans à la compagnie. Pour former dabord l'établissement la Cour nomma sept Directeurs, ne se réservant pour l'avenir que la nommination d'un seul, & il fut réglé que chaque Directeur devoit avoir au moins 30 actions, ainsi que le Caissier; que les Directeurs devoient être domiciliés dans les Pays-bas, être négocians ou banquiers, n'avoir aucune place dans quelque Magistrature que ce soit, & n'être apparentés à aucun des autres directeurs en ligne directe d'ascendance ou descendance. On déclara que dès que l'un d'eux auroit fait faillite il seroit par là même déchu de sa place; & on leur accorda jusqu' à 4000 florins d'appointemens. Les autres réglemens portent qu'on ne peut quitter la Compagnie qu'en vendant ou cédant ses actions: que les ventes des marchandises de retour se feroient publiquement à Bruges ou à Ostende; que les Directeurs auroient le pouvoir de choisir les Teneurs de livres, les Secrétaires, les Agens, les Commis, les Capitaines, les Officiers, &c. que les trois premieres années les assemblées se tien-

droient à Anvers, les trois autres à Bruges ou à Gand; que les dividendes, ne se feroient qu' après le payement des dettes de la Compagnie, que tous les cinq ans il se feroit un dividende extraordinaire, qu'aucun intéressé n'ayant voix ne pourroit faire de représentation que par écrit; que la Cour choisiroit entre trois personnes proposées par la Compagnie quelqu'un pour assister en son nom à la reddition des comptes; que ni les Directeurs, ni les intéressés, ni ceux qui sont au service de la Compagnie ne pourroient faire commerce aux Indes pour leur compte, qu'il ne leur feroit permis d'acheter que dans les ventes publiques; que les Directeurs ne serviroient pas au-delà de six ans de suite; que la Compagnie feroit embarquer sur ses vaisseaux tout ce qu'elle voudroit, excepté les especes courantes des Pays-bas, qu'elles fussent marquées au coin de l'Empereur ou non; que les bois, planches, poutres, mats, poix, goudron, toile à voiles, cables, cordages, fer, cloux, &c. feroient francs de touts droits d'entrée, ainsi que les vivres à charger sur les vaisseaux: que les marchandises chargées pour les Indes ne payeroient aucun droit de sortie, que celles de retour en payeroient un de 6 pour cent du prix des ventes publiques, &c. Le produit de ce revenu fut destiné par Charles VI à l'entretien des places dans les Pays-bas: & la Compagnie fut obligée de donner pour l'Octroi un Lyon couronné tenant les armes de la Compagnie du poids de 20 marcs d'or. Ce sage réglement fut inutile: l'Empereur vit bien que les mémoires publiés contre cet établissement, & les représentations des Ministres étrangers annonçoient qu'on étoit résolu d'employer, dans le besoin, la force ouverte, pour le faire renoncer à ce projet: tous les argumens des écrivains hollandois & ceux du Professeur Burlamaqui ne valoient pas cette bonne raison.

§. 14.

Commerce de la Suisse.

Malgré la situation favorable de la Suisse, qui placée entre la France, l'Italie, & l'Allemagne, a de grands fleuves & des rivieres navigables, le commerce n'y est pas fort important. Ce qu'on y recueuille de blés & de grains n'est pas suffisant pour la consommation du pays, & à cet égard ses voisins, en fermant les passages, pourroient l'affamer. Les plantations de tabac, & celles de chanvre & de lin ne suffisent pas non plus. Les vins [t]) de la Suisse ne se consomment guere que dans le pays. Ce qu'il y a d'essentiel ce sont les toiles [u]) & le gros bétail [v]). La Suisse vend à l'étranger des chevaux, (la France en tire de là pour sa cavalerie) du beurre, du fromage, (celui de Griers en particulier est fort estimé,) des toiles, des dentelles de fil, quelques herbes &

t) Les meilleurs vins sont ceux du Canton de Berne, du Canton de Schafhousen, de la Valteline, & du Valais: mais ils ne supportent pas le transport.

u) L'exportation des toiles de lin & de coton est évaluée à trois millions.

v) Les habitans de la Suisse remettent, au commencement du printems, leur bétail à des gens qui en tiennent compte.

x) On a trouvé que toutes les exploitations ont

racines médicinales, du cryſtal, des crèpes, des gazes, du papier, &c. L'étranger au contraire vend aux Suiſſes des épices, des ſucres, du blé, du chanvre, du lin, des vins, des laines, des étoffes de ſoie & de laine, & du ſel, qui leur manque entierement. La Suiſſe a quelques mines qu'on n'exploite pas x). Parmi les villes commerçantes il faut ſurtout compter Zurich: cette ville a des manufactures & des fabriques importantes, elle les doit entre autres à Orelli & à Muraldi, qui chaſſés d'Italie, pour cauſe de religion, vinrent s'y établir, & y faire de magnifiques entrepriſes y). Saint-Galles a des toiles, Basle un commerce de détail, & Geneve un commerce de tranſit des plus conſidérables: cette derniere ville a encore pluſieurs manufactures d'étoffes de ſoie: ſes montres, ſes ouvrages d'acier & de fer, &c. ſont connus dans toute l'Europe z). Berne eſt riche ſans commerce a).

ruiné les entrepreneurs, parce que le métal étoit trop caſſant. On trouve beaucoup de ſoufre vif aux environs de Bévieux.

y) Les crêpes & crêpons de Zurich ſont fort eſtimés.

z) On prétend que Geneve vend annuellement à l'étranger entre 25 & 40 mille montres. Sa dorure eſt un objet important de commerce.

a) Le Canton de Berne a 300 mille livres Sterling de placés en Angleterre, & ſon tréſor doit être fort

§. LI.

Du commerce des peuples de l'Europe au Levant.

Quoiqu'on ſoit d'accord en Europe d'entendre en général par Levant des provinces ſituées à l'Orient, on ne l'eſt pas ſur les limites de cette partie du Globe. Les Italiens appellent Levant tout ce qui eſt à l'orient de l'Italie, le long de la Mer Adriatique, de l'Archipel & de la Mediterranée, depuis la Dalmatie jusqu'aux bords de l'Euphrate, & j'usqu'au Nil, y compris les isles ſituées dans cette étendue. Les François y ajoutent encore ſouvent toute l'Italie, & la côte ſeptentrionale

conſidérable. Ce Canton fait, comme une bonne partie de la Suiſſe, un commerce de toiles de lin & de toiles de coton.

b) On entend par Echelles des ports, ou des villes d'étappe où les marchands d'Europe ont des magaſins, envoyent des vaiſſeaux, & tiennent des comptoirs, & où les princes de l'Europe, dont les ſujets font le commerce du Levant, ont des Conſuls pour les protéger.

c) Quoique Conſtantinople appartienne à l'Europe, quand il s'agit de commerce, on regarde toujours cette ville comme une des principales échelles du Levant, quand même on n'entendroit par Levant que les côtes orientales de l'Aſie. Du tems de Henri IV les Eſpagnols, les Portugais, Raguſe, Genes, Florence &c. ne pouvoient trafiquer dans les domaines du Grand Seigneur, que ſous la protection de la France, & ces différentes na-

de l'Afrique. Les Anglois, & les Hollandois entendent quelquefois par Levant tout ce qui eſt ſitué le long de la Méditerranée: le plus ſouvent cependant on reſtraint aux ſeules côtes de l'Aſie, les pays compris ſous cette dénomination.

Parmi les échelles [b]) du Levant on compte principalement Smyrne, Alexandrie & Conſtantinople [c]). Smyrne a un port fort étendu: le nombre des vaiſſeaux, & les caravanes d'Aſie, qui y arrivent, y entretiennent un commerce conſidérable: c'eſt l'entrepôt des marchandiſes du Levant: Chio y ſèroit plus propre cependant que Smyrne. Les Anglois y ſont fort conſidérés [d]), les François y ſont en

tions étoient obligées, dans le beſoin, de recourir aux conſuls François. Le commerce de Conſtantinople eſt conſidérable: la ferme des douanes de cette ville rend quatre-mille bourſes, ou deux millions d'écus d'Allemagne. On ſe ſert ordinairement de courtiers juifs: quand on en a pris un, il n'y a plus moyen de lui en ſubſtituer un autre, qu'on ne faſſe une penſion à celui qu'on remercie. Si un courtier meurt ſon fils exige de l'emploi de tous ceux qui ont employé ſon pere. Les Magiſtrats Turcs favoriſent les Juifs, parcequ'ils ſe ſervent d'eux pour le commerce de l'argent, & particulierement pour le recouvrement des taxes & des impôts: de là leur crédit.

d) Les Anglois y feroient encore un plus grand commerce, & y auroient un plus grand débit de leurs marchandiſes, ſi les frais d'exportation ne montoient

plus grand nombre qu'aucune autre nation e); c'eſt peut être à cauſe de cela qu'ils y ont un commerce ſi peu proportionné à celui qu'ils pourroient faire; la jalouſie les porte à ſe nuire mutuellement. Tout le commerce de la France avec le Levant f) ſe fait par Marſeille, qui y envoye ordinairement, tous les ans, dix vaiſſeaux & quatre barques. Les Hollandois ſont ceux qui envoyent le plus de vaiſſeaux à Smyrne; mais ce commerce leur coûte beaucoup, parce que les pirates de la Méditerranée les obligent à armer leurs vaiſſeaux: ils en font partir tous les ans en différens tems 30 à 35, dont

pas ſi haut: ils ont un emballeur privilégié, un facteur à la halle aux draps, &c. qu'il faut payer. Autrefois les Comtés de Gloceſter & de Worceſter fourniſſoient toute la draperie blanche, qui paſſoit en Turquie.

e) Les François qui étoient à Smyrne avoient coûtume de s'y marier, les filles prenoient des maris dans le pays: le Gouvernement françois, pour empêcher cet abus, a fait un réglement, qui défend à tout françois trafiquant à Smyrne de s'y marier, & ordonne de faire paſſer en France toutes les filles nées de ces mariages.

f) Tous les vaiſſeaux françois qui entrent dans les ports du Grand-Seigneur, ou qui en ſortent, payent un droit de douane & le *Salametlick reſmi*, ou droit de bon voyage; ils ſont exempts du droit de *Mezeteut*, que les vaiſſeaux des autres nations payent, & cela en vertu de la Capitulation de 1740 ſignée à Conſtantinople le 28 Mai. Les droits de douane pour la ſortie & l'entrée ſont de trois pour cent, excepté pour les

dont quelques-uns se rassemblent communément à Livourne. Les Hollandois ont un magasin à Smyrne [a]) comme aux autres échelles: c'est là où ils font le plus, & c'est par l'argent qu'ils y portent qu'ils gagnent le plus. Quant aux états d'Italie il n'y a que Venise, Genes, & Livourne qui fassent le commerce du Levant: les Portugais & les Espagnols n'y en font presque point, & celui des derniers passe presque en entier par les mains des François. On tire de Smyrne des soies, des poils de chevre & de chameau [h]), du coton, des toiles de coton, blanches & peintes [i]), des cuirs passés en cor-

marchandises que les François pourroient faire passer des Etats de l'Imperatrice Reine & de l'Imperatrice de Russie dans les Etats du Grand Seigneur, ou de ceux-ci dans ceux-là, pour les quelles marchandises ils doivent payer les droits que les autres nations payent. En vertu de cette même Capitulation il fut accordé aux François de charger du sel dans l'île de Chypre.

g) Les droits de Consulat sont pour l'argent comptant d'un pour cent à l'entrée & à la sortie, & de deux pour cent pour les marchandises. Cet argent est employé à payer l'Ambassadeur & le Consul. Les droits du Grand Seigneur sont perçus à raison d'une estimation deja fixée.

h) On ramasse, avec soin, le poil de chameau: il tombe ordinairement au printems; celui du dos, du ventre, & de la poitrine est le meilleur. En Europe, tant est qu'on en ait beaucoup, on le mêle avec d'autres poils, ou avec des laines pour en faire des étoffes

douan & en maroquin [k]), quelques autres cuirs, de la cire, de l'alun, des noix de galle, du bouis [l]), des raisins de Corinthe [m]), des dro-

& des chapeaux. Le poil de chevre qui se tire du Levant, vient surtout d'Angora & de Beibazar, villes de Natolie à vingt journées de Smyrne. Ce poil est d'un blanc éblouissant, on ne le tire du Levant que filé. La Suede est le seul pays de l'Europe, qui ait des boucs d'Angora. Les Vénitiens demanderent autrefois à la Porte la permission de tirer 500 chevres de la Galatie, mais le Grand Seigneur la leur refusa.

i) Le coton du Levant est ordinairement en laine: il s'en recueille surtout beaucoup dans les environs de Smyrne: les cotons les plus estimés sont ceux de Damas, & de Jérusalem. Les toiles peintes sont appelées *Chites*; elles sont de deux especes ou peintes au pinceau, ou imprimées avec des moules. Autrefois ces toiles faisoient un très grand objet de commerce pour l'Orient: mais comme elles sont devenues de contrebande dans la plus grande partie de l'Europe, cette branche de commerce est presque tombée.

k) Les maroquins du Levant sont les plus beaux, si l'on en excepte les maroquins noirs d'Espagne. Il y a des cordouans de toutes sortes de couleur; les blancs ne sont guere connus qu'en Italie.

l) Des morceaux de bouis un peu grands on fait des ouvrages de sculpture, & des instrumens de musique: des petits morceaux on fait de menus ouvrages, comme des peignes, des manches de coûteau, des boites, &c. Le meilleur bouis est celui du Levant, & celui d'Espagne: on en tire un esprit & une huile connus chez les Apoticaires.

m) Les raisins de Corinthe viennent sur une espece de vigne, dont les feuilles sont un peu plus épaisses, &

gues, du musc [n]), de l'ambre gris, du lapis lazuli [o]), des gommes, du sel-ammoniac, de l'opium [p]), du mastic [q]), du storax [r]), du sa-

les grappes un peu plus petites que celles de la vigne ordinaire. L'île de Zante, dans la Mer Ionienne, est le principal endroit d'où l'on en tire: les Vénitiens font sur ces raisins un très-grand profit, & les Anglois sont ceux qui en consomment le plus. Les marchands Italiens y mêlent frauduleusement de petits raisins, appelés *Passarini*, qu'on cultive aux environs de Narni, & qui n'ont point de pépins.

n) Le musc se trouve dans une espece de tumeur, qu'un animal, assez semblable à une jeune biche, porte sous le ventre. Les habitans de quelques contrées de l'Asie coupent cette vessie, aussi tôt qu'ils ont tué l'animal, ils la taillent ensuite, & la cousent en forme de rognon. Les Indiens sophistiquent le musc. Celui dont on fait négoce à Amsterdam vient ordinairement du Tunquin & du Bengale, quelquefois de Sibérie: le premier est le meilleur, & coûte en vessie 5 à 6 florins l'once: le dernier est peu estimé; la plus grande consommation s'en fait en Portugal, en Espagne, & dans les Indes orientales.

o) Le Lapis lazuli, ou l'azur, est une pierre minérale d'un bleu foncé, dont on fait l'outremer. La plus belle pierre d'azur vient de Perse.

p) L'opium est le suc des pavots noirs; on fait une incision à cette plante, & il en découle une liqueur qu'on fait durcir: lorsque ce suc est tiré par expression, on l'appelle *meconium:* l'opium préparé est ce qu'on appelle *laudanum*. Les Turcs font un grand usage de l'opium, & il est très-difficile d'en avoir en Europe: ce qu'on trouve sous ce nom est du *meconium*.

q) Le Mastic est la resine du Lentisque. Cet arbre

fran, des cendres de roquette ⁎), du ſavon, des perles, des diamans, & autres pierres précieuſes, des épithymes ⁎), de la rhubarbe ⁎), des laines ⁎), de la ſcammonnée ⁎), des blés ⁎),

ſe trouve en Languedoc, en Provence, en Italie, en Eſpagne, aux Indes, & ſurtout dans l'île de Scio, où les Turcs le cultivent pour en tirer la réſine. Au mois de Juillet on fait une entaillure à l'arbre, la réſine en découle, & ſe repand à terre : quelque peu reſte attaché à l'arbre en forme de larmes, & c'eſt le meilleur. La récolte s'en fait vers le 16 Aout, & dure huit jours: on fait enſuite une nouvelle entaillure, & la ſeconde récolte ſe fait vers le 14 Septembre. Les Turcs s'en ſervent pour machicatoire. Le fruit de l'arbre donne une huile, que l'on employe dans les lampes. Le maſtic entre dans la compoſition de quelques baumes, & d'une eſpece de vernis.

r) Le Storax eſt une gomme réſineuſe & odoriférante, qui provient d'un arbre commun en Arabie & en Syrie: le ſtorax rouge découle du tronc & des plus grandes branches, au moyen d'une inciſion qu'on y fait: le ſtorax calamite eſt une compoſition du ſtorax rouge & de quelques autres drogues: le ſtorax liquide eſt fait de ſtorax rouge, de galipot, d'huile, de vin, & d'eau. Le lait virginal eſt un compoſé de ſtorax & de benjoin. Il croît en Provence un arbre nommé Aliboufier, qui donne une eſpece de ſtorax.

s) Les cendres de roquette, ou cendres du Levant, proviennent d'une eſpece de fougere, qu'on brule à Saint Jean d'Acre, & à Tripoli de Syrie; elles ſervent à faire du ſavon & du cryſtal; les plus eſtimées ſont les premieres; elles viennent dans des ſacs gris, celles de Tripoli dans des ſacs blancs.

des huiles z), &c. De toutes ces marchandises il n'y a guere que l'opium, la noix de galle, & la ſcammonnée qui ſoient du crû de Smyrne. Les marchands d'Europe y portent

t) On appelle epithymes des filamens aromatiques, qui ſont une eſpece de plante paraſite, comme la Cuscute. On préfere celles qui croiſſent ſur le thym: on en reçoit du Levant & ſurtout de Candie.

u) La Rhubarbe eſt la racine d'une plante, qui croît dans les provinces méridionales de la Chine: il y en a une eſpece en Amérique. Celle qu'on porte à Canton, & que les Européens y achetent eſt la rhubarbe des Hollandois & des Anglois: celle que les caravanes Perſanes & Turques portent à Alep & à Smyrne, eſt la rhubarbe de France: celle que les Bouchares, établis depuis plusieurs ſiècles à la Chine, portent à Kiachat, où les Ruſſes l'achetent, eſt la rhubarbe de Ruſſie, la meilleure parce qu'elle eſt choiſie avec le plus de ſoin.

v) Les laines du Levant ne ſont pas fort eſtimées: les meilleures ſont celles de Smyrne & de Conſtantinople: les Européens en enlevent de ce dernier endroit 4 à 5 mille balles.

x) La Scammonée eſt une plante médicinale: on tire de la racine un ſuc qui porte le même nom, c'eſt la ſcammonnée de S. Jean d'Acre & d'Alep: celle de Smyrne eſt d'une autre eſpece: celle des Indes eſt une compoſition de poix réſine & de quelques poudres violentes. Hors la premiere on peut dire de la ſcammonée, que c'eſt plutôt un poiſon qu'un remede.

y) La ſortie des blés n'eſt pas toujours libre: la fraude ſupplée à la permiſſion.

z) La ſortie des huiles eſt quelquefois défendue. Quand elle eſt permiſe, l'exportation paſſe 30 mille quin-

des piaſtres, d'autres monnoies d'or & d'argent, des draps, des étoffes de ſoie, de petites étoffes de laine, des bonnets, du papier, de la cochenille, du tartre, du verd de gris, de l'indigo, des bois pour la teinture, des épices, & du ſucre.

Conſtantinople a un des plus beaux ports du monde. Les Anglois & les Hollandois y font le plus d'affaires. Tout s'y vend à deux tiers de crédit pour ſix mois, & un tiers de

taux. Les huiles & les blés ſe tirent moins de Smyrne, que des petits ports voiſins.

a) Quoique la laine ſoit plus chere en France qu'en Angleterre, les draps françois l'emportent pourtant au Levant, parce qu'ils ſont à meilleur prix: c'eſt le bon marché de la main d'œuvre qui explique ce fait. Les François fabriquent auſſi une eſpece d'étoffe de laine qui plaît beaucoup aux Turcs. C'eſt le Languedoc dont les manufactures approviſionnent le Levant. Les bons réglemens qu'on obſerve en France ont beaucoup contribué à procurer à cette nation la ſuperiorité dans le débit des draps & des petites étoffes. Les Anglois qui avoient vendu autrefois, année commune, 2200 ballots de draps, n'en vendent guere aujourd'hui que 400. On calcula en 1750 que depuis 25 ans les Anglois n'en avoient vendu que 8700 de dix à quinze pieces, & les François 43352 de dix à douze pieces. Auſſi quantité de marchands Anglois établis au Levant ont-ils fait venir des draps de France. Le Parlement d'Angleterre, informé de cet abus, a paſſé un Bil pour y mettre fin, mais c'eſt un effort inutile pour rétablir un commerce perdu. Les Hollandois ont même de la

comptant. On y porte ſurtout des draps [a]), des étoffes de laine & de ſoie [b]), des étoffes riches, du papier [c]), des ouvrages de mercerie, du fer blanc, du fil de léton & de fer, du fil d'or & d'argent fin & faux, du ſucre, des épices, du camfre, du vif argent, du plomb, de la cochenille, des bois de teinture, &c. On tire peu de marchandiſes de Conſtantinople, cela ſe borne aux laines pelades & tresquilles [d]), aux peaux de bufle, de boeuf, & de vache,

peine à vendre leurs draps, parce qu'ils ſont de 8 à 10 pour cent plus chers. En général les draps ſont la ſeule marchandiſe qu'on débite au Levant avec de grands profits: il faut qu'ils ſoient légers, & larges: les pieces ont 60 aunes meſure de Hollande. Les draps Vénitiens nommés Sayas & Parangons ont auſſi grand cours à Conſtantinople.

b) Les Dilas & les damasquettes de Veniſe ſont des étoffes de ſoie, dont les Turcs font grand cas, & dont ils conſomment beaucoup. On a eſſayé, ſans ſuccès, de les contrefaire à Lion. Les Vénitiens débitent auſſi beaucoup de velours fond d'or: les Hollandois beaucoup pour les ameublemens & les peliſſes des femmes, parce que leurs velours ſont légers. Les fabriques d'étoffes de ſoie des Grecs Chiottes ſont tort au débit des étoffes fabriqueés en France, en Angleterre, ou en Hollande: elles ſont cependant par-tout fort médiocres.

c) Le papier eſt une des meilleures marchandiſes pour le Levant, ſurtout pour Conſtantinople: c'eſt Veniſe & la France qui y en portent le plus. Les François y en débitent au-delà d'un millier de ballots: le ballot eſt de 24 rames.

aux cendres potachy, qui viennent de la mer noire [e]), à la cire, au caviar [f]), au rufma [g]), & à la terre figillée [h]).

Le Caire, dont Alexandrie & Rofette font

d) Les laines pelades font celles qu'on fait tomber, de deffus les peaux de moutons & de brebis, par le moyen de la chaux: & les laines tresquilles font les laines qui n'ont point été dégraiffées.

e) Les cendres potachy, ou la potaffe de la mer noire, font fort recherchées par les Anglois & les Hollandois: ceux ci s'en fervent à dégraiffer leurs draps.

f) Le caviar eft fait des œufs d'efturgeons. Il en vient beaucoup de Mofcau. On prend une grande quantité d'efturgeons à l'embouchure du Volga, & de quelques autres rivieres qui tombent dans la mer Cafpienne.

g) Le Rufma eft une pierre atramentaire minéralifée: c'eft un dépilatoire fort en ufage chez les Turcs: le Grand Seigneur s'en eft approprié le commerce, & il en tire 30 mille ducats par an. Il eft rare d'en trouver hors de la Turquie.

h) On tire du Levant peu de terre figillée qui foit véritable; communément on vend fous ce nom la pulpe d'un fruit du *Baobab* réduit en poudre. Ce *Baobab* eft un arbre prodigieux, qui ne croît qu'en Afrique, dont le tronc a dix ou douze piés de haut, avec une circonférence de 75 à 77, & des branches qui s'étendent fort loin & s'élevent fort haut; celle qui part du centre a fouvent 60 pieds de long. Cet arbre porte un fruit de 15 à 18 pouces de long fur cinq ou fix de large: ce fruit eft une pulpe qui renferme une eau blanche & aigrelette; lors que cette pulpe fe deffèche, elle fe partage en un grand nombre de petits corps, qui renferment une femence brune; elle fe réduit en poudre

les deux ports, fournit toutes les marchandises de l'Egypte [i]) & même de l'Afrique. La plus grande partie du commerce est entre les mains des Juifs & des Arméniens [k]): les François y

& on la vend pour de la terre sigillée. Les Madingues, les plus grands voyageurs de l'Afrique, la portent aux Arabes, qui la font passer dans le royaume de Maroc, & de là en Egypte & à Constantinople.

i) L'Egypte rend au-delà de trois milliens de florins, dont un tiers est envoyé à Constantinople: on se sert pour cela des caravanes, parce que les Turcs craignent les vaisseaux Maltois; un autre tiers est destiné à l'entretien des troupes, & un tiers est pour le Pacha, Gouverneur de la Province. Si les Turcs savoient faire le commerce de mer, ils feroient du Caire un entrepôt général de toutes les marchandises des Indes & de l'Europe, ce qui feroit aisé vû tous les risques qu'on court en transportant ces marchandises par la voie de l'Ocean. Le trajet de Marseille à Alexandrie n'est que de 15 à 20 jours: les effets chargés parviennent d'Alexandrie au Caire en trois ou 4 jours; du Caire au port de Suez dans la mer rouge, en autant de jours; de Suez à Surate dans la saison des moussons en 30 ou 35 jours. La mer rouge n'est pas dangereuse pour les vaisseaux qui vont aux Indes: mais au retour il n'y a que le printems & l'automne où les vents ne soient pas contraires, aussi les Turcs ne s'y exposent-ils point parce qu'ils ne savent pas louvoyer.

k) Les Arméniens sont à peu près les maîtres du commerce du Levant: on en voit par tout, à Livourne, à Venise, en Angleterre, en Hollande: il en vient aux foires d'Allemagne, il y en a d'établis à Marseille; ils sont fins & habiles, mais sobres & fidèles.

en font un qui eſt fort conſidérable. On charge dans ces deux ports une prodigieuſe quantité de marchandiſes: les principales ſont le lin [l]), le benjoin [m]), la gomme arabique, la

l) M. Haſſelquiſt nous apprend que les toiles qu'on fait en Egypte ſont très groſſieres: le lin eſt exporté, & paſſe en grande partie à Veniſe & à Livourne. On le cultive avec ſuccès aux environs de Damiette.

m) Le benjoin eſt une réſine qui ſuinte naturellement à travers l'écorce, ou qui découle, par le moyen de l'inciſion, d'un arbre aſſez commun dans la Conchinie, dans le royaume de Lao, dans celui de Siam, & le long des côtes de Java: on en tire une huile; & par le moyen de la ſublimation, des fleurs blanches, dont ſe ſervent les Apoticaires.

n) La gomme arabique eſt le ſuc de l'acacia d'Egypte: la gomme adraganth celui d'un arbre qui porte le même nom; cette gomme découle d'elle même du Tragacantha, ou Barbe de renard: on la recueille ordinairement au mois de Juin. C'eſt de l'île de Candie que la plus grande partie vient. Diſſoûte dans l'eau elle donne un mucilage employé par les apoticaires; les peintres en miniature en verniſſent leurs portraits; dans les cuiſines elle ſert aux patiſſiers à liſſer leurs croutes; & les teinturiers en ſoie s'en ſervent pour donner de l'apprêt à la ſoie.

o) La Myrrhe eſt une eſpece de gomme qui découle, par le moyen de l'inciſion, d'un arbre commun en Egypte, en Arabie & en Abiſſinie.

p) L'encens eſt une gomme qui provient d'un arbre peu connu: on n'eſt pas même d'accord ſur le lieu natal de cette précieuſe gomme. Ce qu'on appelle gros encens eſt du galipot, & l'encens fin eſt de l'oliban. Ce qu'on appelle encens des Juifs eſt tiré

gomme adraganth *), la gomme laque, la myrrhe d'Abissinie *), l'encens p), quelques baumes q), le storax, l'aloé r), l'opium, le sorbet s), la casse t), le Labdanum u), le cocos du

de l'écorce d'un arbre appelé *Rosa-malla:* on la fait bouillir pour en retirer cet encens.

q) Les baumes Orientaux viennent tous d'Egypte, de Syrie, & d'Arabie: le plus précieux est celui de la Meque: il découle par incision d'un arbre qui croît en Egypte & en Judée, mais principalement dans l'Arabie heureuse; c'est pendant les canicules qu'on perce l'arbre. Celui qu'on trouve en Europe est tiré par la distillation des branches vertes & du bois de cet arbre; il est souvent alteré par le mélange qu'on en fait avec la térébentine de Chio.

r) L'aloé est le suc épaissi d'une plante qui porte le même nom. Voyez plus bas ce qui regarde l'aloé.

s) Le Sorbet est une pâte faite de citron, de musc, d'ambre, de quelques autres parfums, & de sucre rafiné: on en compose une boisson fort en usage au Levant.

t) La Casse est le fruit d'un arbre fort grand en Egypte & au Levant, plus petit aux Antilles & dans le Brésil. Cet arbre porte une espece de gousse, qui renferme dans de petites cellules une moelle, qui est proprement ce qu'on appelle Casse dans les Apoticaireries. La Casse en bois (*Cassia lignea*) est une écorce roulée assez semblable à la canelle: l'arbre qui la produit est appelé *Canella Malabarica* ou *Javensis*. La casse giroflée est aussi une écorce, qui a l'odeur du girofle: elle vient d'un arbre assez commun dans les îles de Cuba & de Cayenne,

u) Ou bien *Ladanum*, résine qui se recueille sur le Ciste. On fait un fouet de longues lanieres de cuir, en forme de frange, on le passe sur les cistes dans la plus grande ardeur du soleil, l'air étant tranquille: le

Levant *), les coriandres *), le caffé *), la cardamome *), le ben *), la coloquinte *), le sé-

résine s'y attache, & s'en retire aisément. Un Ouvrier peut en ramasser deux livres par jour. On la mêle presque toujours avec du sable noir pour la rendre plus pesante. En Espagne on cuit la plante dans l'eau, & la résine surnage. Le *Labdanum* entre dans des onguents, & des emplâtres, & même dans un baume anti-apopleƈtique: les Turcs en font un machicatoire, & en abusent.

w) Le Cocos est le fruit d'une espece de palmier. On tire par le moyen de quelques incisions, faites aux jeunes tiges de l'arbre, ou aux tiges des jeunes arbres, une liqueur qui sert de boisson: cette liqueur distilée donne une bonne eau de vie: elle s'adoucit par la cuisson, & devient vinaigre lorsqu'on l'expose quelque temps au soleil. Les feuilles servent à couvrir les toits, à faire des voiles de vaisseau, & des nattes; elles tiennent encore lieu de papier. Le fruit naît au sommet des tiges; il est aussi gros que la tête d'un homme; lorsqu'il n'est point encore mur, on en tire trois ou quatre livres d'une eau excellente à boire; la moëlle intérieure est bonne à manger; la seconde écorce prend un beau poli, & sert à de menus ouvrages; la premiere écorce est garnie d'une bourre dont on peut faire des cables & des cordes, & qui est très-propre à calfeutrer les vaisseaux, parce qu'elle résiste longtemps à la pourriture: le bois peut servir à la bâtisse des maisons & des navires. Est-il possible de trouver quelque production de la nature, qui soit d'une aussi grande utilité? Cet arbre est commun dans les deux Indes.

x) La Coriandre est la graine d'une plante: on s'en sert dans la médecine.

y) Il n'y a guere que cent ans que le caffé est connu en Europe. Les Hollandois firent passer cette plan-

né [c]), le safran, le coton, la cire, le gingembre, la salsepareille [d]), les dents d'éléphant, la

te de Moka à Batavia. Le caffier donne deux récoltes l'année. On a cru longtems que les Arabes marinoient le caffé qu'ils vendoient à l'étranger, dans la crainte qu'il ne vint à être cultivé ailleurs: mais on s'est assuré du contraire. Aujourd'hui il y a des plantations de caffé en Asie & en Amérique: celles de la Martinique sont les plus estimées. Il ne faut pas croire que, parce que le meilleur caffé vient du Levant, on n'y en porte pas d'ailleurs: on en fait passer dans toutes les échelles du Levant, & quoique les Turcs se soient dégoûtés de celui que les François leur portent, on ne trouve pourtant point de caffé de Mocca, dans les marchés du Levant, qui ne soit mêlé avec celui de la Martinique.

z) La Cardamome est la graine d'une plante; la médecine l'employe: la meilleure vient de Comagene, d'Arménie, & du Bosphore. L'Inde & l'Arabie en fournissent aussi. Dans l'Orient on s'en sert pour donner un goût d'épices au riz: il y en a quatre especes, celle qu'on appelle *Maximum* est ce qu'on nomme graine de paradis

a) Le Ben est le fruit d'un arbre, qui croît aux Indes: il donne une huile, que les parfumeurs employent pour tirer des fleurs l'odeur dont ils ont besoin: il y a un autre Ben, qui est une racine médicinale.

b) La Coloquinte est le fruit d'une plante qui rampe: il est de la grosseur d'une orange. Cette plante croît dans les îles de l'Archipel, dans les deux Indes, &c. C'est un des plus anciens remedes qu'on connoisse.

c) Le Séné est la feuille d'un arbrisseau qui croît dans plusieurs endroits du Levant: il croît aussi en Arabie, en Ethiopie, au Pérou, en Italie: mais ce n'est pas partout la même espece.

rhubarbe, les plumes d'autruche & de héron e), les momies f), le fel ammoniac, le ftinc marin g), les nacres de perle h), les toiles i), les tapis, le mufc, les peaux de bufles, de boeufs & de vaches, les cordouans rouges & jaunes, les peaux de chagrin k), & le vin l) de Hebron, qui eft le feul vin que l'Egypte fourniffe: il eft excellent, & reffemble un peu au vin du Rhin. A la place de ces marchandifes les étrangers portent au Caire de l'agaric, de l'arfenic, de l'orpiment, de l'antimoine, du vif-argent, du fublimé, du cinnabre, du vi-

d) La Salfepareille eft une plante qui croît dans la nouvelle Efpagne, au Pérou, & dans les Indes orientales. La Médecine en fait grand ufage, furtout dans les maladies vénériennes. Depuis une vingtaine d'années on fe fert au même ufage d'une autre plante nommée *Lobelia*, ou Cardinale bleue, qui croît en Amérique, & qui a par là diminué la confommation du Gayac & de la Salfepareille.

e) L'Autruche eft un très-grand oifeau, fort connu en Afrique, en Egypte, & en Ethiopie: les plumes & le duvet font d'un grand ufage; les plumes du mâle font les meilleures. Le Héron eft de même un grand oifeau: fes plumes fervent beaucoup aux ornemens des Orientaux.

f) On appelle momie un corps embaumé. Il vient du Levant quelques morceaux de cadavres imprégnés d'aromates, & durcis par le temps: la médecine en fait quelque ufage.

g) Le Stinc marin eft une efpece de léfard: tous

triol, du fil de léton & d'archal, du fer blanc, de l'acier, du plomb, du papier, des satins, des draps, de la cochenille, du corail, de l'alun de roche, du bois de Brésil, &c.

Les échelles moins importantes sont Angouri & Beibazar, qui ont de la réputation pour la beauté du poil de chevre & des camelots: Alep & son port Alexandrette: Seyde, qui fournit une prodigieuse quantité de soie, beaucoup de coton & d'huile: Chio, île très-peuplée, dont les vins, le beurre, la soie, le coton, la térébenthine m), & surtout le ma-

ceux qui nous viennent du Levant sont dépouillés de leurs entrailles, & n'ont plus de queues.

h) On appelle Nacres de perle les coquilles où se forment les perles.

i) Manfelou, ville de la haute Egypte, fut renommée autrefois pour la beauté de ses toiles: elle en faisoit un grand commerce.

k) Le chagrin est une peau préparée de cheval ou de mulet; celui de Constantinople est le plus estimé: il y en a de différentes couleurs. On le contrefait avec du maroquin passé en chagrin.

l) Il passe à Constantinople des vins de Bithynie, où les vignobles de Scutari sont renommés, des vins de Mésie où le territoire de Gysique est célèbre, de Lydie, de Pamphilie, de l'île de Lesbos (aujourdhui Métélin) en réputation pour ses vins pailles, préférés à Constantinople à tous les autres, enfin des vins de Chio, de Samos, de Rhodes, de Chypre.

m) La térébentine est la gomme résineuse de divers arbres gras, comme du mélese, du pin, du sapin, &c.

mais celle de Chio eſt la ſeule véritable; elle vient d'un arbre qui porte le même nom: elle eſt blanchâtre ou verdâtre, claire, & a fort peu d'odeur; comme elle eſt fort rare, elle eſt peu d'uſage. Le térébinthe porte un fruit en forme de grappe de raiſin, qu'on ſale avant qu'il ſoit mur pour le conſerver; on fait les entailles avant la fin de Juillet, & l'arbre laiſſe couler ſa réſine jusqu'à la fin de Septembre. On la ramaſſe le matin, on la fait fondre au ſoleil, & couler dans des plats de terre. Quatre grands arbres n'en donnent guere qu'un Onique, c'eſt à dire 2 livres 9½ onces, il vaut trois livres de France ſur les lieux. Cet arbre ne vient que dans la partie Orientale de l'île de Chio. On dit que la terébenthine de Chypre eſt auſſi bonne; celle de Perſe eſt un baume délicieux, mais presqu' inconnu en Europe. La térébenthine Vénitienne eſt celle qui découle du Larix ou méleze, commun ſur les monts Apennins, ſur les Alpes, ſur les montagnes de la Carinthie, de la Stirie, de la Savoie. Il faut remarquer, que lorsque cette gomme découle du méleſe, du pin, ou du ſapin, ſans qu'on y ait fait d'inciſion, on l'appelle *bijon*, & cette eſpece eſt un médicament. Lors au contraire qu'on la retire par le moyen de l'inciſion, on l'appelle térébenthine, & on s'en ſert principalement à la compoſition du vernis, & de la cire à cacheter. Je ne ſais pourquoi on l'appelle Vénitienne, puisqu'elle ne vient point de Veniſe, ni des pays appartenans à cette République; on devroit plutot l'appeller Lyonnoiſe, parceque c'eſt dans les forets du Lyonnois, ſur tout près de Pileatro, que les Bizeards en recueuillent beaucoup. Quant au ſapin on en a deux eſpeces, celle à fleurs d'If, & celle qu'on appelle *Piceas* ou *Epicias*: celle ci a la pointe de ſes cones tournée en bas. La prémiere eſpece donne de la térébenthine. Tous les ans, au mois d'Août, des payſans d'Italie, voiſins des Alpes, viennent en Suiſſe, où il y a des forêts de ſapins,

pour recueillir la térébenthine: ils grimpent jusqu'au sommet des arbres, par le moyen de crampons attachés à leurs souliers: ils percent avec la pointe d'un petit cornet de fer blanc les vessies qu'ils trouvent, & d'où découle la térébenthine: quand ce petit vase est plein ils le vuident dans une bouteille de fer blanc qu'ils ont attachée à la ceinture. Ces bouteilles se vuident ensuite dans des outres. Dans les terrains gras on peut faire deux fois la recolte, au printemps & en automne: les arbres s'épuisent bientôt, ils donnent de la térébenthine dès qu'ils ont trois pouces ou environ de diametre. On se sert de la térébenthine pour les vernis, dans les emplâtres, dans les onguents; la médecine s'en sert intérieurement; l'huile essentielle qu'on en retire sert aux peintres à rendre leurs couleurs plus coulantes. On tire du Canada une térébenthine plus blanche & plus douce que celle d'Europe, c'est pourquoi on l'appelle le baume blanc du Canada.

L'autre espece de sapin, ou l'Epicias, donne une résine: on trouve bien quelques vessies qui laissent échapper un suc liquide, mais il se durcit bientôt à l'air, & ce n'est point de la térébenthine. La résine dont nous parlons découle d'une entaillure faite à l'arbre, & coule aussi long temps qu'on a soin de renouveller l'entaillure: tous les quinze jours on peut en recueillir, cela dure aussi longtemps que l'arbre vit. Cette résine ne coule pas à terre, parce qu'elle se durcit facilement à l'air. Pour en faire de la poix claire, on la met dans de grandes chaudieres remplies d'eau, on fait un feu doux, & après cela on remplit de cette eau des sacs de toile, d'où on tire, en pressant, cette poix blanche, qu'on appelle poix grasse ou poix de Bourgogne. On mêle aussi cette résine avec du noir de fumée, en la faisant fondre au feu, c'est ce qu'on appelle poix noire. On distille quelquefois la poix grasse pour en tirer une huile qu'on veut faire passer pour de l'esprit de téré-

ſtic *), ſont d'un grand produit: Chypre, dont le coton & les vins ſont eſtimés; cette île a encore des ſoies & de la noix de galle; enfin Caffa ſur la mer noire *), qui a beaucoup de blés, de ſel, de beurre, d'eſturgeons & de caviar.

benthine. Un bon arbre donne annuellement 30-40 livres de poix. On ſe ſert auſſi de cette réſine pour des onguents; mêlée avec du vieux beurre on en frotte les roues; on en fait auſſi, en le mêlant avec du goudron, ou avec de l'aſphalte, un brai gras pour les vaiſſeaux: pour faire de la poix ſèche on fait cuire le brai gras dans de l'eau jusqu'à parfaite ſiccité; lorsqu'on ajoute à cette cuiſſon du vinaigre, on en fait du *Colophonium*.

n) Le Maſtic eſt une gomme qui découle du Lentisque dans le tems des grandes chaleurs. Le meilleur vient de Chio: la récolte en appartient au Grand-Seigneur: c'eſt avec le maſtic que les habitans de cette île payent leur taille: le meilleur eſt deſtiné à l'uſage du Sultan & du Sérail. Les Turcs le mâchent ordinairement: la médecine l'employe quelquefois: mais il eſt ſurtout employé à faire un beau vernis, & à entrer dans cette compoſition que les bijoutiers mettent ſous les diamans, pour en augmenter l'éclat.

o) Les autres échelles de la Mer noire ſont Krim, Aſoph, Kirman, Kiles, &c. Les marchands turcs & grecs de Conſtantinople, n'ayant pas de fonds, empruntent pour faire ce voyage, qui dure trois à quatre mois, & payent ſouvent 30 à 40 pour cent d'intérêts. Il vient de ces échelles beaucoup de caviar & de cire.

Parmi les îles de l'Archipel il ne faut point oublier ici Candie, qui a un commerce conſidérable en huile,

Tous les vaiſſeaux qui arrivent du Levant ſont communément obligés de faire la quarantaine p).

§. LII.

Du commerce des peuples de l'Europe ſur les côtes de Barbarie.

Les ports les plus conſidérables de la Bar-

vin, miel & ſoie. Mételin dont on tire des vins & des ſapins pour des mâts & des planches: Naxia a du ſel, de l'huile, du poil de chèvre, de l'émeril, dont les Anglois leſtent quelquefois leurs vaiſſeaux: Samos des mines de fer, des raiſins, de l'huile, du froment, de la Vallonée ou Avelanede, qui ſert en Italie a tanner les cuirs. En général les îles de l'Archipel fourniſſent beaucoup de blé.

p) Les vaiſſeaux qui viennent de Conſtantinople & des échelles du Levant, ſont en France la quarantaine ſur les côtes de Provence, toutes les fois qu'ils n'ont pas des lettres de ſanté, c'eſt à dire des certificats du Conſul de France, par leſquels il paroît qu'il n'y avoit point de maladie épidémique dans les endroits où ſe trouvoient ces vaiſſeaux lors de leur départ. Lorſque dans ces endroits il y avoit la peſte, au départ des vaiſſeaux, les vaiſſeaux jettent l'ancre à une petite île, & y reſtent 40 jours; au bout deſquels, s'il n'y a perſonne qui ſoit atteint de la peſte, ils peuvent entrer dans le port. Pendant qu'ils ſont à l'ancre on parfume continuellement ſur les vaiſſeaux, & on expoſe à l'air le coton, comme la marchandiſe la plus dangereuſe, lorſqu'elle vient d'un endroit où eſt la peſte. En Angleterre les vaiſſeaux ſont la quarantaine à Stanley Creck by S. Heerneſs. Ceux qui viennent de Turquie par terre ſont également obligés de faire la

barie font ceux de Tripoli, de Tunis q), d'Alger, & de Salé. On tire de Barbarie des plumes d'autruche, de l'or en poudre, des dattes r), des raisins de Damas s), des cuirs, du cuivre, de l'étain, de la cire, de la laine, des peaux de chevre, du corail t), des grains, & des chevaux. Il eft bon de remarquer ici, que le commerce des grains & des chevaux n'eft pas libre partout. Dans le royaume de

quarantaine; quand ils veulent paffer en Hongrie, c'eft à Siget qu'ils font obligés de s'arrêter.

q) Le port de Tunis eft appelé la Goulette: c'eft le lieu où refident les Confuls. Le commerce de cette ville eft confidérable: les Caravanes de Salé & de Gademes en font les plus riches branches: celle de Salé porte tous les ans pour 100 mille livres fterling de poudre d'or ou de fequins: celle de Gademes y vient deux fois l'an avec de la poudre d'or, & des Negres.

r) Les dattes font le fruit du Palmier-Dattier: elles font de la groffeur du pouce, & de la longueur d'un doigt; elles ont la figure du gland. Le peuple les fait fécher, & preffer enfuite pour en tirer une efpece d'huile, qui tient lieu de beurre & d'affaifonnement: les gens riches ne les font point paffer au preffoir. Dans la Natolie on en tire une efpece de vin, en les faifant fermenter dans l'eau: les Turcs en tirent auffi un efprit, qui leur fert de remède contre la colique & les crudités de l'eftomac. En Europe la médecine les employe quelquefois: on préfere celles de Tunis; celles de Salé, de Provence, & d'Italie font presque toujours gâtées; & celles d'Efpagne font rarement mûres lorsqu'on les cueuille.

Maroc & dans celui de Fez, il eſt défendu d'en exporter, à moins qu'on ne donne en échange des armes à feu, & des munitions de guerre, ce que les princes Chrétiens cherchent à empêcher *). On envoye dans toute la Barbarie des draps, des étoffes de ſoie, des étoffes riches, des velours, des toiles, des mouſſelines, des épices, des drogues, du coton, du tabac, du ſucre, du

s) Les raiſins de Damas ſont d'une grandeur prodigieuſe; il y a des grappes qui peſent au-delà de 12 livres: on en fait des tiſanes.

t) Le corail paroît être une production animale & non une plante marine, comme on l'a cru fort longtems. M. Peyſſonel découvrit en 1725, qu'il étoit l'ouvrage de quelques inſectes de mer: il reſſemble à une branche dépouillée de ſes feuilles: on en trouve dans la mer-rouge, dans la mer de Sicile, le long des côtes d'Afrique, ſurtout vers le Baſtion de France, près des côtes de l'île de Corſe, de l'île Majorque, du Cap de Quiers en Catalogne, & dans quelques autres endroits de la Méditerranée. La pêche s'en fait ordinairement depuis le mois d'avril jusqu'au mois de Juillet: autrefois celle du Baſtion de France en rendoit jusqu'à 25 quintaux. Il y a du corail blanc, du corail rouge, & du corail noir: le blanc eſt le plus rare; le rouge eſt employé dans les apoticaireries. Les Japonois préferent le corail aux pierres précieuſes.

u) Les Chevaliers de Malte, qui ſont en guerre perpetuelle avec les Infideles, & l'Eſpagne, qui ne fait jamais de paix avec les Puiſſances barbareſques, regardent comme marchandiſes de contrebande les armes

mens: le Cap-Corſe eſt ce que les Anglois ont de plus important; la côte d'Ardres eſt peu de choſe; les Danois ont deux forts, Fredensbourg & Chriſtiansbourg dans le royaume d'Acora: ils ont encore des comptoirs ailleurs; la côte de Benin, avec l'Ile St. Thomé a), eſt occupée par les Portugais, ainſi que les royaumes d'Angola b) & de Congo c): la côte des Caffres n'eſt importante que par le Cap de Bonne Eſpérance; la côte de Sofala d) & Melinde ne ſont viſitées que par les Portugais: le royaume

y) On trouve, ſur cette côte, des dents qui peſent jusqu'à 200 livres.

z) L'or d'Axime eſt l'or le plus fin: il eſt à peu près de 23 carats. Celui de Tetu eſt le plus foible: les Negres trouvent cet or dans le ſable des rivieres & des torrens; ils en trouvent d'avantage lorsque la pluie a été abondante. En fouillant les terres on découvre auſſi quelques parcelles d'or. Ces côtes ont auſſi des mines d'où l'on en tire quelque peu.

a) L'île de St. Thomé fournit une grande quantité de ſucre: mais il n'eſt pas fort beau.

b) C'eſt d'Angola qu'on tire le plus de Nègres & les meilleurs. Les Portugais en enlevent le plus: cela alloit autrefois à 15 mille têtes, année commune.

c) Le Congo fournit auſſi beaucoup d'eſclaves aux Portugais: comme le trajet de là au Bréſil n'eſt que de 30 à 35 jours, il n'en meurt pas beaucoup dans le voyage. Il y a des Portugais, établis ſur les côtes du Congo, qui ont jusqu'à trois-mille eſclaves. Une Société de Religieux à Loanda en a douze-mille.

d) Le Royaume de Sofala eſt riche en mines d'or

aume de Mozambique a une capitale bâtie ſur une île, qu'ils poſſedent auſſi; c'eſt le centre de leur commerce en Afrique, ils peuvent y faire hiverner leurs vaiſſeaux, & les y ravitailler. Le reſte des côtes de l'Afrique eſt peu connu des commerçans. On tire de ces contrées de l'ivoire [e]), de l'ébene [f]), de la cire, des cuirs, des gommes, des plumes d'autruche, du muſc, du riz, du millet, des tapis de coton, & des Negres [g]). Le Sénégal a en particulier des ſalines; & les Portugais, ainſi que les Negres

& en morfil. Les Negres prétendent que ces mines rendent au-delà de huit millions de livres de France.

e) Lorsque les dents d'éléphant ſont en morceaux, ou travaillées, on leur donne le nom d'ivoire; & celui de morfil lorsqu'elles ſont telles qu'elles ont été dans la mâchoire de l'animal. L'ivoire de Ceylon eſt préféré à tous les autres, parce qu'il jaunit plus difficilement.

f) Le royaume de Mozambique a des forêts entieres de cet arbre, dont le bois eſt appelé ébene. Ce bois eſt extrèmement dur & peſant: il prend un beau poli. On en trouve de trois ſortes dans l'île de Madagaſcar, du noir, du rouge, & du verd. L'île St. Maurice, qui eſt aux Hollandois, fournit auſſi une partie de l'ébene qu'on emploie en Europe. Les Indiens ſont avec l'ébene vert les ſtatues de leurs Dieux, & les ſceptres de leurs rois: ils s'en ſervent auſſi à la teinture, & en tirent un beau vert. Depuis qu'on a trouvé le ſecret de bien noircir les bois durs, on ſe ſert moins d'ébene noire.

g) On appelle Negres ces peuples de l'Afrique qui habitent la Nigritie, grande région qui a au-delà de

800 lieues de côtes, & qui s'étend plus de 500 lieues dans les terres. Toute la Zone torride n'a que des habitans ou noirs ou fort basanés. Depuis longtems les Européens font un commerce de ces malheureux esclaves, qui vont périr dans les mines de l'Amérique, ou dans ces fournaises où se prépare le sucre. Les Espagnols, n'ont ordinairement ces esclaves que de la seconde main. Depuis les quatre années que dura encore le traité de l'Assiente après la paix de 1748, il s'est formé une Compagnie particuliere de marchands Anglois, qui sous de certaines conditions livre des Nègres à Buenos - Ayres. Cette entreprise a été formée par Crammond, négociant célèbre, il en a la direction: cela n'empêche pas les Espagnols d'acheter des noirs suivant leurs besoins dans les Colonies angloises ou françoises. Les meilleurs Negres se tirent du Cap verd, d'Angola, du Sénégal, du royaume des Jaloffes, de celui de Galam, & de la riviere de Gambie. Les Espagnols ont introduit une espece de tarif pour ces esclaves; un Nègre, depuis l'âge de 17 ans jusqu'à celui de 36 est compté & vendu sur le pied *d'une piece d'Inde;* il ne coûtoit autrefois que 30 à 40 livres de France, aujourdhui il en coûte beaucoup plus. Ceux qu'on achete, dans les forts, des marchands qui viennent les y vendre, sont à meilleur prix, que ceux qu'on achete le long des côtes & à bord des vaisseaux, qui attendent à mettre à la voile qu'ils en ayent assez. Si un Negre coûte 100 écus dans le fort, acheté par les vaisseaux qui vont partir il en coûtera au moins 130. Les nouvelles de 1764 rapportoient, que le prix des Negres, dans les colonies Françoises & Espagnoles de l'Amérique, étoit si haut, qu'on en payoit jusqu'à 80 liv. St. & que le Gouverneur de la Martinique donnoit une gratification de 12 francs pour chaque Negre entré sur des vaisseaux françois. Un Negre depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de 14 n'est comp-

té que pour deux tiers d'une piece d'Inde; c'eſt à dire qu'il en faut trois pour deux pièces d'Inde. Les enfans, depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de ſept, ne ſont pris que pour une demi-pièce d'Inde: au-deſſous de deux ans les Negres ne ſont point comptés; depuis l'age de 36 jusqu'à celui de 45 ils valent deux tiers, & depuis 45 jusqu'à 50 la moitié d'une piece. On fait la traite des Negres de différentes manieres: les uns ſe vendent eux-mêmes, avec leurs femmes & leurs enfans; les autres ſont des priſonniers faits en guerre, ou enlevés par ſurpriſe & vendus par le plus fort. Voici comment la traite ſe faiſoit à Juda, il y a 30 ou 40 ans, & s'y fait ſans doute encore: les vaiſſeaux Européens, dès qu'ils ſont arrivés, payent au Roi 1080 livres de Cauris, aux grands du pays 225 livres, cinq au tonnelier du Roi, & une pinte d'eau de vie au crieur public; enſuite ils achetent, tant au Roi qu'aux grands, neuf eſclaves, qu'ils ſont obligés de prendre à un certain prix, & qui ſont ordinairement ou vieux ou malades. Celà fait, ils ont le droit d'acheter, à auſſi bon prix qu'ils le peuvent, les eſclaves qui ſe trouvent à vendre: communément on donne en échange de l'eau de vie, des armes à feu, de la poudre à canon, de groſſes toiles de coton, des coquilles, &c. Les acheteurs viſitent les eſclaves: comme on ſait qu'un Negre ne prend la barbe qu'à 24 ans, les gens du pays pour faire paroître leurs eſclaves plus jeunes qu'ils ne ſont, les font raſer de bien près, & paſſent enſuite ſur la peau une pierre ponce: les Portugais, pour découvrir la fraude, ont coûtume de leur lécher le menton. Quand on eſt convenu de tout, l'acheteur marque les eſclaves avec un fer chaud, & les fait enchaîner aux pieds deux à deux. Quand la traite eſt faite, il faut ſe hâter de partir: la vue de leur patrie met ces Negres au déſeſpoir: la muſique eſt le ſeul moyen qu'on puiſſe employer pour les tirer de la triſteſſe où le départ les

de Gambie, vont charger ce ſel pour le vendre le long des côtes.

L'Abyſſinie, où le ſel tient lieu de monnoie, fournit de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, de la cardamome, du gingembre, de l'aloès, de la myrrhe, de la civette *), de l'ébene, de l'ivoire, de la cire, du miel, du coton, des toiles de coton, & des eſclaves, dont la fidélité eſt célèbre.

Les Européens portent à ces peuples de

plonge. On compte qu'il en périt dans le voyage au moins un cinquième, & quelquefois un tiers. Bientôt après leur arrivée il en meurt encore beaucoup, & l'on prétend qu'à la Jamaïque la moitié eſt emportée dans la premiere année. Aux îles, les Negres ſe vendoient autrefois depuis 300 jusqu'à 500 livres, ſuivant leur jeuneſſe, leur vigueur, & leur ſanté: ils y ſont la richeſſe des particuliers. Celui qui en a douze, eſt déjà cenſé à ſon aiſe; au bout de ſept à huit ans le Negre a bien payé ſon maître. Les Negres multiplient beaucoup: cependant on ne peut pas même en conſerver le nombre qu'on a ſans en acheter tous les ans: le déchet annuel en Amérique va à un ſeptieme. Les colons de Surinam affranchiſſent pour la plupart toute Negreſſe qui eſt mere de ſix enfans. Un Negre vaut aujourd'hui dans les plantations Hollandoiſes 4 à 500 florins de Hollande. En 1768 il s'eſt vendu, depuis le Cap Blanc jusqu'à Rio de Congo ſur les côtes d'Afrique, 104100 eſclaves Negres à 15 livres Sterl. la pièce. Les Anglois en font paſſer annuellement 5300 aux Indes Occidentales, & l'on eſtime qu'il y en a 230 mille en Amérique. La juſtice, s'il peut s'en trouver à faire

l'Afrique des barres de fer, des eaux de vie, de la biere, des baſſins de cuivre, du verre, des cordes, des draps, de petites étoffes de laine, de la laine, du corail, des ſabres, des trompettes, des cadenats, du cryſtal, des coûteaux, des chemiſes, de la toile, du papier, des pots de terre, des ſouliers, des chapeaux, du fil, de petits bijoux, de l'étain, des miroirs, de l'argent monnoyé, des étoffes de ſoie, des épices, du bois de ſambouc [i]), de

des eſclaves, la prudence & une ſage politique ont dicté les loix que la France a publiées ſous le titre de *Code noir*. Il eſt ordonné que lorsqu'on punit de mort un Negre, le Gouverneur rende au maître ce qu'il en a payé, & cette ſomme eſt répartie ſur toute la colonie. Le plan de ce commerce fut projetté par Las Caſas, Evêque de Chapia, vers l'année 1516, & préſenté au Miniſtere Eſpagnol, qui en donna le privilege excluſif à un nommé Chievrès: celui ci le vendit à des negociants Génois pour 23 mille ducats. Ces marchands formerent la Compagnie des Grilles, qui s'engagea à livrer 4000 Negres par an. La premiere livraiſon ne fut que de mille têtes, & ſe fit en 1517. On débarqua ces eſclaves à St. Domingue, la moitié en fut envoyée au Mexique.

h) La Civette eſt un animal qui a la figure d'un chien, & qui eſt fort commun en Afrique, aux Indes, au Pérou, au Bréſil, dans la nouvelle Eſpagne, & en Guinée. Le parfum qu'il porte eſt appelé *Zibet* par les Arabes, & civette en Europe; il ſe trouve dans un ſac placé entre l'anus & le ſexe de l'animal, à peu près comme le *Caſtoreum* des caſtors. Ce parfum eſt

l'iris, des armes à feu, de la poudre à canon, du plomb, des dragées, & des coquilles des Maldives [k]).

Parmi les îles de l'Afrique il faut furtout remarquer Madagafcar, (autrement dite l'île Dauphine, ou l'île de St. Laurent, ou Madecaffe) dont on tire de la gomme gutte, du fang de dragon [l]), du fandarac [m]), du cancanum [n]) ou de la gomme blanche de fourmies, des bois pour la teinture, de l'ébene,

une matiere onctueufe & balfamique, qu'il eft très-aifé de fophiftiquer. On éleve à Amfterdam de ces animaux pour en vendre le parfum, & on préfere la civette de Hollande à celle des Indes & du Levant: l'once en coûte ordinairement une trentaine de florins.

i) Le bois de fambouc eft un bois odoriferant, que les marchands d'Europe tirent d'Amérique, & portent en Afrique pour en faire des préfens aux Souverains de ce continent: on y joint ordinairement de l'iris de Florence.

k) Les coquilles des Maldives ne font reçues dans le commerce, que depuis le Cap-Blanc jusques, & y compris, le royaume de Juda. Il y a cependant des coquilles, nommées *Zimbi*, qui font recherchées dans le Congo.

l) On appelle fang de dragon une gomme qui découle de quelques arbres, communs dans les grandes Indes, aux îles Canaries, à Madagafcar, &c. Les apoticaires l'employent: il fert auffi à la peinture & au vernis.

m) Le Vernis des Arabes, ou le Sandarac, eft une

du sandraha [o]) plus noir encore, de l'aloès, de la cire, des cuirs, du sucre, du tabac, du poivre, du coton, de l'indigo, de l'ambre gris, de l'encens, du benjoin, de l'huile de *palma Christi* [p]), du salpêtre, du soufre, de la canelle blanche, de la civette, du crystal de roche, de la terre sigillée, d'autres terres en bols, la pierre sanguine [q]), celle de touche, &c.; l'arbre Avo est une production fort utile de cette île [r]).

résine qu'on tire par incision, du Genévrier, le longe des côtes d'Afrique.

n) Le Cancanum, ou Cancamum, est une gomme fort rare, qui découle d'un arbre qui croît en Afrique, au Brésil, & dans l'île de St. Christophle.

o) Le Sandraha est, après le bois dit de fer, le plus dur qu'on connoisse, il est le plus noir de tous.

p) L'huile de *palma Christi* est une liqueur onctueuse, épaissie, d'un jaune doré, & d'une odeur semblable à celle de l'iris: elle est tirée du fruit d'une espece de palmier, assez commun dans plusieurs contrées de l'Afrique, surtout au Sénégal; ce qui fait qu'on l'appelle quelquefois huile du Sénégal: quand elle est fraîche, elle tient lieu de beurre, & quand elle est vieille elle sert à la lampe: la médecine en fait quelque usage.

q) La pierre sanguine est un fossile fort rouge, dont on fait des crayons. La pierre de touche est noire, fort dure, & d'un beau poli, elle sert à éprouver les métaux.

r) La seconde écorce de l'arbre nommé Avo, reduite en pâte, sert à faire une espece de papier, qu'on colle avec de l'eau de riz.

L'île Bourbon, ou Mafcaregne, eft bien cultivée : les François y ont fait de grandes plantations de caffé qui ont parfaitement réuffi : la récolte paffe 2000 tonneaux : ce font des Caffres, qu'on tire de l'Afrique & de Madagafcar, qui travaillent dans ces plantations. Il ne manque qu'un port à cette île : & c'eft ce qui a engagé les François à s'emparer de l'île Maurice, où l'on conftruit & radoube des vaiffeaux, & où les vaiffeaux françois ont leur rendez-vous & leur retraite.

Les îles Azores s), que quelques Géographes rapportent à l'Amérique, font au nombre de neuf, & appartiennent aux Portugais ; ces îles, où les Anglois font presque tout le commerce, & d'où les Hollandois tirent une grande quantité de ces excellentes confitures de Fayal, produifent des blés, des vins, du paftel, des cuirs, des citrons, des oranges, des confitures, &c.

Les îles Canaries font célebres par leurs fruits, leurs fucres, & leurs vins : Madere fournit

s) Acra, le port de Tercere, fait à peu près tout le commerce des îles Azores.

t) La Tortue eft un animal amphibie & teftacé : il y en a deux efpeces différentes, celle de mer & celle de terre. La tortue de mer, appelée *Caret*, eft eftimée à caufe de fon écaille : celle qu'on appelle *franche*,

entre autres des planches de cedre & d'if: cette ſeule île exporte, année commune, au-delà de trois-mille meſures de blé, & huit mille bariques de vin.

Les îles du Cap-Verd, appelées îles vertes, à cauſe de la perpetuelle verdure qu'on y voit, & îles ſalées à cauſe de la quantité de ſel qu'elles fourniſſent, ſont au nombre de dix. On en tire des cuirs, des peaux de chevre & de cabril, des poiſſons ſalés, de l'huile de tortue *), du riz, du miel, du blé turc, des ananas, des citrons, des ſucres, & du gingembre.

Sainte Helene eſt une montagne, ou rocher élevé au milieu de la mer, dont les Anglois ont fait un lieu de rafraichiſſement: elle ne produit que des fruits, quelques drogues, des terres à couleur, & du ſel blanc.

Socaterra, que d'autres rapportent à l'Aſie, eſt célèbre par ſon aloës: on en tire auſſi des gommes, du tabac, du riz, des dattes, de l'ambre gris.

ı une chair très-bonne à manger; les équipages des vaiſſeaux en conſomment beaucoup, ſurtout lorſqu'il s'y trouve des matelots attaqués du ſcorbut. On ſale la chair de tortue, ainſi que les oeufs & les trippes. Il y a telle tortue qui donne juſqu'à deux barils de chair; le baril coûte juſqu'à 200 livres. On en tire auſſi une

Malte que nous placerons auſſi parmi les îles de l'Afrique, produit du coton, du miel, de la cire, & des fruits.

§. LIV.

Du commerce des peuples de l'Europe en Aſie.

Il eſt, je penſe, inutile de dire, que nous ne faiſons mention des pays & des provinces, qu'autant qu'ils ſont connus par le commerce; ce n'eſt point un traité de Géographie que nous écrivons, mais un ouvrage qui en ſuppoſe l'étude.

huile qui eſt fort utile. Les îles de l'Amérique en pêchent beaucoup, & en conſomment la plus grande partie.

u) Le commerce de l'Arabie eſt entre les mains des Juifs & des Banians. Toutes les monnoies étrangeres y ſont reçues, mais au poids, ſuivant le degré d'alliage. Les Européens appellent indiſtinctement Banian tout marchand Indien : aux Indes on appelle ainſi une Caſte ou tribut, qui prétend aux mêmes avantages que celle des Brames.

v) Le port de Mocha eſt dangereux : les bancs de ſable en rendent l'entrée des plus difficile, le ſecours des pilotes côtiers y eſt abſolument néceſſaire.

x) Les caravanes ſont eſtimées peu riches, ſi elles n'apportent en argent que 200 mille pieces de huit, & 100 mille ducats : il ne s'agit ici que de ce qui eſt déclaré au douanier, & non de ce qui entre en fraude.

§. 1.

Du commerce de l'Arabie, du Golfe Persique & de la Perse.

La Mecque & Médine, villes célèbres par les cinq caravanes qui y arrivent tous les ans, font fermées aux Chretiens *). Le commerce fe fait par Ziden, qui eft le port de la Mecque, & par Mocha *). Cette derniere ville eft fort marchande: les caravanes *) de Suès & d'Alep y portent une grande quantité de marchandifes, & en retirent beaucoup. Il vient de là des toiles de coton, de l'encens, de la myrrhe, de l'ambre gris, des pierres précieufes, des perles de Baharem y), de l'aloès, des baumes,

Les caravanes font des voyageurs marchands, qui vont enfemble, & qui chargent leurs marchandifes fur des chameaux & fur des mulets.

y) La pêche des perles de Baharem occupe environ 300 barques: l'animal teftacé où fe trouve la perle eft trois ou quatre fois plus grand qu'une huitre ordinaire: on l'appelle huitre-perle, ou mere-perle. Chaque huitre donne dix à douze perles: les moindres pefent dix grains, & on en trouve qui en pefent 50. Il y a des pêcheries de perles dans les mers des Indes orientales, dans celles des Indes occidentales, & dans quelques endroits de l'Europe. Les pêcheries de l'Orient font à l'île de Baharem, dans le Golfe Perfique, à Catifa vis à vis de Baharem, à Manar fur les côtes de Ceylan, où l'on pêche les plus belles perles de l'Orient, quoi qu'elles foient petites, & aux côtes du Japon. En Amérique on pêche des perles dans le Golfe du Mexi-

de la caſſe, de la gomme arabique *), des plantes médicinales, & du caffé *).

que, le long des côtes des îles de las perlas: aujourdhui ces pêcheries ne produiſent rien, il n'y a que celles de l'île de Gorgonia qui rendent quelques perles. On a remarqué que les perles de l'Amérique ſont plus opaques que les perles orientales, mais qu'elles ſont plus grandes. Il y en a une pêcherie dans la Tartarie Chinoiſe, près de la ville de Nipchoa, qui fut cauſe d'une guerre que les Chinois eurent à ſoutenir contre les Ruſſes, à la fin du ſiecle paſſé. Les pêcheries d'Europe ſe trouvent dans quelques endroits de l'Ecoſſe, dans une riviere de la Baviere, dans la Baltique ſur les côtes de l'île de Bornholm, &c. En Orient la pêche des perles ſe fait deux fois l'an, une fois aux mois de Mars & d'Avril, & l'autre aux mois d'Août & de Septembre. Les plongeurs portent un fer pour arracher les huitres, qu'ils mettent dans un panier attaché à leur corps: lorſque leur panier eſt rempli, ou qu'ils ne peuvent plus retenir leur haleine, ils delient la pierre qui eſt attachée à leur pied, & ſecouent la corde: & on les retire de l'eau ſur le champ. Dès que les barques ont leur charge, on gagne les côtes, & on jette à terre toutes les huitres qu'on a pêchées: on les y laiſſe expoſées au ſoleil; la chair ſe corrompt bientôt; les huitres s'ouvrent & l'on en retire les perles. Ces perles, après avoir été nettoyées, ſont paſſées par des cribles, qui ont des trous de différente capacité: on les claſſifie, & enſuite on les vend à l'enchere; les plus petites, qu'on appelle ſemence de perles, ſe vendent au poids. Aujourdhui on s'y prend autrement ſur les côtes de la pêcherie. On emplit des tonneaux d'égale grandeur des huitres que produit la pêche de chaque jour; on ferme ces tonneaux, & dès qu'on en a raſſemblé un certain nombre, on les vend à l'enchere

Gamron est le port de toute la Perse, & peut être de toute l'Asie, où se fait le plus

tantôt sur les côtes de Maduré & tantôt à l'île de Manar. Le prix ordinaire du tonneau est communément de 10 à 12 écus d'Hollande. Les marchands font enlever ceux qu'ils achetent, & après les avoir fait transporter chez eux, ils font ouvrir les huitres, & voyent si la fortune les a favorisés. L'éclat, la netteté de l'eau, la grosseur, & la régularité de la forme font la beauté des perles. On appelle Parangons les perles parfaites. En Europe elles se vendent ordinairement au carat, le carat pesant quatre grains. La semence de perles non-percées, propres à être broyées, vaut à peu près trente écus la livre de seize onces: la semence de perles percées, propres à la broderie, en vaut environ quatre vingts. Les perles baroques, de 500 pieces à l'once valent treize à quatorze écus: celles de cent à l'once en valent quatre-vingts; de trente à l'once 30; écus. Les perles rondes parfaites, du poids d'un carat, peuvent valoir quatre écus la piece; de deux carats 20 écus; de quatre carats cent écus; de six carats 350 écus, de dix carats 1500 écus, &c. M. Linnæus a eu l'idée de nourrir des huitres à perles pour augmenter le volume des perles, & il y a réussi. Il en présenta en 1760 de très-grosses à la Reine de Suède. Les perles fausses se faisoient autrefois de verre, auquel on donnoit une sorte de teinte avec du vif-argent: depuis on s'est servi de cire, qu'on a enduite d'une colle de poisson très-fine & très-brillante. Aujourdhui on a, en France, le secret d'en faire qui approchent si fort des perles fines qu'on peut y être trompé. Celles de Venise sont aussi fort estimées.

a) Je ne sais pourquoi cette gomme est appelée arabique, car elle se tire d'un petit Acacia du Sénégal,

grand commerce: il eſt ouvert à toutes les nations de l'Europe, excepté aux Eſpagnols, & aux Portugais. Les Hollandois y portent de l'argent [b]), des épices, dont ils fourniſſent toute la Perſe, du bois de ſapan & de ſantal, du ſucre, du gingembre, de l'indigo, du vermillon, de l'encens, du benjoin, du vif argent, du plomb, de l'étain, du cuivre, des toiles, & des

La gomme adraganth ſort en forme de vermiſſeaux des branches du *Tragacantha.*

a) Le caffé qui croît aux environs de la Mecque eſt eſtimé le meilleur de tous ceux que produit l'Arabie: on en connoît trois eſpèces, une appelée *Bahouri*, réſervée pour le Grand-Seigneur & pour le ſerrail, & les deux autres appelées *Faki* & *Salabi*, dont on fait commerce.

b) Cet argent conſiſte en piaſtres ou réaux d'Eſpagne, & en écus de Hollande. L'or n'a point de cours dans le commerce, parceque les eſpeces d'or étrangeres ſont à ſi bas prix, qu'on n'y en porte plus: il n'y a en Perſe que des eſpeces d'argent & de cuivre, on les peſe. Les premieres ſont ſouvent altérées, c'eſt ce qui eſt cauſe que les payemens ſe font en partie en monnoies de cuivre, ce qui, joint aux révolutions dont cet empire eſt agité depuis tant d'années, explique, comment il arrive que le commerce de Perſe ſoit ſi peu de choſe aujourdhui: les Arméniens en font la plus grande partie. Iſpahan & Tauris ſont les villes qui ont le plus de commerce.

c) Les Anglois aiderent les Perſans à enlever aux Portugais l'île d'Ormus: on leur promit pour ce ſervice, par le traité de 1620, la moitié des revenus de la douane de Gamron: cela montoit en 1674 à 40 mille livres Sterl. Ce droit fut cédé à la Compagnie des

draps. Les Anglois y débitent très-bien leurs draps. C'eſt depuis la deſtruction de l'île d'Ormus, que Gamron eſt devenue ſi commerçante c). Les Perſes s'adonnent peu au commerce de mer: on tire des provinces de ce royaume de la ſoie d), des étoffes de ſoie e), des étoffes de coton, des brocards f), des tapis g), des étoffes de poil de chameau, des

Indes Orientales, à condition d'entretenir un certain nombre de vaiſſeaux dans le Golfe Perſique: la Compagnie ne fut pas exacte à remplir cet engagement, & dans la ſuite les Perſans ne lui ont payé annuellement que trois mille livres ſterl. J'ignore ſur quel pié ſont les affaires à préſent.

d) On prétend que la récolte que la Perſe fait en ſoie, monte année commune, à 30 mille balles, du poids de 276 livres, dont il ne s'en employe pas mille dans les manufactures de Perſe. Cependant les couleurs que les teinturiers perſans donnent aux ſoies, ſont ſuperieures à celles d'Europe. En 1652 les Hollandois firent un traité avec le roi de Perſe, par lequel ils s'engagerent à lui acheter par an 600 balles de ſoie, à condition qu'il leur fût permis de faire entrer à Gamron, ou ailleurs, pour la valeur d'un million de marchandiſes ſans en payer les droits ordinaires: mais les Hollandois n'ayant pu trouver moyen de débiter une ſi grande quantité de ſoie, ils chercherent à obtenir qu'elle fut diminuée, & c'eſt ce qui leur fut accordé.

e) Les couleurs des étoffes de Perſe ſont plus vives que celles des étoffes faites en Europe.

f) Il y a des brocards ſi précieux que l'aune de Perſe en revient à 3300 livres de France: on employe, ſur le métier où elles ſont tiſſées, jusqu'à trente navettes,

porcelaines, du coton filé & en bourre, du chagrin de toutes couleurs, du tabac, de la noix de galle, du fer, de l'acier, du safran h), de l'alun, du soufre, des vins de Schiras & d'Yerd, des amandes, des pistaches, des chameaux, des chevaux & des mulets. Les Russes font le commerce de la Perse par Astracan, & par la mer-Caspienne; ils ont à Derbent un magasin très-considérable. La Géorgie

& cinq à six ouvriers, aussi n'en fait-on guere qu'un quart de pouce par jour. Ces brocards servent pour des meubles, des portieres, des carreaux, des rideaux, &c.

g) Ces tapis se fabriquent dans la province de Kirman, surtout à Sistan: on les a appelés tapis de Turquie, parce qu'il en est venu en Europe par la voie de Smyrne.

h) Le meilleur safran est celui des côtes de la mer Caspienne & d'Astracan.

i) Par épices on entend ordinairement la cannelle, les clous de girofle, la noix muscade, & le macis: nous y joindrons, pour plus de commodité, le poivre & le gingembre.

La cannelle est la seconde écorce d'un arbre qui ne croît maintenant que dans l'île de Ceylan, le long de la mer, dans une espace de quatorze lieues, depuis Negambo jusqu'à Gallieres. Le cannelier ressemble par ses feuilles au laurier; il seroit plus commun, si les Hollandois n'avoient grand soin d'arracher tous les canneliers qui croissent sans culture, ou qui viennent dans d'autres cantons de l'île que ceux qu'ils peuvent ou veulent occuper. Cependant la récolte de la cannelle excede de beaucoup ce qu'on peut en débiter dans

& la Mingrélie font quelque commerce en vins & en soie, mais surtout en esclaves.

§. 2.

Du commerce des peuples de l'Europe aux Indes Orientales.

On peut ranger sous quatre classes toutes les marchandises que fournissent les Indes Orientales, savoir 1) les épices & les drogues [i]),

les Indes & en Europe. On enlève l'écorce en Juin & Août; on la fait sécher ensuite au soleil, & on l'emballe. L'arbre, dépouillé de son écorce, est coupé jusqu'à la racine, il repousse, & au bout de sept à huit ans, quelquefois de cinq ou de six, on peut le dépouiller de nouveau. Le fruit du cannelier donne une huile, dont on fait des bougies qui répandent uno odeur bien forte. La cannelle Portugaise ne se trouve plus: on l'appeloit grise ou sauvage, elle croissoit dans le royaume de Cochin, sur la côte de Malabar; les Hollandois s'emparerent du pays en 1661, & firent arracher tous les canneliers qui s'y trouverent. On prétend que cette nation débite en Europe 600 mille livres pesant de cannelle, & bien plus encore dans les Indes. Il s'en consomme beaucoup en Amérique, particulierement au Pérou; les Espagnols ne sauroient s'en passer dans leur chocolat. On en compte neuf especes de différente bonté: les jeunes arbres donnent la meilleure, & la qualité se perd à mesure que les arbres vieillissent: l'écorce doit avoir au moins deux à trois ans.

Le clou de girofle est le pistil de la fleur du girofier. Cet arbre ne s'est jamais trouvé que dans les îles Moluques, & aujourdhui on ne le trouve que dans celle d'Amboine, parceque les Hollandois l'ont fait ar-

racher dans toutes les autres: ils payent, en dedommagement, au Roi de Ternate, un tribut annuel qui peut aller à 18 mille écus d'Allemagne, & se sont engagés à prendre tous les clous de girofle, que les habitans d'Amboine porteroient à leur magasin, à raison de sept sols & demi la livre. On en recueille plus qu'on n'en peut débiter. Le fruit de cet arbre a la figure d'un clou, dès qu'il est sec: on le cueuille avant qu'il soit mûr, & cette récolte dure ordinairement depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Fevrier. Il s'en consomme une prodigieuse quantité aux Indes, & cinq à six mille quintaux en Europe: c'est au fort *la Victoire* qu'en est le grand magasin. Les Hollandois obligent les habitans d'Amboine à planter tous les ans un certain nombre de girofliers. Les clous de girofle se confisent.

La noix muscade est un noyau aromatique, que porte un arbre assez semblable au poirier: il croît dans les îles de Banda, surtout à Négra, à Lonthor, & à Poulo-aiy. Il y a des muscadiers sauvages, qui s'élèvent à une plus grande hauteur que les muscadiers cultivés. Quand le fruit est mûr, les habitans le cueuillent: lorsqu'on l'ouvre & qu'on le dégage de son écorce, on trouve sous cette premiere enveloppe une substance visqueuse, d'une odeur aromatique, & de couleur de safran: c'est ce qu'on appelle Macis, on le détache, & on le fait sécher au soleil. Les noix muscades sont partagées en trois classes, qui ne different l'une de l'autre que par le degré de bonté: les meilleures passent en Europe, les autres sont vendues aux Indes, & la troisieme espece, où sont comprises celles qui ne sont pas mûres, celles qui sont gâtées, & celles qui sont trop petites, est destinée au pressoir, où l'on en tire l'huile. Toutes celles qui passent en Europe sont marinées, on les trempe dans une eau de chaux, (cette chaux est de coquilles calcinées) où elles se cou-



vrent d'une petite croûte plâtreuse; ensuite on les met en tas pour qu'elles s'échauffent & que l'humidité s'en évapore: on confit aussi les noix muscades, mais alors on les cueuille avant leur maturité. On appelle improprement le macis fleur de muscade; il fait partie du fruit: on le vend plus cher que la noix. En 1761 il entra à Amsterdam, sur différens vaisseaux, 182420 livres pesant de noix ou de fleur de muscade.

Le poivre est le fruit aromatique d'un arbrisseau très-foible: on en connoît plusieurs especes; la plus commune est le poivre noir; il croît dans les îles de Java & de Sumatra, & dans le Malabar: on le soûtient avec des échalas comme la vigne, ou on le plante au pié de quelque grand arbre: l'arbrisseau ressemble assez à nos groseilliers. Le poivre blanc naturel est extrêmement rare; celui que nous connoissons sous ce nom, n'est que du poivre noir dépouillé de sa premiere pellicule, & séché ensuite. Celui du Malabar est le plus petit; c'est celui qu'on envoye ordinairement en Europe. A la Chine il y a une espece de poivre qui croît sur un arbrisseau plus fort & plus élevé. Le poivre long croît en Amérique, surtout dans la nouvelle Espagne, où on l'appelle *Acapatli*; on en trouve aussi dans les Indes: les vers s'y mettent aisément, quoiqu'il soit de tous les poivres le plus violent. Le poivre rouge, ou de Guinée, se cultive aussi en Europe, & vient dans des cosses: les Espagnols l'appellent piment, les François corail de jardin; ce poivre est originaire d'Amérique, & il y en a une espece qui ne croît qu'au Pérou, & qu'on appelle *Agy*. Le poivre de la Jamaïque, appelé *Amomi*, est le fruit de l'arbre qui donne le bois d'Inde: celui de Thévet, aussi appelé *Amomi* par les Hollandois, a le goût des clous de girofle: nous avons parlé ci-dessus du poivre d'Afrique appelé *Malaguette*.

2) les foies & les étoffes de foie [k]), 3) les cotons & les toiles de coton [l]), 4) les métaux,

Le Gingembre eft la racine d'une plante qui ne s'élève guere au-delà d'un demi-pié. Elle croît en abondance dans l'île de Ceylan, dans le Malabar, à la Chine, &c. Transplantée aux îles Antilles cette plante y a fi bien réuffi, qu'il ne nous vient presque plus de gingembre des Indes. Le gingembre verd fe confit: les naturels du pays le mangent en falade: réduit en poudre on l'appelle épices blanches, ou petites épices. Celui qu'on tranfporte fec eft trempé auparavant dans une faumure. Les Hollandois débitent, année commune, plus de dix mille livres pefant de gingembre confit. On compte que les îles Antilles en fourniffent à l'Europe plus de 300 mille livres pefant. Les mariniers en confomment beaucoup fur mer.

k) Les foies des Indes Orientales fe tirent particulierement de Perfe, de la Chine, de la Cochinchine, du Tunquin, de Tripara, d'Azem, & de Bengale: celles de la Chine & du Tunquin font blanches & fines: celles de Tripara font groffieres; celles de Bengale font rudes & fans luftre: ces deux dernieres efpeces de foie, lorsqu'elles paffent en Europe, ne s'employent guere que dans les manufactures de Hollande & d'Allemagne.

l) Le coton croît abondamment dans les états du Mogol, le long des côtes de Coromandel, dans le Bengale, & à la Chine. De toutes les toiles de coton on eftime le plus les mouffelines, dont les marchands du Mogol enlevent l'élite pour le Serrail de l'Empereur. Les plus belles toiles peintes au pinceau viennent de Golconde, & furtout de Mafulipatan, où le rouge, qu'on tire d'une plante, nommée *Chay*, eft d'une grande beauté, & dure auffi longtems que l'étoffe. Cette plante ne croît que là. Le commerce coûteux

les diamans, ou en un mot les fossiles **). Le commerce des Indes a trois branches, le com-

de ces toiles est nécessaire cependant à ceux qui trafiquent en Guinée, à Angola, dans les colonies à sucre &c. parceque la chaleur excessive de ces pays ne permet pas aux femmes de porter des étoffes de laine ou de coton faites en Europe, & que celles de soie durent trop peu.

**) Un auteur Anglois prétend que les Indes Orientales coutent à l'Europe, depuis la découverte du Cap de Bonne Esperance, au de là de 200 millions Sterlings: car ce commerce ne peut se faire qu'avec de l'argent: il en est de même de celui qu'on fait avec le Levant & la Perse. On a soutenu qu'il circule en Europe pour 20 millions de fl. d'Hollande, de diamans; & que les deux Indes en livrent tous les ans pour 5 à 6 millions. Cependant quoique les Européens ne rapportent des Indes ni or ni argent, & qu'au contraire ils y en portent beaucoup, ils y font pourtant un commerce considérable de ces métaux, en les tirant d'un endroit pour les porter dans un autre. La Chine, le Japon, le Pégu, Siam, Azem, Tripara, Camboie, la Cochinchine, les îles de Sumatra & de Macassar sont les seuls lieux d'où l'on peut tirer de l'or: au Japon cependant l'exportation en est défendue. La Chine fournit le plus d'or, elle l'échange contre l'argent, qui lui manque: autrefois il y avoit un très-grand profit à faire dans ce commerce, cela a changé depuis: d'un autre côté le Japon a beaucoup d'argent, & ne paye les étrangers qu'avec ce métal. Le cuivre du Japon est le meilleur qu'on ait, il vaut en Europe 25 pour cent plus que le cuivre de rosette: les Hollandois en débitent beaucoup sur les côtes de Coromandel, & dans le Bengale; il en passe aussi une grande quantité dans la chaudronnerie d'Aix la Chapelle On prétend que

merce d'Inde en Inde *), le commerce d'Inde en Europe, & le commerce d'Inde en Améri-

les Hollandois en font paffer en Europe près de trois-mille quintaux. On trouve de l'étain & du plomb dans quelques endroits de la côte de Malaća: l'étain de Ligor dans le royaume de Siam eft fort eftimé; les Hollandois font, en quelque façon, maîtres des endroits d'où on le tire, & ils font paffer delà beaucoup d'étain en Europe. Le fer fe trouve en plufieurs endroits: on en tire même d'ouvragé de la Chine. Quant aux diamans ils fe tirent de Golconde, de Vifapour, de Bengale & de l'île de Borneo: ce font les feuls endroits où il s'en trouve. Les autres pierres fines fe tirent des mines de Hava dans le Pégu, & de lîle de Ceylan: la mine de Hava donne des rubis, des faphirs, des topafes, des améthyftes, &c. la riviere de Ceylan en fournit également. Camboye eft connue par la beauté de fon agathe. Tucotrin, fur les côtes de la Chine, & Aniau, fur les côtes de la pêcherie, ont les plus belles perles de l'Orient.

*) Pour les Anglois ce font les Gouverneurs, les Commis & les particuliers qui tirent le plus grand profit du commerce d'Inde en Inde; la Compagnie en retire peu.

o) Il faut pourtant excepter le commerce à l'Oueft des Indes: c'eft très-peu de chofe que les Hollandois y font en comparaifon des Anglois & des François; pour un navire hollandois qui aborde au Gange il en vient au moins cinq qui appartiennent à ces derniers. Surate, Jeda, Baffora, la Perfe, toute la côte entre le Golfe perfique & le fleuve Indus ne voyent guère qu'un vaiffeau hollandois à demi charge, & dont la cargaifon vaut à peine cent mille florins. Nous avons déjà remarqué que le commerce de la Compagnie hollandoife des Indes Orientales eft déchu de fon ancienne fplendeur: nous ajouterons ici quelques remarques fur fes établiffemens

que. Les Hollandois l'emportent en ce point fur toutes les autres nations *): les efforts qu'ils

aux Indes, qu'on peut partager en deux claffes; la premiere eft celle des lieux que la Compagnie a conquis, & où elle jouit des droits de Souveraineté; la feconde eft celle des lieux où elle a le privilége ou la coutume de naviger pour raifon de commerce. De la premiere claffe font Jacatra, Ceylan, Amboine, les îles de Banda, une partie de Macaffar, & à quelque égard le Malabar: de la feconde font les places fituées à l'Oueft des Indes, Bengale, Coromandel, Surate, la Perfe, Mocha, & une partie de la côte occidentale de Sumatra. Il eft aifé de voir par-là que la Compagnie a donné trop d'étendue à fes poffeffions. Dans les établiffemens de la feconde claffe, il y en a plufieurs où les Hollandois pourroient retrancher une partie de la nombreufe milice qu'ils y entretiennent, & une partie de la quantité embarraffante des employés. Au lieu de ces comptoirs, en forme de directions, où l'on folde cinq ou fix Confeillers fort inutilement, & où la dépenfe & le fafte des Directeurs, qui prétendent devoir en impofer ainfi aux Maures, emportent une partie confidérable des profits; au lieu dis-je de ces comptoirs, il vaudroit mieux n'avoir que de fimples factories. Il eft rare de pouvoir reprocher aux Hollandois un défaut d'économie, il a fallu qu'ils cherchaffent un autre hémifphere pour s'en rendre coupables. Parmi les établiffemens de la premiere claffe Batavia occupe le premier rang, & cette ville feroit encore plus riche & le commerce des Indes plus lucratif, fi la Compagnie ne partageoit pas avec les employés fon commerce des Indes à l'Europe; fi elle réduifoit les dépenfes ordinaires, fi elle accordoit la liberté de la navigation & du negoce, à l'exception de l'Eft de Batavia; & fi elle diminuoit la quantité des employés. Il feroit fort utile à cette compagnie & à

ont faits & la fine politique dont ils se sont servis, leur ont assuré un commerce qui les enrichit, & auquel le salut de leur état *paroît* être attaché. Batavia est le centre de ce commerce, & le Cap de Bonne Esperance le lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux, qui reviennent des Indes & de la Chine. Les épices leur tiennent lieu d'argent *r*): ils en débitent même plus aux Indes qu'en Europe, & comme ils en sont seuls maîtres, ils y mettent le prix qu'ils veulent. A Surate ils bâtissent des vaisseaux: le bois qu'ils y coupent est fort dur,

l'Etat que les nationaux Hollandois fussent propres à cultiver les terres; à leur défaut on a souhaité de faire passer aux Indes des colons Saltzbourgeois.

p) Toutes les affaires aux Indes se font par des courtiers, que les Persans appellent *Dodal*, grands parleurs. Après avoir marchandé, ou plutôt parlé fort long-tems, le courtier du vendeur & celui de l'acheteur se donnent la main droite, qu'ils couvrent de leur habit ou d'un mouchoir. Le doigt étendu signifie six, plié cinq, le bout du doigt un, la main étendue 100, la main fermée 1000. Pendant ce commerce mystérieux ces courtiers gardent le plus grand sérieux. Les petits comptoirs ou loges des Européens répandus çà & là sont ordinairement gouvernés par des Agents noirs qu'on appelle Topais.

q) La derniere guerre avoit achevé de ruiner le commerce des François aux Indes: la paix devoit rétablir les choses sur le pié où elles étoient en 1749: mais nous avons dejà vu que la Compagnie des Indes n'a pu se sou-

dur, & résiste longtems à la pourriture & aux vers: ils devroient bâtir tous leurs vaisseaux dans ce port, car ceux qu'ils construisent ailleurs ne durent guère que dix à douze ans. Pondicheri, situé sur la côte de Coromandel, fut le centre du commerce des François, la résidence du Gouverneur, & le magasin général. Les François ont encore un grand comptoir à Masulipatan, & des loges en plusieurs endroits: mais leur commerce n'a jamais été aussi considérable qu'il pouvoit l'être q); les Anglois l'ont toujours emporté sur eux r): Madras s), ou St George,

tenir. Ce qui a nuit beaucoup au commerce des François c'est l'avidité des Gouverneurs & des commis. La grande faute qu'on a faite aux Indes, c'est d'avoir discipliné les naturels, & instruit les Indiens dans l'art militaire de l'Europe. On prétend que les François ont été les premiers à les instruire de cet art dangereux: ils s'en repentent sans doute, & tôt ou tard ces peuples reprendront le dessus. S'il se trouve quelque homme, aussi habile qu'entreprennant, il lui sera bien aisé de detruire les nations Européennes l'une après l'autre: il ne faut aux Indiens qu'une marine respectable: en courses sur mer ils sont hardis & courageux, peut être que l'usage d'une plante, nommée *Bang*, qui les irrite & les enivre, y contribue.

r) Les établissemens des Anglois aux Indes sont divisés en trois Gouvernemens; celui de Bombai, dont dépendent les Comptoirs de la côte occidentale de la Péninsule & ceux de Perse; celui de Madras dont dépendent les comptoirs de la côte orientale, & celui de

eſt la principale place qu'ils occupent, & la réſidence du Gouverneur: après Madras c'eſt Goudclour, ou S. David, qui eſt la place la plus importante; l'une & l'autre ſont ſituées ſur la côte de Coromandel. Les Eſpagnols ſont peu de commerce aux Indes: les îles Philippines & les îles Marianes ſont les ſeules poſſeſſions

Calicutta dont dépendent les établiſſements dans le Bengale.

s) Les Anglois font par Madras le commerce des îles Manilles. Ordinairement il arrive d'Angleterre à Madras quatre à cinq vaiſſeaux, quelquefois ſix. La charge du retour de ces vaiſſeaux eſt eſtimée à deux-cens-mille livres Sterling. Madras eſt bâti ſur un territoire qui fut donné à la Compagnie par le grand Mogol: il a cinq miles le long des côtes, & un mile du côté des terres. On comptoit, en 1740, deux cents cinquante-mille habitans à Madras, & cette ville payoit alors 70 mille pagodes d'impôt; ſon acroiſſement eſt dû à la ruine de St. Thomé. Saint David, qui eſt près de là, rend dix-mille pagodes à la douane: de ces deux endroits part tout ce qui eſt deſtiné pour l'Europe. En général le commerce des Indes emporte beaucoup d'argent; les vaiſſeaux qui vont faire ce commerce chargent en or ou en argent pour la valeur de ſept huitiemes, ſelon d'autres de trois quarts, de la valeur totale de la cargaiſon. Les partiſans de la Compagnie des Indes, comme Davenant & Child, ont ſoutenu que ce commerce augmentoit tous les ans de 600 mille liv. ſt. la maſſe générale des richeſſes de la nation. Ceux au contraire qui ſont oppoſés à ce commerce, ſoutiennent qu'il enlève annuellement à l'Angleterre 400 mille l. ſt. D'après quelques calculs on a trouvé que depuis 1712 jusqu'en

qu'ils y ayent [t]). Les Portugais envoyent tous les ans quelques vaiſſeaux à Goa [u]); le Roi les équipe à ſes frais; mais ce commerce eſt presque détruit. Celui qu'ils font d'Inde en Inde ſe fait ſur de petits vaiſſeaux, qui arborent ſouvent le pavillon de quelque puiſſance Orientale. Chaque Gouverneur fait pour ainſi

1717, c'eſt à dire dans le cours de cinq années, on a exporté, y compris l'exportation clandeſtine, en matieres d'or & d'argent un excedent de 168286 l. ſt. ſur ce qui en eſt rentré pour des marchandiſes des Indes réexportées.

t) Cependant les Eſpagnols ſont la nation du Monde qui pourroit faire le commerce des Indes avec le plus d'avantage: la navigation d'Acapulco aux Philippines a porté jusqu'à préſent à la nouvelle Eſpagne les marchandiſes des Indes, qu'elle n'auroit du recevoir que par Cadix & Seville: on a mis fin à ce commerce direct. Il ſeroit bon peut être de réunir en une ſeule compagnie le commerce des deux Indes.

u) Tous les ans il part de Lisbonne pour Goa un vaiſſeau de 800 tonneaux, quelquefois deux; mais cela eſt rare. La cargaiſon peut être eſtimée à un million d'écus d'Allemagne: elle conſiſte en corail, en papier d'Italie, en écarlate de Hollande, en tabac de Portugal, & en argent. On prétend que l'argent que les Portugais envoyent aux Indes Orientales, monte, année commune, à près de 360 mille écus d'Allemagne, le corail à 150 mille; le tabac eſt entierement pour le compte du Roi, qui en fait le commerce excluſif. Le retour du vaiſſeau conſiſte en diamans, en étoffes & toiles, en ſalpetre, en indigo, en muſc, & en ambre gris.

dire pour lui feul le commerce de fa place: le centre de ce commerce eft à Goa, d'où l'on tire le meilleur arak *). Les Portugais ont encore un autre établiffement à Diu, & quelques comptoirs ailleurs. Le commerce des Danois aux Indes s'étend de jour en jour. Il faut efpérer que le commerce des Indes fera bientot borné aux matieres premieres qu'on en retire, & que leurs manufactures cefferont de faire tort à celles d'Europe *). On eft embaraffé fur la nature du Left pour les vaiffeaux qui vont aux Indes & qui en reviennent *).

Nous allons jetter un coup d'œuil fur les

v) Le veritable Arack eft une liqueur qui découle d'un arbre, par une incifion qu'on y fait: cet arbre, qui reffemble affez au bouleau, vient dans plufieurs endroits des Indes. On fait de l'Arack une boiffon appelée par les anglois Punch. On croit que c'eft aux Ruffes & aux Hollandois qu'on doit l'ufage de l'eau de vie de riz, qu'on veut faire paffer quelquefois pour de l'Arack.

x) On peut deja fe paffer de la porcelaine de la Chine & du Japon: la Suiffe & la Normandie imitent les mouffelines; les toiles de coton fe fabriquent partout: les fabriques des pékins, des fatins, des damas, des armoifins, des gourgourans ont de grands fuccès en France, & les pekins de Valence en Efpagne l'emportent fur ceux des Indes.

y) Le Baron Imhoff propofa aux Hollandois le caffé & le fucre pour fervir de Left; prétendant, comme de raifon, que le fable & le falpetre font dangereux.

provinces des Indes les plus connues par le commerce que les Européens y font, & nous commencerons par le Mogol.

Cet Empire eſt un goufre pour les eſpeces d'or & d'argent que les Européens y portent: elles n'en ſortent guère après y être une fois entrées [z]). On y porte auſſi beaucoup d'épices, des cuirs, de l'étain, des draps, &c. les chevaux & les élephans y ſont auſſi d'un bon débit. On tire du Mogol des ſoies, des étoffes de ſoie, des étoffes de coton; des toiles [a]) peintes, des brocards, de l'indigo [b]), du ſucre candi, de

z) On y porte des réales, des richsdalers de Flandre, de Suède, de Dannemarc, d'Allemagne, des ducats, des louis de France, des piſtoles d'Italie, des guinées, &c. Mais cette derniere eſpece de monnoie n'y vient qu'en contrebande & en petite quantité.

a) Les Anglois font teindre à Amadabat les toiles qu'ils achetent aux Indes, & tirent leur indigo d'Agra.

b) L'Indigo croît dans le territoire de Surate aux environs d'Agra & d'Amadabat, dans le Bengale, dans le royaume de Golconde, & ſur toute la côte de Coromandel. Les Hollandois le cultivent dans l'île de Java & avec ſuccès. Aux Indes Occidentales il eſt fort commun, ſurtout en Terre ferme, aux Antilles, dans la Louiſiane. Celui d'Agra eſt le plus eſtimé: vient enſuite tout l'indigo qui ſe tire du Mogol, & qui coute vingt pour cent de plus que l'indigo du reſte de l'Inde. Le commerce de cette drogue eſt conſidérablement aſ-

la caſſonade [c]), des confitures, du cumin, du miel, de la laque [d]) de l'opium, du borax, du gingembre, des mirobolans [e]), du ſalpetre [f]), du ſel ammoniac [g]), de l'ambre gris, du muſc, & des diamans.

C'eſt le Roi de Guzurate, qui de tous les Princes de l'Indoſtan poſſede les plus beaux ports, & Amadabat, capitale de ſon royau-

ſure que les Hollandois en font paſſer 50 à 60 miliers peſant en Europe. Les Indiens le ſophiſtiquent volontiers. Nous en avons deja fait mention.

c) Les Hollandois raffinent en Hollande la caſſonade du Bengale.

d) Le nom de laque eſt commun à pluſieurs drogues, qui ſervent aux teinturiers, aux peintres, & dans les apoticaireries. Celle des peintres eſt de trois eſpeces: il y a la laque fine ou de Veniſe qu'on fait partout, la laque platte ou colombine, & la laque liquide, ce ſont des compoſitions de différentes drogues. La laque des teinturiers, dont on fait auſſi la cire d'Eſpagne, eſt une gomme qui vient des Indes, ſurtout des royaumes de Pegu, d'Azem, de Guzurate, & de Bengale: elle paroît être l'ouvrage de quelques inſectes; elle donne une fort belle couleur rouge; les Indiens s'en ſervent pour leurs toiles, les Levantins pour leurs maroquins, les Anglois & les Hollandois en font une eſpece d'écarlate; on l'appelle ordinairement laque en bâton, parce qu'elle vient ainſi des Indes. La laque que les médecins employent n'eſt autre choſe que du Cancanum.



me, eſt la ville qui a le plus de commerce, de manufactures, & de fabriques, ſi l'on en excepte Surate [h]) dont le commerce eſt encore plus étendu. Cambaye eſt auſſi une ville d'un grand commerce: on tire delà des pierres fines, des drogues, des herbes medicinales, des bois pour la teinture, les parfums, & autres uſages; de l'indigo,

e) Les Mirabolans ſont une eſpece de fruit employé dans la médecine comme un purgatif: ils croiſſent dans les environs de Goa, dans le Décan, dans le Malabar, dans le Bengale, &c. On s'en ſert peu aujourdhui.

f) C'eſt à Amadabat que les Anglois & les Hollandois font raffiner le ſalpetre qu' ils tirent des états du Mogol. Les Banians y font un grand commerce de change; il n'y a point de places dans les Indes ſur lesquelles ils ne donnent & n'acceptent des aſſignations.

g) Le ſel ammoniac naturel eſt fort rare, c'eſt à dire celui qui vient de l'urine des chameaux: celui qu'on tire des Indes Orientales eſt une terre ſalée qu'on travaille comme le ſalpetre, il eſt auſſi fort rare. Le ſel ammoniac factice ſe tire de l'urine des hommes & des animaux, après qu'on y a mis du ſel commun & de la ſuie: il vient ordinairement de Veniſe & de Hollande. Ce ſel eſt employé dans la médecine, comme auſſi par les teinturiers, par les orfèvres, les épingliers, les maréchaux, &c.

h) Le commerce qui ſe fait dans cette ville eſt incroyable; il faut ſe garder de la fripponnerie des Banians: on ſophiſtique les drogues, on gâte les marchandiſes, &c. Par exemple quand on livre les toiles écrues pour être blanchies, il arrive que pour épar-

du camphre, du souffre, du turbit [i]), du galanga [k]), du nard [l]), du lapis, de l'*Assa fœtida*, du borax, de la scamonée, du benjoin, des étoffes, de la rhubarbe, [m]) &c.

La côte des Indes s'étend depuis les frontieres de Guzurate jusqu'au Cap de Comorin. Le royaume de Decan situé le long de cette côte a des étoffes de soie, & de coton, du

gner le jus de limon, on bat les toiles beaucoup trop sur la pierre.

i) Le Turbit est une racine medicinale: c'est une espece de *Convolvulus*. On y substitue souvent la thapsie blanche, qu'on nomme aussi Turbit gris.

k) Le Galanga est une racine medicinale: il y en a une grande & une petite. La plante est appelée *Lagundi* par les Indiens. Les Indiens se servent de l'une & de l'autre pour assaisonner leur nourriture; & les vinaigriers, pour donner de la force à leurs vinaigres. L'huile pure des fleurs du galanga est très-précieuse & très rare: c'est un parfum delicieux.

l) Le Nard ou Spic-Nard Indien est une racine dont les Indiens se servent pour assaisonner leurs mets, & qui est employée dans la medecine.

m) La rhubarbe qu'on achete à Surate & à Cambaye vient de Bocara vers la Tartarie, ou de Bontan au Nord de Bengale.

n) Du moins c'est là où on commence à trouver du poivre.

o) La cardamome se recueuille dans le royaume de Cananor, sur des lieux montagneux; on prétend qu'on n'en trouve point ailleurs. On s'en sert aux Indes pour assaisonner les mets.

salpêtre, & du poivre [n]). Le Malabar a de la cardamome [o]), du betel [p]), & surtout une grande quantité de poivre, [q]), qui est fort estimé, du riz [r]), du gingembre, du miel, de la casse, de l'ambre gris, & quelques especes de pierres fines.

La côte de la pêcherie ou de Maduré, qui s'étend depuis le Cap de Comorin jusqu'à Ne-

p) Le bétel est une plante d'une grande réputation dans tout l'Orient, mais principalement aux Indes Orientales: ses feuilles sont remplies d'un suc rouge: les Indiens en mangent continuellement avec *l'areca*, espece de noix, cela leur rougit beaucoup les levres: ils en portent toujours dans des boites & se le présentent mutuellement, comme on fait en Europe avec le tabac en poudre. Cette plante a une tige très-foible, & aime les lieux humides: les champs où on la cultive sont coupés par des rigeles, qu'on a soin d'entretenir pleines d'eau. La feuille a la forme de celle du citronnier: son fruit n'est d'aucune utilité: on prépare la feuille avec la noix de l'areca & un peu de chaux brûlée, faite de coquilles. Les Indiens y ajoutent quelquefois du *Cachou*, qu'ils aiment beaucoup, parce qu'il provoque à la volupté. En général l'effet de cette plante est de faire saliver, de conserver les dents, de rendre l'haleine agréable, & d'échauffer.

q) On prétend que les François enlevent, année commune, 150 mille livres pesant de poivre; le meilleur se trouve depuis Visapour jusqu'au Cap Comorin; le plus petit est le plus estimé aux Indes.

r) Il y a du riz noir, & du riz blanc: on en fait deux recoltes par an. Les terres du Malabar sont très-fertiles.

gapatan, n'offre guere dans l'intérieur des terres qu'un pays aride, ni d'autre commerce que celui des perles s).

La côte de Coromandel s'étend depuis Negapatan jusqu'à Masulipatan t) qui est le principal port du royaume de Golconde. Les plus grands comptoirs des Européens sont sur cette côte, savoir Madras u), Pondicheri, Négapatan & Tranquebar. On tire de là des cotons, des étoffes de soie, beaucoup de riz, surtout du royaume de Golconde, où il s'en fait deux récoltes par an, & des pierreries x).

Dans le royaume de Bengale c'est à Kassembazar, à Ougli, à Pipeli, & à Bellezoor que les Européens ont leurs plus considérables établissemens. Les Hollandois tirent de Kassembazar plus de soie que de toute l'Asie

s) La pêche du premier jour appartient de droit au Naik ou Souverain du pays.

t) Les environs du fort de Divicote ont le sol le plus fertile de toute la côte de Coromandel. Depuis Masulipatan jusqu'au Cap Comorin il n'y a aucun port où un vaisseau de 300 tonneaux puisse entrer: l'embouchure de la riviere de Colram est le seul endroit où l'on pourroit en faire un.

u) Le Fort Saint David n'est qu'à douze miles de Pondicheri. Les Anglois acheterent ce territoire d'un

ensemble; la récolte doit y monter à 22 mille balles de 100 livres chacune. Il y a à Choupart d'excellentes raffineries de salpetre, & le débit en est considérable. On porte au Bengale de l'argent, du cuivre, de l'étain de Malaca, du vermillon, du mercure, de la porcelaine des Indes, des miroirs, des draps, des épices, & du morfil. On tire de ce royaume des soies crues, des cotons, du caffé, des cauris ou coquilles des Maldives, de la cire, de la gomme gutte, de l'indigo, de la laque, des parfums, du sel, du riz *), du salpetre, de la *terra merita*, ou concoume, des sucres, du borax, des racines médicinales, des tapis, des étoffes, des confitures, & des diamans. Ce que les Européens enlevent le plus ce sont des basins, des coutils, des toiles & autres étoffes de coton, & du salpetre.

Prince Indien; le fort qu'ils y bâtirent est très-bien fortifié, il dépend du Gouverneur de Madras.

v) Il est dangereux pour les vaisseaux de demeurer sur ces côtes après le 15 Octobre, & d'y retourner avant le 20 Decembre. Il regne dans cet intervalle des ouragans qui durent plusieurs jours.

x) Les Hollandois tirent du riz une eau de vie bien violente; ils lui ont donné le faux nom d'Arack, qui est tout autre chose. Cette eau de vie leur est fort nécessaire pour leurs matelots.

Le Royaume d'Asem n'a pas un fort grand commerce; la laque qu'on en tire est fort estimée.

Au bord du Gange, vers le Nord, est située Benarez, une des plus grandes villes des Indes: ses étoffes de coton sont un objet de commerce assez important.

On tire du royaume d'Aracan des bois de construction, du plomb, de l'étain, du vernis, de l'ivoire, des éléphans, &c. Les pirates de ce pays infestent tout le Golfe.

Le royaume de Pegu a quelque peu d'or, d'argent, de pierres précieuses, & de perles, du fer, des bois de construction & du gingembre: les rubis qu'on tire delà sont fort estimés. Le plomb y tient lieu de monnoie.

La Peninsule de Malaca a un des plus beaux ports des Indes: les Hollandois en sont

y) L'Areca est un fruit bien fameux dans les Indes: il est amer, & fait beaucoup cracher: on prétend qu'il fortifie l'estomac. Il ressemble beaucoup au cocotier. Le royaume de Siam en exporte 6 à 7 mille quintaux.

z) Les mines de Lagos sont les plus considérables: les Hollandois font commerce aux Indes de cet étain, & s'en servent pour lester quelques vaisseaux à leur retour en Europe.

a) Le vernis de la Chine est, selon le pere le Comte, dans ses *Memoires de la Chine*, non une composition, mais une gomme que jette un certain arbre, & qu'on delaye avec de l'huile. Celui de Siam & du Tunquin

maîtres; ils ont achevé de détruire le commerce de cette Péninsule: les Portugais ne leur avoient pas laissé beaucoup à faire.

Le royaume de Siam, un des plus puissants des Indes, produit beaucoup de betel & d'areque [3]), il a des mines de plomb, d'étain, & d'argent. Les Hollandois firent autrefois un traité avec le Roi de Siam, par le quel ce prince leur accorda le droit exclusif d'acheter l'étain [1]). Ce pays fournit encore des bois de construction, (les Hollandois en transportent beaucoup à Batavia) des peaux de bufle, de daim, & de tigre, dont on ne sauroit se passer quand on veut faire le commerce du Japon, de la gomme laque, du miel, de la cire, du sucre, du poivre, du riz, du sel, du vernis [4]), du salpetre, de la gomme gutte, de l'ambre

est fort beau, celui du Japon l'est encore plus, celui de Perse est du Sandarac delayé dans de l'huile de lin. En Europe on fait plusieurs sortes de vernis: on en compte jusqu'à dix especes; il entre dans toutes de la térébenthine. On prétend en avoir fait de bien beau en France avec du fromage de Griers & de la chaux vive: le vernis de Martin est encore un secret; tout le monde fait qu'il est fort beau, & qu'il dure très-longtemps. Le célèbre M. Marggraf, dont le génie inventif s'étend à tout, en a trouvé un qui semble l'emporter sur tous les autres, & qui s'applique parfaitement sur les métaux.

jaune, &c. Depuis que les François furent chassés de ce royaume en 1688, ils y ont eu plus de Missionaires que de Marchands. Les Siamois font presque tous commerce, & leur Roi est un des plus grands commerçants.

Le royaume de Laos a la plus belle gomme laque qui se trouve aux Indes: il y a aussi beaucoup d'éléphants, de bon riz, &c.

Le royaume de Camboye fait un bon commerce

b) Le bois de Calembac, ou Tembac, est le coeur de l'aloès. Il y en a de trois especes; la premiere & la plus rare est d'un prix qui excede celui de l'or, tant on l'estime aux Indes. Cet arbre croît à la Chine, dans la Cochinchine, &c. On s'en sert pour parfumer, on l'employe comme un cordial, & on y enchasse les bijoux les plus précieux.

c) Ces nids d'oiseaux font les délices de tous les Indiens: il est faux qu'ils s'en servent comme d'épices pour assaisonner leurs mêts; au contraire il n'y a rien de plus fade à manger que ces nids, qu'il faut assaisonner, mais qu'on regarde comme fort nourrissans, & fort convenables aux malades. Il s'en trouve au Tunquin, dans la Cochinchine, dans les îles de la Sonde, aux îles Philippines & aux Moluques, & particulierement dans le royaume de Champa. Les oiseaux qui bâtissent ces nids, sont assez semblables aux hirondelles: la plus grande partie en passe à la Chine, où ils valent cinquante taels le quintal: il est prouvé aujourd'hui que la matiere dont ils sont composés est une espece de glu, que ces oiseaux ramassent sur le bord de la mer, & qui pourroit bien être une production du

de peaux de cerf, de bufle & d'autres bêtes fauves.

La Cochinchine fournit de l'or, du bois de Calembac [b]), des foies, du fucre, de l'areque, du bétel, du riz, & des nids d'oifeaux [c]).

Le Tunquin fournit des foies en abondance, du mufc, des écailles de tortue, du bois d'aloes [d]), du fucre, de la laque, du riz & des nids d'oifeaux. Il s'y fait auffi un commerce de chair de tortue falée. On y porte

regne animal. Les Hollandois en font grand ufage aux Indes.

d) Le nom d'Aloès eft commun à trois chofes différentes: à un arbre très-rare, à une drogue, & à une plante de la racine & des feuilles de laquelle on tire cette drogue, qui en eft le fuc. L'arbre reffemble à l'olivier: le tronc eft compofé de trois différens bois. Immédiatement fous l'écorce il eft noir, compact, & pefant, c'eft ce qu'on appelle bois d'aigle: après celui là vient un bois d'une couleur tannée, léger, veineux, c'eft ce qu'on appelle bois de Calembouc; enfin le coeur eft le bois de Calembac. La plante qu'on appelle aloès croît en beaucoup d'endroits des Indes Orientales & Occidentales: il s'en trouve auffi en Europe, furtout en Efpagne. Une erreur populaire eft que cette plante ne fleurit que tous les fiecles une fois. L'aloès employé dans la médecine eft le fuc de la racine ou des feuilles de cette plante: il y en a de trois efpeces, le focotrin ou lucide, le citrin & le cabalin, c'eft le même fuc plus ou moins épuré; on ne fe fert guère que du premier. Il y a encore l'aloès hépatique, qui vient des îles de l'Amérique, & qui eft tiré de la racine

de l'or & de l'argent, furtout des piaftres, des épices, du poivre, du vif argent, des draps, & de l'ambre jaune. Les efpeces de monnoies les plus connues dans le commerce des Indes font les roupies *).

§. 3.

Du commerce des peuples de l'Europe à la Chine.

Le commerce de la Chine fe fait par mer, & par terre; celui ci par le moyen des carava-

d'une plante affez femblable à l'aloès de l'Orient. L'Aloès du Tunquin vaut jusqu'à mille écus la livre. Les Mahométans regardent cette plante comme facrée; au retour du pélérinage de la Mecque ils ont grand foin de la placer fur la porte de leur maifon.

e) La Roupie eft une monnoie; il y en a d'or & d'argent: celle d'or pefe deux gros trois quarts & onze grains, & vaut 21 livres de France, ou huit florins & demi: on a des demies & des quarts de roupies. La roupie d'argent eft d'une valeur inégale: les nouvelles font rondes, quelques-unes des anciennes étoient quarrées: elles ont toujours plus de valeur dans le lieu où elles ont été frappées qu'ailleurs, & les nouvelles valent moins que les anciennes; non que le poids & le titre en foient meilleurs, mais parce que les fouverains en hauffent la valeur idéale, pour empêcher leurs fujets de les enfouir, ce que les Indiens ont coûtume de faire. Les roupies de Pondicheri ont le plus de cours, parce qu'elles portent l'empreinte de celles d'Arcate, qu'on préfere à toutes les autres: elles valent aujourdhui 48 fols de France, & ont cours pour

nes [r]). Ce commerce n'eſt bien ouvert que depuis 1685, les Chinois ayant toujours évité de laiſſer une libre entrée aux étrangers, à qui ils aiment mieux porter leurs marchandiſes. Il n'y a point de peuple qui entende le commerce, ou plutôt le *trafic*, comme les Chinois; ce ſont les Juifs de l'Orient; ils diſent que toutes les nations du monde ſont aveugles en fait de commerce, que les Hollandois ont un œuil, mais que pour eux ils en ont deux. Canton [s]) eſt le port où ſe font tous les chargemens pour

50 à 52. Dans le royaume de Guzurate les malmoudis ont cours, ils valent douze ſols. La pagode des Indes vaut trois roupies, c'eſt à dire à peu près huit livres dix ſols, le fanon vaut 6 ſols; le demi-fanon trois: le peſſar eſt la cinquieme partie du fanon, il eſt de cuivre, ainſi que les ducani dont quatre ſont un peſſar. La roupie d'or vaut 15 à 18 roupies d'argent: la pagode a trois guengrenats & vaut quatre roupies d'argent; celle de Madras trois roupies 6 fanons, la pagode à l'étoile vaut trois roupies quatre fanons. & par Lacks on entend une ſomme de cent-mille roupies ou 250 mille livres ou environ. En Orient presque tout ſe vend au poids: le Mein, poids de Surate, eſt de 34 livres cinq onces poids de marc: le Cobit ou l'aulne de Surate eſt de deux piés ſeize lignes, pié de Roi.

r) Les Ruſſes font le commerce de la Chine par le moyen des caravanes, qui depuis 1693 partent régulierement tous les ans. Ils portent aux Chinois des cuirs ſecs & des fourrures: & leur achetent du thé, de la ſoie, des étoffes, des perles, de l'or, des toiles peintes, de la rhubarbe, &c.

l'étranger, & où abordent tous les vaiſſeaux. Les Chinois font eux-mêmes, ſur leurs propres vaiſſeaux, le commerce d'Inde en Inde. Les Européens y viennent charger les marchandiſes

g) On y charge pour l'île de Hainam, pour la Cochinchine, pour Cambaye, le Tunquin, le royaume de Siam, Batavia, le Japon, les Manilles, Surate, les Maldives & pour Achim. Madras envoye quelques vaiſſeaux à Canton; les Anglois y font paſſer leur plomb, leur argent, & quelques marchandiſes des Indes pour en tirer de l'or, du tintenaque, de la porcelaine, des ſoies, &c.

h) Ce ſont ſurtout les provinces de Nanquin & de Chekiam qui font une abondante récolte de ſoie, & qui ont un nombre prepcrtionné de manufactures d'étoffes. Il arrive tous les ans de là à Pékin au moins 200 barques chargées de draps d'or, de damas, de ſatins, de velours, &c. ſans compter ce qui eſt fait pour l'Empereur & ſes femmes. Les ſoies qui ſe vendent 100 écus à Nanquin en coûtent 150 à Canton, & 300 à Siam: ce ſeroit un très-grand profit pour les Européens, que de les tirer en droiture de Nanquin.

i) Le tintenaque eſt la meilleure eſpece de cuivre qui ſe trouve à la Chine: il en paſſe peu en Europe. Les Hollandois, qui en font le plus grand commerce, le réſervent pour l'Orient, où ils peuvent l'échanger contre toute autre eſpece de marchandiſes.

k) Le thé, que le Lord Arlington porta le premier en Angleterre en 1666, eſt la feuille deſſéchée d'un arbriſſeau qui monte quelquefois à la hauteur d'un homme. Il eſt très-commun à la Chine, (ſurtout aux environs de Pékin,) au Japon, & dans le royaume de Siam. On en fait trois récoltes par an, la premiere en Février & Mars; ce thé eſt le plus exquis, le

dont ils ont befoin, & ces marchandifes font de la foie, des étoffes de foie de toute efpece [h]), du coton, des toiles de coton, du cuivre, du tintenaque [i]), du thé [k]), du camfre, du mufc,

plus rare, & le plus cher. Après que les feuilles ont été cueuillies avec grand foin, on les expofe à la vapeur de l'eau bouillante pour les ramollir, on les fèche enfuite au feu: après cela on les trie. Les fines efpeces de thé ne paffent guere en Europe; elles perdroient trop au tranfport. On compte quatre efpeces de thé verd, & cinq de thé boue. Le thé eft fouvent fophiftiqué par le mêlange de différentes autres feuilles. La grande confommation qui s'en fait, en rend le commerce fort important. La boiffon qu'on en prépare fe fait en Orient comme en Europe; avec cette différence que les Chinois avalent auffi les feuilles qui ont été réduites en poudre. Il n'y a que les Anglois, les Hollandois, les Danois, les Suedois, & les Ruffes qui faffent, en Europe, le commerce du thé: les François n'y en font point paffer. Sans le thé les vaiffeaux reviendroient à moitié chargés. Non-compris celui que la Compagnie Hollandoife fait venir, les particuliers en font entrer en Hollande plus de trois millions de livres pefant. Le thé des caravanes, qui nous vient de Ruffie, eft fort eftimé. En 1761 le thé boue coûtoit à Amfterdam depuis 24 jusqu'à 80 ftubers la livre, & le thé verd depuis 46 jusqu'à 100, fuivant le degré de bonté. Les Anglois ont effayé de cultiver le thé dans la Caroline, & l'on prétend qu'il y réuffit. Si cela eft, le commerce de la Chine diminuera pour la Compagnie des Indes: qu'on prétend être furchargée en provifion de thé, dont la confommation annuelle doit coûter à l'Angleterre 1100000 l. ft. &c. En 1766 la Compagnie en avoit pour 3296134 l. ft. Il y a un thé qui

du lin, des ſucres, du ſel, du gingembre confit, du vif-argent, du lapis lazuli, du vitriol, de la rhubarbe [l]), de l'esquine [m]), des miro-

croît ſans culture dans les îles Antilles; on l'appelle thé ſauvage: il a moins de vertu que celui de la Chine. On connoît encore le thé de la mer du Sud, appelé *Caffine* ou *herbe du Paraguai;* les Indiens de l'Amérique en font grand cas, auſſi leur eſt-il d'un grand ſecours contre les mauvaiſes exhalaiſons des mines: la feuille bouillie fait vomir ſans douleur: le commerce de cette herbe ſe fait à Santa-Fe; celle qui vient du Paraguai eſt la plus eſtimée, on en tire de-là plus de deux-mille quintaux.

l) C'eſt ſurtout des provinces de Setſchwen & de Schenſi qu'on tire la rhubarbe: le plus grand entrepôt en eſt à Pekin. Les Ruſſes ſont ceux de l'Europe qui en font le plus grand commerce: ils n'en connurent pas d'abord tout le prix, ce fut un marchand de Hambourg qui le leur fit connoître: il acheta de Pierre le Grand pour 30 mille roubles, payables tous les ans, le privilége de faire le commerce exclusif de cette drogue: il la vendoit aux étrangers à raiſon de huit écus d'Allemagne la livre. Les Ruſſes envoyent tous les ans à Kiachat, ville frontiere de la Chine, un apoticaire de Petersbourg, qui a ſoin, avec un autre commis, de choiſir la rhubarbe, & de faire brûler ſur les lieux toute celle qui eſt mauvaiſe. Cette rhubarbe eſt bien préférable à celle que les Hollandois & les François tirent en droiture de la Chine: la grande chaleur, & l'humidité que ſouffre celle-ci, l'odeur que les autres marchandiſes, qui ſe trouvent ſur le même vaiſſeau lui font contracter, & la fraude des marchands Chinois la rendent de beaucoup inférieure à l'autre.

m) L'Eſquine, ou Squine, eſt la racine d'un fort pe-

bolans, de l'encre de la Chine, des cheveux, de la porcelaine *), de la poterie, des ouvrages vernissés *), des camelots, du chanvre, des

tit arbrisseau: on s'en sert dans les maladies vénériennes. La meilleure vient de la Chine, & de quelques endroits des Indes: celle des îles Antilles est d'une qualité inférieure.

n) Il se fait de la porcelaine dans différentes provinces de la Chine, mais particulierement dans celles de Fou-Kien, de Canton, & de Kim-te-chim: celle qui se fabrique dans les atteliers de cette derniere province est la plus estimée. Il entre dans la composition de cette porcelaine deux sortes de terres, & deux especes d'huiles: les deux especes de terres sont appelées *Petuntsé* & *Kaolin;* les deux especes d'huiles sont tirées l'une du Petuntsé, l'autre de la chaux. La porcelaine la plus fine est faite moitié de Petuntsé moitié de Kaolin; la moyenne de quatre parties de Kaolin sur six de Petuntsé; & la commune d'une partie de Kaolin sur trois de Petunsé. Les peintres Chinois ne sont pas fort habiles, mais leurs couleurs sont excellentes. Comme il est rare qu'une fournée entiere réussisse, & qu'il arrive souvent qu'elle est tout à fait gâtée, il y a peu d'ouvriers qui s'enrichissent. Depuis qu'on fait de fort belles porcelaines en France & en Allemagne, celles de la Chine & du Japon sont tombées, &c.

o) C'est un arbre qui produit le beau vernis de la Chine, on l'appelle *Tsi-chu:* il en découle dans les chaleurs une gomme roussâtre, qu'on recueille le matin en petite quantité: un millier d'arbres donnent au plus vingt livres dans une nuit: on passe cette gomme par un linge. Ceux qui la recueillent sont obligés d'user de préservatifs, vû sa malignité.

toiles de chanvre, de l'or très-fin p), de l'étain, du fer, de l'acier, des pierres précieuses, des perles, du marbre, du bois d'aigle, du bois de rose q), de l'ébene, &c. On y porte de l'argent r), des épices, du poivre, des toiles de lin, du drap s), des étamines, du bois de santal t), des dents d'éléphant, du corail, de l'ambre gris, de grandes horloges, des montres de poche, des miroirs, des instrumens de mathématique, des boissons, du vin, des ouvrages de galanterie. Pour bien réussir il faut faire des présents aux Mandarins, &c. Les Chinois ont encore de belles fourrures, comme du petit-gris, des hermines, des martres, &c.

p) L'or se vend en lingots: on trouve à la Chine beaucoup d'or dans les sables.

q) Le bois de rose est ainsi appellé, parcequ'il a l'odeur de cette fleur; il est plus commun aux Iles Antilles qu'à la Chine; il prend un beau poli: on l'employe aux ouvrages de marquetterie. On en tire une huile dont se servent les parfumeurs.

r) La plus grande partie de l'argent qu'on fait passer à la Chine est ou en piastres Mexicaines ou en barres. Les Hollandois y portent celui qu'ils tirent du Japon. J'ai dit, à l'article des monnoies, qu'à la Chine la proportion entre l'or & l'argent étoit de 10 à 1: je me suis trompé, cela étoit ainsi autrefois, mais cela a changé depuis. Il y avoit alors beaucoup à gagner à ce commerce; ce profit alloit de 12 à 18 pour cent, ces dernieres années il y a même eu de la perte. Aujourd'hui le prix de l'or, quoique toujours au dessous de

mais il n'en vendent point à l'étranger, n'ayant que ce qu'il leur en faut à eux-mêmes. Toutes les marchandises du Japon sont de contrebande à la Chine: c'est pourquoi il ne passe point de marchandises du Japon en Russie par le moyen des Caravanes. L'Empereur de la Chine a interdit l'entrée de ses Etats aux Japonois. Il n'y a proprement à la Chine qu'une seule monnoie frappée au coin du prince: elle est de cuivre, avec un trou au milieu pour pouvoir être enfilée; on l'appelle *Caxa*. On met quelquefois au nombre des especes monnoyées le *Condorin*, le *Mas*, & le *tael*. Dix caxa font un condorin, dix condorins un mas, & dix

celui où il est en Europe, varie ordinairement à la Chine: il est plus bas les six premiers mois de l'année; parce qu'il n'y a pour lors que peu de vaisseaux dans les ports de cet Empire.

s) Les Chinois ont de la laine: mais ils ne s'entendent point à faire de bons draps: ils font des serges & des camelots qui sont meilleurs.

t) Le bois de Santal (ou Sandal), que les Hollandois appellent bois de Caliatour, est le bois d'un arbre qui ressemble assez au noyer. Il y en a de trois especes: celui dont on tire le bois citrin croît dans l'île de Timor: on se sert de ce bois dans la médecine, les parfumeurs l'employent aussi: le bois blanc se tire du même endroit; & son usage est connu dans les apoticaireries: le bois rouge vient de la côte de Coromandel. Quelques auteurs prétendent que cette derniere espece n'est point du bois de santal, & que ce n'est autre

mas un tael. Le tael, ainsi appelé par les Portugais, & nommé *Leam* par les Chinois, vaut quatre livres de France.

§. 4.

Du commerce des peuples de l'Europe avec les îles de l'Asie.

Les Maldives forment un Archipel de plus de douze-mille îles, dont il y en a pourtant beaucoup qui ne sont que des bancs de sable. La plus grande est appellée Niale: l'essentiel du commerce de ces îles consiste dans ces coquilles qu'on appelle *Cauris*, & qui servent de monnoies aux Indes Orientales & sur les côtes d'Afrique. Une espece de Cocotier, dont le fruit sert de médecine aux Indes, y vient très-bien:

chose que du bois de Caliatour. Ce bois est un objet important pour le commerce d'Inde en Inde: il en passe peu en Europe: les Indiens l'employent beaucoup à parfumer: ils le rapent sur une pierre fort dure: détrempent cette poussiere, en font une pâte liquide, avec la quelle ils se frottent.

u) L'Entretien des possessions Hollandoises de cette île emporte une bonne partie des profits. Les Hollandois ne possedent que les côtes & les pays-bas de cette île, les pays hauts sont occupés par un peuple farouche avec le quel ils ne peuvent avoir aucun commerce. Les François tenterent de s'établir dans cette île en 1672, mais cela n'a pu réussir: les principales places que les Hollandois y possedent sont Colom-

bien: le Cocotier qui fournit à tant de besoins s'y cultive aussi.

L'île de Ceylan produit de la cannelle *), du poivre long, du coton, des drogues, de la soie, du tabac, de l'ébene, du bois de charpente, du miel, de la cire, du musc, du bétel, du riz, &c. On en tire encore des sucres, du crystal, du soufre, le meilleur areque des Indes, des éléphants, que les Hollandois transportent, & qui coûtent depuis 500 jusqu'à 800 fl. parce qu'ils sont fort estimés.

Les îles de la Sonde sont fort importantes: les principales sont Sumatra, Java & Borneo. Cette derniere est la plus grande: on en tire de l'or, des perles, des diamans, du camfre fort estimé, du bezoar *). Java*) fournit une gran-

bo, Negombo, Maturé, Gale, Caliature, Tranquemale, &c.

v) Le bezoar est une pierre, qui se trouve dans le corps de quelques animaux, qu'on trouve dans les deux Indes, en Egypte, en Perse, & à la Chine, & qui sont une espece de bouc ou de chevre sauvage. Le bezoar mineral est une pierre fossile de couleur blanche ou cendrée: le bezoar d'Allemagne est une pierre qui se trouve dans le ventricule du chamois. Le bezoar oriental est le plus estimé: on en fait grand cas aux Indes, & peu en Europe: on lui croyoit autrefois de grandes vertus médicinales; une petite pierre se vendoit à Amsterdam jusqu'à 400 li-

de partie des mêmes marchandises. Sumatra y) a de l'or, de l'argent, de l'étain, du cuivre, du fer, des drogues, du poivre, du sucre, du coton, du soufre, & des pierres précieuses.

vres de France, & les plus riches cargaisons des Indes n'en avoient guere au-delà de six.

x) Les habitans de Java commercent aussi, & les Hollandois n'ont pu les en empêcher; ils passent pour être aussi fins & aussi fripons que les Chinois, ce qui n'est pas fort étonnant, puisque ceux-ci s'y sont établis en grand nombre, & y partagent le commerce avec les naturels du pays. En 1740 les Chinois se révolterent contre les Hollandois, & s'étoient deja emparés du fauxbourg de Batavia: mais la conspiration ayant été découverte, & le secours étant venu à temps, l'entreprise manqua. C'est à Batavia que les Hollandois ont des magasins, qui renferment toutes les marchandises de l'Europe & de l'Asie. Ce port est ouvert à toutes les nations. Il faudroit approfondir les canaux de la ville, & applanir le blanc à l'entrée de la riviere, on diminueroit par là les frais de chargement & de déchargement à l'entrée & à la sortie des vaisseaux. Les Hollandois ont chassé les Anglois de Bantam, ils ne permettent à aucun étranger d'y aborder, quoiqu'ils les reçoivent à Batavia. Il y a à Batavia de beaux établissemens: on y fabrique quantité de sucre & de papier: il y a un grand conseil qui y réside, & de ce conseil dépendent huit gouvernements: 1) Ceylan, 2) Coromandel, 3) Malacca, 4) Macassar, 5) Amboine, 6) Ternate, 7) Banda. & 8) le Cap de Bonne-Espérance. Outre ces Gouvernemens il y a trois directions, 1) en Perse, à Gamrom: la loge d'Ispahan & de Kirman en dépendent; 2) à Surate, qui a sous elle les lo-

Les îles Molucques sont en grand nombre, & l'on comprend sous la même dénomination, 1) les grandes îles Célebes, où est le royaume de Macassar [z]), & d'où l'on tire le meilleur riz des Indes, du coton, du camfre [a]), du gingem-

ges d'Amadabat, de Brochia & de Brodera; & 3) celle de Bengale, qui a sous elle le principal comptoir Ougli où réside le Directeur, les loges de Cazembazar, de Bellasor, de Decca, de Patna, de Chiopera. Il y a encore quatre grandes places bien fortifiées, dont les chefs sont appelés Commandeurs, savoir deux à Ceylan, l'un à Ponte de Gale & l'autre à Jaffnapatnam, le troisieme à Cochin sur la côte de Malabar, & le quatrieme à Sammarang sur la côte de Java; elles sont destinées à la sureté des comptoirs répandus dans le pays.

y) C'est la ville d'Achim qui fait le plus grand commerce de Sumatra. Jambi est un établissement important: on en peut tirer jusqu'à mille lasts de poivre: c'est à Sillebar, qui appartient au Roi de Bantam, qu'on fabrique des *crics* ou poignards fort usités dans toutes les Indes. Les habitans de l'île de Sumatra ont une monnoie d'étain & une monnoie d'or. Cette île est peut-être l'endroit des Indes où il y a le plus d'or: mais les mines ne sont point exploitées; celles que les Hollandois ont pu faire valoir rendent peu. Les Anglois ont quelques comptoirs dans cette île, & un fort appelé Marlboroug. Quant à Borneo les Européens n'ont pu y former d'établissement durable à cause de la férocité de la nation; des vaisseaux de Batavia & des Moluques vont de temps à autre y tenter quelque entreprise de commerce.

z) Macassar & Ternate sont des places qui servent à couvrir les îles où il y a des épiceries.

bre; Gilole d'où l'on tire le ſago [a]); Ceram, Bouton, &c. 2) Les petites îles, Ternate, Tidor, Mohr, Makian, Batchiam, &c. Les Hollandois payent penſion aux rois de ces îles, d'où ils tirent des clous de girofle, & quelque peu d'écaille. 3) Les îles de Banda, les ſeules d'où l'on tire la muſcade & le macis: la plus grande eſt Lonthor, appelée autrefois Banda, le Gouverneur reſide à Nécra. Les autres ſont Gounong-Ay, Poulo-Ay, Poulo-Rhon, &c. elles fourniſſent toutes cette précieuſe épice: 4) Amboine, dont dix autres

a) Le Camfre eſt une ſubſtance blanche, tranſparente, friable, volatile, inflammable, & d'une odeur très-pénétrante Le camfrier croît au Japon, à la Chine, dans les îles de Borneo, de Sumatra, & de Ceylan. Le Camfre des îles eſt le plus eſtimé, les Chinois cherchent eux-mêmes celui de Borneo. On peut compter trois eſpeces de camfre: il y en a une que jette le camfrier: il y en a une qui en découle par inciſion: & enfin il y a le camfre ordinaire, qui ſe tire des racines qu'on a fait macérer dans l'eau chaude: cette eau eſt enſuite diſtillée au bain de ſable; au Japon on fait bouillir ces racines. On fait uſage du camfre dans la médecine & dans la chirurgie: quelques princes de l'Orient le font mêler à la cire dont on fait leurs bougies; il ſert auſſi dans les feux d'artifice. C'eſt encore un monopole des Hollandois: ils ont été longtems les ſeuls à ſavoir la maniere de le raffiner; aujourd'hui tout le monde ſait que cela ſe fait avec du ſable & de la chaux.

îles dependent, & où les Hollandois ont ſept forts, qui n'empêchent pas que cette île ne ſoit mal défendue. On a coûtume de faire la viſite dans pluſieurs petites îles pour y empêcher la culture du giroflier, que les Hollandois ne veulent cultiver principalement que dans trois de ces îles. On a planté des muſcadiers dans Amboine, & ils y ont réuſſi.

Les îles Philippines appartiennent aux Eſpagnols: la plus conſidérable eſt Manille: elle eſt le centre du commerce de l'Eſpagne aux Indes Orientales, elle a un commerce direct

b) Le Sago ou *Ségo* eſt une ſubſtance farineuſe qu'on met dans la ſoupe, & dont on fait des gelées. Quelques-uns ont cru qu'il étoit fait, comme le caviar, des oeufs d'une eſpece de poiſſon: les Hollandois & les François diſent que c'eſt une ſemence préparée comme le gruau d'avoine: mais des recherches plus exactes nous ont appris, que le ſago eſt la ſubſtance farineuſe de l'arbre à pain, que l'on met dans la claſſe des palmiers. Il y a trois eſpeces de palmiers: celle qui porte des fruits; celle du palmier vineux, dont on retire une liqueur; & celle du palmier farineux, dont il eſt ici queſtion. Ce dernier croît à Borneo, à Ceram, dans l'île de Java, à Sumatra, & monte depuis 15 jusqu'à 30 pieds de haut. Il y en a quatre eſpeces, la meilleure eſt apelée *Laxi-Tuni*: les jeunes feuilles ſervent à faire des vêtemens, & les vieilles à couvrir les maiſons, & à tapiſſer des batteaux. On tire de la ſubſtance farineuſe du tronc un autre uſage; on la rape ou on la réduit en poudre très-fine, & elle ſert alors, comme la

avec Acapulco, & les Chinois ſont ceux qui y ſont le plus d'affaires c). On tire delà toutes les marchandiſes du Pérou & du Chili; elles y ſont portées par les vaiſſeaux qui viennent d'Acapulco. Mindano a de l'or. Ces îles fourniſſent de la cire, du miel, du tabac, des ſucres, des bois de conſtruction (les Eſpagnols y bâtiſſent des vaiſſeaux), du vin de palme d), du ſafran, des noix de coco, du ſago, &c.

Les îles Mariannes, dont Gnahan, ou Saint-Jean, & Saypan ſont les plus conſidérables, ont fort peu de commerce, & les Eſpagnols en tirent peu de profit: mais elles leur ſervent d'entrepôt pour les navires qui vont de la Nouvelle Eſpagne à Manille.

L'Empire du Japon eſt compoſé de pluſieurs îles, dont les principales ſont Niphon, appelée par les Européens Japon, où ſe trouve la ville de Meaco, dont le commerce eſt impor-

farine, à faire de petites galettes: cette farine eſt fort nourriſſante. Les Hollandois ont aux Indes un grand débit de cette graine; & les Anglois lui ont donné de la vogue en Europe.

c) On prétend qu'il y a plus de 20 mille Chinois établis, & qu'ils y exercent les arts & les métiers que les Eſpagnols dédaignent. Les Eſpagnols permettent à toutes les nations de l'Europe & des Indes, excepté aux Anglois & aux Hollandois, de venir commercer à Manille, ſur leurs vaiſſeaux, & avec leur pavillon; les Anglois arborent le pavillon Irlandois, ou gentil.



tant, Ximo & Xicoco. Les Portugais étoient autrefois les ſeuls maîtres de ce commerce, ils y gagnoient annuellement un million & demi d'écus d'Allemagne: ils furent chaſſés du Japon, & le Chriſtianiſme avec eux. On y comptoit en 1624 près de quatre-cens-mille convertis. Les Hollandois ont ſuccéde aux Portugais: ils ſont les ſeuls peuples de l'Europe qui commercent au Japon; leur comptoir eſt ſitué dans une petite île près de la ville de Nangazaki, à quoi elle eſt jointe par un pont: les Japonois ſont ſi défians, qu'il n'eſt permis à aucun Hollandois de le paſſer. Tous les ans les Hollandois y envoyent deux vaiſſeaux de 30 à 50 canons, qui font leur retour à Batavia. La quantité de marchandiſes qu'il leur eſt permis d'y transporter, ne doit pas excéder la valeur de 380 mille taels *e*). Le profit eſt conſidérable, ſurtout dans les retours: autrefois il al-

d) Le vin de palme eſt une liqueur qui découle du palmier.

e) De ces 380 mille taels il y en a 300 mille pour le compte de la Compagnie des Indes, 40 mille pour le compte du Général ou Gouverneur & des commis de Batavia, dix-mille pour le compté du Directeur qui eſt au Japon, huit mille pour le compte du Directeur qui vient de quitter, 22 mille pour le compte de l'équipage des vaiſſeaux. Le tael du Japon eſt évalué à trois florins argent de Hollande.

loit au delà de 150 pour cent [f]). On y porte de l'or, des draps, des camelots, des étoffes de ſoie, des brocards, du coton filé, des tapis, des toiles, des bouteilles de verre, du plomb, de l'étain, de l'acier, des bois précieux, du ſucre, de l'alun, de la cire, du métal d'alliage, de la caſſe, du verdet, des couleurs, du camfre, du muſc, du papier, du poivre, des épices, du morfil, du chanvre, du borax [g]), du vif argent, des ouvrages de mercerie, du corail, des cuirs, au-delà de 200 mille peaux de cerf, de cent mille peaux de bœuf ou de vache, &c. On tire du Japon de l'argent, (de l'or en contrebande) du cuivre [h]), de petits meubles peints laqués

f) Il n'eſt pas permis aux Hollandois de vendre à l'enchere: le Gouverneur de Nangaſacky & les facteurs de l'Empereur mettent le prix aux marchandiſes qu'ils ont fait porter à bord. Ils ſont obligés de ſe ſoumettre à quantité de choſes déſagréables : ils envoyent tous les ans le Directeur en ambaſſade à l'Empereur, à qui l'on porte des préſens fixés par les Commiſſaires de l'Empereur. Les Inſpecteurs Japonois fixent auſſi le jour du départ des vaiſſeaux, & il n'y a point de grace.

g) Le borax eſt un ſel en apparence aſſez ſemblable à l'alun: les Arabes l'appellent *baurack*, & c'eſt delà qu'eſt venu le nom qu'il porte en Europe. Cru il ſe trouve dans les mines d'or & dans les mines d'argent de Perſe, des Indes, de Ceylan, &c. Les Anglois & les Hollandois en font paſſer beaucoup en Europe, où on le raffine. Celui qui eſt raffiné à Veniſe, eſt le



ou vernissés, de la porcelaine, du thé, & quelques drogues.

§. LV.

Du commerce des Peuples de l'Europe en Amérique.

Nous partagerons cet article, comme les précédens, en plusieurs autres.

§. I.

Possessions des Espagnols en Amérique.

Le commerce des Espagnols avec l'Amérique est sous la direction de trois tribunaux, le Conseil des Indes, la Contraction, & le Con-

plus estimé: les Hollandois ont également le secret de le raffiner. On le sophistique quelquefois avec de l'alun: on s'en sert pour faciliter la fusion des métaux, & la médecine en fait quelque usage. Il augmente tous les jours de prix: depuis quelques années on prétend, qu'on sait à Dresde le secret de le raffiner tout aussi bien qu'on le fait à Venise & en Hollande. Comme il y a grande apparence que cela se fait avec une lessive de chaux vive, il est étonnant qu'on n'ait pas fait généralement plus de tentatives pour découvrir ce prétendu mystere.

b) Les Hollandois font un grand profit sur le cuivre. Celui des mines de Surega tient or, & les Japonois le raffinent aujourdhui au grand détriment des rafineries de la côte de Coromandel, qui mettoient à profit de l'ignorance des Japonois.

fulat. Le Confeil des Indes a un pouvoir illimité fur les poffeffions des Efpagnols en Amérique, il réfide à Madrid. La Contraction, transportée de Seville à Cadix en 1717, dirige le commerce de l'Amérique, & a foin des droits du Roi: on appelle de ce tribunal au Confulat. Le Confulat, qui fe trouve égale-

i) Toutes les provinces que les Efpagnols poffedent en Amérique, font divifées en deux gouvernemens, & ont chacune un vice-Roi foumis à un confeil. Cet empire, conquis par la violence, & gouverné avec une politique barbare, paroît être à l'abri des entreprifes que les Sauvages ou les Européens pourroient jamais faire. Mais la domination efpagnole eft trop vafte, elle eft ruineufe par la conduite des Evêques & des Gouverneurs, qui achetent leurs places; elle fouffre de ce que les ordres de la cour n'y arrivent presque jamais à temps; enfin le gouvernement y eft trop dur: voilà des vices intérieurs qui femblent devoir ruiner pour toujours l'empire de l'Efpagne en Amérique. Ce n'eft pas qu'il n'y ait de bonnes lois, comme par exemple qu'aucun efpagnol ne peut paffer en Amérique fans avoir produit à la Contraction le confentement de fa femme: mais une bonne loi n'eft pas un remède à une foule d'abus.

k) Les Galions font de grands vaiffeaux à trois ponts: ils font ordinairement fi chargés, qu'on ne fauroit s'y défendre; ils font au nombre de huit, trois grands nommés *Capitana*, *Admirante* & *il Governo*; deux plus petits, la *Patacha* & la *Margarita*, deux n'ont point de nom, & le dernier eft un vaiffeau d'avis. Les deux vaiffeaux marchands, qui accompagnent les Galions, achetent fort cher cette permiffion: un vaif-

ment à Cadix depuis 1717, décide des différens survenus entre les négocians qui font le commerce des Indes Occidentales, & veille à la conservation de leurs privileges [i]). Ce commerce se fait pour le compte du Roi, & pour celui des particuliers. Les Galions [k]), la flotte [l]), & les Assogues [m]) furent d'abord les vaisseaux de-

seau paye au Roi 70 à 80 mille réaux. Ordinairement les Galions ont un tiers de marchandises de plus qu'ils n'accusent: ils partent de Cadix & font voile pour les Iles Canaries, delà ils passent aux Antilles; ensuite à Carthagene, où ils s'arrêtent un mois; ils font voile après cela pour Portobello, où il y a une foire qui dure quinze jours: ils retournent au bout de ce temps-là à Carthagene, où ils font à l'ancre jusqu'à leur retour. Ils joignent la flote à la Havane, où il y a aussi une foire fort importante, & retournent avec elle en Europe. Les Galions font le commerce exclusif de Terre ferme & de la mer du Sud, de même que la flotte fait celui du Mexique. Le fret des vaisseaux pour l'Amérique est de 15 réaux par palme, c'est à dire coudée, mesure par la quelle on évalue tout ce qui est encaissé. Un vaisseau pour la mer du Sud coûte pour le fret 250 mille piastres ou environ. Le fret & le péage se payant par palme, à raison de l'espace que les marchandises occupent, on les serre le plus qu'il est possible. Il est ordonné que tout Commissionaire établi en Amérique doit être espagnol, & retourner en Espagne au bout de trois ans.

l) La Flotte est composée d'environ seize vaisseaux du port de 500 jusqu'à 1000 tonneaux, & de trois vaisseaux de guerre. Elle met à la voile au mois d'Août, afin de pouvoir, au moyen des vents qui re-

deſtinés à le faire, mais depuis 1735 il ne partit plus de flotte, & depuis 1737 plus de galions: on y ſubſtitua les vaiſſeaux de Régître *): auxquels on renonça cependant, parce que le grand nombre de ces vaiſſeaux diminua conſidérablement les profits; on prit en 1754 la ré-

gnent dans le mois de Novembre, gagner Vera-Cruz. Elle s'arrête à Porto-Ricco pour s'y rafraîchir. De Cadix elle fait voile pour les îles Canaries, ce qui fait 250 miles de mer qu'elle fait en dix jours: delà elle paſſe aux Antilles en vingt jours, ce qui fait un trajet de 800 miles; delà à la pointe de l'île de Cuba, en autant de jours à peu près la même diſtance: enfin elle fait voile pour Vera-Cruz, où elle arrive en douze jours après avoir fait un trajet de 260 miles. Le retour de la flotte n'eſt pas auſſi riche que celui des galions: mais il augmente tous les ans. En quittant Vera-Cruz la flotte part pour la Havane, & joint les galions. Neuf navires arrivés à Cadix en Juillet 1765, partis de Vera-Cruz le 9 Avril, & de la Havane le 29 Mai, avoient à bord, ſuivant la déclaration 1) pour le compte du Roi, 204709 piaſtres fortes en argent monnoyé, & 4 Caiſſons de monnoies, 3806 quintaux de cuivre, 8380 Arobes de tabac en poudre, 18235 Arobes de tabac en cigarres & en feuilles, 4327 Quintaux de bois de Campêche, 12000 Arobes de Vanille, 440 Arobes de Sucre, &c. 2) Pour compte des marchands 8684160 piaſtres fortes en or & argent monnoyés, 4364 marcs d'argent travaillé, 16861 Arobes de Cochenille fine, 533 d'ordinaire, 1202. de champêtre, 209 de pouſſiere de Cochenille, 1750 d'Indigo, 194300 de Vanille, 3765 de Sucre, 24 de Chocolat, 4385 de Jalap, 2099 Cuirs tannés, 16797 Cuirs en poil, 174 petaques



ſolution de faire de nouveau le commerce de l'Amérique par les galions & la flotte, & de commencer par faire partir les galions au mois de Mai 1756. Ce commerce eſt libre à tous les Eſpagnols, & défendu à tous les étrangers *); cependant la mauvaiſe adminiſtration

de Coton, 100 cayers d'or en feuilles, 6 Goucal de Porcelaine de la Chine, 21 Caiſſons Bucaros, 1315 Arobes de Cevadille, 800 quintaux de bois de Campêche, 2 quintaux de Mechoacan, 2 quintaux de poudre d'Oaxaca, 4 Caiſſons d'écaille, 7½ Arobes d'huile de Mungle, 2 Caiſſes de baume, &c.

m) Les Aſſogues ſont deux vaiſſeaux qui portent à Vera-Cruz, pour le compte du Roi, le vif argent dont on a beſoin pour les mines de l'Amérique. Les vaiſſeaux d'avis partent de la Havane, pour porter en Eſpagne la nouvelle du retour, & l'état de la charge des vaiſſeaux.

n) Les vaiſſeaux de Régître furent ainſi appelés, parce qu'on les enrégiſtroit à la Chambre de Séville. Lorsque les marchands Eſpagnols apprenoient que de certaines marchandiſes d'Europe manquoient en Amérique, ils demandoient au Conſeil des Indes la permiſſion d'y en faire paſſer, & payoient pour cela à la Couronne un certain droit. La grande quantité de ces vaiſſeaux nuiſit au commerce de l'Amérique, & on en revint aux galions & à la flotte. Aujourdhui ces vaiſſeaux de permiſſion ne vont que là où la flotte & les galions ne vont point, à Buenos-Ayres, à Sainte-Marthe, à Porto-Cavallo, &c. Ils ſont du port de 300 tonneaux, & au-deſſous: ils demandent un congé au Conſeil des Indes; ce qui peut couter 40 à 50 mille piaſtres, ſans compter les préſens qui ſe font pour la [illegible] marchandiſes non déclarées; cette contreband[illegible]

des Directeurs a laissé entre les mains des étrangers le commerce réel, & aux Espagnols la

car bien que la permission ne soit que pour un vaisseau de trois-cens tonneaux, il est rare qu'il en passe en Amérique au dessous de 600.

o) C'est la raison pourquoi Boccalini compare les Espagnols à des portefaix & à des mulets: comparaison indécente quand il s'agit d'un peuple entier. On a permis quelquefois à quelques vaisseaux François d'aborder aux côtes du Sud & d'y commercer. Il y a quatre manieres de faire ce commerce par Cadix: la premiere c'est d'y vendre les marchandises propres pour le commerce de l'Amérique; la seconde c'est de charger ces marchandises sur un vaisseau espagnol sous le nom d'un marchand espagnol; la troisieme c'est de prendre intérêt dans les speculations que les maisons de Cadix font de temps à autre; enfin la quatrieme c'est de prendre intérêt dans les contrats à la grosse. Les primes de ces contrats se sont soutenues jusqu'en 1741 pour Vera-Cruz, & ont monté à 30 & 33 p. c., aujourdhui ce n'est tout au plus qu'un benefice de 14 p. c. Une des principales raisons de cette difference, c'est qu'autrefois les retours de Vera-Cruz & de Cartagene étoient de 12 à 14 mois & ceux du Perou d'un peu plus de deux ans & demi: aujourdhui ces retours sont doubles pour le temps & quelquefois ils sont indeterminés: une autre raison non moins forte de cette chute, est le commerce clandestin que toutes les nations de l'Europe, qui commercent en Amérique, ne cessent de faire: les Anglois surtout profitent le plus de ce commerce de contrebande.

p) Le retour de la flotte consiste en or & en argent monnoyés & non-monnoyés: c'est pour cela que les Allemands l'appellent Flotte d'argent, *Silber-Flotte*: on l'appelle flottille, lorsqu'elle n'est pas composée du nombre ordinaire de vaisseaux. Le retour de la flotte

facture. Malgré la richesse des retours p) ce commerce n'a porté à l'Espagne aucun profit q):

& des galions, y compris tous les autres vaisseaux marchands, monta, en 1716, à près de 16 millions de piastres en especes, & de six millions en marchandises, sans compter la fraude. Pour l'ordinaire il consiste 1) en or: savoir par les galions pour la valeur au moins d'un million & demi d'écus d'Allemagne, & quelquefois de deux millions & demi, & par la flotte pour près d'un million; 2) en argent, savoir par les galions pour 17 à 19 millions, 3) en pierres précieuses par les mêmes vaisseaux, savoir pour 180 mille écus de perles, pour 100 à 150 mille écus d'émeraudes, pour 30 à 40 mille écus d'autres pierres fines, 4) en laines de Vigogne, par les galions, pour 40 à 50 mille écus, 5) en quinquina, par les mêmes vaisseaux, pour 20 mille écus, 6) en cuirs, par les galions & la flotte, pour 60 mille écus, 7) en bois de Campêche, par les galions, pour 50 mille écus, 8) en cochenille, par la flotte, pour près d'un million, 9) en indigo, par les mêmes vaisseaux, pour 60 mille écus. Qu'on ajoute à cela le sucre, le tabac, le cacao, les drogues, &c. on se fera une idée de la richesse de ce retour. Les droits que le Roi retire à l'arrivée de ces vaisseaux, s'appellent *Indult*, & vont à deux & demi pour cent.

q) On a trouvé que les sommes en or & en argent, entrées en Espagne depuis 1492 jusqu'en 1731, & enrégîtrées, montoient, année commune, à 26 millions de pieces de huit: si l'on ajoute à cela les sommes qui n'ont point été déclarées, mais qui sont entrées en fraude, & celles que les Hollandois & les Anglois ont tirées en contrebande des possessions Espagnoles, on pourra juger de l'immensité des trésors que les Indes occidentales ont fournis à l'Europe. Si l'on demande après cela ce que sont devenus les trésors de l'Espagne,

celui que les Philippines ont avec l'Amérique eſt entre les mains des Jéſuites, & comme il conſiſte ſurtout en épices *), en ſoies, en étoffes, en or, & en argent, il a rendu à cette So-

je renverrai le Lecteur à tous ces ouvrages qui ont paru depuis le commencement de ce ſiecle ſur les finances, & le commerce. L'Amérique, bien loin d'enrichir l'Eſpagne, n'a ſervi qu'à l'appauvrir. Sans compter le commerce interloppe, toutes les nations de l'Europe font celui de l'Amérique Eſpagnole par les Eſpagnols mêmes, qui ne ſont pour ainſi dire que les commiſſionaires des marchands étrangers. Ceux-ci leur envoyent à Cadix des marchandiſes, qu'ils ſe chargent de faire paſſer en Amérique, & dont ils rendent bon compte. On fait monter à 15 millions de piaſtres ce qu'emporte ce commerce de commiſſion: & l'on prétend que la ſeule ville de Saint-Malo tire annuellement de Cadix à peu près douze millions de livres: la fidélité des marchands Eſpagnols eſt reconnue par-tout, mais leur induſtrie ne l'eſt pas. Si l'on en excepte les vins & les fruits, que l'Eſpagne recueuille, ainſi que le fret & le bénéfice de commiſſion qu'elle gagne ſur l'étranger, tout le profit du commerce de l'Amérique eſt pour l'étranger. Uſtariz a remarqué que les épices dont l'Eſpagne a beſoin, lui coûtoient annuellement 1300 mille piaſtres. La flote de 1720 embarqua pour l'Amérique 240144 livres de cannelle, & 83250 livres de poivre, ſans compter les remiſes de poids, & le commerce de contrebande. Le papier étranger emporte beaucoup: Genes entretient 250 moulins de papier, qui ne ſont deſtinés qu'à fournir l'Eſpagne: la flotte de 1720 en avoit 105796 rames. Ajoutons à cela ce qu'il en coûte pour la morue ſeche & autres poiſſons ſalés, ce qu' Uſtariz évalue à 2437500 piaſtres, en comptant



ciété des profits immenfes. Le vaiffeau *), qui part tous les ans de Manille pour arriver au mois de Décembre à Acapulco, après avoir fait un trajet de cinq mois, & n'avoir vu d'au-

fur 130 jours maigres: joignons y les fommes qu'emportent les draps étrangers, les autres étoffes, les blés, &c. & l'on verra pourquoi l'Efpagne a fi peu profité des mines du Potofi. L'auteur de *l'Univerfal-Merchant* prétend que de tous les tréfors tirés annuellement de l'Amérique par les Efpagnols, & eftimés 2700 mille livres St. il n'en refte en Europe que 1200 mille; il fuppofe que les Anglois & les François en font paffer enfemble un million aux Indes Orientales, les Hollandois trois-cens-mille, & les Suédois deux-cens-mille.

r) Ce n'eft pas que l'Amérique manque d'épices: le long du fleuve Paramaiba, qui fe décharge dans le fleuve des Amazones, il croît deux arbres aromatiques, le *Cuchiri* & le *Puchiri*: leur fruit eft de la grandeur d'une olive, on le rappe, & on s'en fert comme on fait de la noix mufcade. Le Cuchiri a le gout & l'odeur des clous de girofle: les Portugais l'appellent *Cravo*, & les François de la Cayenne en ont fait *bois de Crave*. On fe fert en France & en Angleterre de ces deux aromàtes pour plufieurs eaux diftillées. En général les Efpagnols du Mexique & du Pérou tirent de Manille, capitale de l'île Luçon, une des Philippines, une grande quantité de marchandifes, que l'Efpagne pourroit leur fournir: on affure que le feul article des bas de foie monte à 50 mille paires. Les Jefuites obtinrent la permiffion de faire ce commerce pour en employer le produit à leurs Miffions.

s) Il avoit été accordé originairement aux Miffionaires des Philippines d'envoyer annuellement à Aca-

tres terres que celle des îles Latrones, charge ordinairement à Manille des clous de girofle, du poivre, de la cannelle, des noix mufcades, de la fleur de mufcade, de la porcelaine, quantité de marchandifes du Japon, des toiles de coton blanches & peintes, des mouffelines, des étoffes de foie, du fable d'or, & des pierres précieufes. Le centre du commerce de l'Amérique eft dans la ville du Mexique *).

Les îles Efpagnoles, qui ont un commerce confidérable, font Cuba, Saint Domingue, Porto-Ricco, & la Marguerite. Cuba eft la plus

pulco un vaiffeau de 150 tonneaux, pour en tirer de la farine & du vin pour la meffe: ils ont fu profiter de l'empreffement des vice-Rois à gagner fur les marchandifes de l'Orient; & fous prétexte de faire convoyer ce Galion, on envoie un fecond vaiffeau, qui charge également des marchandifes: il y a fouvent plus de mille ames à bord du grand vaiffeau. En 1744 les Anglois, commandés par Anfon, prirent aux Efpagnols le galion d'Acapulco, dont le chargement montoit à un million 313843 pieces de huit: il s'y trouva 35682 onces d'argent en lingots: les deux tiers de la charge entiere appartenoient aux Jéfuites. Dès 1725 le Miniftere efpagnol tenta de défendre le voyage de ce galion: mais le crédit de la Societé para le coup qu'on vouloit lui porter. Il a fallu la derniere revolution qu'elle a foufferte, pour mettre fin à ce commerce: aujourd'hui tout commerce direct de l'Afie avec les Indes occidentales par la mer du Sud eft entierement défendu.

t) Quoique cette ville n'ait point de port, ni même de communication avec une riviere navigable, elle eft



grande: elle a une grande abondance de gros bétail tant privé que ſauvage; les peaux ſont un objet important, les plus belles viennent de Port-au-prince; on les appelle cuirs de Havane *), parce que les vaiſſeaux les chargent dans ce port. Cette île donne encore des ſucres, du tabac *), du ſuif, des confitures ſèches, du gingembre, du maſtic, de l'aloès, de la ſalſe pareille, des écailles de tortue. Saint-Domingue, dont la moitié appartient aux François, fournit à peu près les mêmes marchandiſes *), & outre cela du cacao, de la cire, du miel, des bois

cependant le centre du commerce de l'Amérique: c'eſt là que la plus grande partie de l'or & l'argent eſt monnoyée, que le quint ſe paye, que l'argent ſe travaille, que les plus riches marchands ſe trouvent, & que les plus grandes traites ſe font, &c.

u) La Havane eſt la capitale de l'île de Cuba, c'eſt un fort beau port: mille vaiſſeaux peuvent y être à leur aiſe, & l'entrée en eſt ſi étroite qu'il n'y peut paſſer qu'un ſeul vaiſſeau à la fois. C'eſt le rendez-vous général de tous les vaiſſeaux Eſpagnols qui vont en Amérique, & le magaſin de la marine: on y conſtruit des vaiſſeaux de toute grandeur à moins de frais qu'en Eſpagne.

v) C'eſt du tabac, que produiſent la petite ville nommée Trinité, & le bourg appelé Saint-Eſprit, que ſe prépare en Eſpagne le tabac de Seville, qui a tant de réputation. Le tabac rend au Roi 2427803 écus de veillon.

x) Saint Domingue fabrique 300 mille quintaux de ſucre évalués à 550 mille livres Sterl.

de Bréſil & de gayac y) & du ſel. Porto-Ricco charie quelque peu d'or dans quelques-unes de ſes rivieres; cette île a des cuirs, des ſucres, du coton filé & en bourre, du gayac, du ſel, du maïs, &c. qu'elle exporte. L'île Marguerite n'eſt connue que par la pêche des perles, qui n'eſt pas conſidérable aujourd'hui.

Les côtes de l'Amérique Eſpagnole s'étendent le long de la mer du Nord, & le long de la mer du Sud: ſur les bords de la mer du Nord il faut remarquer.

y) Le bois de Bréſil eſt ainſi appelé parceque c'eſt du Bréſil que le premier nous eſt venu: il y en a de différentes eſpeces, celui de Fernambouc, qui eſt le plus eſtimé, celui de Siam, appelé bois de Sapan, celui de Lamon & celui de Sainte-Marthe: le bréſil des Antilles, eſt appelé bréſillet, il eſt le moindre de tous. Le bréſil eſt couvert d'aubier ſi épais que ſi le tronc eſt de la groſſeur d'un homme, il ne donne du bois que de la groſſeur d'une jambe. On s'en ſert pour les ouvrages de tour, à cauſe du beau poli qu'il prend, mais on l'employe ſurtout à la teinture; il teint en rouge.

Le Gayac, ou bois ſaint, eſt peſant & réſineux: il croît à la Jamaïque, dans presque toutes les Antilles, mais principalement à Saint-Domingue & à Sainte-Croix. La médecine ſe ſert du bois & de l'écorce pour des décoctions ſudorifiques dans les maladies vénériennes. On tire de ce bois, en le faiſant bouillir longtems dans de l'eau, une gomme réſineuſe, & l'arbre en jette auſſi naturellement, quand on y fait une inciſion au printems.

z) La Cochenille eſt une matiere qui ſert à la tein-



1. Porto-bello, qui eſt peut-être la ville du monde où ſe fait le plus riche commerce. Pendant la foire le concours du monde y eſt étonnant; cette ville eſt un endroit fort mal ſain, auſſi n'y reſte-t-il que fort peu de perſonnes lorsque la foire eſt paſſée. On tire delà une grande quantité de cochenille [1]), de cacao [4]), de tabac, de cuirs, &c. La cargaiſon des vaiſſeaux Eſpagnols qui arrivent à Porto-bello, conſiſte ordinairement en toiles de France, de Hollande, d'Alle-

ture de l'écarlate & du pourpre. Elle vient des Indes Occidentales en petits grains. Après pluſieurs conjectures ſur la nature de cette drogue, on a trouvé que c'étoit une production du regne animal, ou plutôt de petits inſectes cueuillis avec ſoin, & qu'on a fait mourir dans de l'eau chaude, ou dans un four, ou ſur des poeles plats expoſés à un feu de charbons. On n'en recueuille qu'au Mexique, où on les trouve ſur un arbriſſeau appelé *Nopal*, eſpece d'*Opuntia*. Les habitans du Mexique cultivent avec ſoin les *Nopals*, & pour s'aſſurer de la récolte ils ſement, pour ainſi dire, ces inſectes au retour du printems; pour cet effet ils en amaſſent à la derniere récolte une aſſez grande quantité, qu'ils conſervent ſur des branches de *Nopal*, ou ſur l'arbriſſeau entier qu'ils ont déraciné. On fait trois récoltes: la derniere, où l'on racle les feuilles, ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle eſt mêlée de parcelles détachées des feuilles. D'après une liſte, faite en 1736, il entroit en Europe, année commune, huit-cens quatre-vingt-mille livres de cochenille: cela eſt évalué à près de huit millions de fl.

magne, en batiftes, en toiles de coton, en étoffes de laine, d'Angleterre & de France, en camelots, en bas & bonnets, en foie à coudre, en dentelles, en étoffes de foie, en rubans, en fil, en tabac de Séville, en bleu, en épices, en coûteaux, chapeaux, gants, ferrures, cadenats, fer, acier, clous, cifeaux, mufc, cire, peignes, favon, papier, épingles, vaifelle d'étain, uftenciles de cuifine, vins, huile, fafran, &c.

2. Carthagene, qui eft la ville de l'Amérique la plus peuplée; elle a un excellent port. Malgré la vigilance des *Armadillas*, les habitans

rins de Hollande; fur cette quantité il y avoit un tiers de cochenille fauvage. Antiguera dans la nouvelle Efpagne en fait le plus grand commerce.

a) Le Cacaoyer eft un arbre d'une grandeur moyenne: il fleurit en tout tems, mais plus abondamment vers les deux folftices: il porte des fruits presque toute l'année. Ces fruits viennent le long de la tige & des meres branches: ce font de petites amandes, qui au nombre de 25, plus ou moins, font renfermées dans une grande coffe affez femblable au concombre. Le Cacaoyer croît naturellement dans plufieurs contrées de l'Amérique méridionale: on le cultive avec fuccès à la Martinique, à St. Domingue, à l'île de Cuba, à la Jamaïque, &c. Comme cet arbre, qui fe multiplie par graine, aime les terres neuves & craint le vent, on place volontiers les vergers de cacaoyers au milieu d'un bois, dans un endroit, où l'on a fait brûler une quantité d'arbres. Dans les mois de

de cette ville & des contrées voisines font un commerce de contrebande avec la Jamaïque & Curaçao. On tire delà de l'or [b]), de l'argent, des drogues, des plantes médicinales, du poivre long, des baumes, des gommes aromatiques, des pierres précieuses, &c. Cette ville fait tout le commerce des perles qui se pêchent à la Rencheria & à l'île Marguerite.

3. Vera Cruz [c]) ville du nouveau Mexique, qui a un beau port appelé St. Jean de Ulhua. Là se rassemblent toutes les richesses de l'ancien & du nouveau monde; celles

grand rapport on cueuille le cacao tous les quinze jours, dans les saisons moins abondantes tous les mois. Il ne faut pas laisser les amandes dans leur grande cosse, au-delà de quatre jours: on les fait sécher avant que de les encaisser. Il nous vient aussi d'Amérique des pains de cacao, c'est à dire du cacao rôti, broyé, & jetté dans un moule cylindrique: il ne faut plus qu'y mettre du sucre, de la cannelle & de la vanille pour en faire du chocolat. On fait aussi des confitures de cacao: pour cela on prend l'amande à demi mure, & on la prépare comme les noix confites. On tire encore du cacao une espece d'huile, qu'on appelle beurre de cacao. Il ne faut pas oublier que le cacao est tout à la fois marchandise & monnoie dans la province de Guatimala.

b) L'or est ou en lingots, ou en pepins, ou en poudre ou en especes: l'argent en barres ou en especes.

c) De Vera-Cruz on fait transporter par charois, les marchandises à Xalapa, où se tient la foire.

des Indes Orientales & celles d'Europe par les vaisseaux Espagnols qui y débarquent, & toutes celles de l'Amérique y viennent en droiture [d]).

4. Porto-Cavallo, qui fait le commerce de la province de Guatimala avec la mer du Nord & l'Espagne. Le vaisseau Espagnol, qui y arrive tous les ans, est de 7 à 800 tonneaux: il est chargé d'une grande quantité de fer, d'acier, de verroteries, de papier, de toiles, de draps, de soieries, de fil, de serges, d'huile, de safran, &c. Les marchandises qu'on tire de la province de Guatimala, sont de l'or, de l'argent, de la cochenille, de l'indigo,

d) On a découvert, dans ces derniers temps, trois mines d'or dans le Mexique, dans la Jurisdiction de Xalapa, & cet or est à 22 carats. Burck dans son *Histoire des colonies Européennes de l'Amérique*, prétend que le Mexique livre annuellement pour quatre millions de livres sterl. d'or ou d'argent, & que toutes les possessions Espagnoles en rendent pour 24 millions.

e) Le Jalap est une racine purgative qu'on apporte des Indes Occidentales, & de l'île de Madere. La plante est une espece de belle de nuit.

f) Le Mechoacan, autrement Macadossin, est une racine médicinale, qui a pris son nom de la province de Mechoacan dans la Nouvelle Espagne, d'où elle a d'abord été apportée en Europe: il en vient de plusieurs endroits; on la connoît aussi sous le nom de rhubarbe blanche. Elle est peu en usage depuis qu'on connoît le Jalap.



digo, des cuirs, du jalap [e]), du mechoacan [f]), du cacao [g]), du coton, des baumes, de l'huile de pétrole, & du pastel.

5. Maracaibo, situé dans la baie de Vénézuela: ce port est excellent. C'est de là que viennent le meilleur cacao & le meilleur tabac.

6. Buenos-Ayres [h]), situé sur le fleuve de la Plata. Ce qu'on en tire de plus important consiste en cuirs verts de taureaux sauvages, en vaches sauvages, en mulets [i]), en herbe du Paraguai, en tabac, en sucre, en coton, & en cire.

g) La quantité de cacao, qui vient par Porto-Cavallo, n'est rien au prix de celle qui vient de Porto-Bello.

h) A Buenos-Ayres on fait la contrebande par la Colonie portugaise du Saint Sacrement: les Anglois sont ceux qui y profitent le plus.

i) Plusieurs îles de l'Amérique, & quelques provinces du continent, ont une grande quantité de taureaux sauvages, dont les peaux sont un objet de commerce très-important. C'est à St. Domingue, à la Havanne & à Buenos-Ayres, qu'il se charge le plus de ces cuirs, qu'on tanne en Europe. Autrefois une peau de taureau ne coûtoit à Buenos-Ayres, tous droits payés, qu'un florin d'Allemagne. On tue, vers le temps du départ des vaisseaux, jusqu'à 100 mille taureaux, & au delà: ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'au bout de quelques jours on peut passer sur les champs, où on a laissé

7. La baie de Campêche, qui fait le commerce de ce bois k) si estimé en Europe pour la teinture en noir & en violet. On tire encore delà du bois de charpente, du miel, du sucre, de la casse, de la salsepareille, & des cuirs.

8. Les côtes de Caracos qui sont fertiles en cacao fort estimé: les Anglois de la Jamaïque, & les Hollandois de Curaçao tirent de là, en contrebande, beaucoup d'argent & de cuirs.

ces animaux tués & depouillés, sans y trouver autre chose que des os: les chiens sauvages & une espece de corbeaux ont bientôt devoré tout ce qui s'y est trouvé de chair. Le commerce des vaches de Buenos-Ayres n'est pas moins important. Un entrepreneur demande la permission de prendre, dans les campagnes du Roi, 30 à 40 mille vaches sauvages; quand il l'a obtenue, il fait faire la chasse, ce qui occupe 150 personnes ou environ. Ces vaches rendues au Pérou peuvent revenir, tous frais deduits, à trois piastres, & s'y vendent huit & quelquefois plus. Pour les mulets la plupart des habitans en élevent: un entrepreneur fait marché avec eux, les fait marquer, & se les fait livrer au jour fixé: on les fait passer au Potosi, où les Gouverneurs, ainsi que les Corregidors des bourgs, les achètent à raison de 7 à 8 piastres la pièce, & les revendent 40 à 50 aux Indiens, qui les louent ensuite aux voyageurs & aux marchands.

k) Le bois de Campêche est le bois d'un grand & bel arbre, qui croît surtout dans les environs de la Baie de Honduras, dans les îles de Ste Croix, de la Mart-

Nous trouvons sur les côtes de la mer du Sud.

1. Baldivia: ce port du Chili a un commerce considérable en cuirs verts de bœufs & de chevres, en suif, en viandes salées & en blés.
2. La conception, qui est une des villes les plus importantes du Chili: près de là sont les mines de Quilacoya, & de Quilacura [1]), & le bourg Estancia del Re, où sont les principaux lavoirs. Tout l'or, tiré des mines & des

nique, de Grenade, &c. Ce bois est fort dur, il sert à la teinture en violet & en noir. Le meilleur est celui qu'on dit de la coupe d'Espagne; on le reconnoît par les bouts qui en sont hachés, au lieu que le campêche de la Jamaïque a des bouts unis, parce que les Anglois le scient. C'est un objet de contrebande: les Anglois échangent contre leurs marchandises celui qui se coupe dans la baie de Honduras. Ce ne fut que pour cela qu'ils firent bâtir un fort dans l'île de Ruatan. Ils ont obtenu, par la derniere paix, la permission d'en faire couper dans cette baye; & ils ont été assez prudens pour déraciner plusieurs milliers d'arbres, qu'ils ont envoyés en Géorgie, où ils réussissent très-bien le long des bords de la Savanna. L'arbre porte une graine dont on se sert au lieu d'épices; on l'appelle le poivre de la Jamaïque, ou *Amomi;* il s'en fait aujourd'hui une grande consommation. On soutenoit en Espagne en 1738, qu'il étoit entré en Angleterre, en une année, 17599 tonneaux de bois de Campêche, ce qui fait la charge de 35 vaisseaux de 500 tonneaux chacun.

1) Coquimbo est une ville maritime du Chili, d'où

terres, par le lavage, eſt envoyé à Saint-Jago pour y être quinté, & delà il paſſoit autrefois à Lima m).

3. Arica, la ville de l'Amérique où ſe fait le plus grand commerce dans le plus court eſpace de temps. On y a des bêtes de ſomme d'une ſinguliere eſpece n). C'eſt de-là principalement, qu'on tire le quinquina o). La plupart des villes du Pérou qui ſont éloignées de la mer, & du grand chemin de Carthagene à Lima, ne ſont plus aujourdhui que des habitations d'Indiens.

l'on tire un très-bon cuivre, dont on fond toutes les pieces d'Artillerie du Pérou & du Chili.

m) Il y a dans l'Amérique méridionale cinq villes où l'on frappe monnoie: Lima (je ne ſais pas ſi depuis le tremblement de terre on y en frappe encore) Potoſi, Santa-Fe, Sant-Jago, & Buenos Ayres. Dans l'Amérique ſeptentrionale il n'y a que Mexico où il s'en frappe; les cinq premieres en livrent pour 13 à 14 millions de piaſtres; & Mexico pour 16 à 17.

n) Les pécos reſſemblent aſſez aux brebis: ils ſont ſeulement un peu plus grands. On s'en ſert comme de mulets: leur charge ne doit point excéder le poids de 150 livres; ces animaux ſe mettent à genoux lorsqu'on les charge, & ne ſe relevent pas lorsqu'ils ſont trop chargés: leur laine eſt excellente.

o) *Quinquina* eſt le nom Américain d'une écorce, qui eſt un remede ſpecifique contre la fievre, & veut dire l'écorce des écorces: les Eſpagnols l'appellent *Cortega di loxa*, & *Caſcarilla*, c'eſt à dire petite écorce:

4. Potosi, ou la cité Impériale, qui a les plus riches mines d'argent qu'il y ait au monde [p]): on les découvrit en 1546. On a compté dans cette ville jusqu'à dix-mille Espagnols.

5. Lima, qui fut presque entierement détruite par un tremblement de terre arrivé en 1747; son commerce étoit prodigieux [q]) Il y a dans les environs de cette ville quelques manufactures de draps, de tapis, de tapisseries & de serges, renommées par les belles laines de vigognes & de pécos [r]) qu'on y

arbrisseau vient au mieux dans le Pérou, il monte à la hauteur de nos petits cerisiers. Ce fut en 1650 que ce remède fut apporté en France par le Cardinal de Lugo.

p) Suivant quelques relations, ces mines rendirent en argent, depuis 1547 jusqu'en 1585, pour la valeur de cent-onze millions de ducats, & depuis 1585 jusqu'en 1597 pour celle de 325 millions. Toutes les mines sont au Roi, & doivent lui payer le quint ou le cinquieme, après l'achat de la permission pour exploiter: mais les fraudes sont sans nombre. Le titre de l'or doit être au Pérou à 22 & demi carats, & celui de l'argent à 2376 maravedis, le marc y valant huit piastres & six réaux.

q) Callao est un port excellent, proche de Lima: il s'y fait beaucoup d'affaires. Le *Joseph*, arrivé de là à Cadix au mois de Juin 1766, avoit à bord, pour le compte du Roi, en argent, pour 1639729 piastres, & en or pour 109940: outre cela 10445 balles de cacao, 9420 arobes de quinquina, 1020½ quintaux de cuivre en barres,

employe; on tire encore de là le bois rouge pour la teinture s), & le Baume du Perou connu par son utilité t). L'Audience de Lima a des mines de vif argent u).

6. Panama qui joint l'Amérique septentrionale à l'Amérique méridionale, & qui fait le com-

100 quintaux d'étain, huit arobes de chocolat, sept arobes de laine de vigognes, & deux caisses de porcelaine du Chili, &c.

r) Les Vigognes sont des especes de brebis communes dans les montagnes du Pérou, depuis Arica jusqu'à Lima. On a tenté vainement d'en transplanter l'espece en Espagne, où l'on employe cette laine dans plusieurs étoffes: en France il est défendu de s'en servir pour les draps, on ne l'employe que pour les chapeaux.

s) Les Anglois l'appellent bois sanglant ou bois de Nicaragua: il vient proprement de Nicoya.

t) On compte trois especes de baume du Perou; il y en a une qui est blanche, c'est le baume d'incision: il y en a une d'un rouge noirâtre, qui se tire des feuilles, du bois, & de l'écorce, coupés en petits morceaux, & bouillis dans de l'eau; c'est le baume de lotion: enfin il y a le baume sec, qui distille des bouts des branches coupées. Cet arbre vient non-seulement au Pérou, mais encore dans le Brésil: les Péruviens l'appellent *Heitzioli*. Un autre baume fort estimé est celui de Tolu, appelé ainsi parce qu'il se tire d'un arbre qui croit dans la province de Tolu: on fait une incision à l'arbre, lorsque le soleil luit, & qu'il fait bien chaud.

u) Le trésor royal s'est approprié le commerce du vif argent, dont on a besoin pour le travail des mines d'or & d'argent. Avant qu'on ait perfectionné cet art

merce des villes situées sur les côtes de la mer du Nord avec celles qui sont situées sur la mer du Sud.

7. Acapulco, ville du Mexique *), qui fait le commerce du Pérou & des Philippines *). Son port peut contenir quelques centaines

la consommation en étoit très-forte, on employeit un marc de mercure, & plus, pour un marc d'argent fin. Au rapport d'Alonso Barba on avoit porté depuis 1574 jusqu'en 1637 aux Caisses royales du Potosi 204700 quintaux de mercure, sans compter celui qui etoit entré en contrebande, ce qui fait 3249 quintaux par an. On tient pour fort riches les mines qui rendent huit à dix marcs d'argent par Caisson de 50 quintaux de minerai; il y a des mines qui n'en donnent que cinq à six, & même que trois. Tout le vif argent se tire des mines de Guanca-Belica dans l'Audience de Lima, elles sont depuis 1735 sous l'inspection d'un Gouverneur. Il y a d'autres mines dans la province de Quito ; mais il n'est pas permis de s'en servir.

*) Dans l'Amérique Espagnole il y a six especes d'habitans: les Créoles, ou descendans des premiers Espagnols qui s'y établirent, ils ne peuvent parvenir à aucune charge; les Espagnols; les métifs, ou ceux qui sont nés du mariage d'un Espagnol avec une Indienne; les Nègres; les Mulatres, ou ceux qui sont nés d'un pere blanc & d'une mere noire, ou d'un pere noir & d'une mere blanche; & les Américains, ou habitans originaires du pays.

x) Les vaisseaux du Pérou qui apportent les marchandises de contrebande, vont pour les vendre mouiller au port Marquis à une lieue d'Acapulco.

de vaisseaux, & la ville est défendue par un Chateau fort, mais il y manque de bonne eau.

8. Les Espagnols possedent encore quelques forts le long des côtes de la Californie, pays très-fertile & très-peuplé, dont les Jésuites ont su tirer parti y).

§. 2.

Possessions des Portugais en Amérique.

Les Portugais possedent en Amérique le

y) Les Jésuites pénétrerent dans la Californie vers la fin du siècle passé, sous la conduite du Provincial Salvaterra: ce fut la pêche des perles, sur les parages de cette Péninsule & des îles voisines, qui les attira. On s'apperçut bientôt qu'il n'arrivoit plus de perles au Mexique, & que les barques des particuliers, qui alloient à la pêche, arrivoient toujours trop tard: le Roi d'Espagne perdoit par là son quint, qui étoit de 12000 écus ou environ. Les Espagnols du Nouveau Mexique se plaignirent à la cour de Madrid: mais Salvaterra se tira d'affaire. Les Jésuites envoyoient ces perles par le Galion de Manille, & elles se vendoient à haut prix en Asie: ces Peres ont aussi cultivé la vigne dans la Californie, & ont fait du vin qui ressemble beaucoup à celui de Madere, ils en fournissoient le Mexique & en envoyoient même aux Philippines.

z) Les Espagnols possedent la ville de l'Assomption, Villa-ricca, & quelques autres lieux de moindre importance. Les Missions du Paraguai occupent la plus grande partie de cette province: c'est là que croît cette fameuse herbe, appelée dans le pays *Coamini*, dont on



l, une partie de la Guiane, & une partie 'araguai *). Le Brésil est divisé en quator-apitaineries, dont six appartiennent à des culiers; il y en a trois entre autres qui très-importantes par rapport au commer-

Un Vice-Roi gouverne le pays. La de tous les Saints est la premiere capi-rie, vû son importance: le long des cô-st Saint-Salvador *), capitale de tout le l: le port est excellent; la flotte, qui part les ans de Lisbonne, y arrive au mois de

ut se passer en Amérique, & dont le Pérou & le ue consomment annuellement quatre millions de pesant. On assuroit, en 1756, que les Jésuites ptoient 350 mille serfs, y compris les Nègres, ces Peres ont poussé l'économie si loin, que temps là on ne donnoit plus aux Indiens de ur assaisonner leurs alimens. Il est défendu diens, sous peine de punition, de garder chez us d'une livre de cette herbe ou de ce thé du ai, ou une once de coton. On rapporte que les s eurent communication d'un Mémoire que ne de las Casas avoit présenté au Ministere Espa- pour former un établissement durable en Améri- t qu'ils mirent ce plan en exécution: si cela est, ès de ces Peres fait honneur à l'Evêque.

C'est dans les plantations qui sont aux environs te ville, que se cultive le tabac de Brésil si imé en Europe. Autrefois on tiroit beaucoup tabac & de sucre du Brésil, qu'on ne le fait hui.

Juin: tous les vaisseaux b) qui s'en sont séparés pour aller à Fernambouc, à Rio di Janeiro, &c. s'y rassemblent pour le retour, qui se fait au mois d'Août. C'est aussi là que se rendent les vaisseaux qui viennent des Indes Orientales. On charge à San-Salvador du tabac, du sucre c), du sucre candi (qui a son nom d'un bourg du Brésil où on le crystallise), de l'indigo, des huiles & fanons de baleine:

b) Cette flotte consiste en 50 à 60 bâtimens de 12 à 36 canons. Le Roi leur donne cinq vaisseaux de guerre pour les escorter. On faisoit partir autrefois plus de vaisseaux qu'aujourdhui.

c) On fait au Brésil quelque commerce d'eau de vie de Sucre, qu'on nomme Guildive. Les Espagnols en achetent beaucoup.

d) Le baume de Copahu est une huile balsamique, qui découle par incision du tronc d'un arbre appelé *Copaïba*. Cet arbre croît aussi dans l'île de Maragnan, & dans quelques unes des Antilles voisines. Il est bien rare d'en trouver; la médecine s'en sert exterieurement & intérieurement. Il y a un autre baume appelé *Cabureiba*, qui vient d'un arbre commun dans les déserts voisins du Brésil.

e) L'Ipecacuana est une racine qui croît dans quelques contrées du Brésil. La réputation de ce remede, qui est un vomitif fort doux, n'est guere établie que depuis le commencement de ce siecle: elle est due au célèbre M. Helvetius, non à l'auteur d'un ouvrage bien fameux, mais à son grand-pere, medecin d'un mérite distingué. Cette racine croît encore au Pérou, & l'on



(ce poiſſon vient échouer ſur les côtes de cette baie), du coton, du baume de copahu [d]), de l'ipecacuana [e]), du para-aira-brava [f]), du poivre long, du cacao [g]), du ſaſſafras [h]), du gingembre, des cuirs, de la ſoie, du bois [i]) pour la teinture & les parfums, du ſafran, du rocou, de la laque, du cryſtal de roche, des noix de cocos, de l'argent, de l'or [k]), des diamans [l]), des amethyſtes, des fruits confits.

a remarqué qu'elle venoit au mieux au-deſſus des mines d'or.

f) Le Para-aira-brava eſt une racine qui n'eſt guere connue que depuis cinquante ans ou environ. Elle croît au Bréſil & au Mexique: elle eſt d'uſage dans la médecine.

g) Le Cacao eſt la principale richeſſe des habitans de Para, où il tient lieu de monnoies.

h) Le Saſſafras, appelé bois de cannelle à cauſe de ſon odeur, eſt de quelque uſage dans la médecine. Cet arbre croît dans la Floride, dans la Virginie & dans le Bréſil.

i) Le bois de Bréſil eſt au Roi: on en exporte, année commune, quatre à cinq-mille quintaux, & l'on prétend que frais faits il rend au Roi cent-mille écus par an.

k) Le quint, ou droit que le Roi tire ſur l'or, monte à 9600 marcs, ou à 150 arobes, l'arobe priſe pour 32 livres Portugaiſes. L'or que le Bréſil livre au Portugal, peut aller au rapport d'Anſon à 12 millions d'écus, & même au-delà. Depuis le regne de Pierre II jusqu'en 1756, le Bréſil doit avoir donné en or au Portugal la valeur de deux milliards 400 millions de livres de France.

On y porte des vins, des eaux de vie, de la farine m), des huiles, des draps, des étoffes, de la toile, du fer, du papier, des ustenciles de cuivre & de fer, &c. Les vaisseaux qui viennent des Indes y portent des épices, des drogues: ceux qui viennent d'Afrique, des Negres *), du morfil, de la cire, du miel, de la civette, &c.

La Capitainerie de Fernambouc a une ville remarquable, nommée Olinde: le sucre & le bois de Fernambouc font l'essentiel de son commerce.

La Capitainerie de Rio-Janeiro a pour principale ville Saint-Sebastien: elle a beaucoup de plantations de cannes à sucre *), d'indigo, de tabac, de coton: il y est défendu de cultiver plus de tabac, que n'en consomment les habitans & les Espagnols de Buenos-Ayres:

Autrefois on envoyoit de l'argent au Brésil; cela a été défendu depuis. Cet or se tire des mines & des sables: les Nègres ont un accord avec leur maître, ils sont obligés de lui livrer tous les jours un sixieme d'once: il y en a d'assez laborieux pour en ramasser beaucoup plus, & pouvoir entretenir d'autres Negres qui travaillent pour eux.

l) La découverte de la mine de diamans est nouvelle. On a détruit une ville entiere pour fouiller la terre. La compagnie établie pour faire valoir cette entreprise eut son octroi en 1740.

m) La farine de Pau ou de Cassave, dont on fait du pain, le riz, & le suc des cannes à sucre, sont la nour-

on a voulu favoriſer par là le commerce de la baye de tous les Saints. On tire encore de là du bréſil, des huiles de poiſſon, des cuirs, &c. Tout ce commerce doit ſe faire par les Portugais, mais il en eſt d'eux comme des Eſpagnols, avec cette différence ſeulement, que les Eſpagnols ſont les facteurs de toute l'Europe, & que les Portugais ne le ſont guere, ou du moins ne l'ont guere été jusqu'à préſent que des Anglois. Il ſe fait par le moyen de la riviere de la Plata un grand commerce de contrebande entre les Eſpagnols & les Portugais; il conſiſte principalement dans l'échange de l'or contre l'argent.

§. 3.

Poſſeſſions des François en Amérique.

Les îles Françoiſes de l'Amérique ſont la Martinique p), qui eſt la principale, la Guade-

riture la plus commune des habitans du Bréſil. Ceux qui ſont à leur aiſe font leur proviſion de farine de froment, lorsque les vaiſſeaux arrivent.

n) On tranſporte au Bréſil au moins 15 mille Negres par an. Il n'y a point de pays où ils ſoient ſi mal traités.

o) Le Bréſil exportoit autrefois, année commune, environ 120 mille balles de ſucre: depuis que les Anglois ont conſidérablement augmenté leurs plantations de la Jamaïque & des Barbades, cette exportation ne va pas au-delà de 30 mille balles.

p) La Martinique eſt moins importante par ſes productions & ſon rapport, que par l'abri ſûr qu'elle don-

loupe, la Desiderade, Marie-Galante, Sainte Alousie, Saint-Barthélémi, Saint-Martin, la moitié de Saint-Domingue, &c. Trois-cens vaisseaux, & au-delà, du port de 100 à 250 tonneaux, font le commerce de ces îles [q]).

ne en temps de guerre aux Armateurs. C'est dans cette île qu'est le siège du Conseil Souverain, dont la jurisdiction s'étend sur toutes les Antilles, sur Saint-Domingue, & la Tortue. On cultive le cannelier à la Martinique, & cette culture provient de quelques arbrisseaux portés des Indes Orientales à Trianon, d'où ils passerent en Amérique.

q) Le commerce de Bourdeaux, avec les colonies & les possessions des François en Amérique, occupoit autrefois 24 à 28 vaisseaux du port de 50 à 250 tonneaux: il y en avoit deux ou trois pour Québec, trois ou quatre pour la Cayenne, cinq pour S. Domingue, douze à quinze pour la Martinique & les autres Antilles. La cargaison d'un navire de 120 tonneaux est ordinairement composée de 40 tonneaux de vin, de 50 barils de farine, pesant 250 livres chacun, de 20 barils d'eau de vie, de 20 barils de lard, de 30 barils de boeuf salé d'Irlande, de 3000 aunes de grosse toile, de 15 rouleaux de fer pour les moulins à sucre, de six fusils (cet article est d'obligation,) de formes de terre, de souliers, de chapeaux, d'étoffes, de pipes, de futailles, &c. Le tout est évalué à 14000 livres de France. La Rochelle envoye aux îles 50 batimens du port de 80 à 150 tonneaux. Un vaisseau de 200 tonneaux coûte pour l'Amérique 20 mille livres de fret: on compte un sol par livre pesant. L'assurance est en France pour l'ordinaire à six pour cent. L'argent des colonies Françoises de l'Amérique est d'un tiers moins fort que celui de France.

L'essentiel de ce qu'on tire des Antilles consiste en sucre r), tabac, indigo, cacao, rocou, gingembre, caffe, poivre long, ananas confits, gommes & drogues médicinales, coton, cuirs, écailles de tortue, bois pour la teinture & la

r) Le commerce des sucres est entre les mains de toutes les puissances maritimes: mais les Anglois, les Hollandois, & les François en font la plus grande partie. Les Anglois tirent leurs sucres des Barbades & de la Jamaïque: ils en font passer en Europe un million de quintaux, dont la Jamaïque fournit presque la moitié, sans compter ce qu'elle vend directement à l'étranger. Les François sont ceux qui en ont le plus grand débit au Levant. C'est en général dans les ports de France & d'Angleterre que se fait le plus grand commerce en sucres: les ports de la Hollande ne tiennent que le second rang, & Hambourg le troisieme. Le Dannemarc en tire des îles de Ste Croix, St. Thomas, & St. Jean, une assez grande quantité. On a voulu raffiner en Europe la cassonade des îles: mais en France on a remarqué que cela nuisoit aux plantations, & le nombre des raffineries a été considérablement diminué. On estimoit autrefois beaucoup le sucre de Madere & des îles Canaries: celui de la Jamaïque & des Barbades l'a emporté depuis: celui du Brésil ne le lui cede guere. Les Anglois ont été les premiers à tirer des profits immenses de ce commerce: les François ont suivi leur exemple, & semblent même l'avoir emporté, parce qu'ils donnent leurs sucres à meilleur prix. La Martinique a plus de 300 moulins à sucre, & plus de 20 mille Negres: elle exporta en 1756 au-delà de 20 millions de livres pesant de sucre. En 1748 les colonies Françoises recueilloient une fois autant de sucre que les colonies Angloises.

marquetterie *s*). On eſtime que la Martinique fournit en ſucres pour plus de ſept millions de livres de France: la Guadeloupe pour cinq, Marie-Galante pour un *t*). Les vaiſſeaux François portent aux îles, du bœuf & du lard ſalés, des farines, des eaux de vie, des vins, de la morue, des harengs, de l'huile, du ſavon, du fer, des toiles, de la mercerie, des ouvrages de quincaillerie, des futaines, des baſins, des rubans, des plumes à écrire, du fil, de la vaiſſelle d'étain, des ſouliers, du papier, des armes, de la poudre à canon, du plomb, des uſtenſiles de cuivre & de fer, des habits, des bas, des chapeaux, &c. On prétend qu'il ſort des ports de France pour ſix millions de marchandiſes deſtinées aux Antilles. Le commerce des Nègres ſe fait ordinairement par troc: on donne quelques milliers de livres de ſucre pour un Nègre, pieçe d'Inde.

s) Comme le bois d'Inde, le bréſillet, l'ébene verd, le fuſtoc. Ce dernier eſt un bois jaune, dont on tire un très-beau jaune doré: il ſert auſſi aux ouvrages de marquetterie, & vient très-bien dans l'île de Tabago. Les îles de Bahama, qui ſont partie des Antilles, produiſent le bois de Mahagony, ou Mahony. Cet arbre croît ſur des rochers à une très-grande hauteur. Sa groſſeur eſt ſouvent de quatre piés de diametre. On s'en ſert ſur les lieux pour bâtir des vaiſſeaux.

t) D'Autres évaluations portent ces ſommes bien plus haut: Burck, auteur Anglois, prétend que la Mar-



Saint Domingue & la Tortue exportent du tabac, du ſucre, de l'indigo, du gingembre, du rocou, du coton, du cacao, &c. La premiere de ces deux îles fournit encore des cuirs, du bréſillet, du ſandal jaune, du cedre, &c. L'une & l'autre ont un commerce qui occupe au-delà de quarante vaiſſeaux.

La Cayenne eſt une île qui fait partie de la Caribanie, province de la Guiane, elle fournit beaucoup de ſucre, de caffé, de tabac, de cacao *), de coton *), & quelque peu d'indigo, de vanille, de rocou, &c.

Les poſſeſſions importantes que les François avoient autrefois dans le continent de l'Amérique ſeptentrionale, ont été cédées aux Anglois par la paix de 1763. Dans ce continent il ne leur eſt reſté que la Louiſiane, ou le Miſſiſipi *): parmi les îles ſeptentrionales ils

tinique fabrique 300 mille quintaux de ſucre qu'il évalue à 550 mille liv. Sterl.

*) Le cacao ne croît plus guère dans les autres îles Françoiſes.

*) Le Coton eſt très-beau. On pourroit cultiver la cochenille avec ſuccès dans cette île. On y trouve encore de la canelle ſauvage.

*) Les François ſemblent avoir entièrement renoncé à avoir des poſſeſſious dans le continent de l'Amérique ſeptentrionale, en cédant aux Eſpagnols la Louiſiane, qui eſt la ſeule province qui leur ait été laiſſée par la derniere paix.

n'ont aujourdhui que St. Pierre & Miquelon, pour servir d'abri aux pêcheurs; encore ne leur est-il pas permis d'y bâtir des forts, & n'y peuvent-ils avoir au-delà de 50 hommes de garde: parmi les îles neutres les Anglois leur ont laissé Sainte Lucie. La Louisiane a beaucoup de bétail sauvage, & beaucoup de bois, comme du chêne, du noyer, du cyprès, du cedre blanc & rouge, du pin y), &c: les François y font avec les Sauvages la traite des pelleteries, & leur donnent en échange des fusils

y) Le Cirier vient très-bien dans la Louisiane, & la cire qu'on en retire est d'un très bon usage, & d'un bon débit. Il croît surtout en abondance aux environs de la Nouvelle Orléans. On prétend qu'on peut tirer de cette province beaucoup de salpetre. Le chanvre y réussit à merveille. La Louisiane produit encore du sassafras, de l'esquine, de la salsepareille, du baume de Copahu ou Copalm, qui y est très-commun, du *liquidambar* résine liquide qui découle d'un arbre qui porte le même nom, c'est un baume excellent dont l'odeur est fort agréable; on le fait sécher quelquefois au soleil.

z) Les François ayant été obligés, par la derniere paix, de céder aux Anglois tout le Canada, l'île du Cap-Bréton, les îles & côtes du Golfe St. Laurent, & n'ayant conservé que la liberté de la pêche le long d'une partie des côtes de Terre-Neuve, dans le Golfe St. Laurent, à la distance de trois lieues des côtes possédées par les Anglois, & en pleine mer à la distance de 15 lieues du Cap-Breton, il est sensible que la pêche Françoise doit avoir considérablement perdu.



de la poudre à canon, du plomb, des lames, des chaudiéres, des hameçons, des briquets, des pierres à fusil, des bas, du tabac, du gros fil, de la ficelle, des fers à flèche, du savon, des aiguilles, des épingles, des draps, de petites étoffes de laine, &c.

La pêche *) des François a beaucoup souffert de cette derniere guerre; & les conditions de la paix ôtent à cette nation les moyens de la rétablir.

Il ne s'agit ici que de la morue, dont la pêche, après celle du hareng, est ce qu'il y a de plus important en ce genre. Dans les pays Catholiques cette denrée est d'une nécessité absolue, le peuple ne pourroit faire maigre s'il en manquoit. La morue se trouve dans la mer du Nord, sur les côtes orientales & occidentales de l'Ecosse, au Nord de l'Irlande, &c. mais particulierement, & en grande abondance, dans l'Amérique septentrionale. Quelque grande que soit la quantité qui s'en pêche annuellement dans la mer du Nord de l'Amérique, il n'y a pas de risque que ce poisson vienne à manquer: Leuvenhoek a trouvé dans une seule morue 9344 mille oeufs. Il y a trois pêches différentes; celle du grand Banc, qui se fait par les navires mêmes, & qui donne de grandes morues, qu'on sale beaucoup & qu'on seche peu, c'est la morue verte, autrement dite morue blanche; celle en pleine mer, qui se fait proche des îles de Plaisance, de Chapeau rouge, du petit Nord, &c. par les chaloupes, chaque bâtiment en ayant une montée & dix démontées; cette pêche ne donne guére que de petites morues, appe-

lées merluches en *Stockfisch*, après avoir été un peu salées & beaucoup séchées; enfin la pêche sedentaire, qui se fait par les habitans le long des côtes, & qu'on appelle ainsi en opposition à la pêche errante qui se fait par les vaisseaux; tout le poisson de cette pêche est séché.

Une courte digression sur l'état de la pêche Françoise, avant & après la paix d'Utrecht, ne sera pas déplacée dans cet ouvrage.

Avant ce temps là, il partoit de France, pour la pêche du Grand-Banc, deux flottes d'environ 250 bâtimens chacune: ces navires étoient du port de 120 à 350 touneaux: la premiere flotte partoit au commencement de Janvier, & la seconde au mois de Mai: les principaux lieux d'où partoient ces navires, étoient Rouen, Granville, le Havre, Honfleur, Dieppe, Saint-Malo, Nantes, la Rochelle, les Sables d'Olonne, Bourdeaux & Bayonne: ils arrivoient au bout de six semaines, & la pêche ne pouvoit qu'être bonne, puisqu'un bon pêcheur prend 400 morues par jour. Quelques-uns de ces navires n'alloient qu'en pêche, & n'étoient chargés que de sel & de vivres, d'autres alloient, partie en pêche, partie en sacq, c'est à dire en troc, parce qu'ils chargeoient des marchandises qu'ils échangeoient contre la pêche des habitans. La pêche en pleine mer étoit plus profitable que celle du grand Banc; car bien qu'un navire de 200 tonneaux, destiné pour celle-ci, n'eût que vingt cinq hommes d'équipage, & qu'il fut de retour au bout de six mois, tandis qu'un bâtiment de même charge, faisant la pêche en pleine mer, avoit cinquante hommes d'équipage, & des vivres pour huit à neuf mois; il falloit au premier une bien plus grande provision de sel qu'au second; & à son retour il rapportoit beaucoup moins de poisson: un vaisseau revenant de la pêche du grand Banc n'avoit que 45 à 50 miliers de morue verte ou blanche; & un vais-



seau de pareille charge, à son retour de la pêche en pleine mer, avoit 200 milliers de morue sèche.

A la paix d'Utrecht, les François céderent Terre-Neuve aux Anglois, qui dès les premieres années tirerent de cette pêche un profit annuel de 300 mille livres Sterling, & qui virent bientôt d'un mauvais oeuil la France se dédommager de ses pertes par ses nouveaux établissemens au Cap-Breton. Les François, actifs à pousser une entreprise aussi utile, eurent dans peu jusqu' à mille vaisseaux, du port de deux cens à quatre cens tonneaux, dans les parages de cette île: & cette pêche rendit, année commune, au-delà de cinq millions de quintaux de morue salée. Il faut pourtant observer que cette quantité de morue qui arrivoit en France, ne provenoit pas uniquement de la pêche Françoise; les Anglois vendoient leur morue sèche à Louisbourg & tout le long des côtes du Cap-Breton.

Outre le poisson, on tire aussi parti des noues, c'est à dire des trippes, de la langue, & des rogues (ou oeufs) de la morue: les oeufs servent d'appât, surtout dans la pêche de la sardine: on tire encore de l'huile du foie de la morue, & cette huile sert dans les tanneries, comme aussi à bruler; ce n'est pas un petit objet; il en entre en Angleterre au-delà de mille tonneaux par an. Pour juger des profits que rend cette pêche, je vais présenter ici un état des frais & de la recette d'un navire équipé à Saint-Malo pour la pêche du petit Nord. Un vaisseau de 200 tonneaux, prêt à mettre à la voile, revient, sans compter les vivres & le sel, à 30 mille livres: il y faut 20 pêcheurs, huit habilleurs, huit décoleurs, huit caplaniers, quatre saleurs, quatre garçons, 25 à 28 matelots. On ne paye l'équipage qu'au retour de la pêche: on lui donne seulement un à compte, qui peut aller à 120 livres par tête, l'un portant l'autre; les vivres sont évalués à 3000 livres, le sel à mille. Un navire de cette espece a communément

§. 4.

Possessions des Anglois en Amérique.

Parmi les îles que les Anglois possedent en Amérique, celle des Barbades a sans contredit,

vingt-deux chaloupes, tant pour la pêche, que pour les caplaniers & chaufaudiers, & pour le foie des morues: ces chaloupes toutes équipées peuvent revenir ensemble à 3500 livres, ou environ. Les ustensiles coûtent environ 9000 livres. L'équipage a pour lui le cinquieme de la pêche, ce qu'on appelle lot, & cela est payé sur le pié de 25 francs le millier pesant. Un vaisseau ainsi équipé pourra pêcher aisément 400 milliers de morues, qui vendues sur le port rendoient, en France, au commencement de ce siècle, 38000 livres. D'après ce calcul il paroît qu'à la premiere course il n'y a que de la perte; mais sans dire qu'on n'achete pas tous les ans un vaisseau neuf, & que les ustensiles servent plus d'une fois, on n'a point compté dans la recette le produit de l'huile, ni celui des trippes & des œufs, ni le produit des retours de la Méditerranée; les vaisseaux qui vont vendre leur poisson, chargeant à leur retour des marchandises sur lesquelles on gagne beaucoup. Si la France, bien loin de fournir à présent du poisson à l'étranger, est obligée d'en acheter, que n-a-t-elle pas perdu en perdant la sureté & l'étendue de la pêche dans le nord de l'Amérique? La consommation des poissons secs & salés est étonnante: la Bretagne consomme 6000 quintaux de morue seche & 1200 milliers de morue fraîche.

Les Anglois ont gagné la supériorité; cependant la pêche sédentaire de leurs Colonies nuit à la pêche errante. Aujourdhui, indépendamment de la pêche de Terre-Neuve & du Cap-Breton, ils pêchent encore à la nouvelle Angleterre, où les habitans font un très-



la plus forte colonie, puiſqu'on y compte cent-mille habitans [a]). Le commerce y eſt auſſi très-conſidérable [b]), & occupe au-delà de 600 vaiſſeaux. On en tire des ſucres, du rum, du

grand commerce de merluches: cela peut aller au tiers de toute la pêche que les Anglois font en Amérique. Terre-Neuve & Cap-Breton, avec la pêche en pleine mer, occupent au moins 17000 matelots; la nouvelle Angleterre & la nouvelle Ecoſſe en occupent au moins 1700: voilà près de vingt-mille matelots, quelle reſſource pour la nation! Combien les Anglois ne tirent-ils point d'argent d'Eſpagne & de Portugal pour une denrée auſſi néceſſaire! on a compté qu'il ſe conſommoit en Eſpagne 4875000 quintaux de morues: en évaluant le quintal, rendu en Eſpagne, à cinq piaſtres, ce qui eſt à très-bas prix puisque c'eſt la valeur ordinaire à bord des vaiſſeaux étrangers; cela ſeroit deux millions 437500 piaſtres: ajoutez à cela le hareng, le ſaumon, les ſardines, &c. & vous jugerez du tréſor de la pêche.

Le Cabliau n'eſt autre choſe que la morue: les habitans d'Islande en pêchent beaucoup. Salé on l'appelle à Hambourg *Laberdan*, c'eſt de la morue verte; ſéché on l'appelle *Klipfiſch* & *Stockfiſch*, c'eſt de la merluche. Le Klipfiſch differe peu du Stockfiſch. Le *Länger* eſt ſéché ſans être ſalé: il y a encore quelques autres façons de préparer la morue dans le Nord de l'Europe.

a) Il n'y a point de proportion entre le nombre des Nègres & celui des Blancs.

b) Le Commerce de toutes les Colonies de l'Amérique eſt un objet de cinq millions de liv. ſt. il occupe 30000 matelots, & il lui faut 150000 Negres. Les Anglois

tabac, de l'indigo, du rocou, du coton, de la laine, du gingembre, du *lignum vitæ*, des cuirs, des confitures, l'eau des barbades, liqueur faite de l'écorce de citrons, des bois pour la teinture & la marquetterie.

Saint Chriftophle, une des Antilles comme la précédente, a des falines & une fouffriere, du tabac, de l'indigo, des fucres, &c. Les autres Antilles comme Barboude, Anguille, Antigoa, Mont-Sera, Nieves, Rodonda, ainfi que la Grenade & les Grenadines, cédées par la France dans cette derniere paix, ont à peu près les mêmes marchandifes. La Jamaïque eft, après l'île des Barbades, la plus importante

ont trouvé le véritable fecret d'affurer leur empire en Amérique. Cromvel, guidé par Thomas Gaige, Dominicain, qui après avoir quitté plufieurs bénéfices dans le Mexique, vint changer de religion en Europe, avoit formé le projet d'envahir les îles de Cuba & de Saint Domingue, & de fe frayer par-là une entrée dans la mer du Mexique, pour pouvoir faire la conquête de ces riches contrées: ce projet manqua, les vents furent toujours contraires à la Flotte angloife, qui allarma l'Europe. Si jamais ce projet s'exécute, les Anglois fauront tirer plus de parti que les Efpagnols des richeffes du Potofi & du Pérou. Les Anglois ont aujourdhui en Amérique plus de navires, & de navires qu'ils y ont fait conftruire, que toutes les autres nations enfemble.

c) Le fucre fait le grand revenu de la Jamaïque. Toutes les îles à fucre de l'Angleterre en rapportant

te des colonies Angloises. Les Anglois y construisent des vaisseaux, ainsi qu'à St. André, petite île située près de là, & qui a les plus beaux cedres & les meilleurs bois de construction qu'il y ait en Amérique. La Jamaïque fournit c) des sucres, du tabac, du cacao, du gingembre, de l'indigo, du coton, du poivre long, de la casse, des tamarins, de la vanille, du guacum, de la salsepareille, du bois de teinture & de marquetterie, des écailles de tortue, des cuirs, du suif. Les Anglois de la Jamaïque font la traite des Negres avec le Pérou, & un commerce de contrebande fort considérable avec Carthagene & Porto-bello d). On fait

environ un million de quintaux, dont la Jamaïque en fournit 400 mille à l'Angleterre, & quelques milliers à l'étranger: on évalue l'exportation du sucre, du coton, du caffé, du bois de mahony, &c. à 940 mille livres Sterl. cela fait la charge de 450 vaisseaux. Cette île a plus de 12 mille esclaves.

d) Les Espagnols prennent toutes les précautions imaginables pour empêcher la contrebande: ils ne font quartier à personne. Les Anglois arrivent ordinairement de nuit, & dans des lieux détournés, pour éviter les Armadillas. Ce commerce interloppe fait passer beaucoup de piastres à la Jamaïque, & de là en Angleterre. Les Espagnols, jaloux du commerce des Jamaïquains, ont prétendu que celui qu'ils font avec les Indiens de la Riviere de Daria, de la Baye de Honduras, & de la côte de la Rencheria, étoit un commerce de contrebande. Le Ministere Anglois vient de défen-

dans cette île jusqu'à cent-mille boiſſeaux de ſel, & on en pourroit faire d'avantage. On tire auſſi de là du ſalpetre.

Les îles Bermudes fourniſſent de la ſoie, du tabac, de la cochenille, des oranges, des écailles de tortue, de l'ambre gris, &c.

Terre-Neuve eſt une île ſtérile, mais que la pêche rend importante: le grand Banc en eſt à 40 lieues. Les Anglois ont permis aux François la pêche ſur une petite partie des côtes de Terre-Neuve.

Le Cap-Breton eſt une île, dont le principal lieu eſt Louisbourg. Le ſol en eſt peu fertile. On tire de là une quantite de charbon de terre, qui eſt d'un très-grand débit, & qui ſert aux raffineries de ſucre; on y trouve auſſi du marbre, du bois, &c. le havre de Ste. Anne eſt excellent. Les François viennent de céder cette île aux Anglois, qui trouvent à

dre récemment aux colonies Angloiſes d'entretenir un commerce direct avec les Eſpagnols: ceux de la Jamaïque ont beaucoup remué pour faire lever cette defenſe, mais inutilement.

e) La Caroline exporte au moins 60 mille barils de riz, qui lui rendent 90 à 100 mille livres Sterling. Les Anglois ſe flattent de tirer de grands avantages des vignes qu'ils ont ſur les côteaux qui s'élevent le long de la mer. Ils ont eſſayé d'y faire des plantations de thé, & il paroît qu'elles réuſſiſſent.

f) En général les Anglois trouvent dans leurs colonies ſeptentrionales de l'Amérique tout ce qui eſt né-

Louisbourg une retraite assurée pour leurs vaisseaux, qu'ils peuvent encore y radouber à meilleur prix que par-tout ailleurs. Les Anglois envoyent à ces colonies à peu près les mêmes marchandises que les François envoyent aux leurs.

Les possessions Angloises dans le continent sont très-considérables: ils possedent aujourd'hui presque toute l'Amérique Septentrionale.

La Caroline est un pays extremement fertile: tout ce qu'on y a transplanté d'Europe y a réussi. En 1663 Charles II. donna cette province à huit Seigneurs, qui la possédèrent jusqu'en 1728, où sept d'entre eux vendirent leur part pour 17500 livres Sterling. Le Lord Carteret fut le seul qui garda ce qu'il possédoit. Cette province produit beaucoup de riz, dont on fait du pain & une boisson *). On y cultive la vigne & le mûrier: le bétail y prospere: on exporte beaucoup de poix †), de gou-

ceffaire pour la construction & l'entretien des vaisseaux, poix, goudron, brai, matures, vergues, bois, fer, & chanvre. L'Angleterre y encouragea les fabriques, & les entreprises pour ces différens objets, mais supprima bientôt après ces encouragemens, qui ont été renouvellés par un acte du Parlement de 1751. Les seules villes de Boston & de Philadelphie ont à elles plus de deux-mille bâtimens de mer: les colonies du Nord en général en ont plus actuellement que Londres n'en avoit au commencement du siecle passé: aussi sont elles dans une concurrence très-nuisible à l'Angleterre; elles transportent en Europe, & en particulier en Por-

dron g), de térébenthine, & furtout quantité de peaux, de fourrures & d'indigo h). On y fait de la colle de poiffon avec le Requin.

La Géorgie produit toutes fortes de fruits: le riz, le bois de charpente, la cire, la potaffe, le goudron font un objet confidérable de commerce. On y a trouvé des carrieres de marbre, & de la terre propre à faire de la porcelaine. On y fait des cordes de l'écorce d'un

tugal, du riz, du blé, de la merue. Nous voyons aujourd'hui combien peu ces Anglois transplantés dans un autre hemisphère font éloignés d'une indépendance, qui privera l'Angleterre de tout le fruit de fes conquêtes & de fes poffeffions en Amérique. Ces Colonies ont 28910 Mariniers, leur exportation annuelle eft eftimée à 3370900 liv. ft., & leur importation à 3924606. Il eft fâcheux que Hallifax, qui eft un port fort propre pour y faire hiverner les vaiffeaux, foit fi fort expofé aux incurfions des fauvages.

g) En 1756 il arriva en Angleterre 800 barils de goudron provenant de la Caroline.

h) La Caroline cultive trois efpeces d'indigo: elle en exporta 200 mille livres pefant en 1754.

i) Le tabac du Maryland eft appelé *Oronoko;* il n'eft pas auffi bon que celui de la Virginie, cependant il eft fort eftimé: l'exportation en monte à 400 mille quintaux, & occupe 200 bâtimens. Ce que la Virginie & le Maryland exportent peut aller à 100 mille bouqueaux, dont l'Angleterre retient la moitié pour elle Les Anglois brûlent leurs tabacs lorsqu'ils craignent que la quantité n'en faffe baiffer le prix. En France les fermiers généraux qui ont obtenu, qu'il feroit défendu, dans tout le royaume, de planter du tabac, achetent des

arbre. En 1731 Urlsperg y conduisit une quantité de Salzbourgeois exilés pour cause de religion. Ces gens laborieux font esperer qu'ils formeront, avec le temps, une bien bonne colonie: ils cultivent les muriers avec succès, & recueuillirent, en 1748, quatre cens trente sept livres de soie.

Le Maryland a de grandes plantations de tabac, qui est estimé [i]). On l'a planté dans les

Anglois la plus grande partie de celui qu'ils font passer en Europe; ils demanderent cependant cette défense sous pretexte de favoriser les plantations des Colonies Françoises. Voila un grand abus pour un pays qui en consomme annuellement au-delà de vingt-quatre millions de livres. Ce que les Anglois gagnent dans ce commerce est très-considérable; ils vendent leur tabac aux fermiers généraux à raison de quatre sols la livre, & il ne leur revient qu'à un sol: en voici la preuve. Un Negre, qui n'est pas détourné de son travail, peut faire trois-mille livres de tabac par an: or les vivres qu'on lui fournit peuvent valoir à peu près 40 livres de France, l'achat du Negre a coûté 800 livres: la durée de sa vie au fort du travail est de huit ans. D'où il paroît que trois-mille livres de tabac reviennent à 140 livres, & la livre à un sol. Cette ferme coûte à la nation Françoise au-delà de 200 millions de livres, que les Anglois ont gagnés, sans compter la perte qu'elle a faite en renonçant à la culture du tabac. La ferme fut établie en 1720, on détruisit peu après les plantations, & on défendit, sous peine des galeres, de cultiver le tabac dans le royaume. Le tabac revient aux fermiers six sols la livre, rendu en France; il faut compter un sou par livre pour frais de fabrication & de régie, & ils le vendent l'un portant l'autre à 40 sols.

forêts, que les Anglois ont beaucoup éclaircies. On compte dans cette Colonie 80 mille Anglois. Les forges promettent beaucoup [k]).

La Virginie est fort peuplée, on y compte 500 mille ames, y compris les François réfugiés & les Nègres. Son tabac, estimé le meilleur que l'Europe connoisse, est d'un grand produit; l'exportation de cette marchandise occupe 400 vaisseaux & quatre mille matelots: on en exporte au moins 60 mille barils de 800 livres chacun. On tire encore de cette province des grains, des légumes, du coton, du gingembre, de l'indigo, des fourrures, &c.

La Nouvelle-Yorck, autrefois la Nouvelle Hollande, fournit des peaux d'élans, de daims, d'ours & de castor [l]), &c. du tabac, des grains, des bois [m]), du poisson sec, &c. Les manufactures de laine y réussissent [n]). Il y a beaucoup de Juifs dans cette colonie: on leur y permet d'avoir une patrie, & d'y jouir

k) Il y a dans l'Amérique septentrionale plusieurs fourneaux & plusieurs forges: les principaux établissemens sont dans le Maryland sur les bords du fleuve Principio, sur le fleuve Huitleer, sur les fleuves Skülkell & Delavare.

l) C'est à Oswego que les Sauvages viennent porter leurs peaux: ils les troquent contre du *Rum*, ou eau de vie de sucre, que les Anglois tirent de la Jamaïque & des Barbades.

de tous les droits de citoyens. L'Europe peut prendre des leçons en Amérique.

La Nouvelle-Angleterre fournit aux Anglois d'excellent bois, de la poix, du goudron, du fer, des grains, des légumes, du lin, du chanvre, du tabac, des fruits, des peaux, du poiſſon ſec, &c. *). Boſton eſt la ville principale, & c'eſt auſſi de toutes les villes du continent de l'Amérique ſeptentrionale celle qui fait le plus grand commerce. Son port pourroit contenir tous les vaiſſeaux de l'Angleterre: cinq cents vaiſſeaux peuvent y ancrer. On y a cinq imprimeries. L'importation des marchandiſes Angloiſes dans la Nouvelle Angleterre, qui avoit été portée jusqu'à la valeur de 550 mille liv. ſterl. eſt réduite à 395 mille: ſon exportation actuelle monte à 370500 l. ſt.

La Penſilvanie doit à Guillaume Pen l'état floriſſant où elle ſe trouve. Charles II. lui donna cette province en 1680. Elle produit beaucoup de légumes, du chanvre, du lin; elle

m) Il y a une choſe à remarquer, c'eſt que ces bois de l'Amérique ne durent pas.

n) On en peut juger par l'envoi de 500 balles de laine que fit la Nouvelle Angleterre en 1765, & qui étoient deſtinées pour la Nouvelle Yorck.

o) Les Anglois de la Nouvelle-Angleterre fourniſſent de poiſſon les colonies Angloiſes du continent & des îles: & ils en envoyent 60. à 80 chargemens tant en Eſpagne, qu'en Portugal & en Italie.

a beaucoup de bois & de cuirs, du poiſſon, du fer [p]). On y compte 200 mille habitans, & 2000 maiſons à Philadelphie.

L'Acadie, ou la Nouvelle Ecoſſe, a auſſi une quantité de bois de charpente, des ſalines, des légumes, du gros & du petit bétail, des fourrures, du poiſſon, &c.

Le Canada François [q]), cédé à l'Angleterre par la paix de 1763, eſt une vaſte province: autrefois on entendoit par là le Canada propre, la Nouvelle France, & la Louiſiane. Le Canada fournit abondamment des légumes, des grains, du bois de charpente, des planches, des fourrures, particulièrement des peaux de caſtor. Montréal eſt le lieu du plus grand commerce: Québec, les trois Rivieres, Tadaſac, Richelieu, & Chambli ſont les principaux lieux où les Sauvages vien-

p) Quelques autres colonies Angloiſes de l'Amérique fourniſſent du fer: la Penſilvanie en a exporté quelques années avant la derniere guerre, pour 60 mille livres Sterling.

q) On accuſe les Eccléſiaſtiques Catholiques de ſoulever les ſauvages contre les Anglois. On voudroit que le Canada françois fut mieux cultivé.

r) Suivant un état, qui a paru en Angleterre, le Canada a rendu aux Anglois, dans le courant de 1761, ſans compter la pêche, & malgré les troubles de la guerre, la ſomme de 81913 livres Sterling. On trouve dans le Canada l'Erable, qui donne une liqueur dont on fait du ſucre: il faut deux cents pintes de liqueur

nent porter leurs fourrures. La perte que les François ont faite eſt irréparable r).

La Baye de Hudſon donne des pelleteries, de la colle de poiſſon, du poiſſon ſec, &c. ce commerce rapporte beaucoup s).

La Floride Eſpagnole, que les Eſpagnols viennent de céder aux Anglois, a le fort St. Auguſtin & la baye de Penſacola. Ce pays eſt auſſi fertile que toutes les autres provinces, que nous venons de nommer. Entre les mains des Eſpagnols il a manqué de culture: il produit de très-bon riz & de l'indigo. On pourra juger, par un fait, de l'étendue & de l'importance des poſſeſſions Angloiſes en Amérique. Au mois d'Octobre 1763, la ſeule ville de Londres t) fit ſortir de ſon port pour 200 mille liv. ſterl. de marchandiſes, tirées des manufactures & fabriques du royaume, & deſtinées pour

pour dix livres de ſucre. On prétend qu'on y en fait 120 à 150 quintaux par an. On y fait auſſi une liqueur très-ſaine avec les branches de l'Epinette blanche. La Gualterie y tient lieu de thé, & elle convient beaucoup à l'eſtomac.

s) On troque les pelleteries contre de mauvais draps, & la compagnie qui fait ce commerce, gagne là-deſſus mille pour cent. On prétend que la pêche de la baleine, & l'exploitation des mines de cuivre pourroient y rendre de bien plus grands profits. On dit auſſi qu'il ſeroit fort utile de faire des établiſſemens au détroit de David, & à la baye de Hudſon.

t) C'eſt à Briſtol que ſe font la plûpart des chan-

l'Amérique. Notez qu'il ne s'agit ici que de ce qui a été déclaré à la douane.

§. 5.

Des Possessions des Hollandois en Amérique.

Les Hollandois ont quatre colonies en Terre-Ferme, celle de Surinam, la plus importante, celle des Berbices, de Temeran, & d'Essequebo. Elles fournissent les mêmes marchandises, savoir beaucoup de sucre *), de caffé, & de tabac, une assez grande quantité de cacao, de gingembre, de coton & quelque peu d'Indigo. Le Quassi *) mériteroit d'être connu d'avantage.

Parmi les îles il y a St. Eustache & Saba, dont le tabac est fort bon; St. Martin, dont la moitié est aux François & qui a de bonnes fa-

gemens pour l'Amérique. Un vaisseau peut se trouver quatre mois en chemin pour faire l'allée & le retour. Ces voyages se font avec si peu de risque, que la prime d'assurance n'est qu'à deux pour cent.

u) Le sucre des plantations de Surinam est estimé: il est de dix pour cent meilleur & plus cher, que celui des Barbades ; mais le caffé n'en est guere recherché. On prétend que ce furent les Hollandois qui porterent les premiers le caffé en Amérique, dans le dessein de l'y cultiver, ce qu'ils firent d'abord à Surinam.

v) Le *Quassi* est un bois fort commun dans le Surinam: un Negre, nommé Quassi, qui en indiqua le premier les propriétés, lui a donné son nom. On s'en sert, avec succès, dans les fievres maligues; il n'a point d'odeur, mais un goût fort amer.

lines; Bonaire & Aruba, d'où l'on tire beaucoup de maïs; & de la chair de chevres salée; enfin Curaçao la plus importante des îles Hollandoises, & pour ainsi dire la seule qui le soit; son commerce interloppe avec les Espagnols est d'un profit immense; aussi les Hollandois ont-ils grand soin d'y avoir leurs magasins remplis de ces marchandises d'Europe que les Espagnols recherchent avec le plus d'empressement, & qu'ils y trouvent au meilleur prix possible.

§. 6.

Des Possessions des Danois en Amérique.

Les Danois ont l'île St. Thomas *), celle de Ste Croix, & celles de St. Jean & de Krabbe, toutes deux fort petites. Ces îles donnent du sucre, & de l'indigo, & font un commerce de

*) Les Danois s'établirent à saint Thomas en 1672: cette île a un port où 50 vaisseaux peuvent être à l'abri de la tempête. L'île de Saint-Jean n'a commencé à être cultivée qu'en 1719. L'île de Krabbe est déserte; les Espagnols ne veulent pas y souffrir de colonie, ils en chasserent les Anglois à deux reprises, & cela à cause du voisinage de Porto-ricco. L'île de Sainte-Croix a été achetée des François en 1733 pour la somme de 164 mille écus Danois. Quoiqu'elle manque d'eau douce, & que l'air y soit mal sain, on en a tiré de grands profits, surtout par le commerce du bois de Mahoni: elle est divisée en 350 plantations de 150 acres chacune; l'acre évaulé à 40 mille piés quarrés. Chaque propriétaire peut employer 80 acres à la culture du sucre, ce qui rend année commune 128

contrebande fort lucratif. Les Hambourgeois y ont un comptoir. Les Danois vendent beaucoup de Negres aux Esgagnols. On compte que les plantations de sucre des îles Danoises occupent 15000 Negres, & l'on en compte pour chacune 100 à 120 *y*).

taux de sucre brut. L'île a encore beaucoup de déserts & de terres en friche, malgré cela elle est estimée valoir les cinq septiemes de toutes les possessions danoises en Amérique. Comme les habitans ont la permission d'exploiter leurs forêts pour aggrandir leurs plantations, les Hollandois de St. Eustache & les Anglois de St. Christophe, de Nevis, de St. Martin, &c. y viennent acheter leur bois de chauffage & de charpente. En 1766 l'île de Ste Croix a expedié 35 vaisseaux dont la charge étoit principalement en sucres: 28 de ces vaisseaux étoient pour Copenhague, cinq pour la Hollande, un pour la Norvege, & un pour Flensbourg. Les Danois ont eu l'adresse d'attirer dans cette île un planteur Anglois, qui leur a rendu de grands services.

y) Tout ce qui est envoyé aux îles ne paye point de droit de sortie, si ce sont denrées ou marchandises du Dannemarc, ou denrées & marchandises étrangeres tirées de la premiere main & venues sur vaisseaux Danois: toutes celles qui ont été apportées sur des vaisseaux étrangers payent 4 pour cent. Les marchandises étrangeres payent aux îles cinq pour cent de droit d'entrée: & celles de retour payent en Dannemarc, outre 20 écus d'ancrage, deux & demi pour cent de droit, si elles se consomment dans le pays.

Fin du second volume.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

à l'étude de la

POLITIQUE,

des Finances & du Commerce.

Tome III.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

à l'étude de la

POLITIQUE,

des Finances & du Commerce,

PAR

M. DE BEAUSOBRE

CONSEILLER PRIVÉ DU ROI, MEMBRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES DE PRUSSE, &c.

Tome III.



NOUVELLE EDITION.

A BERLIN,

CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.

1771.





§. LVI.

Des différentes manieres de divifer un pays.

Quand on connoît une fois l'étendue d'un pays, fa pofition, & fes productions, pour juger de tous fes avantages particuliers, il faut entrer dans de plus grands détails. Il s'agit de l'anatomifer, fi j'ofe ainfi parler; on commence d'abord par examiner en combien de parties il eft divifé: cette divifion eft relative à différens objets. Un financier, par exemple, & un guerrier ont des vues différentes: mais le plus grand détail eft ce qu'ils cherchent tous les deux. La divifion géographique eft ou naturelle ou arbitraire: la premiere fe fonde ordinairement fur la fituation des montagnes, des fleuves, des

bois; la feconde eft abandonnée au caprice, & n'a fouvent aucun fondement. La divifion politique eft relative au Gouvernement; les Souverains, en établiffant des Gouverneurs ou des Vice-Rois fur quelques provinces, ou fur une province feulement, divifent par là même leur état en différens gouvernemens. La divifion judiciaire fe fonde fur l'étendue des Jurisdictions: c'eft ainfi que la France eft divifée en douze Parlemens, & la Pruffe en neuf Colleges de Juftice. La divifion financiere eft relative aux impofitions, à la levée des deniers publics; c'eft ainfi que la France eft divifée en trente-deux Généralités, & la Pruffe en deux Chambres de domaines & de guerre. La divifion eccléfiaftique eft mefurée par l'étendue de la jurisdiction des Prelats & de leurs repréfentans; tels font chez les Catholiques les diftricts qu'on appelle Archevêchés, Evêchés, Archi-Diaconats, Diaconats, &c. & chez les Proteftants, les Confiftoires, Intendances générales, Infpections, Prêvotés, ou même auffi Archevêchés & Evêchés, dans les endroits où l'ancienne hierarchie a été confervée.

§. LVII.

Des campagnes & des villes.

Les manufactures & les fabriques, le com-



merce, les beaux-arts & les ſciences doivent être l'occupation des habitans des villes: l'agriculture celle des habitans des campagnes. Nous voyons cependant, ſurtout en Allemagne, que les habitans d'une quantité de petites villes cultivent la terre & entretiennent des troupeaux, tandis qu'un grand nombre de villages renferment des atteliers d'artiſans, & des établiſſemens de manufactures. C'eſt un abus dangereux, que celui de placer toutes les grandes manufactures & toutes les grandes fabriques dans les capitales. On ne devroit laiſſer aux grandes villes que les manufactures & les fabriques de luxe, donner aux petites villes toutes celles de néceſſité, & borner au beſoin les eſpeces & le nombre de métiers qui ſe trouvent à la campagne. Les villes ont leurs droits, leurs coûtumes, leurs priviléges, leurs magiſtrats, leurs jurisdictions, &c. Le droit des marchés eſt dans quelques pays commun aux villes, aux bourgs, & aux villages: dans d'autres il n'y a que les villes & les bourgs qui l'ayent. Autrefois les villes étoient la plûpart environnées de murailles, de tours, de foſſés, de remparts: aujourdhui la plus grande partie ſont des places ouvertes. Une ville d'entrepôt eſt une ville où il arrive des marchandiſes pour y être déchargées, mais

non pour y être vendues. Une ville franche est celle qui est exempte de tout impôt, ou qui ne paye point de droits d'entrée & de sortie: ville de loi est en terme de manufactures une ville où il y a maîtrise.

Une ville est grande ou relativement à l'étendue qu'elle renferme, ou relativement au nombre de ses habitans *). On peut dire d'une même ville qu'elle est grande, & qu'elle est

a) Mr. Hase, professeur à Wittemberg, a mis le premier de ces moyens en usage, pour comparer les villes anciennes aux villes modernes, dans son savant ouvrage, intitulé *Descriptio regni Davidici & Salomonæi.* Le second de ces deux moyens, le nombre des habitans & des maisons, sert à terminer le différent entre Londres & Paris: à ce dernier égard Londres est plus grand, quoique Paris renferme une plus grande étendue de terrein. On compte à Londres 120 mille maisons habitées: parmi lesquelles il y a 13 Hopitaux & plus de 100 maisons de charité.

b) Les grandes villes perdent plus de monde, proportion gardée avec le nombre de leurs habitans, que les petites: elles tirent à elles, & concentrent, dans leur sein, toutes les richesses de l'Etat: richesses qui ne circulent alors que dans un espace fort étroit; elles dépeuplent les provinces, favorisent l'oisiveté, découragent l'agriculture & les arts dans les provinces éloignées de la capitale, parce que la rareté des especes y tient tout à bas prix. L'Angleterre se plaint aujourd'hui de la misere qui règne dans les provinces: comment en effet payer les impôts sur le pié de la capitale?

petite: d'aſſez grandes villes ſont très petites en comparaiſon de ces villes immenſes qui, comme Paris & Londres, deviennent à charge à l'Etat [b]). La beauté [c]) d'une ville conſiſte dans ſes rues, dans ſes maiſons, dans ſes places, & dans ſes dehors. On demande que les rues ſoient larges, droites, bien pavées, bien nettoyées, & éclairées pendant la nuit; que les maiſons ſoient grandes, commodes, d'un

La table que voici, en indiquant le nombre des habitans de quelques-unes des principales villes de l'Europe, pourra être de quelque utilité, ſi on la compare à l'étendue du pays, au commerce, &c.

Amſterdam -	212000	Leipzig - -	36400
Augsbourg -	36400	Lisbonne -	160000
Berlin -	130000	Londres - -	530350
Breslau -	90000	Madrid -	80000
Braunſvik - .	25200	Milan -	123000
Conſtantinople -	513000	Munich - -	25400
Copenhague -	77560	Naples - -	272050
Danzig - -	47600	Nuremberg -	40000
Dresde - -	60200	Paris - -	589000
Francf. ſur le Mayn	33600	Rome -	150000
Hambourg -	56000	Stockholm - -	79520
Hannovre - -	12800	Strasbourg - -	45920
la Haye - -	36400	Stutgard - -	16800
Kœnigsberg -	56000	Veniſe - -	131684
Leyde - -	50500	Vienne -	125000

c) Il n'y a pas beaucoup de belles villes en Europe. La ſolidité & la beauté des bâtimens publics ſont plus communes que la ſolidité, la beauté, la commodité, &

bon goût d'architecture, bien alignées, & bien placées relativement les unes aux autres: on demande que les places soient d'une figure réguliere, ornées de quelque beau morceau d'architecture, placées au milieu de la ville, ou bien au tour du centre, mais non à l'extremité, à moins que ce ne soit vers les portes; enfin on demande que les dehors soient rians, & propres à servir aux plaisirs des habitans.

C'est un problème difficile à résoudre que celui de déterminer la proportion qu'il doit y avoir entre le nombre des villes d), & l'étendue des campagnes. On juge du prix des campagnes par l'étendue des terres labourables & des prairies, par la fertilité du sol e), par le plus ou le moins de commodité pour le transport des denrées, par la quantité & la nature des bois, par les contributions à payer, & par la valeur générale des denrées de premiere nécessité. Le trop bas prix des grains décourage le cultivateur, qui se borne à ses besoins, & ne défriche plus un terrain qui paye mal ses

l'alignement des maisons. En Angleterre ce ne fut que sous Jaques I, que le Comte Arondel introduisit l'usage des maisons bâties de briques: jusqu' alors il n'y en avoit que de bois, & dans le reste de l'Europe c'étoit à peu près la même chose.

d) C'est en France & en Allemagne que, proportion gardée avec l'étendue du terrein, il y a le plus



peines: le trop haut prix des grains renchérit la main d'œuvre, & diminuant le débit des marchandises détruit les manufactures & les fabriques. De trop grands troupeaux rendent les grains trop chers: mais aussi de trop petits font manquer les terres de fumier; & le cultivateur, qui veut alors se dédommager de la petite quantité du rapport de ses champs par le nombre des champs qu'il ensemence, double à sa perte le travail. Une juste proportion à tous ces différens égards est le but que doit se proposer, dans ses recherches, tout homme appelé au maniement des affaires: mais où sont les citoyens tout à la fois instruits & laborieux.

§. LVIII.

Comment on peut déterminer le nombre des habitans d'un pays.

Le plus sur moyen, pour parvenir à connoître le veritable nombre des habitans d'un

grand nombre de villes & de bourgs: les pays du Nord en ont le moins. On compte en Allemagne deux-mille villes, un peu plus de deux-mille bourgs, & 80 mille villages, sans les métairies, les chateaux, les couvents, &c.

e) D'abondantes récoltes ne sont pas les suites nécessaires de la fertilité du sol. La paresse est la pre-

pays ce feroit fans doute d'en faire un dénombrement bien exact. Mais comme cela ne s'est fait que rarement, & dans bien peu de pays [f]), quoiqu'il fût fort utile de le faire tous les ans, il est nécessaire d'avoir recours à quelque autre moyen [g]). Lorsqu'on fait le nombre des foyers, ou, ce qui revient au même, celui des familles, il n'y a qu'à multiplier ce nombre au moins par quatre, & au plus par six, pour avoir celui des habitans [h]). Un autre moyen

miere ennemie de la fertilité. De même la disette n'est pas toujours le fléau des pays, où le sol ingrat semble ne vouloir rien produire : il n'y a point de sol qui ne puisse être employé: on peut tout avec le temps & la patience. On feroit un volume fur les préjugés des cultivateurs.

f) Il est important au Gouvernement de favoir si le nombre des habitans augmente ou diminue. S'il y a des obstacles à la population, qu'il est aisé d'écarter, il y en a auxquels il est très-difficile de remédier: ce font des vices cachés qui tiennent à la constitution de l'Etat. A la fin du XVIIeme Siecle, & dans le courant de 1733 on fit en France un dénombrement des habitans du pays. Dans les états du Roi de Prusse & du Duc de Wurtemberg on en fait un tous les ans. On l'a fait en Espagne depuis 1710 jusqu'en 1723, & en 1756 dans les états d'Hanovre.

g) Si l'on favoit au juste le nombre des habitans quelconques d'une ville de moyenne grandeur & qu'on connût avec cela le nombre des artisans : on pourroit, en apprenant combien il y a d'artisans d'une espece quelconque dans une ville donnée, détermi-

eſt de chercher à découvrir, par une expérience de pluſieurs années, le rapport exact du nombre des morts à celui des vivans: on a obſervé que dans les villes fort grandes, fort peuplées & fort riches, il meurt plus de perſonnes, proportion gardée, que dans les villes médiocres & moins peuplées, & dans celles-ci plus qu'à la campagne. On a trouvé que dans les grandes villes de 24 perſonnes, quelquefois de 28, il en meurt une tous les ans [i]); que

ner aſſez juſte le nombre de ſes habitans. C'eſt par exemple par cette comparaiſon que j'ai cru pouvoir m'aſſurer que Paris eſt beaucoup moins peuplé qu'on ne le penſe. On compte dans toute la banlieue 800 maîtres boulangers, & quatre-mille moulins, dont trois-mille à eau; or certainement cela eſt trop peu pour une ville où l'on veut ſuppoſer un million, ou du moins 800 mille habitans.

h) C'eſt de cette maniere qu'Uſtariz détermine le nombre des habitans de l'Eſpagne.

i) Ces liſtes des naiſſances, des mariages, des enterremens ſont d'une très-grande utilité. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on en fit partout & qu'on les rendît publiques. Ce ſont les faits les plus ſimples qu'il faut qu'un oeil obſervateur ſache remarquer, & un eſprit judicieux ſait en tirer des conſequences utiles. Mais il faut que ces liſtes ſoient exactes: ſi l'on calcule, par exemple, la *population* de Londres ſur le nombre des enfans qui y naiſſent tous les ans, il faut ſavoir que l'on n'enrégiſtre point, dans les paroiſſes, les enfans des Juifs, des Non-conformiſtes, des Catholiques, des étrangers, & des

dans les petites il en meurt une de 30 ou de 32, & dans les campagnes une de 40 ou de 42. En réduisant ces différentes proportions à une proportion moyenne, on aura, pour quelques pays, un sur 32 à 33, & pour d'autres un sur 37, c'est à dire que le nombre des habitans est pour le moins 33 & pour le plus 37 fois plus grand que celui des personnes qui meurent dans le courant d'une année. Si l'on connoît donc le nombre des morts k), il n'y a plus qu'à le multiplier par le nombre des vivans, qu'un mort suppose, pour fixer le nombre des habitans. Ordinairement le nombre de ceux qui naissent dans

pauvres hors d'état de payer l'enregistrement. Si l'on calcule la *population* de Paris sur le nombre des morts, il faut savoir que la plus grande partie des enfans sont nourris hors de Paris, & meurent par conséquent hors de cette ville; or parmi les morts ce sont les enfans qui font le plus grand nombre.

k) Il faut au moins prendre six années pour en tirer un terme moyen, qu'on puisse regarder, sans risque de se tromper, comme un point fixe d'après lequel on fait ses calculs.

l) Dans les états du Roi de Prusse il est né, depuis 1750 jusqu'en 1756, année commune, 41000 personnes de plus qu'il n'en est mort. Communément la proportion entre le nombre des naissances & des morts est de 10 à 12 ou 13: c'est à dire qu'il naît 12 à 13 personnes pour dix qu'il en meurt. Plusieurs auteurs ont soutenu que cet accroissement étoit nécessaire pour conser-

le courant d'une année, l'emporte fur le nombre de ceux qui meurent dans le même efpace de temps: de forte qu'en temps de paix, & lorsqu'il n'y a point de maladies épidemiques, le nombre des habitans doit augmenter l). On a trouvé encore qu'il naiffoit plus de garçons que de filles, & cela dans la proportion de 20 à 21. En général, la population eft en raifon du terrein cultivé, & dans les terriens cultivés elle eft en raifon de la quantité d'hommes néceffaires à la culture: c'eft pour cela qu'un pays de vignes & de tabac m) eft plus peuplé qu'un pays de chanvre, & celui ci plus qu'un pays de bled.

ver le même nombre d'hommes, & parer à ce qu'emportent les maladies épidemiques, la pefte, & la guerre.

m) Il paroît encore par là combien la France a eu tort de détruire indiftinctement les plantations de tabac, & d'aller acheter fes tabacs des Anglois. Il faut pourtant remarquer que quantité d'abus peuvent rendre cette regle fauffe, & que dans certains cas elle fouffre exception: l'induftrie peut fuppléer à la culture, c'eft ainfi qu'en Hollande la population excede la proportion indiquée, parce que le commerce & l'induftrie fervent à pourvoir ces provinces des befoins de premiere néceffité: mais fi le commerce s'affoiblit, fi l'induftrie n'eft plus d'un produit auffi étendu, la population diminuera, & fe rapprochera de la proportion indiquée. Pour porter donc la population dans un pays quelconque auffi loin qu'il eft poffible, & pouvoir efperer avec cela de la conferver fur le même pié, il faut écarter les obftacles dont je vais faire mention.

§. LIX.

Des moyens de favoriser la population.

La force d'un état dépend du nombre & de l'induſtrie de ſes habitans *): c'eſt donc à favoriſer la population & l'induſtrie que tend la politique la plus éclairée; & comme la meſure de

*) Suppoſons que chaque habitant, riche ou pauvre, paye annuellement à l'Etat trois à quatre écus, & nous aurons un revenu immenſe à la diſpoſition du Gouvernement: dans un pays où les manufactures & les fabriques fleuriſſent les habitans contribuent beaucoup plus au tréſor public. On a eſtimé la depenſe annuelle d'un citoyen, l'un portant l'autre, en Angleterre à 7 liv. ſt. en France à 100 liv., en Allemagne à 30 ou au plus à 37 écus. La circulation des eſpeces ſera donc conſidérablement augmentée par l'augmentation du nombre des citoyens. Plus il y a de citoyens, plus il eſt aiſé à l'Etat de ſe ſoutenir contre la rivalité de ſes voiſins, & l'on ſait que les troupes mercenaires ne dedommagent pas un état de la perte d'une armée compoſée de citoyens.

o) Il eſt bien clair que la population s'accroîtra à raiſon de la culture des terres, mais avec cette reſtriction que cette culture ne doit pas nuire à des beſoins eſſentiels. Si l'on changeoit les forets en champs, on nuiroit plutot à la population qu'on ne la favoriſeroit. Les pays du Nord ſurtout ont beſoin de bois, la tourbe & les charbons de terre y ſuppléent, mais non pas en tout ni partout. Une queſtion qui mérite d'être examinée, c'eſt de ſavoir quelle eſt dans un pays quelcon-

la population eſt ſubordonnée à celle de la ſubſiſtance, c'eſt à une ſage Police à commencer par mettre tout en œuvre pour procurer une abondance de denrées *). Les moyens qui favoriſent la population peuvent ſe réduire à ceux ci p) 1. encourager & faciliter les mariages q); cela eſt d'autant plus néceſſaire qu'on a remarqué qu'à peine la cinquantieme partie des hommes ſe

que, entre les champs & les forêts, la proportion la plus favorable à la population.

p) Il eſt inutile, je penſe, de mettre ici au nombre de ces moyens le ſoin d'empêcher les émigrations : il eſt étonnant que l'Allemagne ait ſouffert, que l'Angleterre lui enlevât tant de ſujets pour peupler ſes colonies de l'Amérique. Un témoin oculaire atteſte qu'il a vu arriver en Penſilvanie, dans l'eſpace de quatre années jusque à 24 mille colons. Si on ajoute à ce nombre celui des hommes péris dans le voyage, on jugera combien les puiſſances maritimes ont dépeuplé l'Europe pour peupler leurs colonies. C'eſt ſurtout aux dépens de l'Allemagne que cela s'eſt fait. On ſait que des marchands, aſſez peu hommes pour ſe réſoudre à faire un commerce d'hommes, ſuppriment les lettres que ces nouveaux colons envoyent en Europe, & y en ſubſtituent ſouvent d'autres.

q) La Hollande eſt, relativement à ſon étendue & à la nature de ſon ſol, plus peuplée qu'aucun autre pays de l'Europe. On trouve en Angleterre un plus grand nombre de garçons de l'âge de 40 ans, qu'on n'en trouve de l'âge de 25 dans toute la Hollande. Il y a, en différens pays, quantité d'abus qui nuiſent à la population en empêchant les mariages: de ce nombre

marient[r]): 2. gêner les mariages disproportionnés[s]): 3. prendre toutes les précautions imaginables pour remédier aux dangers des enfantemens pénibles, & des maladies auxquelles les enfants sont sujets[t]): 4. veiller à ce que les nourrices soient saines, attentives, & soumises à des loix, que l'intérêt ou la mali-

sont la difficulté que les valets mariés trouvent à se placer: il en est de même des apprentifs mariés, que les maitres ne prennent qu' avec peine. Ce qu'il y a de pis, c'est de mettre un impôt sur le mariage, comme on le fait en Dannemarc; il n'y a que le soldat, le matelot, & le paysan d'exceptés: cette imposition monte d'un écu jusqu'à 50. Les Bernois sont bien plus sages, ils n'accordent aucun emploi à un homme qui n'est pas marié, ou qui ne l'a point été.

r) Il y a des pays protestans où sur 53 & même sur 60 il n'y en a qu'un qui se marie. Dans les pays catholiques cela est pis encore. Un des plus grands obstacles aux mariages est le défaut de subsistance. Dans le compté de Delmenhorst le Roi de Dannemarc exempte de tout impôt le pere de sept fils, pourvu que le ministre du lieu atteste que le pere n'est pas en état de les élever. Dans la petite île de Bornholm il y a un usage qui favorise la population, c'est celui qui donne au cadet les biens-fonds du pere: ordinairement les ainés ont eu le temps de s'établir avec le secours de leurs parens, tandisque les cadets se trouvent dénués de ces secours.

s) Les vieillards, & les gens mal-sains qui se marient avec de jeunes femmes devroient être soumis à un [illegible]. C'est un abus qui a plus d'un inconvenient,

gnité leur font souvent enfraindre : 5. encourager l'induſtrie des habitans, & leur procurer de l'occupation *) : 6. faire en ſorte que les charges de l'Etat ne tombent point ſur le peuple *), 7. accorder la liberté de conſcience *); 8. procurer aux étrangers toutes ſortes de commodités & une pleine liberté *) : 9. natura-

Les gens d'une grande naiſſance qui épouſent des femmes d'une baſſe extraction, parce que le beſoin les y oblige, ou les hommes qui épouſent de très laides & de très déſagreables femmes pour l'amour de leur bien, devroient payer un impôt, qu'on ne leur remettroit que dans le cas où ils auroient un certain nombre d'enfans.

t) Les établiſſemens pour l'inſtruction des ſages femmes ne ſauroient être trop recommandés: c'eſt là un ſoin qu'on prend à Berlin. Parmi les maladies des enfans, qui en emportent beaucoup, il faut ſurtout ſonger à la petite verole, à la rougeole, & aux maladies des dents. L'inoculation de la petite vérole trouve aujourdhui de puiſſans adverſaires: s'il eſt vrai qu'elle rende cette maladie plus commune, elle eſt moins utile qu'on ne l'a cru.

u) Les Pays-Bas ſont neuf fois plus peuplés qu'ils ne le ſeroient s'ils ne l'étoient qu'à raiſon du reſte de l'Europe: la Ruſſie, au contraire, l'eſt de la moitié moins qu'elle ne devroit l'être dans cette proportion.

v) Tout dépend du peuple, c'eſt lui qui donne des cultivateurs, des artiſans, des matelots, &c. s'il eſt accablé d'impôts comment ſongera-t-il au mariage? on ne gagne rien à partager ſa miſère.

x) La Hollande & les états du Roi de Pruſſe prouvent le bon effet de la tolérance. Ce que la France a perdu depuis la perſecution, eſt incroyable.

lifer les étrangers qui veulent s'établir dans le pays z); 10. ne pas fouffrir de mendians, mais occuper ceux qui peuvent travailler, & avoir foin de ceux qui ne le peuvent pas: 11. mettre le plus d'obftacles qu'il eft poffible au grand ufage des liqueurs, & à la débauche: 12. ne pas permettre que les villes s'aggrandiffent trop a); 13. veiller avec grand foin aux mala-

y) Frédéric-Guillaume, Roi de Pruffe, a fait à cet égard tout ce qu'il étoit poffible de faire. En 1720 il établit en Lithuanie plufieurs colonies de Suiffes, de François, & d'exilés du Palatinat; en 1732 il reçut dans fes états 15500 Saltzbourgeois chaffés pour caufe de religion. Il n'y a point de pays où l'on vive avec autant de liberté, que dans le Brandebourg. L'efclavage eft deftructeur de la population; cela eft fenfible par ce qui fe paffe en Amérique, où pour conferver le nombre des efclaves, il faut en acheter tous les ans la vingtieme partie du fonds, c'eft à dire que le déchet annuel eft de cinq pour cent, cependant l'air y eft fort fain, les vivres y font à bon prix, & les maîtres intéreffés à voir leurs efclaves multiplier.

z) En 1709 on accorda en Angleterre la naturalifation à tous les étrangers proteftans; mais comme rien n'eft parfait en ce monde, on ajouta un impôt à ce privilége.

a) On compte que Londres tire annuellement cinq mille ames des provinces de l'Angleterre, & cependant le nombre de fes habitans n'augmente pas. En général il faut peu de grandes villes: il eft prouvé qu'il y meurt un plus grand nombre de perfonnes que

dies épidémiques; 14. ne pas permettre l'établissement des rentes viageres, des tontines, 15. obliger la Police à veiller que les denrées de consommation soient saines & non sophistiquées [b]) 16. faire ôter tous les caveaux des Eglises, & ne point placer de cimetiere dans l'enceinte des villes, 17. s'assurer de l'habileté des médecins [c]), & des chirurgiens, avoir soin qu'il

dans les petites villes & à la campagne: premierement il y meurt plus d'enfans à cause de la difficulté de trouver de bonnes nourrices, & parce que ces enfans naissent plus foibles, vû la corruption des moeurs de ceux qui leur donnent la vie; après cela l'inégalité & l'abondance des alimens, les soucis & les passions qui naissent au milieu des grandes villes, les boissons fortes, l'air épais, les maladies épidemiques qui y sont plus dangereuses, l'état de souffrance où les citoyens pauvres ou mal à leur aise se trouvent, expliquent suffisamment comment la mortalité est plus forte dans les grandes villes.

b) On a cette attention à Paris. On découvrit, il y a plusieurs années, que les épiciers sophistiquoient le poivre, & vendoient la graine la plus noire pour du poivre blanc en la mêlant avec de l'ocre, de la craye, & de la crotte de chien. Un nommé Ourly inventa cet infame secret en 1733; on alloit prendre cette crotte dans les chenils de dogues & de chiens de chasse pour en faire du poivre.

c) On admire à Berlin le theatre anatomique, où l'on puise les connoissances les plus essentielles à la medecine: on y prend aussi quelques précautions dans

trouvé, d'après quelques obſervations, que l'Europe avoit à peu près 160 millions d'habitans [i]).

§. LXI.

De la richeſſe d'une nation.

La population d'un pays, ſon commerce,

peuplées qu'aujourdhui. M. de Monteſquieu a dit, qu'il n'y avoit pas aujourdhui en Europe la cinquantieme partie des habitans qui s'y trouvoient du temps de Céſar. Tout le monde connoît les calculs exagérés de Voſſius : cet auteur, ainſi que Lipſe, fait de Rome un monde, & ſe fondant ſur un paſſage mal entendu de Pline le Naturaliſte (L. III. Ch. V.) il donne à cette ville une étendue immenſe & 14 millions d'habitans, tandis qu'il n'en donne à la France que quatre à cinq. Quelques auteurs, qui jugeoient de même, ont cru que ſous l'Empereur Claude il y avoit à Rome 1787000 hommes en état de porter les armes. Mais ſi l'on fait attention à un paſſage d'Ariſtote, on jugera tout autrement : il dit dans ſa Morale L. IX. ch. X. *ainſi qu' une ville ne pourroit pas ſubſiſter, ſi elle n'avoit que dix habitans, ou lors'quelle* en auroit cent-mille : *de même il faut auſſi une modération dans le nombre de ſes amis.* Ariſtote regardoit donc comme une choſe impoſſible qu'une ville eût cent mille habitans? cela s'accorde-t-il avec cette population ſi vantée des anciens temps ?

h) Quelques auteurs ne donnent pas ſix millions d'habitans à l'Eſpagne : la retraite des Sarraſins, les colonies du nouveau Monde, l'expulſion des Juifs ſous Ferdinand I, celle de 800 mille Maures en 1610 ſous

ſon étendue, & l'état de ſes récoltes étant connus, on peut juger de ſa richeſſe, comme on peut juger de la quantité des eſpeces qui circulent par le prix des denrées combiné avec leur abondance [k]). Les avantages d'un ſol abondant & d'une grande population l'emportant de beaucoup ſur ceux de l'induſtrie &

Philippe III, la grande quantité de couvens & de monaſteres, &c. expliquent la raiſon d'une auſſi foible population dans un auſſi beau pays.

i) En ſuppoſant le Globe de la terre de 9 millions 288 mille miles quarrés, & les deux tiers du tout occupés par les eaux, il y auroit plus de 3000 millions de miles quarrés en terre ferme; & en calculant qu'un mile quarré peut ſuffire à la ſubſiſtance de 3000 adultes, il pourroit y avoir plus de 9000 millions d'habitans ſur la terre. D'autres ont ſuppoſé qu'il ne pouvoit y en avoir que trois mille millions. Quoiqu'il en ſoit on n'y en compte qu' onze à douze cens millions, & on en ſuppoſe 650 dans l'Aſie, 150 dans l'Afrique, autant en Amérique, & 160 en Europe. On a calculé qu'il falloit le quart des habitans pour cultiver les terres, & travailler aux arts, aux fabriques & aux profeſſions. De là il eſt aiſé de conclurre qu'il ne s'y trouve pas aſſez d'habitans pour cultiver les terres cultivables.

La Ruſſie a d'habitans environ -	30, 000 000
L'Allemagne - -	24, 000 000
La Pologne & les provinces incorporées	22, 000 000
La France - - -	20, 000 000
La Turquie - -	16, 000 000
La Hongrie - -	10, 000 000

d'un commerce étendu [l]). La nation qui attachera son induſtrie à donner aux richeſſes territoriales toute la valeur poſſible jettera les fondemens de la puiſſance la plus durable; mais le plus puiſſant Empire qui prendra ſon néceſſaire de l'étranger, périra. Tout cet ouvrage eſt rempli de preuves de cette vérité.

§. LXII.

Des Langues

Quoiqu'il ſemble qu'il y ait autant de lan-

La grande Bretagne & l'Irlande	-	8, 000 000
L'Italie - .	-	8, 000 000
Le royaume de Naples, non compris la Sicile -	-	3, 873 975
L' Eſpagne - -	-	7, 500 000
Les Pays-Bas & la Suiſſe	-	6, 000 000
Le Dannemarc & la Norvège	-	2, 500 000
La Suede -	-	2, 000 000
Le Portugal - -	-	2, 000 000

k) On en juge mieux ainſi que par le produit des impôts. On eſtime monter à 1600 millions la quantité d'eſpeces qui circulent en France: cependant le vingtieme n'a produit que 29 millions; c'eſt à dire que ſuivant ce produit les revenus de la nation ne ſeroient que de 581 millions. On eſtimoit du temps du Miſſiſippi l'argent comptant qui ſe trouvoit en France à 7 millions de liv. ſterl. On croit qu'il circule en Angleterre 30 millions de livres ſterling en monnoies frappées au coin de l'Angleterre, & 250 à 300 mille livres ſt. en différentes monnoies d'or de Portugal, qui

gues différentes que de peuples différens, il paroît pourtant que toutes ces langues ne font que des Idiomes ou dialectes d'une feule langue primitive. Mais comment remonter à l'origine, & reconnoître une filiation, au milieu de l'obscurité dont l'hiftoire des premiers temps eft couverte? Tout ce qu'on a écrit à ce fujet eft un amas de conjectures, peu propres à établir la verité. L'on a compté quatorze meres-langues d'une grande étendue; l'on conçoit qu'on a appelé ainfi celles dont il étoit aifé de déri-

ne font reputées que marchandife. D'autres auteurs ont eftimé cette fomme à 50 millions de l. ft. Il y a apparence qu'ils ont compris dans cette fomme les papiers de commerce. On fuppofe avec cela que le mobilier vaut en Angleterre 600 millions, & les fonds de terres 370, en forte que la richeffe totale feroit de mille millions. En Allemagne les efpeces qui circulent font eftimées à 428 ou 429 millions d'écus; ce qui me paroît pourtant exageré. Après la paix d'Aix la chapelle on refondit les efpeces des Pays-Bas: cette réfonte porta 80 millions de florins de nouvelles efpeces dans le commerce, & certainement ce n'étoit pas là tout l'argent qui circuloit; plufieurs particuliers cachoient leurs efpeces, & il y en avoit beaucoup d'étrangeres qu'on ne fe foucioit pas de porter à la cour des monnoies.

f) Les auteurs Anglois ont prodigieufement exageré les avantages du commerce maritime, & d'une marine refpectable; mais quand on confidere de bien près que cette grandeur n'a que des fondemens pré-

ver quelques autres. Ces meres langues sont la langue Latine, la Teutonne, l'Esclavonne, la Grecque, la langue Arabe, la Tartare, la Chinoise, l'Africaine, celle des Nègres, l'Ethiopienne, la Mexicaine, la Péruvienne, la Galibine, & la Tapuye. Ces quàtre dernieres sont renfermées dans le continent de l'Amérique: la langue Latine, dont les langues, Françoise, Italienne, Espagnole, & Portugaise sont des branches, s'étend en France, en Italie, en Espagne, en Portugal, &c. La langue Teutonne s'étend en Allemagne, en Suede, en Dannemarc, en Suisse, en Prusse, en Angleterre, dans les Provinces Unies, &c. La langue Esclavonne est celle de la Moscovie, de la Pologne, de la Boheme. Le Grec est la langue de la partie méridionale de la Turquie, & des îles de l'Archipel: l'Arabe celle de l'Arabie, de la Turquie Asiatique, de la Perse, des Indes en partie, de la Barbarie, de l'Egypte, de la Nubie, &c. Le Tartare est la langue de la grande & petite Tartarie, de la Chine & du Mogol en partie: le Chinois n'est guere usité qu'à la Chine, & la langue Africaine ne l'est que dans l'Ethiopie & dans une partie de la Nubie.

caires, tandis qu'une nation floriſſante par sa population & la richesse de ses productions naturelles en a de

Nubie. Les meres langues d'une moindre étendue, c'est à dire celles qu'on ne peut pas aiſément faire dériver d'une autre langue, & qui à leur tour n'ont pas donné naiſſance à beaucoup d'idiomes différens, ces langues, dis-je, ſe trouvent en quantité dans l'Amérique; il y en a auſſi en Afrique; le peu de commerce entre les différens peuples de ces continens en eſt la cauſe. L'Europe peut mettre au nombre de ces langues l'Irlandoiſe, la Finlandoiſe, la Bretonne, qu'on parle dans la baſſe Bretagne & dans le pays de Galles, le Basque uſité dans le royaume de Navarre, le Hongrois, & l'Albanois qui n'eſt connu que dans l'Albanie.

§. LXIII.

La Religion.

§. 1.

La Religion en général.

La Religion eſt le culte rendu à la Divinité; on l'appelle naturelle, lorsqu'elle ne s'appuie ſur aucune eſpece de révélation, mais ſur les idées que la raiſon, abandonnée à elle même,

ſolides & de permanens, on voit que l'Angleterre n'a de ſûr que ce que ſes richeſſes réelles lui ont donné.

peut ſe faire de Dieu, & du culte que les hommes doivent lui rendre: la religion des idolâtres eſt une religion naturelle corrompue. Les religions qui ſe fondent ſur une révélation particuliere, ſont celle des Chretiens, celle des Juifs, & celle des Muſulmans. On a ſouvent écrit ſur l'utilité de la Religion: l'hiſtoire peut ſuffire pour la prouver. Un citoyen utile, mais ſans religion, au milieu d'un peuple qui en a une, ne peut ſervir d'exemple pour en prouver l'inutilité.

§. 2.

La Religion Chrétienne.

C'eſt à la Religion Chrétienne qu'on doit un ſiſtème de gouvernement plus juſte, plus libre, plus éclairé: on lui doit encore la vertu d'obſerver les lois de l'humanité au milieu même des guerres les plus cruelles: ce que les hommes lui doivent de plus précieux n'eſt point de mon reſſort. La religion chrétienne eſt diviſée en cinq branches, ſans compter les

m) On peut mettre au nombre des ſectes les Grecs de Georgie, & ceux de Syrie, les Jacobites, les Arméniens, les Neſtoriens, les Cophtes en Egypte, les Abyſſiniens, les Maronites, les Chretiens de St. Thomas, &c. ſectes qui ſe rapprochent pourtant d'avantage des Catholiques Romains, que des autres branches de

fectes *) particulieres: il y a des Catholiques Romains, des Grecs, des Luthériens, des Réformés, des Episcopaux: ces trois derniers font communément appelés Proteftans. Il y a eu des gens, dont le zele étoit louable, mais les lumieres peu fures, qui fe font occupés de l'idée de réunir tous les Chrétiens à un même culte: on les a appelés *Syncrétiftes*. La Religion Chretienne eft répandue par toute la terre; dans les états Européens du grand Seigneur les deux tiers font Chrétiens: on compte plus de 20 Eglifes à Conftantinople, & plus de 30 à Theffalonique: il y en a beaucoup en Afrique, en Afie & en Amérique. On a dit que fi on divifoit le monde en trente parties, on en trouveroit cinq occupées par les Chrétiens, fix par les Mufulmans, & dix-neuf par les idolâtres.

§. 3.

La religion Catholique.

La religion Catholique eft la feule, qu'il foit permis de profeffer en Efpagne, en Portu-

la Religion Chrétienne; comme celles des Anabaptiftes, & des Quakers s'approchent d'avantage des Réformés. Les Sociniens, les Arriens, les Arminiens, &c. forment encore des fectes qui appartiennent à la religion chretienne en général, puisque ceux qui y font attachés fe qualifient du nom de chrétiens.

gal [n]), dans quelques Cantons de la Suiffe [o]) dans les Pays-Bas Autrichiens [p]), en France [q]);

n) Cela n'empêche pas qu'il ne fe trouve en Portugal un grand nombre de Juifs cachés: on en trouve même dans les familles les plus illuftres, parmi les Evêques, les Chanoines, les Moines, les Religieux: on prétend qu'il s'en eft trouvé parmi les Inquifiteurs: tant la crainte du Saint-Office a tenu le Judaïsme en efclavage. Ces Juifs cachés s'abftiennent de la circoncifion, & fe conforment quant à l'extérieur, au culte de la religion catholique. Quelques-uns d'entre eux, lorsqu'ils font fort riches, ou qu'ils commencent à craindre la mort, vont fe réfugier en Angleterre ou en Hollande, & s'y font circoncire: ceux qui n'ont pu être circoncis de leur vivant, le font après leur mort par leurs amis ou leurs parens, & alors on a foin de clouer le cercueil auffitôt après que l'opération a été faite. En Efpagne il y a auffi quelques Juifs cachés, mais beaucoup moins qu'en Portugal. En Italie on les oblige à porter un chapeau jaune; à Lucques, de couleur orange.

o) Dans fept Cantons, favoir dans ceux de Lucerne, d'Uri, de Schweitz, d'Untervald, de Zug, de Fribourg, & de Soleure. Il en eft de même dans trois des pays affociés, dans douze bailliages communs, & dans trois cantons fujets.

p) Dans tous les états autrichiens on a fait tout ce qu'on a pu pour extirper le proteftantifme: on a vu une requête préfentée à l'Impératrice par les Proteftans de l'Autriche, & fignée par douze mille perfonnes. On a fait paffer tous ces Proteftans, en Tranfilvanie, après les avoir obligés à vendre toutes leurs poffeffions. Il y a même en Autriche & dans les provinces de Carin-

elle eft la religion dominante en Italie r), en Pologne s), en Hongrie t), dans l'Illyrie Hon-

thie, de Stirie, &c. une commiffion, qu'on appelle *Commiffion de Religion*, qui fupprime tous les livres propres à l'inftruction des religionaires, qui empêche que les enfans ne foient inftruits, & qui défend à tout citoyen de s'établir, de quelque maniere que ce foit, s'il ne produit un temoignage de catholicifme figné par le Curé du lieu.

q) Depuis la révocation de l'Edit de Nantes, en 1683, il n'y a point d'autre religion tolérée en France, fi l'on en excepte l'Alface. Cependant on n'a pas encore pu parvenir à détruire les religionaires, & on y en compte même aujourdhui au-delà de trois millions. La perfécution a été de nos jours renouvellée contre ces malheureufes victimes de la barbarie & de la fuperftition: on a fait pendre les miniftres qu'on a pu convaincre d'avoir prêché: on a fait payer à ceux qui les ont écoutés, de fort groffes amendes; & cette voie de perfécution a produit dans le Languedoc, dans l'efpace de huit années, depuis 1744 jusqu'en 1752, une fomme de 157608 livres, & dans le Dauphiné, dans la feule année de 1750, la fomme de 200 mille livres.

r) Toute l'Italie eft catholique: il y a quelques Vaudois dans le Piémont: les Grecs & les Juifs font tolérés dans quelques endroits.

s) En Pologne la religion catholique eft réputée la feule véritable, & cela en vertu des loix fondamentales de cette République. Les Proteftans & les Grecs, qu'on y tolere, font appelés *Diffidens*. Il y a en Pologne un grand nombre de Juifs, & quelques Arméniens. En vertu des pactes de 1736 on a accordé aux *Diffidens* la confirmation des privileges, qui leur fu-

groiſe: en vertu du traité de Weſtphalie, la religion proteſtante jouit en Allemagne des mêmes droits que la religion Catholique; il en eſt de même en Tranſilvanie *), en Courlan-

rent accordés en 1717, & au moyen desquels ils jouiſſent, en toute liberté, de leurs biens, & des prérogatives de leur naiſſance. Ceux des Grecs qui dans le culte extérieur ſe joignent aux Catholiques Romains, ſont appelés *Unis*.

t) En Hongrie les Catholiques ſont à peine la quatrieme partie des habitans; mais cela n'empêche pas que la religion romaine n'y ſoit la religion dominante. On y tolere les Proteſtans, parcequ'ils ſont les plus forts, on y tolere auſſi les Anabaptiſtes, & les Grecs: une partie de ces derniers ſe conforment au culte exterieur des catholiques. Par l'arrêté de la Diète de 1681, tenue à Sopron, on n'a laiſſé aux Proteſtans que deux Egliſes dans chaque Comté. Les Catholiques de ce royaume ont des libertés auſſi étendues que celles de l'Egliſe Gallicane; on ne ſauroit dans aucun cas appeller au St. Siége, & le Pape n'a que le droit de confirmer les élections. Dans l'Illyrie Hongroiſe il n'y a que les Grecs de tolérés: ils y ont un Archevêque & dix Evêques.

u) La Tranſilvanie n'a que peu de catholiques: les Sociniens y étoient autrefois les plus forts, mais ils ont encore aujourdhui un Supérieur général: il y a des Grecs unis: & des Grecs diſſidens.

v) La religion lutherienne étoit autrefois la ſeule qu'il fût permis de profeſſer publiquement en Courlande. Les Catholiques s'y ſont introduits depuis, & y jouiſſent de pluſieurs priviléges, qui furent bien éten-

de [w]), & dans quelques Cantons Suisses [x]): elle n'est que tolérée dans les Provinces-Unies, en Dannemarc [y]), en Prusse [z]), en Russie [a]), en Turquie [b]). A Rome elle jouit de toutes

dus en 1717 & en 1727. Les réformés y sont tolérés, mais exclus, comme les Catholiques, des emplois civils.

x) Dans les Cantons de Glaris & d'Appenzel, dans cinq bailliages communs, & dans deux des Cantons sujets les Catholiques & les Protestans ont les mêmes droits.

y) Chretien III, Roi de Dannemarc, fit publier en 1537 un Edit par le quel il déclara la religion luthérienne celle de l'Etat. Les Réformés, les Catholiques, & les Juifs ont le libre exercice de leur religion à Copenhague, à Fridericia, & à Fridrichstadt: dans ce dernier endroit on tolere aussi les Quakers, & les Mennonites. Les Catholiques ont des Eglises dans l'île de Nordstrandt.

z) Dans les états du Roi de Prusse il y a une liberté entiere de conscience: toutes les religions y sont tolérées.

a) Les Russes sont de la religion Grecque, mais le service divin se fait en langue Esclavonne. Il y a un schisme dans cette Eglise: le parti foible porte le nom de *Rostolniki* ou *Rostolschiken*, c'est à dire *rénégat;* le plus fort prend le nom de *Starowerzki*, c'est à dire *de l'ancienne croyance.* Les Réformés & les Catholiques ont le libre exercice de leur religion: les Arméniens ont une église à Astracan; mais les Jésuites & les Juifs sont bannis de cet Empire. La plus grande par-

les grandeurs humaines; c'eſt là qu'eſt ſon chef: en Eſpagne & en Portugal elle a les miniſtres les plus zélés & les plus intolérans. Cette religion s'eſt étendue dans les autres parties du monde; partout où les Puiſſances Catholiques ont établi leur pouvoir, elles ont auſſi établi leur religion.

§. 4.
La religion Grecque.

La premiere diviſion de l'Egliſe, en Egliſe

tie des habitans de ce vaſte Empire eſt encore dans les erreurs du Mahométiſme, ou croupit dans les ténebres du paganiſme. Ceux-même qui ſont inſtruits dans la Religion Grecque ont peu de connoiſſance de leur religion; jusqu'en 1751, une Bible, en langue eſclavonne, étoit d'une très-grande rareté, elle coûtoit 20 à 30 Roubles. Depuis on en a fait une nouvelle édition; mais la Bible eſt encore trop chere pour le peuple, elle coûte 5 Roubles.

b) Les Catholiques ont des égliſes à Conſtantinople, à Galata & en quelques autres endroits.

c) Parce qu'elle eſt la religion de l'Etat, mais non pas parce qu'elle eſt celle du plus grand nombre. Le Clergé Ruſſe, non compris la petite Ruſſie, eſt composé de 29 Archevêchés ou Evêchés, de 18319 Egliſes, de 67873 Eccleſiaſtiques, de 468 monaſteres d'hommes & de 74 de femmes, de 6257 moines, de 5264 religieuſes, de onze cloîtres exempts de la Juriſdiction des Evêques & où il ſe trouve 1006 moines. Jusqu'au regne de l'Impe[illegible] Catherine II, les Evêchés & Archevêchés comp-

latine & en Eglise grecque, ne fut d'abord admise, que pour distinguer les pays où le service divin se faisoit en langue grecque. Les deux Evêques, Chefs des deux Eglises, devenus rivaux, parvinrent bientôt à faire soutenir dans leurs Eglises des opinions différentes. La religion grecque est la religion dominante en Russie [c]): elle est exercée publiquement dans tout l'Empire Ottoman [d]); elle est tolerée en Pologne [e]), en Hongrie [f]), en Transilvanie, & dans l'Illyrie Hongroise.

toient 121454 paysans contribuables, les Cloîtres non exemts en avoient 515165, & les Cloîtres exempts 181956. Par l'edit de 1764, qui fait monter le nombre des paysans contribuables du Clergé beaucoup plus haut, savoir à 910866, l'Impératrice a converti les services & corvées des paysans en une contribution d'un rouble & demi par an, qu'elle a ordonné à son College oeconomique de faire lever; le même édit porte que toutes les terres seroient prises aux Ecclesiastiques, qu'on ne leur laisseroit que ce qu'il faut à leur oeconomie particuliere, ou à leur agrément, & qu'il leur seroit fixé un revenu convenable.

d) Quant à la Turquie Européenne il y a des endroits où les Grecs sont en plus grand nombre que les Musulmans; cela se trouve surtout dans les îles. On compte qu'il y en a 400 mille à Constantinople: la Porte a coutume de les désarmer lorsqu'elle est en guerre avec les Chrétiens. Tous les Grecs mâles, depuis l'age de 14 ans, payent la capitation, qui est à peu près d'un ducat par an: les Ecclésiastiques payent

Quelques Grecs, à l'exemple de ceux d'Italie [g]), se sont joints aux Catholiques, quant à l'exercice public de la religion, on les appelle *Unis*: les autres sont appelés *Diffidens*.

§. 5.

La religion Luthérienne.

La religion Luthérienne est la religion do-

d'avantage: les Evêques, les Archevêques, & les Patriarches sont à la discrétion du Grand-Visir & des Pachas. Les femmes ne sont point sujettes à la capitation, non plus que ceux qui sont au service du Grand-Seigneur & de l'Etat. Le Patriarche de Constantinople est le chef de cette Eglise; on fait monter ses revenus à 120000 florins, dont il en paye la moitié à titre de tribut annuel.

e) Les Grecs unis aux Catholiques ont pour chefs de leur église l'Archevêque de Kiow, deux autres Archevêques, & six Evêques.

f) Les Grecs de Hongrie datent leurs priviléges de l'année 1690: ceux qui sont unis ont deux Evêques; les diffidens en ont trois, & à leur tête l'Archevêque de Carlowitz.

g) En Italie les Grecs ont des Eglises à Livourne, à Venise & à Rome.

h) Le Dannemarc a six Evêques, la Norvege quatre, & l'Islande deux. Le Luthéranisme y est la religion de l'état, & celle du plus grand nombre.

i) Dans la Norvege il n'y a que les Lutheriens, qui ayent un exercice public de leur religion. La Finlande a encore beaucoup d'idolâtres.

minanté dans le Dannemarc [h]), en Norvège [i]), en Suède [k]), en Pruſſe, en Livonie, dans l'Ingrie, dans la Finlande : elle a en Allemagne, & dans la Tranſilvanie [l]), les mêmes droits que la religion Catholique : elle eſt tolérée dans les Provinces-Unies, en Angleterre, en Ruſſie, & dans la Turquie [m]) : elle ſouffre en Hongrie [n]), & en Pologne [o]). Aux

k) Depuis 1713 la Suède & la Finlande n'ont reconnu d'autre religion que la Luthérienne. Tous les états, aſſemblés à la Diète d'Upſal, s'engagerent en 1593 à n'en jamais profeſſer d'autre : elle ſouffrit dans la ſuite quelques attaques, dont elle triompha, & ce ne fut qu'en 1741 qu'on accorda aux Réformés & aux Anglicans, le libre exercice de leur religion dans toutes les villes maritimes, excepté à Carlscrown.

l) Les Luthériens de la Tranſilvanie ſont ou Saxons ou Hongrois : les premiers ſont en plus grand nombre : ils ont neuf paroiſſes & un Evêque. En vertu des loix fondamentales le libre exercice de la religion eſt accordé aux Luthériens, aux Réformés, aux Catholiques, & aux Sociniens.

m) Les Luthériens ont une égliſe à Conſtantinople, elle fut accordée aux Suédois : ils en ont à Jaſſi, capitale de la Moldavie.

n) Quoique la religion luthérienne ſoit en Hongrie celle du grand nombre, elle gémit pourtant ſous le joug de l'oppreſſion. La politique s'eſt oppoſée à cette perſécution ſourde : mais le fanatisme ferme l'oeil que la prudence ouvre.

o) Aujourd'hui les Luthériens ont encore, dans la

Indes Orientales, lés Danois ont une miſſion à Tranquebar p), & il y a des Luthériens dans quelques îles de l'Amérique.

§. 6.

La religion Réformée.

La religion réformée eſt la religion domînante dans les Provinces Unies, dans une partie de la Suiſſe q), en Ecoſſe, où on appelle les Réformés Presbytériens. En Allemagne & dans la Tranſilvanie elle a les mêmes droits, que la religion catholique, il en eſt de même dans quelques Cantons de la Suiſſe r): elle eſt tolérée en Angleterre, en Hongrie, en Pologne s), en Courlande, dans le Dannemarc, en Suède, & en Ruſſie. Elle eſt dans l'oppreſſion en France. Les Hollandois l'ont portée aux Indes Orientales & Occidentales.

grande Pologne, 87 Egliſes, quatre dans la petite, & cinq dans le grand Duché de Lithuanie.

p) Dès 1705 on y envoya des Eccléſiaſtiques: & en 1755 on comptoit dans la ville de Tranquebar 4571 convertis, & 5785 dans la campagne. Cette miſſion eſt compoſée de huit miſſionnaires, de deux prêtres de campagne, & de 35 Aides nationaux. L'établiſſement d'une Imprimerie en caracteres Malabares & Portugais, eſt la ſeule que les Chrétiens d'Aſie ayent encore: on y a imprimé une traduction du Vieux Teſtament en Portugais, & du Nouveau en langue Tamul.

§. 7.

La religion Anglicane.

L'Eglise Anglicane ne differe guère de l'Eglise Réformée, que par sa Hierarchie. On appelle la premiere épiscopale, & l'autre presbytérienne; les Anglicans sont les plus forts en Angleterre & en Irlande. Les Anglois qui se trouvent soit à Amsterdam ou à Rotterdam ont dans chacune de ces deux villes une église; ils ont également liberté de conscience en Suède, & en Russie: en France on leur a accordé une chappelle à Bourdeaux, & en Italie une à Livourne. Dans les colonies des Indes occidentales, & dans celles de l'Amérique, l'Eglise Anglicane est la seule dominante.

§. 8.

La religion Juive.

Il y a peu de Juifs en Europe, beaucoup

q) Savoir dans les Cantons de Zurich, de Berne, de Basle, & de Schafhausen, ainsi que dans quelques bailliages, &c.

r) Savoir dans les Cantons de Glaris & d'Appenzel, dans quelques bailliages, & dans quelques pays sujets,

s) Les Réformés ont dix églises dans la grande Pologne, sept dans la petite, & trente dans le grand Duché de Lithuanie.

en Aſie, quelques-uns en Afrique, & point du tout en Amérique. Il ne ſont point tolérés ni en Portugal, ni en Eſpagne, ni en France, ni en Ruſſie, ni en Suede, ni en Norvege. Il n'y a point de pays en Europe où il y en ait plus qu'en Pologne & en Lithuanie *). Les priviléges les plus conſidérables que les Juifs ayent obtenus, ſont ceux que le roi des deux Siciles leur accorda en 1740; ils leur ſont aſſurés pour cinquante ans. A Livourne ils jouiſſent de très-grandes libertés. En Angleterre on a voulu les naturaliſer: mais la Nation ne s'eſt point prêtée aux vues du Gouvernement. Ils ont des Synagogues presque partout où ils ſont établis.

§. 9.

La religion Muſulmanne.

En Aſie, la religion Mahométane eſt presque la ſeule de l'Arabie, elle eſt la dominante

*) On en peut juger par la capitation qu'ils payent, elle monte pour la Pologne à 220000 florins de Pologne, & pour la Lithuanie à 120000 fl.

*) Il faut pourtant ſavoir qu'exceptés le grand Seigneur, le Roi de Perſe, les Princes Arabes, & le Khan des Tartares, les autres princes n'ont que des ſujets idolatres, & il n'y a de Mahométans qu'eux & les perſonnes de la premiere condition.

de la Turquie Afiatique, de la Perfe, du Mogol, des parties occidentales de la grande Tartarie, de la partie feptentrionale de la presqu'île de l'Inde endeça le Gange, des îles Maldives, de la plus part des îles de la Sonde, & des Molucques. En Afrique, elle domine en Egypte, dans la Barbarie, dans la Nubie, dans le pays des Nègres, &c. En Europe, elle domine dans les états du grand Seigneur, dans la petite Tartarie, & parmi les Tartares de la Mofcovie. On la trouve encore en beaucoup d'autres endroits de l'Afie & de l'Afrique *), mais principalement en Abyffinie. Autrefois le chef de la religion Mufulmanne, appelé *Caliphe*, c'eft à dire grand Pontife, étoit encore fouverain pour le temporel: depuis la ruine de l'Empire des Sarrazins, les Turcs appellent *Muphti* le chef de leur fecte *), & les Perfes *Muftœdini* celui de la leur.

*) Mufulman fignifie vrai croyant. Mahomet, fondateur de cette religion, fut un homme d'une profonde politique: fa religion, qu'il calqua fur le Judaïfme & fur le Chriftianisme, fouffrit des divifions. Deux grandes fectes, celle d'Omar que fuivent les Turcs, & celle d'Aly qui eft celle des Perfes, la partagent en deux grandes branches: il y a enfuite plus de 70 différentes fectes. On appelle la fecte d'Omar celle des *Sunnis*, & celle d'Aly la fecte des *Kyakis*. Les Mahométans

§. 10.

Les Religions païennes.

On comprend sous le nom de religions païennes toutes les autres religions qui, infectées de l'idolatrie, ne se ressemblent souvent, que parce qu'elles sont également absurdes. Parmi ces religions il y en a six qui sont connues, savoir celle des Brachmanes, celles de Lauzu, de Xaca, des Parsis, de Jukaio & de Lamu. Celle des Brachmanes, autrefois la seule de tout l'Indostan, & de la presqu'île de-deça le Gange, n'y est, depuis que le Mahométisme s'y est introduit, que la religion du plus grand nombre *): leur grand Pontife est appelé *Distore*, & leurs livres sacrés *Védam* & *Shaster*. La religion de Jukaio est la re-

ne rejettent point la Bible, mais donnent une autorité plus grande à l'Alcoran.

*) Les Nations Septentrionales de l'Indostan sont idolatres: mais leur religion est bien moins chargée de superstitions & de cérémonies que celles des nations méridionales: aussi les habitans du Nord n'eurent ils pas de peine à embrasser le Mahometisme; ils forment aujourdhui les Affghans ou Patanes, qui ont eu beaucoup de part aux dernieres révolutions du Mogol. Les Mahometans qui se sont établis dans l'Inde sont une nation redoutable, les Européens les appellent Maures; & quoiqu'ils fassent à peine la dixieme partie

ligion des Lettrés de la Chine, & celle de la Cour : le livre ſacré des Chinois eſt appelé *Sancai* ou *triple doctrine*. La religion de Lauzu n'a cours qu'à la Chine, ſon Pontife eſt appelé *Ciam*. La religion de Xaca & Amida eſt celle de presque tous les états de la presqu'île de l'Inde au-delà du Gange, la plus générale du Japon, & l'une des trois de la Chine. La religion de Lama a pluſieurs choſes empruntées de la religion Chrétienne, elle eſt celle des Tartares voiſins de la Chine, & s'eſt introduite dans la Chine : ſon Pontife eſt appelé *Lama-Conioc*, & ſon livre ſacré *Cho-Conjoc*. L'adoration du ſoleil & du Diable étoient le culte le plus généralement reçu dans l'Amérique, avant que le Chriſtianiſme y fut porté : les Sauvages du Canada, de la Guiane,

des habitans, ils gouvernent pourtant ſous l'autorité du Grand Mogol la plus grande partie de l'Indoſtan. Ce ſont les Indiens qui dans le Mogol cultivent la terre, fabriquent cette immenſe quantité de toiles, & font le commerce de l'Empire : les Mahométans ne ſont guere occupés qu'à lever les impôts, ou à ſervir autrement l'Etat.

On reproche aux Hollandois de n'avoir pas aſſez d'attention à envoyer partout des prêtres pour l'inſtruction & la conſolation des colonies, & de négliger trop ce qui regarde les Miſſions pour la converſion des Idolatres. A Bantam où il y a 300 Européens, & à

du Brésil, &c. adorent encore le diable: l'adoration du soleil est le seul culte d'une partie des peuples du Pérou, de la Floride, du nouveau Mexique, &c. Quant à l'Europe une partie des Lappons y) & les Samojedes z), ainsi que quelques habitans du Gouvernement de Nischnei-Nowogrod, qu'on appelle Tscheremisses & Tschuvasques a), sont encore livrés aux superstitions du paganisme. Il y a des missions destinées à leur conversion.

Java où il y en a 1500, il n'y a point de Ministres: il en vient un tous les deux ou trois ans de Batavia pour administrer les Sacremens: on n'a à leur place que des Consolateurs de malades. On a établi un seminaire à Ceylan; il réussit, & il y étoit d'autant plus necessaire qu'un Ecclesiastique aux Indes doit savoir ou le Malaye, ou le Malabare, ou le Portugais.

y) Dès l'an 1600 Charles IX, Roi de Suède, fit bâtir plusieurs églises dans la Lapponie, & la Reine Christine eut grand soin qu'elles ne manquassent pas de Ministres. Frédéric IV, roi de Dannemarc, établit une nouvelle mission en 1706, & en 1714 on établit un collége qui ne devoit être occupé que du soin de convertir ces idolatres. Avant ces missions la religion des Lappons étoit un mélange de quelques idées du Christianisme & de beaucoup d'absurdités païennes: il y a apparence que ces idées tirées de la religion Chrétienne leur furent communiquées dans le temps où l'on étoit occupé à la conversion des habitans de la Norvège & de la Suède, avec lesquels ils étoient en liaison: on a même trouvé qu'ils avoient connu &

§. II.

De l'influence des différentes religions connues sur le bonheur & la prosperité de l'Etat.

Ce n'est pas l'intérêt de l'état, qui doit décider de la vérité d'une religion: mais c'est un grand préjugé en faveur d'une religion que de la trouver la plus convenable à la prospérité de l'état & au bonheur des citoyens.

pratiqué depuis longtemps l'usage des sacremens, & c'est ce qui explique pourquoi le signe de la croix est si commun chez eux. La mission Danoise est composée de plusieurs ministres, partagés entre les paroisses de 13 districts: dans la Lapponie Suédoise il y a beaucoup d'églises & d'écoles: tout ce qui regarde cette mission, ainsi que les affaires ecclésiastiques de cette province est entre les mains d'un collége qui n'est occupé que de cela.

z) Ces peuples, qu'on est obligé de contenir dans le devoir, vu les tentatives qu'ils ont faites pour secouer le joug de la domination, vivent encore dans les ténèbres du paganisme. Les Russes se sont contentés jusqu'à present, d'y introduire une meilleure police.

a) Leur grand-prêtre, qui fait les offrandes, s'appelle *Jugtusth*, & celui qui est sous lui *Muschan*. Les Tschuvasques sont en grand nombre, ils adorent le soleil, & disent cependant qu'ils ne reconnoissent qu'un Etre suprème, qu'ils appellent *Tora*.

Il ne feroit pas difficile de prouver que c'eſt la religion chrétienne qui eſt la plus propre à ce but: je le ſuppoſe, & il ne reſte qu'à ſavoir laquelle des ſectes chrétiennes l'emporte à cet égard.

M. de Montesquieu a prétendu que la religion catholique convenoit d'avantage au gouvernement monarchique, & la religion proteſtante au gouvernement républicain: l'expérience prouve cependant le contraire: ce célèbre auteur a ſans doute cru que la religion catholique, tendant au deſpotiſme, convenoit d'autant plus aux états monarchiques, qu'elle

b) Il eſt vrai que tous les états Catholiques ne ſont pas dans le même cas: dans quelques uns les Souverains jouiſſent du droit de collation, du moins pour une partie des bénéfices: mais l'hiſtoire nous apprend combien il leur en a coûté. Le Pape ne tire point d'Annates, & ne diſpoſe d'aucun benefice au Pérou & au Mexique.

c) On a vu de nos jours combien le trop grand nombre de fêtes faiſoit de mal: auſſi dans quelques pays Catholiques, entre autres dans les états de l'Imperatrice Reine, l'a t-on conſidérablement diminué. Cinquante jours, que les Anglois travaillent plus que les François, ſont pour l'Angleterre un gain de 12 millions de livres St. Or comme on compte 18 à 20 millions d'habitans en France, & ſept en Angleterre, il paroît que le gain que les François pourroient faire par la ſuppreſſion de cinquante fêtes, monte à 30 millions & demi de liv. St.

ſe trouvoit avoir les mêmes vues: mais c'eſt par cette raiſon-là même qu'elle ne convient point aux monarchies, qui enviſagent tout pouvoir rival comme un principe deſtructeur de leur autorité. Quand on fait réflexion que la religion catholique ôte aux Souverains le gouvernement de l'Egliſe, pour le remettre entre les mains du Pape; qu'elle prétend que le Saint Siége a le droit de diſpoſer, à ſon grè, de toutes les dignités & de tous les bénéfices eccleſiaſtiques b); qu'elle exige le célibat des prêtres, & accumule le nombre des fêtes c); que le nombre d),

d) Pour juger de l'abus, il n'y a qu'à compter le nombre des cloîtres dans les pays catholiques. Il s'en trouve 900 en Portugal, 3169 en Eſpagne, 16040 en France, 724 en Pologne, &c. Du temps du Pape Paul IV, au milieu du XVIeme ſiecle, l'Egliſe Romaine comptoit 288 mille paroiſſes, & 44000 cloîtres ou couvents: ce nombre a plutôt augmenté que diminué depuis ce temps-là. Suivant un état bien exact, il ſe trouvoit en 1747 dans les 22 provinces de la Couronne de Caſtille 5708740 ames, parmi les quelles il y avoit 137627 perſonnes vouées au ſervice de l'Egliſe, & poſſedant la moitié des terres cultivées: & dans les provinces de la Courone d'Arragon, on comptoit 1534804 ames, dont 42419 appartenoient au Clergé. Un Conſeiller eſpagnol, nommé Campomanes, rapporte que dans les Provinces du royaume d'Eſpagne on comptoit parmi 6322172 habitans, 141840 perſonnes attachées à l'Egliſe, & que les premiers avoient

la richesse *) & le luxe des Eglises & des
tres passent toutes les bornes qu'une saine
litique pourroit leur prescrire; que le Cl
prétend être exempt f) des charges que i

197921871 réaux de revenus, & les seconds 2193
L'Eglise jouit donc en Espagne de la moitié des
venus du royaume, & s'est attaché la septieme
tie des habitans. En Portugal la cour de Rome
près de la quatrieme partie des revenus du Cl
En France on compte 406842 personnes appart
au Clergé national, & le revenu de ces perso
est estimé monter à 119593596 livres. Dans le
aume de Naples, non compris la Sicile, on co
3873972 habitans, sans compter le militaire, p
les quels il se trouve 53626 prêtres, 30484 mo
& 23246 Religieux: c'est ce qui paroît par le Cad
dressé en 1768.

e) En Pologne les églises & les cloîtres poss
au-delà des deux tiers des biens fonds du roya
La dîme ecclésiastique, tous frais déduits, fait un
quieme de tous les revenus de l'état. Dans le ro
me de Naples, le Clergé, au rapport de Gianone,
sede les deux cinquiemes des terres, & si l'on y a
te les donations, les dîmes, &c. on trouvera q
Clergé y jouit des quatre cinquiemes des revenu
royaume. Il faut que l'abus ait été bien loin, p
qu'en 1751 le Pape consentit au dessein qu'avoit fo
le Roi des deux Siciles de diminuer le nombre
cloîtres. En Espagne les revenus des Archevê
& des Evêques montent à 1314667 écus d'Allemagne
les Chapitres en ont bien autant. Il a paru en Fr
une carte où se trouvent représentées toutes les po
sions des Jésuites en France; elle fut faite en 170

impose; qu'il s'arroge de grands priviléges, un rang distingué, une exemption de la jurisdiction de ses juges naturels; qu'il est toujours prêt à employer l'excommunication &

les rapports des Peres la Chaise & Menétrier. On voit par-là que dans ce royaume ils avoient alors 612 Collèges, 340 Résidences, 59 Noviciats, 200 Missions, 24 Maisons professes, & qu'on y comptoit 20 mille personnes attachées à leur Ordre, qui aujourdhui se trouve extirpé dans ce royaume.

f) Peu à peu on cherche à obliger le Clergé de se soumettre, sur cet article, à ce que demande l'ordre public. On le fait contribuer en France, dans les états de l'Impératrice Reine, & dans ceux du Roi de Sardaigne. Le Roi de Sardaigne exerce le droit d'imposer le Clergé, en le chargeant de pensions, jusqu'au tiers des revenus qu'il possède: avec cela tout ce que les cloîtres & monasteres ont acquis depuis 1600 est sujet aux impositions générales. En France, le Roi n'a pas besoin du consentement du Pape, pour lever des deniers sur le Clergé de son royaume: depuis 1753 il en tire une somme de 12 millions par an, outre le don gratuit dans les cas extraordinaires, & ce don gratuit fut en 1755 de seize millions. Par un Edit de 1765 le Roi d'Espagne oblige le Clergé à payer les mêmes droits que ses autres sujets sur tous les biens par eux acquis depuis 1737, & il lui défend d'acquérir des immeubles à l'avenir. Un autre Edit, confirmé par le Pape, defend aux Ordres Monastiques d'avoir au-delà de quatre novices à la fois, & enjoint à tous les moines répandus dans les campagnes, pour y faire les fonctions de fermier ou d'administrateur, de se retirer dans leurs couvens. L'Impératrice-Reine a ob-

même l'inquisition, pour parvenir à ses fins; que son intolérance est cause de ces émigrations qui affoiblissent un état [a]); enfin que les pays Catholiques envoyent tous les ans à Rome des sommes très-considérables, qui n'en reviennent jamais; quand, dis-je, on fait reflexion à des abus de cette nature, il est difficile de ne pas voir que la religion catholique énerve l'état, humilie la dignité des Souverains, & détache les sujets de l'obéissance qu'ils doivent à leur maître: l'on ne sauroit disconvenir qu'à tous ces égards la religion protestante ne convienne non-seulement beaucoup plus aux états republicains, mais encore aux états monarchiques.

§. LXIV.
Les Sciences.

Par Science on entend un assemblage de vérités ou de probabilités, rangées en un certain ordre, & appartenantes à un certain genre.

tenu du Pape de lever le dixieme sur les revenus du Clergé pendant l'espace de 15 ans; cela a rendu deux millions de florins. Elle a ôté au Clergé toutes les franchises & immunités dont il jouissoit; elle l'a soumis à la contribution, & a ordonné que les Ordres Mendians devoient s'en tenir, par rapport au nombre des moines, à ce qui s'en étoit trouvé lors de la fondation.

re. Il y a des sciences de pur raisonnement, il y en a de crédulité, si j'ose ainsi parler: les premieres supposent qu'à l'aide de principes incontestables ou d'axiomes, & d'observations ou d'expériences on se forme des idées claires, & on cherche à découvrir ce qui est vrai ou probable: telles sont les sciences mathématiques & philosophiques. Les Sciences de crédulité sont celles où l'on s'en rapporte, du moins pour les vérités fondamentales, au témoignage ou au jugement de quelqu'un: telles sont la théologie, l'histoire, la jurisprudence positive, qu'il faut bien distinguer de la jurisprudence philosophique, la politique, proprement dite, différente de la politique générale qui en est la base, la géographie physique & politique, la philologie, &c. Les Sciences sont encore plus utiles que les Beaux-Arts; ce sont elles qui éclairent la raison, qui perfectionnent les moeurs, qui épurent la religion, en s'opposant au fanatisme & à la super-

On avoit formé le projet de réduire tous les Ecclesiastiques à la portion congrue, & de revendiquer toutes les acquisitions depuis 1664 en payant au Clergé deux pour cent de tout ce qu'on leur prendroit.

g) La France est un exemple du mal que fait l'intolérance & des mauvaises suites que traîne après elle l'émigration des citoyens. On trouve des François

ſtition, & qui prêtent des ſecours puiſſans à ceux qui travaillent à perfectionner les arts, les manufactures, les fabriques, &c. Lorsqu'on veut connoître les progrès qu'une nation a faits à cet égard, il faut examiner le goût qui y domine, les ſciences qui y ſont le plus en honneur, quels ſont les établiſſemens deſtinés à l'inſtruction de la jeuneſſe, quels ſont les encouragemens employés à exciter l'émulation & l'ambition des jeunes gens & des gens de lettres, quelle protection le Souverain leur accorde, dans quel état ſe trouve la librairie, qu'elle eſt la liberté des opinions

partout; on prétend même qu'il y en a plus de dix mille dans les états du Grand Seigneur. Qui ne ſait que ces malheureuſes victimes de la perſecution la plus odieuſe ont été porter partout leurs biens, & ce qui plus eſt leurs talens & les arts qu'ils profeſſoient?

h) En Eſpagne un livre qui vient des pays étrangers, ou qui doit être imprimé dans le pays, eſt examiné ſix fois: il en eſt de même en Portugal. Il y a 22 Univerſités en Eſpagne, & la philoſophie y gémit ſous le joug de la ſuperſtition.

i) Une ſcene du Bourgeois gentil-homme, digne de Lucien & d'Ariſtophane, fut cauſe que M. le Tellier, Chancelier de France, donna des réglemens pour faire traiter plus honorablement ceux qui enſeignoient la Juriſprudence. Moliere s'étoit moqué des philoſophes, qui alloient, comme des maîtres à danſer, montrer de maiſon en maiſon, à raiſonner & à penſer. M. le

& de la presse [h]), quel cas on fait des gens de lettres, &c. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de grands détails; malheur à la nation qui envisage les lettres comme un métier [i]), la noblesse, les richesses, & le rang comme des titres pour mériter l'estime publique: une nation qui pense ainsi est encore barbare [k]).

§. LXV.

Les Beaux Arts.

L'utilité que l'Etat retire des Beaux-Arts ne sauroit être contestée. On comprend sous ce nom l'Eloquence, la Poésie, la Musique [l]),

Tellier qui voyoit que des jurisconsultes en faisoient autant, crut devoir rendre à cette profession honnête, la considération qu'elle mérite. Qu'on jette un coup d'oeil sur ce qui se passe de nos jours, & on verra que ce n'est pas pour en tirer un pareil fruit que nous allons voir représenter le Bourgeois gentilhomme.

k) Il me seroit fort aisé de montrer ici combien les sciences répandent de jour sur la théorie des finances, combien elles servent à faire fleurir le commerce, & prospérer toutes les professions, combien elles sont propres à diriger la police, en un mot à prouver la supériorité d'un financier instruit sur un financier qui n'a qu'une grossiere routine: mais je crains de m'étendre trop sur un sujet qui n'a pas besoin de preuves.

l) La Musique, ou l'art de la mélodie & de l'harmonie, qui naissent de la réunion des sons, est comme

la Peinture *), la Gravure *), la Sculptu-

tous les autres arts, parvenue insensiblement à un plus grand degré de perfection; il n'y a que cet art où les amateurs fanatiques de l'antiquité conviennent qu'il faut laisser la prééminence aux modernes. On entend ordinairement par Musique ancienne, celle qui fut connue jusqu'au XIeme Siecle, où Guy Aretin inventa la musique à plusieurs parties: ce fut lui qui rangea le premier les notes, qui auparavant n'étoient que sur deux lignes, la premiere pour le chant & la seconde pour l'accompagnement. Jean de Meurs perfectionna, à la fin du XIVeme Siecle, ce que le moine Aretin avoit commencé, il diversifia les signes, les notes n'étant jusqu' alors que des points. St. Ambroise & le Pape Damase introduisirent dans l'Eglise la Musique, qui n'y étoit point encore d'usage. La musique est ou instrumentale ou vocale. On connoît trois especes d'instrumens: 1) les instrumens à cordes, dont les uns se touchent avec les doigts, comme le luth, la harpe, le cistre, le tuorbe; les autres avec l'archet, comme le violon, le violoncelle, la basse de viole, &c. & enfin quelques-uns dont les cordes ne se touchent pas avec les doigts, mais avec de petits fers, ou de petites plumes, que les doigts font mouvoir, comme l'épinette, le clavecin, le piano forte: 2) les instrumens à vent, comme les orgues, la flute, le hautbois, le cor de chasse, la cornemuse, le cervelat harmonique autrefois destiné à faire la basse, comme aujourd'hui le basson, &c. 3) les instrumens de percussion, comme le tambour, la timbale, le psalterion, &c. Parmi les musiciens Italiens qui se sont fait le plus de réputation, il faut surtout placer Corelli, Pergolese, Vivaldi, &c; parmi les Musiciens François, Lulli, son disciple l'Alouette, Beusset, Brossart, Clérambaut, Eustache du Caurroy, &c. parmi les Allemands

re *), l'Architecture *), & la Danse. Quel-

l'immortel Graun, Hendel, Hasse, &c. De nos jours il s'est élevé en France de grandes disputes au sujet de la Musique; quelques gens de lettres se sont portés pour la Musique italienne, & ont décrié celle de leur nation: la *Serva Padrona* du célèbre Pergolese a été en France le triomphe des amateurs du goût italien.

m) Nous avons vu plus haut les différentes manieres de peindre: ici nous parlerons de l'art, mais nous ne saurions entrer dans de longs détails, cela nous meneroit trop loin. Il suffira de remarquer qu'on divise la peinture en antique & en moderne: la premiere prend tout le temps qui s'est écoulé depuis Alexandre le grand jusqu'à Phocas, (selon d'autres jusqu'à Constantin le grand) sous l'empire duquel tous les arts furent détruits; la seconde s'étend depuis le rétablissement des arts jusqu'à nos jours. Quand à l'art de peindre avant le temps d'Alexandre, les savans ne sont pas fort d'accord sur le degré de perfection où il parvint. M. l'Abbé Fraguier a cru trouver, dans la description qu'Homere donne des tapisseries d'Hélène & d'Andromaque, une preuve complete que le grand art de la peinture étoit connu avant le siége de Troie. Cependant il est assez clair par tout ce que nous savons des anciens, que c'est bien tard qu'on a connu ce qui regarde le clair-obscur, la dégradation des lumieres, & les bienséances de la composition. On divise ordinairement les peintres, & leurs tableaux, en écoles: il y a l'école Florentine, l'école Romaine, Lombarde, Vénitienne, Allemande, Flamande, & Françoise,

Ce sont surtout les Hollandois, & les Brabançons, qui font un commerce de tableaux: on s'est donné beaucoup de peine à Rome, pour y conserver les originaux que les princes, qui forment des cabinets & des

ques pays de l'Europe femblent les négliger

galeries, & furtout les Anglois cherchent à en tirer; on commence à fe relâcher un peu la-deffus, depuis que les grands tableaux des Eglifes fe copient d'une façon toute nouvelle: c'eft une efpece de peinture à fresque, qui fe fait avec une pâte calquée fur une grande table de marbre, & dans laquelle on enfonce de petits morceaux de marbre colorés différemment.

Parmi les peintres les plus célebres, & dont on achete fort cher les tableaux & les portraits, il faut furtout compter Raphael, dont le deffein, l'invention, & les draperies font fort eftimés; Michel-Ange de Caravage, furnommé Amérigi, qui excella dans les nudités & dans le racourci (Michel Ange Buonarotti & Michel-Ange des Batailles furent auffi de grands peintres, mais le premier eft plus connu par fes talens fupérieurs pour la fculpture); le Guide, Rubens dont le deffein eft inimitable, le Titien qui fut fupérieur à tous les autres dans les tableaux d'hiftoire & dans le coloris, le Correge célèbre dans la magie des platfonds, Albert Durer, l'Apelle de l'Allemagne, Van Deick, Lucas Kranach, les deux Holbeins, Sandrat, &c. J'ajouterai à ces noms illuftres les nom des autres peintres qui fe font rendus célèbres dar leur art: l'Italie en a produit le plus grand nombr tels furent Cimabne, le premier peintre célèbre apr le rétabliffement des arts; il eft du XIII Siecle: A dré del Sarte, Denis Calvart, de l'école duquel f tirent l'Albane, & le Dominiquin: le Parméfan, Tintoret, le Mutian, Paul Véronèfe, Jules-Rom Annibal & Louis Carrache, Léonard de Vinci, Pi de Cortone, Carle Maratte, Gentil & Jacques B Grimaldi furnommé le Bolognefe, le Guerchin, I Jordan furnommé Fapreſto, Jean Manozzi, F

entiérement; dans d'autres on ne les cultive

Perrugin, le Pardenon, le Roffo, Sébaftien del plombo ou Fra-Baftien, Charles Lotti, Ricci, & une foule d'autres. La France a eu également de très-grands peintres; tels furent Simon Vouet, Nicolas Pouffin, le Brun, le Sueur, Blanchard, Pierre Mignard, Noël & Antoine Coypel, Jouvenet, Champagne, Nic. Bertin, Blanchet, Boulogne, Fr. Desportes, Largilliere, Claude-Lorrain, le Moine, Rigaud, Santerre, Louis Teftelin, Jean Vanloo, Pefne, Vivien, &c. On place au nombre des grands peintres Flamands, Lucas de Leyde, Jacques Jordan, Mulmaer, Gaffel, Briel, Pierre de Laer, Corn, Vroom, van der Velde, van der Meer, van der Werff, Martin de Vos, Wouvermann, Pierre & Jean Breugel, Jean & André Both, Corn Bega, Berghem, Heemskerck, &c. Enfin on met au nombre des grands peintres Allemands Chr. Schwartz, Terbourg (Suiffe), Rhetenhamer, Jean de Calcar, Rembrand, Charles Screta, Bauer, Graff, Eltzheimer, Kneller, Lely, &c. Je ne parle point des artiftes célèbres de nos jours.

s) Les Anciens n'ont connu que la gravure, en relief & en creux, des cryftaux & des pierres: la gravure au burin, à l'eau forte, en maniere noire, en clair-obfcur font des découvertes modernes. La gravure fur pierre eft d'une très-grande antiquité: on fe fert, pour graver ainfi, de l'émeril, du diamant, & d'une roue mife en mouvement par une autre: la gravure qui fe fait en relief eft bien plus aifée que celle qui fe fait en creux, parce que dans la premiere l'ouvrier voit toujours fon ouvrage, au lieu que pour le voir dans l'autre, il faut avoir recours aux empreintes. Lorsque les beaux-arts fortirent de la barbarie, fous Laurent de Medicis, la gravure eut auffi fes fuccès & fes arti-

que foiblement, quelques-uns font célèbres par

ftes. Jean Bernardi, Jean de Florence (furnommé delle Cornivole, des Cornalines), & Dominique (furnommé de Camei, Camées ou pierres gravées en relief) furent les premiers graveurs qui fe diftinguerent: mais Bernardi fut le premier qui dans la gravure en creux atteignit la perfection où les Anciens étoient parvenus. Claude Birague fut le premier qui grava fur le diamant; Coldore, graveur François célèbre à la fin du XVI[eme] fiecle, fe diftingua beaucoup; on connoît encore en ce genre Pierre Marie de Pefica, Michellino, Mat. Benedetti, Attio Morotti, le Carodeffo, Furius Severe de Ravenne, Antoine Roffi, Math. del Naffaro, Valerio Vincentini, Sirlet, graveur François qui mourut dans le courant de ce fiecle, après s'être fait une grande réputation; mais Lorent Natter a été de tous les modernes celui qui a porté le plus loin la gravure fur pierre: il étoit un excellent Médailliste, & avoit une grande connoiffance de l'Antique; né au commencemént de ce fiècle à Biberach en Suabe, il eft mort en 1763 à Pétersbourg. La gravure en bois fut inventée par un Allemand, nommé Lupert Ruft: on a de fon difciple Martin Schoene de Colmar des eftampes de 1460: la gravure au burin ne fut découverte qu'après la gravure en bois; Ifraël de Malines fit cette découverte en 1450 à Bockholt, dans le pays de Munfter: la gravure à l'eau forte, attribuée à un orfevre de Florence, fut perfectionnée par Martin d'Anvers & Albert Durer. Depuis que l'art du burin s'eft répandu, on a quitté le bois, & on a laiffé cette maniere de graver, ou plutôt d'imprimer, aux ouvrages de peu de conféquence, & aux manufactures de tapiffferies. La gravure en maniere noire eft la plus facile & la plus prompte; il n'y a que la préparation de la planche de cuivre qui eft longue: mais auffi le plus

le nombre des amateurs, & par les talens des

groffier ouvrier peut y être employé: on en attribue l'invention à M. de Siegen, Lieutenant Colonel Heffois, qui la trouva en 1648, & felon d'autres à Vaillant, qui étoit pour lors à Londres. On a dit auffi que le prince Robert de la Maifon Palatine étoit l'inventeur de cette maniere de graver, & qu'il partagea avec ce dernier l'honneur de l'invention. On employe auffi au lieu du noir, d'autres couleurs. L'art des eftampes à différentes couleurs fut trouvé en 1626 par Loftman, & perfectionné par Chriftophe le Blond. La gravure en maniere de crayon, ou l'art d'imiter fur le cuivre les deffeins faits au crayon fur le papier, eft une nouvelle invention de M. François, dont M. Marteau a donné depuis des exemples très-eftimés. L'utilité confifte à multiplier les exemples deffinés. Combien d'éleves éloignés des grandes villes, qui ne pouvant fe procurer des deffins originaux des grands peintres deffinent d'après des eftampes gravées en taille douce, & acquerent par là une maniere de deffiner feche, dure & arrangée. Parmi les graveurs en eftampes les plus célèbres il faut placer Aldegraff, Corn. Bega, tous les deux Hollandois, Etienne de la Belle, Corn. Bloemart, Bolswert, Theod. de Bry, Jaques Callot fi célèbre dans le fiecle paffé, le Clerc, Drevet pere & fils, le Chevalier Edelinck, Claude Mellan, Rob. Nanteuil, Fr. Perrier, Et. & Bernard Picard, Wirlembeur, Wifcher, Roulet, Sadeler, Sarazin, Silveftre, le célèbre Simmoneau, Smith qui excella dans la maniere noire, ainfi que Verkolie: le premier étoit Anglois, & le fecond Hollandois, Vofterman, van der Velde, Thomafin le fils, Tuby le Romain, & beaucoup d'autres.

e) L'origine de la Sculpture fe perd dans les fiecles les plus reculés. Les fculpteurs ont commencé

artiſtes. *) Il importe de connoître à cet égard les avantages des nations. Si l'on en excepte une petite partie de l'Europe, le reſte du monde néglige les Beaux-Arts, ou les cultive mal. Les arts feroient heureux ſi les connoiſſeurs ſeuls en jugeoient.

à travailler ſur la terre & ſur la cire, enſuite on a employé le bois, enfin les métaux, les pierres, l'ivoire, &c. Ce fut ſous Léon X que ce bel art commença à reparoitre, & Goujon, qu'on admira à Paris, eſt regardé comme un des premiers qui y ait excellé. Les curieux recherchent les antiques, c'eſt à dire les ſtatues, les buſtes, & les bas-reliefs des anciens, tant Grecs que Romains: il arrive ſouvent qu'on fait paſſer pour antique ce qui eſt bien moderne, & quoi qu'en diſent les connoiſſeurs, l'art de les connoître n'eſt fondé que ſur des conjectures. L'Italie a eu de trop habiles ſculpteurs, pour qu'il n'y en ait pas eu pluſieurs, qui ayent pû jouter avec ce que la Grece nous offre de plus célèbre. On met au nombre des grands artiſtes qui ont fleuri depuis le rétabliſſement des arts, Germain Pilon, qui tira ſon art de la barbarie, Jean de Boulogne, Etienne le Hongre, Piſani, Fr. & Michel Anguiër, Michel Ange Buonarotti, Phil. Buiſter, Donato, Pierre le Pautre, le Cavalier Bernin, Fr. Girardon, ſon diſciple Robert Lorrain, Pierre Puget, Nic. Couſtou, Ant. Coyſevox, &c.

p) L'architecture eſt l'art des bâtimens. & elle ſe diviſe en architecture civile, militaire & navale. Quant à la premiere les anciens l'ont emporté par rapport à la ſolidité & par rapport à la beauté. Hors de l'Eu-

§. LXVI.

Les Arts Libéraux & *Les Arts Mécaniques.*

On distingue les arts mécaniques des beaux-arts, & des arts libéraux. On met au nombre

rope il n'y a que la Chine où l'architecture civile merite quelque attention: en Europe c'est à l'Italie, & ensuite à la France, qu'on doit les grands Architectes. On met de ce nombre Androuet, du Cerceau, Palladio, le premier habile architecte après le rétablissement des arts, Blondel, Bramante, Jacques de Brosse, Robert de Cotte, Jacques Gabriel, Oppenort. Bibiena, Vignole, Claude Perrault, Louis le Vau, Mansard, &c.

q) Il ne faut pas avoir beaucoup vû ni beaucoup lu pour s'assurer que les sciences & les arts n'ont pas été portés partout au même degré de perfection: mais cet avantage d'une nation sur l'autre n'est du principalement qu'à des circonstances qui peuvent avoir lieu partout. Cette prétendue superiorité de genie & de talens due à la nature du climat & du sol est une brillante chimere. *Honos alit artes:* voila le secret avec le quel on repandra le gout des sciences & des arts, & on formera de grands hommes. Il est à souhaiter pour une nation qu'elle se persuade jouir de tout ce qui est propre à l'élever au dessus de l'état où elle se trouve; ce noble orgueil, ou plutôt cette noble assurance, fut le premier pas qui conduisit les Romains & les Grecs à ce degré de puissance & de gloire que nous admirons encore aujourd'hui. Une servile imitation & une sterile admiration laissent croupir un peuple dans l'igno-

des arts libéraux, la pharmacie, ou l'art des Apoticaires, la chirurgie, l'art des oculiſtes, celui de jouer de quelque inſtrument, l'imprimerie, l'art de la verrerie, la venerie, l'orfévrerie, l'horlogerie *), l'art des bijoutiers ou des jouaillers. Les arts mécaniques font l'occupation des artiſans: les voici en ordre alphabetique: aiguilliers, armuriers, baigneurs, batteurs d'or & d'argent, boiſſeleurs, bonnetiers, bouchers, boulangers, bourreliers, boyaudiers ou faiſeurs de cordes à boyau, braſſeurs, brodeurs, broſſeurs, cardeurs, coupeurs de poil, cartiers, chaircuitiers, chandeliers, chapeliers, charpentiers, charbonniers, charrons, chauderonniers, cloûtiers, coffretiers, cordiers, cordonniers, couroyeurs, coûteliers, coûturieres, couvreurs, cuiſiniers, doreurs, émailleurs, éperonniers, épingliers, étameurs, faiſeurs d'inſtrumens de muſique, fondeurs, formiers, fourbiſſeurs, gainiers ou faiſeurs d'étuis & de gaines, gantiers, graveurs ſur métal, lapi-

rance & dans l'abattement. S'il n'y avoit dans le ſein de l'Allemagne une quantité de perſonnes dont le genie les talents & les ſuccès ſervent de leçon, que pourroit-on eſperer de cette troupe de prétendus gens de lettres qui paſſent leur vie à traduire ces inſipides romans, & ces futilités hiſtoriques dont la France eſt inondée?

daires, lingeres, lunetiers, maçons, mégissiers, miroitiers, menuisiers, maréchaux-ferrants chevaux & carosse, natiers, ouvriers en draps d'or & d'argent, ouvriers en bas, plumassiers, papetiers, parcheminiers, passementiers, peigneurs de laine, perruquiers, parfumeurs, pâtissiers, paveurs, paulmiers, peaussiers, plombiers, potiers d'étain, potiers de terre, quincailliers, relieurs, rubaniers, savetiers, selliers, serruriers, tabletiers, taillandiers, tailleurs, tanneurs, tapissiers, teinturiers, tireurs d'or & d'argent, tisserans, tondeurs de drap, tonneliers, tourneurs, vanniers, vinaigriers, vitriers &c. Il est inutile de dire combien il importe à l'Etat d'avoir une grande quantité d'artisans, d'exciter entre eux l'émulation, & de renoncer à ce principe barbare de quelques financiers, que la crainte de la misere est le plus sûr moyen de faire travailler les artisans *).

r) Les premieres montres qu'on vit en Allemagne vinrent d'Angleterre: ce fut vers l'an 1577. Christian Huygens inventa les pendules en 1657, & Barlow fit en Angleterre en 1676 les premieres pendules & les premieres montres à repétition.

s) On devroit imiter les Anglois dans les encouragemens qu'ils prodiguent avec sagesse. En 1753 il

§. LXVII.

Les Spectacles.

Les Anciens n'avoient que deux especes de spectacles, la Gymnastique & le théâtre, c'est à dire ceux du Cirque & ceux de la Scene. Nos mœurs répugnent aujourdhui à ces combats d'athletes, où la barbare férocité des Anciens introduisit le combat inégal d'un homme avec des bêtes féroces. Les Tournois succéderent à ces excès de bravoure, & de nos jours il ne reste guère que le combat des taureaux, & celui des coqs, plus propres à amuser le peu-

se forma une petite societé pour l'encouragement des arts, des metiers & du commerce: ces patriotes réunis formerent un fond de souscription, qui monta en 1764 à la somme de 33313 l. st. qui étoit déstinée à donner des prix. Cette Société, dans la vue d'épargner à l'Angleterre une somme annuelle de 300 mille l. st. chercha à pousser la culture de la garence, & y employa au delà de 1100 l. st. Elle introduisit ensuite l'usage des moulins à scier les planches, proposa un prix considérable pour épargner annuellement 40 mille livres de laine, qui se gâtent par la maniere de marquer les brebis, récompensa les heureux essais qu'un nommé Godfrey fit à Londres avec la machine à poudre, si propre à éteindre les incendies dans certaines circonstances, machine inventée à Augsbourg par un allemand nommé Greyl, &c. De semblables établissemens sont d'une utilité reelle.

Il importe beaucoup que le Gouvernement fasse at-

ple que les gens ſenſés. Un ſpectacle plus utile & plus noble eſt celui du théâtre, conſervé depuis ſes premiers commencements. Quoi qu'en diſent un zele indiſcret, & une devotion aveugle, la Comédie corrige les moeurs, & la Tragédie inſpire de grands ſentimens. La nobleſſe & la décence du théâtre françois ont ôté à la Scene tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Les ſpectacles en muſique, comme l'Opéra & les Concerts, ont leur utilité: ceux qui ne ſont qu'en machines, & où Servandoni a brillé de nos jours, quoique moins utiles, peuvent ſervir à donner du goût. C'eſt

tention aux abus qui regnent dans les communautés ou Corps de métiers. Ces eſpeces d'aſſociations s'introduiſirent en Allemagne dans le onzieme ſiecle, & Rodolphe de Habspurg fut le premier qui ſe donna quelques peines pour les ſupprimer, vu les abus qui y régnoient. Ces abus regardent les éleves ou garçons, les apprentifs, les compagnons & les maîtres. Quant aux apprentifs, je remarque d'abord qu'il eſt fort injuſte de rejetter tout enfant, qui a eu le malheur de naître hors d'un mariage légitime, quand même il auroit été légitimé; qu'il eſt encore plus déraiſonnable d'exclure les enfans de barbiers, de baigneurs, de tiſſerans, de bergers, de meuniers, de fifres, de trompettes, &c. comme cela ſe pratiquoit autrefois en Allemagne, & qu'il convindroit de ne pas tolerer les dépenſes inutiles & les cérémonies ridicules qui s'obſervent encore lorsqu'un enfant entre en apprentiſſage. Je mets encore au nombre de ces abus la dureté des maîtres qui pro-

un objet important de la Police que le foin des amufemens publics: il en faut, & une fage politique cherche à les tourner au profit de l'état & des particuliers: le peuple eft un enfant qu'il faut conduire & amufer. Mais fi ce qu'on appelle *Carnaval* eft hors de toute cenfure, c'eft ce que je craindrois d'affurer malgré les préjugés publics: un fi long efpace de temps entierement voué aux fpectacles, à l'amufement, & aux excès qui en font inféparables, eft plus qu'un temps perdu.

longent trop le temps de l'apprentiffage, & qui font de leurs apprentifs autant de domeftiques. Les abus eu égard aux compagnons ne font pas moindres: je mets de ce nombre les cérémonies ridicules de leur inftallation, les dépenfes qu'elle occafionne, ce qui fe paffe lorsqu'un compagnon veut quitter pour aller commencer fes voyages, les propos infipides des jours de cérémonie, l'ufage de quelques communautés de faire un préfent aux compagnons qui arrivent, la conduite déplacée des anciens compagnons à l'égard des nouveaux, le *bon lundi* ou l'ufage de ne travailler qu'une partie du lundi pour continuer les excès commencés le dimanche, l'efpece de tyrannie que les compagnons exercent fur leurs maîtres foit à l'égard de la nourriture, foit à l'égard de certains ufages introduits dans la communauté, & à ce dernier égard l'excès eft pouffé fi loin qu'il y a quelques corps de métiers (comme par exemple les Papetiers) où il eft permis aux compagnons de noter d'infamie le maître & ceux qui le fervent; enfin l'indépendance où les compagnons croyent être vis à vis de la police. Les abus qui regar-

§. LXVIII.

De la différence des conditions.

Ce qui diſtingue réellement les hommes, ce ſont ſans doute les vertus & les talens. Il a fallu cependant, pour mettre de l'ordre dans la ſociété, que les citoyens fuſſent diviſés en certaines claſſes, que leur autorité, & leurs prérogatives fuſſent différentes comme leurs occupations.

Dans la ſociété quelques-uns ont été ap-

dont les maîtres & la maîtriſe en particulier ſont en aſſez grand nombre: tels ſont l'injuſtice qu'on exerce dans le plus ou le moins de facilité accordée aux compagnons qui veulent devenir maîtres; les prétextes les plus frivoles ſervent à autoriſer une différence qui ne devroit être qu'en proportion du plus ou du moins d'habileté, les dépenſes, le refus d'admettre à la maîtriſe les compagnons mariés, les avantages accordés à ceux qui épouſent la veuve ou la fille d'un maître, &c. Il y a quelques autres abus intolérables, ſurtout en Allemagne, qu'il ſeroit bon de détruire entierement: comme par exemple la liaiſon entre les Communautés des différentes provinces de cet Empire, l'uſage de tourmenter un maître, ou de lui faire payer une amende juſqu'à ce qu'il ait épouſé la veuve ou la fille d'un autre maître, les engagemens entre les maîtres de ne travailler qu'à un certain prix, &c.: ce ſont là des reſtes d'une police barbare & d'une législation aveugle. L'émeute des compagnons menuiſiers à Hambourg vient de nous donner un nouvel exemple de la difficulté qu'il y a à remedier à ces abus.

pelés à gouverner & à commander, d'autres à obéir: c'eſt à dire que la ſouveraine Puiſſance de l'Etat a confié à quelques citoyens une portion de ſon autorité. Chaque état a ſes arrangemens particuliers.

Parmi les diſtinctions reçues le plus communément en Europe, il faut compter celle qu'on met entre la nobleſſe *), les bourgeois, les artiſans, & les cultivateurs, ſerfs dans quelques endroits, libres dans d'autres.

Les différentes occupations auxquelles les citoyens ont été appelés, ou auxquelles ils ſe ſont voués, ſont une autre ſource de diſtin-

*) On diſtingue le gentilhomme du noble: le premier eſt un noble de naiſſance; le ſecond l'eſt, ou par ſa charge, ou par la grace du Prince. Les priviléges attachés à la nobleſſe ne ſont pas partout les mêmes. Originairement c'étoit le ſervice militaire qui ennobliſſoit. Depuis, la vanité a ſu trouver moyen d'acquérir, par d'autres voies, un avantage qui ceſſe d'en être un, lorsqu'il n'eſt pas la récompenſe des vertus ou des talens. C'eſt aux Gots qu'on doit la nobleſſe de l'Europe: ayant envahi tant de provinces, ils récompenſerent leurs capitaines en leur donnant des titres d'honneur & des terres: les enfans de ces capitaines étoient appelés *Adeligen* ou *Eadligen*, d'où les Allemands ont fait le mot *Adel*. A Basle, ſi un noble veut entrer dans les charges publiques, il eſt obligé de renoncer à ſa nobleſſe. A Veniſe, les nobles ont porté les avantages de la nobleſſe auſſi loin,

ction. L'état ayant besoin de défenseurs, il y a eu une classe d'hommes destinés à défendre la patrie. Autrefois on n'assembloit les troupes que lorsqu'il falloit repousser l'ennemi: mais depuis Louis XIV on a commencé à entretenir, même en temps de paix, des corps de troupes réglées.

Il a fallu des magistrats pour administrer la justice entre des hommes, toujours portés à se la faire eux-mêmes. Le repos & la tranquillité publique ont demandé des tribunaux, pour décider des litiges, & punir les coupables.

qu'il est possible: le corps de ces nobles est de 1500, dont le tiers entre au Senat: leurs noms sont écrits dans un livre, qu'on appelle le livre d'or. On en fait, de temps à autre, de nouveaux, parce que les anciennes familles venant à s'éteindre, l'Oligarchie s'introduiroit dans cette République. En Angleterre, il n'y a que les Ducs, les Comtes, les Vicomtes, & les Barons qui passent pour nobles: le reste de la noblesse, appelé Chevaliers ou Ecuyers, est compris sous le nom de *Gentry*. On ne reconnoît point de noblesse parmi les Mahométans: on distingue seulement les familles descendues de Mahomet de toutes les autres. En Allemagne on distingue la noblesse immédiate, qui ne releve que de l'Empire, & non de l'Empereur, de la noblesse médiate, qui releve de l'Empereur ou des membres de l'Empire.

Les dépenses publiques ont demandé des revenus, qu'il a fallu tirer ou des biens, qui appartenoient aux citoyens, ou des biens qui étoient à l'état. Il a donc été nécessaire de prépofer à la levée des deniers publics, & à la régie des biens de l'état, des hommes capables d'un emploi, où il faut certainement plus que de la probité.

Les liaisons, qu'un état peut avoir avec ses voisins, les intérets publics à ménager, les droits à faire valoir, sont des objets qui ont demandé des hommes qui se soient nourris de l'étude de l'histoire, des intérêts des Princes, de la connoissance des différens pays, avec lesquels l'état se trouve en liaison.

L'instruction des citoyens a demandé des hommes qui fussent propres à enseigner. De là ces colleges établis pour les sciences & les belles lettres; de là ces hommes qui passent leur vie à éclairer les autres, sans espoir souvent de retirer quelque fruit de leurs peines.

u) La Police suppose beaucoup de connoissances. On l'a portée en France plus loin qu'en aucun pays du monde. Croira-t-on qu'en Angleterre, dans le courant de l'année 1764, il y avoit 40 mille personnes en prison pour cause de dettes? On dira sans doute que les loix de l'Etat obligent la Police à cette sévérité: mais ces mêmes loix ne font elles pas partie de la Police générale, & ceux qui sont à la tête des affai-

Le culte divin a demandé des Miniſtres: la religion entre les mains des théologiens eſt devenue quelquefois une ſource de diſcordes & de factions, que les Conſiſtoires chez les Proteſtans, & l'Officialité chez les Catholiques doivent contenir; ces tribunaux ſervent encore à entretenir la diſcipline eccléſiaſtique, & à conſerver la pureté de la Doctrine.

La ſubſiſtance, & tous les beſoins relatifs à la vie, à la ſureté, & à la commodité des citoyens ſont l'objet de la Police. *)

Enfin il a fallu des gens oiſifs, de ces fainéans ambulans, faits pour augmenter le nombre des gens qui obſedent les princes: ſous cent ſortes de titres différens ce ne ſont que des courtiſans. Quelques-uns d'entre eux, deſtinés à embellir la pompe des Souverains, ont été appelés Officiers de la Couronne *).

On a donné aux citoyens qui devoient être diſtingués, des marques de diſtinction: il y a

res de police, ne ſont-ils pas en état de prévenir qu'il n'y ait un ſi grand nombre de citoyens qui ſe rendent inſolvables? Si la pareſſe & le manque d'induſtrie ſont les conſequences de la pauvreté, la pauvreté eſt celle d'une mauvaiſe police. Du tems de Law on comptoit 200 mille pauvres en Ecoſſe.

*) Les grands officiers de la Couronne ſont d'une ancienne inſtitution: cela paroît, entre autres, par

de ces marques affectées à la noblesse, comme par exemple les armoiries *); il y en a de particulieres au rang, comme par exemple les honneurs militaires, le titre d'Excellence, &c. il y en a qui sont comme des prérogatives attachées à la charge, c'est par exemple un usage en France, que le Chancelier ne rende la visite à personne, & ne porte jamais le deuil, &c.

§. LXIX.

Les ordres de Chevalerie, les ordres religieux, & les ordres militaires.

La vanité & la dévotion ont eu cela de

l'établissement du College des Electeurs, qui sont Grands-Officiers de l'Empire. Les trois Electeurs Ecclésiastiques sont Archi-Chanceliers; le Roi de Boheme, Grand-Echanson; l'Electeur de Baviere Grand-Maitre d'hôtel; l'Electeur de Saxe Grand-Maréchal; l'Electeur de Brandenbourg Grand-Chambellan; les Electeurs de Hannovre & du Palatinat grand Tréforier. Dans les Cours des princes il y a différens officiers de la Couronne; on peut mettre de ce nombre, le grand-Maître, le grand-Ecuyer, le grand-Maître des Ceremonies, le grand Maréchal, le grand Chambellan, le Grand-Echanson, le grand-Maître de la Garderobe, le grand-Aumonier, le grand-Veneur, le grand Fauconnier, le grand-Louvetier, le grand-Maréchal des Logis, le grand-Prévôt, &c.

x) Les armoiries, ou les armes, sont de différente espece: il y a 1) celles des maisons ou des familles,

commun, qu'elles ont l'une & l'autre engagé quelques citoyens à se distinguer des autres. De là sont nés les ordres de Chevalerie & les ordres religieux. On a distingué quatre sortes de Chevalerie; la militaire, qui est celle que les anciens Chevaliers acquéroient par leur valeur [y]): la Chevalerie reguliere [z]), qui est un ordre militaire & religieux, on l'on prend un certain habit, & où l'on promet de vivre suivant une certaine regle, de porter les armes contre les Infidèles, de favoriser le pélérinage de ceux qui vont à la Terre-Sainte, & de servir dans les hôpitaux; la Chevalerie d'honneur, ou celle que les princes conferent

2) celles de dignité, comme par exemple les Clés & la Tiare pour le Pape, 3) celles de concession, que les Souverains permettent à leurs sujets de porter, 4) celles des fiefs & des domaines, dont se servent les Souverains, 5) celles de substitution pour les terres qu'on a par héritage à condition d'en porter le nom & les armes, 6) celles de prétention, pour marquer le droit qu'on a ou qu'on croit avoir de succéder à certains fiefs, comme par exemple les armes de Saxe & de Vestphalie, que portent les Ducs de Savoie; les armes de France que porte l'Angleterre, &c.

y) Les princes mêmes furent autrefois armés Chevaliers: d'où est venu le mot: *Nul ne naît chevalier.* François I. reçut l'accolade du Chevalier Bayard, surnommé le Chevalier sans peur: Edouard IV. la

à d'autres princes, & aux personnes les plus distinguées de leur cour; enfin la Chevalerie sociale, espece de confrerie qui avoit autrefois lieu dans les tournois, dans les factions, &c. Les trois premieres especes de Chevalerie subsistent

reçut du Comte de Devonshire. Il reste en France une imitation de l'ancienne maniere de créer les chevaliers: lorsque l'Ambassadeur de Venise prend son audience de congé, le Roi lui donne l'accolade, & le fait Chevalier. A l'élection d'un Roi des Romains il se fait ordinairement une création de Chevaliers.

z) L'origine de la Chevaliere réguliere est inconnue: les uns veulent la faire remonter jusqu'au premier siecle de l'Eglise; les autres ne la veulent trouver que dans le XIIeme siecle. Ceux qui cherchent cette origine dans l'établissement des cinquante braves soldats, destinés à garder l'étendart, que Constantin le Grand fit faire, lorsqu'il marcha contre Maxence, semblent être trop faciles à se contenter des plus légeres ressemblances.

a) J'ai cru qu'une liste des différens Ordres de Chevalerie pouvoit mériter une place dans cet ouvrage.

I. Ordres militaires & religieux.

1. L'ordre d'Alcantara, en Espagne, fut établi en 1176: les Chevaliers peuvent se marier; le Roi est Administrateur de l'Ordre.

2. D'Avis, en Portugal, fondé en 1146, suit la règle de saint Bénoit: le Roi en est Grand-Maître.

3. De Calatrava, en Espagne, fondé en 1158, laisse aux Chevaliers la liberté de se marier; le Roi est

ſiſtent encore aujourdhui: on a par exemple les chevaliers de Saint-Louis, ordre purement militaire, les chevaliers de Malte ordre militaire & religieux, & les chevaliers *) d'honneur, tels ſont par exemple les chevaliers de

Grand-Maître de l'Ordre. Ces trois Ordres ont été établis pour faire la guerre aux Maures.

4. De Chriſt, en Portugal, fut fondé en 1319 à la place des Templiers, dont l'Ordre venoit d'être détruit. Il eſt fort riche: il poſſede 454 Commanderies: le Roi en eſt Grand-Maître.

5. Les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, ou les Freres Allemands de Notre Dame de Jéruſalem, ont une même origine avec les Chevaliers de St. Jean de Jéruſalem. Le Pape Céleſtin III. en fut le fondateur; & Henri Walpot, le premier Grand-Maître. Cet Ordre embraſſa en 1191 la regle de St. Auguſtin: en 1229 Conrad de Maſſovie l'appella en Pruſſe pour convertir les Pruſſiens, il s'y établit & s'unit à l'Ordre des Porte-Glaives de Livonie. Dans le courant du XVI Siècle, Albert de Brandebourg, pour lors Grand-Maître, ſe fit Luthérien, ſe maria, & reçut du Roi de Pologne l'inveſtiture du Duché de Pruſſe. L'Ordre élut alors un autre grand-Maître, ſous le titre d'Adminiſtrateur; celui ci alla s'établir à Mergentheim en 1527, ce fut Walther de Cronberg: en 1538 il fut reçu Membre du Cercle de Franconie. L'Ordre a ſix bailliages Catholiques; & trois preſqu' entierement Luthériens; la France lui en a enlevé deux pour les donner à l'ordre de St. Lazare.

15. Les Chevaliers de Notre Dame de Monteze furent subſtitués aux Templiers dans le royaume de Valence: ils dépendent de l'Ordre de Calatrava.

16. Les Chevaliers de Notre-Dame de la Gloire appelés *Cavalieri di Madonna*, doivent leur établiſſement à un Dominicain. Il y en a pluſieurs en Italie.

II. Les Chevaliers militaires, & les Chevaliers d'honneur.

Les Chevaliers purement militaires, & les Chevaliers d'honneur, ſont des perſonnes que l'état a diſtinguées ou récompenſées par quelque marque extérieure de diſtinction, & par quelques revenus ou droits affectés à cette diſtinction. Ces ordres honorifiques ſont plus ou moins eſtimés, ſuivant le plus ou le moins de puiſſance de ceux qui peuvent en diſpoſer, ſuivant le nombre de ceux qui peuvent y aſpirer, & ſuivant le rang ou les avantages qui y ſont attachés.

1. L'Ordre de St. André, ou de l'Epine, paſſe pour un des plus anciens: Jacques V. Roi d'Ecoſſe le rendit conſidérable; la Reine Anne le renouvella en 1703, & George I. en changea les ſtatuts en 1725. Les Chevaliers portent l'image de St. André à un ruban verd.

2. L'ordre de St. André, en Ruſſie, fut fondé par le Czar Pierre le Grand en 1689: c'eſt le premier ordre de Ruſſie; le cordon eſt bleu céleſte.

3. L'ordre de St. Alexandre Newski eſt de la fondation de l'Impératrice Cathérine, & de l'année 1725: le cordon eſt ponceau.

4. L'ordre de Ste Catherine eſt un ordre de Dames, fondé par la même Impératrice en 1714.

5. L'ordre des Porte-Croix eſt auſſi un ordre de Dames

fondé en 1668 par l'Impératrice Epouſe de l'Empereur Léopold.

6. L'ordre de l'Aigle noir fut fondé en 1701 par Frédéric I. Roi de Pruſſe; le cordon eſt orange.

7. L'ordre de l'Aigle blanc fut renouvellé en 1705 par Auguſte Roi de Pologne; le cordon eſt bleu.

8. L'ordre du Bain fut fondé en 1399 par Henri IV, Roi d'Angleterre, & renouvellé en 1725 par George I: le cordon eſt un ruban rouge moiré.

9. L'ordre de Dannebrog fut renouvellé en 1671 par Chretien V. Roi de Dannemarc; le cordon eſt un ruban blanc moiré.

10. L'ordre de l'Eléphant, fondé en 1190 par Canut IV; fut rétabli en 1458 par Chrétien I; le cordon eſt un ruban bleu moiré.

11. L'ordre de la Fidélité fut fondé par la Reine de Pologne, épouſe du Roi Auguſte II: cet ordre ſe donne auſſi aux Dames.

12. L'ordre du Saint Eſprit fut fondé en 1579 par Henri III. Roi de France: le cordon eſt un ruban bleu moiré.

13. L'ordre de la Toiſon d'or fut fondé en 1429 par Philippe le Bon Duc de Bourgogne. L'Eſpagne & la Maiſon d'Autriche ſe l'approprient également: le ruban eſt ponceau & moiré: on le porte autour du col.

14. L'ordre de St. Henri fut fondé en 1736 par Auguſte III. Roi de Pologne: c'eſt une croix attachée à un ruban cramoiſi, qu'on porte ſur la poitrine.

15. L'ordre de la Jarretiere fut fondé par Edouard III. en 1350. Le cordon eſt un ruban bleu moiré.

16. L'ordre de St. Louis fut fondé en 1693 par Louis XIV. c'eſt un ordre purement militaire. Le Roi en

l'ordre de l'aigle noir. Les ordres purement religieux [b]) ne sont connus que dans la religion catholique & dans la religion grecque.

est Grand-Maître: les huit Grand-Croix, qui ont 6000 livres de pension, portent, avec l'étoile, le cordon rouge: les 24 Commandeurs, dont quelques-uns ont quatre-mille & d'autres trois-mille livres de pension, portent le cordon rouge sans étoile: les Chevaliers portent à la boutonniere, une croix attachée à un ruban rouge.

17. L'ordre de St. Michel fut fondé par Louis XI. en 1496. Les étrangers, & même les protestans peuvent y être reçus Chevaliers: le Cordon est un ruban noir.

18. L'ordre du Mérite fut fondé en 1740 par Frederic II, roi de Prusse. C'est une croix portée sur la peitrine, & attachée à un ruban noir.

19. L'ordre des Séraphins fut renouvellé en 1748 par Frédéric, roi de Suede; le cordon est un ruban bleu.

20. L'ordre des Porte-Glaives fut également renouvellé en 1748: le cordon est un ruban jaune.

21. L'ordre de l'Etoile polaire fut fondé en 1748 par le roi de Suede: le cordon est un ruban noir.

22. L'ordre de Ste. Anne fut fondé en 1736 par Charles Frédéric, Duc de Holstein-Gottorp. Le cordon est un ruban ponceau.

23. L'ordre de la Concorde fut fondé à Bordeaux en 1660 par Ernest, Marggrave de Brandenbourg-Bareuth: c'est une croix attachée à un ruban rouge,

§. LXX.

Les revenus de l'Etat.

Un Etat a des besoins; & pour les satis-

elle se porte sur la poitrine, & les chevaliers ont encore une étoile sur le côté gauche.

24. L'ordre de la Bonne-Foi Germanique fut fondé en 1690 par Frédéric Duc de Gotha.

25. L'ordre de St. George fut retabli en Baviere en 1729: le Prince Electoral en est Grand-Maître: le Grand-Maître, les grand-Prieurs, & les grand-Commandeurs portent, avec une étoile sur le côté gauche, un grand cordon qui est un ruban bleu céleste: les autres Commandeurs portent, avec l'étoile une croix attachée à un ruban bleu: les chevaliers ne portent que la croix.

26. L'ordre de St. Hubert fut fondé en 1444 par Gerhard Duc de Juliers, & renouvellé en 1709 par l'Electeur Palatin.

27. L'ordre de St. Hubert de Wurtemberg fut fondé en 1702 par le Duc Charles Frédéric: le cordon est un ruban ponceau.

28. L'ordre de la Sincérité fut fondé en 1705 par le Marggrave Ernest de Bareuth: avec l'étoile, les chevaliers portent, sur la poitrine une croix attachée à un ruban ponceau.

b) Dans l'Eglise Romaine on entend d'abord par ordre le sixieme sacrement, qui est supposé donner à ceux qui le reçoivent un caractere indélébile. On entend ensuite par là les différens degrés établis entre les personnes destinées à desservir l'Eglise: les quatre ordres mineurs sont ceux de Portier, d'Exorciste, de

Lecteur, & d'Acolythe; les trois ordres majeurs, ou sacrés, sont ceux de Sous-Diacre, de Diacre, & de Prêtre. C'est une loi de l'Eglise, que le Prêtre doit avoir 24 ans accomplis, le Diacre 23, & le Sous-Diacre 22. On comprend encore sous le nom général d'ordre cinq classes de personnes vouées particulierement à une vie religieuse: ces cinq classes sont celles des Moines, des Chanoines, des Chevaliers religieux, des Ordres mandians & des Clercs réguliers. Nous avons vu ce qui regarde les Chevaliers religieux, il nous reste à voir ce qui concerne les quatre autres classes dont il est ici question.

Les Moines, autrement appelés Religieux, sont des gens qui vivent dans un cloître, sous une certaine régle, & habillés d'une certaine maniere: les filles qui vivent ainsi en clôture, sont appelées Religieuses. Autrefois on n'appelloit Moines que ceux qui retirés du monde vivoient dans des solitudes, uniquement occupés à méditer sur la religion, & à faire des actes de piété: il étoit défendu aux Prêtres de se faire moines. Ce fut le Pape Syrice qui appella les Moines à la Cléricature, dans la disette où on étoit alors de Prêtres. On distingue les Moines de choeur, ou les Moines profès des Moines lais ou Freres servants, qui ne sont destinés qu'au service du Couvent, & qui n'ont ni cléricature ni étude.

Les Moines-Mendians sont des religieux qui vivent de quête, & qui aux voeux, que les autres moines font, ajoutent ceux de mendicité & de nudité des piés; il y a quatre de ces ordres, qui sont anciens, les Carmes, les Jacobins ou Dominicains, les Cordeliers, & les Augustins déchaussés: on y a ajouté depuis les Capucins, les Récolets, & les Minimes.

Les religieux vivent en communauté dans des monasteres: quelques-uns de ces monasteres ont éte éri-

gés en prélatures, de-là les Abbayes & les Prieurés. Les Abbayes régulieres, ou en régle, ſont celles où l'Abbé eſt un religieux du même ordre que les Moines, & porte l'habit monaſtique, il en eſt de même des Abbayes de filles. Les Abbayes en commende ſont celles dont l'Abbé eſt un Eccleſiaſtique ſéculier : c'eſt alors un bénéfice que donne le Pape à la nomination du Souverain, & dont le revenu eſt appelé Menſe abbatiale, comme le revenu du monaſtere eſt appelé Menſe conventuelle : dans ces Abbayes en commende il y a toujours un Moine qui fait les fonctions abbatiales. Les Prieurés ſont également ou en regle ou en commende. Il n'y a que les bénéfices à charge d'ames qui ne ſauroient être en commende : ces bénéfices ſont les Archevêchés, les Evêchés, les Cures, &c.

Les Chanoines ſont ou des Clercs ſéculiers, ou des Chanoines réguliers. Les Chanoines ſéculiers ſont ceux qui poſſedent une prébende dans une Egliſe cathédrale (c'eſt à dire dans une Egliſe où il y a un Siège épiſcopal), ou dans une Egliſe collégiale, (c'eſt à dire qui eſt deſſervie par des Chanoines ayant pour chef un Doyen ou un Prévôt), & qui ſont corps, quoiqu'ils ne vivent pas en communauté. Les Chanoines reguliers vivent en communauté, & ſont des voeux : ordinairement ils ſuivent la règle de St. Auguſtin. Les premiers, en convertiſſant leur ordre en bénéfices, ſe ſont relâchés de la regle primitive.

Il y a encore des Chanoines laïcs, reçus par honneur : c'eſt ainſi que l'Empereur eſt Chanoine de St. Pierre à Rome, le Roi de France Chanoine de l'Egliſe de St. Hilaire de Poitiers. A quelque choſe près, les Chanoines proteſtans ſont des Clercs ſéculiers.

Les Chanoineſſes, à l'exception de celles qui ſuivent la règle de St. Auguſtin, poſſedent des prébendes,

mines & le ſel k), les monnoies, &c. Une troiſieme claſſe de revenus ſont les contribu-

g) Le droit des poſtes eſt fondé ſur le droit territorial. Ce revenu eſt d'autant plus conſidérable que le commerce eſt plus étendu.

h) Le droit des eaux & forêts eſt d'un très-grand rapport: quant aux eaux il conſiſte dans un droit de paſſage, comme par exemple au Sund, dans une impoſition ſur l'entrée & la ſortie des ports, ſur la permiſſion de jetter l'ancre, ſur la levée des écluſes & des ponts, ſur les moulins, ſur la péche de riviere & de mer; &c. Le droit des forêts conſiſte dans la vente du bois, taut du bois de chauffage que du bois de conſtruction, & dans le revenu qu'on tire des chênes pour le gland. Ces revenus ne ſont à l'Etat, qu'autant qu'ils ſe tirent des forêts qui lui appartiennent: les poſſeſſeurs de fonds de terre ont les mêmes droits dans les forêts qui leur appartiennent, comme ils ont une partie du droit des eaux par rapport aux lacs ou aux rivieres qui ſont ſur leur territoire.

i) La petite chaſſe appartient de droit au poſſeſſeur du territoire; la grande à ceux à qui le Souverain ou l'Etat l'accorde: partout où elle n'a point éte donnée le Prince la fait faire à ſon profit.

k) L'exploitation des mines eſt un droit réſervé au Souverain: ordinairement il entre en marché avec des particuliers, à qui il eſt plus aiſé de les faire valoir, & il tire le dixieme du produit. Les mines ſont un profit réel pour l'Etat, qui gagne même lorsqu'on les exploite à perte, parce que cette perte n'en eſt une que pour l'Entrepreneur, & n'en eſt point pour l'Etat, & que ce qui ſe gagne eſt un gain réel. Les Salines ſont d'un produit très-conſidérable, vu la grande conſomma-

tions, que les citoyens payent à l'état [l]): quelquefois c'est le fond qui paye [m]), quelquefois

tion du sel: elles rapportent en Autriche neuf millions de florins. La gabelle est en France un impôt bien onéreux, le minot pesant 104 livres coute 59 livres.

l) La contribution, tirée sur les biens des sujets, est devenue nécessaire par le luxe énorme des Cours, par les guerres dont l'Europe a été affligée, par la nécessité d'entretenir des troupes réglées, &c. La contribution en nature ou la livraison des denrées demande à être répartie de façon, que celui qui livre trouve chez lui ce qu'il doit donner, & puisse le donner sans souffrir de privation.

m) Lorsque le fond paye, c'est ou à raison de sa valeur, ou à raison de ses produits qu'est réglée la contribution. En Dannemarc le cultivateur paye à raison de la fertilité du sol qu'il possede, & cela est réglé sur le produit de l'année commune. L'impôt est proportionné au nombre de tonneaux de blé, que le cultivateur recueille; dans les terres fertiles un tonneau de froment ou de segle est recueilli d'un champ de 12000 piés quarrés, & dans les terres ingrates d'un champ de 6 à 700 mille. D'où il résulte que les degrès extrèmes de la fertilité sont entre un & sept. Si le Cadastre avoit fixé avec exactitude le rapport réel des terres, cette maniere de répartir l'imposition eût été la plus juste. Il faut convenir cependant que la contribution est trop forte, le paysan paye 16 Marcs par tonneau, & comme il en recueille communément six à sept il paye pour la pluspart 112 marcs, & au moins 96, ce qui est beaucoup trop. En Autriche les terres sont divisées en huit classes, les deux extrêmes sont donc entre un & huit: la contribution se leve à raison

c'est le possesseur, ce qu'on appelle capitation *), le monstre de la politique; quelque-

25 pour cent: il y a des Commissaires qui courent le pays accompagnés d'économes; & leurs decisions sont renvoyées, en cas de besoin, au Conseil de rectification établi à Vienne: malgré ces précautions il y a beaucoup de sujets lesés dans cette répartition.

n) L'injustice de la répartition saute aux yeux: non seulement il est impossible de faire payer le double à celui qui a le double de revenus, mais c'est qu'en y parvenant on feroit un grand mal. Il faut une autre proportion, que je ne crois pas qu'on puisse déterminer si aisement. A Athenes celui qui jouissoit de 500 dragmes de revenus payoit dix fois plus que celui qui n'en avoit que cent. Ce n'est là qu'une difficulté contre la Capitation: celle qui taxe tous les sujets depuis un certain âge à la même somme est la plus mauvaise de toutes.

o) Les besoins de l'état ont fait naître des impositions de toute espece: les financiers n'ont été occupés que du soin d'en inventer de nouvelles: celles que paye le consommateur ont été les plus aisées à imaginer, & les plus faciles à lever. Lorsque ce sont les matieres & les denrées sur lesquelles l'imposition est fixée, on appelle ce genre de contribution *Accise*, ou *Excise*, droits de douane, droits d'entrée & de sortie, aides, droits de marque, &c. espece de contribution que le Brandebourg a le premier introduit en Allemagne, & que les Hollandois ont porté le plus loin. Lorsque c'est le bourgeois qui paye, on appelle cette imposition taille; lorsque c'est le marchand ou le détailleur, on l'appelle droit de vente. Une imposition sur les marchandises travaillées dans le pays ruine le commerce: c'est ainsi que le commerce des chapeaux

fois c'eſt le conſommateur *). Enfin l'état a des revenus, qui ſe tirent en vertu de l'auto-

& des cartes a preſque été perdu pour la France. Là où il circule beaucoup d'eſpeces l'impôt ſur les conſommations eſt le plus ſage; ſi les fonds payoient, les riches ſeroient trop avantagés, auſſi regne-t-il une grande jalouſie entre les poſſeſſeurs de terres & les actionaires, ceux-ci voudroient tout rejetter ſur les fonds. La théorie de l'impôt a ſes difficultés, j'en conviens: mais il y a des principes ſurs & faciles à ſaiſir. Ce que le ſujet paye à l'état ne doit être qu'une partie légitime de ce qu'il gagne, il doit pouvoir prélever ce qu'il faut à ſa ſubſiſtance, & à une ſubſiſtance qui ne lui faſſe jamais naître le déſir du célibat ou celui de s'expatrier. Le véritable art du financier eſt de mettre le peuple en état de payer les impoſitions; mais ce n'eſt pas de cela que les financiers s'occupent beaucoup. Ils ne s'inquietent guere des ſources, qui tariſſent pourtant. Comment eſt-il poſſible qu'une province, qui paye annuellement de fortes impoſitions, ſans que rien de ce qui en ſort y rentre, ne dépériſſe entierement, c'eſt à dire ne ſe dépeuple? Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'il n'en eſt pas de l'art du financier comme des autres arts: le temps a perfectionné l'art ſans perfectionner celui qui l'exerce: les fautes commiſes ailleurs, ou commiſes il y a longtemps, ſe commettent de nouveau: il ſemble que le financier, que l'exemple pourroit inſtruire, ſe flatte toujours que les mêmes cauſes ne produiront pas les mêmes maux, ſi tant eſt qu'il ſache que ces maux ayent exiſté quelque part, & puiſſent encore exiſter là où il travaille à en développer le germe. Il en eſt du financier ordinaire comme de la jeuneſſe: mais le jeune homme n'a qu'un individu à perdre. Les financiers ont une maxime très-propre à endurcir le cœur

ri:é que les Souverains exercent, ou comme Seigneurs Suzerains, de là le droit de vasselage [r]), ou comme juges Souverains, de là ce qui se tire de l'administration de la justice & de la police [s]). Lorsque les revenus ordinai-

des Souverains & des Ministres; ils disent que tout nouvel impôt produit dans les sujets une nouvelle habileté à le supporter, une nouvelle industrie: à la faveur de ce principe on *écorche une brebis qu'il falloit tondre.* Le financier françois répond au cultivateur qui gemit, qu'en Angleterre les impôts sont plus forts, qu'en Hollande ils le sont plus que partout ailleurs: mais il ne songe pas que ce n'est pas le cultivateur qui est surchargé en Hollande & en Angleterre, mais le consommateur qu'on met en état de gagner tout ce qu'il faut pour payer l'impôt. Si la douane en Angleterre a rendu pendant la derniere guerre un excedent annuel d'un million de livres st. cet excedent a été pris sur des consommateurs enrichis par le commerce que la guerre favorisoit, au lieu de detruire. Sans compter un grand nombre de vices qui se trouvent dans la finance françoise, il y a dans sa nature même des défauts dangereux. Premierement elle met des entraves au commerce, aux arts, à l'agriculture; & ce sont là pourtant les véritables sources des richesses de l'état. En second lieu elle oblige le financier à faire une étude particuliere de tous les arts & de toutes les professions, sans quoi on ne sauroit obvier aux fraudes. J'ai vu des financiers faire de lourdes fautes en voulant asseoir un impôt sur un genre de consommation, où la fabrication de ce qui se consomme ne leur étoit pas bien connue. Enfin elle accumule édits sur édits, déclarations sur déclarations, interprétations

res ne suffisent pas, on a recours à des subventions extraordinaires r), ou à l'augmentation des impositions ordinaires, ou aux dons gratuits; quelquefois on emprunte s), & de-là sont nées les dettes nationales t). Ce qu'on

sur interprétations, ce qui rend l'exercice de la justice arbitraire, & l'étude des loix presque impossible.

p) Les Vassaux possesseurs de fiefs payent à l'état des redevances. Les vassaux qui meurent sans héritiers mâles laissent leur fief au Souverain, &c. Je ne sais à quelle classe rapporter l'impôt qu'en Espagne & en Portugal on perçoit sur ceux qui communient: cet impôt consiste à obliger tous ceux qui peuvent faire leur dévotion d'acheter un exemplaire de la bulle pour la croisade, & cette bulle se vend au profit du Roi.

q) La police donne des revenus par les confiscations, les privileges, le papier timbré, les extraits baptistaires & mortuaires, les passe-ports, les lettres d'apprentissage & de maîtrise, &c.

r) On peut placer aussi au nombre de ces subventions extraordinaires ce que l'on fait payer quelquefois aux Communautés ou Compagnies, en leur accordant quelque privilege ou exemption. Ces Communautés empruntent, pour payer leur privilege, & personne n'étant engagé en particulier, elles ne cherchent qu'à répartir la somme qu'il faut pour les intérêts, & ce petit impôt est payé par le peuple à qui l'on vend plus cher. On connoît en France cette espece d'impôt, qui a de très-grands inconvenients.

s) Les emprunts sont de différente nature: de ce nombre il faut mettre les Tontines & les Rentes viage-

res. Une tontine eſt une eſpece de ſocieté, compoſée de pluſieurs perſonnes, qui ont placé à fond perdu, ſur leur tête, ou ſur celle d'un autre, une certaine ſomme; à condition que l'intérêt augmente proportionellement à la miſe, à meſure que le nombre des intéreſſés diminue, juſqu'à ce que par la mort du dernier les rentes retournent au profit de celui qui a fondé la tontine. Laurent Tonti, Napolitain qui donna ſon nom à cet établiſſement, la propoſa en France en 1653. La Cour agréa ſon projet: mais il fut rejetté par le Parlement, le châtelet, le corps de ville & le corps des Marchands. Tonti réforma ſon premier plan, & préſenta un ſecond projet, qui fut goûté, & il fut réſolu que la tontine ſeroit établie en 1656; mais le public n'y ayant aucune confiance, elle n'eut pas lieu. Louis XIV ayant eu beſoin d'argent en établit une en 1689; elle conſiſta en 1400 mille livres de rentes viageres conſtituées au denier onze pour former un fond de 14 millions: on fit quatorze claſſes & les actions furent fixées à 300 livres. Quelques années après on établit une ſeconde tontine. Une veuve de chirurgien, morte en 1726 agée de 96 ans, n'ayant mis dans chacune de ces deux tontines que 300 livres, ſurvecut à tous les actionnaires, & jouiſſoit à ſa mort de 73500 livres de rente. On forma une troiſieme tontine en 1730; elle ſubſiſte encore. La Tontine a de commun avec les rentes viageres, que le Capital eſt perdu à la mort de l'intéreſſé: mais elle a l'avantage de donner un accroiſſement annuel d'intérêts, qui peut aller fort loin ſi les actionnaires vivent long tems.

t) Les dettes de l'Etat ont donné lieu à plus d'impôts, que les beſoins les plus preſſans. Louis XIV. dépenſa pendant ſon regne, dix-huit milliards; ce qui revient année commune à 330 millions de livres, monnoie de France d'aujourdhui: auſſi ce Prince laiſſa-t-il

en mourant 4 milliards 500 millions de dettes. Suivant une liste publique l'Angleterre devoit, en Mars 1768, une somme de 129724936 liv. Sterl., dont les intérêts annuels montent à 4646027 l. St., & à laquelle il faut encore ajouter 3 à 4 millions que doit la Marine, un million emprunté à la banque, & 800 mille l. St. empruntés sur les billets de l'Echiquier. Les dettes nationales d'Irlande montoient en Nov. 1765 à 508374 liv. st. Les dettes de la République de Hollande, qui en 1670 montoient à 78 millions de florins, se sont trouvées ces dernieres années faire une somme de 450 millions. L'auteur de *l'Intérêt des Nations* la fait monter à un milliard de florins. Quand on considere la somme prodigieuse des dettes de l'Angleterre, & qu'on réfléchit que cet état n'a que sept millions d'habitans, & que son revenu général, qui selon Davenant ne montoit en 1698 qu'à 44 millions st. & qui n'est estimé aujourdhui qu'à 65, on a de la peine à comprendre comment cette nation est devenue si redoutable: son crédit est une magie: comment a-t-il été possible, que la France avec deux tiers de terrain, d'habitans & de revenus de plus, sans compter les avantages du sol & de l'industrie, n'ait pu tenir tête à cette nation rivale? C'est au Roi Guillaume qu'on attribue les premiers progrès du credit public. Ce qu'il y a de certain c'est que le premier emprunt qui se fit sous son règne, & qui étoit de 500 mille l. st. n'eut lieu que par artifice: on promettoit huit pour cent, & malgré cela les actionnaires negocierent leurs recepissés jusqu'à 53 p. c. de perte: les réfugiés françois en acheterent beaucoup, & donnerent un grand credit à ce fond, ensorte que peu de temps après ces papiers gagnerent deux à trois pour cent. Le fameux Walpole sut étendre le credit national, & le porter à son comble: mais il abusa de son talent à multiplier & diversifier les taxes. Le credit actuel des Anglois va si loin, que

appelle épargne politique eſt une matiere qui mérite un ſerieux examen *). Comme la facilité de la perception eſt la partie eſſentielle de la finance *), c'eſt dans la maniere de percevoir que ſe trouvent les plus grands abus *).

§. LXXI.
Les Armées.

Une armée bien entretenue, bien diſciplinée, & proportionnée à l'étendue & aux richeſſes de l'état, ainſi qu'à ſa population, eſt un grand avantage, même en temps de paix, où il eſt fort aiſé d'employer utilement le ſol-

les Hollandois y ont non-ſeulement des fonds très conſidérables, mais qu'ils pretent même ſur ces richeſſes artificielles. Amſterdam fait un commerce lucratif de ces papiers, ſurtout des annuités.

u) L'épargne de l'état eſt ce qu'on nomme épargne politique: on en juge mal ſi on le compare à l'épargne du particulier. Un état eſt un être qui regarde ſa durée comme éternelle, & ceux qui gouvernent doivent encore plus s'occuper de l'avenir que du préſent.

v) Péréfixe, auteur de la vie de Henri IV, ſe plaignoit déjà que du temps de ce Prince on eut fait une armée de commis deſtinés à la perception des revenus publics; depuis l'abus a bien augmenté, & il n'y a guere de pays où il n'y en ait à cet égard. Dans ces derniers temps les Miniſtres du Roi d'Eſpagne, Carvaſal & l'Enſenada, ſe ſont donné beaucoup de peines pour ſimplifier la perception des impôts, &

dat. De nos jours les princes de l'Europe ont considérablement augmenté le nombre de leurs troupes. Il y a des Souverains dont l'armée consomme la moitié des revenus de l'état; ailleurs elle en emporte les deux tiers. On a contesté l'utilité des forteresses, où se trouvent ordinairement les arsenaux & les magasins: il paroît pourtant qu'elles sont tout à la fois des retraites pour une armée battue, un appui pour une armée qui entreprend, & un magasin général pour une armée victorieuse.

L'utilité des corps de Cadets, & celle des maisons d'Invalides ont été reconnues de tout

mettre fin aux friponneries inévitables des employés: on établit une commission pour faire le dénombrement des habitans du royaume, & on résolut de faire mesurer par des arpenteurs les terres de la Couronne & celles des particuliers. Ces sages dispositions furent arrêtées dans leur naissance, quelque pressant que soit le besoin; je n'en citerai qu'un exemple. Il n'y a qu'une seule fabrique de tabac dans le royaume; elle est à Seville, & rend au Roi cinq millions de piastres: l'administration & la fabrication occupent 34000 ames, dont l'entretien coute annuellement 317402 liv. sterl. La poste occupe 18000 ames qui coutent à l'état 50568 L st. Le revenu des *Millions* entretient 11500 employés à qui on paye 53240 L st. Les rentes générales occupent 19000 commis dont les gages montent à 64458.

x) Lorsque Pontchartrain, Contrôleur général, fit l'imposition de cent millions, il fut obligé d'accorder

le monde. La France brille par les arrangemens qu'elle a faits à ce fujet.

§. LXXII.

Les troupes de terre.

Les meilleures troupes de terre font les troupes nationales. Une armée de terre eft compofée d'Infanterie, de Cavalerie, & de travailleurs: je comprends fous ce nom tout ce qui appartient aux corps du Genie & de l'Artillerie. La Cavalerie eft compofée de Cuiraffiers, de Dragons, & de troupes légeres. On prétend que la Cavalerie doit faire le tiers ou au moins la quatrieme partie de l'armée. Les Soldats d'une armée font divifés en régimens, les regimens d'Infanterie en bataillons & en compagnies, les régimens de Cavalerie en efcadrons & en compagnies. La milice ne devroit être

un fixieme aux partifans, fans compter les deux fous pour livre autrement alienés: cela faifoit un objet de 26 millions fans les friponneries. On prétend que la perception des revenus publics coute annuellement à la nation 40 millions de livres. Catherine de Médicis femme de Henri II, mena avec elle des Italiens, qui furent les premiers financiers: *hinc illæ lacrymæ.*

y) Suivant Uftariz mille hommes d'infanterie coûtent au roi d'Efpagne, en temps de paix, 62500 écus d'Allemagne par an, & mille hommes de Cavalerie

prise que dans la classe des citoyens dont les occupations ne sont pas de la plus indispensable nécessité; ordinairement elle n'est destinée qu'à défendre le pays, quelquefois à completter les régimens qui sont la campagne. Ce n'est que depuis 1683 qu'on voit en Europe des troupes réglées, conservées pendant la paix. L'entretien d'une armée coûte prodigieusement: il n'en coûte pas moins pour en lever une. On compte qu'un fantassin engagé, habillé, & armé revient à 25 écus d'Allemagne, un dragon & un houzard à 85 ou 90, un cuirassier à 100. L'artillerie & les munitions de guerre emportent également des sommes considérables. De toutes les Puissances de l'Europe, celle à qui l'entretien de ses troupes coute le plus est l'Espagne, & la Russie celle à qui il en coûte le moins [y]). Il est assez difficile de savoir au juste le nombre des troupes entre-

171875. Tout est compris dans ces sommes: habits, armes, pain, enrôlement, solde, frais d'hopitaux, lit, chandelle, bois, ustensiles de caserne, fourages, remonte de la Cavalerie. Suivant un auteur Anglois, qui étoit en Espagne en 1760, l'Armée espagnole composée de 98375 hommes, tant Cavallerie qu'Infanterie, Invalides, Milices, qui en temps de paix sont entretenues par les villes où elles se trouvent, artillerie, soldats servant sur mer, &c. coûtoit au Roi d'Espagne 6213000 écus d'Allemagne, &c. M. de Justi prétend

tenues par les Puiſſances de l'Europe [x]). Depuis l'invention de la poudre à canon [a]), l'art de la guerre eſt devenu ſyſtématique, & la maniere de la faire a changé entierement. L'entretien d'une armée en temps de paix mérite toutes ſortes d'attention [b]).

§. LXXIII.

La Marine.

Les Nations voiſines de la mer ont été naturellement portées à équiper quelques vaiſſeaux;

que l'entretien de mille hommes d'infanterie coûte annuellement 50 mille écus à l'Impératrice Reine, & que l'entretien de mille hommes de Cavalerie lui en coute 100 mille. En Dannemarc mille hommes d'infanterie coutent par an 33495 écus Danois. On a toujours calculé que l'entretien d'une armée de ſoixante-mille hommes revenoit à près de cinq millions d'écus. Dans le traité que l'Imperatrice fit avec la France en 1756, on convint que l'entretien de mille hommes d'infanterie ſeroit évalué a 96 mille florins, & celui de mille chevaux à 288 mille, mais il s'agiſſoit de ce qu'il coûte pendant la guerre. On prétend que l'entretien de 200000 hommes coute à l'Imperatrice Reine 14 millions de florins en temps de paix. Si nous comparons les temps anciens aux nôtres la différence de dépenſes nous paroîtra énorme. Sous Adrien les revenus publics montoient à la valeur de 150 millions de nos écus, & malgré le luxe, les profuſions & les divertiſſemens publics il y avoit ſur pié une armée de 200 mille fantaſſins, & de 40000 chevaux, on entretenoit 300 Elephants, 2000 chariots de bataille, deux mille vaiſſeaux ronds, & 1500 galeres.

feaux; leur propre fureté, & l'aggrandiffement de leur commerce les ont enfuite obligés à avoir des Flotes. Un vaiffeau de guerre eft un bâtiment de mer pourvu de troupes, de canons & d'ouvriers: un certain nombre de ces vaiffeaux eft ce qu'on appelle Flote, un moindre eft ce qu'on nomme Efcadre. *)

§. LXXIV.

Les befoins de la Marine.

Les materiaux font le premier objet de

z) La Porte Ottomanne a fur piés	300000	hommes.
La Ruffie - - -	250000	- -
La Maifon d'Autriche - -	200000	- -
La France (fans compter 50 m. h. de milice) - - -	180000	- -
Les Princes de l'Empire, non compris la Maifon d'Autriche & le Roi de Pruffe, - -	130000	- -
L'Efpagne, tout compris, - -	98375	- -
Le Dannemarc, Infanterie, Cavalerie, Artillerie, - -	70651	- -
La Suede - - -	48000	- -
La Grande Bretagne -	40000	- -
Les Provinces Unies - -	40000	- -
Le Roi des deux Siciles -	30000	- -
Venife - -	28000	- -
La Pologne - - -	24000	- -
Le Roi de Sardaigne - -	15000	- -
Les autres états d'Italie -	15000	- -
Le Roi de Portugal - -	14000	- -
	1483026	hommes.

la Marine: il s'agit de les rassembler, de les examiner, & de les employer; ce premier article regarde donc la visite, l'abattage, & les proportions des bois, la connoissance, l'achat, & l'entretien d'un grand nombre de marchandises de toute espece, la maniere de les employer, la construction, le radoub, & l'équipement des vaisseaux. Le second objet regarde la navigation; ou, ce qui revient au même, le

a) L'invention de la poudre à canon est due à Bertbold Schwartz, autrement Constantin Angklitzen, de Fribourg en Allemagne: on la place entre les années 1330 & 1351. C'est un mêlange de souffre, de salpetre, & de charbon: le charbon est fait de saule, d'aulne, de coudrier, &c. en Angleterre il est fait de noisetier. On se sert de moulins à eau pour paitrir ces matieres, qui reduites en pate passent, pour être grainées, par un crible de peau de veau. Il y a 23 Moulins en France, & ils peuvent fabriquer ensemble annuellement 5430000 milliers pésant.

b) Le Soldat est un consommateur, que l'état entretient au plus bas prix possible: il faut donc le placer là où les denrées sont par leur abondance à vil prix: mais il ne faut pas détériorer une province pour y rendre la subsistance du soldat plus aisée. En Dannemarc on a changé les domaines en districts destinés à l'entretien de la Cavalerie: les plus beaux champs ont été convertis en prairies, & les corvées des paysans en services relatifs au fourage de la Cavalerie. On a fait six districts pour les douze regiments. Les abus inévitables d'un pareil arrangement sont bien sensibles.

pilotage & la manœuvre, c'eſt à dire l'uſage de la bouſſole, des cartes marines, des inſtrumens pour prendre hauteur, & pour meſurer le ſillage, l'eſtimation de la route faite & à faire, & enfin la maniere de diſpoſer les voiles & le gouvernail. Le troiſieme objet de la marine regarde la police des ports. En Europe les vaiſſeaux ſont ordinairement de bois de chêne d), & les mats de ſapin e). Outre le bois il faut

c) Le Chef d'Eſcadre eſt un Officier Général qui commande une Eſcadre. En France la Marine militaire a ſix Eſcadres: ſavoir, celles de Poitou, de Normandie, de Picardie, de Provence, de Guiene, & de Languedoc. Une Eſcadre doit avoir au moins quatre vaiſſeaux. Une armée eſt diviſée en trois Eſcadres, & les Eſcadres ont encore leurs diviſions.

d) On fait bien de choiſir du bois abbatu avant l'hyver. Celui où il y a le plus de reſine, de gomme, de térébenthine ſe corrompt le moins dans l'eau: mais le bois de chêne ſurpaſſe tous les autres, parce qu'il eſt fort ſans être peſant, & qu'il ſe courbe aiſément. Les Anglois cependant, s'appercevant que le bois de chêne devient fort rare, menagent leurs forêts, & bâtiſſent leurs fregattes de bois de ſapin. Pour acheter le bois il faut le toiſer: on le toiſe différemment ſuivant les lieux. En France, lorsqu'il s'agit des fournitures de la Marine, & du bois de charpente dans les ports, on meſure les bois par piés cubes. Par exemple, une piece de bois de vingt piés de long ſur dix pouces d'épaiſſeur & autant de largeur donne treize piés dix pouces huit lignes; on multiplie les 20 piés par 10 pouces & le total de nouveau par 10, ce qui fait 2000, qu'on

du fer, tant pour les canons & les bombe[s]
que pour les ancres & les crampons, &c. d[e]
la poudre à Canon, du chanvre pour les voile[s]

divise par douze. Pour les fortifications on appell[e] solive une piece de bois de 6 pouces d'équarrissage su[r] douze piés de long, ainsi une solive tient trois pié[s] cubes.

Les François font travailler leurs bois dans les fô[]rets; les Hollandois ne les font qu' équarrir grossiere[]ment; les Anglois ne leur y donnent aucune façon[,] souvent même ils laissent aux arbres l'écorce & un[e] couple de grosses branches: ils se trouvent par là e[n] état de tirer du bois le meilleur parti possible; & l[e] transport par eau étant peu de chose, ils gagnent à ne point faire travailler leurs bois dans les fo[]rets. Il est clair que là où le bois est rare, & les voi[]tures communes, les Anglois ont raison; mais que là où le bois est commun & le transport difficile ou cou[]teux, les François n'ont pas tort. Comme il est impos[]sible de trouver de grosses & longues poutres, des pie[]ces de quille, des étambords, &c. dans d'autres ar[]bres que ceux qui sont sur le retour, parce que les dimensions de ces pieces sont telles qu'on ne les peut trouver que dans les plus gros chênes, c'est à dire dans des arbres qui ont deux ou trois cents ans, il n'est pas étonnant que les vaisseaux durent si peu.

e) Tout le Nord fournit des mats: mais il semble qu'on l'épuise. Il y a différens mats, qui different de grandeur & de grosseur.

f) Les Turcs font beaucoup de voiles de coton, & les Chinois en font d'une espece de petits roseaux: en Europe on les fait d'une grosse toile de chanvre. Un vaisseau du premier rang doit avoir jusqu'à dix voiles,

& les cordages [f]), de la poix & du goudron [g]). La Marine demande de bons charpentiers & une quantité suffisante de matelots [h]).

pour lesquelles il faut 3600 aulnes de toile. Il faut pour la garniture d'un vaisseau du premier rang 34056 brasses de cordages, la brasse prise pour six piés; & pour le rechange, en y comprenant les petites cordes, il en faut 32439 brasses. Le tout pese goudronné 219 milliers, & en blanc 164200 livres. On employe pour un vaisseau de ce rang 90 milliers de fer de toute espece, & 16 à 17 mille livres de clous.

g) Il faut outre cela un enduit pour préserver les bâtimens de mer de la pourriture & de la piquure des vers: on appelle cet enduit Courroi, il est ordinairement composé de brai sec, de soufre, d'huile, & de suif fondus & amalgamés; on y mêle quelquefois du verre pilé; on se sert aussi de l'asphalte, &c. Mais ce Courroi dure peu, & nombre de vaisseaux ont peri faute d'un meilleur enduit. C'est surtout dans les mers des Indes que les vaisseaux souffrent beaucoup des vers tarets, ou de ces vers qui rongent les digues & les vaisseaux. On prétend qu'ils furent portés en Europe, il y a 60 ans, par une Escadre françoise, & que depuis ce temps leur multiplication a été si grande que tous les ports d'Europe en sont infectés. Jean Maillé trouva, il y a 40 ans ou environ, le secret de faire un enduit beaucoup meilleur & beaucoup plus durable: les Hollandois, qui en furent instruits, l'appellerent & lui offrirent, outre tous les priviléges & toutes les exemptions qu'il souhaiteroit, cent mille florins de gratification. Il les refusa, & fit plusieurs essais dans différens ports de France, par où il parut que le spalme (nom qu'il donna à cet enduit) employé sur un vaisseau de 74 Canons épargnoit une depense de 18927

Il importe à l'état de ne pas acheter à l'étranger ce qu'il faut pour la construction des vaisseaux [i]).

§. LXXV.

L'équipement des vaisseaux de guerre.

On détermine la grandeur des batimens de mer par le nombre des tonneaux, des ponts,

livres de France, sur les frais ordinaires dans l'espace de temps que dure le spalme. J'ajouterai ici que ce spalme a été trouvé excellent pour enduire les couvertures de maisons, de granges, d'étables, &c pour conserver les bois qu'on met en terre, & enfin pour tenir lieu de mastic, lorsqu'il s'agit de lier des marbres, des pierres, & des métaux. Il vient de s'établir une fabrique de spalme par les heritiers de Maillé au Picq, à Rouen, & au Havre. M. Wessel-Linden a trouvé que le talc, reduit en poudre & mêlé avec de la poix, donnoit un excellent enduit.

k) On comptoit en France en 1681 environ 60 mille matelots, & au commencement de ce siecle 70 mille. Les matelots y sont partagés en 24 classes, & chaque classe sert à son tour, ce qui épargne l'inconvénient de la presse, comme on dit en Angleterre, ou de fermer les ports, comme on dit en France. Les matelots François, faciles à mécontenter, désertent aisément: lorsqu'ils servent le Roi ils sont payés à raison de 12 livres par mois. Tout homme, depuis l'age de 18 jusqu'à celui de 60, qui se voue au service de la Marine, soit sur les vaisseaux du Roi, soit sur des vaisseaux marchands, est obligé de se faire enregistrer en qualité de matelot dans l'une des 24 classes. Les Hol-

ou des canons: & les vaiſſeaux de guerre ſont diviſés en différentes claſſes qu'on appelle rangs. En France k) les vaiſſeaux du premier rang ſont du port de 1600 à 2200 tonneaux, ils ont depuis 90 jusqu'à 120 canons, & trois ponts: ceux du ſecond rang ſont du port de 1300 à 1500 tonneaux, ils ont depuis 60 jusqu'à 90 canons, & trois ponts: ceux du troiſieme rang

landois tirent une grande quantité de matelots de la Norvege: on pretend que la ſixieme partie de leurs matelots vient de là. Malgre cela les Danois ont un corps de 30 mille matelots deſtinés à ſervir la flote, & diviſés en deux ordres: ils n'oſent ſortir du pays qu'avec une permiſſion, & ils ſont obligés de revenir à la premiere ſommation. Les matelots qui ſont actuellement en ſervice ſont partagés en quatre diviſions de dix compagnies chacune: la compagnie eſt de 118 hommes. En général il faut remarquer que les Hollandois mettent toutes les nations de l'Europe à contribution pour former leurs équipages, ce qu'aucune autre nation ne fait; auſſi le corps des matelots feroit-il ſouffrir l'agriculture & les manufactures en Angleterre, ſi le peu de trouppes de terre que les Anglois ont ſur pié ne compenſoit ce qu'emporte la Marine.

i) Aujourdhui les Anglois ne ſont occupés que des moyens de pouvoir ſe paſſer pour leur Marine du ſecours des étrangers. Il leur ſera pourtant difficile d'employer beaucoup d'autre chanvre que celui de Ruſſie. Ce n'eſt que depuis le regne d'Eliſabeth que les Anglois ont ceſſé d'acheter des vaiſſeaux aux Genois, aux Venitiens, aux Hambourgeois, &c. Les François

font du port de 800 à 1200 tonneaux, ils n'ont que deux ponts, & 46 à 60 canons; ceux du quatrieme rang font du port de 500 à 700 tonneaux, ils ont deux ponts & 32 à 46 canons; ceux du cinquieme rang font du port de 3 à 400 tonneaux, ils ont deux ponts, & depuis 20 jusqu'à 32 canons: au deffous de 20 canons ce ne font plus que des Corvettes. En Angleterre [l]) on a un fixieme rang, & en Hollande un feptieme. Il faut remarquer, qu'en France ces différens rangs de vaiffeaux font encore divifés en deux claffes qu'on nomme ordres.

en achetent encore aujourd'hui aux Suedois, & pendant la derniere guerre ils en acheterent aux Genois.

k) En France les vaiffeaux du premier rang ont, outre l'Officier qui commande, deux Capitaines, deux Lieutenants, & deux Enfeignes; ceux du fecond rang n'ont qu'un Capitaine, deux Lieutenants, & deux Enfeignes: ceux du troifieme, un Capitaine, un Lieutenant, & deux Enfeignes: ceux du quatrieme & du cinquieme un Capitaine, un Lieutenant & un Enfeigne.

l) En Angleterre la proportion entre le nombre des hommes & celui des canons, eft comme il fuit. Les vaiffeaux du

1 Rang ont	100 Canons &		860 hommes d'Equi-		
2 Rang	-	90	-	524 - 750	- (page.
3 Rang	-	70 - 80	-	480 - 600	-
4 Rang	-	50 - 60	-	350 - 400	-
5 Rang	-	40	-	250	-
6 Rang	-	20	-	150	-

On distingue aussi les vaisseaux de guerre en vaisseaux de ligne, & en fregattes: on entend par les premiers ceux des trois premiers rangs qui sont assez grands & assez bien armés, pour être rangés en ligne dans un combat naval; & par fregattes on entend des bâtimens legers, qui ne sauroient tenir ligne avec les autres. Les premiers ont au moins 46 canons **), le plus souvent ils en ont d'avantage; ils peuvent en avoir jusqu'à 120. Les fregattes n'en ont jamais au delà de 44, & il y en a qui n'en ont que 20 *). Il y a encore des vaisseaux

**) Les Canons des vaisseaux sont plus courts, & plus pesans de métal que les autres. Ils sont montés sur des affuts de mortier, & ont quatre petites roues faites chacune d'une piece. On ne se sert que de sept calibres différens; savoir du calibre de 36, de 24, de 18, de 12, de 8, de 6, & de 4 livres de bale; les canons de fer n'en ont que cinq, de 18, de 12, de 8, de 6, & de 4 livres de bale. Il vaut mieux avoir peu de canons, mais en avoir d'un gros calibre, & pouvoir s'en servir avec beaucoup de facilité, que d'en avoir beaucoup sans pouvoir les employer commodément. Les Anglois tomboient autrefois dans ce defaut, ils s'en sont corrigés depuis peu d'années: les calibres les plus avantageux pour le combat sont le 36 & le 24: ceux de 48 assomment les vaisseaux & fatiguent les équipages, c'est pour cela qu'on les fait de bronze.

*) Les Fregattes passent après les vaisseaux du troisieme rang; mais quand elles ont au dessous de 20 canons, ce ne sont que des Corvettes, que les Anglois

qu'on appelle galeres, qui font des vaiffeaux de guerre °) à voiles & à rames. L'Hopital eft un vaiffeau, qui fuit une armée Navale, ou une Efcadre qui eft au moins de dix vaiffeaux, & où l'on transporte les malades & les bleffés. On entend par équipage ᵖ), les Officiers de

appellent *Sloep*. Un vaiffeau du premier rang porte en munitions de guerre 358 quintaux de poudre à canon, 20 quintaux de poudre fine à moufquet; au de là de 12000 boulets de toutes fortes de calibre; 260 paquets de fer, 260 lanternes à mitraille, 1500 balles de plomb: il porte en armes 200 moufquets, 70 moufquetons, 70 piftolets: on y trouve ordinairement 16 canons de fonte de trente fix livres, douze de vingt quatre, vingt-quatre de douze, vingt-deux de fix, les autres canons font de fer.

o) La Galere eft un vaiffeau de bas bord: elle a ordinairement deux mats, 20 à 22 toifes de long fur trois de large & une de profondeur: elle a cinq pieces de canon, 25 à 30 bancs de cinq forçats. Les Galeres font utiles dans la Mediterranée à caufe des calmes, qui y font fréquents. La Galeaffe eft une grande Galere, qui a trois mats qu'elle ne peut baiffer, 32 bancs de 6 à 7 forçats, 12 canons, & mille à douze cents hommes d'équipage. Il y en avoit autrefois à Venife, où il n'y avoit qu'un Noble Venitien qui put la commander, & il faifoit ferment de ne pas refufer de fe battre contre 25 Galeres ennemies. Le Pape, les Genois, le Roi des deux Siciles, l'île de Malte ont des Galeres qui ne fortent point de la Mediterranée. La France a été la feule Puiffance qui en ait fait paffer dans l'Océan: mais elle a renoncé depuis à ces vaiffeaux, & les Officiers de Galere ont été réunis au Corps de

Marine q), les matelots, le pilote r), les soldats, les mousses & les garçons. L'équipage est en proportion du nombre des canons: en France on compte pour chaque canon de quatre livres de bale, trois hommes, savoir un canonier, un matelot & un soldat; cinq hommes

la Marine. L'Espagne en a six qui croisent dans la Mediterranée, pour chasser les Pirates qui infestent les côtes de ce royaume.

p) Les vaisseaux marchands de 40 à 50 Lasts n'ont que 7 hommes d'équipage, un mousse, deux petits canons, deux pierriers. Ceux de 50 à 70 Lasts ont 8 hommes & un mousse; ceux de 70 à 80 ont dix hommes & deux mousses; ceux de 80 à 90, onze hommes & deux mousses. Ceux de 200 Lasts ont 22 hommes, 3 mousses, 8 petits Canons & 8 pierriers.

q) Les Officiers de Marine sont l'Amiral, le Vice-Amiral, le Contre-Amiral, le Chef d'Escadre, le Capitaine, le Lieutenant, l'Enseigne. L'Amiral a le dixieme de toutes les prises qui se font sur mer: il donne ses ordres par le moyen des signaux, qu'on change souvent pour que l'ennemi n'apprenne pas à les connoître, On prétend que Jacques II, encore Duc d'Yorck, inventa les signaux. La grande habileté de l'Amiral consiste à gagner le vent sur l'ennemi.

r) L'habileté du pilote est d'une très-grande consequence. Les pilotes Anglois passent pour les plus habiles: les pilotes Russes sont très-ignorans, ils ne savent ce que c'est que louvoyer; quand le vent change ils tournent le vaisseau, & reviennent là d'où ils sont partis. Si l'ennemi sait profiter du vent ou le gagner sur eux ils sont perdus, & c'est pour cela encore que les Russes ont tant perdu de vaisseaux. On accuse les

pour chaque canon de six livres; sept pour les canons de huit; neuf pour ceux de douze; onze pour ceux de dix huit; treize pour ceux de vingt quatre; & quinze pour ceux de trente six. Ainsi un vaisseau de 60 canons, qui en a ordinairement 26 de dix-huit livres de bale, 26 de douze & 8 de six, doit avoir 560 hommes d'équipage s): mais il est rare que les vaisseaux de guerre ayent l'équipage entier. Nous donnerons cy dessous une table, où l'on verra la proportion, dans laquelle les équipages se trouvent avec le nombre des canons, chez les différentes Puissances maritimes de l'Eu-

mariniers hollandois de n'être par fort habiles, & c'est à cela qu'on attribue la perte qu'ils font de beaucoup de vaisseaux aux Indes. Un marinier doit p. e. savoir quand le flux & le reflux arrivent dans tels ports, & il seroit bon d'avoir une methode mechanique pour calculer le temps où ils arrivent.

s) Les Anglois & les Hollandois ont un homme de moins à chaque canon. Ordinairement ils n'ont que 500 hommes d'équipage sur les vaisseaux de 60 canons. Les Armateurs, & les Capres ont le plus d'équipage, qu'il leur est possible, parcequ'ils cherchent à en venir à l'abordage.

t) En 1761 on équipa à Portsmouth un vaisseau de 120 canons: c'est le plus grand que l'Angleterre ait eu.

rope: on pourra aiſement là rendre plus complette. Je remarquerai ſeulement encore, que les vaiſſeaux, qui ont au-delà de 80 canons, ne rendent pas des ſervices aſſez importants pour qu'il ſoit prudent de s'en ſervir beaucoup. D'ailleurs il y a peu de ports où les vaiſſeaux du premier rang trouvent aſſez d'eau: ceux de 80 canons & au-delà ſont trop peſants, & on risque d'échouer en abordant *). C'eſt par le pavillon que les vaiſſeaux font connoître à quelle nation ils appartiennent *).

*) Le Pavillon eſt une baniere, ordinairement d'étamine, qu'on arbore à la pointe de l'un des mats: il eſt d'une ou de pluſieurs couleurs, chargé des armes de la Puiſſance à laquelle le vaiſſeau appartient. Le pavillon ſert non-ſeulement à diſtinguer la nation, mais encore à marquer le rang de l'Officier qui commande. Quand un vaiſſeau eſt pris, on attache ſon pavillon aux haubans, & on le laiſſe pencher vers l'eau. Les vaiſſeaux des Puiſſances Chretiennes portent le pavillon quarré: les Turcs fendu & coupé en flamme. En général le pavillon blanc ſe met en ſigne de paix, & le pavillon rouge en ſigne de combat. Les petits vaiſſeaux de guerre ne portent point de pavillon, ils n'ont qu'une double girouette, à moins qu'ils n'eſcortent une Flote marchande.

Table de la proportion, qui se trouve entre le nombre des canons & l'équipage sur les vaisseaux des différentes Puissances de l'Europe.

Canons.	France.	Angleterre.	Hollande.	Espagne.	Dannemarc.	Suede.	Russie.
104	900 950						
102	850						
100	800	780 860					
96		680 710					
94			700				
92	675 750		650				
90	700 720	680 700 750	550		776		
88	660						

v) Dans le detail de la Marine espagnole, rapporté par Clarke dans ses *Lettres sur l'Espagne*, pour l'année 1760, il ne se trouvoit pas un seul vaisseau de guerre au dessus de 70 canons, & l'équipage étoit bien plus fort qu'il n'est marqué dans cette liste. On comptoit

Canons.	France.	Angleterre.	Hollande.	Espagne.	Dannemarc.	Suede.	Russie.
86	630						
84	600 630						
80	550	600 520 480		v) 764			
74	470			650			
72	470		400 430 450				
70	450	480 535	400	550 610	638 550		540
68							536
66	400	365 440					
64	350		325 350				462 466 518

alors 47 vaiſſeaux de guerre, dont 38 étoient de 70 canons, 4 paquebots, 7 galiottes à bombes, 14 chebeques de 14-30 canons, 21 fregattes. L'entretien de cette flote étoit eſtimé à 695 435 l. ſt. celui de la Chambre de Marine, & de la Judicature à 19126 liv. ſt.

Canons.	France.	Angleterre.	Hollande.	Espagne.	Dannemarc.	Suede.	Russie.
62	350 380						456 462
60	350 380	400 300	350	400 484	481		
58	350 380						335
56	330 350	280		400			
54	300 330	280					
52			300				323 351
50	300	230 280		300 379	381		294 329
48							326 331
46			300	300			
44				250 300			
40	200	190 250	180		307		

x) Mr. Busching a eu en mains un detail des depenses faites en Suede, pour la construction & l'équipement de quelques vaisseaux de 60 à 70 Canons. Un

Canons.	France.	Angleterre.	Hollande.	Espagne.	Dannemarc.	Suede.	Russie.
36	180		160				
32			160				184 198
30	170 190			200	195		
28	150						
24	120		120	195			179 182
22				100			
20	85	150		82 100 150	90		

§. LXXVI.

Les Depenses de la Marine.

Quand on ne compteroit, parmi les depenses de la marine, que ce que les vaisseaux emportent en frais de construction *), & d'entre-

vaisseau de 70 canons, revenoit, suivant cet état, à 367475 écus d'argent, ou à 163322 écus d'Allemagne: ceux de 60 à 223629 écus d'argent, ou à 103817 écus

d'Allemagne: en général les grands bâtimens coûtent plus en materiaux & moins en ouvriers, proportion gardée, que les petits. En Angleterre un vaisseau de guerre de 100 canons, non compris l'équipement, coûte 30553 liv. St., & compris les voiles les cordages & huit mois de munitions navales 41220 l. St. ceux de 90 coûtent 29886 l. St. ceux de 80 coûtent 23638 l. St. ceux de soixante & dix, 17785, ceux de soixante 14197; ceux de cinquante, 10606; ceux de quarante 7558; ceux de trente 5840, ceux de vingt 3710. La flote de 1734 étoit de 209 vaisseaux, dont la construction avoit coûté 2591337 l. St. En temps de paix la flotte royale coûte aux Anglois 40 mille liv. St. en réparations. Ces frais deviennent d'autant plus considérables, qu'il en coûte plus pour le bois, le chanvre & le fer. On en jugera par le détail suivant. Voici l'état des depenses de construction pour un vaisseau de 50 canons, nommé le *Jason*, construit à Toulon en 1740.

Construction.

1	En bois de chêne - -	29636	lb.	6 S.
2	En planches de revetement pour le corps du vaisseau -	16290	-	5 -
3	En autres planches & autres bois	14185	-	5 -
4	En fers & clous - -	21385	-	3 -
5	En marchandises - -	3591	-	8 -
6	En vitres, & ferrures - -	900	-	- -
7	En cuisines & fours - -	780	-	5 -
8	En mature - - -	2264	-	17 -
9	En vergues - - -	1077	-	2 -
10	En poulies & racages - -	2212	-	1 -
11	En journées d'ouvriers -	34010	-	- -

Garniture, rechange & armement.

12	Cordages - -	16308	-	12 -
13	Cordages neufs de rechange -	1639	-	8 -
14	Ancres & ustenciles - -	4227	-	10 -

15 Mats, vergues, & jumelles de rechange - -	327 lb.	14 S.	
16 Poulies & caps de mouton de rechange - -	435 -	- -	
17 Voiles & leurs ustenciles -	4744 -	16 -	
18 Ustenciles du pilote - -	2580 -	13 -	
19 Ustenciles du canonier -	106058 -	6 -	
20 Armes - -	2406 -	14 -	
21 Coffre de l'armurier -	30 -	9 -	
22 Ustenciles du Maître, du charpentier, du Calfat, de pompe, &c.	1552 -	10 -	
23 Clouterie - -	104 -	8 -	
24 Ustenciles du fond de cale -	1253 -	7 -	
25 Ustenciles de cuisines, &c. -	197 -	12 -	
26 Chaloupes & Canots -	632 -	2 -	
27 Ornemens de Chapelle -	300 -	10 -	
28 Coffre de médicamens - -	934 -	7 -	
	Total 287148 lb.	10 S.	

En calculant sur la même proportion, un vaisseau de 100 canons coûteroit 616586 livres 6 sols.

Les François, les Espagnols & les Suedois employent, dans la construction de leurs vaisseaux, plus de ferrures & moins de chevilles que les Hollandois & les Anglois. Les Hollandois construisent à moins de frais, mais leur épargne est cause, que beaucoup de vaisseaux perissent: les Anglois outrent la depense, mais ils construisent plus vîte, & leurs vaisseaux sont meilleurs voiliers. Aussi achevent-ils en quatre mois les traversées que les navires Hollandois n'achevent qu'en cinq ou six: or comme le profit le plus sur est celui qu'on retire à la faveur de la brièveté des voyages sur mer, il paroît que l'économie des Hollandois n'est point une épargne. Les François tiennent un milieu entre l'économie des uns & les avantages des autres; ils ont pour eux le bon ordre, & la bonne po-

tien *) , on ne feroit point étonné qu'une

lice. En général les vaisseaux François sont mieux armés & mieux équippés, mais il regne une plus grande propreté sur les vaisseaux hollandois. Un excellent usage en Angleterre, c'est que les constructeurs de vaisseaux sont obligés de présenter leur plan à l'Amirauté. On demande d'un vaisseau de guerre qu'il ait sa premiere batterie élevée de 4 à 5 piés au dessus de l'eau, de bien marcher, bien gouverner, porter la voile, deriver peu, & être doux à la mer. D'un vaisseau marchand on demande qu'il aille bien, qu'il gouverne bien, qu'il porte la voile, qu'il derive peu, qu'il ait des mouvemens doux, qu'il puisse contenir beaucoup de marchandises, & n'exige pas un équipage nombreux. On prétend qu'à Sardam, où est la grande batisse des vaisseaux, on peut, pendant toute une campagne, fournir tous les jours un vaisseau neuf, & en donner tour à tour un depuis le premier rang jusqu'au cinquieme. Il suffit pour cela qu'on soit averti six mois davance. Je ne veux pourtant pas garantir la verité du fait; ce qu'il y a de certain, c'est que cinquante ouvriers Hollandois construisent en cinq mois un Navire de 180 à 185 piés de long de l'étrave à l'étambord, & que 20 à 22 ouvriers en construisent en quatre mois un de 174 piés de long. Un vaisseau bien construit peut durer 40 à 50 ans, s'il ne lui arrive pas quelque dommage extraordinaire: la plus grande partie perit avant que d'être usé. Les Danois ont leurs arsenaux & leurs Magasins dans le vieux & le nouveau Holm, où ils construisent leurs vaisseaux de ligne, & les fregattes; les galeres sont construites à Friedrichswærn: on compte 1700 ouvriers dans le vieux Helm.

y) En Espagne l'entretien d'un vaisseau de 60 canons coûte, pendant un voyage de six mois 69000 écus

guerre ſur mer *) ſoit ſi diſpendieuſe. Il faut

de veillon, c'eſt à dire environ 43 mille écus d'Allemagne. Suivant le Chevalier Temple l'entretien d'une flote Hollandoiſe de 30 à 40 vaiſſeaux, deſtinée à eſcorter les vaiſſeaux marchands, & à obſerver les Corſaires, coûtoit par an 6 millions de florins. En 1762 l'entretien d'une flote Hollandoiſe de 30 vaiſſeaux, dont cinq étoient de 60 canons, cinq de 40, cinq de 36, cinq de 20, &c. montée de 7900 hommes, coûtoit 284400 florins par mois. La ration d'un matelot & d'un ſoldat eſt en France de 18 onces de biſcuit, & de trois quart de pinte de vin, avec autant d'eau: par ſemaine on leur donne quatre repas de viande, trois de poiſſon, & ſept de legumes; on compte une demi-livre par tête. Un officier de marine a une ration & demie. En Angleterre on donne au matelot, ſur la flote royale par ſemaine ſept livres de pain, ſept bouteilles de bierre, quatre livres de bœuf, quelque peu de beurre, de fromage, & de legumes ſecs: le total monte à près de ſept livres ſterling. En Dannemarc on donne au matelot lorsqu'il eſt en mer, la nourriture, & cinq écus par mois, s'ils ont un certain degré de capacité, & trois ou deux & demi s'ils en ont moins: les capitaines de Marine ont 300 ecus, & quelques matelots congediés dont ils tirent la paye. Les depenſes ordinaires & extraordinaires de la marine de France montoient en 1743, dans le temps où le ſervice des Galères étoit encore ſeparé du ſervice de la marine proprement dite, à 23783317 livres, & les depenſes pour le ſervice des Galeres à 4631300 livres.

Je joindrai ici une table qui indique le payement des officiers & ouvriers qui ſervent ſur la flote royale d'Angleterre.

à une Puiſſance maritime pluſieurs ports, où les flotes puiſſent être à l'abri de l'ennemi & des vents: il lui faut des chantiers commodes pour bâtir & calfater les vaiſſeaux: il lui

	par jour.			
L'Amiral en chef	5 l.	ſt.	5 d.	
Le Second-Amiral	3	-	10	-
Le Vice-Amiral	2	-	10	-
Le Contre-Amiral	1	-	15	-
Capitaine Commandant ſous le chef	1	-	15	-
it. Commandant ſous le ſecond Amiral	1	-	-	-
it. Commandant ſous le Vice-Amiral	-	-	16	-
it. Commandant ſous le Contre-Amiral	-	-	13	6
Capitaine de vaiſſeau	1	-	-	-
Lieutenant	-	-	5	-
par mois du premier rang.				
Ier Maitre	9	-	-	-
II^d^ Maitre & pilote	3	-	10	-
Contre-Maitre	3	-	6	-
Secretaire du Capitaine	2	-	5	-
Quartier-Maitre	1	-	15	-
Son aide	1	-	10	-
Canonier	4	-	-	-
Son aide	1	-	15	-
Armurier	2	-	5	-
Son aide	1	-	10	-
Charpentier	4	-	-	-
Son aide	2	-	-	-
Pour les ouvriers du charpentier	1	-	6	-
Le Caiſſier	4	-	-	-
Le Munitionaire pour les vivres	1	-	5	-
Son aide	1	-	-	8
Le Cuiſinier	1	-	5	-

ſaut des arſenaux, des magaſins bien fournis, des hopitaux [a]), &c. L'Angleterre a depuis longtemps gagné la ſuperiorité ſur mer [b]).

Le Chirurgien - -	5	-	-	-
Le Chapelain - -	-	-	19	-
Le Maître faiſeur de voiles -	1	-	15	-
Son aide - - -	1	-	8	-
Ses garçons - -	1	-	5	-
Celui qui travaille à réparer les Canons - -	1	-	5	-
Le Boſſemann - -	4	-	-	-
Son aide ayant ſoin des cables & ancres	1	-	15	-
Le prépoſé aux poudres -	1	-	15	-

Les officiers & Ouvriers ſervant ſur les vaiſſeaux des autres rangs ont moins.

z) Les guerres que les Anglois ont eues leur ont coûté prodigieuſement, & comme ces guerres ſe ſont ſurtout faites ſur mer, on pourra juger de ce qu'il en coûte pour entretenir une armée navale, en faiſant reflexion que la guerre qui préceda la paix d'Utrecht, & qui dura onze ans, couta à la Nation 1337729 livres Sterling; que celle de 1740, qui en dura dix, couta 8110426 liv. Sterling; enfin que celle qui commença en 1756 a couté en ſix années 3555850 livres Sterling. Suivant une liſte, remiſe au Parlement en 1763, on a employé pendant la derniere guerre 184893 matelots, ou ſoldats: il y en a eu 1512 de tués, il en eſt mort de maladie, ou il en eſt deſerté 133708. Il n'en reſtoit donc que 49673, c'eſt à dire moins que le tiers de ce qui avoit été employé.

a) L'hopital de Greenwich, où il ne peut entrer aucun Catholique, eſt une retraite pour mille Invali-

§. LXXVII.

De la liaison entre les Etats Souverains.

On envisage un état comme un corps moral: les mêmes rapports qui peuvent se trouver entre deux hommes, dans l'état de pure natu-

des & 60 veuves: on y fait encore instruire cent enfants de matelots, & on pensionne 700 veuves.

Le *Raspel Hous* d'Amsterdam est un établissement non moins utile: on sait que les matelots ont bientôt après leur arrivée depensé ce qu'ils ont amassé; leur service étant fini & ne trouvant pas d'abord à s'engager sur d'autres vaisseaux, ils se livreroient aisement à des désordres, si on ne leur procuroit le moyen de subsister: c'est ce qu'ils trouvent dans le *Raspel Hous* où ils travaillent à de la grosse toile qui sert à faire des sacs pour les épices, & à de grosses étoffes qui servent à habiller ceux de la maison. Tout cela se fait pour conte de la Compagnie des Indes. Les matelots peuvent s'y engager pour autant de temps qu'ils veulent, & quitter quand ils le jugent convenable. La nourriture qu'ils y trouvent est mediocre, mais aussi sont ils habillés aux depens de la maison lors qu'ils y restent quelques temps.

b) En divisant la marine marchande & militaire de l'Europe en 26 parties égales, on peut estimer celle des Anglois 10, celle de Hollande 4½, celle des Puissances du Nord 2, celle d'Allemagne & des Pays bas Autrichiens 1, celle de France 3½, celle d'Espagne 2¼ celle de Portugal 1¾, celle d'Italie, de la Porte Ottomanne, 1. La marine Angloise, qui consistoit en 1678 en 83 vaisseaux, & dans le courant de l'année 1689 en 163 montés de 42 mille hommes, se trouvoit le 22 novembre 1762 consister 1) en vaisseaux en com-

nature, font applicables à des états indépendants. Ces loix générales, qui tendent à la conſervation & au bien être des hommes, & à l'obſervation des quelles la raiſon leur permet d'obliger par la force ceux qui voudroient

miſſion, ſavoir trois de 100 canons, onze de 84 à 90, cinquante huit de 64 à 80, trente neuf de 50 à 60, quarante trois de 30 à 44, quarante huit de 20 à 28. Avec cela on comptoit onze Galiottes à bombes, quatre Brûlots, 28 vaiſſeaux armés en courſe, trois de munition, trois pour l'hopital, & 10 Yachts. 2) En vaiſſeaux hors de commiſſion, ſavoir un de 100 canons, un de 90, dix de 64 à 80, dix huit de 50 à 64, dix de 30 à 40, quatre de 24 à 28, un Yacht. 3) En vaiſſeaux ſur les chantiers, un de 100 canons, deux de 90, dix autres depuis 80 jusqu'à 28. 4) En vaiſſeaux pris à la Havane, ſavoir trois de 70, quatre de 60, &c. Suivant une liſte imprimée en 1770 la marine Angloiſe conſiſtoit en trois vaiſſeaux du premier rang de 120, de 116, & de 100 canons, en dix du ſecond rang tous de 90 canons, en ſoixante & quinze du troiſieme rang de 64 à 80 canons, en trente ſept du quatrieme rang de 50 à 60 canons, en ſoixante & dix du cinquieme rang de 28 à 44 canons, en vingt ſix du ſixieme rang de 20 à 24 canons, en quarante deux fregattes de 8 à 18 canons, en 8 galiottes à bombes, un brûlot, ſept Yachts, trente deux vaiſſeaux armés en courſe, vingt ſept vaiſſeaux ſur les chantiers, dont un de 94 canons, quatre de 90, neuf de 74, & cinq de 64. Quelle Marine! ſi les vaiſſeaux François ont l'avantage du nombre pour l'équipage, les officiers Anglois ont plus d'experience, connoiſſent mieux la mer, & ſont plus habiles en fait de manoeuvre.

les violer; ces loix, dis je, forment ce qu'on appelle le droit des gens. Comme il eſt arrivé dans la ſuite, que des devoirs de bienſéance, de complaiſance, d'équité ſont devenus des devoirs de néceſſité, en vertu des traités & des alliances où l'on a promis de les obſerver, le droit des gens, auquel les Nations policées de l'Europe en appellent aujourdhui, eſt bien plus étendu que celui que la raiſon ſeule établit entre toutes les nations du monde. Combien ces loix ont été violées par ceux-la même, qui auroient dû les obſerver le mieux, c'eſt ce que l'hiſtoire apprend à la honte de l'humanité. L'intérêt, le beſoin, & la vanité ont fait naître des liaiſons entre les Souverains: pour entretenir ces liaiſons, les Princes ſe ſont envoyé mutuellement des Miniſtres, chargés du ſoin de veiller à tout ce qui pourroit intéreſſer leurs Maîtres. Ces Envoyés ſont aujourdhui des eſpions privilegiés: autrefois leur miſſion n'étoit que de courte durée. Quelques-uns d'entre eux repréſentent la perſonne de leur maître; ils ſont appelés Ambaſſadeurs: on leur accorde des audiences publiques, une entrée ſolemnelle, des honneurs particuliers. Les Miniſtres du ſecond ordre ſont nommés Envoyés, Miniſtres plenipotentiaires, Reſidens: ceux qu'on nomme Chargés d'affaires, Agents, &c. ont

comme tous les autres pleine sureté pour leur personne & pour leur suite: mais on ne leur accorde pas les mêmes honneurs, & on ne leur confie pas des affaires d'une trop grande importance. Dans les différentes Cours de l'Europe le rang de ces Envoyés n'est pas le même, leurs droits différent aussi; l'usage fait loi. Les intérêts de l'Etat, consideré dans sa liaison avec les autres états, sont l'objet des speculations des politiques: ils sont communément confiés à certaines personnes, qui composent ce qu'on appelle Département des affaires étrangeres. Le but & les vues des personnes qui composent ce College, sont de veiller à l'aggrandissement, à la splendeur & à la conservation du royaume, de tirer parti des circonstances favorables, d'empêcher qu'une Puissance ne devienne trop formidable, & de faire servir les alliances & les traités à tenir en respect les Puissances, qui pourroient être redoutables. La politesse des mœurs a introduit entre les Cours des usages, auxquels on ne manque plus: tels sont les notifications dans le cas de quelque évenement remarquable, les complimens de felicitation, ceux de condoléance, & le deuil que les Cours portent à la mort de quelque Prince étranger.

§. LXXVIII.

De la liaison entre le Souverain & les sujets.

Le rapport entre la Souveraine Puissance & ceux qui y sont soumis, est déterminé par la nature du Gouvernement, & les loix fondamentales de l'état. Le Gouvernement intérieur a pour objet la sureté & l'abondance; tout se rapporte à ces deux objets. Comme un Souverain ne peut pas veiller lui, même à tout, il confie à quelques personnes les différentes branches du Gouvernement: de là sont nés ces Corps d'administration appelés Chambres, Colléges, Tribunaux, Conseils, Cours, &c. Ordinairement il y a un College supérieur, où l'on examine en dernier ressort toutes les affaires qui regardent l'intérieur de l'état, & où le Souverain préside: on l'appelle Conseil d'état, Conseil privé, Conseil du Cabinet, &c. Les finances, la marine, les troupes de terre, les affaires de justice, les affaires ecclésiastiques, & la police ont chacune leurs Directeurs, leurs Conseillers & leurs Secretaires. Il est aisé de juger combien tout cela varie dans les différens pays de l'Europe. Il ne faut pas chercher hors de ce Continent quelque chose de fort remarquable dans le Gou-

vernement intérieur. L'ame de ce gouvernement est l'observation des loix: car il est plus heureux pour un état de n'en point avoir, que d'en avoir qui ne soient point observées. On charge quelquefois certaines personnes de veiller à ce qu'elles soient observées; c'est l'emploi du Fiscal, dénomination due à l'usage de punir les violations des loix par des amandes pecuniaires.

§. LXXIX.

Le Céremonial.

Le Céremonial en général est l'ensemble des usages & des coutumes, que les Souverains & leurs représentans suivent avec exactitude, lorsqu'ils veulent indiquer par leurs actions extérieures leur rang, leur pouvoir, & leur autorité. Quelques cérémonies sont raisonnables, parce que les hommes tiennent trop aux sens: dans leur origine elles n'étoient autre chose que des signes propres à rappeler aux Souverains & aux sujets leurs devoirs mutuels: aujourd'hui que les mœurs ont changé, il y en a beaucoup de ridicules. Il est bon cependant qu'elles soient déterminées *): les disputes qu'elles font naître sont toujours fâcheuses. En Allemagne ce n'est que depuis les difficultés que le reglement du cérémonial

éprouva à Munster & à Osnabrug, lors du traité de Westphalie, qu'on s'est appliqué à cette matiere. Le Cérémonial est envisagé sous trois points de vue différens, eu égard à la personne même du Souverain, eu égard aux Puissances étrangeres, & eu égard aux sujets. Le cérémonial, en tant qu'il regarde le Souverain même, peut avoir pour objet toutes ses actions: il y a des Princes qui tiennent à l'étiquette, & pour qui les dehors de la Souverai-

c) C'est au Grand-Maitre des Cérémonies à connoître tous ces usages, & à regler dans l'occasion tout ce qui regarde ces cérémonies, qui ont causé plus d'une fois de vives disputes. Il y a à Rome un collége qui ne s'occupe que de cela, on l'appelle *Congregatione de riti*, & un Cardinal y préside.

d) Il étoit autrefois d'usage en Espagne, que le Roi se couchât toujours à une heure déterminée: en été à dix heures, & en hyver à neuf. Anciennement les Rois d'Espagne alloient trouver le lit de la Reine l'épée sous le bras, & un livre de prieres à la main.

e) Il est d'usage dans certaines occasions, comme par exemple dans les jours de fête, que le Souverain mette les marques de ses ordres, ou de l'ordre qu'un autre Souverain lui a envoyé. A la cour Imperiale on s'habille à l'Espagnole les jours de cérémonie.

f) Les Souverains vont ordinairement faire leurs devotions dans leur Chapelle: chez les Catholiques le grand Aumonier bénit les viandes, lorsqu'ils se mettent à table: ils lavent les piés à une douzaine de pauvres le Jeudi Saint, &c.

neté ne fauroient être trop marqués. Les ufages obfervés dans la vie privée des Princes font la grande étude des courtifans: le courtifan s'occupe du lever & du coucher [d]), de l'habillement [e]), des actes extérieurs de devotion [f]), des ufages établis dans la confécration des Eglifes [g]), & des édifices publics, des droits du Palais [h]), des cérémonies d'appartement & de table [i]), des voyages [k]), des mariages [l]), noces & batemes [m]), des droits de

g) Après que les fondemens d'une églife font achevés, on a coutume de pofer en cérémonie ce qu'on appelle la premiere pierre. Ordinairement les Princes chargent quelqu'un de cette commiffion Chez les Proteftants on met quelquefois au deffous de cette pierre, l'Evangile, les livres Symboliques, des medailles, différentes pieces de monnoies. Chez les Catholiques on benit le terrain, & on confacre le bâtiment après qu'il eft achevé, ce qui eft une fonction épifcôpale. Les Proteftans confacrent leurs Eglifes, après qu'elles font baties, par quelque acte de devotion, par le chant du Te Deum, &c.

h) Les Souverains n'avoient autrefois aucune demeure fixe: depuis qu'on a eu des Capitales ou réfidences, on a eu des maifons royales, à qui l'on a accordé beaucoup de priviléges. Quelques Princes ont des gardes diftinguées: il y a les cent Suiffes en France, &c. On regarde quelquefois comme des priviléges affectés à certaines perfonnes de pouvoir faire entrer leur caroffe dans les cours des maifons royales.

i) Le grand Seigneur mange toujours feul. En

famille ^n^), des domeſtiques ^o^), du teſtament, de la mort, de l'enterrement, & du deuil ^p^). Le Cérémonial, obſervé entre les Souverains,

France le Roi ne mange en public qu'avec ſa famille: même les Princes & Princeſſes du ſang n'y mangent pas. Dans quelques Cours il eſt d'uſage que dans les repas publics le Médecin, ou quelque autre, goute les mets & le vin. Cela ſe pratique encore en France & en Eſpagne.

k) Les Princes ne voyagent guere ſans prendre l'incognito: il eſt d'uſage que les Princes, ſur le territoire des quels ils paſſent, les faſſent complimenter.

l) Dans les contracts de mariage on convient du douaire, de la reſidence des Douairieres; les Princeſſes renoncent quelquefois à certains droits de ſucceſſion, quelquefois elles changent de religion.

m) Dès qu'une Princeſſe eſt enceinte il ſe fait pour ſon heureuſe delivrance des prieres publiques. Dans quelques Cours il eſt d'uſage, que certaines perſonnes aſſiſtent aux Couches des Princeſſes; en Angleterre il eſt néceſſaire, que l'Archevêque de Canterberry ſoit préſent à celles de la Reine. En France le Roi, les Princes & Princeſſes du ſang doivent être préſents. Après la delivrance on remercie Dieu par des prieres publiques: le Pape envoye quelquefois aux Princes Catholiques des langes benits. Souvent on célébre la naiſſance des Princes par des actions de clemence, on ouvre les priſons, on diſtribue de l'argent aux pauvres, &c.

n) Les prérogatives, le rang, les titres, les revenus des Princes & Princeſſes des Maiſons Souveraines dependent des uſages, des traités, des contracts de ma-

regarde le rang ou la prééminence qu'ils prétendent [l]), les visites qu'ils se font, leurs Envoyés [r]), leurs titres [s]), les investitures [t]),

riage, de la bonne volonté des peuples, &c. Les Princesses d'une maison royale ne perdent ni leur titre ni leur rang en épousant un Prince, qui n'en est pas sorti. Lorsque les Princes épousent des femmes d'une condition inférieure, les enfans portent quelquefois le nom de leur mere, & n'ont d'autre rang que celui-la. La légitimation des enfans naturels souffre beaucoup de difficultés. Il seroit à souhaiter que les Princes n'en eussent point de reconnus pour tels.

o) Dans quelques pays il est nécessaire que tous les domestiques, qui approchent le Souverain, soient du pays & de la religion du pays. Cela est ainsi en Espagne.

p) En France le Roi porte le deuil en violet: la Reine tant que le Roi vit, le porte en brun, & après sa mort elle le porte en blanc. A Venise le Senat s'habille en rouge à la mort du Doge. En Europe le deuil est général dans le pays à la mort du Souverain, en Abyssinie le peuple se fait couper les cheveux à la mort de l'Empereur.

q) Quoique par la nature des choses la Souveraineté n'admette point d'inégalité, & que s'il y en a une réelle entre les Souverains, ce soit celle qui pourroit naître de la différence du pouvoir, limité ou illimité par les loix fondamentales du pays, il s'est pourtant introduit en Europe certains usages qui semblent décider de la prééminence. L'Empereur d'Allemagne a le premier rang, qu'aucune Tête couronnée ne lui conteste. Le Pape a voulu s'arroger le droit de décider

les traités & alliances *), la guerre *). Enfin le cérémonial des Cours, eu égard à la liaison qui se trouve entre la Majesté des Sou-

des disputes qui pourroient naître à ce sujet: mais nos temps plus éclairés ont rendu ridicules les prétentions de la Cour de Rome. Les Cardinaux ayant prétendu le pas sur les Electeurs, il a fallu, pour les faire désister de cette prétention, que le Pape declârat Patriarches les trois Electeurs Ecclesiastiques; savoir celui de Mayence, Patriarche de Jerusalem; celui de Trêves, Patriarche d'Antioche; & celui de Cologne, Pa-Patriarche d'Alexandrie. Cette dispute au sujet de la prééminence en a occasioné au sujet des honneurs que les Souverains accordent aux Ambassadeurs des autres Souverains. Le Duc de Crequi fut deux ans à negocier avec les Ministres de la Reine Christine sur l'espece de siége qu'elle lui feroit donner.

r) Il n'y a que les états Souverains qui puissent envoyer & recevoir des Ambassadeurs, des Envoyés, &c. Les villes sous la protection de quelque Souverain n'envoyent que des Deputés.

s) Les titres ne furent dans leur origine que des signes de quelque realité: aujourdhui il y a bien des bisarreries à cet égard. Autrefois il n'y avoit que l'Empereur au quel on donnât le titre de Majesté: les Rois n'avoient que celui d'Altesse, de Serenité, de Grace. Louis XI fut le premier qui prit celui de Majesté: cependant on donna encore dans la suite le titre d'Altesse à Henri III. Il n'y a que les Princes Souverains qui se servent dans leurs titres de l'expression, *par la Grace de Dieu:* les Evêques, qui s'en servent aussi, y ajoutent & *par celle du Saint Siege.* Il y a une étiquette de Chancellerie dans chaque Cour:

verains & les devoirs des ſujets, regarde la majorité des Princes & l'inſtitution des tuteurs [s]), le droit de ſucceſſion [r]), l'interre-

les uſages à cet égard varient beaucoup. Quand un Souverain écrit à un autre Souverain il l'appelle mon Frere, ou mon Couſin, &c: ſuivant le plus ou le moins de préeminence, qu'il pretend ſur celui à qui il écrit. Il n'y a que les Quakers, qui ne veulent point entendre parler de titres: ils tutoyent le Roi d'Angleterre comme un particulier. Dans les titres, dont les Souverains de l'Europe ſe ſervent, on obſerve qu'il ne s'y trouve pas ſeulement les poſſeſſions actuelles, mais encore les prétentions.

t) Dans ſon origine l'inveſtiture n'étoit qu'une promeſſe du Vaſſal à ſon Seigneur Suzerain: toute la cérémonie conſiſtoit à donner la main. Aujourdhui le vaſſal prête ferment: c'eſt à la Cour de Vienne que les Inveſtitures ſe font avec le plus de cérémonies.

u) Les traités & les alliances ſe négocient par des Miniſtres; & quand ils ſont d'accord les Souverains envoyent leur ratification. Autrefois la concluſion du traité étoit précedée de quelque acte de devotion, & confirmée par le ferment. Je n'ai trouvé dans l'hiſtoire de ces derniers temps, que deux exemples où des traités ayent été jurés. L'un eſt l'alliance que les Venitiens firent avec les Cantons de Zurich & de Berne en 1706, & l'autre celle que la France conclut en 1715 avec les ſept Cantons Catholiques.

v) Les déclarations de guerre ſe font quelquefois avec quelques cérémonies. En Angleterre un Herault d'Armes la publie dans tous les quartiers de la ville. Les Manifeſtes, & le rappel ou le renvoi des Miniſtres ſont aujourd'hui la maniere ordinaire de déclarer la guerre.

gne x), le couronnement a), les entrées solemnelles, l'abdication b), le serment de fidelité, la convocation des états, les ordres, &c. Je n'indique ici que les matieres.

§. LXXX.

Du Cadastre.

Comme l'ordre est l'ame de toutes les opérations, soit qu'elles regardent les affaires publiques ou les affaires particulieres : tout ce qui peut concourir à l'entretenir ou à le perfectionner merite une attention particuliere.

x) Les Princes sont majeurs beaucoup plutôt que les particuliers : ils devroient l'être plus tard. En France le Roi est majeur à 14 ans ; en Allemagne les Princes Souverains le sont à 18 ; en Suede le Roi ne l'est qu'à 21, en Dannemarc après 13 ans accomplis.

y) Dans quelques pays les femmes sont exclues du gouvernement : dans d'autres elles n'y parviennent qu'après l'extinction des mâles ; enfin il y en a où elles jouissent des mêmes droits que les mâles. Le droit de primogéniture est introduit presque partout. En Russie la Succession dépend entierement du Souverain.

z) La mort, l'abdication, & la revolte sont les trois moyens par lesquels l'interregne est possible. Les loix fondamentales du pays reglent les droits, comme tout ce qui peut regarder le cérémonial, dans les personnes appelées au gouvernement.

On n'y parvient guere ſans avoir pris la précaution de ſe faire des idées bien nettes de l'étendue des objets où cet ordre doit regner: de là ſont nés ces tableaux qui préſentent en abregé tout ce que renferme l'objet en queſtion. Il faut bien diſtinguer ces tableaux ou ces Cadaſtres de ces ſimples nomenclatures, qui n'inſtruiſent que des enfans.

L'homme d'état peut tirer un grand parti d'un ſemblable tableau. Je ſais bien qu'on dira que ce tableau eſt difficile, ſi non impoſſible, à executer: qu'il y a toujours lieu de craindre

a) Tous les ornemens, employés dans le Couronnement des Princes, ne furent dans leur origine que des ſignes propres à exprimer tout à la fois le pouvoir des Souverains & leurs devoirs. Le droit de couronner les Princes eſt quelquefois affecté à certains Eccleſiaſtiques; en Angleterre c'eſt l'Archevêque de Cantorberri, en Eſpagne celui de Tolede, en France celui de Reims, en Boheme celui de Prague, à qui ce droit eſt reſervé. Lors du Sacre les Souverains ont coutume de prêter ſerment ſur l'Evangile: on prétend que l'Evangile, conſervé à Reims & employé au ſacre des Rois de France, eſt en langue Eſclavonne.

b) L'abdication des Souverains ſe fait ordinairement avec beaucoup de cérémonies. Les exemples en ſont rares, & ils méritent peu les éloges que quelques enthouſiaſtes leur ont donnés.

que les erreurs les plus grossieres s'y glissent, & que pour ceux qui ne servent l'état que dans une partie de l'administration publique des affaires ce n'est qu'une vaine curiosité. On dira bien encore, qu'un tableau exact éclaireroit trop les puissances étrangeres, toujours interessées à s'accroître aux depens des autres. Mais sans m'arrêter à repondre à ces difficultés, qui n'en font pas de réelles, j'aime mieux tenter de donner un plan d'un Cadastre général, & laisser à des mains plus habiles le soin de le corriger.

Je pars de ce principe que l'état est une grande famille, que le chef se propose d'aggrandir, d'enrichir, & d'établir sur des fondemens durables. Il me semble voir un pere de famille attentif à connoître tous les besoins de ses enfans, leurs vertus, leurs vices, leurs foibles, occupé du soin de leur procurer à tous une augmentation de biens, cherchant à en adopter d'avantage, & voulant les mettre à l'abri de tout ce qui pourroit leur nuire, ou diminuer leur nombre. Pour diriger les opéra-

a) Dans l'idée de présenter le tableau comme j'imagine qu'il feroit utile de le faire, j'ai fait une estimation quelconque de l'étendue & de la population d'un état, & c'est d'après cette estimation que j'ai fixé tous les autres articles. On comprend que les nom-

tions générales dans ce but, il s'agit de bien connoître l'état, & voici les objets dont je voudrois former le tableau. *).

Etendue.

Le royaume N. a d'étendue en miles quarrées - - - 3000

Savoir.

La Province A - - -	700
La Province B - -	640
La Province C - -	740
La Province D - -	450
La Province E - -	60
La Province F - -	110
La Province G - -	38
La Province H - -	240
La Province I - -	22

bres & les valeurs indiqués ne sont qu'une supposition imaginaire: aussi ai-je supprimé l'estimation d'une bonne partie des articles de ce tableau: le travail de fixer un taux probable m'eût trop coûté pour fournir un résultat qui au bout du compte ne seroit d'aucune utilité.

Population.

Le royaume N a cinq millions d'habitans, ſavoir

La Province A - -	804 000
Le Province B - -	962 000
La Province C - -	1 700 000
La Province D - -	420 000
La Province E - -	116 000
La Province F - -	354 000
La Province G - -	132 000
La Province H - -	480 000
La Province I - -	34 000

Dans cette ſomme totale de cinq millions d'habitans il y a en

Laboureurs [a]) -	1 200 000
Enfants, femmes de laboureurs & autres perſonnes vivant à la Campagne - -	2 550 000
Fabricans, Manufacturiers, avec les compagnons & garçons -	22 000
Artiſans dans les villes -	85 000
leurs familles - -	255 000

a) Dans le tableau de chaque Province doit ſe trouver marqué combien elle a de laboureurs, &c.

Artiſans dans les campagnes -	12 500
— leurs familles -	50 000
Militaires - -	100 000
— leurs familles -	100 000
Officiers civils - -	17 000
— leurs familles -	68 000
Eccleſiaſtiques - -	7 000
— leurs familles - -	28 000
Nobles - - -	48 000
Maîtres ou précepteurs -	46 000
Juifs - - -	6 000
Etrangers - - -	1 500
Negocians & revendeurs -	10 000
— leurs familles -	46 000
Domeſtiques & ſervantes -	250 000
Claſſe des citoyens qui vivent de leur bien ou de leur induſtrie, & qui ne ſont pas compris dans les autres claſſes, avec leurs familles - -	154 000
Somme totale	5000 000

Accroiſſement annuel de population dans les années ordinaires - 18 000

Villes, Villages, Bourgs, Metairies.

	villes,	bourgs,	villages,	metairies.
La Province A. a	62	4	1700	500
La Province B. a	124	11	2500	900
La Province C. a	182	14	4760	1100
La Province D. a	68	2	1900	280
La Province E. a	3	-	280	60
La Province F. a	29	6	430	120
La Province G. a	13	2	98	20
La Province H. a	56	9	540	310
La Province I. a	3	1	64	40
Somme totale	540	49	12272	3330
dont				
à la Couronne	488	2	4110	900
à des Communautés	4	18	2780	200
à des particuliers	48	29	5382	2230

e) Dans un tableau particulier de chaque province on indique en detail les différens articles, dont il est ici question.

Richesses naturelles.

Total du terrein cultivé e)	16 580 000 arpens quarrés f)
Total du terrein en friche	quatre millions.
Valeur moyenne de toute la recolte -	70 millions écus d'Allemagne.
Total de la recolte des gros grains -	50 millions de boisseaux g).
Sa valeur -	50 millions écus.
Total de la recolte des menus grains	32 900 000 boisseaux.
Sa valeur -	20 millions écus.
Total de la laine	1 200 000 Steins h).
Sa valeur -	6 000 000 écus.
Total du lin -	3 000 000 Steins.
Sa valeur (y compris la graine) -	6 500 000 écus.

f) L'arpent à 180 perches.

g) Le boisseau pésant 80 livres.

h) Le Stein à 22 livres pesant.

Total du chanvre	2 000 000 Steins.
Sa valeur (y compris la graine) -	4 000 000 écus.
Total de la valeur du foin & de la paille	17 000 000 écus.
Total de la valeur du tabac, & autres plantes d' usage -	800 000 écus.
Jardinage & fruits	1 000 000 écus.
Cire - -	50 000 Steins.
Sa valeur - -	250 000 écus.
Miel - -	20 000 tonnes [i]).
Sa valeur - -	45 000 écus.
De la soie -	25 000 livres.
Sa valeur -	150 000 écus.
Gros betail -	3 000 000 pieces.
Produit -	10 000 000 écus.
Bergerie -	12 000 000 pieces.
Produit (non compris la laine) -	6 000 000 écus.

i) La tonne à 20 livres.

Chevaux - -		300 000 pieces.
Valeur totale de la volaille		500 000 écus.
Chaſſe, ſa valeur . - -		250 000 —
Pêche, ſa valeur - -		400 000 —
Bois de Conſtruction: produit annuel -		2 000 000 —
Bois de chauffage: produit annuel - -		4 000 000 —
Mines d'argent	1000 Marcs fin.	750 —
Mines de cuivre	2000 quintaux	46 000 —
Mines d'alun	1500 quintaux	6 000 —
Mines de ſoufre	150 quintaux	600 —
Mines de Vitriol	1000 quintaux	1200 —
Fer en barres	300 000 quintaux	600 000 —
Fer ouvragé	9 000 quintaux	27 000 —
Carrieres; pierre à chaux, produit annuel - -		20 000 —
Carrieres; ardoiſe, produit annuel		80 000 —
Sel de fontaine, produit annuel		1 500 000 —
Briqueries, produit moyen, les frais déduits -		300 000 —

Manufactures, Fabriques, Professions.

1. Etabliſſemens ou Entrepriſes
2. Manufacturiers en laine ont
   metiers
   ouvriers
   conſomment en laine
3. Manufacturiers en ſoies ont
   metiers
   ouvriers
   conſomment en ſoie
   — en fil
   — en poil de chèvre
4. Manufacturiers en coton ont
   metiers
   ouvriers
   conſomment en coton
   — en ſoie
   — en fil
   — en laine

5. Manufacturiers en toile ont

metiers

ouvriers

confomment en lin

— en chanvre

6. Glaces, Verres & Verroteries: il y a

Verreries

Fourneaux

ouvriers

7. Ouvriers en cuivre de toutes efpeces

confomment en cuivre

8. Ouvriers en fer de toutes efpeces

confomment en fer

9. Ouvriers en acier

confomment en acier

10. Porcelaine

ouvriers

11. Fayence, Potterie

ouvriers

12. Ouvriers en cuirs

confomment en peaux

13. Ouvriers en métaux fins & pierres précieuses

Orfevres

Bijoutiers

14. Professions ou arts mécaniques

favoir [k])

Commerce.

1. Exportation, en

a) Matieres premieres & valeur

b) Matieres travaillées & valeur

c) Denrées & valeur

d) Droits de fortie dans le pays

e) Droits d'entrée dans l'étranger

2. Importation en

a) Matieres premieres & valeur

b) Matieres travaillées & valeur

c) Denrées & valeur

d) Droits de fortie chez l'étranger

e) Droits d'entrée dans le pays

k) Voyés l'art: des arts mecaniques cy deffus, & la fin de ce paragraphe.

3. Places de Commerce.

— avantages.

— inconvenients.

4. Transito de terre.

— d'où & pour où.

— droits perçus.

— par eau.

— — d'où & pour où.

— — droits perçus.

5. Negocians.

nombre des Negocians en gros.

6. Especes.

courſables & leur agio dans le pays & dans les places étrangeres.

7. Branches de commerce perdues.

— raiſon de cette perte.

8. Branches de commerce à ouvrir.

Gouvernement.

1. Adminiſtration de la Juſtice confiée en dernier reſſort au

Tribunal:

les employés & leur salaire.

dans les provinces à des

Cours de Justice.

les employés & leur salaire.

les justices subalternes.

2. Administration des finances confiée en dernier ressort à

un Directoire quelconque

les employés & leur salaire.

dans les provinces à des

Chambres.

nombre des employés & leur salaire.

3. Perception.

des droits, comme accise, poste, timbre, &c.

des deniers, caisses.

4. Affaires étrangeres.

Departement.

Ministres dans les Cours étrangeres.

5. Affaires écclesiastiques.

Consistoires.

Ecclesiastiques.

Fondations pieuses.

Chapitres.

Hopitaux.

Colleges.

Ecoles.

6. Police.

Livres d'hypotheque.

Logement des troupes.

Entretien des bâtimens publics.

Collége de Medecine.

College de Santé.

Enterremens.

Fêtes publiques.

Arrangemens pour la sureté publique, pour les vivres, pour la propreté de la ville, & pour les lanternes.

Impôts.

Produit total des impositions.

Produit de l'imposition dans les villes.

Produit de l'impofition dans les campagnes.

Produit qui entre dans les Caiffes de l'état.

Produit qui paffe en d'autres mains.

Produit de l'impofition fur la nobleffe.

— — fur le clergé.

— — fur les Juifs.

— — fur les artifans.

— — fur l'étranger.

Gens de guerre.

Dépenfes pour la folde.

— — les habillemens.

— — le logement.

— — les armes.

— — les recrues.

— — les munitions de bouche & de guerre.

Villes de Garnifon.

Maifon d'Invalides.

Dépenfes pour la Marine.

Depenses en solde pour l'officier, le matelot,
l'ouvrier & le soldat.

— en construction de vaisseaux & officiers préposés à y veiller.

— en Magasins & fournitures.

Revenus.

Imposition.

Domaines.

Fermes.

Revenus administrés.

Droits regaliens.

Depenses.

Le Militaire.

Le Civil.

L'Ecclesiastique.

Les pensions de grace.

Les Cours.

Le spectacle.

L'entretien des bâtimens, forteresses.

Prerogatives.

Vassaux dans l'étranger.

Droits dans les pays étrangers.
Prétentions.

Dettes.

De l'Etat
à l'étranger.
au pays.
Des provinces.

Ce tableau ou Cadastre général, ce livre des secrets de l'état, n'est encore qu'une espece de resumé qui suppose des détails. Il s'agiroit donc de dresser un tableau pour chacune des provinces, & subdiviser ces provinces en autant de parties qu'il est possible pour en dresser également un tableau detaillé. Car ce n'est qu'au moyen de ces détails qu'on peut juger avec connoissance de cause des secours à porter, des impots à exiger ou à remettre, des ameliorations à ordonner, des levées de recrues à faire, des livraisons à demander, des concessions à accorder, de l'utilité ou du dommage qui peut résulter ou qui a résulté de quelques arrangemens: en un mot de la même maniere qu'un bon économe doit savoir ce

qu'il a en caiſſe, & ce qui doit y rentrer pour régler ſa dépenſe, de même auſſi le Gouvernement doit connoître le fond ſur le quel il travaille, & pouvoir eſtimer les beſoins & les reſſources, les eſperances & les craintes, qu'on n'eſtime jamais que trop tard lorsqu'on en veut juger autrement. Je finirai par une liſte des artiſans, que je ſuppoſe devoir ſe trouver dans une ville, qui auroit cent mille habitans: elle acheve de montrer comment je crois qu'un bon Cadaſtre doit être formé. [1])

	maitres,	apprentiſs & garçons.
Boulangers	250 -	410 -
Tonneliers -	70 -	60 -
Bouilleurs d'eau de vie	80 -	- -
Braſſeurs -	240 -	260 -
Armuriers -	8 -	10 -
Broſſiers -	6 -	8 -
Ciſeleurs -	8 -	6 -
Confituriers -	20 -	12 -

1) J'ai ſupprimé dans cette liſte les fabricans, & les artiſtes, qu'on diſtingue des artiſans: je ne la donne pas d'ailleurs pour complette.

	maitres,	apprentifs & garçons.
Diftillateurs -	120 -	1 -
Tourneurs -	30 -	20 -
Bouchers -	180 -	200 -
Jardiniers -	360 -	120 -
Ouvriers en plâtre	4 -	- -
Vitriers -	40 -	11 -
Batteurs dor -	2 -	- -
Brodeurs en or & en argent	28 -	4 -
Bourreliers -	30 -	10 -
Marechaux -	50 -	110 -
Chaufourniers -	10 -	- -
Faifeurs de peignes	6 -	8 -
Faifeurs de Cartes	4 -	9 -
Ferblantiers -	40 -	30 -
Boutonniers -	60 -	40 -
Pelletiers -	30 -	26 -
Chaudronniers -	20 -	30 -
Vernifſeurs -	4 -	2 -
Lamineurs -	4 -	- -
Formiers -	10 -	- -
Maçons apprentifs & garçons	500 -	- -
Couteliers -	30 -	20 -

	maîtres,	apprentifs & garçons.
Meuniers	15	30
Epingliers	15	10
Cloutiers	18	40
Faiseurs d'inftrumens de mufique	12	-
Peauffiers	30	10
Parcheminiers	2	-
Perruquiers	150	120
Caroffiers	50	60
Pompiers	10	10
Gagne-petits	8	-
Couvreurs en ardoife	2	-
Conftructeurs de batteaux	10	40
Serruriers	90	100
Tailleurs	850	360
Ramoneurs	10	40
Fondeurs de caracteres	2	3
Fondeurs de grenaille	1	2
Cordonniers	700	200
Savetiers	80	-
Fourbiffeurs	20	12
Savoniers	30	20
Cordiers	28	10

	maitres,	apprentifs & garçons.
Faifeurs de tamis	6	4
Eperonniers	4	6
Amidoniers & faifeurs de poudre	8	-
Tailleurs de pierre	10	-
Paveurs	4	20
Charrons	30	50
Menuifiers	250	200
Potiers	28	60
Blanchiffiers de cire	5	8
Meuniers aux Moulins à foulon	4	5
Charpentiers	20	300
Potiers d'étain	24	20
Gantiers	20	18
Relieurs	40	50
Tireurs de fil d'archal &c.	40	20
Ouvriers en leton	18	20
Ouvriers en Cuir	12	15

Table des Matieres.

D.

E.

F.

G.

N.

O.

Q.

R.

T.

V.

Fin du troiſieme volume.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06379 1506